This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

74.9405
248

Zeitschrift

für

Schweizerische Kirchengeschichte

Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse

Zeitschrift

für

Schweizerische Kirchengeschichte

Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse

HERAUSGEGEBEN VON PUBLIÉE PAR

ALBERT BÜCHI UND JOH. PETER KIRSCH

o. ö. Professoren an der Universität Freiburg (Schweiz)

Redaktionssekretär : M. BESSON, *Secrétaire de la Rédaction*

Professeur au Grand Séminaire, Fribourg

11. Jahrgang — 11me Année

1908

STANS 1908

HANS VON MATT & Cie VERLAGSHANDLUNG

INHALTSVERZEICHNIS — SOMMAIRE

II. Jahrgang — IIme Année

1908

Die Arbeiten des Schweizerischen Bundesarchives 220
M. Besson, Bulletin d'ancienne histoire ecclésiastique suisse pour 1907 52
» Découverte d'un cimetière burgonde 222
» Une lettre de Jean d'Arenthon, évêque de Genève . . 229
A. Büchi, Zur Geschichte des St. Albanklosters in Basel 1513-1525 . 226
Catalogue des prieurs et recteurs, suivi de mentions inédites sur le personnel et le nécrologe de La Lance 241
F. Dubois, Les armoiries des abbés de Saint-Maurice, évêques de Bethléem 276
F. Ducrest, Note sur Richard de Prez 293
F. Fiala, Die Solothurner Schriftsteller von den ältesten Zeiten bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts, Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Mgr. L. R. Schmidlin . . . 161, 266
F. Folletête, S. Rodolphe ou Ruf 140
» Un cimetière juif dans l'ancien évêché de Bâle . . 141
J.-P. Kirsch, La fiscalité pontificale dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle . . 31, 102, 190
Lütolf, Anfänge christlicher Kultur im Gebiete Luzerns 45
D. Muratore, Un signore del Vaud alla Crociata di Umberto II, Delfino del Viennese 284
L. R., P. Maurus Heidelberger aus St. Gallen 50
F. Ruegg, Zwingli in Wien 214
A. Scheiwiler, Die Vorgeschichte Abt Bernards II. von St. Gallen . 81
L. R. Schmidlin, Décret touchant les prêtres français réfugiés à Soleure en 1793 305
» Cf. Fiala.
G. Schuhmann, Thomas Murner und die Berner Jetzertragödie . . 1, 114

E. A. Stückelberg, Ein Titularabt von Fontaine-André 49
» Frühmittelalterliche Kreuzformen 223
» Des Baslers Thurneysen Heiligenbilder . . . 297
E. Wymann, Der Kaisertitel in der Liturgie 50
» Eine biblische Satyre auf den Zerfall des heiligen römischen Reiches. 51
» Karl Borromeo und seine Metropole im Jahre 1581. . 131
» Eine Stimme aus Uri zu Gunsten der Jesuiten . . . 137
» Fenster-und Wappenschenkungen des Stiftes Rheinau nach Wettingen 225
» Die Stiftung der St. Antoniuspfründe an der Wasserkirche zu Zürich 1467. 298
» Eine Dedikation des Reformators Kaspar Hedio . . 303

Rezensionen — Comptes rendus :

P. Alcuin, Theodos Florintöni (B. F.) 154
E. Bähler, Kulturbilder aus der Refugientenzeit in Bern, 1685-1699 (Büchi) 153
P. M. Baumgarten, Cartularium vetus Campi sancti Teutonicorum de Urbe (Kirsch). 306
C. Bouvier, La question Michel Servet (Folletête) 309
H. Bouvier, Histoire de l'Eglise de Sens (Besson) 70
L. Bréhier, L'Eglise et l'Orient au moyen âge : les Croisades (Ducrest) 144
Chèvre, Les suffragants de l'ancien Evêché de Bâle (Folletête). . 153
L. Duchesne, Histoire ancienne de l'Eglise (Zeiller) 61
B. Fleischlin, Die Stifts-und Pfarrkirche zu St. Leodegarius und Mauritius im Hof zu Luzern (Büchi). 307
G. Gautherot, Les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792. — La Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle (Ducrest) 311
J. J. Gerster, Historisch-geographischer Atlas der Schweiz (Büchi) 306
E. Göller, Die päpstliche Pönitentiarie von ihrem Ursprung bis zu ihrer Umgestaltung unter Pius V. (Kirsch) 146
Haberl-Weinmann, Kirchenmusikalisches Jahrbuch, XXI. Jahrg. (Wagner) 149
J. Hergenröther, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte, neu bearbeitet von Dr J.-P. Kirsch (Hürbin). 142
H. Hermelink, Die Matrikeln der Universität Tübingen (Büchi) . 142
G. Kallen, Die oberschwäbischen Pfründen des Bistums Konstanz und ihre Besetzung (Henggeler) 231
A. Ludewig, Briefe und Akten zur Geschichte des Gymnasiums und des Kollegs der Gesellschaft Jesu in Feldkirch (Gruter) . . 313
H. Mayer, Die Matrikel der Universität Freiburg in Br. von 1460-1656 (Büchi) 62

J. G. Mayer, Geschichte des Bistums Chur (CAHANNES) 69
H. Mendelsohn, Die Engel in der bildenden Kunst (STÜCKELBERG) . 234
L. Pfleger, Martin Eisengrin 1535-1578 (SCHUHMANN) 310
R. Poupardin, Le Royaume de Bourgogne, 888-1038 (REYMOND). . 66
H. Quentin, Les Martyrologes historiques du moyen âge (BESSON) . 148
M. Reichlin, Die schwyzerische Oberallmende bis zum Ausgange des XV. Jahrhunderts (BÜCHI) 308
H. Siebert, Beiträge zur vorreformatorischen Heiligen- und Reliquienverehrung (STÜCKELBERG). 234
G. Steiner, Napoleons I. Politik und Diplomatie in der Schweiz (BÜCHI). 152
E. A. Stückelberg, Denkmäler zur Basler Geschichte (BESSON) . . 74
E. A. Stückelberg, Geschichte der Reliquien in der Schweiz (BESSON) 235
E. A. Stückelberg, Das Münster zu Basel (BESSON) 235
H. Villetard, Office de Pierre de Corbeil (WAGNER) 150
E. Wymann, Geschichte der katholischen Gemeinde Zürich (BÜCHI) 72

Bibliographie 76, 156, 236, 314

Thomas Murner und die Berner Jetzertragödie.

Von Georg Schuhmann.

Dr. Nikolaus Paulus in München hat im Jahre 1897 bekanntlich den Nachweis versucht, daß jene vier vornehmsten Mönche des Berner Dominikanerklosters, welche am 31. Mai 1509 lebendig verbrannt wurden, zwar « gefehlt haben, indem sie die angeblichen Wundererscheinungen allzu leichtgläubig annahmen und prahlerisch ausposaunten. Von den Betrügereien aber, derentwegen sie zum Feuertod verurteilt worden sind, im Namen der historischen Kritik und Gerechtigkeit freigesprochen werden » müssen [1] ».

Die Quellen der Jetzertragödie.

Nach dem Prälaten verdienen *nur* **drei** *Quellen* der Jetzertragödie « volle Berücksichtigung » : 1. die 1886 von Unterbibliothekar Georg Rettig *teilweise,* 1904 von Prof. Rudolf Steck *vollständig* herausgegebenen *Urkunden des Jetzerprozesses* [2]; 2. die im « Defensorium impiae falsitatis a quibusdam pseudopatribus ordinis Predicatorum excogitatum » abgedruckten *Offenbarungsberichte* der Dominikaner *Johann Vetter* und Dr. *Wernher;* 3. *Valerius Anshelms Abhandlung* über den Jetzerhandel in seiner Berner Chronik [3]. « Alle anderen Autoren, die ihre Aufmerksamkeit dem Jetzerhandel gewidmet haben, namentlich die oft angeführten Sebastian Franck [4], Johann Stumpf [5]

[1] Paulus, Ein Justizmord an vier Dominikanern begangen. Frankfurter zeitgem. Brosch., Bd. XVIII (1897), H. 3, S. 106.

[2] *Rettig:* im « Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern », Bd. XI (1886), S. 179-248, 275-344, 501-566; *Steck:* in den « Quellen zur Schweizer Geschichte », Bd. XXII, Basel, 1904.

[3] Herausgeg. v. Hist. Verein des Kantons Bern, Bd. III (1888), S. 48-167.

[4] Chronica, Zeitbuch und Geschichtlibell, Ulm 1536, Bl. 265-269.

[5] Gemeiner Eydgnoschafft ... beschreybung, Zürich, 1548, Buch 13, Kap. 33-36.

und Michael Stettler [1] » glaubte der Gelehrte mit Recht übergehen zu können, « da sie nichts Neues bringen, sondern nur, wie Franck und Stumpf, auf Murner, oder wie Stettler, auf Anshelm fußen [2] ». Der Chronist Stettler, welcher (obwohl ein Sohn des *17*. Jahrhunderts) mit Murner « der Gewährsmann der ganzen » (im *16*. Jahrhundert sich abspielenden) « Geschichte geworden » ist, « gibt nur über die Verhandlung wegen der Wiederergreifung Jetzers in Baden ... einen eigenen ... Bericht » (Steck [3]).

Auch die drei anonymen Berichte von Thomas Murner (des « eigentlichen Urhebers der Jetzerliteratur ») hat der gelehrte Prälat in seiner « bahnbrechenden Untersuchung [4] » fast ganz *unberücksichtigt* gelassen, und zwar den großen in deutschen Reimen ebenso wie den kleinen in lateinischer Prosa [5]. War Dr. Paulus zu diesem Verfahren

[1] Annales ..., Bern 1627, I, 389-441.

[2] Paulus, 70.

[3] l. c. XXVI.

[4] R. Steck, l. c. XV u. XI.

[5] *a)* De quattuor heresiarchis ordinis predicatorum, de obseruantia nuncupatorum apud Suitenses in ciuitate Berenensi combustis. Anno Christi M. D. IX. —. Sine loco et anno (1509), 27 Bl. 4°. « Dieses Werk » — bemerkt Prof. Steck l. c. XVI — « wurde früher dem Valerius Anshelm zugeschrieben (so Haller, Bibliothek der Schweizer Geschichte, III, Nr. 44), es kann aber an der Autorschaft Murners, dem auch die Epistolae obscurorum virorum eine Schrift über diesen Handel beilegen, nach Inhalt und Form kein Zweifel sein ». Die **zweite** Ausgabe (Historia mirabilis quattuor heresiarcharum ordinis Predicatorum), « die schon länger her als Murners Werk gegolten hat » (Steck, XVI), ist gekürzt.

b) Ein schon bewerts lied vonn der reynen vnbefleckten entpfengnüß Marie, in der weyß Maria zart. Vnnd darbey die wor histori von denn fier ketzeren prediger ordens der obseruantz zu Bern inn Eydgnossen verbrannt kurtz noch der geschicht begriffen. Mit viel hübschenn figuren [17]. (26 Bl. 4o. Ohne Ort und Jahr; gemäß der Schlußbemerkung: « Der bruder ward gefängklich yngelegt, was mit jm weyter verhandelt werd, würt die Zeit erzögen » zwischen dem 31. Mai und dem 25. Juli 1509.) — Auch der **zweite** Druck: « Ein schön bewerttes lied » u. s. w. (wie oben) ist noch *vor* dem 25. Juli 1509 erschienen. — Der gekürzte **dritte**: « Die war History von den vier ketzer prediger ordens, zu Bern in der Eydnosschaft verbrannt » (ohne Ort und Jahr) ist *nach* dem Jakobstag herausgegeben worden, wie hervorgeht aus der Schlußbemerkung: Jetzer ward « nit schuldig » erachtet « und also gelediget »; 22 Bl. 4°, 1 Holzschnitt. « Ein schön lied von der vnbefleckten entpfeng[g]knuß Marie » Es gibt « mehr als ein halbes Dutzend » Ausgaben, die alle nur « unwesentlich von einander abweichen » (Steck, l. c. XVIII) und nichts anders als freie und gewandte *Prosa*übersetzungen des lateinischen Traktats sind. C. Grüneisen hat diese Bearbeitungen (in seinem Niclaus Manuel, Stuttg. 1837, 196 ff.) jenem Berner Maler und Dichter zugeschrieben. Dr. Paulus hat zwar (l. c. 68. Anm. 4) mit Bächtold richtig erkannt, daß dies « ohne jedwelchen stichhaltigen Grund » geschehen, aber ebenfalls ohne Grund erklärt: Die Prosaübersetzung « stammt allem Anscheine nach nicht von dem Elsässer Minoriten ». Sie

berechtigt? Mit anderen Worten: **Welches ist der wahre Quellenwert der Jetzerabhandlungen des großen Straßburger Satirikers und Polemikers,** den Luzern mit offenen Armen aufnahm, als er (aus ähnlichen Gründen wie Dante) aus seiner Heimat fliehen mußte? [1].

Um diese Frage richtig lösen zu können, müssen wir Murners Arbeiten mit den Urkunden und Quellen des Jetzerhandels vergleichen. Wir werden dabei sehen, daß dieselben, **obwohl Parteischriften, höchst wertvolle Ergänzungen zu den Akten sind und den kritischen Forscher zu denselben Schlüssen nötigen wie diese.**

* * *

Verhalten der Mönche vor der Verhaftung.

Die von Hans Jetzer, einem « Schneiderknecht von Zurzach » (in der Diözese Konstanz) [2] verdächtigten Mönche betrugen sich keineswegs wie Leute, die sich schuldig fühlen. Der « beredte Lesemeister, Dr. Stephan Boltzhurst von Offenburg » (in Baden [3]) und der Subprior Franz Uelschi von Bern ritten schon vor Jetzers Verhaftung (am 24. Sept. 1507 [4]) zu Bern hinaus gegen Rom, um eine « Bestätigung » der « mit Gewalt » durchgeführten « Reformation » des Dominikaner-

stammt zweifellos von ihm, mag sie auch in Charles Schmidts Verzeichnis der Werke Murners und sonst nirgends angeführt sein. In den Katalogen der k. Hof- und Staatsbibliothek in München wird der irrtümlich letztgenannte Druck richtig *Murner*, die beiden ersten irrtümlich Manuel zugeschrieben. Dies und der Umstand, daß Manuels Sohn Murners deutsche Prosabearbeitung im Jahre 1566 ins Französische übersetzt hat (unter dem Titel Recueil entier des procédures tenues à Berne contre quelque Jacopins exécutez de mort pour leur sorceleries ..., de nouveau traduit d'alleman par *Nicolas* Manuell citoyen de la ditte ville de Berne », (vgl. Steck, XXI), hat Grüneisen jedenfalls irre geführt.

c) Von den fier ketzeren prediger ordens der obseruantz zu Bern im Schweytzerland verbrannt, in dem jar noch Christs geburt. MCCCCCix vff dem nechsten donderstag noch pfingsten. — Mit vil schönen figürlin [20] und lieblichen reymsprüchen neuwlich geteu[t]scht. [Ohne Ort und Jahr, *109* Bl. (nicht 87), 4°, in *Reimen*; « Figürlein » von Urs. Graf.]

[1] Vgl. Par. 25, 5 f. und das Schreiben des Rats von Luzern an den in Straßburg, datum vff Montag nach Jacobi und Ph. Anno 1526 (bei Strobel, Beitr. zur Literatur und Literurgeschichte, Paris und Straßb. 1827, S. 80).

[2] Die war Hist. B*a*, vgl. Quellen, 3, 19 und Defens. A_3a.

[3] Ansh. 54.

[4] Ansh. 127 u. 129.

klosters zu Schlettstadt zu erwirken [1] und zugleich die schwer angegriffene Ehre ihres Ordens gegen Jetzers Verläumdungen zu schützen [2]. Sie wollten nach Murner auch « ein Mandat von dem Papst bringen, in dem all ihr verhandelt Sach bestätigt würde, also daß niemand dawider dürft' reden [3] » — eine *Anekdote*, die auch von Anshelm erzählt wird, und zwar einmal als Tatsache (l. c. 127), einmal als Äußerung « etlicher » Leute. Dieselbe ist aufgebaut auf einem « Geständnis » des Lesemeisters [4]. Thomas de Vio *Cajetan*, der berühmte Generalvikar (und spätere General) der Dominikaner, hat aber in einem Schreiben an Bern (vom 17. Febr. 1508) ausdrücklich erklärt: « Meister Stephan hat in Rom ... keineswegs eine Bestätigung ... jener Wunderdichtungen zu erwirken gesucht, sondern nur verhüten wollen, daß unschuldige Mönche zum Schaden des guten Rufes unseres Ordens ungerecht verläumdet werden » (Quellen). Fern von Bern wäre es den Dominikanern nun ein Leichtes gewesen, sich der Verantwortung zu entziehen. Sie wurden (nach Murners Berichten) von vielen [ausdrücklich] gewarnt, Bern ja nicht mehr zu betreten, aber trotzdem [und obwohl « mittler Zeit der Bruder gefangen und dem Bischof von Lausanne geschickt worden war als ihrem geistlichen Oberrichter [3] »], kehrten sie nach Bern zurück, weil sie ungestraft durchzukommen glaubten [5] » oder « in guter Hoffnung » waren ihre Sach bestünd wohl [3] ». Auch Anshelm wundert sich darüber und « sagt l. c. 128: Sie sind *anfangs des Jahres 1508* « von Rom — *ungedacht und nit ohne blinden Frevel* wiederkommen: denn *ihnen zu wissen* [*war*] — *Jetzers Gefängnis* », Der Argwohn jener war also ganz unbegründet, die beim Abzug der Mönche « murmelten, sie wären auf der Flucht und würden sich alle still hinwegschleichen [6] ».

Verhaftung.

Am 6. Februar 1508, nachdem Jetzer tags zuvor auf der **Folter** die Mönche als Betrüger beschuldigt hatte — im Widerspruch zu

[1] Die war Hist. E_2a u. E_2b.
[2] Defensorium imp. fals. D_3a.
[3] Die war Hist. E_2b.
[4] Vgl. Quell. (= Quellen zur Schweizer Geschichte), 227.
[5] per multos admoniti [sunt] ne Bernam intrare temerarent, sed putantes illaesi evadere Bernam venerunt (De quat. her. D_4b).
[6] Ansh. 129.

seinen früheren (meineidlichen) Aussagen —, ließen die Ratsherrn von Bern ohne weiteres

— .— — « die vier
In Fußeisen schmieden gar schier
Und **teilten sie von einander schon,**
Daß keiner mocht zum andern gon.
Eim jeden haben sie *zwen Knecht,*
Die sie versorgten wohl und recht,
Daß keiner zu dem anderen käm
Und seines Willens von ihm vernähm,
Die Sachen auch nit überschlügen,
Wie sie die Herren möchten b'trügen » [l_5b-l_6a] [1].

Die acht Wächter wurden « *auf Kosten des Konvents* » aufgestellt [2]; jeder derselben erhielt für den Tag « einen Batzen » (Quell. 657).

Drei Richter.

Der Papst (Julius II.), welcher über den Fall durch einen Boten benachrichtigt ward, stellte in einem Schreiben vom 20. Mai 1508 *drei* kirchliche Würdenträger als zuständige **Richter** mit allen Vollmachten auf: den

« **Bischof von Lausanne** [3], den von **Sitten** [4],
Ihren **Provinzial** [5] gab er, den dritten,
Daß sie die Sach erfahren sollten
Mit *Güte* oder *wie sie wollten,*

[1] Vgl. auch De quat. heres. d_4b u. d_5a u. Ansh., welcher unter sichtlicher Anlehnung an M. (l. c. 135) schreibt: « Da ließ ein Rat die vier Väter in Füßband schmieden und jeden mit zweien Knechten verhüten ». Ursprünglich sollten die Väter in den «Turm» geworfen werden. « Paulus vero restitit fortiter variis mediis; suppliciter deprecando propter deum, propter religionem, propter iustitiam ne hoc fieret, sed relinquerentur in custodiis ordinis et conventus ... Admiserunt tandem quod manerent in custodiis conventus, *tali tamen modo, ut quilibet seorsum habitaret clausus, ferro vinctus ... Quilibet habebat duos famulos* [dictos weybel] *in loco suo* » (Defens. D_4a).

[2] Deputatique sunt unicuique duo custodes ..., illos custodientes *in expensis conventus* (De quat. heres. d_5a).

[3] Aymo von Falkenberg (Montfaucon).

[4] Matthäus *Schinner*.

[5] Petrus Siber.

Mit Strecken oder andern Pinen
Die Wahrheit möchten werden innen,
Auch ihn desselben unterrichten
In dem und anderen Geschichten » n_2a [1].

Verhöre und « Geständnisse ».

Obwohl ein « jeder der vier sonderlich » verhört wurde und « in eigner Person, ohne Vormund [« separatim et ad partem ..., *sine instructore, procuratore* et *advocato* »] auf des Glaubensprocurators Artikel und Fragen » Antwort geben sollte [2], obwohl die Möglichkeit einer jeden Verständigung abgeschnitten war, war « **die Summe ihrer Antworten gleich** », als sie am 9. und 11. August 1508 [3], « *beim Eid auf den heilgen Canon getan und bei Verdammung* » *ihrer Seele,* aufgefordert worden waren, « die Wahrheit zu sagen », « nämlich : der Jetzer wäre schuldig an aller Mißtat, der hätte sie in einfältigem Glauben betrogen und auf sie gelogen ; anders wüßten sie weder auf sich noch auf andere zu sagen ... Und wiewohl ihnen Gnad und Barmherzigkeit, wenn sie demütiglich ihren Irrtum bekännten, war zugesagt, [den]noch so trotzten sie ihre Unschuld und des Jetzers Schuld fürzubringen [4] ».

Anshelm folgt hier keiner geringeren Autorität als den Akten, wo es (l. c. 172) vom Lesemeister heißt: « Reverendissimi domini iudices... dictum inquisitum pro *secunda* monitione canonica sibi facta *charitative monuerunt* et requisierunt eum, quod si in premissis in eum articulatis seu alias quomodolibet contra fidem catholicam aut sanctam matrem ecclesiam erraverit in aliquo seu deviaverit ..., quod illud sponte et voluntarie ... confiteri velit, *offerentes sibi graciam et misericordiam sancte matris ecclesie benigniter et misericorditer impertire.* Qui inquisitus *medio suo iuramento* supra prestito dicit, se *nihil aliud* de

[1] Vgl. das päpstl. Breve (v. 20. Mai 1508) an die Richter (Quellen 59), wo es u. a. heißt : ... « per presentes vobis committimus et mandamus, ut predictum Johannem ... diligenter etiam per *torturam* examinetis iuridice ... *tam* contra, eum *quam* dictos fratres » ; quos « *absolvatis* vel *condemnetis* ac quatenus puniendi veniant, *debitis penis affici mandatis* et faciatis, *cum potestate ... degradandi* et *curie seculari tradendi* » : vgl. ferner Quell. 3, 58 u. 155.

[2] Ansh. 139 u. Quellen, 159.

[3] Quell. 158, 172, 178 u. 190.

[4] Ansh. 140.

et super intitulatis in eum nec aliis criminibus et delictis *scire* preterquam ut supra [165 ff.] confessus est ». Ähnliches berichten die Protokolle (l. c. 177 u. 190) vom Schaffner und vom Prior. Als die Richter Boltzhurst beim ersten Verhöre die « Gnade und Barmherzigkeit der Kirche verhießen, falls er frei, freimütig und freiwillig ... seine Schuld bekennen wolle », erwiderte er : « responsa [negativa] per eum suprascripta fore *vera* et de *eisdem* se submittit misericordie sancte matris ecclesie ac sanctissimi domini nostri pape et dictorum dominorum iudicum ; *alia* vero *dicit se nescire in facto suo proprio nec in alieno* ».

Ist das die Handlungsweise von Schuldbewußten ? !

Noch unter den Qualen der Folter beteuerten die Mönche *lange Zeit* ihre Unschuld. Sie wurden vom Kloster in die Propstei geführt und

« Der Zuchtmeister, der lernt sie geigen.
Sie *reden nit* und kunnten schweigen
Und wollten schlechts verjehen nit
Um Pein, um Wort, noch um kein Bitt » [n_2b [1]].

Kein Wunder, daß die Richter stutzig wurden. War doch, wie noch heute, es ein Hauptgrundsatz der damaligen Strafprozeßwissenschaft : « bei Indizienbeweisen darauf zu achten, ob einer in seinen Angaben ‚uniformis' bleibe oder nicht [2] » — eine weise Regel, die aber auf Jetzers offene und erkannte Widersprüche nicht angewandt worden ist. Die Richtigkeit der Angabe Murners « *Die Weisen fingen Argwohn han* » [n_3a] wird auch durch Anshelm bestätigt, der (l. c. 143) sagt : « Es gab ein groß Verwundern, daß ihrer keiner nichts verjahte, so weich erzogne Leut, wie besonders der Lesmeister war », um so mehr, da ihnen « Gnad bewiesen » worden wäre, « hätten sie noch gewollt ».

Endlich wurden die Angeklagten « überführt ». Nur frage man nicht : Wie ? « Statuto — die [« Mercurii, penultima mensis — Augusti », 1508] ducti sunt hi quatuor in Prepositurarn civitatis [— ut a Julio papa decretum erat —] et in presentia commissariorum et quorumdamque consulum [a Ludovico Lubli, procuratore et promotore fidei « diligenter » examinati sunt et, identidem] **per torturam quesiti**

[1] Vgl. Quellen, 224 ff., 258 ff., 275 ff. u. 297 ff. (Ansh. 143 u. 145).
[2] Steck, l. c. XI.

miranda dixerunt, que nefas est homines cogitare, que et hic tacita sunt ob cleri reverentiam et sacerdotii dignitatem [1] ».

« Da streckt man ihn' die Seiten bas [2],
Daß sie verjähen alles das,
Wie sich die Sach verlaufen hat,
Und sagten alle Missetat
Ganz von dem Anfang auf das End,
Als wie sie es mißhandelt hend » [n_3a .

Aber wer wird im 20. Jahrhundert diesen « Geständnissen » einen Wert beilegen? Eines der « schönen Figürlein » in Murners gereimtem Berichte [n_2b] zeigt einen der gefolterten Mönche, wie er mit rückwärts zusammengeschnürten Händen an das Ende der langen Speiche eines drehbaren Rades gebunden, emporgezogen wird, während ein großer Stein an den Fußknöcheln das Gewicht des schwebenden Körpers noch mehr belastet — der sog. trockene Zug. Gibt es eine Aussage, die unter den rasenden Schmerzen der hiedurch verursachten Gliederverrenkungen nicht erpreßt werden könnte? Sibers kluger und gerechter Vorschlag, vor Anwendung der Folter die Einwände des Verteidigers der Angeschuldigten zu hören [3], wurde von seinen Mitrichtern abgelehnt mit der famosen Begründung, es werde durch derlei Qualen « kein Glied gelähmt, kein Blut vergossen, keine Haut verletzt und nichts Tötliches zugefügt [4] »; der Anwalt wandt vergebens ein : « illo genere tormentorum ... imminet periculum membrorum [5] ».

Trotz der großen Schmerzen waren wiederholte Folterungen nötig, um die gewünschten « Geständnisse » zu erhalten. Der zarte, « weich erzogene » **Lesemeister** [6] kam wiederum zuerst an die Reihe, jedenfalls, weil man ihm am ehesten ein Geständnis abnötigen zu können glaubte. Die Richter — heißt es im Protokoll — « ermahnen den Angeklagten vor aller Tortur, er wolle seine Schuld freiwillig ... bekennen; tue er es, so solle ihm *gnädig die Barmherzigkeit der Kirche zu teil werden. Stephan* aber *sagt,* er sei ... *ganz unschuldig* ...

[1] De quat. heres. d_5a u. Quellen, 62 u. 225 ff.
[2] besser.
[3] Quell. 218.
[4] Ansh. 142; wörtliche Übersetzung des Protokolls : « quod per huius*modi* torturas ... non fiat aliqua membri mutilatio, sanguinis effusio. pellis confractio, necque mors subsequatur » (Quell. 219).
[5] Quell. 220.
[6] Ansh. 143.

Dann wandt man die übliche Folterqual an, zog ihn *dreimal* empor, ohne daß jedoch Steine an seine Füße gehängt wurden, und fragte hierauf, ob er die Wahrheit sagen wolle; er erklärt, er wisse nichts anders zu sagen, als was er auf die Artikel der Glaubensprokuratoren [Ludwig Loubli und Konrad Wymann] geantwortet habe. Und dann wurde dem Verhörten bedeutet, daß er *von Tag zu Tag, von Stunde zu Stunde ... gefoltert werden müsse, bis er die Wahrheit geoffenbart habe* [1] ». Und die Drohung wurde erfüllt! Bald darauf (am 1. September) wurde Boltzhurst fünfmal hintereinander aufgezogen, das erste Mal *ohne* Stein, das zweite Mal mit *einem* und die drei letzten Male mit *zwei* Steinen an seinen Füßen [2] ». Aber nicht einmal jetzt sagte er die gewünschte « reine Wahrheit » ganz [3]. Und was beweist das schließliche « volle Geständnis » ? Hatte er doch vor der ersten Folterung ausdrücklich erklärt: « Sollte er etwas von den ihm zur Last gelegten Artikeln ... zugestehen ..., so sage er es durch die Macht der Tortur; ... gebe er unter der Größe der Folterqual etwas zu, was ihm schaden könne, so widerrufe er es schon jetzt ... als null und nichtig und wahrheitswidrig [4] ». Die anderen machten es ähnlich. Der **Schaffner** wurde beim **ersten** *peinlichen Verhör* (am 19. August) « *dreimal* » am Seile aufgezogen, ohne Steine, « nachdem er zuvor ... vergebens ermahnt worden war, die reine Wahrheit zu sagen [5] ». *Effekt* ? « Er sagt vor und nach der Tortur, er sei unschuldig ... und wisse nichts anderes als er schon gesagt habe. Und dann wurde [auch ihm] ... bedeutet, daß er *von Tag zu Tag, von Stunde zu Stunde ... gefoltert werde, bis er die reine Wahrheit ... gestanden habe* [6] ». Beim *zweiten* peinlichen Verhör (am 21. August) wurde Steinecker *abermals dreimal* aufgezogen und gequält, « einmal *ohne* Steine, die beiden anderen Male mit *einem* Stein an seinen Füßen [6] ». Effekt ? « Er ... antwortet, er wisse nichts anderes zu gestehen, als was er schon früher gesagt habe ... Dann wurde ihm wiederum gedroht ..., er werde Tag für Tag und Stunde für Stunde ... gefoltert werden, bis er die Wahrheit ... geoffenbart habe [6] ». Und so wurde es gehalten [7]. Auch dem **Subprior**

[1] Quell. 225 (vgl. Ansh. 143, der hier die Akten abermals förmlich übersetzt).
[2] Quell. 252 (Ansh. 144).
[3] Vgl. Quell. 253 ff.
[4] Quell. 224.
[5] Quell. 259.
[6] Quell. 259 (Ansh. 144).
[7] Vgl. Quell. 260 ff.

lockte man erst durch die Folter ein « Geständnis » ab [1], das er aber beim vorletzten Verhör am 14. Mai 1509 (neun Tage vor seiner Verurteilung) ausdrücklich widerrief, indem er erklärte: « *Beim ersten Verhör* [ohne Folter] *habe er die Wahrheit gesagt,* aber *in den anderen Verhören* habe er seine Aussagen *aus Furcht vor der Tortur* gemacht [2] ». Am heldenmütigsten benahm sich der **Prior.** Wie der Lesemeister, so erklärt auch er vor dem ersten peinlichen Verhör (am 19. Aug. 1508): « er sei *unschuldig* ..., und sollte er etwas von dem ihm zur Last gelegten Verbrechen zugestehen, so geschehe es durch die Macht der Folter und die Furcht vor derselben, und er widerrufe etwaige Geständnisse ... als wahrheitswidrig ... [3] ». Sodann peinlich befragt, antwortet er wie die übrigen: « *er sei in keiner Weise schuldig* ». Beim nächsten Verhör (vier Tage darnach) läßt sich der corpulente Mönch sechsmal auf und niederziehen, dreimal *ohne,* dreimal *mit* einem Stein [4], ohne sich anzuklagen [5]. Erst nach dem siebten Aufzug « erklärt er sich bereit, die reine Wahrheit ... zu sagen ». Bei einem anderen Verhör wurde er « aufgezogen, mit einem Stein an seinen Füßen, dann herabgelassen und *emporgeschnellt,* hierauf nach Ermahnungen gefragt, ob er die reine Wahrheit sagen wolle; er erklärt sich endlich bereit dazu [6] ». Und als er wieder einmal « gequält wurde, die reine Wahrheit ... zu sagen, murmelte er für sich: *‚Ach, was soll ich aussagen! Sage ich nichts, so werde ich gemartert; sage ich aber etwas, so muß ich es erdichten und erlügen‘* [7] ». Das « Bekenntnis » wurde den Mönchen so leicht als möglich gemacht: der Chorherr Ludwig Loubli, einer der rücksichtslosen « Treiber des Rechtshandels [8] » legte ihnen die Fragen vor, sie brauchten dieselben — bloß zu bejahen.

Selbst der lügnerische **Jetzer** bezichtigte (wie schon angedeutet wurde) die Dominikaner erst am Seil jener Verbrechen, welche dieselben ins Gefängnis und auf den Scheiterhaufen brachten [9] — um so beachtenswerter, als er die ersten Aussagen (ohne Tortur) « bei aufge-

[1] Vgl. Quell. 297 ff.
[2] Quell. 478 (Ansh. 156 f.).
[3] Quell. 276.
[4] Ansh. 145; vgl. Quell. 277.
[5] Quell. 277.
[6] Quell. 279.
[7] Quell. 291 (Ansh. 145).
[8] Ansh. 137.
[9] Vgl. die war Hist. E_2b u. E_3a ff.; Quell. 43 ff. u. Defens. D_4a u. E_2a.

legter Hand aufs Evangelium gemacht hatte [1] ». « Der Bruder kam » Ende des Jahres 1507 auf Verlangen des Berner Magistrats « von Lausanne wieder [2] ».

« *Da streckt man ihm all seine Glieder*
Und lernt ihn weiter auf der Geigen.
Er sprach : ‚Ich will euch nit verschweigen.
Ach Gott !‘ ruft er, ‚nun laßt mich ab,
(Ich bin so schwach), daß ich mich lab !
Darnach will ich all's sagen das,
Wie es durch sie verhandelt was‘ » [n6a].

Und auf diese durch *Meineide* widersprochenen Aussagen stützte sich die Anklage.

Aber schon seine Aussagen *ohne* Tortur sind zu lügnerisch und widersprechend, als daß sie geglaubt werden könnten, geschweige denn die *erpreßten* « Bekenntnisse ». Beim ersten Verhör vor dem Bischof in Lausanne (am *8. Okt.* 1507) erklärte der Schneidergeselle auf die Frage, ob die (ihm angeblich erschienene) Mutter Gottes etwas über ihre unbefleckte Empfängnis geredet habe : « *Nein, er wisse gar nicht, was das sei* [3] » — eine unter *Eid* gemachte Aussage, welche er eine Woche darnach wiederholt und bekräftigt hat [4]. Am *20. November* beteuerte er : « *Maria habe ihm, als sie ihm erschienen (!) ..., gesagt, sie sei ohne Zweifel ohne Erbsünde empfangen ;* das solle er für wahr halten und den Mönchen und anderen mitteilen ... Die Dominikaner aber hätten das ungern gehört, indem sie sagten : der hl. Bernard, der hl. Thomas von Aquino, der hl. Bonaventura lehrten das Gegenteil [5] » — offenkundige Meineide, die zugleich beweisen, daß Jetzer, wenn auch ein *Analphabet* ein « idiota », durch Predigten [6] über jene (im Jahre 1854 entschiedene) Streitfrage über die unbefleckte Empfängnis Mariä so gut

[1] Ansh. 130 ; Quell. 4 : « Qui medio eius *iuramento, tactis sacris scripturis*, de dicenda veritate in manibus prelibati reverendissimi domini episcopi et principis prestito, ... dixit et interrogatus respondit ... » : vgl. auch Quell. 14, 23 u. 26.

[2] Vgl. Schreiben des Berner Rats an den Bischof von Lausanne vom 15. Dez. 1507 (in den Quell. 612) u. Ansh. 133.

[3] Quell. 10.

[4] Quell. 14 u. 15.

[5] Quell. 27 f.

[6] Vgl. Quell. 24.

unterrichtet war als es ein Handwerker sein konnte. Der **Berner Rat** hat daher in jenem Schreiben an den Bischof von Lausanne (vom 3. Dez. 1507) gewiß nicht übertrieben, wenn er sagt : « Ex *multis* indiciis et argumentis apparet, acta et proposita ab ipso fratre *falsa, erronea et fidei christiane multum contraria » esse* [1].

Wir können uns folglich nicht sehr wundern, wenn der hohe Magistrat die Anwendung der Folter beantragt hat. *Darüber* aber muß man billig staunen, daß er später (nach der Aussetzung der Verhandlungen) dem Papste vorzulügen wagte : Jetzer « libera fronte et tormentis castigatus in sua confessione *uniformis* ... apparuit ». Auch den **Richtern** waren die widersprechenden Aussagen des « Schelmes » nicht entgangen, geschweige denn dem Verteidiger Johann Heintzmann. « Jam dictus Johannes Jetzer » — heißt es im Protokoll [2] — « **post multas varias inconstantie relationes,** videns penalem inquisitionem preterfugere non posse, ... dixit et confessus est ea quae sequuntur ». Damit ist zugleich auch zugegeben, daß der Schneidersgesell jene belastenden Aussagen bloß aus Furcht vor der Folter gemacht hat. Und **was gestand Jetzer alles ?** Von wirklichen Erscheinungen wußte er jetzt nichts mehr. Der Subprior — sagt er (nach Murner und den Akten) u. a. [3] — ist mir erschienen « in unserer Frauen Gestalt » und hat mit mir « viel Abenteuer durch die Schwarzkunst getrieben » : er hat mir « in unserer Frauen Gestalt die erste Wunde in meine rechte Hand mit einem *scharfen Nagel* geschlagen ... ; durch die *Schwarzkunst* ein Wasser gemacht von eines jungen Judenkindleins Blut ..., darin er Quecksilber und anderes (so sich nit ziemt zu sagen) vermischt, und nahm von demselben Kind neun Augenbrauenhärlein und beschwor soviel Teufel in das Wasser ; wann dann der Bruder den Trank einnahm, so hielten ihn die Teufel ganz unbeweglich ... ; so sprachen dann die Mönche, er läg also in Andacht verzückt und spielte mit Christo sein bitters Leiden » ; die Mönche wußten auch « dem Bruder mit ei[ne]m anderen Trank zu helfen, daß er wieder [zu sich] kam », hatten « auch ein Ätzwasser, damit sie ihm die übrigen vier Wunden ätzten, als er von dem ersten Trank verzückt lag und konnten ihm seine Schmerzen

[1] Quell. 610.
[2] Quell. 43.
[3] Ein schön bewerttes lied, d_6a ff. ; vgl. Von den fier ketzeren, l_6b ff. : Quell. 43 ff. ; auch Aush. 55 f.

mildern »; desgleichen wußten sie ihm « die Wunden frisch zu halten » und « die geätzten Wunden hinweg » zu nehmen, « wann er sie nimmer leiden mochte »; die Dominikaner haben « die abenteuerliche Sache allein darum — angefangen, daß sie wider die Barfüßer erhaupten die befleckte Empfängnis Mariä ».

Die Mönche « bestätigten » all das auf der Folter. Wer wird aber Prof. Steck nicht zustimmen, wenn er (l. c. XLIX) sagt: Man sieht den « Geständnissen der Väter ihre Unwahrheit in vielen Punkten auf den ersten Blick an, weil sie völlig unmögliche Dinge behaupten »? Sie mußten ja wahre Hexenmeister sein, um jene « wunderbaren » Dinge zu stande zu bringen. Sie wurden in der Tat als solche angesehen, und zwar nicht bloß von den « päpstlichen » Richtern, auch von dem « aufgeklärten » Anshelm [1]. Selbst der geniale Murner, der erste und gewandte deutsche Übersetzer der ganzen Äneide, scheint den Subprior Uelschi allen Ernstes für einen « Schwarzkünstler » gehalten zu haben, welcher mit Hilfe des Teufels, den er « zu bannen und zu beschwören wußte », falsche Wunderzeichen wirken wollte [1]. Der Teufel wurde beschworen — berichtet er [2] und « erschien » den Mönchen « in eines Mohren Gestalt. Und da sie ihm ihr Vornehmen darlegten, begab er sich gutwillig, jedoch wollte er ..., daß sie sich ihm für eigen sollten ergeben. Das die vier Mönche taten und sich deß' mit ihrem eigenen Blut ... verschrieben » — eine Dichtung, welche ganz auf « Geständnissen » des Schneidersgesellen und der Mönche ruht und (wie die Faustlegende beweist) als *allgemeiner* Volksglaube in Sang und Sage jener Zeit in mannigfachen Variationen wiederkehrt; sie wird noch in der 2. Ausgabe von Stumpfs « Beschreibung » (Zür. 1586) gläubig nacherzählt und sogar illustriert: ein Bild zeigt den leibhaftigen Teufel, wie er den zufrieden lächelnden Mönchen Schirm und Hilfe gewährt. — Es hat einen eigenartigen Reiz zu sehen, daß einer der universellsten Geister der Menschheit solche (an sich tiefsinnige) Legenden für bare Münzen annahm, um so mehr, als er schon in *jungen* Jahren über die landläufigen Torheiten seiner Zeit so erhaben war als irgend ein Deutscher damals, ja noch hundertzwanzig Jahre später. Schon als Jüngling (um das Jahr 1499) zog er « gegen die Sterndeuter » zu Felde [3]. Und wie furchtbar geißelt er in seiner « Narren-

[1] Vgl. Chronik, 55 f. u. 86.
[2] Ein schön bewerttes lied, a_6a f.
[3] Inuectiua contra Astrologos ... (Sine loco et anno).

beschwörung [1] » die Alchemisten und Hagelsieder ! Diese straft er mit den Versen :

« Hy, leider ! daß es Gott erbarm,
Daß solche Rach' im Menschen leit ... !
O Gott, o Gott, erhör mein Bitt !
Warum verschluckts' das Erdreich nit,
So sie doch Dich verleugnet hand
Und zu dem bösen Teufel stand,
Dem sie geben Seel und Leib ?
O du böses altes Weib, ...
Wie bist so blind in diesen Sachen,
Daß du wähnst, du könntest machen
Wetter, Hagel oder Schnee,
Kinder lähmen, darzu meh
Auf gesalbten Stecken fahren [2] » !

Jene macht der Narrenbeschwörer lächerlich mit den Worten :

« Noch sind viel Narren, die uns auch
Ausbrütet hat der liebe Gauch ...
Die andren sitzen auch dabei
Und g[eb]en sich aus der Alchemei
(Wie sie aus Kupfer Gulden machen)
Und lügen, daß die Balken krachen.
Vor Zeiten log man durch ein Brett,
Das etwa dritthalb Ellen hätt' ;
Jetzt lügt man durch ein stähele[r]n Berg,
Wenn schon drei lägen überzwerg.
Die andren zeigen auch ihr' Ohren
Und handt lapidem philosophorum
Das selb[st] sind recht gekrönte Toren [3] ».

Diese Verse hat Deutschlands größter Satiriker erweisbar spätestens drei Jahre nach dem Ausgang des Jetzerprozesses veröffentlicht (im Jahre 1512), *wahrscheinlich* aber schon *vier* Jahre früher, schon

[1] Neu herausg. v. M. Spanier (Neudr. deutsch. L.-W. des XVI. u. XVII. Jahrh. Nr. 119-124), Halle a. S. 1894.
[2] m_3a (Spanier 46, 19 ff.)
[3] b_7a (Spanier 6,1 f. u. 38 ff).

während der Verhandlungen niedergeschrieben. Der junge (ungefähr in der Mitte der dreißiger Jahre stehende) Dichter war also in jenem Fall offenbar nur das *Opfer der « Geständnisse »*. Wenn aber das am grünen Holze geschah ... ! Man darf dies nicht übersehen, will man den Richtern gerecht werden.

Befangene Richter.

Man kann aber die Prozeßleiter nur entschuldigen, nicht rechtfertigen. Hätten sie, dem Verlangen des Verteidigers entsprechend, *Entlastungszeugen* vorgeladen, so würden sie trotz Befangenheit den wahren Wert der Anklagen Jetzers gewiß erkannt haben. Es hätte z. B. ihnen dann nicht verborgen bleiben können, daß jener heuchlerische Betrüger, welcher in Gestalt der allerseligsten Jungfrau erschien [1] », niemand anders war als Jetzer selbst. Er war ja bei einer « Séance » « von einigen wenigen erkannt worden [2] », u. a. vom Subprior, der « sofort » den Vätern zuflüsterte : « O Gott, es ist nicht die selige Jungfrau, sondern es ist jener ruchlose Bruder selber [3] ». « Als der Bruder zur Rede gestellt wurde, weinte er bitterlich über seine Schuld, wobei er beständig beteuerte, alles andere sei wirklich von Gott geoffenbart [4] ». Der Gerichtshof nahm sich aber nicht die Mühe, die Richtigkeit dieser Angaben Wernhers nachzuprüfen. Er stand freilich — was man nicht vergessen darf — mit Murner und Anshelm unter dem verhängnisvollen Druck jener Verdächtigung Jetzers, wonach der Basler Prior die Seele jener erdichteten Verschwörung zu Wimphen war, wo nach Jetzer im Jahre 1503 (nach Stephan im Jahre 1505, nach Anshelm im Jahre 1506 !) angeblich der teuflische Plan gefaßt wurde, die befleckte Empfängnis « durch Wunderzeichen » zu bewähren [5]. Dieser « Verdacht » gab ihm jedoch höchstens das Recht, *Dominikaner* als Zeugen abzulehnen. — Noch unverständlicher ist es, wenn die bischöflichen Richter — trotz des Protestes des Provinzials — dem Dr. Johann Heintzmann (dem

[1] Wernher, Def. C_8b.
[2] Wernher, Def. C_8a.
[3] Wernher, Def. C_8b.
[4] Wernher, Def. C_8a.
[5] Ein schön bewerttes lied, a_5a f. ; vgl. Ansh. 51 ; Def. E_8a ; Paul. 89 f. ; Steck, der Berner Jetzerprozeß (1507-1509 in neuer Beleuchtung, Bern, 1902, S. 14 ff. u. Ad. Lechner im Anzeiger für Schweizerische Gesch., Bd. X (1907) Nr. 1, S. 154 u. 156.

Prokurator des bischöflichen Konsistoriums zu Basel) vor der Anwendung der Folter nicht das Wort erteilen, als er seine 31 (schriftlich eingereichten) Verteidigungsartikel mündlich rechtfertigen und die « Unschuld » der Väter dartun wollte. Welcher Kenner der Akten möchte daran zweifeln, daß es dem scharfsinnigen Anwalt gelungen wäre nachzuweisen, was er u. a. am 18. August 1508 zur Entlastung der Angeklagten nachweisen wollte: daß nämlich schon « Jetzer als Jüngling im Elternhause öfters aus einer Muttergotteskapelle in Zurzach kam und seiner Mutter sagte, Maria habe dort mit ihm gesprochen »; daß er bereits « vor ... seinem Eintritt ins Kloster öffentlich in Zurzach erklärte: er habe einen Geist gesehen, der mit ihm gesprochen habe »; « daß er in Luzern Frauenkleider trug und öffentlich die Stimme eines Weibes nachmachte »; « daß er in Luzern viel und häufig über ... Maria und ihre Empfängnis redete und förmlich disputierte »; « daß sich zur Zeit der Färbung der Hostie » [im Kloster] ein Maler oder Illuminist aufhielt, der zur Verzierung von Meßbüchern mehrere und verschiedene Farben hatte »; « daß im Jahre 1507 in der Zelle des Johann Jetzer zwei verschiedene Stimmen gehört wurden, von denen keine an die der vier Väter ... erinnerte »; « daß zur Zeit, da nach Johann Jetzer die Hostie gefärbt worden ist, der Subprior Franz, welcher damals ... in Gestalt eines Engels erschienen sein soll, weder im Klosterkonvent noch in der Stadt Bern war »; « daß einer vor dem Berner Rate erklärt hat, Johann Jetzer habe schon vor Eintritt ins Kloster die Kunst gekannt, sich in Ekstase zu versetzen, desgleichen ein Weibsbild, das ihm nahe stand [1] »! — Der Gerichtshof hätte *wenigstens im Laufe der weiteren Verhandlung* zur Besinnung kommen müssen. Erfahren wir doch « von Zeugen », « daß Jetzer ein moralisch ganz verkommenes Subjekt war » (Rettig [2]). Der bekannte Glockengießer *Hans Zehender* sagt unter Eid aus, « Leute, die öfter nach Zurzach, in die Heimat Jetzers kamen, haben von seinen Nachbarn auf die Frage, was sie halten von Jetzer, der in ... Bern wie ein Heiliger verehrt werde, die Antwort erhalten: ‚Wahrlich, wär' er bei uns, so würde er vielleicht an den Galgen gehängt' » [3]. Von

[1] Von den 31 « Artikeln » « zu Gunsten der Angeklagten » der 1., 2., 3., 4., 11., 13., 14. u. 20.: vgl. auch Heintzmanns Beanstandung des Zungenverhörs (Quell. 205 f.).

[2] Arch. 192.

[3] Quell. 376.

einem anderen « vereidigten » Zeugen, dem Gerichtsschreiber *Petrus Eßlinger* berichtet das Protokoll : « Er sagt aus, er habe Leute gesprochen ..., welche gelegentlich in die Stadt Zug kamen, wo ein leiblicher Bruder jenes Johann wohnt. Als sie auf die Frage, was sein Bruder in dieser Stadt mache und wie es ihm gehe, ‚sehr gut' ! antworteten und über das Geschehene Bericht und Auskunft gaben, sei sein Bruder nicht wenig erstaunt gewesen, indem er sagte : er hätte nicht gedacht, das derselbe einmal eines guten Todes sterben werde » (Quell. 379 f.).

So wohlwollend also die Bischöfe gegen Jetzer waren, so abgeneigt waren sie gegen die Väter. Selbst ihr scheinbarer Mitrichter mußte ihre Parteilichkeit fühlen. Sie ließen denselben schon vor der Vertagung des Protestes (am 23. August 1507) als verdächtig und zur Frage « hinderlich » abtreten [1] und « zum Kloster gan [2] ». Warum ? Murner verrät es mit den Worten :

« Vom Provinzial, so **hör** ich das,
Da er bei beiden Bischöfen was
Und man den Doktor strecket auf,
Da legt er einen Finger auf
Sein' beide Leffzen vor den Mund.
Dabei der Doktor wohl verstund,
Daß er sein's Munds sollt' b'hutsam sein » [n_4a].

« Das alsbald der Bischöf einer vermerkt und stieß ihn von der Commissary [3] ». Wir werden hören, daß diese (sonst nirgends berichtete, von Rettig für wahr gehaltene) *Volksanekdote* nicht den geringsten Glauben verdient. Wurden doch « auch etliche Beisassen » des Gerichts ohne Grund « verdacht », « von dem Orden formiert » oder bestochen worden zu sein [4]. Unter diesen waren jedenfalls « Magister *Leonardus* » *Pulchri* (oder « Hübschi »), welcher sich am 12. Januar 1507 « im Rate erhoben ... und den Subprior gegen jenen ruchlosen Bruder verteidigt und entschuldigt hat [5] », wahrscheinlich auch *Wilhelm von*

[1] Ansh. 145.
[2] Von den fier ketz., n_3a.
[3] Die war Hist. E_3a.
[4] Ansh. 149.
[5] Def. D_2b.

Dießbach und *Rudolf Huber* [1], welche auf eine Einladung hin mit dem Genannten eine Erscheinungsscene mitangesehen hatten [2]. Einem befangenen Gerichtshof natürlich Grund genug zum Argwohn! Man sucht Hübschi bezeichnenderweise vergebens unter den Zeugen. (Und doch war er einer der angesehensten Bürger Berns, der später lange Zeit mit Ehren und Ruhm das Amt eines Säckelmeisters bekleidete. Anshelm sagt l. c. V, 326 von ihm, obwohl er anläßlich der Einleitung des neuen Kurses in Bern « Alters ... und der evangelischen Widerwärtigkeit » wegen von seinem Amte « abgestanden » ist : « Der sanftmütige, angenehme, witzige Säckelmeister Lienhard Hübsche » hat « sein Amt nicht allein unklagbarlich, sondern auch mit aller unenglichs Lob und Dank ... viele Jahre ehrlich verwaltet ».) Aus ähnlichen Gründen hat zweifellos auch *Siber* den Verdacht seiner Mitrichter erregt. Er hatte am 18. August mit dem Anwalt der Väter gegen Loublis Antrag, die Mönche zu foltern, Einspruch erhoben und den billigen (sonderbarerweise abgelehnten) Vorschlag gemacht, daß vorher der Mönche « Einreden und erbotne Proben verhört würden [3] ». Schon im Gerichtsprotokoll des nächsten Tages wird er nicht mehr angeführt [4]; er mußte natürlich schuld daran sein, daß die armen « Sünder » in den vorausgehenden Tagen selbst auf der *Folter* jede Schuld verneint hatten, zumal er von Jetzer am 7. Februar 1508 (nebst allen Vätern der Provinz) der « Mitwisserei » beschuldigt worden war [5]. Nach Anshelm wurde der Provinzial erst *fünf* Tage nach jenem Verhör entlassen [6] — ein Irrtum, wozu er offenbar durch das Protokoll vom 23. August: (*Vicesima tertia* mensis Augusti ... *admoto domino provinciali* propter suspicionem exortam a torturis seu loco torturorum, ut facilius veritas habeatur, comparuit ... Ludovicus Löbli [7] ») verleitet worden ist. Inwiefern Siber an der Aufdeckung der Wahrheit « hinderlich » war oder auch nur hätte sein können, wird ein unbefangener Mensch nicht leicht einsehen. War doch seiner Stimme (wie Dr. Paulus l. c. 73 ohne Übertreibung sagt) durch den

[1] Vgl. Quell. 202, 246, 286, 305, 313, 345, 456, 512, 604.
[2] Def. E_4a.
[3] Ansh. 142; vgl. Quell. 218.
[4] Vgl. Quell. 225 (Anm. v. Steck), 275 u. 276.
[5] Def. E_2a.
[6] Ansh. 145.
[7] Quell. 276.

Wortlaut des päpstlichen Schreibens an die Richter « alle Bedeutung » genommen. « Der geachtete Ordensmann [1] ist bald darauf « zu Constanz » « vor Leid » gestorben [2].

Vertagung der Verhandlungen.

Trotz der « Geständnisse » wagten die Bischöfe es nicht, das längst ersehnte Urteil zu fällen, ohne sich vorher mit dem Papste verständigt zu haben. « Mittiturque Romam legatio ad summum pontificem, ut *negotio consulet* atque *iustitias exequatur* [3] » oder richtiger: um ev. die Verantwortung auf den Papst schieben zu können. Denn wozu *neue* Vollmachten einholen, da Julius II. (wie wir Seite 5 hörten) gleich anfangs alle möglichen erteilt hatte? Der Gerichtshof — meint Prof. Steck l. c. XXIX — schob « die Verkündigung wohl hauptsächlich deshalb auf, weil er durch den [unfreiwilligen] Rückzug des Provinzials inkomplet geworden » war — ein Irrtum; war doch (um mit *Steck* zu sprechen) « den beiden Bischöfen im ersten päpstlichen Breve an die Richter (Quell. 61) ausdrücklich die Kompetenz » erteilt, auch gegen die Stimme des Provinzials weitergehen zu können ... » (l. c. XXXV f.): « Volumus » — erklärt Julius dort — « quod, si vos omnes inquirendo et torquendo et sententia[m] ferendo non poteritis commode interesse vel convenire recusabitis, *saltem* **duo** ex vobis ea **nihilominus** exequantur, quodque, si in procedendo vel in ferendo sententiam tu, provincialis dicti ordinis, contra ... fratres non concordaveris, *vos duo episcopi concordes,* prout vobis et consciencie vestre videbitur, *procedere et* **terminare** *possitis* et valeatis *ac quod decreveritis ac iudicaveritis* **exequi, omni appellatione remota et impedimento sublato,** *valeatis* ». (Jetzt versteht man auch erst, warum der Provinzial sich ruhig abdanken ließ und nicht gegen den Beschluß seiner Mitrichter nach Rom appellierte.) Der Aufschub des Urteils läßt um so tiefer blicken, als er vom Berner Rat offen mißbilligt worden ist. « Unsere Gemeinde » — hat derselbe erklärt [4] — ist

[1] Steck, l. c. XI.

[2] Vgl. Die war Hist. E_8a u. Ansh. 149.

[3] Murn. De quat. heres. d_5a; vgl. Quell. 326 und bes. das Schreiben des Berner Rates (v. 24. Sept. 1508) an den Probst von Dießbach (Quell. 630): Es hat den « beiden Herren Bischöfen gefallen, den Prozeß unserm heiligsten Vater, dem Papst zuzuschicken und seine Heiligkeit um Rat der [abzu]gebenden Urteile zu ersuchen » (vgl. auch Quell. 628 u. Ansh. 149 f.).

[4] Quell. 630.

« daher ... nit wenig geunruhiget und des Fürnehmens gewesen selbs- in der Sach zu handeln » — was bekanntlich rechtswidrig gewesen wäre. Schilling begründet (l. c. 228 f.) die Vertagung der Verhandlungen folgendermaßen : Die Predigermönche wurden durch die « beiden Bischöfe gefoltert und gefragt, und [es] ward soviel an ihnen erfunden ..., daß man sie jemer zum Tod verurteilt. Doch wollt' der « barmherzige » Bischof von Lausanne [1] sie nit töten, sonder einm[a]uern ; der « weltwitzige » Bischof von Wallis [1] wollt' sie aber *mit der Stadt* [2] in das Feuer richten. Und also ward ein Zwietracht, daß die von Bern ... die Sach abermals anstehn [ließen] auf Mandat unsers heiligen Vaters, des Papsts ». Also eine förmliche Bestätigung der obigen Behauptung: Julius II. sollte aus einer peinlichen Verlegenheit helfen.

Revision des Prozesses.

« Im April [1509] kam gen Bern, von päpstlicher Heiligkeit verordnet und gesandt, der Bischof von Castelli, mit Namen Achilles de Grassis von Bononia », um den Prozeß zu « revidieren, fortzusetzen und zu beendigen [3] ». Derselbe wird von Zeitgenossen charakterisiert « als ein hochgelehrter treffen[t]licher Mann, der zum Reden elfenbeinerne Zähne » brauchte, nachher [— wohl wegen seiner « Leistungen » als Inquisitor zu Bern —] ein fürnehmer Cardinal [4] », der « wie man sagt, von seiner Söhne und Kinder wegen nit Papst worden » ist [5], und (was die Hauptsache ist) ein « **auditor rotae perspicassimus** [6] ». Unter seinem schneidigen Vorsitz wurde der Prozeß (nach dem Wunsche des Stadtmagistrats) rasch zu Ende geführt, innerhalb 22 Tagen. Nach welcher **Methode?** « Die vier Mönche wurden **strenger gestreckt** und ihr Vergichten eigentlich aufgeschrieben [7] ». Die Protokolle berichten auffallenderweise nichts von Tortur, was aber keineswegs zur Behauptung des Professors Steck berechtigt

[1] Ansh. 149.

[2] Ansh. sagt treffender (l. c. 149) : « *mit Schub* der Bürger ».

[3] Ansh. 153 u. Quell. 408.

[4] Auch « der weltwitzige Bischof von Wallis » (Matthäus Schiner), erhielt nach Schluß des Hauptprozesses (am 11. Sept. 1508) den Purpur (Steck, 669).

[5] Ansh. 153 f.

[6] Defens. E_3a.

[7] Ein schön bewerttes lied, letzte Seite.

(l. c. XLII) : « Von Anwendung der Folter hört man bei diesem Revisionsverfahren nichts mehr ». Wird doch selbst in dem (von ihm herausgegebenen) Defensorium Murners Angabe von einem *Gegner* der Dominikaner mit den unzweideutigsten Worten bestätigt : « Achilles Grassi » — heißt es dort, E_3a — « episcopus Castellae, **auditor rotae perspicassimus** — una cum reverendissimis domino Aimone de Montefalcone, Lausannensi ac domino Matthaeo Schinder, Valesii episcopis ... causam suscipiunt, **tortura, variis quoque mediis singula strictius perquirentes** ». Auch in einem Schreiben des Berner Rats (vom 8. Juni 1509) an Papst Julius wird der Bischof von Castelli bezeichnenderweise « **auditor rotae** » genannt [1]. Stecks argumentum ex silentio fällt also in sich selbst zusammen. Daß Achilles nicht sonderlich human und mitleidsvoll war, geht hervor aus einer Bemerkung seines Lobredners Anshelm, die wir nachher mitteilen werden : « Gnade und Barmherzigkeit » wurde unter seinem Vorsitz nicht mehr angeboten. — Es fanden zwei Verhöre statt. Beim letzten (am 18. und 19. Mai) hatten die « vier Armen [2] ». nichts anderes zu tun als die beim ersten aufgeschriebenen « Bekenntnisse », welche « Wort für Wort mit lauter und deutlicher Stimme vorgelesen wurden », eidlich zu bestätigen — was sie auch taten [3]. Es ist aber eine große Frage, ob die Ärmsten, welche ihre letzte Hoffnung vergebens auf den Papst gesetzt hatten, infolge der Kerkerhaft, Folterqualen und Seelenleiden nicht zu schwach und gebrochen waren, um der Verhandlung halbwegs folgen zu können. Nach den Protokollen kann man dies schwerlich annehmen. Henrico procuratori — lautet es z. B. an einer Stelle [4] — « omnia per eum prius confessata lecta et perlecta *alta et intelligibili voce* et per eum, **ut apparuit,** intellecta fuerunt ... » Ähnlich heißt es vom Lesemeister (508), vom Prior (514) und vom Subprior (515), und immer steht das vielsagende « ut apparuit » dabei — eine Wendung, welche zwar die Zweifel an das volle Bewußtsein der Ärmsten zerstreuen soll, solche aber beim Denkenden erst recht hervorruft ; denn ohne vorausgegangene Folter hat sie keinen Sinn. Wurden die niedergeschriebenen « Geständnisse » vielleicht des-

[1] Quell. 645 u. 646.

[2] Lorenz Uffkircher (Sibers Nachfolger) in einem Schreiben an Bern v. 11. April 1509 (Quell. 655).

[3] Vgl. Quellen, 508, 509, 514 u. 515.

[4] Quell. 509.

halb so laut vorgelesen, weil die *Märtyrer* nicht mehr recht hörten?! — Nach Anshelm hat Achilles «vorm Bischof von Lausanne» erklärt: « Les frères toti quanti sunt pultroni et ecclesiae sanctae devoratores [1]» (die Mönche sind allesamt Taugenichtse und Ausbeuter der hl. Kirche) — wohl eine später erfundene tendenziöse, protestantische Anekdote, von der weder Murner, noch Schilling, noch der Herausgeber vom « Defensorium » etwas weiß. Wenn nicht schon diese, so würden sicher die Dominikaner sie erwähnt haben, um die größtmögliche Parteilichkeit des Legaten zu brandmarken, unter dessen Vorsitz den Vätern nicht einmal Verteidiger als Statisten vergönnt wurden.

Urteilsspruch.

Am « Mittwoch vor Pfingsten » (Morgens « um sechse ») wurde das Urteil verkündet [2]. « Damit dem gemeinen Volk ein Ver[g]nugen [oder eine Befriedigung] geschehe », « las man die vier Hauptartikel, weswegen die Väter zum Feuertod verurteilt wurden [unmittelbar vor der Hinrichtung] öffentlich vor [3] ». Das « *gemeine* Volk » von Bern fand also die Verurteilung keineswegs so selbstverständlich wie der hohe « weise » Rat. Die vier Artikel lauteten also :

« Gotts hätten sie verläugnet sich
Und mehr das heilig Sakrament
Gefärbet mit ihr' eigen Händ,
Ein Vesperbild Mariä schon
Mit Firnis auch bestrichen lon,
Als ob es weint' und hätte Trehen [4] —
Das hätt' auch mancher Mann gesehen.
Zum letzten hätt' man *das* erkannt,
Daß sie ein[m] Bruder geätzet hant
Die fünf Christi, des Herren Wunden,
In Gift und Ketzerei erfunden.

[1] Ansh. 153 f.
[2] Quell. 526, 529 u. Ansh. 158.
[3] Die war Hist. E_5a; De quat. her. d_7a u. Diebold *Schillings* Schweizer Chronik (Luzern 1862), S. 254.
[4] Tränen.

Des sollt' man ihn' schnell tun den Tod
Mit Rechtsausspruch und Feuersnot » [n_5b-n_6a [1]].

Der Gerichtshof sprach auch öffentliche Degradation aus [2].

Degradierungsceremonie.

Noch am gleichen Tage, « Morgens um die achte Stunde [3] », wurden die Verurteilten öffentlich und äußerlich der *priesterlichen Würden entkleidet* und « nach öffentlicher Degradierung ... in Gegenwärtigkeit einer großen Menge des Volks zu Bern in der Kreuzgasse » [beim Zunfthause « zum Narren »] « *an die weltliche Hand gegeben* [4] ». Die Degradation wurde « iuxta et *secundum* formam et *tenorem consuetum* » vorgenommen, « servatis omnibus cerimoniis consuetis et in libro pontificiali descriptis » (Quell. 531). Murners feine Schilderung der Degradierungsceremonie ist daher doppelt wertvoll :

« Da es was kommen an die Not,
Daß man sie geben sollt in Tod,
Zu *Bern wohl mitten in der Stadt*
Ein' Brügin man gemachet hat,
Die in die Höhe was aufgericht,
Daß jung und alt ein säm[t]lich Gschicht
Wohl sehen mocht, die ganze Tat,
Auch wie man sie entweihet hat.
Der Bischof von Rom [5] **was anton,**
Als ob er wollt zu Altar gon,
Der von *Wallis* und von *Sitten*
Ohn Gzierd *sassen zu beiden Syten.*
So **viel des Volks** war kommen dar,
Daß es mich nimmt ein Wunder zwar,
Wer das ihn' allen hat geseit ...

[1] Vgl. Quell. 528 ; De quat. heres. d_7a ; Die war Hist. E_5a ; Defens., in fine ; Schilling, 254.
[2] Quell. 528.
[3] Quell. 530 u. Ansh. 161.
[4] Die war Hist. E_5a ; Quell. 530 u. 531 [Ansh. 161].
[5] Der von Rom gesandte Bischof von Castelli ; vgl. Quell. 531 ; Schilling 254 und Aush. 161.

Man legt die Ketzer an, zu [Sc]hand,
In göttlich Zierd, in **Priesters Gwand,**
Mit dem Kelch, darzu der Pat'en.
Als wollten sie zu Altar geh'n [1].
Der Bischof ruft dem **Prior** *schon* [2],
Da ließ man ihn ganz vor ihn ston
Mit Kelch und priestertichem G'wand;
Das er ihm abnahm allessammt
Nach einander gar ordentlich,
Wie man das gibt in einer Wyh,
Und aus dem Buch las er damit,
Wiewohl ich das mocht hören nit.
Den **Doktor** [3] bracht man auch dahin
Und stellt ihn vor den Bischof fin;
Wie er dem ersten hatt' geton,
Tat er dem Doktor auch gar schon.
Alsbald kam er auch vor ihn stan,
Da weinet mit ihm jederman;
Dann er ihn' lang' Zeit hatt' geprediget,
Offlich kein Kindlein nit geschädiget
Und er doch in die Suppen was
Als kommen, da zu leiden das.
Abzog man ihm all sein Gezierd,
Dárnach man ihn auch dannhin führt.
Ein *Scherer* war auch da bereit,
Der ihn' ihr Haar ganz dannen schneit.
Der **Subprior** [4], der war der *dritt,*
Den ließen sie dahinden nit:
Wie man dem andren hatt' geton,
Also mußt' es ihm billich gon.
Zuletzt der *Schaffner* [5] auch dar kam:
Dem er sein' G'zierd auch alle nahm

[1] Ansh. schließt sich (l. c. 161) dieser Schilderung an.

[2] « Prior » des Berner Dominikanerklosters: Johann Vetter von Marbach in *Schwaben (nicht* im Kanton Luzern); vgl. Quell. 46: Von den fier ketzeren n_1a: Die war Hist. A_4b u. Defens. E_3a.

[3] « Dr. » Stephan Boltzhurst.

[4] Uelschi.

[5] « Heinrich Steinecker von Lauperswyl » im Emmental (Ansh. 54).

(Priesterlich Ehr mußt' er verlieren !)
Und hieß ihn wieder von ihm führen [1].

Nun höret, wie der Bischof tat,
Wann er einen abzogen hat !
Den *Orden* zog er ihm auch ab,
Daß mancher hätt' ein Trauern drab ;
Ehe daß er ihn dem Scherer ließ,
Ein' Scher er ihm vor bieten hieß
Und schneid't ab ihm ein Lockenhaar,
(Mit eigner Hand, sag ich fürwahr) ;
Darnach er ihn dem Scherer gab,
Der fein die Blatt ganz schneid't herab,
Und lange Röck legt' man ihm an,
Die ihm die *Stadt* hatt' machen lan,
Und führt' sie wieder, da sie vor
Gelegen waren *schier ein Johr* ...
Ihr Trauern zeigten mannigfalt
Die Priester, Weiber, jung und alt
Mit ihren offentlichen Trehen :
Das darf ich mit der Wahrheit jehen » [n_6a f.].

Beweist dieses rührende Mitleid der Menge nicht, daß man die Väter trotz der « Geständnisse » nicht recht für schuldig hielt ?! Ist ein weinender Gelehrter, von welchem ein *Gegner* sagt :

« Da weinet mit ihm jedermann ;
Dann er ihn' lang' Zeit hatt' gepredigt
Offlich kein Kindlein nit geschädiget »,

der angeschuldigten Verbrechen auch nur *fähig ?! — Diebold Schilling,* der bekannte Verfasser der Luzerner Chronik, welcher die Degradierungsceremonie mit angesehen [2], hat Murners Schilderung durch

[1] Die der Würde entsprechende Reihenfolge stimmt genau mit den Akten überein : « Quatuor inquisitos » degradaverunt unum post alium singulariter, separatim et successive, incipiendo a *Johanne Vater,* olim priore, deinde *Stephano,* doctore, *Francisco,* suppriore et *Hainrico,* procuratore (Quell. 531).

[2] Chronik, 254.

einige wertvolle Einzelheiten ergänzt. Nach ihm war auf der « Brügi » « ein *Altar* zugerüst[et] mit *brennenden Kerzen, Meßkännlein, Büchern* und anderm », und die « armen » Väter wurden « einer nach dem andern zu der *linken* Seite hinauf zu dem Altar ... geführt », wo « der Bischof von Rom saß ». Nachdem ihnen derselbe die geistlichen Gewänder « abgezogen, auch [die] *crismierten Finger geschabet* » hatte, legte man ihnen « *Laienkleider* » an. Sodann wurden sie « *mit den Füßen* von dem *Bischof der weltlichen Gewalt dargestoßen*, daselbst sie von den Stadtknechten genommen und wider in[s] Gefängnis gebunden geführt wurden. Doch ward durch die päbstliche Botschaft mit denen von Bern gere[d']t sie weiter nit zu foltern ; aber die von Bern wollten ihr Vergicht [oder Geständnis] wissen, das doch nit gut wär' gewesen ... Doch wollten sie des ein Wissen haben und davon nit stan, oder aber die armen Leute *von* **neuem ... p[ein]ingen und foltern.** Und als die Bischöfe dies verstanden, hießen sie *acht* [2] oder zwölf Personen vom Rat darzu verordnen und ... schwören, ihr Lebtag das Niemand zu offenbaren dann allein dem Papst; so wollten sie um *Ruhe* willen eines Rats solches ihnen offenbaren, als auch ... geschah [1] », wie von Murner bestätigt ist [2]. Welche furchtbare Aussagen mußte die Folter erpreßt haben, wenn die Richter sich so energisch gegen die öffentliche Bekanntgabe sträubten !

Hinrichtung.

« *Acht Tage drauf* (am « Donnerstag » nach Pfingsten, den 31. Mai 1509) wurden die Mönche zur Vollstreckung des Todesurteils durch das Marsilientor zur Stadt hinausgeführt auf eine Wiese jenseits der Aar [3] » :

« Als sie nun waren degradiert
Und wieder ind' Probstei geführt,
Da künd't man ihn' das Leben ab :
Das Feu'r sollt' werden hie ihr Grab,
Daß sie zu Gott sich wiederkehrten
Und ihr Seelenheil auch mehrten.

[1] Chronik, 254.

[2] Ein schön bewerttes lied, letzte Seite.

[3] De quat. heres. am Ende ; vgl. Ansh. 164 u. Stauffenberger, Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Hist. de l'Alsace série 2, vol. 18, p. 310 (die Akten versagen jetzt).

Ein fromme Priesterschaft von Bern
Raten [1] ihn' in ihr Not, zu Ehrn
Und *tröstens' in dem Widermut*
Mit Beichten, hielten sie in Hut
Und gaben ihn' viel guter Lehr,
Zu Gott, dem Herrn, ein Wiederkehr.

Auf einen *Durnstag* [2] es beschach,
Da kamen sie in Ungemach.
Man führt sie aus in langen Röcken,
Als sie die Stadt hat lassen decken,
Ihr Händ gebunden, vornan zsammen,
Man ruft ihn zu mit ihren Namen,
Als man den andren Leuten tut
In solcher Not und Widermut ...
Vier Henker *waren kommen dar,*
Der Sachen all zu nehmen wahr,
Ein **Doktor** war **Barfüßerorden,**
Der auch dahin gesandt war worden
Wol von dem *Bischof von Losan;*
Der nahm sich, sie zu trösten an.
Und tröst sie wol in solchen Nöten,
Bis sie die Henker wollten töten.
Er ging selbander mit ihn' aus
Und blieb bis an ihr Ende d[r]aus;
Des dankten sie ihm fleißiglich
Und wünschten ihm das Himmelrich.
Die Henker warten ihr Geschicht:
Zwu Säulen *hattens' aufgericht,*
Je zwei sie banden an ein Säul
Und legten Holz darum nit viel,
Auch wenig Stroh, daß mancher sprach:
Es wär ein angelegte Sach,
Daß man sie härtiglichen töt'
Und lang in Feuersbrunste nöt.

[1] Im Original heißt es (jedenfalls verdruckt): « Thaten ».
[2] Alemannisch: Dunstag, englisch: Thursday = Donnerstag.

Ich hätt' es selber auch gemeint,
Bis man es treffenlich verneint
Und *der Henker auch um die Sach*
Selber bald kam in Ungemach » [n_7b f.].

Auch *Schilling* berichtet (l. c. 254) voll Teilnahme und Entrüstung : Die Väter wurden vom Henker, der « Mutwill mit den armen Leuten » trieb, schändlich gericht[et]. Alles hatte jetzt Mitleid mit den « armen Leuten [1] », nur nicht der Henker und der päpstliche Legat, welcher beim Revisionsverfahren den Vorsitz führte. Das Volk « tobte » förmlich. Anshelm schreibt hierüber l. c. 164, das Obige teils bestätigend, teils ergänzend : Die Mönche wurden « an zwei [be]sondern Säulen verbrannt, *so elendlich, daß* hierum *dem Nachrichter des Tags* [noch] *sein Dienst ward abkündt* [2] ; denn als er sie auf gemachte Bücklein [Holz] *zwei und zwei rücklings* und ganz sichtbar hat gesetzt, wollt' das Feuer nit über sich brennen von an[ge]gangner Luft [wegen] [3], also daß ihnen garnah die Füß und Bein waren verbrannt ehe denn es vor zum Haupt kam. Darum der Nachrichter, **Scheiter zuwerfend, ihnen die Köpfe eh' zerwarf** *denn sie verbrannt und gestorben waren. Darzu, als man über'n Henker* **tobt,** der **Bischof von Castell,** aus der Propstei Turm zusehend, **sagt** [?] **:,Ihnen geschieht recht: sie wären noch Größers würdig'** ».

* * *

Das Schicksal Jetzers und seines Helfershelfers.

Der meineidige Jetzer, welcher die Mönche « ins Gefängnis und auf den Scheiterhaufen » gebracht hat, um wenigstens die zu Teilnehmern an seinen Strafen zu haben, welche niemals Teilnehmer an seinen Sünden waren [4], entging dem verdienten Strafgerichte. Am

[1] Schilling, 254.

[2] Vgl. auch Stauffenberger, Bulletin de la Société ..., 310.

[3] Vgl. oben ! Wie Murner erzählt auch *Anton Tegerfeld* in seiner Chronik (Argovia, Bd. XIV, S. 233) : « Lictor licenciatus est a dominis Bernensibus, qui *materias excramabiles non sufficienter apposuit,* ex cuius negligencia degradati in igne vix moriebantur ».

[4] Wernher, Defens. D_3b.

Schlusse des (*vor* dem 25. Juli 1509 erschienenen) « Defensorium » heißt es: « Frater Yetzer ... adhuc vinculis custodiae publicae seruatur. **Sunt qui decernant eundem mortem dignum,** alii contrarium [1] ». Tertii **perpetuis carceribus arcendum** ». Bald darauf, am Jakobstage (25. Juli) 1509 gelang es dem Schneidersgesellen zu *entfliehen,* wie Anshelm sagt: « durch kleine [Mit]hilf seiner Mutter, die ihm zugelassen », Frauenkleider brachte [2]. Die letzte Angabe ist kaum richtig; Jetzers spätere Aussage vor dem Landvogt zu Baden: « seine Mutter » habe ihm « ein *Beil* und *Näper* in zwei alten Hosen *geschickt,* also sei er auskommen und hab ihm sonst niemand geholfen [3] » ist wohl glaubwürdiger. — Der hohe Rat hatte jedenfalls eine heimliche Freude, als der Vogel aus dem Käfig entflohen war. Die nötigen und **üblichen** Vorsichtsmaßregeln waren sicher nicht getroffen worden; den Vätern wäre ein Fluchtversuch schwerlich gelungen.

Das Schönste kommt aber erst. « Im dritten Jahr » (1511), als Jetzer « geweibet » [hatte] und seinem Handwerk nachging, *ward er* zu Baden von g'meinen Eidgnossen g'fänglich angenommen und einer Stadt Bern *verwilliget,* ihn da zu *berechtigen oder heimzuführen* [4]. Da *stand eine Stadt Bern ab* [5], mit der Begründung: « **Wiewohl ...** *Jetzer* **soviel** *mißhandelt,* dadurch er **billige Straf verdient** hätte », so sehen wir doch davon ab der « *merklichen Kosten wegen* », « so wir desselben Handels halb erlitten », und aus Besorgnis, daß uns Jetzer mit « seinen *gefährlichen listigen Ausflüchten* ... in weitere Kosten möchte führen [6] ». Man muß hierüber ebenso unwillkürlich den Kopf schütteln wie über die « Rechtsaussprüche » der Richter, welche — freilich « mit Schub der Bürger » — über die Dominikaner die strengste und schimpflichste Strafe verhängten, während sie den Schneidersgesellen, von welchem sie *selbst* am Schluß der Verhandlungen erklärten: er sei durch seine falschen « selbst unter Eid gemachten » Aussagen « **ein verbrecherischer, verächtlicher und ... ärgernisgebender Mann geworden** [7] », bloß zur immerwährenden

[1] Vgl. Ansh. 165 f.
[2] Ansh. 166.
[3] Quell. 652.
[4] Vgl. Quell. 650.
[5] Ansh. 166.
[6] Bern in einem Schreiben v. 15. Juli 1512 an den Landvogt von Baden (Quell. 653).
[7] Quell. 532 und 534 (Ansh. übersetzt l. c. 163: « zu einem verlumpten, verächtlichen, lästerlichen, falschen Mann »).

Ausweisung und Verbannung verurteilten. — Jetzers vermutlicher Helfershelfer, **Lazarus von Andlau,** « ein künstlerischer Illuminist und erfahrener Landfahrer [1] », der nach Jetzers späteren Aussagen die « Farb gemacht, damit sie das Bild und das Sakrament färbten [2] »; der jedenfalls als « künstlerischer Illuminist » leicht die « wunderbare » Anzündung der Kerzen zustande gebracht und mit Jetzer die gestohlenen Kirchenkleinodien geteilt hat, hatte sich *rechtzeitig aus dem Staube gemacht* und ist « nachmalen » aus unbekannten Gründen « zu Leipzig verbrannt worden ». Er war « ein getaufter Jude [2] ».

(Schluß folgt.)

[1] Ansh. 77; Die war Hist. E_4a.
[2] Die war Hist. E_4a; vgl. S. 53.

La fiscalité pontificale dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle

Par J.-P. Kirsch.

Le développement historique et économique dans le courant du XIIIme siècle eut pour suite une organisation nouvelle des finances pontificales. Les besoins nouveaux, amenés par les croisades au commencement du XIIIme siècle, imposèrent à la papauté la recherche de ressources extraordinaires. On les trouva dans des impôts directs sur les revenus du clergé de la chrétienté, sous forme de décimes. Plus tard, pour l'imposition de taxes semblables, les papes furent souvent dans la nécessité d'invoquer les besoins urgents de l'Eglise romaine. En effet, les guerres que celle-ci eut à soutenir à plusieurs reprises dans le courant du XIIIme et du XIVme siècles nécessitaient des ressources financières très considérables. A ces causes, il faut ajouter le séjour des papes à Avignon. Détachée de son siège naturel de Rome, la papauté se trouva dans l'incapacité de retirer des Etats pontificaux les revenus que ceux-ci auraient été appelés à fournir à la caisse pontificale. De là, de nouvelles formes de taxes introduites depuis le pontificat du pape Clément V (1305-1314). C'est ainsi que la fiscalité pontificale parvint à l'apogée de son développement dans le courant du XIVme siècle. Plus tard, après le grand schisme, les réclamations justifiées du clergé de tous les pays amenèrent un changement radical de toute l'administration financière de la Curie romaine.

Les taxes très diverses qui alimentaient la caisse de la *Chambre apostolique* — c'est le nom porté depuis longtemps par le Département des Finances de la Curie pontificale — étaient en partie payées directement au siège central, à la Curie, et en partie levées sur place, dans les différents pays. Dans la première catégorie, nous trou-

vons : 1° Les *Servitia communia et minuta*, droits payés par les évêques et les abbés à la Chambre apostolique et à la Chambre du Collège des cardinaux à l'occasion de leur nomination ou de leur confirmation par le Pape. 2° Le *droit de pallium*, redevance à payer par les archevêques au moment de la réception de cette distinction. 3° La *Visitatio ad limina apostolorum*. Un certain nombre de prélats, en effet, devaient payer une taxe à l'occasion de leur visite aux tombeaux des Apôtres, que tous les évêques de l'Eglise latine étaient obligés de faire à des intervalles réguliers et déterminés. 4° Une partie des *cens*, c'est-à-dire les cens payés par les royaumes et les pays tributaires du Saint-Siège et, à l'origine, également les menus cens des églises et des monastères placés directement sous le Saint-Siège et jouissant de la protection apostolique.

Nous ne nous occuperons pas de cette catégorie de taxes, dont l'administration ne présente rien de particulier [1]. Qu'il nous suffise d'indiquer que l'Evêché de Lausanne était taxé, pour son *Servitium*, à 700, plus tard, à 1,200 florins d'or, celui de Genève à 600 florins, et celui de Sion à 2,000 florins [2]. Donc chaque nouvel évêque devait payer cette taxe, à moins que, pour des raisons graves et toutes spéciales, une réduction n'eût été exceptionnellement accordée.

La seconde catégorie d'impôts, ceux qui furent levés sur place, présente un intérêt bien plus considérable. Les Archives du Vatican conservent plusieurs centaines de volumes qui ne sont autre chose que les *registres des comptes* tenus sur la levée et sur l'administration des taxes. Or, par les volumes où les percepteurs ont consigné les résultats de leur activité, nous connaissons non seulement le mécanisme de la fiscalité pontificale, mais nous apprenons encore une foule de détails intéressants pour l'histoire locale des différents diocèses. En attendant de pouvoir entreprendre la publication complète des registres concernant les trois diocèses de Lausanne, Genève et Sion, je voudrais présenter dans cet article un aperçu général sur les différentes taxes et sur l'activité des agents fiscaux de la Chambre dans ces trois diocèses, en relevant quelques particularités pour l'histoire de ces pays [3].

[1] Voir sur ces taxes KIRSCH, *L'administration des finances pontificales au XIVme siècle* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, 1900, p. 274 ss.) et la bibliographie citée dans cet article.

[2] Le florin d'or valait environ 12 fr. de notre monnaie. comme valeur intrinsèque ; la valeur relative était naturellement beaucoup plus forte.

[3] Nous ne parlerons pas de l'administration centrale de la Chambre apos-

I. Les impôts [1].

Les taxes prélevées sur place par les agents du fisc pontifical et mentionnées dans les registres de compte concernant les trois diocèses de Lausanne, Genève et Sion sont les suivantes : décimes, annates et vacants, subsides caritatifs, procurations, droit de dépouille. De ces taxes, les deux premières étaient régulières, les décimes au moins dans ce sens que l'imposition de cette taxe fut régulièrement renouvelée, les autres étaient plutôt exceptionnelles.

1. Les décimes.

La coutume de demander des décimes extraordinaires au clergé pour les besoins généraux de l'Eglise remonte au commencement du XIIIme siècle [2]. Il fallait des ressources considérables pour les croisades et pour la protection si nécessaire aux pèlerins de Terre Sainte. Dans ce but, les Papes et les Conciles décrétèrent un impôt direct sur les revenus des bénéfices ecclésiastiques, en établissant des règles précises pour la perception de cette taxe, nommée *decima*. Cette imposition fut renouvelée plusieurs fois. Le même impôt fut établi plus tard, vers la fin du XIIIme et au XIVme siècle, pour les besoins du Saint-Siège (*pro oneribus Romanae ecclesiae*). Pour fixer le montant de l'impôt à payer par les membres du clergé en possession des bénéfices ecclésiastiques, des agents spéciaux furent chargés d'établir, dans les différents diocèses, les revenus de chaque bénéfice (*taxatio*). Les revenus nets, c'est-à-dire les fruits qui restaient la propriété du bénéficier après la déduction de toutes les charges, formèrent la base de cette taxation : on fixa la dixième partie du revenu net comme taxe à payer pour la *decima*. Ces taxes furent inscrites dans des registres conservés à la Chambre apostolique et, lors d'une nouvelle imposition de ce genre, on s'en tint à cette somme.

tolique. Voir à ce sujet SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale en France au XIVme siècle* (Paris, 1905), p. 1 ss.

[1] Voir SAMARAN et MOLLAT, ouvr. cité, p. 11 ss.

[2] Voir GOTTLOB, *Die päpstlichen Kreuzzugssteuern im XIII. Jahrhundert*. Heiligenstadt, 1892.

De là, dans les livres de compte des percepteurs, l'expression : *taxatus ad decimam*. Dans le cas qu'un bénéfice, à l'occasion d'un impôt semblable établi plus tard, ne figurât point dans ces registres des taxes, on procéda à une taxation nouvelle faite d'après les mêmes principes. Les annates, dont nous parlerons plus tard, furent également taxées d'après cette *taxatio ad decimam*.

Le Concile général de Lyon de 1274, convoqué dans le triple but de porter secours à la Terre Sainte, de faire l'union avec l'Eglise grecque et de réformer la vie ecclésiastique, décréta une décime de six ans sur tous les bénéfices ecclésiastiques de la chrétienté latine pour réunir les ressources nécessaires à l'entreprise d'une nouvelle croisade. Donc, pendant six ans de suite, tous les bénéficiers devaient payer chaque année la taxe fixée pour la décime. C'est le plus ancien impôt, sur lequel nous possédons quelques renseignements pour les trois diocèses de Lausanne, Genève et Sion. Un registre conservé dans le volume N° 15 de la série *Collectoriae* aux Archives secrètes du Vatican (fol. 161-227) contient les copies des quittances délivrées aux receveurs des différents diocèses des provinces ecclésiastiques d'Arles, de Lyon, Vienne, Tarentaise et Besançon par le collecteur général Albert de Salve, Prieur de Gourdaigne (*de Gordanicis*). La dernière quittance, sur les recettes de la sixième année, résume en même temps les recettes des années précédentes. Malheureusement, les registres de détail sur la levée de la taxe par les collecteurs diocésains ne sont conservés que pour quelques diocèses [1]. Nous pouvons connaître le total des sommes produites par la levée de cet impôt et les personnes qui avaient été chargées de la perception.

Au concile de Vienne, ouvert en 1311, une nouvelle décime de six ans fut décrétée en vue d'une prochaine croisade. Sous la date du 1er décembre 1312, une Bulle adressée à tous les évêques de l'Empire romain et d'autres pays imposa cette décime, dont le paiement devait avoir lieu chaque année à deux termes : au 1er octobre et au 1er avril [2]. Chose curieuse, lors de la publication de cette taxe, la Chancellerie pontificale oublia les provinces ecclésiastiques de Besançon, Vienne, Arles, Embrun,

[1] P. ex. pour le diocèse de Constance ; ce « Libellus decimationis » est publié dans le *Freiburger Diöcesan-Archiv*, vol. I (1865) par W. Haid. Un autre, concernant le diocèse de Brixen, fut publié par le R. P. Hauthaler, Brixen, 1887.

[2] Regestum Clementis V., edd. Patres Ord. S. Benedicti, annus VIII, N° 9983.

Aix et Tarentaise, de sorte que l'impôt ne fut pas promulgué non plus dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion. Six ans plus tard seulement, le 18 juillet 1318, le pape Jean XXII répara cet oubli, en promulguant dans les provinces ecclésiastiques susnommées la décime sexennale imposée par le Concile de Vienne et en ordonnant, dans des Bulles spéciales adressées aux évêques, de payer cette taxe [1]. C'est sans doute cette décime qui fut levée dans les provinces ecclésiastiques de Besançon, Vienne et Tarentaise pendant les années 1310-1321, de sorte que la perception avait déjà commencé avant la promulgation des Bulles de Jean XXII. Dans les deux registres N° 12 et N° 20 de la série *Introitus et Exitus* des Archives secrètes du Vatican, les comptes de détail de cette opération sont conservés pour les provinces de Vienne et de Besançon. Il y est plusieurs fois question de clercs qui avaient pris la croix (*cruce signati*) ; pour le diocèse de Lausanne, par exemple, deux chanoines et vingt-six curés sont marqués de cette façon dans les comptes ; il s'agissait donc d'une décime pour la Terre Sainte. Or, nous ne connaissons aucune autre décime de ce genre levée pendant une période de six ans à cette époque en dehors de celle imposée par le Concile de Vienne. Ces livres de comptes constituent en même temps un pouillé de nos diocèses ; car tous les bénéfices ecclésiastiques pour lesquels la taxe fut perçue y sont nommés en détail.

Entre temps, les Papes avaient de nouveau promulgué de leur propre initiative des décimes à lever pendant plusieurs années consécutives. Par sa Bulle *Procellosi temporis*, du 1er octobre 1298, Boniface VIII imposa une décime de trois ans dans plusieurs provinces ecclésiastiques, parmi lesquelles se trouvaient aussi Besançon et Vienne, pour couvrir les frais des guerres contre les Colonna et des entreprises en Sicile [2]. Nous ne connaissons pas de détails concernant les diocèses suisses, à l'exception de Bâle, dont les comptes sont conservés pour la levée de cette taxe [3]. Une nouvelle décime de ce genre, offerte par les évêques, également pour trois ans, à payer en deux termes fixés pour chaque année, fut levée par le pape Clément V à son tour[4]. Elle fut levée à

[1] *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII*, relatives à la France, publ. par COULON, t. I, col. 561 ss., Nos 649 ss.

[2] *Registres de Boniface VIII*, publ. par DIGARD, fasc. V, N° 2888.

[3] Publ. par KIRSCH, *Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrh.*, p. 3 ss.

[4] Regestum Clementis V., ed. cit. Nos 7461 s. ; 7491 ss.

partir de l'année 1311 ; en 1317, il y avait encore des sommes arriérées à payer. Par les comptes des collecteurs Jean Oger, Bernard de Saint-Maurice et Faydit Guiraudon nous avons quelques renseignements sur la levée de la décime [1] ; les comptes détaillés ne sont pas conservés. Dans le courant des pontificats suivants, les Papes ont recours à plusieurs reprises à l'imposition de décimes, soit pour la Terre Sainte, en vue de croisades que les Papes cherchaient toujours à organiser et qui ne furent jamais entreprises, soit pour les besoins de la Chambre apostolique. Jean XXII avait publié des décimes qui furent levées, en tout, pendant neuf ans. Le collecteur Gérard d'Arbent (1342 et ss.) les mentionne et se trouve encore obligé de faire rentrer des sommes arriérées de ces taxes [2]. Déjà ses prédécesseurs des années 1336 et suivantes se trouvèrent dans le même cas [3]. Benoît XII avait repris avec ardeur l'idée de la croisade et, le 21 janvier 1335, il publia une Bulle par laquelle il demandait, dans plusieurs pays hors de France, une nouvelle décime sexennale ; cependant il fut obligé plus tard de la révoquer. Nous ne trouvons pas de traces, dans nos comptes, d'une taxe de ce genre sous le pontificat de ce Pape. Cela n'empêcha point Clément VI (1342-1352) de renouveler, d'abord pour trois ans et ensuite pour deux ans, l'imposition de la décime.

Nous avons les comptes dans le registre N° 64, fasc. II de la série des *Collectories*. C'est sous le pontificat de Clément VI que l'administration financière de la Chambre apostolique parvint à son organisation la plus complète pendant le XIVme siècle. La levée des impôts se fait régulièrement, un contrôle sévère est exercé vis-à-vis des percepteurs des taxes, toute la comptabilité est bien organisée et les livres de comptes conservés nous montrent l'étendue et la complication de la fiscalité pontificale. Malgré tout, la rentrée des impôts rencontra encore bien des fois de grandes difficultés.

Les successeurs de ce Pape, Innocent VI (1352-1362), Urbain V (1362-1370) et Grégoire XI (1370-1378) recoururent régulièrement à la décime ; celle-ci était devenue une institution constante, une espèce d'impôt régulier, toujours renouvelé après certains intervalles. L'imposition de la taxe se fait toujours, sous les deux premiers de ces ponti-

[1] Archives du Vatican, *Collectories*, N° 134, fasc. I. Voir KIRSCH, dans *Pages d'histoire dédiées à la Société générale suisse* (Fribourg, 1903), p. 193 ss.

[2] Archives du Vatican, *Collectories*, N° 64, fasc. I.

[3] *Collectories*, N° 135.

ficats, pour trois ans, et chaque année, il faut la payer en deux termes. Innocent VI publia trois fois une décime triennale, Urbain V deux fois, mais la seconde fut levée seulement sous son successeur, qui, de son côté, décréta une nouvelle décime de deux ans. Les registres Nos 65, 66 et 67 des *Collectories* nous renseignent sur ces opérations financières. Quand la troisième décime d'Innocent VI fut publiée dans la province ecclésiastique de Besançon, le Pape était déjà mort, et les bénéficiers s'en prévalaient pour refuser le paiement de la taxe, prétendant que par suite de la mort du Pape, arrivée avant leur publication, ces Bulles n'avaient plus de valeur. La Chambre envoya de nouvelles Lettres pontificales étendant au pontificat suivant la perception de la décime, et on fut obligé de s'exécuter [1].

Parfois, au lieu de demander la dixième partie des revenus nets des bénéfices selon la taxe de ces revenus, les Papes se contentèrent d'imposer la solution de la trentième partie. Nous trouvons quelquefois de ces *tricesimae* dans les livres de comptes des collecteurs pour nos trois diocèses.

La seconde partie de ce travail nous fera connaître le résultat financier de la perception de cet impôt.

2. Les subsides caritatifs.

Dans des cas de détresse financière et dans des circonstances graves, les évêques se faisaient donner par le Saint-Siège la permission de demander des dons gracieux au clergé de leur diocèse. Cet usage, dont l'origine remonte au XIIme siècle, devint de plus en plus fréquent au XIIIme et au XIVme siècles. Les Papes, de leur côté, ne manquèrent pas de l'adopter au profit de la caisse de leur Chambre. Dans des situations graves et critiques, ils firent appel, eux aussi, aux dons volontaires

[1] *Collectories*, No 66, fol. 82v : De decima tertia triennali ultimo imposita per fel. rec. Innocentium VI, sciendum est quod littere apostolice non fuerunt publicate in provincia Bisuntin. usque post obitum ipsius domini Innocentii, et quando sciverunt istam decimam, crediderunt quod per istius domini Innocentii obitum fuisset extincta impositio illa, maxime quia re integra expiravit. Finaliter littere extensive super decima huiusmodi misse fuerunt in episcopatu Lausannen., fuerunt facti processus, et fuit primus terminus in festo beati Galli videlicet 1a Octobris anno LXIIIo (1363) et secundus terminus in festo Paschæ sequenti LXIVo (1364), et de his duobus terminis computavit coram me Aubrico dnus. Stephanus Galopini subcollector.

des évêques et du clergé de leurs diocèses. Si ce *subsidium caritativum* est appelé *gratuitum*, il ne faut pas se laisser tromper par ce mot. Il n'était volontaire seulement dans le sens que le montant n'en était pas fixé. Les Papes le réclamaient en termes courtois, mais les collecteurs chargés de la perception recouraient même à des censures pour amener les évêques à accorder le subside. Les circonstances par lesquelles cet impôt fut motivé étaient les mêmes qui furent invoquées pour les décimes : les croisades, les guerres contre les ennemis de la papauté, la détresse financière de la caisse pontificale.

Le pape Clément V implora la générosité du clergé d'un grand nombre de diocèses en faveur de l'Eglise romaine dont la Chambre ne parvenait plus à couvrir les dépenses les plus nécessaires. Des commissaires spéciaux furent envoyés également dans les provinces ecclésiastiques de Tarentaise, Arles, Auch, Vienne, Besançon et Embrun, pour engager les prélats et les bénéficiers à répondre à la demande du Pape [1]. Un Concile provincial, convoqué à Besançon, fixa la somme à fournir par chaque diocèse [2]. Nous ne savons pas quel fut le montant imposé au clergé du diocèse de Lausanne. Les Papes d'Avignon adoptèrent à plusieurs reprises ce moyen de créer des ressources nouvelles à leur caisse. A une telle occasion, l'Evêque de Genève, Pierre de Faucigny (1311-1342) avait promis 300 florins d'or ; de cette somme, il avait versé 250 fl. au commissaire Guillaume de Sure, alors archidiacre de Lyon, plus tard (1332) archevêque de cette ville. Un collecteur apostolique, Jean Oger, en 1336, trouva dans les registres que le montant total n'avait pas été payé, et l'Evêque dut s'obliger à verser encore les 50 florins qui restaient [3]. Ces subsides ne se rencontrent que rarement dans les comptes des collecteurs.

3. Les annates et les vacants.

Une des rubriques des registres de comptes des collecteurs apostoliques au XIVme siècle, qui revient régulièrement, contient les revenus des annates (*annalia*, plus tard *annatae*). Par ce nom, on désignait, à

[1] Regestum Clementis V., edd. Bened. t. V, N°s 6385, 6386.
[2] Kirsch, *Kollektorien in Deutschland*, p. 382.
[3] Archives du Vatican. *Coll.* 135, fol. 44.

cette époque, une partie des revenus de la première année d'un bénéfice ordinaire (à l'exception des Evêchés et des Abbayes), réservée à la Chambre apostolique à la suite d'une nouvelle collation. La réservation pouvait se faire de deux manières différentes : ou bien, les Papes réclamaient cet impôt de tous les bénéfices d'un ou de plusieurs pays, qui y devenaient vacants dans un temps déterminé, sans que la collation ordinaire fût changée ; ou bien l'annate devait être payée à l'occasion d'une collation faite directement par le Saint-Siège à la suite d'une réservation, soit générale pour des cas déterminés, soit spéciale pour tel bénéfice en particulier. Le premier Pape qui décréta un impôt général pour tous les bénéfices vacants dans un pays fut Clément V ; en 1306, il réclame l'annate des bénéfices d'Angleterre et d'Ecosse qui deviendraient vacants, dans le courant de trois années consécutives. En 1316, le 8 décembre, Jean XXII réserva l'annate de tous les bénéfices vacants à cette date ou dont la vacance viendrait à être déclarée pendant trois ans dans tous les pays, à l'exception de la France. Les comptes pour la levée de cet impôt dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion sont conservés dans les registres 134 et 135 de la série des *Collectories* aux Archives du Vatican. Un impôt général de ce genre ne fut plus renouvelé pendant le XIVme siècle. Il fut remplacé par la réservation régulière de l'annate de tous les bénéfices, dont la collation était réservée au Saint-Siège. Dès le XIIme siècle, nous trouvons des cas dans lesquels le droit de conférer un bénéfice vacant fut enlevé au collateur ordinaire et fut réservé au Pape. Dans le courant du XIIIme siècle, ces cas devinrent plus fréquents pour devenir, dans un certain sens, une institution régulière au XIVme siècle [2]. Ces réservations étaient en partie constantes ; c'est-à-dire, certains bénéfices, par exemple, ceux qui appartenaient à des membres de la Curie romaine, étaient toujours réservés à la collation du Pape ; en partie, elles étaient spéciales, le Pape ayant réservé à sa disposition la collation d'un bénéfice déterminé. De cette façon, un très grand nombre de bénéfices ecclésiastiques, principalement dans les contrées où ceux-ci étaient le plus richement dotés, furent, dans le courant du XIVme siècle, conférés directement par le Saint-Siège. Or, dès le XIIIme siècle, le nouveau

[1] Bulle « Si gratanter adverteritis », p. ex. dans BROM, *Bullarium Trajectense*, I, N° 535.

[2] KIRSCH, *Die päpstlichen Annaten in Deutschland*, I (Paderborn, 1903), p. IX ss.

bénéficier ainsi nommé par le Pape eut à payer une partie, ordinairement la moitié des revenus de la première année, à la caisse de la Chambre apostolique. Cette réservation des annates à payer par les bénéficiers nommés par Bref pontifical était constante au XIVme siècle. L'application de cet impôt fut réglée par des dispositions nombreuses fixées par le pape Jean XXII et ses successeurs [1]. Cette taxe constituait, à côté des *Servitia communia*, une des sources régulières de revenus pour la Chambre apostolique. Nous trouvons régulièrement les comptes de la levée de cette taxe dans les livres des collecteurs.

Quand un bénéfice avait été réservé pour une raison quelconque à la collation du Saint-Siège, les revenus qui en provenaient pendant le temps de la vacance (*fructus medii temporis*) jusqu'à la nomination du nouveau titulaire étaient également réservés à la Chambre apostolique et perçus par les collecteurs. Cependant, cette taxe ne pouvait que rarement être perçue ; car, ordinairement, lorsqu'un bénéfice devenait vacant, soit par la mort du bénéficier, soit pour une autre raison, il y avait déjà un ou plusieurs clercs qui avaient des *expectances* délivrées par le Saint-Siège et qui se présentaient pour réclamer le bénéfice vacant.

Ce principe de la réservation des revenus pendant la vacance était également appliqué quand un clerc n'avait pas été pourvu canoniquement de ce bénéfice, ou qu'il l'avait retenu avec d'autres bénéfices incompatibles selon les règles du droit canonique, ou encore qu'il n'avait pas l'âge voulu ou n'avait pas reçu les Ordres dans le temps prescrit. Dans tous ces cas, le bénéfice fut considéré comme vacant depuis le temps où il était dévolu au bénéficier qui n'était pas en règle avec les prescriptions du droit ecclésiastique. Les revenus étaient, par conséquent, considérés comme indûment perçus (*fructus indebite percepti*), et, lorsque le bénéficier réglait sa situation en demandant les dispenses nécessaires à la Curie romaine et en se faisant donner les bénéfices en question par le Pape, qui seul, dans ce cas, pouvait en disposer, il devait s'obliger à restituer tous les revenus indûment perçus à la Chambre apostolique ; c'étaient des vacants qui, de droit, revenaient à celle-ci. Ordinairement le montant de la taxe à payer pour ces revenus fut réglé à l'amiable entre le bénéficier et le collecteur ou un autre fonctionnaire de la Chambre. Ceci, naturellement, ne dispen-

[1] Voir KIRSCH, l. c. et *Päpstl. Kollektorien in Deutschland*, p, XXIV ss. ; SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale*, p. 28 ss.

sait nullement le bénéficier de payer l'annate, parce que le bénéfice devait lui être conféré de nouveau par le Saint-Siège.

Les exemples de tous ces différents cas se trouvent dans les comptes des collecteurs

4. Les procurations.

L'évêque ou les prélats délégués par lui, en faisant la visite canonique du diocèse, avaient le droit, partout où ils passaient, de recevoir l'hospitalité avec leur suite. C'était une espèce de tribut alimentaire, à la charge des membres du clergé diocésain. On nommait ce droit à l'hospitalité, la *procuratio*. Dans le courant du XIIIme siècle, la procuration en nature se changea peu à peu en une redevance pécuniaire. Puis, dans le courant du XIVme siècle, les évêques se faisaient bien souvent dispenser par les Papes de faire la visite personnelle du diocèse, mais ils levaient quand même la procuration comme impôt sur les revenus des bénéfices, tout en cédant parfois une partie des revenus à la Chambre apostolique. Puis, les Papes eux-mêmes se réservaient dans plusieurs diocèses une partie de la procuration. Innocent VI, ayant constaté que le devoir de la visite pastorale était depuis longtemps omis, chargea les collecteurs de la Chambre, dans plusieurs pays, de faire une fois cette visite et de percevoir la procuration. Plus tard, le même Pape accorda à plusieurs évêques, parmi lesquels nous trouvons aussi ceux des provinces ecclésiastiques de Vienne, Tarentaise et Besançon, la dispense de la visite personnelle, tout en leur laissant le droit de percevoir la procuration. Cependant, les deux tiers des sommes provenant de cet impôt devaient être versés aux collecteurs de la Chambre apostolique [1]. Dans les livres de compte du collecteur Aubry Raoul, qui exerça ses fonctions dans les provinces ecclésiastiques nommées plus haut, dans les années 1360 et suivantes, nous trouvons enregistrées les sommes provenant de la procuration dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion (registre *Coll.* 66, aux Archives vaticanes). La procuration fut levée par les évêques en 1361, et les évêques firent le compte avec le collecteur. Pour donner une idée de l'impôt, nous relevons que, pour tout le diocèse de Genève, déduction faite des dépenses, le revenu net atteignait la somme de 787 livres, 2 sols, 11 deniers ; les

[1] SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale*, p. 34 ss.

deux tiers revenant à la Chambre apostolique faisaient donc 524 livres, 15 sols, 3 deniers, évalués à 874 florins d'or, 7 gros, 1 quart de gros. Pour le diocèse de Lausanne, la part revenant à la Chambre fut de 367 florins d'or, 6 gros [1]. Dans le diocèse de Sion, rien ne fut perçu à cause des guerres entre l'évêque et ses sujets.

5. Le droit de dépouille.

Le droit de dépouille (*jus spolii*), par lequel un supérieur ecclésiastique se réserve les biens laissés par un bénéficier de sa juridiction lequel venait à mourir, est d'origine très ancienne. Les évêques et les abbés, dès le haut moyen âge, s'approprièrent ainsi les dépouilles, pour les soustraire aux mains des laïcs. Dans le courant du XIIIme siècle, les Papes, de leur côté, essayèrent de se réserver les biens laissés par des évêques et des prélats défunts. Cependant, l'exercice du droit de dépouille par les Papes ne s'établit effectivement qu'au commencement du XIVme siècle, surtout lorsque, pour une des raisons établies par les constitutions apostoliques, les bénéfices possédés par l'évêque ou le prélat défunt étaient réservés à la collation pontificale [2]. Dans le courant de ce siècle, la réservation des biens laissés par un évêque, un abbé, un prélat défunt au profit de la Chambre apostolique fut décrétée dans les cas de plus en plus nombreux. Ordinairement, l'application des réservations de ce genre ne se fit pas sans de grandes difficultés et sans de nombreux procès. Aussi, bien souvent les commissaires pontificaux désignés pour lever les biens des dépouilles préférèrent-ils trouver un accommodement et faire une composition pour une somme fixée avec les héritiers. Néanmoins, à partir du pontificat de Jean XXII jusqu'au Concile de Constance, l'application du droit de dépouille, surtout fréquente vis-à-vis des prélats de la France, constituait-elle une des sources de revenus les plus considérables pour la caisse de la Chambre apostolique [3].

Dans les registres sur les opérations financières concernant nos

[1] *Coll.* 66, fol. 67 et fol. 83.

[2] Voir les constitutions dans Lux, *Constitutionum apostolicarum* de generali beneficiorum reservatione ab a. 1265 usque ad a. 1378 emissarum collectio. Breslau, 1904.

[3] Samaran et Mollat, l. c. p. 47 ss.; Kirsch, *Kollektorien*, p. xxix.

trois diocèses, nous rencontrons également l'application du *jus spolii*. Un cas très intéressant concerne la fortune de Gérard de Bossenens, doyen de l'église de Valère, à Sion. Ce doyen était très riche et très charitable. A Avignon, on avait connaissance de la fortune considérable de Gérard, et le Pape la réserva à la Chambre apostolique par le droit de dépouille. Gérard fut longtemps malade ; pendant sa maladie, il dépensa, d'après ce que l'on disait, plus de 15,000 florins d'or en aumônes et pour des œuvres pies ; de plus, il fit jurer les exécuteurs de son testament que, aussitôt après sa mort, ce qui restait de sa fortune serait employé de la même façon. Ainsi lorsque Gérard mourut (entre 1345 et 1355) et que le collecteur Gérard d'Arbent, notifiant la réservation, se mit à appliquer le droit de dépouille, il ne restait plus beaucoup. Les exécuteurs firent, à Avignon même, avec la Chambre apostolique, un accommodement pour la somme de 500 florins d'or, somme qui fut versée au collecteur [1]. Les biens de l'Evêque de Lausanne, François de Montfaucon (mort en 1354), avaient été également réservés au profit de la caisse pontificale. Il y eut de nouveau bien des procès et des enquêtes. Les héritiers en appelèrent à la Curie des procédés du collecteur, et le résultat final fut un accommodement pour la somme de 1,000 florins d'or à payer à la Chambre apostolique [2]. Lors de la réservation des biens laissés par l'évêque Alamandus [3], de Genève, (mort en 1366), un commissaire spécial, Girandus de Calma, fonctionnaire de l'administration des aumônes (*pignota*) de la Curie, fut député pour recueillir la succession. Il dressa l'inventaire et emporta à la Chambre ce qu'il put récupérer, au dire du collecteur, qui ne possède pas des renseignements officiels. Cependant, le sous-collecteur de Genève, Etienne Coloignier, put encore se faire payer des redevances dues à l'évêque défunt par plusieurs personnes, dont la somme totale fut de 241 florins d'or. De plus, il y avait une dette de 3,000 florins, du neveu de l'évêque défunt, Pierre Alamandi, lequel, après un procès qui amena son excommunication, s'était accordé avec la Chambre pour cette somme.

Ces exemples de dépouilles des deux évêques de Lausanne et de Genève montrent que réellement des sommes très fortes arrivaient à

[1] *Collectories*, N° 65, fol. 369v et 376v.
[2] *Coll.* cit., fol. 369v et 376v-377.
[3] Dans notre registre, il porte le prénom Johannes ; Gams lui attribue celui de Guillaume.

la caisse pontificale par l'application du *jus spolii* vis-à-vis des évêques défunts.

Tels sont les impôts principaux levés sur les biens du clergé des diocèses de Lausanne, Genève et Sion par l'administration pontificale de la fin du XIIIme siècle à la fin du XIVme siècle. Nous avons poussé nos recherches, pour le moment, seulement jusqu'à l'origine du grand schisme. Pendant cette époque, les taxes restèrent les mêmes, mais l'exaction fut plus fortement poussée encore ; car la détresse financière des Papes des différentes obédiences fut plus grande. Si ces impôts se présentent à peu près tous comme des mesures exceptionnelles, cela n'empêche pas qu'il n'y eût guère d'interruption dans leur perception. Tout le système de cette fiscalité atteignit son apogée dans la seconde moitié du XIVme siècle. Au XVme siècle, il croula par l'opposition générale, qui se manifestait tant au Concile de Constance et aux Conciles suivants que dans les divers pays de la chrétienté. Plusieurs des taxes énumérées furent totalement supprimées. d'autres reparurent, mais sous une forme bien mitigée [1].

Dans un prochain article, nous étudierons la levée des taxes et nous chercherons à nous faire une idée approximative des revenus qui en provenaient pour la Chambre apostolique.

(*A suivre.*)

[1] SAMARAN et MOLLAT, l. c., p. 65 s.

KLEINERE BEITRÄGE — MÉLANGES

Anfänge christlicher Kultur im Gebiete Luzerns.

(Zirka 700-900)

Für die Kunde von ältester christlicher Kultur auf dem Boden des heutigen Kantons Luzern fließen die Quellen nur sparsam.

Zunächst könnte man nach den Römerfunden fragen. Diese weisen uns allerdings alte Kulturwege. Darum hat schon Bölsterli, Einführung des Christentums in das Gebiet des heutigen Kantons Luzern (Luzern 1861) darauf hingewiesen [1]. In der Schweiz hatte die römische Kultur ihre Hauptsitze seit Cäsars Zeit im Westen, Norden und Südosten, in den Städten Agaunum, Genf, Aventicum, Augst, Basel, Vindonissa, Vitodurum, Arbon, Chur. Sie drang von da aus in vereinzelten kleinen Militärstationen und Villen auf das offene Land hinaus, so von Vindonissa her in den Kanton Luzern im Seetal bis nach Ottenhusen, im Westen bis Großwangen-Rot: das war kelto-römische Kultur. Räto-römische Gesittung setzte sich wohl in Cham und Zürich mit der letztern in Verbindung; Zürich war ein kleines Castrum, Cham Villa. Ihr Ausgangspunkt war Chur.

Seit ca. 300 setzte sich nach und nach das Christentum in jenen Städten fest und organisierte sich, drang auch wohl in einzelnen Vertretern auf das offene Land hinaus, bildete aber da, ebensowenig wie der Staat, Gemeinden.

Im V. Jahrhunderte verdrängten die Alamannen in ihrem Gebiete die kelto-römische Kultur vollständig, nicht so die räto-römische, weil diese von den Ostgoten und Franken geschützt wurde und auch erst gegen die Wende des V.-VI. Jahrhunderts mit den Alamannen in Berührung kam. Die fränkischen Königshöfe Cham und Zürich hielten gerade die Grenzen zwischen räto- und keltorömischer Kultur besetzt und hatten noch im IX. Jahrhunderte bis in den Kanton Luzern hinein großen Einfluß [2].

[1] Seine Resultate, nicht nur über die Römerfunde, sind allerdings fast auf der ganzen Linie überholt. Den neuen Forschungen soll hier Rechnung getragen werden.

[2] « Vaterland » 1907. 21. Juli, 2. B. Feuil. Sp. 4 (Brandstetter). Unter Zürich standen im Kanton Luzern Höfe in Hochdorf, Ballwil, Eschenbach, Kleinwangen, Hitzkirch, Schongau, Aesch, Neudorf, Pfaffnau, Reiden, Uffikon, Altishofen, Willisau, Ettiswil, Grosswangen. (Geschfrd. 26, 287. ff.) Chama(858) = gamba (Huf). Noch ca. 900 nennt der Hagiograph Meinrads die Gegend zwischen Zürchersee und

So hat man in Romainmôtier, wo S. Fridolin Alamannisch lernte, ihn mit Recht nach Chur gewiesen, an den den Alamannen nächsten und von den Ostgoten geschützten Hauptsitz der räto-römischen Kultur, um von dort aus Gelegenheit zur Bekehrung der Alamannen in Säckingen, Glarus, Zürich, Baden usw. zu gewinnen. S. Kolumban und Gall wandten sich ebenfalls nach Zürich, Tuggen, Arbon, also an Alamannen, die unter dem Einflusse räto-römischer Gesittung standen [1].

So finden wir auch die sicher ältesten Kirchen des Kantons Luzern den Heiligen geweiht, die den Iren, Römern und Franken besonders lieb waren, der Mutter Gottes, den hl. Martin, Mauriz, Gall, Othmar und Leodegar. Im offenen, nun urbaren Lande der Alamannen kam das Christentum um das VII.-VIII. Jahrhundert zum Durchbruche. Für den Kanton Luzern waren die beiden Königshöfe Zürich und Cham auch in Sachen der christlichen Kirche von größter Bedeutung, viel mehr durch Anregung als durch eigene Stiftungen [2].

Zunächst erhielt von Zürich aus Luzern eine Stiftung zu Ehren der hl. Mauriz und Leodegar. Wichard, der priesterliche Bruder des Herzogs Ruprecht, besaß mit diesem um Zürich herum und im Reußgebiete große Güter. Mit Erlaubnis ihres Verwandten, König Chlodwigs III. († 695) teilten sie dieselben um 691 unter sich, so daß Wichard die im Reußgebiet erhielt und Ruprecht die um Zürich. Dieser Ruprecht hatte 679 an der Ermordung des hl. Bischofs Leodegar von Autun teilgenommen und bat nun seinen geistlichen Bruder Wichard, mit ihm und für ihn die Sühne zu übernehmen. So errichtete dieser am Ausfluß der Reuß aus dem Vierwaldstättersee ein Klösterlein zu SS. Mauriz und Leodegar und gab dem Orte den Namen des letztern (694). Ruprecht hatte 693 das Chorherrenstift zu SS. Felix und Regula in Zürich gegründet [3]. Die Stiftung Luzern wurde ein Ausgangspunkt des Christentums: vorab für die derselben zugehörigen Höfe, aber auch für die ganze Umgegend, um so mehr da bei den Stiftungen der beiden Brüder die königliche Autorität mitgewirkt hatte, wie die Stiftungsberichte sagen [4]. Maurizenkirchen sehen wir denn schon um 700 entstehen in Emmen, Pfeffikon und Ruswil. Gerade in Emmen hat das Stift Luzern offenbar von Anfang an selber pastoriert und die Kirche gegründet. Es, bezw. das Kloster Murbach, besaß das Patronat direkt bis 1291. Ebenso stand es mit der Kapelle (Filiale) in Ebikon. Aber auch die andern selbständigen Höfe des Stiftes Luzern wurden durch dasselbe zur Kirchengründung angeregt, so im Kanton Luzern Horw, Malters, Kriens, Littau, Adligenswil, Buchrain [5].

Cham « heremum, quae ipsius laci litore adiacet, et usque ad Alpes Penninas tendit adque ad villam Chama...» M. G. SS. XV 446.

[1] Kathol. Schweizerblätter 1896, S. 422, 424. Geographisches Lexikon der Schweiz V 60 ff.

[2] S. unten.

[3] Schweizer. Kirchenzeitung 1906, S. 243 (Lütolf).

[4] Geschichtsfreund I 155.

[5] Geschichtsfreund 44, 29 f., 32f. I 48.

Mit dem Königshofe Zürich stand der in Cham in fortwährender Verbindung. Zunächst gründete der Meier von Cham um 700 Meierskappel. 853 vergabte König Ludwig der Deutsche seine Meierei Zürich und 858 die von Cham ans Fraumünster in Zürich [1]. Die Fraumünsterzinse aus unserm Kanton haben wir schon erwähnt. Besprechen wir noch die Weihpatrone und die ältesten Kirchen nach Luzern näher!

Emmen hatte sichtlich sofort lebhaften Verkehr mit dem Kloster Luzern, wie sonst ringsum, so daß schon König Pipin (752-768) fünf edle in Emmen wohnhafte Männer mit ihren Nachkommen an dasselbe zu den Diensten schenkte, die sie vorher dem Reiche geleistet hatten: Kriegsdienst, Bewachung des Gerichtes, Geleite, Beherbergung, Tagwen, Frohnen, Fähren, Fuhren, Eintreibung von Friedensgeldern. Offenbar hatte das Kloster auch in und um Emmen herum schon von Wichard her Besitz. So wurde sofort um 700 eine Maurizenkirche in Emmen erstellt. Das Stift bekam ca. 830 [2] noch von Hartmann und Prunolf den Emmenwald.

Pfeffikon war die Stiftung eines Geistlichen gerade von der Wende des VII. zum VIII. Jahrhunderte, wo die Bekehrung und Kultivierung der Alamannen in den Grundzügen vollendet wurde. Gewiß stand jener Priester den Gründern Luzerns und des Stiftes Zürich, Wichard und Rupert, nicht ferne, weil er auch Maurizenreliquien erhielt [3].

Ruswil, ebenfalls Maurizenkirche, wurde von den Grafen im Aargau, die sich mit der Herzogsfamilie um die Einführung christlicher Kultur im Kanton Luzern höchst verdient gemacht haben, um 700 mit ihrem Meierhofe bewidmet und ging später als Lehen an die Freiherren von Wolhusen [4].

Die gleichen Grafen besaßen in Hochdorf eine Meierei und gründeten darauf eine Kirche zu S. Martin von Tours, dem fränkischen Nationalheiligen, um 700. Man sieht, der fränkische Herzog, der oberste und verwandte Beamte seines Königs, übte seinen dem Christentum so günstigen Einfluß auch auf die ihm unterstellten Großen aus [5].

In etwas anderer Machtsphäre wuchs Pfaffnau heran. S. Vincenz [6] weist nach Genf und Solothurn hin. Der priesterliche Gründer und Besitzer kam aus Solothurn und hatte, von Verwandtschaft wegen vielleicht, Grundrechte (Pfaffenau), welche er nun zur Eröffnung einer Mission und Gründung einer Kirche benützte. Auch die nachfolgenden Kollatoren, v. Bechburg und von Falkenstein wohnten nicht ferne von Solothurn. Lenzburg besaß später die Landesherrschaft, Twing und Bann [7].

So waren nun seit ca. 700 Luzern, Hochdorf, Pfeffikon, Ruswil und

[1] Geschfrd. 56, 15. 8,3 ff.

[2] Hürbin, Murbach und Luzern, Jahresbericht über die höhere Lehranstalt Luzern. 1896. Geschichtsfreund I, 157. Nr. 5. Kathol. Schweizerblätter 1899, S. 146 und 163.

[3] Geschichtsfreund 57, 105 f.

[4] Geschfrd. 60, 190. W. Merz, Die Lenzburg (Aarau 1904), S. 155 ff.

[5] Geschfrd. 57, 68, 100, 102.

[6] Schweiz. Kirchenzeitung 1906, S. 258 (Lütolf).

[7] Geschfrd. 61, 232.

Pfaffnau Gaukirchen, von denen aus das Licht des Christentums den ganzen Kanton Luzern zu durchströmen begann. Schon haben wir Luzern seine diesbezügliche Tätigkeit in Emmen einsetzen sehen. Ebenso hörten wir schon, wie auch Cham durch die Muttergotteskapelle Meierskappel Einfluß auf unsern Kanton gewann. Gegen das Ende des IX. Jahrhunderts baute das Fraumünsterstift von Zürich in Cham eine neue Pfarrkirche und band so Meierskappel aufs neue fest an Cham; nur wurde nun Meierskappel selbständiger Kelnhof, später Meierhof, der seine Kapelle selber zu decken und das Dach zu erhalten hatte [1].

In Root hatten wieder die Grafen im Aargau Boden. Jedenfalls wurde schon früh, sobald in der zweiten Hälfte des VI. Jahrhunderts im königlichen Hofe Cham das Christentum Wurzel gefaßt hatte, auf der weit sichtbaren Höhe Michaelskreuz, wie sie dann genannt wurde, dem hl. Michael ein Kreuz errichtet: als Wahrzeichen des Christentums für die ganze Gegend. So gerne weihte man ja damals die Höhen jenem Himmelsfürsten. Als nun bis 700 die Kultur rings (Dierikon, Gisikon) immer mehr heranwuchs und Root ebenfalls besiedelt war, aber nach allen Richtungen (Küßnacht, Cham, Hochdorf, Luzern) ungefähr zwei Stunden von einer Pfarrkirche entfernt war, baute man auch in Root eine solche zum hl. Martin. Durch die Lenzburg kam Root an die Hohenstaufen, deren einer, Hugo von Burgund, 1253 die Kirche an das Zisterzienser Kloster Altenryf vergabte [2].

Die Höfe von Kriens und Malters wurden unter Abt Wichard II., um 720, der erstere von Atha und Krimhild, der andere von Heriger und Witowo an das Kloster Luzern geschenkt [3]. Dieses wird auch hier nicht lange gesäumt haben, Pfarreien und Kirchen zu gründen, da sichs um neue Schenkungen handelte. Kriens erhielt also wohl um die Mitte des VIII. Jahrhunderts seine erste Gallenkirche, wie Malters eine zu S. Martin. Beide wurden um 1100 renoviert [4]. Ähnlich wird es in Meggen gegangen sein und in Adligenschwil. Nur hingen des Klosters Besitzungen in Meggen mit dem Hofe Luzern zusammen, und die Kirche wurde mit der von Kriens dem hl. Gallus geweiht und ca. 1150 renoviert. Wie um 1100 Kriens S. Othmar zum zweiten Patron erhielt, so um 1150 Meggen Maria Magdalena. Adligenswil als Hof hinwider ward dem Bauherrn im Stifte Luzern zugeschieden und bekam nun ca. 750 ebenfalls eine Martinskirche wie Malters [5].

Vom Dorfe Ebikon flossen seit 893 Zinse infolge Pfandschaft nach Cham in den Fraumünsterhof. Im übrigen gehörte Ebikon zum Hofe Luzern, wenigstens größernteils. Buchrain war sicherlich zu Anfang auch ein Bestandteil des Hofes Luzern. Da Ebikon mit Cham in Verbindung trat, so kam in der Gegend auch die Verehrung des hl. Jakob und infolge der königlichen Romzüge die der hl. Agatha auf, und ihnen zu Ehren

[1] Geschfrd. 56, 12 ff.
[2] Geschfrd. 56, 19. 44, 27 f. Merz, Die Lenzburg, 40 f.
[3] Kathol. Schweizerblätter, 1899, S. 145, 162 ff.
[4] Geschfrd. 44, 22 ff. 1, 48.
[5] Geschfrd. 44, 22. 60, 189. 1, 48. Kathol. Schweizerblätter, 1899, S. 147.

wurde nun in Buchrain eine Kirche erbaut und der Hof selbständig gemacht, unter dem Patronat Luzern, dagegen Ebikon nur desto enger an Luzern geknüpft, indem man dort eine Muttergotteskapelle baute, wie Cham eine in Meierskappel hatte, und sie von Luzern aus besorgte [1].

Eine weitere Gaukirche haben wir in Hochdorf gefunden. Diese aber, wie die andern gleichzeitigen Gaukirchen von Pfeffikon, Ruswil und Pfaffnau konnten ihren Kreis nicht so rasch wie Luzern ausbilden, weil sie eben keine Stifte waren. Immerhin schloß sich wohl schon gegen Ende des IX. Jahrhunderts Neudorf an Hochdorf an, unter Zusammenwirken des Aargaugrafenhauses und der Frauenabtei Zürich zum Bau einer Agathenkirche nach dem Beispiele Buchrains. Die Grafen besaßen die Kollatur [2]. Das IX. Jahrhundert brachte bekanntlich neuen Nachschub der Bevölkerung und damit später neuen Aufschwung der christlichen Kultur [3].

Kaplan Lütolf, Meierskappel.

Ein Titularabt von Fontaine-André.

E. F. v. Mülinens Helvetia Sacra (I. p. 214-15) schließt die Reihe der Äbte von Fontaine-André mit Louis Colomb von Neuchâtel, den er ultimus abbas nennt. Dieser hat sich nach der Säkularisation ins Val-de-Ruz zurückgezogen.

Der Titel eines Abtes des genannten Prämonstratenserklosters ist indess mit ihm nicht ausgestorben. Über einen seiner Nachfolger gibt ein Faszikel des bischöflich - basel'schen Archivs in Bern Auskunft, überschrieben 1712. 22 Martii — 1713. 27 Novemb. Instrumentum Abbatialis Benedictionis Caroli Ludovici Hugonis, Abbatis Simeonis Godin, Celeberrimi Monasterii Sancti Petri Stivagiensis Coadjutoris, et Abbatis fontis Andreae, sub Haereticis prope Neo-Castrum Siti. N. XLL. Consecrationes et Benedictiones regl. den 13. Nov. 1758. (Nummer 223-240). Eine päpstliche Bulle, deren Abschrift in dem Aktenbündel vorliegt, sagt von Fontaine-André : « fructus, reditus et proventus nulli sunt, et ab haereticis ut praefertur usurpati existunt. » Carl Ludwig Hugo läßt aus Nancy dem Bischof von Basel durch den Abt von Bellelay melden, er möchte seine Weihe (Benediktion) als Abt von Fontaine-André in Bellelay empfangen. Herzog Leopold von Lothringen nennt Hugo, regulierten Chorherrn des Praemonstratenser-Ordens, seinen Rat und Historiographen [4], Coadjutor der Abtei

[1] Geschfrd 56, 16. 44, 30, 32 f.

[2] Geschfrd, 57, 105, N. 10,

[3] Wir werden darum kaum fehl gehen, wenn wir um 900 eine neue Reihe Pfarreien im Kanton Luzern entstehen lassen. Davon vielleicht später, wenn die verehrte Redaktion dieser Zeitschrift uns dafür Raum gewährt.

[4] Er hat u. a. herausgegeben : Sacrae antiquitatis monumenta. Estival 1725. 2 Bde. in Kleinfolio.

Estival im Herzogtum Lothringen; er empfiehlt ihn dem Basler Fürstbischof. Die gewünschte Benediktion nahm Bischof Johann Conrad unter Assistenz von Maurus, Abt von Beinwyl zu Mariastein und Johann Georg, Abt von Bellelay vor (1713, 23. Juli). Der Neugeweihte schenkt dem Fürstbischof zwei « schöne » Bücher, die dieser zu lesen verspricht « avec plaisir, comme provenant d'une personne dont le sçavoir et la vertu esclate également ». Der Bischof fügt bei (Pruntrut, 1713, 27. Okt.) « vous avez eu plus de complaisance que de justice d'avoir parlé à son Altesse Royale (gemeint ist Herzog Leopold) du peu d'accueil que je vous ay fait dans ma cour. J'aurais souhaité vous avoir pu rendre quelque service plus agréable, je suis avec toute l'estime possible, Monsieur, Votre très affectionné.....

Den Schluß des Faszikels bildet die Eidesformel und deren Abschrift, mit der eigenhändigen Unterschrift des Historiographen, der den Titel von Fontaine-André trug.

E. A. Stückelberg.

P. Maurus Heidelberger aus St. Gallen.

P. Magnus Helbling O. S. B. hat in den Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz, Heft 15 (1905), S. 127 ff. eine interessante Reisebeschreibung des Einsiedler Paters Jos. Dietrich veröffentlicht, welche dieser im Jahre 1684 nach Frankfurt a. M. in Buchhändlerangelegenheiten machte. Leider sind dazu fast keine Erklärungen beigegeben. Ich bin im Falle hierzu eine kleine Ergänzung zu liefern. Es wird nämlich S. 197, 157-161 usw. ein P. Maurus Heidelberger erwähnt, welcher aus dem Kloster St. Gallen entsprungen, unter anderm Namen sich in Frankfurt aufhielt. Aus P. J. v. Arx, Geschichte des Kantons St. Gallen wäre Näheres zu vernehmen gewesen. Bd. III, S. 1905 ff. steht zu lesen, aus welcher Ursache er apostasierte, dann aber 1696 wieder zurückkehrte, 1697 eine Wallfahrt nach Einsiedeln machte, von welcher er ganz blind und reumütig zurückkam und so nach einem Jahre starb. Vgl. auch das Leben Sfondratis v. Bischof Egger, S. 8-9. *L. R.*

Der Kaisertitel in der Liturgie.

Nach Gründung des Rheinbundes verzichtete Franz II. auf den deutschen Kaisertitel. Dadurch entstand die Frage, ob das bezügliche Gebet in der römischen Liturgie ganz wegzulassen oder abzuändern sei. Das Diarium von Rheinau gibt über die Stellungnahme dieses Klosters folgende Aufschlüsse.

Den 11. März 1807 war Konferenz. Unter anderem ward proponiert: Ob Imperator Franciscus am Charfreitag und -Samstag in der Kirche soll gebraucht werden, weil die Curia in foedere Rhenano abgeändert?

Responsum: Man solle gebrauchen « pro Imperatore nostro » — omisso nomine.

28. März 1807. Weil kein römischer Kaiser mehr ist und der Bischof wegen dem neuen König etc. eine Verordnung gegeben, so wurde auch bei uns der Namen Franz ausgelassen und nur « ad nostrum benignus imperium » und « Imperatorem nostrum » gebraucht. *E. W.*

Eine biblische Satyre auf den Zerfall des heiligen römischen Reiches

1802.

Nach der allgemeinen klösterlichen Sitte führte auch das Benediktinerstift Rheinau ein Diarium, das von 1800 an P. Januarius Frey, der nachmalige Abt besorgte. Am Schlusse des Jahres 1802 fügt er seinen Aufzeichnungen eine Satyre an, worin durch biblische Stellen aus der Leidensgeschichte des Herrn die Haltung der europäischen Höfe und einzelner Stände gegenüber dem zerfallenden römischen Reiche zutreffend charakterisiert wird. Leider wissen wir nicht, ob diese Satyre das literarische Produkt des Diaristen sei, oder ob er dieselbe irgendwo entlehnt habe. Immerhin scheint sie uns einer Reproduktion nicht unwert.

Passio Sacri nostri Imperii.

Conventus Rastad.	Tunc congregati sunt Principes, ut Romanum Imperium dolo tenerent.
Romanum Imperium.	Tristis est anima mea usque ad mortem.
Electores Ecclesiastici.	Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est.
Bonaparte.	Nos habemus legem, et secundum legem debet mori.
Borussia.	Quid vultis mihi dare et ego eum vobis tradam?
Dux Braunschweig.	Quem osculatus fuero, ipse est, tenete eum.
Suecia et Dania.	Et invenit eos dormientes.
Turcia.	Et erant oculi eorum gravati.
Hessia.	Sic non potestis una hora vigilare mecum.
Toscana.	Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.
Principes Imperii.	Dormite jam et requiescite! Ecce appropinquat hora, ut Imperium tradatur in manus inimicorum.
Portugallia.	Et angariaverunt quemdam, ut tolleret crucem ejus.

Papa.	Mitte gladium in vaginam ; omnes enim, qui acceperint gladium, gladio peribunt. Ad ter Galli cantum Petrus flevit amare.
Neapolis.	An putas, non possum plus quam duodecim legiones mittere ? Quomodo ergo implebuntur Scripturae, quia sic oportet fieri.
Moscovia.	Quid enim mali fecit?
Anglia.	Non invenio in eo causam.
Gallia.	Sanguis ejus super nos et super filios nostros veniat.
Cisalpina.	Si hunc dimittis, non es amicus Caesaris.
Imperator.	Flagellatum tradidit eis, ut crucifigatur.
Hispania.	In ipsa die facti sunt amici.
Belgium.	Nolite flere super me, sed super vos et filios vestros.
Sardinia.	Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.
Venetia et Modena.	Et cum eo crucifixerunt duos latrones, unum a dextris ejus et alterum a sinistris.
Episcopi.	Partiti sunt vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem.
Monachi.	Et inclinatis capitibus tradiderunt spiritum.
Helveti.	Petrus autem sequebatur a longe.
Bavaria.	Et in monumentum novum posuerunt eum.
Genua.	Consummatum est.
Rex Galliae et Nobiles.	Videbant, quae fiebant, percutientes pectora sua.
Exercitus Imperii.	Ad vocem *Ego sum !* abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram.
Exercitus Imperatoris.	Sinite nos abire.

(Diarium 1802, S. 211-212, im Stiftsarchiv Einsiedeln.)

E. W.

Bulletin d'ancienne histoire ecclésiastique suisse pour 1907

(Des origines à l'an 888)

L'année 888, date de la fondation du Royaume de Bourgogne, marque le moment où notre histoire, vu le nombre croissant des sources, devient moins ardue. Les temps antérieurs, la domination romaine, l'époque mérovingienne, la période carolingienne, restent enveloppés d'assez d'obscurités pour mériter, de la part de ceux qui s'y intéressent, un soin particulier. Beaucoup de renseignements sont consignés dans des études spéciales, des comptes rendus de fouilles, des revues, des journaux. Ces données éparses, certains de nos lecteurs aimeront à les trouver réunies en quelques pages. Nous les recueillerons à leur intention, de temps en temps, au moins une fois chaque année. Les indications que l'on voudra bien nous fournir, même les moin-

dres, seront toujours les bienvenues. Grâce au concours de nos amis, nous l'espérons, ce bulletin laissera de moins en moins à désirer.

1. Ouvrages généraux. — 2. Les origines : saint Béat. — 3. Les Barbares : Alamans et Burgondes. — 4. Le diocèse de Genève (listes épiscopales, évêché de Nyon). — 5. Le diocèse de Lausanne (saint Himier, translations de reliques, Romainmôtier, Baulmes). — 6. Le diocèse de Bâle (évêques, antiquités). — 7. Les évêques de Coire. — 8. Les Abbayes de Münster et de Disentis. — 9. Les Abbayes de Saint-Gall et de Reichenau. — 10. Le diocèse de Sion (listes épiscopales, Protasius, Amatus.). — 11. L'Abbaye de Saint-Maurice (les fouilles, les martyrs, saint Séverin, saint Aimé).

1. Deux études capitales viennent de paraître, qui marquent un progrès sensible dans le domaine de notre histoire ancienne. La thèse de M. Samuel Guyer [1] sur les monuments chrétiens de la Suisse, antérieurs à l'an 1000, a été l'objet dans notre *Revue* d'un compte rendu détaillé auquel nous renvoyons nos lecteurs [2]. Le *Royaume de Bourgogne* [3] de M. Poupardin a rémis au point bon nombre de questions controversées. Bien qu'il traite, comme son titre l'indique, de faits accomplis entre 888 et 1038, il abonde en détails utiles sur les temps plus anciens, surtout pour le pays de Vaud et le Valais. Les historiens qui possèdent cette œuvre magistrale pourront se passer désormais des travaux précédemment parus sur la même question.

2. Le R. P. Moretus, Bollandiste, vient d'enrichir l'histoire de nos origines chrétiennes d'un nouveau chapitre dont les conclusions peuvent être considérées comme définitives : *La Légende de saint Béat, apôtre de Suisse* [4]. Nous souhaitons que cette étude si limpide, si calme, si fouillée, soit lue et méditée par tous ceux qui désirent s'édifier sur la valeur de certaines légendes. L'apostolat de saint Béat dans la Suisse a été révoqué en doute dès 1680 par Henschenius. Cet érudit « fut mis en défiance par la ressemblance extrême que présentaient deux légendes merveilleuses relatives l'une à saint Béat de Vendôme, l'autre à saint Béat d'Unterseen. Ces récits lui parurent dériver l'un de l'autre. L'ordre de leur dépendance ne pouvait faire aucun doute ; car, tandis que la biographie de l'ermite gaulois était ancienne, celle du saint suisse était toute récente ». L'antiquité des traditions orales sur ce dernier reste très douteuse ; « l'insignifiance de la plupart d'entre elles est notoire ». De plus, la première biographie du saint suisse a paru en 1511 ;

[1] Samuel Guyer, *Die christlichen Denkmäler des ersten Jahrtausends in der Schweiz.* Studien über christliche Denkmäler, herausgegeben von Johannes Ficker, 4. Heft. XIII-115 S. 8°. Mit 17 Tafeln. Leipzig, Dieterich, 1907.

[2] *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 1907, p. 227-231.

[3] René Poupardin, *Le Royaume de Bourgogne*, 888-1038. Etude sur les origines du Royaume d'Arles. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques. Fascicule 163. XL-511 p. 8°. Avec 1 fac-simile et un tableau généalogique. Paris, Champion, 1907. Cf. ci-après, p. 66.

[4] H. Moretus, *La légende de saint Béat, apôtre de Suisse. Analecta Bollandiana*, t. XXVI, 1907, p. 423-453.

elle a pour auteur Daniel Agricola, cordelier de Bâle. C'est d'elle que dépendent toutes les autres. Or Agricola fut pris deux fois en flagrant délit d'invention, et d'ailleurs il s'inspire de la Vie de saint Béat de Vendôme. De ce chef, ses affirmations sont peu rassurantes. « Au contraire, il existe deux raisons de douter, raisons sinon décisives, du moins fort graves. La première, c'est le silence de tous les documents anciens, de tous les Martyrologes, et plus spécialement de ceux rédigés ou remaniés en Suisse, depuis l'abrégé hiéronymien de Rheinau (IXme siècle), et le Martyrologe de Notker (IXme siècle, Saint-Gall), jusqu'au Martyrologe de Bâle (1584) et à celui qu'on attribue à Canisius (3me éd., 1583). Il y a plus ; la liturgie ancienne des diocèses suisses fait douter, elle aussi, de l'existence d'un saint Béat suisse ». La première mention du personnage se trouve dans un Missel de Constance, imprimé en 1603. L'office de saint Béat, maintenu jusqu'en 1876, contient une leçon dont rien ne s'applique au saint suisse, tout au saint français. En 1876 seulement, la leçon fut modifiée par cette addition : « Eius corpus postea in antro inter lacus helveticos sepulturae traditum legitur. » Ces motifs nous conseillent d'attendre de meilleures preuves, avant d'admettre que saint Béat ait vécu en Suisse [1].

3. L'arrivée des Barbares dans nos régions a été l'objet d'une conférence de M. Kaul [2] et d'une communication de M. Reichlen. Le premier étudie l'invasion des Alamans dont il suit les diverses étapes et précise les rapports avec les populations indigènes. Les intéressantes recherches de M. Kaul s'arrêtent à l'an 500, époque où les Barbares sont sur les bords de l'Aar. La lecture de cette conférence nous persuade de plus en plus que l'Aar a servi de limite définitive entre Alamans et Burgondes. (Et même — soit dit en passant — nous trouvons dans ce fait la raison du partage de l'ancienne *civitas Helvetiorum*, opéré vers 561, lors du transfert du siège épiscopal vers l'ouest.)

M. Reichlen a rendu compte à la Société d'histoire du canton de Fribourg [3] de vues qu'il a échangées au sujet des Burgondes avec un érudit français, M. Perrenot. Il a exposé d'une façon populaire les résultats de son enquête, insistant sur cette conclusion, que les Burgondes n'ont pas envahi nos contrées en conquérants, mais sont venus s'y établir comme une garnison. L'habitant fut tenu de céder une partie de ses propriétés pour subvenir à leur entretien.

4. Les Burgondes une fois fixés dans nos pays, l'épiscopat catholique

[1] Une petite observation de détail. Le P. Moretus, p. 439, rappelle « la chapelle de Saint-Béat à l'entrée du Galternhälschen, près de Fribourg, dont on n'a qu'une très vague connaissance, et qui n'a peut-être jamais existé ». Cette chapelle existe encore aujourd'hui, sous l'un des ponts suspendus ; elle ne date, il est vrai, que de 1684 (Kuenlin, *Dictionnaire du Canton de Fribourg*, t. I, p. 328).

[2] Ludwig Kaul, *Abwanderung und Verteilung der Alamannen.* Beiträge zur Geschichte der Völkerwanderung. Vortrag gehalten im Historischen Verein für Schwaben und Neuburg am 8. März 1907. Augsburg, Huttler, 1907, 31 S. 8°.

[3] Société d'Histoire du Canton de Fribourg, jeudi 18 décembre 1907. Voir la *Liberté* de Fribourg du 24 décembre, 2me page.

s'occupa de leur conversion. Parmi ceux qui travaillèrent dans ce but, il faut citer les anciens évêques de Genève. Dans la nouvelle édition du t. Ier de ses *Fastes épiscopaux* [1], Mgr Duchesne a, d'après des travaux récents publiés en Suisse, ajouté un nom à la liste de ces prélats. C'est celui de Domitien, le contemporain de la princesse Sédeleube, le témoin de la construction de Saint-Victor à Genève, et de l'invention de saint Innocent à Agaune. Nous avons nous-même consacré quelques pages [2] aux titulaires du même évêché qui vécurent de 626 à 892.

Pour ce qui concerne l'évêché de Nyon, nous citerons une dissertation fort bien conduite, due à la plume de M. Martin [3], sur le *castrum Argentariense*. Ce castrum doit être identifié, non point comme nous l'avons pensé d'abord, avec Belley, mais avec Horbourg, près Colmar. Il faut en conclure que l'évêché de Belley n'est qu'une création particulière du VIme siècle. Au reste, M. Martin est d'accord avec nous pour dire que Nyon n'eut jamais d'évêque [4].

5. En quittant la cité des Equestres, nous entrons dans celle des Helvètes. Deux publications récentes se rapportent à l'histoire des reliques dans le pays de Vaud. M. Stückelberg a reproduit [5], outre une ancienne fresque représentant saint Himier, un fragment de la *stola* qui enveloppait jadis les restes du saint. Mlle Bondois [6] s'est occupée de la translation des saints Marcellin et Pierre, décrite par Einhard. Voici à quel titre ce travail intéresse notre histoire locale. Au IXme siècle, un nombre considérable de corps saints furent transportés de Rome dans les pays francs. Bien des fois, les voyageurs chargés de ces précieux trésors prirent la route du Mont-Joux et traversèrent une partie de notre pays. Le passage d'un tel cortège était à cette époque un événement sensationnel. Les textes hagiographiques mentionnent même des prodiges accomplis à cette occasion, notamment dans la région d'Orbe, et qui, soit en eux-mêmes, soit en raison des circonstances qui les accompagnent, méritent d'être soulignés. Or, en étudiant la

[1] L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. Ier. Provinces du Sud-Est. Deuxième édition. Paris, Fontemoing, 1907, p. 225-230. Cf. *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 1907, p. 313-315.

[2] M. Besson, *Les Evêques de Genève, d'Abélénus à Bernard*, 626-892 ; *Revue citée*, p. 241-248.

[3] P. E. Martin, *Castrum Argentariense. Anzeiger für schweizerische Geschichte*, 1907, n. 3, p. 189-192.

[4] M. Poupardin, *Op. cit.*, p. 268, paraît lui aussi nier l'existence de l'évêché de Nyon. Il dit bien dans son texte que Noviodunum fut « très probablement » le siège d'un évêché ; mais en note, il révoque la chose en doute. Je crois, que nous sommes bien près de nous trouver d'accord !

[5] E. A. Stückelberg, *Denkmäler zur Basler Geschichte*, 33 Tafeln mit begleitendem Text und 10 Abbildungen. Basel, Schärer, 1907. Pl. 9 und 27; Cf. ci-après, p. 74.

[6] Marguerite Bondois, *La Translation des saints Marcellin et Pierre*, Etude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques. Fascicule 160, XVI-116 p. 8°. Paris, Champion, 1907.

translation des saints Marcellin et Pierre, en 827, par Villeneuve, Vevey. Soleure, etc., Mlle Bondois a écrit un chapitre peu banal de l'histoire des reliques au IXme siècle. A côté d'éloges sans réserve [1], son travail a soulevé quelques observations, entre autres de la part du R. P. Moretus [2] et de M. Holder-Egger [3], auxquelles nous ne pouvons que nous associer.

Deux anciennes abbayes du pays de Vaud, Romainmôtier et Baulmes, ont été étudiées par le R. P. Bonaventure Egger [4]. Nous avons eu le plaisir de trouver l'érudit bénédictin parfaitement d'accord avec nous, sur les origines de ces deux monastères. Quelques observations que nous avons présentées à la réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande, à propos de l'ambon de Romainmôtier, seront publiées bientôt.

6. Les critiques semblaient d'accord, ces derniers temps, pour voir dans le personnage mentionné au chap. XXVI de la Vie de saint Gall, à l'occasion d'un événement de 614, le premier évêque sûr de Bâle. Après avoir examiné les signatures de la lettre encyclique du concile de Sardique, après les avoir comparées avec celles du faux concile de Cologne, Mgr Duchesne [5] admet, conformément à l'opinion traditionnelle, l'existence d'un *Justinianus Rauricorum*, le premier titulaire connu du siège épiscopal d'Augst-Bâle. Il vivait en 346.

Plusieurs manuscrits anciens, conservés à la Bibliothèque de Bâle, et quelques fragments d'architecture provenant de la cathédrale carolingienne de cette ville ont été reproduits par M. Stückelberg [6].

7. Aucune partie de notre pays n'a été plus étudiée cette année que les Grisons, du moins pour ce qui regarde l'ancienne histoire ecclésiastique. M. le chanoine Mayer a publié la première livraison de son histoire du diocèse de Coire [7]. Il y a d'abord réuni les données ordinairement admises sur les origines chrétiennes, et notamment sur les saints Lucius [8], Emerita.

[1] Par exemple de la part de M. Lauer, *Revue Historique*, t. XCV, 1907, p. 362.

[2] *Analecta Bollandiana*, t. XXVI, 1907, p. 478-480,

[3] *Neues Archiv*, t. XXXIII, 1907, p. 234.

[4] B. Egger, *Die Cluniazenser-Klöster in der Westschweiz*, Fribourg, 1907, p. 10, note 1, et 54, note 1.

[5] L. Duchesne, *Op. cit.*, p. 17, 361-365.

[6] E. A. Stückelberg, *Op. cit.*, Pl. 1, 2 ; 3, 4, 5, 6. Cf. ci-après, p. 74

[7] J. Georg Mayer, Domherr und Professor, *Geschichte des Bistums Chur*. Erste Lieferung. Stans, Von Matt, 1907. 64 S. 8°. Cf. ci-après, p. 69.

[8] Il nous paraît que l'auteur traite trop cavalièrement M. Krusch, au sujet de la légende de saint Lucius. M. Krusch peut se tromper; mais nous aimerions que même ses contradicteurs reconnussent les services éminents qu'il a rendus et rendra encore longtemps, nous l'espérons, à l'hagiographie mérovingienne. M. Mayer traite M. Krusch de superficiel, *oberflächlich*, p, 24. Celui-ci attribue à un moine, dit-il, l'homélie sur saint Lucius, et il n'appuie cette attribution que sur les mots *fratres karissimi*, par lesquels le prédicateur désigne ses auditeurs. Or *fratres karissimi*, c'est le terme qu'emploient tous les orateurs de la chaire chrétienne, à propos de n'importe quels auditeurs. — Il aurait fallu y regarder à deux fois avant de reprocher une telle bourde à M. Krusch. Celui-ci ne dit

Gaudentius, etc. Les nombreux évêques dont il est parlé dans cette première livraison (il y en a 17 de 452 à 721), montrent que l'Eglise de Coire est en Suisse une de celles dont l'histoire ancienne peut être le mieux connue. Nous sommes heureux qu'un érudit comme M. Mayer se mette en mesure d'utiliser tant de sources précieuses. Ses conclusions, pour la période brûlante des débuts, ne sont peut-être pas le dernier mot de la critique ; mais, vu le public auquel son livre est destiné, mieux valait en effet laisser dans l'ombre certaines difficultés auxquelles ce public aurait pris peu d'intérêt.

8. Le diocèse de Coire est riche en très anciens couvents. Grâce à leur situation, perdus qu'ils sont au sein des montagnes, ils furent moins bouleversés que beaucoup d'autres, et les fouilles y donnent des résultats surprenants. M. Ducrest [1] a rendu compte, ici même, des découvertes faites à Münster-Tuberis, par M. Zemp, et nous a montré comment l'histoire et l'archéologie se donnent la main pour nous instruire au sujet des origines carolingiennes de l'abbaye. Mais le coin de terre vers lequel les yeux des antiquaires se tournent de préférence est Disentis. Grâce à l'amabilité des religieux et notamment du RR. Abbé, grâce au zèle éclairé des archéologues, les fouilles s'y font avec méthode et sans interruption. Disentis est à l'heure actuelle, avec Saint-Maurice et Romainmôtier, la mine la plus riche que nous puissions exploiter dans notre pays pour l'archéologie du haut moyen âge.

Les documents originaux manquent totalement. Il faut recourir à des données plus ou moins traditionnelles pour connaître les origines de Disentis. En 613, l'Irlandais Sigisbert, disciple de saint Colomban, s'arrêta dans un lieu désert nommé Disertina, où il construisit un ermitage avec une chapelle dédiée à la Vierge Marie. Les largesses d'un riche propriétaire, Placide, lui permirent d'élever en 621 un monastère sur le même emplacement. Placide, assassiné en 630, y fut enseveli. Six ans après, Sigisbert mourut et fut déposé dans le même tombeau que son ami. Dès 663, les deux corps furent transportés dans la basilique même. Par malheur, les Barbares saccagèrent tout en 670. Il fallut reconstruire. En 739, trois églises avaient été bâties tout près les unes des autres : elles étaient dédiées à la Vierge, à S. Martin, à S. Pierre. L'évêque Tello, de Coire, les mentionne en 766 dans son testament. Les fouilles sont venues confirmer d'une façon remarquable ce récit traditionnel. M. Rahn l'a exposé naguère devant l'assemblée

point que l'auteur de l'homélie soit un moine, mais « un moine ou un clerc de Coire », *Curiensis urbis clericus vel monachus*. (Une homélie, en effet, ne peut être prêchée que par un clerc ou un moine). Il n'insiste point sur le mot *monachus*, mais sur le mot *Curiensis*. Et il ne tire aucune preuve illégitime des mots *fratres karissimi :* « Erat autem Curiensis urbis clericus vel monachus ; clausit enim opusculum suum « fratres karissimos » adhortatus ut Deo omnipotenti gratias agerent quod sibi ... apostolum suscitavit ». Puisque l'orateur parle de Lucius comme de l'apôtre de ses auditeurs, il paraît bien que ses auditeurs étaient à Coire, pays où s'exerça l'apostolat de Lucius. M. Krusch n'a pas voulu dire autre chose. Et sur ce point il est parfaitement d'accord avec M. Mayer.

[1] F. Ducrest, *Le couvent de Münster (Grisons). Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 1907, p. 52-55.

des Antiquaires de Zurich [1]. M. Stückelberg, à son tour, nous a tenus au courant des découvertes, par une série d'articles publiés en plusieurs revues. Avec sa compétence ordinaire, avec les connaissances que lui donne la part qu'il prend à la direction des fouilles, il a décrit les fragments peints, retrouvés par centaines, où l'on distingue des têtes grossières, rappelant assez les rois des monnaies mérovingiennes, ou mieux encore, les miniatures des antiques manuscrits irlandais [2]. Des fondations intéressantes ont été mises au jour, ainsi que la crypte primitive des saints Sigisbert et Placide [3]. On ne peut encore dire au juste dans quelles proportions beaucoup de restes archéologiques retrouvés appartiennent aux bâtiments ravagés en 670 et à ceux de 739. Nous devons d'ailleurs nous contenter actuellement de signaler les découvertes. Quant aux conclusions, l'heure n'est pas venue de les tirer. Le musée du monastère de Disentis s'enrichit chaque jour. Ses collections faciliteront plus tard une étude d'ensemble sur les productions de l'art chrétien dans nos pays durant le haut moyen âge. En attendant, M. Stückelberg a essayé de classer quelques-unes des pièces principales, en les comparant avec d'autres fragments de Münster, de Coire et des Grisons en général [4].

Avant de quitter cette contrée, mentionnons un acte publié récemment, qui se réfère aux possessions de Louis le Pieux dans les Grisons [5].

9. Comme le laisse prévoir son origine, et comme le prouvent les fouilles, Disentis est un des centres où l'influence irlandaise se fait le plus sentir en Suisse, bien que les traditions artistiques de l'Irlande y soient combinées avec celles des écoles franque et lombarde. Deux travaux publiés à l'étranger attirent notre attention sur d'autres points où les maîtres irlandais exercèrent leur activité. Ils sont dus à la plume d'un Américain, M. Turner [6], et d'un Espagnol, M. Ruiz Amado [7]. Ces deux études ont pour objet le renou-

[1] J. R. Rahn. *Die Ausgrabungen im Kloster Disentis.* Vortrag gehalten in der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich am 7. Dez. 1907. (Je dois cette indication à l'obligeance de M. Naef.)

[2] E. A. Stückelberg, *Die Ausgrabungen zu Disentis. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde.* Band VI, S. 489-503, t. VII, p. 220-233. Derselbe, *Frühmittelalterliches aus Disentis. Neue Zürcher Zeitung*, 13. September 1907.

[3] E. A. Stückelberg, *Ausgrabungen in Disentis. Basler Nachrichten*, 2. August 1907. Derselbe, *Die Krypta von Disentis. Neue Zürcher Zeitung*, 4. August 1907.

[4] E. A. Stückelberg, *Le décor en plâtre dans les églises carolingiennes et romanes de la Suisse, et les fragments de stuc de Disentis. Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1907. Le même, *Mittelalterliche Ornamentik im Bistum Chur. Archives suisses des Traditions populaires*, t. XI, 1907, p. 104-121.

[5] G. Caro, *Ein Urbar des Reichsguts in Churrätien aus der Zeit Ludwigs des Frommen. Mitteilungen des Instituts für österreich. Geschichtsforschung*, Bd. XXVIII, 1907, Heft 2.

[6] William Turner, *Irish Teachers in the Carolingian Revival of Letters. The Catholic University Bulletin*, juillet et octobre 1907.

[7] R. Ruiz Amado, dans un article de *Razon y Fe* de Madrid, juillet 1907. Nous n'avons pas eu cette revue entre les mains.

vellement des études sous Charlemagne et après lui. La part qui y est faite aux savants venus d'Irlande est vraiment considérable. On nous les montre, entre autres, travaillant à St-Gall et à Reichenau. A St-Gall, les élèves Irlandais étaient fort nombreux : leurs noms abondent dans les nécrologes anciens. Il paraît que des rivalités de race s'y manifestaient. L'un d'eux, Dubduin, par exemple, déplore en vers les empiètements de l'élément germanique dans un monastère fondé par un saint Irlandais [1].

Dom de Bruyne a publié un petit apocryphe biblique attribué au doyen de St-Gall, Winithaire (VIIIme siècle) [2].

10. Nous arrivons en Valais. La nouvelle édition des *Fastes épiscopaux* déjà mentionnée, ajoute à la liste des évêques de Martigny-Sion [3] le nom de Protais, contemporain du Genevois Domitien, et maintient saint Aimé parmi les prélats valaisans, tandis qu'un historien de l'Eglise de Sens, M. l'abbé Bouvier [4], le revendique à tort pour cette métropole.

11. L'histoire ancienne du canton se concentre toujours autour de l'Abbaye de Saint-Maurice.

Les fouilles de l'année 1907 ont été continuées, trop lentement, à notre gré, du côté Ouest du Martollet, auprès de la crypte découverte précédemment. On a essayé de déblayer l'escalier d'entrée du côté droit [5]. Malheureusement, on n'a pas trouvé grand'chose, parce que cet escalier a été rasé par le mur de reconstruction de l'abbaye en 1707. La crypte ne peut guère être attribuée à l'époque de Sigismond. Elle est postérieure. En effet, elle se trouve dans le Martollet, juste à l'extrémité opposée aux basiliques primitives, et à une certaine distance de celles-ci. Or, d'après les textes traditionnels, les reliques de saint Maurice se trouvaient au VIme siècle dans la basilique même : « Eorum tantum corpora quorum nobis nomina comperta sunt, id est beatorum Mauricii, Exuperii, Candidi, Victoris, infra ambitum ipsius basilicae decenter sepeliantur [6] ». Nous préférons attendre de nouvelles découvertes qui permettent d'identifier la crypte plus sûrement. Peut-être est-elle, comme le pense M. Guyer [7], de la période carolingienne.

Nous nous contenterons de citer la dissertation de M. Dufourcq [8] sur les Martyrs d'Agaune. Vu son importance, elle mérite une étude à part,

[1] Ces deux travaux ont été mis à la portée du grand public français par M. Lesor, dans la *Croix* de Paris, derniers numéros de décembre 1907 : Les maîtres Irlandais et le renouvellement des études sous Charlemagne et après Charlemagne.

[2] D. Bruyne, *Un apocryphe biblique dû à Winithaire de Saint-Gall. Revue Bénédictine*, 1907, p. 526.

[3] L. Duchesne, *Op. cit.*, p. 245

[4] H. Bouvier, *Histoire de l'Eglise de Sens*, t. I, p. 458-460. Cf. ci-après, p. 70.

[5] Ch. Bourban, *Les fouilles de Saint-Maurice. La Liberté* de Fribourg, 1907, nº 207.

[6] Actes du Concile d'Agaune, *Mémorial de Fribourg*, t. IV, p. 339.

[7] G. Guyer, *Op. cit.*, p. 93.

[8] A. Dufourcq, *Etudes sur les gesta Martyrum romains*. T. II, *Le mouvement légendaire lérinien*, Paris, 1907, p. 9-35.

et nous renvoyons le lecteur à notre prochain travail consacré aux origines de l'abbaye. En somme, M. Dufourcq admet la réalité de saint Maurice et de quelques compagnons, peut-être six martyrs en tout.

Nous terminerons ce *Bulletin* par un mot sur deux saints honorés en Valais, saint Séverin et saint Aimé (le moine, à distinguer avec soin de l'évêque de Sion). On trouvera ci-après quelques-unes des raisons pour lesquelles nous pensons, contrairement à ce que dit M. l'abbé Bouvier [1], que jamais il n'y eut de Séverin, abbé d'Agaune. Séverin, comme Béat, est un saint authentique, mais un saint français, devenu suisse grâce à la légèreté d'un hagiographe.

Quant à saint Aimé, nous avons émis [2] à son sujet des vues un peu différentes de celles de M. Krusch. Cet érudit a maintenu, depuis, ses positions [3], tandis que dom Berlière [4] paraît admettre entièrement notre manière de voir. Au fond, le R. P. Moretus [5] a raison d'observer que nous sommes bien près de nous entendre tous au sujet du *Vita Amati*. Que cette Vie soit du IXme siècle ou de la fin du VIIme, cela ne change pas grand'chose à sa valeur.

[1] H. Bouvier, *Op. cit.*, p. 68, 175.

[2] M. Besson, *Mémoire pour servir à l'histoire de saint Aimé, moine à Saint-Maurice et premier abbé de Remiremont. Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 1907, p. 20-31.

[3] *Neues Archiv*, t. XXXII, 1907, p. 758.

[4] U. Berlière, *Bulletin d'histoire bénédictine*, p. 40, publié en appendice à la *Revue Bénédictine*, t. XXIV, 1907, fasc. 4.

[5] *Analecta Bollandiana*, t. XXVI, 1907, p. 432.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Mgr L. Duchesne, Histoire ancienne de l'Eglise, t. I et II. 2 vol. in-8°, XII-580 et XII-672 pages. Paris, Fontemoing, 1906 et 1907.

Ces deux volumes n'intéressent pas directement l'histoire suisse ; mais ils sont de ceux qu'une *Revue d'histoire ecclésiastique* peut difficilement passer sous silence. C'est tout le développement de l'Eglise au milieu de l'Empire romain, depuis sa fondation et les premières persécutions jusqu'à son triomphe définitif sous Théodose, que nous y trouvons raconté, avec les détails nécessaires, mais aussi avec une sobriété de bon aloi, par l'un des maîtres incontestés des études d'antiquités chrétiennes.

Les deux tomes actuellement parus de cette vaste synthèse qui doit se poursuivre jusqu'au pontificat de saint Grégoire le Grand se distinguent par les mêmes qualités : la sûreté de la documentation, la clarté de l'exposition, ce tour alerte du style et l'on dirait volontiers cette bonne humeur qui a tant contribué à faire la réputation de l'auteur. Sans doute, on y pourra relever des défauts de composition : mais il est malaisé d'éviter les redites et les passages un peu brusques d'une série d'événements à une autre, lorsqu'on veut écrire une histoire aussi ample et aussi diversifiée que celle que Mgr Duchesne vient de réussir à faire tenir dans les cadres de ses deux volumes. Ils sont compacts, il est vrai, mais on ne s'y sent pas étouffé sous le poids d'une matière pourtant surabondante, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'élégance avec laquelle l'auteur a su, dans le second, reprendre, sous des dimensions plus réduites et en le renouvelant, le sujet qu'avait déjà magistralement traité le duc Albert de Broglie dans les six livres de son célèbre ouvrage sur *l'Eglise et l'Empire au IVme siècle.*

Certaines critiques d'un autre genre ont été faites à Mgr Duchesne : on lui a reproché de n'aborder qu'avec quelque timidité l'examen des graves problèmes relatifs aux toutes premières origines, des problèmes d'ordre exégétique plus particulièrement. Il a témoigné, en effet, dans l'exposé et la discussion de ces questions redoutables, d'une prudence qui a pu paraître excessive, mais qui n'était évidemment qu'une forme de probité scientifique. En tout cas, à défaut de solutions décisives apportées à ces difficultés, l'obligation de toucher plus d'une fois à l'histoire des dogmes lui a fourni mainte occasion de mettre en lumière quelques utiles vérités ; le récit des controverses christologiques, surtout celui de la controverse arienne, qui occupe à lui seul la moitié du second volume, sont des plus instructifs à cet égard. La franchise de l'auteur déconcertera peut-être les tenants d'une certaine apologétique historique, à la fois trop craintive et trop naïvement audacieuse, qui a fait son temps ; elle est du moins appréciée comme il

convient par les juges les plus compétents : les historiens de profession, quelques réserves qu'ils aient pu marquer sur tel ou tel point, reconnaissent le rare mérite de l'œuvre, et l'*imprimatur* romain, qui figure en tête, semble bien signifier que l'orthodoxie n'a rien à reprendre à l'excellent enseignement scientifique qu'on nous y donne.

Jacques Zeiller.

Hermann Mayer, Die Matrikel der Universität Freiburg i. Br. von 1460-1656. Im Auftrage der akademischen Archivkommission herausgegeben. I. Band : Einleitung und Text. Freiburg i. Br., Herder 1907, XCIV-946 S. Lex. 8°. Mk. 30.

Für die Geschichte des geistigen Lebens im Mittelalter haben die Universitätsmatrikeln einen besondern Wert, da wir in Ermanglung anderweitiger zuverlässiger Nachrichten in der Regel ausschließlich auf sie angewiesen sind, um den Anteil eines Standes oder eines Landes an den höheren Studien und deren Einwirkung umgekehrt zu bestimmen. Da nun diese Studierenden nicht nur ihre eigene und nächstgelegene Universität zu besuchen pflegten, so läßt sich eine solche Untersuchung auch nur für ein kleines Gebiet wie die Schweiz nicht systematisch durchführen, bis alle in Betracht kommenden Universitätsmatrikeln im Drucke herausgegeben sind. Zu den bisherigen Ausgaben der Matrikeln von Marburg (Catalogus studiosor. scholae Marpurgensis, 4 Bde., Marburg, 1875–85), Leipzig (2 Bde. ed. Erler, Leipzig 1895/97), Frankfurt a. O. (Friedländer, 3 Tle., Leipzig 1887-91), Greifswald (ders., 2 Bde. Leipzig, 1893-94), Bologna (Acta nationis germanicae ed. Friedländer u. Malagola, Berol. 1887), Rostock (Hofmeister, 3 Bde. Rostock 1889, 91, 93), Köln (Keussen, I. Bd. Bonn 1892), Gießen (Klowitz und Ebel, Gießen 1898), Straßburg (Knod. 1621-1793, 3 Bde., Straßburg 1897-1902), Heidelberg (Toepke-Hintzelmann), 5 Tle., Heidelberg 1884-1904), Krakau (Zeißberg, Innsbruck 1872), Wien (I. Bd. 1420, herausgegeben von Harth und Schrauf, Wien 1892) und von Löwen (Ed. Reusens, I. Bd. Bruxelles 1903) gesellt sich nun in höchst willkommener Weise die Matrikel von Freiburg im Breisgau, die für Süddeutschland und die Schweiz neben Basel als nächstgelegener von der größten Bedeutung ist, studierten doch vor Ausbruch der Glaubenstrennung daselbst nicht weniger als 391 Angehörige des heutigen Schweizerterritoriums, und seit der Reformation erlangte sie noch eine größere Bedeutung, da die katholischen Orte ihren Angehörigen das Studium an der evangelischen Hochschule in Basel nicht mehr gestatteten, und in Folge dessen die frühere Klientel von Basel sich zum größeren Teil nach Freiburg wandte. Welche Proportion die schweizerische Frequenz an der Universität Freiburg annahm, erhellt schon daraus, daß einzig Freiburg in der Zeit von 1529-1656 mit 282 Namen vertreten ist. Ähnliche Resultate würden sich auch für Wallis und Luzern ergeben, zum Teil auch für St. Gallen, Graubünden und Aargau. Ein namhaftes Kontingent stellten auch die schweizerischen Stifte und Klöster, besonders die Benediktiner, aber auch andere Orden und die Weltgeistlichkeit.

Von bekannteren Persönlichkeiten aus der Schweiz und ihrer Nachbarschaft begegnen wir im Verzeichnis der Studierenden u. a. Jak. Wimpheling (1464), Gundelfingen (1460), Joh. Heinlin von Stein (1461), Bonstetten (1466), Geiler von Kaisersperg (1460), dem Reichenauer Abt Martin von Weißenburg (1467), Joh. Reuchlin (1470), dem Dominikaner Fr. Heinricus Institoris, Verfasser des Hexenhammers, (1483) Jakob Locher, genannt Philomusus (1488), dem bekannten Straßburger Buchdrucker Johannes Schott (1490), dem berühmten Habsburger Geschichtsschreiber Jakob Menel von Bregenz (1493), dem letzten Abt von Allerheiligen in Schaffhausen, Michael Egersdörfer (1494), dem spätern Wittenberger Rechtslehrer Hieronymus Schurpf aus St. Gallen (1494), dem Humanisten und Rechtslehrer Ulrich Zasius (1499), dem bekannten Theologen und Controversisten Joh. Eck, Prof. in Ingolstadt (1502), dem spätern Wiedertäufer Balthasar Hubmaier (1503). Es finden sich ferner darunter die Humanisten Wolfgang Capito (1505), Urban Regius (1508), und Franz Bonivard (1513), der Reformator Caspar Hedio (1513) und die Freunde Zwinglis, Johann Oechslin von Einsiedeln (1496), und Franz Zingg (1498), ferner die aus dem Ittinger Sturm bekannten Anhänger der Reform, Johann und Adrian Wirt von Stammheim (1515), der berühmte Basler Humanist und Rechtslehrer Bonifaz Amerbach (1514), der Augustiner Provinzial und gelehrte Theologe Conrad Treyer von Freiburg (1514), der Chronist Fritz Jakob von Anwil (1521), der Humanist und Poet Heinrich Clarean, seit 1529 gefeierter Universitätslehrer, der vor allem die katholischen Schweizer nach sich zog, der Propst von St. Nikolaus und Prediger in Freiburg, Simon Schribenhart aus Augsburg (1534), der Dichter und Stiftspropst von Solothurn Johannes Aal von Bremgarten (1536), der bekannte Freiburger Chronist Franz Rudella (1543), der Dompropst von Chur Andreas von Salis (1547), der Abt von St-Maurice und Bischof von Sitten Adrian II. von Riedmatten (1547), der Abt von Einsiedeln und Chronist seines Stiftes Ulrich Wittweiler (1553), der Propst und Schulreformator Freiburgs Peter Schneuwly (1557), Hans Jakob vom Staal der ältere, Stadtschreiber von Solothurn (1558), der Churer Domdekan Conrad von Planta, Sohn Johanns von P. (1559), der Freiburger Humanist und Historiker Wilhelm Techtermann (1570), der Propst von St. Nikolaus in Freiburg, Sebastian Werro (1572), der Toggenburger Johann Brunner, Convertit und Professor für Griechisch und Hebräisch an der Universität Freiburg (1579), die Aebte Plazidus Reimann (1605) und Augustin Reding von Einsiedeln (1654), der Berner Stadtschreiber Thüring Fricker (1461), der Historiker und Convertit Pistorius (1590), der hl. Fidel von Sigmaringen, bürgerlich Markus Ray (1598), der Propst von St. Ursanne, Wilhelm Blarer von Wartensee (1599) u. s. w.

Man sieht aus dieser Aufzeichnung, wie ergiebig und lohnend die Ausbeute ist; besonders empfiehlt es sich, nach begrenzten GebietenAuszüge zu machen, die der Lokalgeschichtsschreibung zu gute kommen und die mühevolle Arbeit des Herausgebers ergänzen und vielfach, gestützt auf genauere Kenntnis von Ort und Personen, dieselben auch berichtigen und dadurch für die Lokalgeschichte erst recht nutzbar machen können. So trocken eine solche Nomenklatur sonst ist, so sehr gewinnt sie Leben und Bedeutung,

wenn die Namen gruppiert, verglichen und näher erläutert werden. Dabei hat der Herausgeber mit Bienenfleiß und großer Genauigkeit schon sehr vieles aus andern Quellen, gedruckten und ungedruckten, herbeigezogen, das in den Fußnoten reichlich Verwendung gefunden und dem Benützer äußerst willkommen ist, vor allem die Auszüge aus den ungedruckten Universitätsakten, Protokollen und Promotionsregistern. Auch hat er sich sogar der großen Mühe unterzogen, über bedeutendere und bekanntere Persönlichkeiten die bibliographischen Zusammenstellungen zu machen. Die Einleitung ist ein wichtiger Beitrag zur Universitätsgeschichte überhaupt wie eine Einführung in den Gebrauch der Matrikel. Sie gibt uns Aufschluß über die wichtigen in Betracht kommenden Fragen: Immatrikulationsbedingungen, Eidleistung; Inscription, Ausschluß, Frequenz, Herkunft, Stand und Alter der Studierenden. Dagegen werden Tabellen und Register erst im nächsten Bande, der übrigens bald folgen wird, erscheinen. Bei den gedruckten Quellen wäre etwa noch die Löwener Matrikel hinzuzufügen. Die Editionsgrundsätze sind im allgemeinen nur zu billigen; daß der gleiche Ort und derselbe Name oft in verschiedener Stellung wiederkehrt ist unvermeidlich; die Latinisierung der Namen ruft manchmal Zweideutigkeit und erschwert oft die sichere Identifizierung. Im allgemeinen werden Ort und Diözese angegeben, erst in späterer Zeit die Nationatilät oder Landeszugehörigkeit. Die Auflösung des Diözesanverbandes in den Landesteilen, wo die Reformation durchgeführt war, brachte eine gewisse Unsicherheit in der Diözesanzuteilung mit sich. So werden die Freiburger (aus dem Üchtland) bald zur Diözese Besançon oder Aosta, bald zum Walliser Bistum gezählt. St. Gallen wird gelegentlich (S. 131, Nr. 18) zur Diözese Chur gerechnet; wahrscheinlich ist ein St. Gallischer Ort gemeint im Reintal, der schon zu Chur gehörte. Als Heimatort wird in der Regel der nächstgelegene größere oder Hauptort angegeben und nur ausnahmsweise der Geburtsort, falls er nicht eine Stadt ist. Bei Orten wie Wil, deren es in der gleichen Diözese mehr als einen gab, ist die Bestimmung nur durch den Familiennamen möglich. Baden heißt im Gegensatz zu Baden-Baden in der Regel superior, manchmal auch « Helvetiorum ». Neuchâtel in der heutigen Schweiz ist mit dem Zusatz Üchtlandie gekennzeichnet. Schwieriger wird die Ortsbestimmung, wo Diözese oder Land oder beide zusammen fehlen, was unter gewissen Rektoraten vorkommt. Zuweilen sind die Namen auch verstümmelt, oder, was besonders bei welschen Personennamen zutrifft, bloß nach dem Gehör aufgezeichnet, z. B. Montana, wahrscheinlich für Montenach, Ridella statt Rudella, Bryndenburger statt Brandenburger usw. Interessant ist auch die größere Freizügigkeit für gelehrte Berufsarten von damals gegenüber heute, indem es nicht selten vorkommt, daß ein gebürtiger Schweizer in Deutschland eine Pfründe oder Anstellung erhielt und glänzende Karriere machte. Auffallend ist auch die Erscheinung, daß die Schweizer sich im allgemeinen selten um die akademischen Grade bewerben, sondern in der Regel ohne solche nach Hause zurückkehren; die wenigen, die es aber taten, wurden in der Regel auch entsprechend befördert, besonders in der geistlichen Laufbahn zu Äbten, Pröpsten und Bischöfen; auch die Stadtprediger sind in der Regel im Be-

sitze der akademischen Grade. Frequenzschätzungen für eine ganze Gegend lassen sich erst dann mit einiger Sicherheit anstellen, wenn noch mehr Matrikeln veröffentlicht sind, vor allem die für die Schweiz so wichtige von Basel, die schon längstens mit Sehnsucht erwartet wird. Allein schon aus den bekannten Matrikeln und Zusammenstellungen geht hervor, daß vor der Reformation sich viel mehr Schweizer den höhern Studien widmeten, besonders aus dem geistlichen Stande, als man bislang anzunehmen pflegte, wenn auch die Dauer des Studiums in der Regel nicht besonders lang, sondern viel kürzer als heute bemessen und die Universität im Durchschnitt auch in viel früherem Alter, in Freiburg in der Regel nicht über 16 Jahre alt bezogen wurde. Gerne zogen sie gruppenweise zur hohen Schule, deshalb finden sich gewöhnlich mehrere Schweizer zusammen eingetragen.

Nachträglich möchte ich noch einige Erläuterungen bezw. Berichtigungen hier anführen, die vielleicht im 2. Bande und bei den Registern noch Berücksichtigung finden dürften: Johann Heinrici de Bodmann (13,204), scheint humanistisch gebildet gewesen zu sein und wurde später päpstlicher Kämmerer, vgl. Schreiber, Gesch. der Universität Freiburg, I,31 und Quellen z. Schweiz. Gesch. XIII, 32. Nicolaus Gesberg (58, 18) dürfte dem bekannten Geschlechte der Gaisberg angehören; Steffan Ethikon (124,23) ist wohl ein Oetticker oder Oettikon; Johannes Öschlin (126,25) ein Oechsli; Faz (?) (130,39) ist das bündnerische Vaz; Caspar Lerigner (140, 48) ein Leringer, später Kaplan der St. Georgspfründe in Frauenfeld, vgl. Kuhn, Thurgovia sacra I, 158; Amoltern (196, 29) vielleicht verlesen für Avvoltern — Affoltern ?; Hercules Boldlin (199, 58) für Göldlin ? Statt Joannes und Adrianus Wint von Stammen (223, 60 u. 61) soll es heißen Wirt; statt Stockboren (258,67) soll es heißen Steckboren; statt Landanensis (273, 16) soll es doch wohl heißen Lausanensis! Statt Aow (283, 17) Arow; statt Kritzlingen (285, 19) Krüzlingen; statt Damiacensis (318, 10) Staviacensis, d. h. von Estavayer, deutsch Stäffis, Kt. Freiburg; desgleichen ist Premiacensis, (320, 8) eine Kürzung (p̄rniacens.) und mit Paterniacensis aufzulösen, d. h. von Payerne (Paterniacum); Nicolaus Gatten (343, 62) gehört offenbar der Familie Gady an; Pfingensis (402,13) bedeutet von Pfin, im Thurgau; statt Bryndenburger (402, 24) ist Brandenburger zu setzen; für Glurus (429,40) muß Glurns im Etschtal gesetzt werden, wie der Zusammenhang deutlich zeigt; statt Boussaw (452, 88) ist wohl Gossaw, Kt. St. Gallen zu lesen; statt Geroldus zur Hauben Tuicensis (523, 46) ist wohl richtiger Zur Lauben, Tugiensis (von Zug) zu lesen; Nicolaus von Diepbach (558, 60) ist ein Dießbach; Nicolaus Frayo (589, 68) aus Fruyo verlesen; Nicolaus Gottron (592, 46) vielmehr ein Gottrou oder Gottrau; Fremdtgartensis (647, 11) ist in Bremgartensis zu verbessern; Tuiensis (?) (734, 94) muß in Tugiensis (von Zug) aufgelöst werden; der gleiche Schreiber hat auch Fechtermann (734,99) statt Techtermann auf dem Gewissen; Nicolaus a Prato Romano (755, 25) ist ein Praroman aus Freiburg i. Ue. wie aus dem Namen mit Sicherheit hervorgeht, wenn auch die Heimat nicht bezeichnet ist; desgleichen sind Abraham und Georg Peter von Montenach Helvetii (827, 66, 67) von eben dort her, ebenso Franz Anton Vonderweid (a Pascuis) Helvetus (829,51); auch Joh. Michael Wildt Friburg. (848, 57) dürfte Freiburg i. Ue.

zuzuteilen sein ; schwerer ist dagegen festzustellen, wo die Heimatgemeinde von Joh. Ludwig Bittman Helvetius (873, 43) zu suchen ist ; ebenso von Johann Imfeld Helvetius z. J. 1631 (881, 95) und Melchior Swamperger Helveta principista v. J. 1649 (912, 27). Statt Winterspur (376,33) ist natürlich Winterthur zu lesen ; Ambrosius Buatiner (408, 54) ist augenscheinlich verstümmelt aus Büntiner ; Christof Paffilar (274. 23) ist ein Pavillard ; Georg Garmarswyl (275, 44) aus der Familie Garmiswyl ; Ludwig Bawiler (454, 6) ein Pavillard ; Caspar Roze (566, 14) ein Ratze ; Joannes Pütung (590, 12) ein Python ; desgleichen Pankraz Bittung (609, 10), ebenso Joh. Ulr. Pettung (822, 44) ; die vielen a Pascuis sind Vonderweyd.

Wir sehen dem Abschluß der trefflichen Ausgabe, die dem Bearbeiter zum hohen Verdienste gereicht, mit Spannung entgegen und drücken den Wunsch aus, es möchte die Basler Matrikel ihr recht bald folgen.

A. Büchi.

René Poupardin, Le Royaume de Bourgogne (888-1038). Etude sur les origines du royaume d'Arles, XL-511 p. 8°. Paris, Champion, 1907. [Fr. 18.] Forme le fasc. 163 de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.

Depuis les études d'ensemble publiées il y a un demi-siècle par Fréd. de Gingins, le travail que nous annonçons est le plus important et le plus complet qui ait paru sur ce vaste sujet. M. Poupardin a profité de documents nouveaux, d'études de détail récentes, ce qui lui permet de rectifier sur de nombreux points l'œuvre de son prédécesseur. Il le fait parfois avec dureté et injustice. Fréd. de Gingins a pu se tromper dans l'appréciation de certains documents ; quelques-unes de ses thèses manquent de solidité. Mais aux yeux de tous ceux qui ont connu et pratiqué le grand historien vaudois, sa bonne foi est incontestable, et le savant français aurait pu lui savoir plus de gré de l'important travail de défrichement auquel il s'est livré. Notons toutefois qu'à cet égard, le nouveau livre de M. Poupardin montre plus de modération que le premier paru il y a six ans et consacré au royaume de Provence.

Cette réserve faite, et il nous semble qu'elle était nécessaire, relevons brièvement ce qui, dans le *Royaume de Bourgogne*, intéressera particulièrement les lecteurs romands.

Avec raison, M. Poupardin renonce définitivement aux expressions si impropres et si modernes de Cisjurane et de Transjurane. Pour lui, les Rodolphiens furent tout simplement rois de Bourgogne ou du Jura. L'auteur montre que si Conrad régna sur la Provence, les trois Rodolphe ne gouvernèrent en fait que les Etats dominés par le Jura. Quant aux limites du royaume, de ce côté du Jura, il n'y a guère de difficulté qu'en ce qui concerne Bâle qui semble rattaché dès 1018 au royaume de Germanie, le territoire entre l'Aar et la Reuss, et l'évêché d'Aoste que M. Poupardin suppose n'avoir été rattaché à la Bourgogne que vers la fin du règne de Rodolphe III.

Avec beaucoup de patience, M. Poupardin a recherché quels revenus les Rodolphiens tiraient de leur royaume et quels étaient leurs domaines personnels. Le chapitre est particulièrement intéressant pour nous, en

raison de la donation du comté de Vaud à l'évêque de Lausanne. L'érudit français admet l'authenticité de l'acte, que, d'après lui, aucune objection sérieuse ne peut ébranler. C'est aussi notre avis, et nous croyons que l'effet pratique de cette donation peut être diplomatiquement établi. La plupart des objections que l'on a pu faire s'évanouiront d'ailleurs à la lecture de l'appendice *Episcopatus et Comitatus* qui présente la question sous un jour nouveau.

M. Poupardin a cherché à se débrouiller au milieu des comtés et des *pagi* qui apparaissent dans les chartes du Xme siècle. Nous ne savons trop s'il faut faire une distinction aussi nette qu'on l'a faite jusqu'ici entre le comté de Genevois et celui des Equestres. On voit Satigny et le quartier de Saint-Gervais faire partie du comté des Equestres ; Mauraz et Chéserex sont dans le pays de Genève et le comté des Equestres ; et d'autre part, aucun comte de Genevois ne figure en même temps qu'un comte des Equestres. N'en tirons aucune conclusion qui serait téméraire. Bornons-nous à un point d'interrogation. Mentionnons ici que, pour M. Poupardin, Robert, comte de Genevois, pourrait être à la fois le neveu du comte Manassès du plaid d'Eysin et le fils d'un comte palatin Conon qui paraît en 1016. A propos de la prétention qu'avait Lausanne à représenter l'ancienne cité des Equestres, l'auteur accorde peut-être une créance trop forte aux indications de Blanchet, sur lesquelles les numismates d'aujourd'hui font des réserves.

Le *pagus lausannensis* est sans contredit une division du comté de Vaud, mais comme il s'agissait du territoire qui était au cœur du comté, on a peut-être employé ce nom pour désigner le comté lui-même. Cependant, quoique M. Poupardin le laisse entendre, si le terme *pagus valdensis* est employé à la place de *pagus lausannensis*, on ne voit jamais que celui-ci se soit étendu hors du pays situé entre l'Aubonne et la Glâne, et il n'est jamais question de comté de Lausanne. L'auteur ne se rend d'ailleurs pas toujours très bien compte de la topographie de notre pays. C'est ainsi que pour lui Yverdon est au comté de Neuchâtel ; la scène majestueuse de la Trêve-Dieu s'est déroulée non pas sur la colline de Montriond près Lausanne, mais dans le cirque de Montherond ; l'auteur tient à donner Wiflisbourg comme capitale du *pagus Vuisliacensis* « en français Willie ». Quant aux raisons qui lui font refuser de mettre le *pagus Everdunensis* sur le même pied que le *pagus Vuisliacensis*, elles ne nous semblent pas suffisantes. Notons au passage que, sans connaître le travail de Ch. Morel sur le comte Turimbert, M. Poupardin, comme l'écrivain genevois, fait de ce dernier un comte de Vaud et non d'Ogo ou de Gruyère.

M. Poupardin partage entièrement la manière de voir de M. de Manteyer sur les origines de la maison de Savoie. On sait que, d'après ce système ingénieux, Humbert aux Blanches-Mains serait fils d'un autre Humbert, fils d'Hugues, comte de Troyes et de Savoie, fils lui-même de Garnier, vicomte de Sens. Humbert était, on s'en souvient, avoué de la reine Hermengarde, et mari d'une Amélie qui paraît être parente de celle-ci, ce qui explique la faveur dont l'époux jouit.

Les études généalogiques sont toujours arides. On saura néanmoins gré à M. Poupardin des développements auxquels il s'est livré et qui fixent

bien des points jusqu'ici obscurs. Relevons en particulier son étude des origines de Rodolphe Ier et de la famille de Conrad le Pacifique. Sur plusieurs problèmes, il est en désaccord avec M. Gisi qui s'est fait une spécialité de leur examen, comme aussi avec M. de Gingins. C'est ainsi, pour prendre un exemple, qu'il n'admet pas que les évêques Henri de Lausanne et Hugues de Genève aient été les neveux de l'impératrice Adélaïde ; pour lui, le terme de *nepotes* employé dans la *Vie d'Adélaïde* ne s'applique qu'au roi et à l'archevêque Burcard.

Plusieurs chapitres du livre sont consacrés à l'examen de l'état du royaume au point de vue ecclésiastique. Rien de nouveau à signaler dans le chapitre consacré aux évêchés, et qui, pour la Suisse romande tout au moins, nous paraît un peu sommaire. A propos de la Trêve-Dieu, M. Poupardin reproche à F. de Gingins d'avoir manqué de critique et de confondre trop souvent les faits et les dates. Mais lui-même tombe dans deux erreurs. L'une consiste, nous l'avons déjà dit, à placer Montriond à Montherond. L'autre est plus grave. Après un savant allemand, l'érudit français donne à l'évêque Hugues, mort en 1036 (ou 1037, car nous croyons pouvoir maintenir cette date), un autre Hugues (au lieu d'Henri) pour successeur, ce qui le fait placer ensuite le synode de Montriond à l'an 1041 au lieu de 1036. La question est intéressante, non seulement à cause du changement de date, mais parce que l'erreur de M. Poupardin brouille l'enchaînement des faits. En réalité, le synode de Montriond précède les mouvements analogues de Provence et de Marseille, et se place au moment même de la révolte de l'archevêque Burcard de Lyon.

M. Poupardin ne connaît pas l'étude que l'abbé Gremaud a publiée dans le *Mémorial de Fribourg* sur l'abbaye de Saint-Maurice. Il consacre, néanmoins, quelques pages intéressantes au royal monastère. Il ne néglige pas Montjoux, Romainmôtier et Payerne. Il fait même du « testament de la reine Berthe » une étude détaillée qui n'est pas la moins intéressante de son livre. Il y attache une telle importance qu'il donne un spécimen de l'écriture des deux copies de Fribourg et de Lausanne.

M. Poupardin fait remonter la copie de Fribourg au XIIme siècle, et celle de Lausanne à la fin du XIme. Pour cette dernière, la seule que nous ayons examinée, nous aurions remonté bien moins haut, et elle ne nous paraissait jusqu'ici que l'œuvre d'un écrivain de la fin du XIIme siècle qui aurait voulu imiter l'écriture du Xme. Ces deux copies ne dérivent pas l'une de l'autre, mais d'un acte antérieur. Le copiste de Fribourg s'est inspiré de l'écriture d'une charte d'Adélaïde en faveur de Romainmôtier.

Que contenait cet acte ancien qui serait la source de deux textes ? M. Poupardin incline pour un acte authentique par lequel Berthe aurait doté l'église Sainte-Marie de Payerne avant que sa fille Adélaïde eût fondé dans cette localité un monastère clunisien. L'érudit français se fonde sur le fait que l'empereur Otton et Adélaïde sont qualifiés de roi et de reine (le couronnement impérial eut lieu le 2 février 962, le testament est de 961 ou plus ancien encore) ; en outre, c'est le seul document qui mentionne la présence de l'archevêque Burcard auprès de Berthe, deux détails qu'un faussaire aurait négligé.

M. Victor van Berchem avait aussi émis l'opinion que la donation de Berthe pouvait être antérieure à la fondation d'Adélaïde. Mais il a fait remarquer que, dans ce cas, on ne saurait admettre telle quelle la teneur du « testament », qui emploie, pour les appliquer à Payerne, les termes mêmes de la fondation de l'abbaye de Cluny par Guillaume d'Aquitaine. Il faut admettre que les scribes du XIIme siècle ont amplifié l'acte qu'ils avaient sous les yeux et qui n'était qu'une donation pure et simple à une église particulière.

Cela ne va pas d'ailleurs sans quelques difficultés qui reposent entre autres sur l'étendue des biens concédés, question que n'aborde pas M. Poupardin. Il semble bien que *Carcerem* et *Pibirsin* soient réellement des formes du Xme siècle pour Kerzers et Prevesin. Mais pourquoi le roi Conrad donne-t-il en 962 à Payerne son alleu de *Curte* (que l'on identifie avec Kerzers) sans faire mention de la libéralité antérieure de sa mère ? D'autre part, la reine Berthe donne au couvent de Payerne l'église de Pully, église dédiée à Saint-Maurice, et l'on voit plus tard encore l'abbaye d'Agaune en possession d'une partie de cette localité. Il serait plus vraisemblable qu'à Pully, les moines de Payerne eussent succédé aux chanoines de Saint-Maurice.

On voit par ceci que si M. Poupardin a avancé l'étude de la question, celle-ci n'est point encore résolue, et il faut espérer que M. van Berchem qui nous a promis une étude sur ce sujet apportera la réponse décisive.

En analysant ainsi le livre de M. Poupardin, nous remarquons que nous nous sommes étendu sur des détails, et que nous n'avons pas assez loué comme elle le méritait une étude qui témoigne de grandes connaissances historiques, d'un sens critique affiné et en même temps d'un esprit prompt à saisir l'ensemble d'un sujet et à tirer d'un fouillis de faits confus de solides conclusions générales. Le *Royaume de Bourgogne* de M. Poupardin est dès maintenant une base de travail indispensable pour nos historiens nationaux et qui met tout autre de même nature à l'arrière-plan.

Maxime Reymond.

Joh. Georg Mayer, Domherr und Professor, Geschichte des Bistums Chur. Erste Lieferung. Stans 1907. Hans von Matt und Co. Verlagsbuchhandlung.

Von den vielgestaltigen schweizerischen Diözesen besaß bisher nur Basel eine zusammenhängende geschichtliche Darstellung. Vautrey's Histoire des Evêques de Bâle datiert aus den 80er Jahren. Nun freut es uns, auch eine Geschichte des in alter und neuer Zeit hochbedeutsamen Bistums Chur ankündigen zu können. Der Verfasser ist bereits durch eine Reihe gediegener Arbeiten im Kreise der schweizerischen Geschichtsforscher bekannt. Wir erinnern nur an seine Geschichte der Gegenreformation in der Schweiz.

Das vorliegende, dem Hochwürdigsten Bischof Battaglia dedizierte Werk ist die Frucht eines Vierteljahrhunderts. Im Jahre 1880 erhielt der

junge Forscher vom Bischof Rampa den Auftrag, eine Geschichte des Bistums zu schreiben, und der Pfarrer von Oberurnen und nachmalige Professor des Kirchenrechtes am Priesterseminar in Chur widmete seitdem diesem seinem Lebenswerke viele Zeit und vielen Fleiß, volle Liebe und volles Verständnis. Die zu benützenden Quellen waren, wie leicht denkbar, großenteils ungedruckt und weit zerstreut. Außer dem bischöflichen Archiv zu Chur, welches ausgiebiges Material bot, und manchen andern schweizerischen Archiven, kamen in Betracht das Statthaltereiarchiv in Innsbruck, das vatikanische Archiv in Rom und die Archive von Mailand und Wien.

Wir glauben dem Verfasser gerne, wenn er im Vorwort sagt, es sei ihm nicht darum zu tun, auf jeden Bischof einen Panegyrikus zu schreiben, sondern um die Wahrheit, die volle Wahrheit. Ebenso begrüßen wir, daß das Werk « Geschichte des Bistums Chur » und nicht « Geschichte der Bischöfe von Chur » betitelt und demgemäß angelegt ist.

Stiftsarchivar P. Odilo Ringholz von Einsiedeln, der das Manuskript durchgesehen, schreibt im Prospekt zum Buche Dr. Mayers Worte wärmster Empfehlung. « Die Bearbeitung der Geschichte der Bischöfe von Chur durch Hochw. Herrn Mayer ist sehr gut und geradezu musterhaft. »

Die Ausstattung des Werkes ist würdig. Eine Reihe von Kunstbeilagen, viele Textillustrationen und zwei Karten kommen dabei zur Verwendung.

Das Werk wird zwei Bände umfassen und erscheint in etwa 16 Lieferungen mit je 64 Seiten, à 1 Fr. 25. Alle 2-3 Monate wird ein Heft zur Ausgabe kommen. Die vorliegende erste Lieferung behandelt die Anfänge des Christentums in Rhätien, seine Erstarkung und sein Wachstum bis zum VIII. Jahrhundert. Eine ausführliche Besprechung soll nach Erscheinen des ersten Bandes folgen.

J. Cahannes.

H. Bouvier, Histoire de l'Eglise et de l'ancien archidiocèse de Sens. Tome Ier, des origines à l'an 1122. XIII-468-VI p. 8°. Paris, Picard ; Sens, Poulain-Rocher, 1906.

L'histoire du diocèse de Sens est liée à celle de l'église de Sion, surtout par le fait de l'analogie qui existe entre les deux mots *Sedunensis* et *Senonensis*. Durant tout le moyen âge, cette ressemblance a créé des confusions. Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'histoire du Valais auront donc bien des fois l'occasion d'aller se renseigner sur les fastes de l'archidiocèse sénonais, dans le livre consciencieux de M. l'abbé Bouvier.

Un érudit des plus autorisés (A. P[oncelet], *Analecta Bollandiana*, t. XXVI, 1907, p. 115) a porté sur l'*Histoire de l'Eglise de Sens* un jugement très favorable, et suggéré tout ensemble quelques rectifications. Nous n'avons pas à y revenir. Nous nous arrêterons, toutefois, à deux personnages particulièrement intéressants pour nous, et sur lesquels nous ne pouvons partager le sentiment de M. B. : saint Séverin d'Agaune et saint Aimé.

Séverin, abbé d'Agaune, aurait vers 506 guéri Clovis d'une maladie grave, après quoi il serait allé mourir à Château-Landon où l'on vénéra dès lors ses reliques. Nous traiterons cette question, avec tous les dévelop-

pements qu'elle comporte, dans nos *Recherches sur les Origines de l'Abbaye de Saint-Maurice*. Rappelons néanmoins dès maintenant : *a*) que tous les témoignages relatifs à Séverin d'Agaune reposent sur une même base, le *Vita Severini ; b*) que ce document a été très sérieusement atteint par la critique de M. Krusch ; *c*) qu'il se trouve en contradiction manifeste avec les anciens textes explicites relatifs à l'histoire de Saint-Maurice. Quant à l'assertion de l'auteur, savoir que « nous avons des attestations certaines du culte de saint Séverin à Château-Landon dès le VIIme siècle » (p. 175), nous ne savons sur quoi elle se fonde. Peut-être sur la *Vie de saint Eloi*, que l'auteur mentionne ailleurs : « Le tombeau de saint Séverin était dès le VIIme siècle l'objet d'un culte religieux dans cette petite ville, et l'on voit par la *Vie de saint Eloi*, I, 32, que celui-ci fabriqua une châsse pour y déposer les ossements du saint » (p. 68). Or voici le texte du *Vita Eligii*, I, 32 : « Hic idem vir beatus [Eligius] inter cetera bonorum operum insignia multa sanctorum auro argentoque et gemmis fabricavit sepulchra, id est Germani, Severini, Piatoni, Quintini ». M. Krusch, pour son édition critique, a utilisé une vingtaine de manuscrits ; aucun ne dit que ce Séverin fût celui d'Agaune, ni que son tombeau fût à Château-Landon. Nous pensons que le S. Séverin vénéré dans cette dernière localité n'avait rien à faire avec Saint-Maurice. Il venait d'ailleurs, ce qui s'explique aisément, à une époque où les *Severini* honorés d'un culte étaient nombreux. On eut l'idée, plus tard, de le rattacher au célèbre monastère, en lui composant une biographie. Le saint Séverin connu en Valais est parfaitement authentique, mais c'est un saint français.

Quant à saint Aimé, persécuté par le roi Thierry III, nous continuons à le considérer comme évêque de Sion. Nous accordons volontiers une certaine valeur aux arguments apportés en faveur du séjour de ce personnage à Sens ; mais aucun d'eux à coup sûr n'est apodictique. M. B. lui-même s'en tient en fin de compte à une conclusion dont il faut louer la prudente réserve : « Nous inclinons à penser que l'exilé de Péronne a dirigé quelque temps du moins l'Eglise de Sens » (p. 460). Mais les raisons ne manquent point pour faire de notre Amatus un évêque sédunois. Selon M. B., « Aimé ne pourrait être placé qu'après 716 » sur la liste épiscopale de Sion (p. 458). Cela n'est pas exact. Sion n'a aucune liste antérieure au XVIme siècle (Cf. nos *Origines des Evêchés de Genève, Lausanne et Sion*, p. 4-5). Tous les catalogues connus ont peu d'autorité. L'historien doit aujourd'hui reconstituer la série des évêques de Sion par des études particulières. Or, entre Protasius (650) et Wilcharius (762), il y a un siècle entier durant lequel nous ne connaissons aucun titulaire sûr (DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. I, 1907, p. 246). Amatus a donc plus de place qu'il ne lui en faut, au temps de Thierry III (675-691). Sens a quatre listes anciennes, antérieures à la fin du XIme siècle, et dignes de confiance. Aucune d'elles ne connaît Amatus. Cet évêque se trouve intercalé dans des catalogues à partir du XIIme siècle [1], mais entre Lupus et Médérius, soit entre 614 et 627,

[1] A cette époque, du reste, Amatus figure dans un Martyrologe valaisan comme évêque de Sion. Cf. *Revue d'Histoire ecclésiastique suisse*, 1907, p. 20,

c'est-à-dire une cinquantaine d'années avant la naissance de Thierry III. Cela nous paraît fort. Enfin le plus antique témoignage explicite au sujet d'Aimé se trouve dans la *Vie de sainte Rictrude*, par Hucbald, auteur du Xme siècle. L'évêque y porte le qualificatif de *sedunensis*. La variante *senonensis* existe ; mais, outre que cette dernière leçon est de fait moins probable, elle est encore théoriquement plus difficile à admettre. *Senonensis* était en France mieux connu que *Sedunensis* ; on comprend que celui-là ait été substitué à celui-ci par les copistes. L'inverse étonnerait davantage.

Ces deux réserves que nous venons de faire ne portent que sur des points de détail. L'important, ce qu'il faut retenir, c'est le service qu'un livre comme celui de M. l'abbé Bouvier peut rendre. Si des ouvrages semblables existaient pour toutes les églises, le travail des historiens deviendrait aisé. L'histoire générale se base sur les histoires particulières : il est mille difficultés de détail qui ne peuvent être résolues que sur place. Aussi souhaitons-nous que M. l'abbé Bouvier trouve un bon nombre d'imitateurs.

M. Besson.

Eduard Wymann, Geschichte der katholischen Gemeinde Zürich. Denkschrift zur Feier des hundertjährigen Bestandes der Pfarrei. Zürich, Börsig, 1907. 207 S. 4°. Brosch. 2 Fr. 50, geb. 4 Fr.

Es war ein glücklicher Gedanke, den hundertjährigen Bestand der katholischen Pfarrei Zürich durch Herausgabe einer eigenen Festschrift zu feiern und darin die Geschichte der Pfarrei zu verewigen. Eine nicht weniger glückliche Fügung möchte ich darin sehen, daß für die Bearbeitung dieser Aufgabe eine in jeder Hinsicht so überaus geeignete Kraft gefunden wurde in der Person des jetzigen Kantonsarchivars von Uri, Eduard Wymann, der sich als Historiker schon durch eine stattliche Reihe tüchtiger Arbeiten ausgewiesen und durch seinen mehrjährigen Aufenthalt als Kaplan im Elisabethenheim in Zürich auch mit den Verhältnissen der Zürcher Katholiken, ihrer Seelsorge, ihren sozialen Einrichtungen hinlänglich vertraut gemacht hat. Die Aufgabe war keine leichte, wenn zunächst ein allgemein verständliches Volksbuch erstellt und dabei doch wissenschaftlichen Anforderungen genügt werden sollte. Verfasser verstand es in vorzüglicher Weise, dieser doppelten Anforderung zu genügen ; bei aller wissenschaftlichen Gründlichkeit und Brauchbarkeit ist es doch frisch und anziehend geschrieben, mit gelehrtem Ballast nicht überladen und für jedermann verständlich und interessant. Wir müssen es ihm vor allem hoch anrechnen, daß er dem naheliegenden Drängen auf gänzlichen Verzicht des gelehrten Apparates nicht nachgegeben und dasselbe auf einer einwandfreien wissenschaftlichen Höhe gehalten hat.

Eine Pfarrei, die es in einem Jahrhundert von wenigen hundert auf 43,655 Seelen bringt, wobei allerdings die Altkatholiken durch Nachsicht des eidgenössischen statistischen Amtes mitgezählt sind, und damit die größte katholische Gemeinde der Schweiz geworden, hat ihre Geschichte. und zwar eine ruhmreiche, und es verlohnt sich wohl, das Werden und Ent-

wickeln derselben bis ins einzelne zu verfolgen. Allein als echter Historiker begnügt sich Wymann nicht damit, sondern es reizt ihn, zurückzugreifen bis zur Reformation und die Anknüpfung zu suchen an jene mächtige katholische Gemeinde, die dem Zwinglischen Reformeifer zum Opfer fiel und die Schicksale des katholischen Kultus in Zürich seit Ausgang der Reformation bis zur Gründung einer neuen Pfarrei zu verfolgen. Was er da aus alten Chroniken und Protokollen und aus dem Dunkel der Archive ans Licht gezogen, ist sozusagen alles neu und unbekannt und muß auch den Protestanten in hohem Grade interressieren. Vielleicht zum ersten Male wird hier die Abschaffung des katholischen und die Einführung des evangelischen Kultus an der Hand der Quellen von katholischer Seite geschildert und das gewalttätige Vorgehen, das von den evangelischen Chronisten und Geschichtsschreibern nur schonend angedeutet zu werden pflegt, unverblümt charakterisiert, aber auch der Widerstand der Altgläubigen gegen die Durchführung der Neuerung gebührend ins Licht gesetzt. Bei aller durch die Anlage gebotenen Kürze ist dieses Kapitel eines der inhaltschwersten, und diese gründliche Durchforschung der bekannten und weniger bekannten Quellen zieht sich auch durch die folgenden Kapitel bis zur Gründung der Pfarrei, die in ihrer Bedeutung weit über die Lokalgeschichte hinausreichen, indem sie eine Fülle von größeren und kleineren Notizen zur politischen, Kultur- und Kunstgeschichte enthalten, die aus den abgelegensten Quellen herbeigeholt aber glücklich in den Verlauf der Darstellung eingefügt sind. Für die Vorgeschichte der Pfarrei sind vor allem die Pfarrregister des benachbarten Stiftes Fahr von großer Bedeutung, die bisher noch nie Verwendung fanden, und die es allein ermöglichen, daß wir über diese Epoche überhaupt uns noch Kenntnis verschaffen können, ganz abgesehen von der darin enthaltenen Fülle von Notizen personalgeschichtlicher Natur. Aber auch in den mehr allgemein historischen Partien begnügt sich Verfasser nicht damit, den besten bekannten Gewährsmännern zu folgen, sondern er versteht es, überall aus unedierten Quellen neue und oft überraschende Züge in sein Gesamtbild in äußerst glücklicher und wirksamer Weise einzufügen. So finden wir z. B. manche wertvolle Personalien über Persönlichkeiten, die in den Freiheitskämpfen und bei der französischen Invasion v. Jahre 1798/99 eine Rolle gespielt haben, und die zugleich für die katholische Gemeinde in Zürich in Betracht kommen wie über P. Karl Styger und Pfarrer Joseph Käslin, P. Secundus Loretan, Jakob Käser, Exjesuit, und Kaspar Joseph Wyrsch von Buochs.

Mit besonderer Ausführlichkeit wird die Gründung der katholischen Pfarrei im Jahre 1807 behandelt und auch aller jener Männer geistlichen und weltlichen Standes gedacht, denen dabei ein besonderes Verdienst zukommt. Es sind von den letztern drei Ausländer, zwei Franzosen und ein Tiroler, von ersteren insbesondere der Rheinauer Mönch P. Wolven Zelger. Das denkwürdige Regierungsdekret vom 10. September 1807, das die Bildung einer katholischen Gemeinde, allerdings nicht ohne beschränkende Vorbehalte, gestattete, wurde mit Recht im Wortlaute in den Text aufgenommen in rei memoriam! Unter den Gönnern der jungen Gemeinde finden sich neben Fürstprimas Dalberg und Generalvikar Wessenberg besonders

auch ausländische Wohltäter, während die schweizerischen Klöster sich anfänglich reserviert hielten. In der Auswahl der zum Teil überreich fliessenden Nachrichten aus neuerer Zeit zeigt der Verfasser seine glückliche Hand und weise Beschränkung, je mehr er sich der Gegenwart nähert, wo die historische Perspektive mangelt, Verdienst und Fehler vielfach noch lebender Persönlichkeiten eine begreifliche aber auch gerechtfertigte Zurückhaltung auferlegen. Auch hier müssen wir den Takt des Verfassers loben, wenn vielleicht manche, die in dem Buche eine Verhimmelung wirklicher oder vermeintlicher Verdienste zu finden glaubten, dasselbe etwas enttäuscht aus der Hand legen. Wem es aber um objektive Feststellung und sachliche Beurteilung der Verhältnisse zu tun ist, der wird dem Verfasser aufrichtigen Dank wissen für seine vornehme Zurückhaltung, die jedem Verdienste den ihm zukommenden Platz anweist und das Lob der Gegenwart der Zukunft überläßt. Eine erstaunliche Belesenheit und Vertrautheit mit Quellen und Literatur, die auch die entferntesten Beziehungen und Personalverhältnisse zu erklären weiß, begleitet den Verfasser auch in diesem Abschnitte, und ohne polemische Schärfe werden mit unerbittlicher Genauigkeit manche Irrtümer früherer Darstellungen berichtigt. In lapidaren aber umso eindrucksvolleren statistischen Übersichten entrollt Verfasser zum Schlusse ein Bild der katholischen Organisationen Zürichs in Kirche, Schule, Vereinswesen und Presse mit knappen aber wegen ihrer Zuverlässigkeit willkommenen Zahlen und Daten. Zum Schlusse sei auch der künstlerische Schmuck von 73 wohlgelungenen Illustrationen aus den verschiedensten Epochen und mannigfaltiger Art sowie das treffliche Personen- und Ortsregister rühmend erwähnt.

A. Büchi.

E.-A. Stückelberg, Denkmäler zur Basler Geschichte. 33 Tafeln mit begleitendem Text und 10 Abbildungen. Basel, Schärer & Zimmermann, 1907.

M. Stückelberg nous présente au début de son recueil une dalle funéraire du VIme siècle, ornée de deux colombes ; un sarcophage à peu près de la même époque, mais utilisé de nouveau plus tard pour l'évêque Rodolphe († 917, 20 juillet) : RVODOLFVS EPS A PAGANIS OCCISVS XIII KL AVGVSTI. Les tables I-IV reproduisent des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université : une page d'Isidore, en écriture irlandaise du VIIIme siècle, et trois feuillets d'un évangéliaire carolingien où l'on retrouve l'influence de l'école calligraphique de Tours.

Les sculptures du Xme et du XIme siècles provenant du Münster (pl. V-VII-VIII), celle surtout qui retrace la passion de saint Vincent, sont d'un grand intérêt même pour l'histoire de l'art en général. Mais nous devons une mention particulière au travail contemporain de Landeolus. Les œuvres d'art antérieures à l'an 1000 sont si rares, si difficiles à dater, que l'on recueille avec le plus grand soin celles d'entre elles dont l'époque est sûre. Elles servent de point de repère à travers la période ténébreuse qui va des productions mérovingiennes aux chefs-d'œuvre romans. Ici le sculpteur a représenté le Christ en croix, entouré de deux soldats ; l'un tient

une éponge, et l'autre paraît frapper de sa lance le côté du Crucifié. Quelques mots font connaître l'inspirateur du travail : † LANDEOLVS EPS HOC OPVS FIERI IVSSIT. L'évêque Landeolus vivait en 960.

M. Stückelberg qui s'est fait de l'étude des reliques une spécialité leur consacre, cela va sans dire, plusieurs chapitres du présent ouvrage (pl. IX, XI, XII, XIII, XIV). Celle de saint Himier est digne de remarque. Plusieurs églises possèdent des lambeaux d'étoffe avec une mention comme celle-ci : *De stola sancti Himerii*. M. Stückelberg reproduit une partie du considérable morceau conservé à Mariastein. Comme les étoffes de cette nature ont été particulièrement répandues par les Arabes au XIme et au XIIme siècles, il pense que la *Stola sancti Himerii* n'est qu'un lambeau du voile où l'on enveloppa à cette époque les ossements du saint. Il y aurait intérêt à étudier cette relique de plus près. L'authentique de Mariastein, par la forme de ses lettres, appartient au moins au XIIme siècle ; il peut être du XIme. A ce moment le lambeau d'étoffe était vénéré en dehors du tombeau, comme ayant précédemment appartenu aux ornements sacerdotaux d'Himier. Il est donc antérieur.

Signalons encore — en nous contentant de les énumérer ; car il faudrait détailler beaucoup plus, si l'on voulait insister sur tout ce qui est intéressant — la Rose d'or de Bâle (pl. XVI) ; la plus ancienne bannière de la même ville (pl. XVIII) ; de nombreuses armoiries (pl. XIX, XX, XXV, XXIX, XXX) ; plusieurs objets provenant du Münster (pl. XXI, XXII, XXIII, XXIV) ; des peintures murales provenant de l'église Saint-Pierre, où figure entre autres saint Himier, en habits sacerdotaux, recevant l'*ungula immantssimi grifi* (pl. XXVII, XXVIII) ; enfin deux dalles funéraires et un portail, splendides échantillons de l'art gothique bâlois au XVIme siècle.

Nous avons bien des fois rendu hommage au talent avec lequel M. E.-A. Stückelberg sait donner de l'attrait à ses livres par le nombre et la beauté des illustrations. Les 33 planches en phototypie qu'il nous offre aujourd'hui sont merveilleusement réussies. Elles font honneur à la maison Schärer et Zimmermann qui a exécuté le travail, mais aussi à l'artiste qui l'a inspiré. Notre distingué collaborateur, membre depuis l'an dernier de la Société des Antiquaires de France, a une fois de plus mérité tout ensemble et de l'histoire et de l'archéologie.

M. Besson.

BIBLIOGRAPHIE

I. Bücher — Livres.

Bernouilli, C. C., Die Statuten der philosophischen Fakultät zu Basel (in der ältesten uns erhaltenen Redaktion vom Jahre 1464 herausgegeben). Festschrift zur 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner.

Beyerle, C., Das ehemalige Augustinerkloster zu Konstanz. Zwei Vorträge. Konstanz 1905.

Blocher, E., Die Entstehung der französischen Schweiz. Zur Erklärung der Stellung der Deutschen Sprache in der Eidgenossenschaft und in den einzelnen Ständen. (Sonderabdruck aus « Deutsche Erde ») II-2 S. 4°. Gotha, Perthes, 1907.

Boislisle, J. de, Les Suisses et le marquis de Puysieulx, ambassadeur de Louis XIV, 1698-1708. Documents inédits. IV-CXXVIII-199 p. gr. 8°. Paris, Plon-Nourrit, 1906. [Fr. 7.]

Bruchet, M., Le château de Ripaille, ouvrage illustré de 15 héliogravures, avec des pièces justificatives et un glossaire. VIII-650 p. 4°. Paris, Delagrave, 1907. [Rel. Fr. 60.]

Brück, H., Geschichte der katholischen Kirche im 19. Jahrhundert. Band 4. XVI-560 S. 8°. Münster in W., Aschendorff, 1907. [Mk. 7,50.]

Buetti, G., Note storiche religiose delle chiese e parrocchie della Verzasca, Gambarogno, Valle Maggia e Ascona. 2° vol. 191 p. 8°. Locarno, Pedrazzini, 1907.

Candreia, J., Der Bund zu Vazerol, 27. März 1471. Beilage zum Kantonsschulprogramm der Bündnerischen K. in Chur. Chur, Manatschal Ebner, 1907. [Fr. 1.]

Decurtins, C., Rätoromanische Chrestomathie. VIII (Oberengadinisch, Unterengadinisch). VIII-620 S. 8°. Erlangen, Junge, 1907. [Fr. 25.]

Dillenseger, J., Notice historique sur le château de Lucens. Avec une planche et plusieurs illustrations. Sion, Beeger. 28 p. 8° [Fr. 1.]

Duhr, B., Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge. Bd. I. Freiburg, Herder, 1907.

Gautherot, G., Les Relations franco-helvétiques de 1789 à 1792. 133 p. 8°. Paris, Champion, 1908. [Fr. 4.]

Gautherot, G., La Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle. Tome I. La République rauracienne, XXIII-290 p. 8°, 1 carte. Tome II. Le Département du Mont Terrible (1793-1800). 310 p. 8°. Paris, Champion, 1908. [2 vol. Fr. 30.]

Geiger, L., Jean-Jacques Rousseau. Sein Leben und seine Werke. Mit einem Porträt. 131 S. 8°. Leipzig, Quelle und Meyer, 1907. [Mk. 1 ; geb. 1,25.]

Gohiet, F., Esquisse historique sur la venue de sainte Colette à Nice et les origines de la réforme franciscaine en 1406. 149 p. in-16. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1907. [Fr. 2.]

Gutzeit, P., Die Bodenreform. Eine dogmengeschichtliche-kritische Studie. Diss. Phil. Bern. IV-142 S. 8°. Leipzig, Duncker, 1907.

Heer, G., Die evangelische Synode des Landes Glarus, 1621-1900. Ein Beitrag zur vaterländischen Kulturgeschichte. 63 S. 8°. Schwanden, Aebli-Streiff, 1906. [Fr. 1.]

Heimgartner, C., Die Offizialen des erneuten und konsistorialen Cistercienser-Stiftes Wettingen-Mehrerau, 1227-1907. Erweitert und herausgegeben von D. Willi, O. C. Mit Wappenvignette auf dem Umschlag. IV-72 S. 8°. Limburg an der Lahn, Vereinsdruckerei, 1907. [Mk. 2.]

Hermelink, Die Matrikeln der Universität Tübingen, im Auftrage der württembergischen Kommission für Landesgeschichte herausgegeben. Erster Band : Die Matrikeln von 1477-1600. 760 S. 8°. Stuttgart, 1906. (Interessiert auch die Schweiz, weil sich unter den Immatrikulierten zahlreiche Schweizer befinden).

Hauser, K., Das Augustiner-Chorherrenstift Heiligenberg bei Winterthur (1225-1525). Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur. 1908.

Hoffmann, C., L'Alsace au XVIIIme siècle, publié par A.-M. Ingold. 4 volumes 8°. Colmar, Huffel, 1906-1907. [Souscr. Fr. 30, en libr. Fr. 45.]

Hürbin, J., Barock und Rokoko in der Schweiz. II-31 S. 8°. München, Leutner, 1907.

In occasione del III° Centenario del convento di Faido 1607-1907. Lugano, Grassi, 1907.

La Rive, M. de, Histoire abrégée de la Confédération suisse. 2e éd. 1re partie, de l'origine de la Confédération jusqu'à l'époque de la Réformation. 1 planche. XX-396 p 8°. Genève, Jullien, 1907. [Fr. 3,50 ; rel. Fr. 5.]

Mayer, H., Die Matrikel der Universität Freiburg im Breisgau von 1406-1656, im Auftrage der akademischen Archivkommission bearbeitet und herausgegeben. I. Bd. Einleitung und Text. Freiburg i. Br. Herder, XCIV-992 S. gr. 8°.

Mayer, J. G., Geschichte des Bistums Chur. 1. Lieferung. Stans, von Matt, 1907.

Mayer, J., St-Luzi bei Chur. Geschichte der Kirche, des Klosters und des Seminars. Zweite umgearbeitete und vermehrte Auflage. Festschrift für die Centenarfeier des Seminars. 162 S. 8°. Einsiedeln, Eberle und Rickenbach, 1907.

Urkundenregister für den Kanton Schaffhausen. Hrg. v. Staatsarchiv. Band 2 : 1470-1530. Mit Namenregister. II-343 S. 4°. Schaffhausen, Schoch, 1907. [Fr. 14.]

Wymann, E., Geschichte der katholischen Gemeinde Zürich. VIII-207 S. 4°. Zürich, Börsig, 1907. [Brosch. Fr. 2,50 ; geb. Fr. 4.]

II. Zeitschriften — Revues.

1. Schweiz — Suisse.

Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, t. IX, 1907, Heft 1-3. *Hans Koegler*, Beiträge zum Holzschnittwerk des Urs Graf. — *H. Türler*, Verding mit Meister Lienhart Louberer, Organist und Orgelbauer in Bern, über die Erneuerung und Ergänzung der Orgel in Biel, 1495. — *K. Escher*, Die Heilig-Kreuzkapelle bei Mels und ihre neuentdeckten Wandgemälde. — *W. Wartmann*, Hans Caspar Gallati in Wil, der Glasmaler-Monogrammist H. C. G. — *Siegfried Weber*, Einiges über Tessiner Künstler des 17. und 18. Jahrhunderts. — R. *Durrer*, Patent zu gunsten einer venezianischen Glasfabrik in Locarno. — *J. R. Rahn*, Die Wandgemälde in der Kirche von Brütten. — *H. Lehmann*, Die Glasgemälde in den aargauischen Kirchen und öffentlichen Gebäuden.

Anzeiger für schweiz. Geschichte, XXXVIII, 1907. N° 4. *Besson*, Silentium ou Sallentium? Note pour la critique textuelle de quelques actes anciens. — *M. v. Knonau*. Die Fraumünster-Abtei in Zürich, ein Kanonissenstift. — *H. W.*, Geleits- und Sicherheitsbrief Herzog Johannes von Tirol für die Bürger der Stadt St. Gallen, 1336. — *R. H.*, Zur Geschichte des Ursern-Tales. — *R. H.*, Claus von Hospental, Ammann zu Ursern. — *R. Luginbühl*, Ergänzungen und Berichtigungen zu N. Mittelholzers Oratio San Galli.

Argovia, Jahresschrift der historischen Gesellschaft des Kantons Aargau, XXXII. Band. Aarau, 1907. — *Siegfried, F.*, Zofingen zur Zeit der Helvetik (1798-1803).

Bollettino storico della Svizzera Italiana, 1907, N. 6-9. *Basergu*, I decimani di Como ed i loro possedimenti nel Canton Ticino, nel 1275. — Catalogo dei documenti per l' istoria delle prefettura di Mendrisio e pieve di Balerna dall' anno 1500 circa l' anno 1800 (cont.). — La Censura in Piemonte e la Svizzera.

Revue d'Histoire ecclésiastique suisse, cf. *Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte*.

Revue Historique vaudoise, t. XV, 1907, Mai-Décembre. *M. Millioud*, Examen criminel contre Loys Espaullaz. — *H. Voruz*, Confirmation des libertés et franchises des quatre paroisses de Lavaux à la fin du XVIme s. — *V. van Berchem*, Les dernières campagnes de Pierre II, comte de Savoie, en Valais et en Suisse. — *B. Dumur*, Notes extraites des registres de l'état civil de la paroisse de Pully. — *Ch. Schnetzler*, Pierre Viret et le conflit ecclésiastique avec Berne au milieu du XVIme siècle.

Schweizerische Kirchenzeitung, 7. November 1907. *A. Henggeler*, Briefe von und über Thadd. Müller aus dem Wessemberg-Archiv, gesammelt von Alfons Lauter, Pfarresignat, publiziert von Dr. A. Henggeler.

Schweizerische Theologische Zeitschrift, XXIV, 1907, Heft 5. *F. Vetter*. Die Basler Reformation und Niklaus Manuel.

Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Herausgegeben vom Historischen Verein des Kantons Thurgau. 47. Heft. Frauenfeld, 1907. *R. Wegeli,* Die Truchseßen von Dießenhofen. (Fortsetzung zu Heft 45 der Beiträge.) Bringt u. a. vielfach Neues zur Biographie des bekannten Chronisten Heinrich von Dießenhofen (c. 1300-1376), Chorherr von Beromünster und Propst von Konstanz, Fortsetzer der Kirchengeschichte des Ptolemäus von Lucca.

Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte, I, 1907, Nr. 4. *M. Besson,* Les Evêques de Genève d'Abélénus à Bernard 626-892. — *A. Büchi,* Zur tridentinischen Reform der thurgauischen Klöster. — *A. Vogt,* Charles-Louis de Haller et sa correspondance. — *M. Reymond,* Un faux concernant l'évêque Roger. — *E. Wymann,* Dekan Heinrich Heil. — *L. R. Schmidlin,* S. Gn. Leonard Haas. — Rezensionen. Comptes rendus. — Bibliographie. II, 1908, Nr. 1. *G. Schuhmann,* Thomas Murner und die Berner Jetzertragödie. — *J.-P. Kirsch,* La fiscalité pontificale dans les diocèses de Genève, Lausanne et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle. — *Lütolf,* Anfänge christlicher Kultur im Gebiete Luzerns. — *E. A. Stückelberg,* Ein Titularabt von Fontaine-André. — *L. R.,* P. Maurus Heidelberger aus St. Gallen. — *E. W.,* Der Kaisertitel in der Liturgie. — *E. W.,* Eine biblische Satyre auf den Zerfall des heil. röm. Reiches. — *M. Besson,* Bulletin d'ancienne histoire ecclésiastique suisse pour 1907. — Rezensionen — Comptes Rendus. — Bibliographie.

2. Ausland — Etranger.

Alemannia, Neue Folge, VIII. 1907, Dr. *Hermann Mayer,* Erasmus in seinen Beziehungen zur Universität Freiburg.

Bibliothèque de la Revue d'Alsace, VIII, Colmar, 1906. *Chèvre,* Les suffragants de l'ancien évêché de Bâle.

Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1907. *E.-A. Stückelberg,* Le décor en plâtre dans les églises carolingiennes et romanes de la Suisse, et fragments de stuc de Disentis. — Le même, Coin monétaire de l'antipape Félix V.

Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques, 1905, p. 364-399. — *G. Pérouse,* Documents inédits relatifs au concile de Bâle.

Diözesanarchiv von Schwaben. Herausgegeben von Amtsrichter D. Beck in Ravensburg, 24. Jahrgang. 1906. *Brehm, K.,* Nachtrag zur Geschichte der Konstanzer Diözesanwirren während des Mittelalters.

Forschungen und Mitteilungen zur Geschichte Tirols und Vorarlbergs, IV. *J. Zöchbauer,* Zur Kirchengeschichte Wittens und Innsbrucks aus der Zeit des Bruches zwischen Eugen IV. und dem Basler Concil.

Freiburger Diözesanarchiv, Zeitschrift des Kirchengeschichtlichen Vereins für Geschichte, christliche Kunst, Altertums- und Literaturkunde des Erzbistums Freiburg mit Berücksichtigung der angrenzenden Bistümer,

Neue Folge, VIII. Band (der ganzen Reihe XXXV. Band). *Rieder, K.*, Das Registrum subsidii charitativi der Diözese Konstanz aus dem Jahre 1308. — *Ott, A.*, Die Abgaben an den Bischof bezw. Archidiakon in der Diözese Konstanz bis zum XIV. Jahrhundert.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, Bd. XXXIII, 1907, Heft I. *B. Krusch*, Ein Salzburger Legendar mit der ältesten Passio Afrae.

Romanische Forschungen. Mélanges Chabaneau, 1907. *E. Ritter*, Chanfon de la complainta et desolafion de paitre (pamphlet en patois de Genève par lequel un Jehan des Prés, d'ailleurs inconnu, ridiculise le clergé catholique. — Donne une idée de la chanson populaire à Genève dans les premiers temps de la Réforme.

Revue Alsacienne Illustrée, VIII, 1906. *E.-A., Stückelberg*, St. Odilia und elsässische Kulte in der Schweiz.

Württembergische Vierteljahrshefte, XIV, 1906. *Hauber*, Die Stellungnahme der Orden und Stifte des Bistums Konstanz im Kampfe Ludwigs des Baiern mit der Kurie.

Die Vorgeschichte Abt Bernards II. von St. Gallen

Von A. Scheiwiler.

Von keinem st. gallischen Abte sind uns so ausführliche Erinnerungen aus der Jugendzeit überliefert, wie von dem hochverdienten und bedeutenden Fürstabt Bernard Müller. Da diese « Memoiren » nicht allein das allmähliche Werden und Wachsen einer bedeutsamen Persönlichkeit schildern, sondern außerdem in das intimere Klosterleben St. Gallens und in dessen vielgestaltiges Wirken während einer sturmbewegten Zeit prächtige Einblicke gewähren, so dürfte ein aufmerksames Eingehen auf dieselben — als Einleitung zu einer Art Biographie über Abt Bernard, in dieser Zeitschrift nicht unangemessen erscheinen. Es sei zugleich ein Akt der Pietät gegen das untergegangene, aber im Geiste des Volkes fortlebende Gallusstift, dem wir Nachgeborene bis heute unermeßlich vieles zu verdanken haben. Wir folgen bei unserer Darstellung den einläßlichen und pietätvollen Aufzeichnungen, die ein st. gallischer Mönch und Neffe Bernards in Bd. 194 des Stiftsarchivs hinterlassen hat.

Heimat und Kindheit.

Als Kind angesehener und nicht sonderlich begüterter Bürgersleute im schwäbischen Flecken Ochsenhausen geboren im Jahre 1557, erhielt der Knabe in der Taufe den Namen Bernard, der ihm auch im Kloster verblieb.

Die ersten Jahre seiner Kindheit verlebte Bernard im stillen Frieden seines gottesfürchtigen Elternhauses, wo Beispiele nicht weniger als Worte die Keime des Guten in sein Herz einsenkten. Stürmisch war damals die Welt bewegt. Einen wahren Verzweiflungskampf gegen den

Katholizismus kämpfte die Häresie in ganz Europa. Im Jahre 1558 starb Kaiser Karl V., im Jahre 1560 Philipp Melanchthon, der Vater des Augsburger Bekenntnisses, im Jahre 1561 Kaspar Schwenkfeld in Schwaben « haeresiarcha versutissimus », im Jahre 1564 der Reformator Genfs, 1562 wurde Maximilian II. zum römischen Könige gekrönt.

Vom neunten bis zum sechzehnten Altersjahre besuchte der talentvolle Knabe die Lateinschule des Klosters Ochsenhausen, das zu den bedeutenderen Klöstern im Schwabenland gehörte. Im Jahre 1574, dem siebzehnten seines Lebens, zog Bernard ins Stift des hl. Gallus, um dort Tugend, Zucht und Wissenschaft zu lernen.

Der Gerichtsammann von Ochsenhausen gibt ihm den « eelichen geburtsbrief » mit, daß dieser « Bernhart Müller von weiland Brosi Müllern seeligen, und Magdalena Lützin, so noch im Leben, ehelich erzogen und geboren ». . . . . daß « sich ehegemelter Bernhart Müller, von seiner Kindheit an, bis auf dise Stund anderst nit, denn ganz züchtig, frumblich und ehrlich gehalten und itzt mit guotem Wissen von uns abgescheiden. Daher wir dann ihm alles Liebes und Guotes hiemit nachschreiben. » (27. September 1574.)

Abt Andreas übersendet unter dem 15. Oktober desselben Jahres an Abt Othmar von St. Gallen ein Brieflein zu Gunsten Bernards. Wie es scheint, hatte man dem jungen Novizen Schwierigkeiten gemacht. Abt Andreas betont, daß derselbe nicht fünfzehn, sondern vollständig sechzehn Jahre zähle und « anderst nit, denn umb Gottes, singens und bettens willen den Orden anzunehmen vorhabe », daß er von ehrlicher Abkunft, konfirmiert und gefirmt, vom Kloster Ochsenhausen aus der Leibeigenschaft entlassen, mit keiner heimlichen Krankheit belastet und durchaus nicht zum Ordensstande gedrängt worden sei. « Item er ist auch mit schwartzer Kleidung meines Erachtens bis zu der Profession genugsamb versehen », auch eine Bettstatt habe er. Betreffend die Profeß würde er sich zweifelsohne nach dem Brauche des Klosters St. Gallen richten. Im Kapitel sei niemand ihm verwandt. Man dürfe die sichere Hoffnung haben, daß Bernard im Kloster bleibe und den Obern Freude machen werde. Schließlich erbietet sich Abt Andreas, gegenüber st. gallischen Jünglingen Gegenrecht zu üben. Nicht ohne Grund weist hier der Biograph darauf hin, wie strenge man damals im Kloster St. Gallen — es war die Zeit des allmählichen Erstarkens nach den schweren Schlägen der sog. Reformation — bei der Aufnahme neuer Mitglieder verfuhr, da sogar ein Abt persönlich für einen jungen Novizen eintreten mußte.

Studienlaufbahn.

Nach einjährigem Noviziat wurde Bernard Müller am 26. Dezember 1576 zur Profeß zugelassen « in atriis domus Domini, in medio tui, o Sancte Galle, Jerusalem coelestis. Et vero etiam ea quae distinxerunt labia sua deinceps in omni vita sua fideliter reddidit frequenter sibi occinens illud melliflui sui Patroni : Bernarde, Bernarde, ad quid venisti?» Fast sechs Jahre, von 1577—1583 weilte nun der junge Religiose an der berühmten Universität Dillingen, wohin damals die tüchtigeren st. gallischen Scholastiker häufig geschickt wurden. Aus seiner Universitätszeit sind uns zwei wertvolle Zeugnisse erhalten. Das erste, vom Rektor des Jesuitenkollegiums und der Universität Dillingen, Dr. Theodorikus Canisius, bezeugt am 25. Juni 1583, daß Fr. Bernard Müller ein Jahr dem Studium der Syntax, eines dem der Humanität, eines der Rhetorik und zwei Jahre und acht Monate dem philosophischen Studium gewidmet habe. Am 19. April des Jahres 1582 habe er nach strengem Examen den Grad eines Bakkalaureus der Philosophie erworben, am 18. Juni 1583 denjenigen eines Lizentiaten und zwar summa cum laude. « Praeterea hic pie, placide et honeste versatum esse. »

Das zweite Zeugnis wurde dem heimkehrenden Mönch vom Präfekten der marianischen Kongregation in Dillingen, P. Andreas Mor, mitgegeben. « Die hervorragende Tugend des Fr. Bernard Müller, wodurch er sich bei uns während sechs Jahren ausgezeichnet hat, verdient es, daß wir ihm die beste Empfehlung mitgeben. Denn zum großen Fleiß in den Studien, um deretwillen ihn seine Obern an diese berühmte Akademie und in dieses treffliche Kollegium des hl. Hieronymus gesandt haben, fügte er einen glühenden Tugendeifer. Wie sehr er in der Kongregation der seligsten Jungfrau Maria von Eifer erfüllt war, beweist nicht bloß seine persönliche Bescheidenheit, Gehorsam, Herablassung und religiöse Lebensführung, sondern auch der Umstand, daß er von den Studiengenossen mehr denn einmal mit dem Amte eines Vorstehers der Kongregation betraut wurde. » (Dillingen, d. 19. März 1584).

Einige anziehende religiöse Gedichte aus der Studienzeit Bernards beweisen, daß dem lorbeergekrönten Philosophen auch die Musen nicht abhold waren. Das Lied über die hl. Eucharistie hebt also an :

Pignora Coelicolum Regis testantia amorem :
Sacra canam, pariter magnum et memorabile donum,
Quo locupletantur Christi qui castra sequuntur.

In epischer Breite und mit tiefem Affekt führt es dann die Leidensszenen des hohen Donnerstages vor und schließt mit den ergreifenden Worten :

Lupus ut rapidus daemon loca cuncta peragrat
Estote, ô, vigiles, ne vos ostentatio laedat.
Dixerat, et moestus longe haud resessit ab illis
Succiduis genibus Patrem oraturus ad astra
Brachia sustollens, mox terram amplectitur ulnis,
Largo sudificos humectans flumine vultus.
Nec non sanguineae manabant corpore guttae. Cecini.

Auch die Thesen sind uns im Stiftsarchiv aufgezeichnet, die Bernard beim ersten Examen in der Logik zu verteidigen hatte.

Die Jahre 1583 und 84 waren für den jungen Conventualen von Bedeutung durch den Empfang der hl. Weihen, die ihm der Bischof von Konstanz, Kardinal Markus Sittich von Hohenems, ein Vetter des hl. Karl Borromäus, spendete. Er gab sich selber einen poetischen Denkspruch zur Vorbereitung auf das hl. Meßopfer :

Quis, quid, cui, quas ob causas, det, scito, priusquam
Ausis divino te satiare cibo.
En Deus immeritum sic te amat, esurientem
Ut proprii Unigeniti carne cibare velit.
Hinc cape, quanta fames, mentis depressio quanta
Quantaque mundities debeat esse tibi.
Ne diffide tamen, sed confidenter adito
Commendans te illi, qui tibi tanta parat.
In te collectus, fac tria grata Deo :
Offer cum Superis laudem, Te ipsumque reformans,
Offer, pro cunctis denique funde preces.

Nach Empfang der Priesterweihe wurde Bernard Müller nochmals auf vier Jahre nach Dillingen gesandt, um dem biblischen und theologischen Studium obzuliegen, ein Beweis dafür, welchen Wert das Kloster St. Gallen auf die wissenschaftliche Ausbildung seiner Leute legte. Im Jahre 1588 wurde ihm der Titel eines Bakkalareus der Theologie verliehen, auf Grund einer nachher gedruckten Dissertation « De augustissimo Eucharistiae Sacramento et Sacrificio ».

Kurz vor diesem Examen war Bernard, dreißig Jahre alt, von Abt Joachim zum Dekan des Klosters St. Gallen ernannt worden, ohne aber

deswegen Dillingen zu verlassen oder seine Studien zu unterbrechen. Der Biograph meint dazu launig :

Tantae molis erat Gallenses regere Fratres. Er gewann Ende 1589 durch eine treffliche, ebenfalls dem Druck übergebene Dissertation «de Fide» noch den Grad eines Lizentiaten der Theologie und kehrte nun «aetatem plenitudinis Christi jam assecutus» in sein Kloster zurück, wo seiner große Aufgaben harrten.

Erste pastorelle Tätigkeit.

Mit Feuereifer warf sich der gelehrte Mönch auf das weitere Studium der hl. Wissenschaften und besonders auf die Pflege des Priesteramtes. Einzig für das Jahr 1591 verzeichnet der Biograph zwanzig Predigten, die Bernard in St. Gallen selbst gehalten, für das Jahr 1592 gar einundsechzig, darunter eine concio extraordinaria de Oratione, die vor mehr als 6000 Menschen stattfand. Aus den erhaltenen Skizzen sieht man, daß es fruchtbare, reiflich erwogene und praktisch gestimmte Entwürfe waren, in denen sich mit gründlicher Lehre der klare Einblick in die Verhältnisse des Lebens paarte. Einige Beispiele mögen hier Platz finden.

Dreizehnter Sonntag nach Pfingsten. Thema : Es kamen ihm zehn aussätzige Männer entgegen. Lc. 17. Von der Schwere des geistigen Aussatzes, nämlich der Todsünde. Gehalten zu Wil am 15. September 1591.

Erster Adventsonntag. Thema : Gepriesen sei, der da kommt im Namen des Herrn. Mt. 27. Von der Größe der Wohltat der Ankunft Christi ; von der Art, Christo entgegenzugehen, ihn aufzunehmen und ihm Dank zu sagen. Gehalten zu St. Gallen, am 1. Dezember 1591.

Vierter Advent-Sonntag. Thema : Die Stimme des Rufenden in der Wüste: Bereitet die Wege des Herrn. Is. 40. Sie handelt 1. von dem namenlos unglückseligen Zustand der Seele, in welcher Christus nicht ist ; 2. von dem überaus glückseligen Zustande der Seele, die Christus in sich hat ; 3. wie wir Christus den Weg bereiten müssen, damit er in unsere Seele komme und an seinem Geburtstage geistiger Weise in uns geboren werde. Gehalten zu St. Gallen, am 20. Dezember 1591.

Im Epilogus dieser Predigt heißt es : « Wir haben gehört, daß das Gebet eine Medizin sei gegen alle Übel, darum lasset uns zu ihm recht häufig unsere Zuflucht nehmen, in ihm mit größter Treue verharren

und es mit möglichster Andacht verrichten, besonders mit Abscheu vor der Sünde und Erfüllung der Gebote Gottes. Von Jammer und Not sind wir umgeben. Wir klagen über schlimme Jahre. (Schreckliche Pestzüge gingen damals durch Europa, verbunden mit Krieg und Mißwachs.) Seien wir selber gut, und die Jahre werden gute, ja sehr gute sein. Dessen versichert uns ein herrliches Zeugnis Deut. 28 (lege eum locum, expende, narra, exaggera. Diese Zwischenbemerkung weist darauf hin, daß Bernard seine Predigten nicht vollständig schrieb, sondern sie nach ernstlichem Nachdenken oft ex tempore hielt). Rufen wir zum Schöpfer: laß dein Geschöpf nicht untergehen! Du hast uns nach Deinem Bilde geschaffen, laß dieses Bild nicht verdunkelt werden; du hast uns einen Leib gegeben, der Nahrung bedarf; laß es uns an dieser nicht gebrechen. Deine Schafe sind wir. Weide uns, o ewiger Hirte. Wir kommen zu dir, wie der verlorene Sohn zu seinem Vater, wie Magdalena zu den Füßen deines Sohnes, wie der Schächer am Kreuze und der Zöllner im Tempel. Erhöre, erhöre uns. Amen.»

In der angedeuteten Predigt über das Gebet lautet das Exordium folgendermaßen. Wir lesen bei Math. 15 und bei Marc. 8. Da viel Volk bei Jesus war, habe er, von Mitleid erfüllt, gesprochen: Es erbarmt mich des Volkes und zwar deswegen, weil sie nichts zu essen haben. Wenn ich heute eine so große Volksmenge sehe, wie man sie hier noch selten geschaut hat, muß ich auch sprechen, es erbarmt mich des Volkes und zwar wegen seiner fast unzählbaren Leiden. Warum seid Ihr denn hieher gekommen? Nicht wegen zahlloser Leiden und Trübsale? Wer ist unter Euch, dem nicht irgend ein Leiden vor Augen steht? Wer kennt nicht die Spärlichkeit der Lebensmittel? Wer weiß nichts von unfruchtbaren Jahren? Wer kennt nicht Krieg, Revolution und Aufruhr? Wem sind die mannigfaltigen Krankheiten verborgen? Wer hört nicht immer wieder von den Glaubensirrtümern, die da und dort grassieren?..... Ich habe mich nun entschlossen, Euch das wirksamste Mittel gegen all dieses Unglück anzugeben. Was für eines? Das heilige Gebet, und ich will sprechen 1. von der Beschaffenheit, 2. vom Nutzen des Gebetes.

Mit gleichem Eifer setzte der Dekan seine Predigttätigkeit in den folgenden Jahren fort. Im Oktober 1593 mußte er nochmals auf kurze Zeit nach Dillingen reisen, um durch den Doktorgrad der Theologie seine Studien zu krönen. Unter dem 21. Oktober richtet der Doktorand ein Bittgesuch an die theologische Fakultät. «Welche Wissenschaft und welche Unbescholtenheit des Lebens zur Erlangung dieser erhabenen Würde (des Doktorates) erforderlich sei, weiß ich wohl. Da ich aber in

mir die Anfänge nur dieser Vorzüge erblicke, dürfte ich mit Recht als anmaßend erscheinen, wenn ich aus eigenen Stücken darum bäte. Da indessen ein anderer, dem volle Gewalt über mich zusteht, mir solches auferlegt hat, wollet Ihr es nicht der Anmaßung, sondern dem Gehorsam zuschreiben. »

Mit einer kurzen Vorrede, worin er sich selber in hübscher Weise einem von mächtigen Wällen umschlossenen Krieger vergleicht, leitet der Doktorand die öffentliche Disputation am 25. Oktober 1593 ein. Und diese Wälle ? « Aggeres inexpugnabiles sunt opera theologica doctoris... Confido affuturum illum, qui pollicitus est, se daturum os et sapientiam. »

Am folgenden Tage fand die feierliche Promotion statt, wobei der Promotor als Sprecher der Universität eine bemerkenswerte Rede hielt. Man wundere sich wohl, so redet der Sprechende die erlauchte Versammlung an, daß aus der Universität Dillingen so wenig Doktoren der Theologie hervorgehen. Und man wundere sich vielleicht noch mehr, daß diese ausgezeichnete Ehre nun gerade auf einen Mönch gefallen sei, dessen Leben ja im vollen Gegensatz zu allen Ehren dahinfließen soll. Der Redner erörtert dann die Gründe, weshalb viele nicht zu diesem höchsten Grade emporsteigen. Es sind die Schwäche des Geistes, das Aufreibende des Studiums, die Sublimitäten der Theologie, Mangel an Energie und tiefinniger Frömmigkeit etc. Er schließt dann mit den für Bernhard ehrenden Worten: « Jene, die in den verflossenen Jahren auf dieser Akademie geweilt haben, sahen in ihm einen religiösen, gelehrten, frommen, liebenswürdigen und bescheidenen Mann, der über alle zu spendenden Ehren erhaben war, decus scholarum, lumen Collegii divi Hieronymi, ornamentum Academiae. Es schmückt ihn heute die Akademie mit ihren höchsten Ehren, er aber hat sie zuvor, nicht eine Stunde oder einen Tag nur, sondern während *zehn Jahren* durch Tugend, Wissen und Beispiel geschmückt.

Quia igitur reverende doctissimeque P. Bernarde tam liberalem te erga hanc Academiam annos permultos constanter praestitisti, ego quoque, omnium nomine, quos expectas et possum honores conferam, ubi catholicam fidem de more professus fueris. »

Bernard, mit den höchsten Ehren der Universität geschmückt, ergreift das Wort zum innigen Danke gegen alle, die ihn zum herrlichen Ziel geführt. Sein erster Dank gilt der göttlichen Vorsehung, die es den Obern eingab, ihn so lange studieren zu lassen, welche die Talente verliehen und die oft schwankende Gesundheit immer wieder

gestärkt hat. Der zweite Dank gebührt der Jungfrau und Gottesgebärerin Maria, der Patronin des Kollegiums (D. Hieronymi) und des Benediktinerordens. Weitern Dank spricht er aus dem Fürsten, dem Rector magnificus, den Professoren u. s. w.

Der Biograph macht bei Mitteilung dieser Rede die Bemerkung, Bernard sei von schwächlicher Gesundheit gewesen, so daß ihm der Arzt Rotmund von St. Gallen, eine der ersten Autoritäten damaliger Zeit, bei der Wahl zum Abte nur sechs Jahre prophezeit habe. Dennoch erreichte der schwache Mann, dank seiner Selbstbeherrschung und nüchternen Lebensweise ein beträchtliches Alter. « Ense cadunt multi, perimit sed crapula plures. »

Scherzweise sprach wohl unser Abt :

Non est in medico semper, relevet ut aeger.
Contra vim mortis non est medicamentum in herbis seu hortis.

Auch hatte er den Grundsatz :

Si tibi defuerint medici, medici tibi fiant,
Haec tria : mens hilaris, requies, moderata diaeta.

Abt Bernard besaß auch eine wohleingerichtete Apotheke, die ihm namentlich in spätern Jahren viele Dienste leisten mußte. Auch zum Grabe der hl. Beta bei Waldsee, die « guot Bet » genannt, einem früher sehr beliebten süddeutschen Wallfahrtsort, pilgerte Bernard II., nicht ohne Linderung seiner Leiden zu erlangen.

Mit einem glänzenden Diplom ausgerüstet zog der Doktor heim nach St. Gallen. Wir entheben dem Dokument nur eine Stelle. « Nach Verleihung der Doktoratsinsignien und nach Vollendung der gewöhnlichen Ceremonien hielt der neue Doktor eine Vorlesung über jene Stelle im zweiten Korintherbrief Kap. 9 : Unusquisque prout destinavit... eröffnete darüber eine theologische Disputation.» Mit feierlicher Absingung des Te Deum nahm der schöne Akt sein Ende. Nach St. Gallen zurückgekehrt, weihte sich der Dekan aufs neue dem Predigtamte mit rastlosem Eifer.

Abtwahl im Jahre 1594.

Das Jahr 1594 war für Stift und Land St. Gallen ein schweres und ereignisvolles. Verheerend zog eine schreckliche Pest durch die Lande und trat auch im Stiftsgebiet so drohend auf, daß alle Insassen des Klosters an sichere Orte entlassen wurden. Nur sechs Mönche, an ihrer

Spitze P. Bernard Müller, bleiben mit Abt Joachim zurück, mit Unerschrockenheit dem Dienste der Kranken und des geängstigten Volkes sich weihend. Da wurde am 24. August Abt Joachim, als er eben von der Kanzel aus mit glühender Beredsamkeit — er war ein ausgezeichneter Prediger — das Wort Gottes verkündete, vom Schlage gerührt, sank zu Boden und mußte von den Dienern bewußtlos weggetragen werden. Noch lebte er bis abends 9 Uhr und konnte verschiedene letzte Anordnungen treffen. Ein wissenschaftlich bedeutender Prälat und ein Ordensmann von seltener Frömmigkeit schied mit ihm aus dem Leben. Er hatte 17 Jahre, 6 Monate und 27 Tage regiert. Weniger Glück war ihm beschieden in der Verwaltung des zeitlichen Besitzes.

Der Dekan berief sofort die abwesenden Patres nach St. Gallen zur Beerdigung des verstorbenen Abtes und zur Vornahme einer neuen Wahl. Vor der Pest seien sie jetzt sicher, da weder Abt Joachim an ihr gestorben sei, noch sonst jemand im Kloster krank darniederliege.

Am 27. August 1594 fand das Begräbnis statt, sofort darnach die Neuwahl. Sie fiel auf den Dekan Bernard Müller, der wie kein anderer Conventuale sich für das schwere Amt eignete. Sogleich ward auch dem harrenden Volke die geschehene Wahl verkündet und ein Bittgesuch nach Rom gesandt, das neben genauer Darlegung der geschehenen Wahl deren Bestätigung durch Papst Clemens VIII. erflehte. Die Absender bekennen darin vom Neugewählten: « Qui licet ad onus sibi impositum portandum se inhabilem multifarie lacrimando excusaret, tandem tamen deliberatus divinae voluntati nolens resistere consensum dedit. »

Inzwischen aber erhoben sich unerwartete Schwierigkeiten gegen die Bestätigung der Wahl. Einige Irländer (Scoti), die damals im Kloster St. Gallen waren, stellten eine Reihe von Forderungen auf, gegen die sich Bernhard mit aller Entschiedenheit wehrte. Sie erklärten nämlich in einer Bittschrift an den Papst, daß Gallus, ihr Landsmann, das Kloster gegründet und eine Reihe von Irländern zu Nachfolgern in der Klosterverwaltung gehabt habe, daß auch in den klösterlichen Statuten die Forderung stehe, wenn ein Irländer im Kloster sei, müsse dieser bei der Wahl bevorzugt werden; auch habe das Kloster 100,000 Gulden jährliche Einnahmen. Diese widerwärtige Affäre verzögerte die Bestätigung bis kurz vor Weihnachten und rief einem vielseitigen Briefwechsel. Siegreich widerlegt Bernard die Gründe seiner Gegner. Gallus habe das Kloster gar nicht gegründet, « si de vero monasterio et fundatione in bonis intelligant »; er wollte ja nur eine Einsiedelei an

der Steinach beziehen, um da die letzten Lebenstage zuzubringen; der eigentliche Gründer und erste Abt sei vielmehr Othmar, kein Irländer, sondern ein Schwabe. Die 100;000 Gulden Einkünfte seien eine Aufschneiderei, ebenso die Behauptung, es hätten viele Irländer nach Gallus die Abtei geleitet. Daß zufällig dem Stift angehörige Irländer bei der Abtwahl den Vorzug hätten, widerstreite der Benediktinerregel sowohl wie dem allgemeinen Rechte. Auch dagegen verwahrt sich der Abt entschieden, daß er zwei irische Studenten im Kolleg zu Dillingen auf Kosten seines Klosters erhalten solle, was ihm als Ausweg aus der Schwierigkeit von Rom geraten worden war. « Jch werde noch sehr lange Jahre und vielleicht mein ganzes Leben lang zu schwitzen haben (sudandum mihi erit), bis ich die bei der Ungunst der Zeiten entstandenen Schulden abbezahlen kann. Ich werde schon froh sein, wenn ich nur einige aus meinen Mitbrüdern an blühenden und ehrenvoll bekannten Studienorten ausbilden kann, geschweige, daß ich noch Fremden hiezu Hand reichen könnte! Hat nicht außerdem, o Jammer, die Häresie einen großen Teil der Untertanen von St. Gallen angesteckt? Muß nicht das nun meine erste Sorge sein, daß die Häresie ausgerottet und die wahre katholische Religion wieder eingepflanzt und verbreitet werde? Deshalb bitte und beschwöre ich Euere Excellenz (Kardinal Paravicini), mir den gänzlichen Erlaß dieser Last zu erlangen, und den leeren, erlogenen Ansprüchen der Irländer entgegenzutreten. Quaeso non addatur afflictio afflicto. »

Es geht aus einigen Briefen auch mit Sicherheit hervor, daß Abt Bernard um diese Zeit beim Papst verklagt wurde, als wäre er gegen die Häretiker im Toggenburg zu nachsichtig, zum Schaden der katholischen Sache.

Schließlich gelang es dem energischen Mann, wenige Tage vor Weihnachten, am 17. Dezember 1594, die Bestätigungsbulle zu erlangen. Die Benediktion wurde bis auf den 16. October 1595 verschoben, weil die im Jahre 1594 ausgebrochene und noch nicht ganz erloschene Pest eine größere Menschenansammlung als gefährlich erscheinen ließ.

Gleich nach erfolgter Wahl hatten übrigens die vier Schirmorte des Klosters, Zürich, Luzern, Schwyz und Glarus dem Neugewählten in herzlichen Ausdrücken gratuliert. So schreibt ihm z. B. Zürich: « Wir haben us der ehrwürdigen, christlichen, unserer lieben Herren und fründen Dekan und Convents des Gottshus St. Gallen Schriben verstanden, wie sy uf absterben, wylands des hochwürdigen Fürsten und Herrn Joachims, seliger Gedächtnuß an desselben statt Ew. Gnaden zu

einem Abt und Prälaten bemelts Gotshuses erwelt, zu welcher Wal wir hiemit Ew. Gnaden vil Glücks und langwirige Regierung wünschend. » Dann wird die Erneuerung des Schutz- und Schirmrechtes angedeutet, « dieweil in itziger zeit des Gottshuses Unterthanen an vielen Orten von Gott dem allmächtigen mit der Straf der Pestilenz heimbgesucht werdint, so habend wir unsers teils solich werk (die Bündniserneuerung)) dismalen uf ander gelegenere zeit zugestellt. Und wenn denn die sterbenden Löuf (als zu hoffen bald geschehen werde) widerumb vergangen, so wellènd wir alsdann nit ermangeln, verrichten zu helfen. »

Ein sehr freundliches Glückwunschschreiben schickte der französische Gesandte in Solothurn an den neuerwählten Abt. « Die höchste Gottheit bete ich an und danke ihr aus innerstem Herzen, sodann gratuliere ich Dir im Namen meines Herrn des allerchristlichsten Königs, versichere Dich seiner Huld und seiner Wohlwollens und wünsche Dir alles Gute und alles Glück. »

Die Abtwahl bekam aber noch ein dramatisch bewegtes Nachspiel. Der päpstliche Nuntius, Graf Portia, stellte dem Abt eine *Visitation* des Klosters St. Gallen auf den Anfang des Jahres 1595 in Aussicht. Dieser aber wollte den Plan um jeden Preis rückgängig machen. Der Nuntius möge doch bedenken, wo St. Gallen liege. Innert Jahresfrist, bis Konfirmation und Konsekration vorüber seien, dürfe an so etwas nicht einmal gedacht werden. Zuerst sei noch eine mündliche Besprechung nötig, aber möglichst im Geheimen, damit Konflikte in dieser gefahrdrohenden Zeit vermieden werden. Die Mönche seien wegen der Pest noch vielfach zerstreut.

Der Nuntius antwortete mit einem heftigen Schreiben. « Wir haben gehofft, die bereitwillig angenommene Visitation werde uns Gelegenheit bieten, das Kloster St. Gallen von jenem schlechten Ruf zu befreien *quantum apud Suam Sanctitatem tum pene totam Curiam Romanam valde laborat.* Das ist nun vereitelt. Die Sache wäre noch schlimmer, wenn ich nicht aus eigener Anschauung und aus den Mitteilungen des Abtes von Weingarten die gegenteilige Überzeugung hätte. Natürlich würde der Papst durch die Weigerung bestärkt *in mala et inveterata* illa de Sangallensibus opinione. Quod si fieret, quid quaeso sperandum de obtinenda electionis confirmatione apostolica ? » Der Abt soll auf den vierzehnten dieses Monats nach Konstanz kommen, um die Angelegenheit mündlich zu regeln. « Wenn nichts geschehe, so würde schlimmeres folgen und die ungünstige Stimmung in Rom, die

beim Tode des letzten Abtes sich etwas milderte, müßte neuerdings hervorbrechen [1]. » Sigmarigen, den 6. November 1594.

Abt Bernard machte sich sofort auf die Reise und der Nuntius schlug einen freundlicheren Ton an und bewilligte einen, wenn auch kürzeren Aufschub.

An Epiphanie 1595 berichtet Abt Bernard, er habe den Konventualen Mitteilung gemacht von der bevorstehenden *Visitation*, aber in schonendster Weise, um keinen Unwillen zu erregen. Er bittet noch um zwei Wochen Frist, einerseits zur Sicherung gegen Ansteckungsgefahr und anderseits zu besserer Anordnung des Notwendigen.

Am 25. Januar traf der päpstliche Nuntius im Kloster St. Gallen ein und hielt während fast drei Wochen, durch Abt Georg von Weingarten « viro bono, docto, insigni et sancto » unterstützt, die Visitation ab. In der am 24. September des vorhergehenden Jahres dem Grafen Portia durch Papst Clemens VIII. zugestellten Vollmacht wird die Visitation begründet mit den Worten : « Quia non ignoramus multa in eodem monasterio esse, quae non mediocri reformatione indigeant. »

Die Visitation des Klosters St. Gallen.

In einem gedruckten Recessus Visitationis vom 13. Februar 1955 stellen die Visitatoren alles zusammen, was sie verbesserungsbedürftig fanden. Wie überhaupt diese sämtlichen Rezesse, die bis in die Regierungszeit des hervorragenden Abtes Ulrich Rösch hinaufreichen und bis zur Aufhebung des Klosters St. Gallen fortgeführt sind, so stellt auch der vorliegende ein äußerst wichtiges und lehrreiches Dokument der Kultur- und Ordensgeschichte dar. Die wichtigsten Punkte mögen hier Platz finden.

Das *Chorgebet* soll andächtiger, langsamer und deutlicher gebetet werden ; auch die Priester sollen ihm beiwohnen. Das Offizium Beatae Virginis und der Verstorbenen ist zur festgesetzten Zeit zu beten.

Der Abt soll nicht bloß an den höchsten Festtagen das Hochamt halten, sondern an allen Festtagen, ja nach Möglichkeit an andern Tagen zelebrieren. Die anderen Priester müssen außer an Sonn- und Festtagen wenigstens drei Mal in der Woche die Messe lesen und sowohl innerhalb wie außerhalb des Klosters einen Ministranten haben ; zu

[1] Es wäre eine interessante Studie, dem Wesen und der Entwicklung dieser « mala de Sangallensibus opinio » während des 16. Jahrhunderts nachzugehen.

beichten haben sie wenigstens einmal in der Woche, öfter aber, wenn das Gewissen es verlangt. Die Beichtväter sind vom Abt zu bestimmende Konventualen.

In der Messe und im Offizium sind fremde Orationen ausgeschlossen und nur die dem Brevier und Missale entsprechenden gestattet. Solch' fremdartige Orationen, wie sie bis anhin von jedem Abt beliebig bestimmt wurden, müssen unterbleiben.

Allen Priestern und Mönchen ist dasselbe *Brevier* und *Missale* vorgeschrieben, nämlich das Brevier von Cassino und das römische Missale. In allen Ceremonien, zumal bei der Sakramenteverwaltung und in der Absolutionsform herrsche Übereinstimmung, wie sie aus dem in kurzem zu druckenden Konstanzer Rituale entnommen werden kann.

Die *hl. Eucharistie* werde stets auf ein reines Korporale im Tabernakel hingestellt und wenn die Partikeln erneuert werden, was monatlich wenigstens einmal zu geschehen hat, sollen die alten den Kommunizierenden gegeben oder vom Priester genossen werden; vor dem hl. Sakrament muß Tag und Nacht eine Lampe brennen.

Die *hl. Oele* sind jährlich zu erneuern und an schicklicher Stelle, nicht aber im Tabernakel aufzubewahren.

Die Priester sollen sich hüten, eine Hostie in der Kapsel der Korporalien zurückzulassen, sonst werden sie mit Carcer bestraft.

Die *Bibliothek* soll von häretischen und der Häresie verdächtigen, sowie andern verbotenen Büchern, auch von denjenigen des Erasmus etc. gereinigt werden; an deren Stelle sind nützliche und notwendige zu setzen.

Es muß ein Bibliothekar aufgestellt werden, der ein Bücherverzeichnis hat, wovon ein Exemplar beim Prälaten liegt. Den Priestern darf er nach Bedürfnis leihen, stellt ihnen aber einen Zettel aus, damit nicht Bücher aus Sorglosigkeit verloren gehen.

An Sonn- und Festtagen hat in den dem Kloster unterworfenen Pfarrkirchen *Christenlehre* und Katechismuserklärung stattzufinden, vorab für Kinder und junge Leute.

Alle, auch der Abt, müssen die große *Tonsur* tragen. Alle sind vom gleichen Barbier zu scheren.

Alle schlafen, ohne die Kleider abzulegen, im gemeinsamen *Schlafsaal*, wo die ganze Nacht ein Licht brennt; jeder aber hat seine eigene Zelle und sein eigenes Bett.

Wenn einer den Obern nicht gehorcht, wird er mit Carcer *bestraft*, bis er genug getan für seinen Fehler.

Wer direkt oder indirekt, allein oder mit andern gegen die Vorgesetzten komplottiert, wird mit Carcer bis zu einem Halbjahr bestraft und ist auf zwei Jahre des aktiven und passiven Wahlrechtes beraubt.

Wirtshausbesuch ohne ausdrückliche Erlaubnis des Abtes ist unter Kerkerstrafe verboten.

Ein Verletzer der *Keuschheit* bleibt ein halbes Jahr im Kerker und ist des aktiven wie passiven Wahlrechtes beraubt; auch hat er den letzten Platz unter den Brüdern einzunehmen bis er Besserung zeigt. Ist es der Abt oder Dekan. so bleiben sie bis zur Besserung in ihren Würden eingestellt.

Ins Kloster darf keine *Frauensperson,* welchen Standes immer, eingelassen werden.

Wenn einer sich berauscht, hat er das erste Mal auf den Boden zu sitzen während des Mittagessens und dabei mit Wasser und Brot zu fasten, während ihn das zweite und dritte Mal eine schwerere Strafe trifft, nach dem Ermessen der Obern.

Der *Abt* möge, um den Brüdern ein gutes Beispiel zu geben und sie zu beobachten, an gewissen Sonn- und Festtagen, an den gebotenen Fasttagen und Freitagen im Refektorium speisen. Wenn aber Gäste von einiger Bedeutung oder Verwandte von ihm kommen, kann er mit ihnen speisen. Zu andern darf er den Statthalter schicken.

Wir befehlen dem Abt und Dekan für alle Zukunft, ihren Mönchen unter Kerkerstrafe zu verbieten, daß einer sich in andere Häuser *einladen* lasse. Viel schwerer noch sind sie zu strafen, wenn sie dabei Gelegenheit genommen haben, zu trinken, zu spielen oder schwerer zu sündigen.

Weil nicht bloß die Sünde, sondern auch die nächste Gelegenheit dazu gemieden werden muß, befehlen wir, daß jene Stelle, die zunächst der Küche offen steht und die von vielen selbst in skandalöser Weise mißbraucht worden ist, mit einer doppelschlössigen Tür versehen und nachts gänzlich geschlossen, des Tags aber nur auf Geheiß des Abtes oder Dekans geöffnet werde. Einen Schlüssel soll der Abt, einen der Dekan haben.

Frauen dürfen nicht zur *Primiz* der Mönche eingeladen werden, sondern nur Männer.

Den Mönchen untersagen wir es auch, *Hochzeiten* beizuwohnen oder als Pathen zu funktionieren.

Wenn sie aus wichtigen Gründen eine Reise machen müssen, soll der Abt dem Reisenden und seinen Begleitern ein Reisegeld mitgeben,

wovon sie aber bei der Rückkehr Rechenschaft ablegen und den Rest in die gemeinsame Kasse wieder zurückgeben müssen.

Die *Fasten* sind nach der Anordnung der Kirche zu beobachten; also ist beim Abendessen nichts Gekochtes zu geben außer den Kranken, Altersschwachen oder jüngern Novizen. Beim Mittagessen darf hingegen das eine oder andere Gericht hinzugefügt werden. Im ganzen Advent und an allen Freitagen des Jahres ist Fasten.

Keiner habe in seiner Zelle *Waffen*, sonst trifft ihn die Kerkerhaft. Die solche haben, müssen sie innert drei Tagen bei Strafe der Exkommunikation abliefern.

Der Herr Abt besuche die Zellen einmal im Monat, der Dekan einmal in der Woche.

Den Brüdern werden keine *Bilder* erlaubt in der Zelle, die nicht religiös sind und keine *Bücher*, die nicht ehrbar und katholisch sind. Jeder aber habe fromme Bilder Christi und der Heiligen, auch fromme Bücher, besonders über das Leben Christi und die vier letzten Dinge

Der Convent soll eine besondere und ausreichende *Kleiderkammer* besitzen.

Weil weniger Mönche und Priester sind, als die Würde dieses Klosters und dieser Kirche und deren Bedürfnis verlangt, soll der Abt allen Eifer darauf verwenden, daß mehrere, wenigstens zehn hoffnungsvolle Jünglinge gewonnen werden; doch dürfen sie nicht eher aufgenommen werden, als bis ihr Charakter in der Erziehung erprobt worden ist.

Das *Noviziat* dauert mindestens ein Jahr; Profeß können die Novizen erst nach dem vollendeten sechzehnten Lebensjahr ablegen; wenn sie wegen Nachlässigkeit der Obern nach Verlauf des Probejahres nicht entlassen werden, so kann man sie, wenn auch ungeeignet, nicht mehr ausschließen, sed tacite professi intelligantur.

Um das Ansehen des Klosters zu erhöhen und um tüchtige Priester und Mönche heranzuziehen, halte der Abt beständig sechs oder wenigstens vier Professen an der *Universität* Dillingen. Diese Zahl kann vermehrt oder vermindert werden, je nach den Erträgnissen des Jahres. Die Studenten sollen nicht weggerufen werden, bis sie die besten Fortschritte in den Wissenschaften gemacht haben. Sie sollen nur durch den Abt, ohne Beistimmung des Conventes geschickt werden und es soll sie das Kloster unterhalten, nicht etwa ihre Verwandten, damit sie nicht letztern, sondern dem Kloster verbunden werden.

Damit nicht etwa die Priester sich vom Studium befreit wähnen,

soll ihnen der Abt außerhalb des Chores gewisse Stunden und einen Ort anweisen, um Gewissensfälle und ähnliches zu studieren, wobei ein in öffentlichen Gymnasien schon Bewanderter ihnen vorlesen soll.

Wir verbieten strenge, daß man im Brüderhaus zu gemeinsamem *Trunk* zusammenkomme oder auf Spaziergänge Wein mit sich nehme, was nur bei den Häretikern Ärgernis erregen würde. Nach Hause zurückgekehrt, wird ein bescheidenes Maß gestattet. Den bisher an Fasttagen üblichen Trunk nach dem Mittagessen und nach der Komplet gestatten wir durchaus nicht mehr länger, denn zu diesen Zeiten, besonders zur Abendzeit muß man sich der Gewissenserforschung und dem Gebet hingeben, statt so verkehrten Gesprächen und Gelüsten.

Viel ärgerniserregender und gefahrvoller noch ist die Vertraulichkeit mit *Weibern*; deshalb verbieten wir strenge, allen und jedem einzelnen, Briefe oder Geschenke an solche Personen zu schicken oder von ihnen anzunehmen, auch die Häuser von Klosterfrauen oder Schwestern unter was immer für einem Vorwand zu betreten.

Fischen, Jagen, Vogelstellen und ähnliches ist schon durch die alten Canones untersagt, doch mag der Abt dafür ehrbare *Vergnügungen* nach Bedürfnis schaffen.

Zur besseren Regelung des klösterlichen Lebens stellen wir vorläufig folgende *Tagesordnung* auf: Das Mittagessen sei gewöhnlich um zehn Uhr, an Fasttagen um elf Uhr; nach dem Mittagessen ist bis zur Vesper um drei Uhr Zeit für Erholung, Lesung und Studium. Nach der Vesper gehe jeder stillschweigend in seine Zelle oder zur Winterszeit in das vom Abt bestimmte Wärmezimmer, wo er bis fünf Uhr bleibt; vorher darf in Zukunft keiner mehr das Abendessen oder an Fasttagen die Kollation einnehmen. Nach der Coena oder Collation können sie sich anständig erholen bis zum Zeichen der Komplet, die ein Viertel nach sechs Uhr beginnt. Nach Schluß derselben begibt sich jeder mit tiefem Schweigen in seine Zelle oder an Fasttagen zum vorgeschriebenen Gebete.

Wahlkapitulationen vor der Abtswahl erklären wir für nichtig und unterwerfen sie gänzlich dem Urteil des Papstes.

Damit aber die genannten Befehle desto leichter ausgeführt werden, vertrauen wir deren Verwirklichung dem Abt Bernard und vier Priestern des Konventes an, von deren Eifer wir uns viel versprechen. Diese vier Conventualen sollen daher jeden Monat, an einem vom Abt bestimmten Tage zusammenkommen und unter sich Rat pflegen über die *Beobachtung dieser Vorschriften* und Fehlendes an den Abt berichten,

selber aber auch ein gutes Beispiel geben. Der Abt aber benütze seine Macht, indem er bei Bedürfnis selbst den weltlichen Arm anruft. Der Abt sowohl wie die vier Deputierten sollen auch nicht unterlassen, alle drei Monate über den Fortgang dieses Werkes an den päpstlichen Nuntius in Oberdeutschland oder Helvetien Bericht zu erstatten.

Damit aber unsere Verfügungen um so fester im Gedächtnis haften, befehlen wir, daß sie ein ganzes Jahr lang allwöchentlich und nachher allmonatlich im Refektorium öffentlich vorgelesen werden.

Wir wollen auch, daß das Orginal dieser unserer Bestimmungen irgendwo unter dreifachem Schloß aufbewahrt werde, damit es nie verloren gehe, Abt und Dekan aber sollen verschiedene Copien davon haben.

Gegeben in diesem Kloster des hl. Gallus, Benediktinerordens, im Konstanzer Bistum (Mainzer Provinz), im Jahre 1595, am 13. Februar, unter dem Pontificate des Papstes Clemens VIII.

Hieronymus Portia, apostolischer Nuntius.

Im Anschluß an die Visitation erließ Papst Clemens VIII. am 18. März 1595 zwei Breven, das eine an den Abt und die Conventualen von St. Gallen, das zweite an die Regierung von Luzern. Das erstere verbietet in schärfster Form und unter Androhung der Kirchenstrafen den Abschluß von Wahlkapitulationen vor oder nach der Abtwahl, wie eine solche vor Bernards Wahl vereinbart worden war. Die genaue Beobachtung der Benediktinerregel sei die beste und einzig zulässige « Kapitulation. » Das Schriftstück, worauf die genannte Vereinbarung steht, muß unverzüglich an den päpstlichen Nuntius abgeliefert werden. Der Abt möge die Würde und Verantwortung seines Amtes bedenken, darum für ernste Besserung der zerfallenen Klosterzucht quam valde in monasterio isto collapsam esse audivimus unablässig sorgen und die Forderungen der Visitation mit großem Eifer ins Werk setzen.

Das Breve von Luzern betont gleichfalls, wie zeitgemäß eine Visitation des Klosters gewesen sei, und bittet diesen Schutzort, widerhaarige Elemente zur Ordnung zu weisen und dadurch zur Durchführung der anbefohlenen Reformen nach Kräften beizutragen.

Schon am 13. November 1595 kann derselbe Papst in einem Breve an den zu Freiburg im Breisgau weilenden Abt Bernard diesem hohes Lob spenden. « A te multa consolationis materia nobis praebetur, dum zelum tuum, et regularis disciplinae restituendae ac religionis catholicae conservandae et propagandae studium audimus. » Um unseren geliebten

Söhnen, den Katholiken Helvetiens, einen Beweis väterlicher Liebe zu geben, senden wir an ihre Kantone einen Nuntius « ut natio illa fortissima pro ea portione, quae majorum non solum robur bellicum sed pietatem haereditariam conservat (die katholische Schweiz), cum Sancta Romana Ecclesia matre sua, tanto arctioribus vinculis constringatur, non desperantes et aliorum fratrum conversionem. »

Anfangs April des Jahres 1595 ritt Abt Bernard mit den Abgesandten der vier Schirmkantone des Klosters in die verschiedenen Landesgegenden, um von seinen Untertanen den Eid der Treue entgegenzunehmen. Die Eidleistung vollzog sich überall in voller Ruhe und Einhelligkeit.

Bestätigung und Weihe.

Zum Schlusse dieser Notizen mögen noch einige Bemerkungen über die päpstliche Bestätigung sowie über die Abtweihe Bernard's nicht unwillkommen sein.

Am 24. April 1595 brachte endlich ein päpstlicher Abgesandter die Bestätigungsbulle nach St. Gallen. Aus der zugleich mit diesem Dokumente dem Neugewählten überbrachten Rechnung heben wir folgende Posten hervor.

Für Informationen, den Kardinälen	4 Dukaten
Für das Schreiben der Bulle	25 Dukaten
Für die Soldaten von St. Peter und Paul	30 Dukaten
Für Kammerdiener und Sänfteträger	28 Dukaten
Für die Clerici Camerae	85 Dukaten
Für die Kardinäle als Taxe	128 Dukaten

Daneben noch dem Abgesandten des Papstes als persönliches Geschenk 100 Silberkronen, dessen Bruder 20 Silberkronen. Die Totalsumme der Kosten belief sich auf 709 Dukaten und 213 Silberkronen.

In ehrerbietigem Schreiben dankt Bernard dem Papst für die gewährte Confirmation, ebenso einzelnen Kardinälen. Beim genauen Durchlesen der Bulle aber stößt er auf verderbliche Irrtümer « horribiles errores ». Es hieß darin, St. Gallen sei dem Bischof von Konstanz ordinario jure unterworfen ; auch geschah in keiner Weise des Umstandes Erwähnung, daß das Kloster St. Gallen unmittelbar dem hl. Stuhle unterstellt sei. Darüber führt Bernard ernste Klage beim päpstlichen Nuntius und verlangt Aufschub der Consecration, bis diese Fehler aus der Bulle ausgemerzt seien.

Ein lebhafter Briefwechsel erfolgte. Es stellte sich heraus, daß dieser Fehler durch die Sorglosigkeit der Kanzlisten entstanden war. Ein Kanzlist meint fast spöttisch in einem Briefe, die Kanzlei sei schon bereit den Irrtum zu korrigieren, « so man die Bulle gen Rom schicket, mit zwo Duggaten accomodiert man alles ». Auf andere Weise würde das Ganze bei 25 Dukaten kosten, « daß wenig ist einem Abt von St. Gallen ».

Am Feste des hl. Gallus, den 16. Oktober 1595 konnte endlich zur feierlichen Abtweihe geschritten werden.

Einladungen ergingen an die Prälaten von Einsiedeln, Weingarten, Fischingen, Petershausen, Ochsenhausen, Ottobeuren, Kreuzlingen ; ebenso an den Kardinal-Bischof von Constanz, an dessen Kapitel und Suffragan (« qui solus respondit invitationi ») und an viele andere. Am Schlusse des Einladungsschreibens wird eigens gebeten, man möge sich schriftlich anmelden.

Der Weihbischof von Constanz berichtet an den st. gallischen Klosterkanzler Georg Jonas, daß er Samstag, den 14. Oktober, mit vier Pferden in St. Gallen eintreffen und alle nötigen Anordnungen einleiten werde. Man solle 1. einen neuen Tisch machen lassen ; 2. darauf muß man ein neues, ungebrauchtes Tuch haben, wie ein Altartuch ; 3. dann soll man zwei Lichter oder Lichtstecken auf den Tisch stellen, die müssen nicht neu sein ; 4. zwei neue Wachskerzen von ordentlicher Größe ; 5. zwei große Brote von großer Quantität ; 6. zwei Gefäße voll guten Weines , « man machts gemainlich uff 10 oder 12 Maß ». Es sollen die Fäßchen an beiden Böden gemalt sein mit dem Wappen des Herrn Benediccendi und Suffraganei benedicentis » ; 7. sex mappae novae quaelibet 4 ulnarum ; 8. einige Sedilia. Cetera cum venerimus. (Constanz, d. 9. Oct. 1595. Balthasar, Bischof zu Ascalon und Weihbischof zu Constanz).

Damit am Feste keine Verwirrung entstehe, erließ Abt Bernard folgende

Kirchenordnung :

Vesper und Complet sollen nacheinander gesungen werden und zwar in Pontificalibus. Die Prälaten sollen sich aufstellen nach der Ordnung im Tischsitzen.

Nach dem Frühamt soll ein Amt in der Galluskapelle gehalten werden, darnach die Prim, Terz und Sext.

Nach der Terz soll der Subprior ein Amt auf dem Fronaltar de sancto Spiritu singen.

Dann soll Pater Andreas, Kapuziner-Guardian in Appenzell, die Predigt halten.

Nach der Predigt soll alles bereit sein zum Amt in genau vorgeschriebener Ordnung.

Die zwei Fäßchen sollen die Gesandten von Luzern und Schwyz, die zwei Brode sollen die Gesandten der zwei andern Schirmorte tragen.

Rektor des Gesanges soll Magister Jacobus Bader von Konstanz sein. Dieser soll mit Hilfe und Rat des Subpriors die Stimmen prüfen und sich eines kurzen und guten Gesanges befleißen.

Die Ordnung der weltlichen Sachen.

Die Gäste sollen der Hauptmann zu Wil und der Kanzler zu St. Gallen bei der Pforte empfangen.

Die kardinalisch österreichischen Gesandten, die des Domstiftes, sowie der Weihbischof sollen in der neuen obern Stube plaziert werden, die vier Schirmorte in der Ratstube auf der Pfalz, die Prälaten von Petershausen und Kreuzlingen, sowie die andern kirchlichen Würdenträger in verschiedenen Gemächern, der Graf von Ems in der Stube des Schulmeisters; der rheintalische Landvogt in der Kammer des Hofmeisters, andere in Gasthöfen u. s. w. Genau wird dann die Ordnung in den Stallungen festgesetzt. Sogar das wird dem Pferdeknecht eingeschärft, daß er Heu und Stroh « nützlichen gebrauche. »

« Der Waibell von St. Fiden und Waibell von Goßau sollen Tag und Nacht wohl bewartt wachen und zu allen Sachen guott Sorg haben. »

Für Küche, Keller, Aufseherdienst und Servieren werden eigene passende Männer bestimmt.

Die Tischordnung zeigt folgende Listen:

Prima mensa.

Der Gesandte des Kardinals (Bischof von Constanz);
Der Gesandte des Domstiftes Konstanz;
Herr Georg, Prälat von Weingarten;
Herr Christoph, Abt zu Ochsenhausen;
Gesandter von Zürich, Herr Bürgermeister;
Gesandter von Luzern, Seckelmeister;
Herr Graf von Ems;
Herr Andreas, Abt von Petershausen;
Herr Landammann Schiller, Gesandter von Schwiz;

Herr Petrus, Abt von Kreuzlingen;
Herr Jakobus, Prälat von Fischingen;
Herr Landammann Hüssi, Gesandter von Glarus;
Herr Weihbischof von Constanz.

Secunda mensa.

Da folgte eine Reihe weltlicher Gesandter der mit St. Gallen verbundenen Kantone.

Tertia mensa.

Sie umfaßt eine Anzahl niederer Beamten aus den Stiftsgebieten. Zuletzt werden Tischverwalter und Wärter über das Silbergeschirr bestimmt.

Selbst die von Abt Bernard ausbezahlten Honorare hat der gewissenhafte Chronist uns aufgezeichnet. Sie belaufen sich auf die stattliche Zahl von 272 Silberkronen. So wurden jedem Gesandten der vier Schirmorte 8 beziehungsweise 7 ½ Silberkronen gegeben, dem Weihbischof von Konstanz zwölf, seinem Kaplan drei, dem Hauptmann Bernhard Meyer von Luzern « von wegen daß ihm auf seinem Abzug von der Hauptmannschaft zu Weyl (Wil, St. Gallen) vom Abt Joachimen sel. Ged. kein Verehrung geschehen » zwanzig Silberkronen u. s. w.

Auch für die Verleihung der Regalien, d. h. der weltlichen Belehnung mit den Stiftsgütern, die ihm am 14. Juni durch Kaiser Rudolph II. zu Teil wurde, hatte Abt Bernard die Summe von 1108 Kronen, 7 Batzen und 8 Pfennigen zu bezahlen, darunter für « Zerung, Letzi, Schuoh, Strümpf, Dinten, Federn, Papyr, Bschlagerlohn, Wesche, arme Lüthen, Singen und anderen zufälligen Ausgaben » 22 Kronen.

Mit starker Hand nahm der neue Abt das Steuer in die Hand und erwies sich bald für Stift und Landschaft, in weltlichen wie in geistlichen Dingen als tüchtigen, erfolgreichen und nie rastenden Erneuerer und Reorganisator im besten Sinne des Wortes. In überschwenglicher Pietät gibt ihm ein späterer Chronist sogar den Ehrentitel: Bernardus Magnus.

La fiscalité pontificale dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle

Par J.-P. Kirsch.

(*Suite*)

II. La levée des impôts.

Dans cette étude, nous nous occupons, comme nous l'avons dit plus haut, exclusivement des taxes qui étaient prélevées sur place en faveur de la caisse de la Chambre apostolique. Après avoir montré quelles étaient ces taxes, d'après les livres des comptes des percepteurs, nous étudierons la levée des impôts. Nous apprendrons donc à connaître, en premier lieu, les fonctionnaires chargés de cette besogne ; nous verrons leur activité dans le territoire qui leur avait été assigné ; nous constaterons le résultat, au moins approximatif, d'après les comptes qui furent rendus soit au collecteur général, soit par celui-ci à l'administration centrale de la Chambre apostolique.

1° Les collecteurs et les sous-collecteurs.

Les fonctionnaires chargés de la levée des impôts pour la Chambre apostolique étaient désignés par le nom de collecteurs (*collector*). Les impôts eux-mêmes, nous l'avons vu, étaient, d'après leur nature et leur origine, des impôts irréguliers, qui avaient été décrétés seulement pour un certain nombre d'années. Aussi, pendant le XIIIme et le commencement du XIVme siècle, les collecteurs étaient-ils des envoyés spéciaux, chargés de recueillir un impôt déterminé dans une région qui comprenait ordinairement plusieurs provinces ecclésiastiques. Depuis le XIVme siècle, les impôts, surtout les décimes et les annates, furent

souvent renouvelés et devinrent une institution plus ou moins régulière. La conséquence de ce développement était que les collecteurs devinrent de plus en plus des fonctionnaires permanents et, en outre, que les circonscriptions où ils exerçaient leurs fonctions prirent des limites de plus en plus précises. Ces circonscriptions prirent le nom de *collectoria*, collectorie ; elles étaient surtout nombreuses en France et dans les pays limitrophes au sud-est (Bourgogne, Savoie, Dauphiné, etc.). Presque toujours, chaque circonscription comprenait plusieurs diocèses, souvent même plusieurs provinces ecclésiastiques. Dans ce cas, le collecteur nomma pour chaque diocèse un ou plusieurs sous-collecteurs, qui exerçaient leurs fonctions dans tel diocèse, sous le contrôle et la direction du collecteur. Les sous-collecteurs étaient chargés principalement de la perception directe des différentes taxes. Cela n'empêcha point, cependant, le collecteur lui-même, quand il arriva à l'occasion de ses courses à travers sa circonscription dans un diocèse, de lever directement aussi les impôts à côté du sous-collecteur. En général, pour la perception des taxes, bien des détails administratifs étaient laissés à la disposition du collecteur [1].

Le premier collecteur général que nous trouvons mentionné dans les registres concernant les trois diocèses dont nous nous occupons est le Fr. Albert de Salve, Prieur de Gourdaigne (*Prior de Gordanicis*), dans le diocèse d'Uzès. Il avait été chargé de lever la décime pour la Terre Sainte, décrétée par le Concile de Lyon, dans plusieurs provinces ecclésiastiques [2], parmi lesquelles il y avait aussi celles de Vienne, de Besançon et de Tarentaise.

Dans les actes publics, le commissaire porte le titre de *generalis collector decime Terre sancte subsidio concesse*. Dans le diocèse de Genève, deux collecteurs furent chargés par lui de la perception directe de la taxe pour les bénéfices non exempts de la juridiction ordinaire : *Jacques*, Prieur de Talloires, et *Pierre*, Doyen d'Aubonne. Pour les églises exemptes des trois diocèses de Grenoble, Genève et Saint-Jean de Maurienne, le prieur de Saint-Maurice de Die et un chanoine de Die avaient été chargés de la perception de la décime. Dans le diocèse de Lausanne, les

[1] Voir KIRSCH, *Die papstlichen Kollektorien*, p. XXX ss. SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale*, p. 69 ss.

[2] POTTHAST, *Regesta*, II, p. 1682 ss., indique plusieurs Bulles du Pape Grégoire X, par lesquelles le Pape nomme des collecteurs de cette décime (p. ex. Nos 20925, 20947) ; il n'y en a pas qui soit adressée au prieur Albert.

collecteurs désignés pour les bénéficiers non exempts étaient *Borcardus Martini* et le prieur de Lutry. Quant aux bénéficiers exempts, *Aymon*, prieur de Romainmotier, et *Hugues*, prieur de Saint-Maire de Lausanne, avaient été chargés de la perception pour les trois diocèses de Besançon, Lausanne et Belley. Dans le diocèse de Sion, les collecteurs de la décime des bénéfices non exempts furent le prieur de Saint-Pierre de Clages et le doyen *Gérard* de Sion ; quand celui-ci fut mort, pendant la durée de la perception, il fut remplacé par *Jacques de Novili*, chanoine de la cathédrale de Sion. Dans toute la province de Tarentaise, le doyen *Marc* de Sion avait été chargé de percevoir l'impôt des bénéfices exempts ; le collecteur étant absent, ce fut le chanoine de Sion *Pierre* de Louèche qui rendit compte de la perception devant le collecteur général [1].

Le Pape Boniface VIII fit contrôler la rentrée des impôts qui avaient été promulgués par ses prédécesseurs, et lui, de son côté, réclama des décimes, soit pour la Terre Sainte, soit pour couvrir les dépenses occasionnées par les luttes qu'il eut à soutenir. Le collecteur général nommé par le Pape pour les provinces ecclésiastiques de Vienne, Besançon, Tarentaise et d'autres encore fut *Guillaume de Mandagot*, archevêque d'Embrun [2]. Nous ne possédons aucun renseignement sur son activité, ni sur celle de ses sous-collecteurs dans nos diocèses. Il en est de même de *Pierre Durant*, chanoine de la cathédrale d'Embrun, envoyé comme commissaire et collecteur général dans les trois provinces ecclésiastiques nommées plus haut par le Pape Clément V. Dans sa Bulle du 23 février 1306, ce Pape dit qu'une décime de deux ans et une de trois ans avaient été imposées par ses prédécesseurs, Grégoire X, Martin IV et Boniface VIII dans les provinces de Vienne, Besançon et Tarentaise, mais que le paiement avait été négligé ou même refusé. C'est pourquoi le Pape charge Pierre Durant de s'informer exactement de l'état dans lequel se trouve la perception de cette taxe et de réclamer ces impôts de tous ceux qui le devaient et qui ne s'étaient pas encore exécutés [3]. Nous ignorons quel fut le résultat de l'activité du nouveau collecteur ; un procès qu'il eut à soutenir contre Aymon, prieur de Saint-Alban de Bâle, semble prouver que sa tâche ne fut pas bien facile [4]. Dans les

[1] Archives vatic., *Collectories*, N° 15, fol. 162 et ss. Voir les documents à l'Appendice, à la fin de la présente étude.

[2] KIRSCH, *Kollektorien*, p. XXXII.

[3] Texte de la Bulle dans KIRSCH, *Kollektorien*, p. 427 ss.

[4] KIRSCH, l. c. p. 425 ss.

livres de comptes conservés aux archives du Vatican, je n'ai trouvé aucune trace de la levée de cet impôt dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion. Par contre, nous avons le résumé des comptes sur la perception d'une décime de trois ans demandée par le Pape Clément V lui-même et qui fut levée pendant les années 1310 et suivantes. Le collecteur général pour cette décime fut *Raynaudus de Blaqueria*, prévôt de la cathédrale d'Embrun [1]. Dans le diocèse de Sion, l'évêque *Aymon de Châtillon* lui-même prit part à la levée de l'impôt ; de plus, nous y trouvons comme sous-collecteurs le doyen de Valère, *Gérard*, et le chanoine de Sion *Petrus Falconis*. Pour Lausanne, deux chanoines, qui, pendant un grand nombre d'années, exercèrent la fonction de sous-collecteurs, furent occupés à la levée de cette décime : *Jacques de Pont Saint-Martin* et *Guillaume de Châtel* (*de Castella*). Pour Genève, je n'ai pas pu constater les noms des sous-collecteurs. Les indications concernant cette décime sont contenues dans les livres de compte des collecteurs des annates sous Jean XXII, lesquels eurent à réclamer des sommes arriérées de cet impôt [2].

La levée de la seconde décime générale de six ans, promulguée par le Concile de Vienne, en faveur de la Terre Sainte, paraît avoir été confiée principalement aux évêques pour leurs diocèses respectifs. A Genève, nous trouvons comme percepteurs proprement dits de cette taxe les mêmes collecteurs qui avaient déjà exercé cette fonction à l'occasion de la décime de Lyon : Fr. Jacques, Prieur de Talloires, et Pierre, Doyen d'Aubonne. La première année de la levée, les mêmes commissaires étaient chargés de la perception tant pour les bénéfices des exempts que des non exempts. A partir de la seconde année, le prieur de Saint-Maurice de Die et un chanoine de Die eurent à remplir la fonction de percepteurs vis-à-vis des exempts pour les diocèses de Die, Grenoble, Genève et Saint-Jean de Maurienne. A Lausanne aussi, les collecteurs paraissent avoir été les mêmes que pour la *decima sexannalis* précédente ; en marge du fol. 17, au N° 20 de la série des *Introitus et exitus*, nous lisons : *Collectores sunt prior Lustriaci et Borcardus canonicus Lausannen.* Ce sont vraisemblablement les mêmes personnages

[1] Ce nom manque dans la liste des collecteurs établie par SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale*, p. 174 ss.

[2] Archives vatic., *Collectories*, N° 134, fol. 123 ss. Voir le texte concernant le diocèse de Lausanne dans mon article aux *Pages d'histoire* (Fribourg 1903). p. 193 ss.

que nous connaissons déjà (plus haut, p. 104). Le collecteur général, chargé de faire les comptes avec les sous-collecteurs des diocèses et de se faire livrer le produit de la recette, avait assigné pour chaque année de la levée une gratification à Borcard de 50 sols ; mais cette dépense ne fut pas ratifiée par la Chambre apostolique ; le reviseur des comptes nota invariablement, à côté de cette dépense, son « vacat », malgré la justification indiquée par le collecteur général : « Quia aliter nolebat remanere collector et esset dampnum mutare eum [1]. »

La réservation générale des bénéfices vacants pour trois ans, promulguée par le Pape Jean XXII, nécessita une organisation correspondante pour la levée de cette taxe. Des collecteurs furent délégués dans tous les pays. Une grande circonscription fut formée à cette occasion des cinq provinces ecclésiastiques suivantes : Lyon, Vienne, Embrun, Besançon, Tarentaise, pour tout le territoire situé hors du royaume de France ; elle comprend, par conséquent, les trois diocèses de Lausanne, Genève et Sion [2]. Les deux collecteurs délégués dans cette collectorie furent *Jean Oger* (*Johannes Ogerii*), doyen de Beaune, et *Bernard de Saint-Maurice*, préchantre d'Auxerre ; ils partirent d'Avignon le 15 août 1317 pour se rendre dans leur circonscription. Bernard resta en fonction seulement jusqu'au mois d'octobre 1318, et il fut remplacé par *Faydit Guiraudon*, chanoine de Capdroit (diocèse de Sarlat), lequel partit a son tour d'Avignon le 21 décembre 1318. Faydit et Jean Oger levèrent la taxe des bénéfices vacants jusqu'à la fin du *triennium*, au mois de février 1320. Ce fut Jean Oger qui perçut les annates dans les diocèses de Lausanne et de Sion, tandis qu'à Genève il exerça sa fonction en même temps que Bernard de Saint-Maurice et Faydit. De plus, ils avaient désigné, pour chacun des trois diocèses, des sous-collecteurs qui s'occupaient, sous leur contrôle, à lever les annates des bénéfices vacants. Les comptes particuliers des sous-collecteurs ne sont pas conservés ; ce n'est que par occasion que ceux-ci sont nommés dans les comptes des collecteurs généraux. A Sion, nous trouvons comme sous-collecteur le chanoine *Petrus Falconis ;* nous apprenons par les registres du collecteur qu'il perçut les annates de bénéfices devenus vacants [3]. Le même cha-

[1] Archives vatic., *Intr. et exit.*, N° 20, fol. 51.

[2] Voir plusieurs Lettres du Pape Jean XXII dans Coulon, *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII*, vol. I, N°s 82 ss., 240 ss., 630, 784, 793.

[3] P. ex. *Collectories*, N° 134, fol. 21 v : « Item eodem die (8 mai 1319) computavit dictus dominus P. Falconis subcollector de fructibus prebende quondam domini G. de Aluigio canonici Sedunensis, cui fuerat commissa levatio ipsorum fructuum.

noine *Pierre Falconis* avait déjà fonctionné comme sous-collecteur avec le doyen de Valère pour la levée de la décime imposée par le Pape Clément V. Dans le diocèse de Lausanne, il paraît que les chanoines Jacques de Pont Saint-Martin et Guillaume de Châtel, sous-collecteurs pour la même décime, étaient également occupés à la perception des annates des bénéfices vacants. Pour Genève, nous trouvons mentionnés dans cet office *Guillaume de Bignyns* et *Jean de Drons*. Le Pape Jean XXII demanda, après cette réservation générale des annates, à plusieurs reprises, des décimes au clergé des provinces ecclésiastiques auxquelles appartenaient nos trois diocèses. Par un fascicule du registre N° 135 de la série des *Collectories*, et par les comptes d'un collecteur général sous le Pape Benoît XII, Jean Oger, nous apprenons que sous Jean XXII, pendant les années 1329 et suivantes, un collecteur du nom de *Jean Bernerii*, doyen de Beaune, avait été occupé à recueillir cet taxes et d'autres revenus de la Chambre dans les provinces ecclésiastiques de Tarentaise et de Lyon, très probablement aussi dans d'autres diocèses encore. Il se rendit coupable d'inexactitudes et de fautes très graves dans l'accomplissement de sa tâche. Ainsi, par exemple, il avait reçu de la paroisse de Naters, diocèse de Sion, 10 livres Tournois, et de la prévôté du Grand Saint-Bernard 300 florins d'or, à l'occasion de la vacance de ces deux bénéfices, mais il n'avait pas fait figurer ces recettes très importantes dans ses comptes [1]. Sur les rapports de Jean Oger adressés à la Chambre apostolique, le collecteur négligent ou coupable fut fait prisonnier et on lui fit le procès pour l'obliger à restituer les sommes qu'il avait perçues et dont il ne faisait pas mention dans ses comptes.

En même temps, pendant les années 1329 à 1335, le chanoine de Langres, *Raymond de Valle aurea*, exerça la charge de collecteur dans

quos vendidit, deductis expensis, pro 8 libr. 9 sol. 9 denar. Maur. » En marge : Solvit michi Johanni Ogerii.

[1] *Collectories*, N° 135, fol. 88 : « Item vacaverat ecclesia de Narres Sedunensis diocesis prope fines dicte diocesis in partibus Alamanie, a curato cuius ecclesie habuerat dictus dominus Johannes Bernerii 10 libr. Turon, grossorum pro fructibus primi anni et non computaverat ; preterea vacavit prepositura Montis Jovis que est in cacumine montium et morabatur tunc prepositus ultra montes in diocesi Augustensi, a quo preposito habuerat dictus dominus Johannes Bernerii 300 flor. auri et nichil computaverat ; pro quibus preposito et curato citandis et postmodum mitendis (*sic*) aliis processibus contra eos donec fecerant fidem quod satisfecerant dicto domino Johanni de dictis quantitatibus pecuniarum expendi 4 libras Gebennen. » Cette notice est très curieuse pour la manière de procéder des collecteurs.

les diocèses de Besançon, Lausanne, Belley, Genève et Sion. J'ai trouvé une seule feuille de son registre, dans lequel il avait consigné ses recettes et ses dépenses [1]. Par occasion, dans les livres de son successeur, on trouve la mention du sous-collecteur de Lausanne, *Guillaume de Lutry, sacrista* de la cathédrale, lequel doit avoir exercé ses fonctions vers cette époque. Les évêques des diocèses de ces pays avaient, en 1327, accordé un subside caritatif au Pape Jean XXII. L'évêque de Genève avait versé une somme de 250 florins d'or à ce titre à l'archidiacre, plus tard archevêque de Lyon, G. de Sure (voir plus haut, p. 38). Celui-ci avait probablement été chargé de recueillir ce subside de quelques prélats. Quant aux évêques de la province de Besançon et des trois diocèses de Metz, Toul et Verdun, leur subside fut levé par *Pierre Guigonis alias Moreti*, de Castronovo, chanoine de Langres et archidiacre de Vic (diocèse de Metz), et *Pierre de Viveriis*, chanoine de Viviers. Ces mêmes collecteurs furent encore chargés de la perception des annates. A la suite des comptes définitifs rendus à la Chambre par les deux collecteurs, Pierre Moreti et Raymond de Valle aurea, ils restèrent débiteurs de sommes assez considérables, de sorte que les revenus de leurs bénéfices ecclésiastiques furent mis sous séquestre, au profit de la caisse de la Chambre, pendant plusieurs années [2]. Malgré les lacunes si considérables dans la série des livres de compte pour le pontificat de Jean XXII, nous avons des renseignements assez complets sur l'activité des collecteurs des impôts pendant cette époque.

Sous le pontificat de Benoît XII (1334-1342), un nouveau collecteur général fut envoyé dans la grande collectorie qui comprenait les provinces ecclésiastiques de Lyon, Vienne, Tarentaise, Besançon et Trèves : *Jean Oger*, doyen de Beaune, probablement le même qui avait déjà exercé les mêmes fonctions pendant les années 1317 et suivantes. Sa tâche n'était pas facile. De toutes les taxes imposées par Jean XXII, il y avait des sommes arriérées à percevoir. De plus, il fallait contrôler l'activité de ses prédécesseurs, dont les comptes avaient soulevé des réclamations, comme nous avons vu. Puis, les annates des bénéfices conférés par le Saint-Siège, les revenus des bénéfices vacants auprès du Saint-Siège et réservés à la collation directe du Pape étaient à faire rentrer. Le nouveau collecteur restait en charge jusque vers la fin du

[1] Archives vatic., *Collectories*, N° 3 ; publié dans KIRSCH, *Kollektorien* p. 140-141.

[2] Voir KIRSCH, *Kollektorien*, p. 141 ss.

pontificat de Benoît XII. Il régla son compte final à la Chambre apostolique le 31 mai 1341 et resta débiteur d'une somme assez considérable qu'il versa peu à peu [1]. Par ses comptes conservés dans le registre N° 135 des *Collectories*, aux Archives vaticanes, nous connaissons les résultats de la levée des impôts pendant l'époque indiquée. Parmi les sous-collecteurs, nous trouvons mentionné, pour Genève, Gérard de Bignyns. Les dépenses notées dans le registre des comptes jettent une lumière très vive sur l'activité de ce collecteur [2]. Un autre commissaire avait été nommé encore le 7 septembre 1335, pour les provinces de Lyon, Vienne et Tarentaise [3]. Je n'ai pas encore trouvé, jusqu'ici, des comptes concernant l'exercice de ce collecteur.

Un nouveau titulaire de la grande collectorie comprenant les cinq provinces ecclésiastiques nommées plus haut fut désigné, le 12 septembre 1342, dans la personne de *Gérard d'Arbent*, alors trésorier de Notre-Dame d'Ecouis (Rouen), plus tard obédiencier de Saint-Just de Lyon [4]. Le Pape Innocent VI renouvela ses pouvoirs, et il restait en fonction jusqu'en 1358 [5]. Nous connaissons son activité dans tous les détails, car ses livres de compte sont conservés en grande partie (N°s 64 et 65 des *Collectories*, aux Archives vaticanes). Les comptes sur la perception des annates et d'autres taxes des bénéfices ecclésiastiques sont conservés pour les années 1342 à 1345 (N° 64, fasc. I) et la suite, 1345 à 1355 (N° 65). De plus, le fasc. II du N° 64 contient les deux décimes pour la Terre sainte décrétées par le Pape Clément VI. C'est sous le pontificat de ce Pape, comme nous l'avons constaté, que l'administration fiscale du Saint-Siège a eu son développement complet, au XIVme siècle. Les indications détaillées dans les comptes de Gérard d'Arbent nous permettent de suivre le fonctionnement de ce rouage dans nos trois diocèses pendant cette époque. A Genève, l'ancien sous-collecteur Gérard de Begnins était mort ; il eut comme successeur le chanoine *Guillaume de Vallibus*, lequel mourut également avant 1345, de sorte que le collecteur régla les comptes avec les exécuteurs du testament du défunt. Auparavant, un autre sous-collecteur avait encore été en charge :

[1] KIRSCH, *Kollektorien*, p. 157.
[2] KIRSCH, l. c. p. 153 ss.
[3] DAUMET, *Lettres de Benoît XII*, vol. I, N° 804.
[4] KIRSCH, l. c. p. 161 ss.
[5] Ibid. p. 257. L'indication de Jean Rousset comme collecteur par SAMARAN et MOLLAT (l. c. p. 187) me semble une erreur ; il avait été désigné seulement comme commissaire pour des affaires spéciales.

Etienne de Compensio ; avec lui également, Gérard eut des comptes à régler. Après la mort de *Guillaume de Vallibus*, le clerc *Simon Brocelli* fut nommé sous-collecteur. Nous trouvons encore mentionné un *Johannes Coperii* comme titulaire de cette fonction. Quand le collecteur général arriva pour la première fois dans le diocèse de Lausanne, il y trouva comme sous-collecteur *Pierre de Sarrata*, qui avait perçu les annates de plusieurs bénéfices, dont il présenta les comptes à Gérard ; le même avait exercé sa charge déjà sous Jean Oger. Il avait reçu de celui-ci, comme compensation, la somme de 10 florins d'or ; le nouveau collecteur lui accorda la même somme pour le travail fourni jusqu'au moment où il déposa la première fois ses comptes. Les décimes en faveur de la Terre Sainte furent levées par les commissaires spéciaux nommés par les évêques eux-mêmes pour chaque diocèse ; le collecteur contrôla les comptes des commissaires et se fit livrer les sommes perçues. A Genève, les chanoines François de Montenayo et Robert de Saint-Germain et le prêtre Etienne Colognier avaient été chargés de lever ces décimes. Les commissaires de Lausanne ne sont pas nommés tous ; nous apprenons seulement que, pour la partie allemande du diocèse, Jacques de Villers apporta la somme des décimes au collecteur et fit les comptes avec lui.

A Sion, le *magister* Pierre de Lyon, dit Guyon, avait été désigné par l'évêque pour recueillir les décimes [1]. Dans la partie allemande du diocèse de Lausanne, chaque doyen avait levé la décime dans son doyenné, et le collecteur leur rend le témoignage qu'ils ont bien mis en exécution ce mandat [2]. Les commissaires spéciaux qui avaient été nommés par l'évêque n'étaient chargés que de la perception de la décime dans les parties de langue romande, probablement à cause précisément de la différence des langues [3].

[1] Voir plus bas, note 2, page 111.

[2] *Collectories*, N° 64, fol. 165 : « Item habuerunt decani in Alamania existentes, qui levaverunt decimas de beneficiis in Alamania existentibus, per totum tempus, et multum bene eam recuperaverunt, 50 libr. pretio 35 solid., valent 28 florenos. — Item pro expensis cuiusdam decani qui venit de Alamania ad computandum Lausannam de decima triennali pro omnibus decanis et expectavit adventum meum per septem dies, quia non potui ita cito recedere de Gebenna sicut scripseram subcollectori Lausannam, 12 flor. boni ponderis.

[3] Ibid. fol. 153^{v} : « Computaverunt receptores decimarum civitatis et diocesis Lausannen. per dominum episcopum constituti, quia plures sunt, unus post alium, et omnes eodem modo computaverunt decimam unius anni pro parte lingue romane' in qua levantur Lausanne, ascendere ad summam 659 libr. 6 solid. 4 denariorum. »

Les notes des collecteurs ne contiennent pas régulièrement des indications sur le salaire des sous-collecteurs. Dans les livres de Gérard d'Arbent, nous trouvons quelques notes intéressantes sous ce rapport. Pour le diocèse de Genève, le collecteur fixa le salaire des sous-collecteurs à 15 livres, soit 25 florins d'or, par an. Quant au sous-collecteur de Lausanne, nous trouvons dans les comptes de Gérard une indication quelque peu étrange au sujet de la rémunération de son délégué. Celui-ci s'était fait payer certaines sommes au nom de la Chambre apostolique, qu'il n'avait pas eu le droit de percevoir. Le collecteur lui assigna ses honoraires sur ces sommes indûment perçues ou lui dit de les restituer si cela lui semblait juste [1]. Nous apprenons encore par le collecteur que, pendant une maladie contagieuse qui régnait dans ces contrées, il lui fut impossible, pendant quelques années, de trouver des sous-collecteurs. Tel fut le cas pour Genève (voir note 1) et pour la province ecclésiastique de Tarentaise. Pendant longtemps, le collecteur dut percevoir directement lui-même toutes les taxes ; les sous-collecteurs qu'il avait nommés étaient morts aussitôt après leur nomination [2].

Pour Genève, le collecteur trouva enfin un nouveau sous-collecteur : *Robert de Saint-Germain* [3].

Le successeur de Gérard d'Arbent dans la fonction de collecteur général fut *Aubry Raoul* (Aubricus Radulphi), qui resta en charge jusqu'en 1377. Entre temps, vers 1359 et 1360, deux commissaires avaient

[1] *Collectories*, N° 65, fol. 371v : « Item Lausannen. Pro salario domini Petri de Serrata, qui stetit subcollector per VI annos et ultra, non fuit eidem per me salarium assignatum, quia receperat fructus quorundam beneficiorum qui minime apostolice camere debebantur, et eidem super eisdem fructibus salarium suum assignavi vel eidem iniunxi quod dictos fructus restitueret, si sibi iustum videretur. — Item subcollectori Gebennen. Debebatur sibi salarium suum duorum annorum tempore quo alias computavi, et a tempore quo alias in ultimo in camera computavi fuit diversis subcollectoribus salarium assignatum VII annorum, et tempore mortalitatis non fuit ibi subcollector, set per me et gentes meas fuit factum quod erat ibi faciendum nec inveniebam personam sufficientem que dictum officium vellet exercere, et sic sunt IX anni pro quibus fuit salarium assignatum, pro quolibet anno 15 libr., floreno pro 15 solidis, valent 25 flor. Sic valet dictum salarium 225 flor. boni pond. »

[2] Ibid. fol. 372v : « Item in civitatibus et diocesibus Tarantasien. Sedunen. Augusten. et Maurianen. a tempore mortalitatis citra non fuit subcollector, qui fuerunt plures ibidem constituti qui eodem instanti decesserunt, set quasi annus est elapsus, quod fuit ibi per me institutus receptor Petrus de Lyon alias dictus Guyon, quia dicte civitates et dioceses sunt et modici valoris ad fructus et quando ibi fiunt processus, per me facti sunt et dicto receptori mittuntur, cum quo nondum computavi ad plenum nec aliquid assignavi. »

[3] *Collectories*, N° 65, fol. 375.

été délégués par la Chambre apostolique pour se faire payer certaines sommes par les sous-collecteurs ; ce furent *Jean Rousset*, chanoine de Châlon, et *Arnaud de Moleriis*, Ceux-ci n'avaient pas été collecteurs, mais seulement « receptores », chargés d'encaisser les revenus des taxes. Dans l'acte de nomination du nouveau collecteur Aubry, la province ecclésiastique de Trèves ne figure plus ; sa collectorie ne comprend que les provinces de Lyon, Vienne, Besançon et Tarentaise. Il présenta à la Chambre quatre comptes généraux de ses recettes et dépenses ; le premier le 14 novembre 1364, le second le 1er septembre 1371, le troisième le 26 septembre 1375 et le dernier le 1er juin 1377. De ces registres de compte, le second seulement manque, les trois autres sont conservés dans les volumes 66 et 67 de la série des *Collectories*. Pour la plus grande partie de la durée des fonctions d'Aubry, nous sommes donc bien renseignés. Les sous-collecteurs occupés sous lui à la perception des taxes furent : pour Genève, *Etienne Colognier*, lequel avait auparavant déjà fait un compte avec les deux *receptores* Jean Rousset et Arnaud de Moleriis ; pour Lausanne, le chanoine *Etienne Galopini*, lequel aussi avait déjà réglé des comptes avec ces deux commissaires ; pour Sion, *Pierre Guyon*, qui avait été appelé à cette charge par le prédécesseur d'Aubry. Comme d'habitude, les taxes qui auraient dû être perçues par Gérard d'Arbent n'avaient pas toutes été payées ; il y avait des sommes arriérées. Le nouveau collecteur eut donc à contrôler l'activité de son prédécesseur, et il n'approuva nullement tout ce que celui-ci avait fait. Lorsque, pendant les mois de juin et juillet 1363, il examina, à Genève, les comptes rendus par l'évêque sur la perception des décimes, il y trouva des erreurs très graves et préjudiciables à la Chambre, de sorte qu'il réclama de nouvelles sommes à l'évêque [1]. Le sous-collecteur de Genève étant mort, il fut remplacé par Matthieu Colognier. Pour le diocèse de Sion, Aubry mentionna dans le dernier de ses comptes comme sous-collecteurs *Hugo Paschalis* et, après lui, *Henricus de Blancis, officialis* de l'évêché de Sion. En dehors de ces sous-collecteurs, il y eut dans chaque diocèse des commissaires spéciaux pour la levée des décimes et des procurations. Nous trouvons mentionnés comme tels, à Lausanne, *Symon de Wulpanis* (de Vuippens ?), *Hermann*, chanoine de Lausanne, *Etienne Mandargent*,

[1] *Collectories*, N° 66, fol. 65v : « Anno Domini 1363, mensibus Junii et Julii examinavi in Gebenna computa reddita per dominum episcopum Gebennensem predictum domino Girardo collectori et inveni errores intolerabiles et preiudiciabiles camere et aliqua ab eodem episcopo petii que sequntur. »

curé de Château-d'Oex ; pour Genève, à côté de Matthieu Coloignier, *Jean Farodi*. Sur la perception de la décime imposée par le Pape Urbain V, dans le diocèse de Sion, l'évêque lui-même soumit les comptes au sous-collecteur de Lausanne, délégué par le collecteur. Dans les trois doyennés de Berne, Saint-Imier et Fribourg, les doyens levèrent toujours la décime des bénéfices ecclésiastiques de leurs circonscriptions et en envoyèrent le produit à Lausanne, au sous-collecteur [1].

Après Aubry Raoul, la charge de collecteur général fut donnée, en 1377, à *Guillaume Dulac* (de Lacu), prévôt de Genève. Nous entrons dans l'époque du grand schisme, à laquelle je n'ai pas encore étendu mes recherches sur la fiscalité pontificale.

(*La fin au prochain fascicule.*)

1 Parmi les dépenses du collecteur, nous trouvons la note suivante, *Collectories*, N° 67, fol. 61 : Pro expensis decanorum de Berno, Sancti Emerii et de Friburgo, qui sunt Alemanni et congregaverunt pecunias in quolibet termino dicte triennalis (decime) et portaverunt apud Lausannam expensis suis, subcollectori 34 flor.

Thomas Murner
und die Berner Jetzertragödie.

Von Georg Schuhmann.

(Schluß.)

Warum die Asche in die Aar geworfen wurde.

Nach Schluß des Trauerspiels wurde die Asche der Verbrannten nach üblicher Sitte aufgefaßt und in die Aar gestreut :

« *Die Henker hatten in Befehl,*
Wann sie verbrannt [*die*] *Mann und Pfähl,*
So sollten sie die Asche nehmen,
Die da [her]käm von ihrem Brennen,
Und die bald werfen in die Aar,
Weit spreiten aus, um, hin und har.
Aus viel Ursach war das geton,
Das ich jetzunder lasse ston.
Man *murmelt wol* das umundum,
Das solchs geschah *allein darum,*
Ob man sie *heilig wollt erlügen,*
Die Asche etlich dannhin trügen, ...
Und wollten sie für Heil'ge predigen,
Die Asch für Heiltum lassen ston,
Als sie vormals auch hand geton,
Da man im Rauch gen Himmel sandt
Zu Florenz, in dem welschen Land
Hieronymus ... [o_1a].

(Aus ähnlichen Gründen waren jedenfalls auch Wycliffes Gebeine aus der Erde gegraben und nachträglich verbrannt worden. Bekanntlich wurde auch Johannes Hus (um mit dem berühmten schweizerischen

Dichter Salat zu reden [1]) « zu Constanz zu Pulver verbrannt, — [es] ist auch solches aller irrigen Ketzer Urteil — und die Asche ... in die Wasser ... geworfen und zerstreut als unwürdig aller Elemente »). Eine wertvolle Ergänzung oder Erläuterung zu jenen Worten Murners liegt in der Bemerkung Anshelms [2] : *Es « ward viel geredt », — der Schelm Jetzer hätt's alles ... getan, und den frommen Vätern beschehe, wie unlang hievor dem hochgelehrten heiligen Jeronimo Savonarola* (.. zu Florenz verbrannt) *beschehen :* nämlich groß Unrecht und Gewalt ».

Ankläger der Richter.

Kaum war also die Tragödie ausgespielt, als schon die erregte Volksstimmung umschlug. Vor allem erhoben sich unerschrockene Dominikanermönche, um das Verfahren der Richter offen an den Pranger zu stellen. Ihre Anklagen waren so schwer und ehrenrührig, daß sie dieselben jedenfalls nur unter dem Schutz des Rechts und der öffentlichen Meinung vorbringen konnten. Wer wird in unseren Tagen, obwohl keine Folter droht, einen parteiischen Gerichtshof so unverblümt anklagen wie jene Dominikaner ? !

« *So sagen sie und reden b'hend :*
Man hab ihn' allen Unrecht g'ton,
Gewalt auch mit ihn' treiben lon
Und wie sie Martrer sei'nd vor Gott » [o_4b].
« Da diese Sach herfür herkam
Und das der Rat von Bern vernahm,
Sie fragten hiren Bischof drum,
Auch suchten Rat da umundum.
Die edlen, festen, frommen Leut
Sich übten ein viel lange Zeit,
(Was ich dir sag, das weiß fürwahr,
Nit viel fehlt es zwei ganze Jahr !)
Auf daß sie niemand Unrecht täten,
Auch Fug und Glimpf in der Sach hätten,
Darin der Pabst [?] geurteilt hat ;
Drei Bischöf auch in dieser Stadt
Hand sie verurteilt in den Rauch ;
Von Bern die frommen Herren auch.

[1] Cronicka (Archiv f. Schweizerische Ref.-Gesch., Solothurn 1868, I, 3).
[2] l. c. 165.

Nun treiben sie das Rädlein um
Und sagen viel das umundum :
Man hab ihn allen Unrecht ton.
Daß man sie hat verbrennen lon.
Sie **schonen niemand,** *lassen nit :*
Der **Pabst,** *sein'* **Richter** *auch damit :*
Achilles, Bischof zu Castell,
Der hab' unrecht geurteilt, schnell :
Desgleich der **Bischof von der Sitten**
Mit **Bischof Aymon,** *dem dritten ;*
Darzu ein **weiser Rat von Bern.**
Sie sagen's ungezwungen, gern,
Wie daß die obgenannten all
Unrecht hand g'handelt in dem Fall.
Das sagen sie, das tun sie lehren
Den obgenannten zu kein Ehren,
Niemand sie überwinden kann » [o_4b-o_5b].

Warum denn nicht ? ! Bekanntlich war der gute Ruf am Anfang des 16. Jahrhunderts durch strengere Gesetze geschützt wie heute. Aber statt daß die auf ihre Ehre so eifersüchtigen Ratsherrn von Bern eine Beleidigungsklage stellten, « suchten sie Rat und Hilfe » bei ihrem Bischof und beim Papste. Das ist nicht das Zeichen eines guten Gewissens !

Schon vor der Verurteilung und der Hinrichtung, gleich nach der Aussetzung der Gerichtsverhandlungen hatten die unglücklichen Opfer eines voreingenommenen Gerichtshofes öffentliche Verteidiger gefunden. Den größten Lärm schlugen natürlich die Mitbrüder der Angeklagten. Am meisten unter ihnen zeichnete sich aus : Dr. **Wernher** (der Prior des Basler Dominikanerklosters [1]) und Paulus **Hug** (der Vikar des Provinzials und einer der drei Prokuratoren der gefangenen Brüder [2]), welch letzterer

... « frei sich erbot
Zu Bern vor einem ganzen Rot
Sein Leib, Gut, Ehren für die vier
Zu setzen und verpfänden schier » [v_3a] [3].

[1] Vgl. Brief des Provinzials an Bern (Quell. 609).
[2] Vgl. Hugs Unterschrift in einem Schreiben an Bern (Quell. 648).
[3] Vgl. Quell. 634.

Dasselbe tat er in *Rom*. In einem Briefe vom 10. Januar 1509 klagt Loublis « Assistent », Konrad Wymann (Kirchherr von Spiez) : « Die Prediger begehren vom Papste] des Prozesses Copie » ; um gegen denselben « nach Form des Rechtes zu reden », weil er « nit förmlich nach Form des Rechtes gemacht sei » und weil « die Gefangenen von Größe der Marter » wegen nicht nur sich selbst, sondern auch den andern ... Unrecht ge]tan » hätten. Darum « sollen » « Paulus » und « etliche andere aus dem Konvent zu Bern » in Rom gewesen sein, um « ihr Leib und Leben » für die vier einzusetzen. « *Das und ander e]s wird so viel gebraucht, daß ich nit weiß, was daraus will werden* [1] ». Bern ist natürlich voller Entrüstung über jene, « welche ohne zu erröten Leib und Leben zur Rettung und Befreiung der Väter eingesetzt » und dieselben noch « nach der Verbrennung verteidigt haben [2] ». — Die Väter standen aber nicht allein. Auch der Kardinal Olivier Caraffa, desgleichen der Magister sacri palatii und Beichtvater des Papstes Johann de Rafanellis « und andere » gehörten zu jenen, die « Tag und Nacht großen Fleiß, Mühe und Arbeit » anwandten, um die Verurteilung der Angeklagten zu hintertreiben [2]. Selbst unter den Berner Ratsherrn gab es (wie wir schon hörten) Verteidiger der Dominikaner, und zwar waren es ehrenwerte Männer.

Murners Urteile über die Verteidiger.

Murner hält Hugs und Wernhers Vorgehen für « Gleißnerei » und Schönfärberei eines frommen « Betrugs » o_2a — Urteile, welche bloß auf Jetzers Verdächtigungen fußen [3]. Dasselbe ist bei mancher anderen Angabe des Barfüßermönches zu beachten, z. B. wenn er vom Basler Dominikanerprior spöttisch sagt :

« *Doktor Wernher stellt sich gar schlecht,*
Beschreibt vom ‚Geist' ein' Ordnung recht,
Ein lang History [4] auf den Grund,
(Ob ihm die Sach geriet zur Stund ? !)
Wollt' die im Druck auslassen gon
Und wahr machen ein' falschen Wohn

[1] Quell. 637 f. u. Quell. 633.
[2] Bern an Julius II., Schreiben v. 8. Juni 1509 (Quell. 645).
[3] Vgl. Quell. 117, 126, 130 ; 324, 454, 459, 507.
[4] Defensorium ..., Pars II et III.

Und falsch Erscheinen offenbaren
Und was er durch Frag' hätt' erfahren.
So hat sich's Blatt ganz umgekehrt,
Geschlagen ist mit eignem Schwert » o_2b .

Dieselbe Ansicht vertritt auch der Herausgeber vom « Defensorium » (E_3a) und der Verfasser der Berner Chronik. Auch der Gerichtshof hat sie geteilt. Wer kann sich darüber wundern ? War doch Dr. Wernher nicht bloß von Jetzer, sondern selbst vom Subprior und Prior — natürlich nur auf der Folter — als der « Erdichter jenes Geistesspuckes » bezeichnet worden. In Wirklichkeit war derselbe aber nur das Opfer der Durchtriebenheit eines Schneidersgesellen und seiner Leichtgläubigkeit. Was er in seinen Aufzeichnungen von seinen Mitbrüdern sagt : sie haben den Jetzer « wie einen Engel verehrt [1], das ist ihre einzige Schuld [2] », muß auch von ihm selbst gesagt werden. Er selber klagt : « Ich bin viel zu leichtgläubig gewesen ; das wolle mir Gott verzeihen ». Wäre es anders, wären Wernhers und Vetters treuherzigen Berichte (welche von den Richtern als Anklagematerial benützt wurden [3], während sie Apologien der Väter sind), nicht im guten Glauben geschrieben, (wieder — wie neuerdings der Geschichtsprofessor Dr. Wilh. Oechsli in Zürich wahr wissen möchte —), so hätte der gelehrte Franziskaner **Konrad Pellikan** (welcher um dieselbe Zeit das ehrenvolle Amt eines Lektors in Basel ausübte als Murner es in Bern versah) jedenfalls nach seinem Abfall von der Kirche nicht erklärt : « Eam historiam scripserunt multi, Sebastianus, Franck et Thomas Murner, sed **omnium verissima** *ea fuit, quam ego ex illorum descripseram autographo,* sed non finitam [4] ». Und Anshelm hätte dann (l. c. 130) gewiß nicht feststellen können : « Jetzer hat in den Verhören ohne Tortur ... verjaht allen seinen Handel, wie der von seinem Prior aufgeschrieben, ausgenommen die Offenbarung von der Empfängnis Mariä, davon er nichts wollte wissen zu sagen ». Wenn der verdächtigte Dr. Wernher nach der Vertagung der Verhandlungen (am 7. Sept. 1508) von Basel nach Frankfurt floh, so berechtigt das — heutzutage wenigstens — nicht zum Argwohne Murners : « Ich acht' nit dafür ». daß Wernher und

[1] Vgl. Ein schön bewerttes lied, c_4b.
[2] Defens. D_3b.
[3] Vgl. Quell. 200.
[4] Das Chronikon des Konrad Pellikan (herausgegeben v. B. Riggenbach). Basel 1877, S. 38.

Hug « sonder Schuld Urlaub genommen hinter der Tür [1] » ; der Dominikanerprior tat in diesem Fall nur, was der Franziskaner in seiner Lage gewiß auch getan hätte. — Wäre Dr. Wernher wirklich ein Betrüger, so wäre der schon öfter genannte Dominikanerprovinzial **Petrus Siber** ein Betrüger in Potenz ; denn der Basler Prior hat jene Aufzeichnungen « aus G'heiß des Provinzials » gemacht [2]. Siber ist zwar von Jetzer angeschuldigt worden [3]. Aber wer wird heute noch an seine stillschweigende Billigung des Betruges glauben ?

Selbst Anshelm (der mit Murner Jetzers Verdächtigung für wahr zu halten scheint) sagt (l. c. 149) von ihm : « War ein *treffen[t]licher,* von Leib und Kunst wohlgestalteter Mann gewesen ». Wenn derselbe Visitatoren nach Bern sandte, welche die Aufsehen erregenden « Erscheinungen » prüfen sollten [4], so tat er jedenfalls nur seine Pflicht. Ein Ordensprovinzial, welcher in einer *entarteten* Zeit ein Kloster « mit Gewalt » zur « Reformation » gezwungen hat [5], wird sich niemals zu den plumpen Betrügereien eines Jetzer hergeben, zumal er sich als Gelehrter von vornherein hätte sagen müssen, daß sie über kurz oder lang entlarvt würden. Er stand übrigens der ganzen Sache von allem Anfang an mißtrauisch gegenüber. Als anläßlich seiner Durchreise zum Generalkapitel in Lyon Jetzer wieder einmal eine « Erscheinung » hatte, « wurde er herbeigerufen ... Er kam heran an die [verschlossene] Zelle des Bruders, wo er stehen blieb, um die Stimme [der Mutter Gottes] zu hören ... Da entrüstete er sich aufs höchste, weil es ihm vorkam, als ahme der Bruder zwei Stimmen nach. Am anderen Morgen hielt er das dem Bruder vor », der aber den Schwindel verwundert in Abrede stellte [6].

* * *

Sonstige Entgleisungen.

So oft sich Murner mit den Richtern und Anshelm durch die erpreßten « Geständnisse » irre führen läßt, so oft **folgt** er mit jenen **dem Irrlicht der « Fama, quae crescit eundo » :** z. B. wenn er schreibt :

[1] Ein schön bewerttes lied, d_5a.
[2] Von den fier ketz. o_2b.
[3] Def. E_2a.
[4] Def. C_6b.
[5] Vgl. S. 3.
[6] Def. C_6a.

« *Man murmelt wol heimlich und still,*
Doch niemand's offlich sagen will :
Wie daß die Pred'ger hätten gern
Die Botschaft von der Stadt von Bern
Zu Rom gehindert, daß nit wär
Fürkommen diese böse Mär,
Durch Geld und ihre gute Freund » n_2a ,

oder wenn er von dem Beirichter Petrus Siber sagt :

« Vom Provinzial, *so hör ich das,*
Da er bei beiden Bischöfen was
Und man den Doktor [1] strecket auf :
Da legt er einen Finger auf
Sein' beide Leffzen für [2] den Mund.
Dabei der Doktor wol verstund,
Daß er seins Munds sollt' b'hutsam sein » n_4a [3].

Die öffentliche Meinung suchte natürlich nach einem Erklärungsgrund, als « die Bischöfe ihren Mitrichter ... als verdächtig ... abtreten [4] und zum Kloster gan » hießen [5] ; welche Rolle aber hiebei die Phantasie spielt, weiß jeder, der nicht hinter dem Monde lebt. Vielleicht hat der Provinzial das Verbrechen begangen, eine Mücke weggejagt zu haben, die in jenem kritischen Moment vor seinem Munde saß. Jedenfalls aber hätte er jenes Spiel nur *einmal* aufführen können. Warum zog man ihn übrigens nicht zur Verantwortung ? !

Der Volksmeinung folgt der Straßburger Dichter auch, wenn er in der einleitenden Widmung an die Berner Magistratsherrn bemerkt : « *Ferunt*que vos supra 20 millia florenorum expendisse » a_2b — eine Angabe, die Hottinger in seinem Nachdruck (Hist. Ecclesiastica Nov. Test. V. 143) durch Sperrdruck hervorhebt und im deutschen Berichte Murners wiederholt wird :

« Dann *wo ihm wär,* **als ich das hör,**
So kost euch dieser Handel mehr
Dann zwanzig tausend Gulden bar » a_2a .

[1] Stephan Boltzhurst (welcher zuerst gefoltert wurde).
[2] vor.
[3] Ein schön bewerttes lied, d_6a.
[4] Anshelm, 145.
[5] Murner (gereimter Bericht) n_3a.

Tatsächlich waren die Prozeßkosten *viel niedriger*. Es wäre aber ungerecht, Murner wegen solcher und ähnlichen Angaben den Vorwurf der Oberflächlichkeit oder tendenziöser Übertreibung zu machen. Sein lateinischer Bericht über den Jetzerhandel und die deutsche Prosabearbeitung sind erweisbar schon im Juni oder Juli 1509 erschienen [1], unmittelbar nach dem sensationellen Ereignis, zu einer Zeit, wo eine amtliche Schätzung der Gerichtskosten noch nicht vorlag; bei der staunenswertigen Raschheit, mit welcher der Barfüßermönch zu arbeiten pflegte, darf man selbst seinen gereimten Bericht von rund 5500 Verszeilen noch ins Jahr 1509 ansetzen. Um diese Zeit war aber im Berner Magistrat zweifellos die Neigung vorhanden, die Kosten zu überschätzen. Der Dichter hätte sich ja vor dem hohen Rat bloß lächerlich gemacht, hätte er ihm eine Ansicht vorgetragen, die damals von niemand geteilt wurde; *dazu* war er zu groß. Es war ja auch keineswegs leicht die Kosten richtig abzuschätzen. Widersprechen sich doch selbst die *späteren amtlichen* Schätzungen. Nach einem Schreiben des Schultheißes und Rats der Stadt Bern vom 15. Dezember *1511* beliefen sich die Kosten « ungefährlich auf die *5000* Gulden » (Quell. 648); nach einem anderen Schreiben vom 11. April *1524* betrugen die Kosten « *8000* Pfund » (Quell. 656). Man darf Murner jene Übertreibung schon deshalb nicht übel nehmen, weil er mit klugem Vorbehalt sagt:

« Dann *wo im wär*, als ich das hör ».

Auch sonst läßt uns der Franziskaner selten einmal im Zweifel darüber, ob er sich auf Hörensagen verläßt oder nicht. Im ersten Fall geben Wendungen wie folgende: « So hör' ich das », « Was ich hie red, das ist bekannt » l_4a, « Es ist fürwahr zu hören schon » l_3b, « Man murmelt wol » n_2a « ferunt » u. s. w. dem Forscher und Leser einen deutlichen Wink. Er ist mit der Prozeßleitung zufrieden, aber worauf gründet diese Zufriedenheit? Wiederum bloß auf die öffentliche Meinung:

Es ist fürwahren zu hören schon,
Wie der Prozeß da ward geton,
Wie förmlich sie gehandelt hand.
Doch ist es *weit und breit bekannt*
Und hab sein wahrlich nit vergessen » l_3b.

[1] Vgl. S. 2, Anmerkungen.

So vorsichtig natürlich der Forscher solchen Angaben gegenüber sein muß, so wichtig sind sie zur Kenntnis der Volksstimmung, zur Schätzung der Stärke des Druckes der öffentlichen Meinung, unter welchem die Berichterstatter des Jetzerhandels standen.

Manchmal, aber *sehr selten*, ist Murner auch das Opfer eines **Vorurteils,** z. B. wenn er, seiner Satire freien Lauf lassend, vom Anwalt der Angeklagten schreibt :

« Paulus Hug war ein einfalt Kind,
Gleich als die La h rer Z w iebeln sind » o_2a [1] ;

sonst hätte er — so meint der Minorit offenbar — nicht eintreten können für die Unschuld der Dominikaner. In Wirklichkeit war aber Dr. Hug einer jener Vorsichtigen, welche (wie Wernher bezeugt) den Wunderdichtungen Jetzers von allem Anfang an « wenig oder gar keinen Glauben schenkten [2] ».

* * *

Quellenwert.

So befangen also des Barfüßers Berichte über den Jetzerprozeß auch sind, so übertrieben ist es zu erklären : « Als Quelle kann — Murners Abhandlung kaum in Betracht kommen [3] », schon deshalb, weil der kritische Forscher durch sie zu denselben Resultaten kommt, zu welchen der Münchener Prälat durch die Urkunden und Anshelms Chronik gelangt ist. Ist *Anshelms* Arbeit « eine Quelle von hohem Wert [4] », dann sind es *Murners* Abhandlungen mindestens auch. Es ist nicht einzusehen, warum des ersteren Bericht unter allen zeitgenössischen « der treueste [5] » sein soll. Derselbe ist nur der ausführlichste — was nicht viel heißen will ; denn « in der Beschränkung zeigt sich erst der Meister ». Der Franziskaner (ein Mann, der unserer Zeit tausendmal mehr zu sagen hat als der Berner Chronist) hat seine Abhandlungen **zwanzig Jahre früher** geschrieben, mitten und unmittelbar nach dem tragischen Ereignis) ; der protestantische Arzt

[1] Sprichwörtliche Ausdrucksweise ; vgl. Narrenbeschwörung, 79, 28.

[2] Magister Magnus Vetter et frater Paulus Hug, « qui examinaverunt negocium hoc,... *parvam aut nullam fidem — habuerunt* in negocio fratris » (Defens. C, *b*).

[3] Paulus, l. c. 69.

[4] Paulus, 70.

[5] Rettig, l. c. 182.

fertigte seinen Bericht zu einer Zeit an, da der Jetzerhandel schon längst eine Beute für Mönches- und Pfaffenfresser geworden war [1]. Der Ansicht des Professors Blösch in der Einleitung zum 6. Bd. von Anshelms Chronik, S. XIII: die Erzählung des Berner Chronisten sei höchst wahrscheinlich schon vor dem Jahre 1529 geschrieben und « dem größeren Werk erst später einverleibt » worden, können wir nicht zustimmen ; « die außerordentliche Ausführlichkeit und die aktenmäßige Genauigkeit » ist gewiß eher ein Grund dagegen als dafür. Aus reiner Liebe zur Geschichte hätte der Weltmann kaum seine umfangreiche Abhandlung geschrieben, für welche er voraussichtlich keinen Verleger fand. Der über den Parteien erhabene Satiriker; der unerschrockene und unermüdliche Verteidiger der Kirche; « der schlagfertigste, witzigste und volkstümlichste » « unter allen litterarischen Widersachern Luthers [2] » und Zwinglis war jedenfalls ein unbefangenerer und gewandterer Berichterstatter als der « begeisterte Vertreter der reformatorischen Anschauung [3] », welcher seine Chronik im Auftrage (bezw. zur Ehrenrettung) Berns geschrieben hat, der seiner Zeit vom Verteidiger der Väter wegen Verdachtes der Parteilichkeit als Zeuge abgelehnt worden war [4], der (obwohl er die Prozeßakten vor sich liegen hatte und auf Kleinigkeiten eingeht) « von den Aussagen der Angeklagten vor der Folter ... so gut wie keinen Gebrauch » macht, « ebenso wenig von dem was der Verteidiger vorbrachte », der « das katholische Wesen, und namentlich das Klosterleben als unevangelisch » « haßt » und dieser Gesinnung « oft genug » Ausdruck verleiht durch Ausfälle gegen den alten Glauben und « in reichlichem Spott über den neuen Heiligen, den die Dominikaner aus diesem Schneidersgesellen angeblich machen wollten » (Steck [5]). Anshelm will sichtlich das *ganze* Mönchtum treffen, und deshalb sind manche Äußerungen, die er kirchlichen Würdenträgern in den Mund legt, mit großer Vorsicht zu benützen, z. B. des päpstlichen Legaten angeblicher Ausspruch über die Mönche vor dem Bischof von Lausanne [6]. Murner will nur *Sünden,* nur *einzelne* strafen und findet bei aller ehrlichen Entrüstung über die Väter die schönen Worte der ver-

[1] Vgl. Blöschs Einleitung zu Anshelms Chron. VI, S. XVI.

[2] Waldemar Kawerau, Thomas Murner und die deutsche Reformation, Halle 1891, S. 1.

[3] Steck, der Berner Jetzerprozeß in neuer Beleuchtung, Bern 1902, S. 7.

[4] Vgl. Quell. 211.

[5] Quell. XXIV.

[6] Vgl. S. 20.

zeihenden Liebe : « Gott, der Herr wolle ihnen und allen christgläubigen Menschen gnädig und barmherzig sein [1] ».

Wohl hat Deutschlands Juvenal den eigentlichen Prozeßhandlungen nicht beigewohnt, wie er selbst zu verstehen gibt mit den Worten :

« So bin ich nit im Rat gesessen,
Und ob ich schon ein Ratsmann wär,
So ziemt mir's nit zu schreiben her » [1a] ;

aber er hat (wenn er sich auch kürzer faßt) einen so tiefen Blick in die Akten getan wie Anshelm, der ja auch kein Beisitzer war und mehr als einmal sogar auf Murner zu fußen scheint. Die Degradierung und Hinrichtung aber hat der Mann, welcher das 16. Jahrhundert « besser charakterisiert als irgend ein anderer [2] », sicherlich mit angesehen, und seine anschauliche Schilderung darüber sichert wegen ihres kulturhistorischen Wertes seinem gereimten Berichte (seiner ersten *erwiesenen* Dichtung) allein schon die Unsterblichkeit. Er hat als überzeugter Franziskaner, als unermüdlicher Lobredner der « tausendschönen Kaiserin » und als offizieller Berichterstatter über den « Skandal » dem sensationellen Prozesse ein mindestens ebenso großes Interesse entgegen gebracht wie der Berner Chronist, welcher wenige Jahre darauf die Neuerung mit offenen Armen aufgenommen hat ; wir gehen wohl kaum fehl in der Annahme, daß er als der weitaus fähigste Mann seines Ordens jene Berichte im Auftrage seiner Oberen gemacht hat und — um seine Aufgabe möglichst gut lösen zu können — im Februar 1509 (nicht 1508) von Straßburg als « Lesemeister » ins Berner Franziskanerkloster gerufen worden ist [3]. Auch die intimen Beziehungen, welche er als gekrönter Dichter zu hohen und höchsten Personen hatte, machten ihn zur Berichterstattung besonders geeignet. Wenn er jedoch seine Aufgabe nicht *vollauf* befriedigend gelöst hat, so muß man (mutatis mutandis) auch zu seiner Entschuldigung sagen, was der erste Herausgeber der Urkunden des Jetzerprozesses zu Gunsten des protestantischen Chronisten angeführt hat : « Was Jetzer aussagte und die Angeklagten auf der Folter bestätigten, mußte nach damaligem

[1] Ein schön bewerttes lied, letzte Seite.

[2] Ch. Schmidt, Histoire lit. de l'Alsace, Paris 1879, II, 315.

[3] Vgl. Annalen der Barfüßer zu Straßburg de anno 1507-1510 (Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques le l'Alsace, ser. II, vol. 18, p. 309.

Gerichtsverfahren für wahr gelten, wenn es noch so sehr dem gesunden Menschenverstand widersprach, und Anshelm war trotz aller Verstandesschärfe doch ein Kind seiner Zeit und konnte sich der hergebrachten Ansicht vom Wert solcher Geständnisse nicht entziehen [1] ». Die Erbitterung über den vermeintlichen Betrug und nicht zum letzten die Spannung, welche wegen des Streites über die unbefleckte Empfängnis Mariä schon lange zwischen den Minoriten und Predigermönchen herrschte und in letzterer Zeit (durch den Dominikaner Wigand Wirt) ihren höchsten Grad erreicht hatte, haben zweifellos das sonst so klare Urteil des berühmten Narrenbeschwörers getrübt, zumal er damals noch nicht die Reife des Alters hatte (kaum älter als 34 Jahre war). Schade, daß der erste deutsche Übersetzer der « Institutiones Justinianae » nicht schon damals die Rechte studiert hatte und nicht als « doctor utriusque iuris » den Verhandlungen beiwohnen konnte ! Für den Berner Magistrat und die bischöflichen Richter freilich ein Glück !

Prälat Paulus citiert bloß nach jener kleinen (lateinischen) Abhandlung Murners, die Jahrhunderte lang (seit 1509-1886) geradezu als die einzige Quelle des Jetzerhandels angesehen wurde. Rettig verweist ein paar Mal auf die gekürzte Ausgabe derselben, auf die « Historia mirabilis quattuor heresiarcharum ». Den ausführlichen gereimten Bericht scheint keiner der Gelehrten durchgelesen zu haben, weil sie (jedenfalls irregeführt durch Murnerforscher) denselben offenbar für eine *nichts Neues* bietende Übersetzung des lateinischen hielten. Nur so erklärt sich das Urteil von Dr. Paulus : « Abgesehen von den tatsächlichen Angaben, die sich bereits ... im Defensorium vorfinden, bietet Murner nur weniges, was von Belang ist [2]. Dies kann von der 27 Blätter starken *lateinischen* Erzählung des Barfüßermönches vielleicht mit Recht gesagt werden ; auch von der deutschen *Prosa*bearbeitung, deren Wert vor allem in dem für den Dogmenhistoriker ebenso interessanten als wichtigen Liede über die unbefleckte Empfängnis Mariä liegt ; mit demselben Rechte aber auch von Anshelms umfangreichem Tendenzbericht, welcher « in der Handschrift nicht weniger als 260 Seiten füllt [3] ». : denn die Angaben von Bedeutung darin, welche nicht schon in den Akten oder bei früherern Chronisten

[1] Arch. 182.
[2] l. c. 69.
[3] Steck, XXII.

(bei Murner und Schilling) zu finden wären, machen *kaum eine einzige* Druckseite aus. Aber Murners *gereimter* Bericht, welcher rund 5500 Verse zählt, *viermal* so groß ist als der in Prosa, *fast* so groß als Anshelms Darstellung und 1521 von einem protestantischen Gegner neu aufgelegt wurde, enthält viele Bemerkungen, die sonst nirgends zu finden sind; er ist darum (obwohl der Vergessenheit anheimgefallen) **nächst** den Urkunden **die wichtigste Quelle des Prozesses,** und die Darsteller jener Tragödie dürfen an ihr ebenso wenig achtlos vorüber gehen wie die Kulturhistoriker und die Germanisten. Professor Steck bringt wohl ein Facsimile aus Murners Dichtung « Von den fier ketzeren prediger ordens ... zu Bern », hat aber im übrigen dieselbe ebenso wenig ausgenützt wie Rettig und Paulus: er citiert fast durchweg nach Hottingers Ausgabe der Schrift « De quattuor heresiarchis ».

* * *

Der Jetzerhandel, obwohl zunächst nur ein vermeintlicher « Klosterskandal », « besitzt eine mehr als lokale Bedeutung [1] » : war er doch wie der Reuchlinhandel bis herein in die Neuzeit das Steckenpferd protestantischer Polemiker und — Historiker, die (ungerecht verallgemeinernd) daraus Waffen gegen das ganze Mönchtum schmiedeten, nach dem berühmten Schlusse : « Wie diese, so sind sie alle ».

Kein Wunder, daß es protestantischen Forschern schwer fällt, die neuen Resultate des Münchener Gelehrten anzuerkennen. Georg Rettig hat den Beweis von Dr. Paulus im historischen Verein von Bern ohne weiteres als unstichhaltig bezeichnet [2]. Andere waren vorsichtiger und erklärten, erst durch die vollständige Veröffentlichung der Akten könne die Schuldfrage der Mönche endgiltig entschieden werden. Zu diesen gehörte auch Prof. Rudolf Steck in Bern, der verdienstvolle Fortsetzer und Vollender der Vorarbeiten von Rettig. Derselbe machte sich (nach eigenem Geständnis) « mit einigem Mißtrauen » an die vollständige Herausgabe der Urkunden des Jetzerprozesses; er fürchtete, es handle sich bei dem Prälaten um einen « Versuch die verurteilten Mönche zu ‚retten' und die Schuld auf die Bürgerschaft Berns abzuwälzen ... Allein durch das Studium des ‚Defensoriums' und der Akten kam » er « trotzdem zu der Ansicht, daß an der Schrift

[1] Steck, l. c. XI.
[2] Vgl. Steck, l. c. LVI.

des Dr. Paulus vielleicht einige kleine Berichtigungen anzubringen seien, daß sie aber im wesentlichen das Richtige getroffen habe [1] ». Und er gestand schließlich, die Waffe der Abwehr senkend, unter Hinweis auf das « kleine historische Meisterwerk » des Münchener Gelehrten : Dr. Paulus « wird den Ruhm behalten in dieser vierhundertjährigen Irrfahrt der Geschichtsforschung den richtigen Weg zuerst gewiesen zu haben [2] ».

Nunmehr schien selbst unter protestantischen Forschern der Widerstand gegen Dr. Paulus völlig gebrochen zu sein. Professor Dr. *Meyer* von Knonau hielt noch im gleichen Jahre, da sein Berner Kollege Dr. Steck die Jetzerakten herausgab (1904), in der « Antiquarischen Gesellschaft » in Zürich einen Vortrag, worin er den beiden Gelehrten unumwunden zustimmte. Andere taten dasselbe schriftlich. Es gab jetzt keinen Historiker von Bedeutung mehr, welcher die frühere Anschauung offen zu vertreten wagte. Erst Prof. Dr. **Wilh. Oechsli** in Zürich hat's wiederum gewagt, in einem Vortrag, welchen er daselbst am 2. November 1907 in der « Antiquarischen Gesellschaft » hielt. Was er aber gegen die Stichhaltigkeit der Beweise des katholischen und des protestantischen Forschers vorgebracht hat, ist im Grunde nichts Neues und zum größten Teil schon — widerlegt. Wenn er es z. B. nach dem Sitzungsbericht der « Neuen Züricher Zeitung » für unmöglich hält, daß der 23-jährige Jetzer, der angeblich dem « Defensorium » zufolge « ein *Jdiot* war » jene Wundererscheinungen allein in Szene setzen und die Väter des Berner Dominikanerklosters dreiviertel Jahre lang in so krasser Weise überlisten konnte, so stellt er sich wieder ganz auf den Standpunkt der alten Chronisten, wonach Jetzer bloß « ein einfältiger Schneidergeselle » war [3]. Diese (auch von Rettig geteilte) Anschauung [4] befremdet heutzutage um so mehr, als Dr. Paulus (l. c. 101) unter Anführung von *Belegen* ausdrücklich bemerkt hat : « Vor allem muß der oft wiederholten Behauptung entgegen getreten werden, Jetzer sei ein beschränkter, einfältiger Mensch gewesen, der mit falschen Erscheinungen leicht zu täuschen war. Obschon er weder lesen noch schreiben konnte, so besaß doch der dreiundzwanzigjährige Schneidergesell eine nicht geringe Pfiffigkeit.

[1] l. c. XLVIII.

[2] Der Berner Jetzerprozeß (1507-1509) in neuer Beleuchtung, Bern 1902, S. 56 und 86.

[3] Stumpf, Gem. l. Eidgn. . . . beschr., Buch 13, Kap. 33.

[4] Arch. 531, Anm. 80.

. . **Der lateinische Ausdruck idiota hat — keineswegs die Bedeutung des deutschen Wortes Jdiot — —**; er besagt bloß, daß Jetzer weder lesen noch schreiben konnte ». Jetzer war ja (wie wir schon hörten) so durchtrieben, daß der auf Sühnung von Unrecht so bedachte Berner Rat ihn bei der Wiederergreifung zu Baden ohne weiteres laufen ließ, « *wiewol er billige Straf verdient hätte* », bloß aus Besorgnis, der Schelm möchte die Stadt mit « **seinen gefährlichen listigen Ausflüchten in weitere Kosten » stürzen** [1]. Vor einem « *Jdioten* » hätte sich der « weise » Rat gewiß nicht gefürchtet!

Während aber Prof. Oechsli den « Bruder » als Jdioten hinstellt, bezeichnet er die Väter als in ihrer Art gelehrt und gerieben. Worauf sich letztere Behauptung stützt, können wir nicht erraten [2]. Jst vielleicht das lächerliche « Passionsspiel » ein Beweis von Durchtriebenheit ? ! Hält man nämlich die Mönche für schuldig, so muß man sie als die Dichter desselben ansehen.

Übrigens ist es doch gar nichts Seltsames, daß Gebildete von Ungebildeten genasführt werden.

Jetzer und die Mönche stimmen darin überein — so führte Prof. Oechsli weiter aus — daß der junge Schneidersgeselle vor seinem Eintritt ins Kloster von der großen theologischen Streitfrage — noch nie etwas gehört habe. Jetzt soll der Analphabet auf einmal Auskünfte über Kirchenlehrer und das Konzil von Basel erteilen können und Offenbarungen ersonnen haben, welche geeignet schienen, die Kontroverse zu gunsten der Dominikaner zu entscheiden. Das ist ungefähr ebenso unwahrscheinlich, wie wenn uns heute ein 20-jähriger Maurergeselle aus Unteritalien über die Probleme Kants, Hegels, Schopenhauers und Nietsches belehrte. — Denselben Einwand hat schon Rettig erhoben mit den Worten : « Was wußte Jetzer, der weder lesen noch schreiben konnte, von den spitzfindigen Lehren eines Thomas von Aquin, eines Duns Scotus, eines Bernhardinus de Busti über diesen

[1] Berns Schreiben v. 15. Juli 1512 an den Landvogt von Baden (Quell. 653).

[2] Für die Gelehrsamkeit der Väter dürfte der Umstand sprechen, daß drei von den in den Prozeßakten genannten Mitgliedern des damaligen Berner Konventes an der Universität Heidelberg immatrikuliert waren, laut der Matrikel (ed. Töpke) und zwar der Prior « *Fr. Joannes Vatter ex Berno Laus. dioc.* » unterm 5. März 1498; ferner « *Fr. Georius Sellatoris de Basilea, professus conventus fratrum Predicatorum in Berno, dioc. Laus.* », am 4. Dez. 1506, endlich « *Fr. Georgius Heddyner conventus Bernensis dioc. Laus. ord. Praedicat. gratis* », nach dem Prozeß, unterm 14. Juni 1513.

Gegenstand [1] ? » Mit Recht antwortete Dr. Paulus hierauf (l. c. 103) : Der geweckte Analphabet hatte sich « aus den Predigten, die er gehört, . . eine genügende Kenntnis des betreffenden Gegenstandes verschaffen können. Gerade in den ersten Jahren des 16. Jahrhunderts wurde ja, infolge der Streitigkeiten des Dominikaners Wigand Wirt, die Frage von der Empfängnis Mariä in Schriften und Predigten sehr lebhaft erörtert ». Manchmal bis zum Überdruß der Gläubigen ! Martin Stauffenberger berichtet z. B. : « Auf Samstag vor S. Katherin [1510] haben Meister und Rät [von Straßburg] beschickt die Prediger[mönche] und ihn[en] verkündet, daß sie forthin nit meh[r] auf der Kanzel reden von der Sach, so die Barfüßer und sie wider einander haben von unserer lieben Frauen. Mögen solches in der Schul mit einander ausrichten [2] ! » Es liegt auf der Hand, daß bei solchen Kontroverspredigten nebst der Schrift auch die Väter ins Treffen geführt wurden. Man lese nur das erwähnte, für das *Volk* berechnete « schöne Lied von der unbefleckten Empfängnis Mariä » von Murner ! Dasselbe ist (wie der Dichter ohne Übertreibung in der « Vorrede » sagt, « mit hohem Ernst und Fleiß gezogen aus den bewährtesten Schriften und Lehren » von Salomon, Augustinus, Ambrosius, Cyprianus, Anselmus, Scotus subtil » etc. Auch das Konzil von Basel wird erwähnt.

Es ist bezeichnend, daß auch die Väter alsbald mit der Möglichkeit rechneten, Jetzer habe die « geoffenbarte » Weisheit vom Predigthören. Dieser hat allerdings, als er « beim Gehorsam gefragt wurde, ob er jemals etwas » über Mariens Empfängnis « gehört habe, geantwortet : er wolle niemals selig werden, wenn er derartiges gehört habe [3] ». Verdient aber diese Aussage eines **hysterischen, lügnerischen, meineidigen** Menschen irgend welchen Glauben ?! Durch die « Bestätigung » der Mönche wird sie nicht glaubhafter. (Eine solche hätte höchstens dann einen Wert, wenn die Väter den Schneidergesellen vor seinem Eintritt ins Kloster auf Schritt und Tritt beobachtet hätten ; sie kannten ihn aber gar nicht.) Daß Dominikaner des 16. Jahrhunderts jene Aussage gläubig hinnehmen, ist verzeihlich ; wir Söhne des 20. Jahrhunderts aber müssen kritischer sein, zumal der Verteidiger (wie wir hörten) den Beweis antreten wollte, daß Jetzer

[1] Arch. 187.
[2] Bulletin de la Société . ., 314.
[3] Def. B_4^a.

bereits « in Luzern viel und oftmals über . . Maria und ihre Empfängnis redete und disputierte ».

Dabei ist noch Folgendes zu erwägen. Jetzer hat (um mit Prof. Steck zu reden) zuerst Offenbarungen im Sinne « der populäreren Franziskanerlehre von der unbefleckten Empfängnis » mitgeteilt und « erst als die Väter diese beanstandeten, mit solchen » aufgewartet, die ihrem « Wunsche entsprachen . . . Mit der ihm eigenen Empfänglichkeit für Dinge, die seinem Nutzen dienten, nahm er dann [wahrscheinlich] die Belehrungen der Väter entgegen und gab sie als Offenbarungen zurück. Das ist auch die Erklärung der auffallenden Erscheinung, daß Jetzers Maria so hohe theologische Bildung besitzt... Die Väter haben, ohne es zu merken, durch ihre Fragen . . . dem Bruder diese Weisheit förmlich eingetrichtert [1] ». *Betrüger* aber sind sie deshalb noch lange nicht !

Auch sonst macht sich Prof. Oechsli seine Aufgabe ziemlich leicht. Jetzt bestreitet er ohne jeden stichhaltigen Grund die bona fides der Verfasser der Offenbarungsberichte im « Defensorium », dann nimmt er die Wimpfener *Verschwörung* als Tatsache an — wie es eben paßt. Man irrt übrigens sehr, wenn man meint : Dr. Paulus und Steck seien nur durch das « Defensorium » zur Schuldverneinung gekommen.

Endlich wendet sich der Züricher Historiker gegen die Halbierung von Aussagen. Und doch halbiert niemand mehr als er. Jst z. B. die Wimpfener Verschwörung eine Tatsache, weil Boltzhurst seine vom Prior bestätigten « Geständnisse » hierüber elf Tage nach der ersten Folterung « aus freien Stücken, mit Auflegung der Hände aufs Evangelium, gemacht » hat, so muß man *logischerweise* auch die Väter als *Hexenmeister* ansehen ; denn den Teufelsbund und die Ätzung der spurlos verschwundnen Wunden haben sie *ebenso feierlich* zugestanden ».

Paulus und Steck haben also immer noch Recht.

Die Forschungsresultate der beiden Rufer im sensationellen Streite werden durch Murner nicht erschüttert, sondern erhärtet.

[1] Der Berner Jetzerpr. 82.

KLEINERE BEITRÄGE — MÉLANGES

Karl Borromeo und seine Metropole im Jahre 1581.

Sebastian Werro, dem wir diese zeitgenössische Schilderung verdanken, gehört zu den lichtvollsten Gestalten der schweizerischen Gegenreformation. Mailand und seinen berühmten Erzbischof lernte er persönlich kennen anläßlich der Jerusalemreise, die Werro vom 6. April bis zum 4. Dezember 1581, in dem noch jugendlichen Alter von 26 Jahren ausführte. Maßgebend für eine so frühe Verwirklichung seines Lieblingsplanes war der Gedanke, daß sein Amt als Stadtpfarrer von Freiburg je länger je weniger eine so langdauernde Pilgerreise gestatten würde. Die Erlebnisse seiner Fahrt hat Werro sowohl lateinisch als deutsch beschrieben. Das lateinische Manuskript liegt gegenwärtig auf der Kantonsbibliothek, die deutsche Handschrift wird von der ökonomischen Gesellschaft bewahrt (E 139). Die lateinische Bearbeitung entstand zuerst und diente, wie verschiedene Glossen dartun, als Grundlage für den deutschen Text, welchen der Stadtpfarrer Samstag, den 25. August 1582 eigenhändig vollendete. Während das lateinische Original keine Seitenzählung aufweist und nur in einige größere Abschnitte gegliedert ist, umfaßt die deutsche Überarbeitung auf 510 Seiten nicht weniger als 174 Kapitel, denen sich noch ein Gedicht von sechs Seiten Umfang anschließt. In beiden Büchern wird der Text durch Federzeichnungen belebt, die meist recht gut gelungen sind. An der Spitze des lateinischen Originals steht ein « Ventorum index nauticus », dann folgt der Grundriß des Domes von Parma, das Kostüm eines Bruderschaftsmitgliedes in Reggio, der Löwenzwinger von Florenz, der Hochaltar des St. Petersdomes in Rom, die Geisselsäule Christi, das Schweißtuch der Veronika, der Triumphbogen Konstantins, eine Inschrift auf dem Kapitol, das Bild eines venezianischen Patriziers, die Grabkapelle des hl. Nikolaus in Venedig, eine Doppelansicht der Insel Morea, ein Beduinenpaar, der Überblick über die Stadt Jerusalem [1], die Krippenkapelle von Bethlehem, das octogonale Heiligtum auf dem Ölberg, die Doppelkapelle auf Kalvaria. Den Schluß bildet eine treffliche Vogelschaukarte mit der Umgebung Jerusalems.

Fast die nämlichen Bilder wiederholen sich im deutschen Text, erscheinen aber dort eher weniger vollendet. Die Darstellung des Wüstenrittes darf hingegen als vorzüglich bezeichnet werden. Der lateinischen Bearbei-

[1] Diese Zeichnung habe ich inzwischen in verkleinertem Maßstabe reproduziert in meinem « Ritter Melchior Lussy » Stans, Hans von Matt, 1906, S. 46.

tung schickt Werro unter dem Motto « Pilgerfarth, gefar gewyß » folgende deutsche Verse voraus :

O Herr und Gott in dynem thron,
Der du nach höchster wyßheit schon,
Den himmel und die erden,
Darzû das mere wyt und breit
Ja alle ding nach glegenheit,
Den menschen mit synen geberden,
Regierst nach tiefer wyßheit klar,
Wie dan dasselbe manigfalt,
Zû jeder zytt ist offenbar.

Werro ist ein ganz geistreicher Beobachter. Hervorragende Persönlichkeiten schildert er mit Meisterhand. Für religiöse Volkssitten hat er ein scharfes Auge, ja selbst die kleinsten liturgischen Abweichungen entgehen ihm nicht. Bei andern Reiseschriftstellern dieser Zeit suchen wir umsonst nach solchen Dingen.

Großen Wert legen wir der Charakterzeichnung Borromeos und seines Wirkens bei. Wir besitzen nämlich bis dato keine andern zusammenfassenden Nachrichten über ihn aus der zeitgenössischen Feder eines Schweizers. Karls Kammerdiener, Ambros Fornero, schrieb seine Erinnerungen fast 20 Jahre nach Borromeos Tod und zwar mit Rücksicht auf den schwebenden Kanonisationsprozeß. Ein Urteil aus der Zeit, wo man an eine spätere Heiligsprechung noch gar nicht dachte, muß uns daher viel unparteiischer und interessanter vorkommen. Höchst erwünscht sind uns auch die paar Notizen über die Kapuziner in Mailand, aus welcher Provinz noch im gleichen Jahre die ersten Ordensbrüder nach Altdorf zogen. Merkwürdigerweise schweigt Werro über das Collegium Helveticum, obwohl dasselbe schon durch die Bulle vom 1. Juni 1579 gegründet war. Auch unter den Taten Gregor XIII. im Abschnitt über den Aufenthalt in Rom, erwähnt er diese Stiftung nicht. Freiburg hatte nämlich bis zu jenem Zeitpunkt seine Freiplätze in Mailand immer noch nicht besetzt.

Ohne Bedenken nahmen wir in diesen Artikel auch noch alles dasjenige auf, was der Pilger über den ersten schweizerischen Nuntius Bonhomini und seine Residenz Vercelli sich notiert hat. In einer späteren Serie gedenken wir auch Werros Urteile über Pius V. und Gregor XIII. zu veröffentlichen[1], mitsamt den Briefen, die er während seiner Heiliglandfahrt aus Italien nach Hause geschrieben. Sie haben bedeutendes kulturhistorisches und kirchenpolitisches Interesse. Aus Sebastian Werros späterem Lebenslauf wollen wir hier nur das Todesjahr 1614 nennen. Ein mehreres wäre überflüssig, nachdem Pierre Esseiva und Romain Werro ihm bereits eigene biographische Arbeiten gewidmet und Graf Max von Diesbach die Jerusalemreise im fünften Bande des « Archives de la société d'histoire de Fribourg » ebenfalls schon skizziert hat.

[1] Diese Partie ist aus Versehen schon vor dieser einleitenden Skizze im Jahrgang 1907, S. 219 zum Abdruck gelangt.

Aus dem Itinerarium Hierosolymitanum Sebastiani Verronis Fribourgensis Helvetii.

Anno Domini cIↃ IↃ.LXXXI.

15 Apr. **Mediolani** statim adii R^mum^ Episcopum Vercellensem [1], qui tum ibi erat, cum quo permansi in palatio Cardinalis Borromaei aliquot diebus.

Summum templum ex marmore totum est, canonici majores 32, minores, sacellani, lectores, cantores ad 100. Collegiatae aliae ecclesiae ibi sunt 8. Prima post metropolitanam [est Collegiata] S. Ambrosii. Sunt 70 parochiae, ad 100 oratoria, ad 100 monasteria, quae in dies sumptuosius exstruuntur. Speciosissimum templum est B. Mariae de Saint-Celso, S. Victoris amoenissimum monasterium. Summum templum in testudine supra chorum continet clavum crucis Christi [2]. In pariete vestigium Christi in lapide marmoreo. Organa sumptuosissima, quippe quae ad 20,000 coronatos constent. Sub choro aditum cernere licet religiosum, in cujus medio altare, sub quo multa corpora Beatorum et Confessorum et Martyrum sita sunt, qui in persecutionibus Christianorum olim pro Christo vitam profuderunt. Altaria omnia in universa regione sub Metropolitana Crucifixi imagines ex orichalco aut argento habent perpetuo. Ad organa cantabat alius, puto Hispanus aut Mauritanus potius, ut facies indicabat, modulis suavissimis.

Cardinalis [*Borromaeus*] ipse, etsi multa de illo vulgo ferantur, longe tamen sanctius vivit, ut fama minimam adhuc partem de illo referat. Crux illi, quocunque pergit seu eques sive pedes, semper praefertur argentea; cubat super stramentum, in convivio bibit, si aliquis praelatus adsit, vinum maxime dilutum, caeterum aquam tantum jam a quinque mensibus; prandet in aula communi, in qua tota cum illo familia cibum sumit; in coena aqua tantum cum pane et crudis exiguis cibariis utitur, ut spiritu magis quam escis externis vivat. Quia vero familia numerosa est ob negotiorum multitudinem secunda semper et tertia mensa habetur, quae posteaquam prior surrexit, succedit alia.

Utitur vasis vitreis pro vino et aqua, quae cuilibet apponuntur, esculenta singulis sua adferuntur quadruplicia, nonnumquam quintuplicia. Mercurii die carnibus non vescitur; ipse pro se figulinis vasis utitur, praeterquam vitro extremum labium inaurato ad bibendum. Dum adest, benedicit et gratias agit per se, caeteri respondent. Super januam cathedra est, in qua durante symbolo lector Epistolarum B. Pauli aut ex Prophetis caput unum aut alterum, mox Martyrologium, denique Italico sermone aliquem pium autorem recitat.

[1] Johann Franz Bonhomini, damals noch Nuntius für die Schweiz.

[2] Noch jetzt wird einer der Nägel vom Kreuze Christi, von Kaiser Konstantin in einen Pferdezaum verwandelt, im Gewölbe des Domes aufbewahrt und alljährlich am 3. Mai in einer gewaltigen Kugel während des Gottesdienstes heruntergeholt und in feierlichster Prozession im Dom herumgetragen.

Horas canonicas cum duobus aut tribus capellanis in cubiculo recitat; quotidie sacrum facit in suo sacello. Secretiora neque cubicularii deprehendere possunt, ut existiment, majora esse et diviniora, quae arcana ipse in abscondito cum Deo agit.

Tapetia nusquam apparent ulla, in singulis autem cubiculis imago Christi est vel Divae Virginis. Nonnunquam pileum honoris gratia saepe ad colloquentes capite movet. Corpore est procero minime obeso, facies gravis, naso oblongo, qui magnum et heroicum quid prae se ferat, cum humili spiritu, qui nihil minus quam fastum nosse videatur. Erga colloquentes benignus est, hilari semper vultu cum gravitate commista, quem tamen utrum severiorem potius an mansuetiorem dixerim, nesciam; sermo gracilis, responsum breve et solidum; vestitu rubeo utitur. Cubiculum arctissimum est libris refertum, in superiori conclavi bibliotheca est selectissima. Dum adessem, Episcopus Novariensis advenit quoque [1]. Prandebat ergo simul Cardinalis Archipraesul et duo Episcopi [2].

In ecclesia *S. Ambrosii* memorabilia tria sunt 1. Aeneus serpens columnae in medio templi insidens, in quo pars est illius aenei serpentis, quem Ezechias confregit, quemque Moyses populo Israelis proposuerat [3]. 2. Imago seu facies S. Ambrosii ad vivum, barbâ rasa (ideo nec Cardinalis barbam gestare cupit). 3. Crypta sub choro, in qua altare, sub quo corpora SS. Ambrosii, Prothasii etc., ut creditur; nemo enim novit, ubi situm sit illius corpus praeter Archiepiscopum [4]. Non procul inde est Sacellum, ubi B. Ambrosius Sanctum Augustinum baptizavit cum aliis duobus, ubi S. Ambrosius cantans *Te Deum laudamus*, subsequutus hic dixit: *Te Dominum confitemur*, etc., etc.

Civitas ipsa amplissima est et populosior Româ, ut aiunt. Continet centena aliquot millia hominum. Verum ut in ejusmodi praegrandibus urbibus usu venit, caedes crebro fiunt. Illisque diebus nobilis quidam juvenis ab aliis quinque in platea publica interemptus est. Intercesserat odium paucos ante dies, ideoque caeteri in illum conspiraverant; erat et ipse subtus vestes armatus. Verum in congressu lapidis objectu humi corruens, vulneribus in caput inflictis, caeteris nanque membris laedi non poterat, animam exhalavit. Praevenerat tamen religiosus quidam forte fortuna, qui ejus confessionem poenitentialem excepit. Homicidae conscensis ad id paratis equis fugam arripuerunt. Ducatus enim ditionem egressi, securi in alia regione degent, aut si noti sint per deserta et ruri vagantur. Hinc in tota Italia tanta exulantium praedonum, quos Banditos vocant, copia, qui itinerantibus insidiantur.

Mortuos sepeliunt indutos iisdem vestibus, quibus vivi utebantur.

[1] Von ihm schreibt Werro etwas früher: Episcopus senex est; in illius palatio circumduxit me R. D. Joannes Paulus Albergonus, Canonicus et Parochus ibidem.

[2] Nämlich die Bischöfe von Vercelli und Novara.

[3] Die Säule mit dieser Schlange steht noch jetzt in Sant' Ambrogio.

[4] Die Gebeine dieser Heiligen wurden vor ca. 30 Jahren dort wirklich aufgefunden.

deferuntque ad sepulchrum detecta facie, et si virgines vel puelli sint, sparsis in feretro circumquaque floribus cum coronula capiti defuncti imposita. Praecedunt pueri scholastici ordine bini, sequuntur Franciscani aut alii Religiosi ad viginti et amplius singuli cum caereis candidis ardentibus, et demum parochus cum illius ecclesiae presbyteris cum candelis pariter, cantando per totam viam. Servatur idem fere mos per totam Italiam.

Νοσοκομεῖον [1] ibi est maxime illustre, cubiculare conclave habet crucis forma splendidum et peramplum, in quo utrinque ad parietes lectuli sunt, rebus necessariis quibusvis et tapetiis exstructi. In illis aegrotantes quicunque pro cujusvis statu locantur et curantur diligenter. In medio cubiculi illius altare pulchrum est, in quo S. Eucharistia asservatur ; patetque ipsum altare omnium infirmorum conspectui. Duae cubiculi partes seu cornua viris destinata sunt, duo foeminis. Illis viri, his mulieres inserviunt magna ex parte nobiles, qui pietatis illud opus sponte ad tempus subeunt. Infirmorum grandis numerus erat, quadringentorum reor ad minimum. Spatium illud, quod inter cubiculi quadricornis angulos extra interjacet, amoenissimos hortos et viridaria continet. Subter sunt cellae, una vini, cujus mille sarcinas (sic vocant binas lagunculas) mensibus singulis consumunt. Secunda boum, qui illo mense mactandi sunt, nam ex villa pinguiores subinde in urbem adducuntur. Ajebant singulis diebus quatuor boves insumi. Tertia continebat ligna, quarta cella farinam, frumentum et panes, quorum 12 modii quotidie coquuntur. Ex alia parte hortus herbarum medicinalium est, et juxta apotheca aromataria, infra fornaces, quibus et aquae destillantur et unguenta, emplastra atque ejusmodi magna copia apparantur. Loco alio subterraneo lavacrum est, ubi linteamina lavantur, cum hypocausto adjuncto, in quo illa hieme siccantur. Summum istud hospitale sub se praeterea octo alia habet, quibus quae infirmis necessaria sunt, suppeditat omnia.

Novus Religiosorum ordo, qui *Cappucinorum* dicitur, conversatione rigidissimus est. Vestitu in eo pullo utuntur vilissimi panni, lineis nullis praeterquam sudariolis ; super paleam cubant, proprium nihil possident. Cubicula singulorum sera nunquam obserantur, sed cuilibet patent. Pro aegrotantibus propria [cubicula] habent, ergastula potius quam habitacula diceres. Ad cujusque januam versus aliquis pius ascriptus est et proprio cuipiam Angelo dicata. Bibliotheca tenuis est. Archiepiscopus, si quando illos invisit, proprium habet cubiculum, caeteris aequali splendore conforme. Victum ostiatim petunt, nisi spontaneis contributionibus suppetat. Nihil in tertium diem asservant, et si quid residuum sit post secundum diem, pauperibus erogant. Mapalibus in mensa non utuntur, sed quisque mantile exiguum habet, orbes ex ligno geminos, quibus aquam vinumque imponunt ; cuique sua portio apponitur. Corporalia per otium conficiunt.

Unum adhuc de *Cardinali Borromaeo :* Officiales habet ad quinquaginta in varia officia intendentes, alios qui in civitate et ruri, alios qui coenobia et hospitalia, alios qui judicialia et matrimonialia, alios qui societates et

[1] Ospedale Maggiore.

conventus observent. Ipse summus superintendens nunquam cessat nunc ista nunc illa per se visitare, ne qua parte religio collabatur, atque haec de rebus externis.

Cum de nummis acquirendis hic ex sententia non cessisset, rogassemque Episcopum Vercellensem, ut ab illo mutuo acciperem, sub illa spe me Vercellas secum duxit.

21 Aprilis *Vigilias* [1], oppidum est, venimus, ubi apud Episcopum illius loci pernoctavimus. Locus a Mediolano 20000 passus abest, tantundemque Vercellis. Episcopus doctus est, sed valetudinarius, lectoque decumbebat. Reperi ibi D. Ascanium, notum mihi, quod anno superiore cum Nuncio Vercellensi Friburgi fuisset.

22 Sabbato vesperi **Vercellas** advenimus, crastino, ut apud me statueram discessurus Venetias versus.

Duobus tribusve diebus elapsis, quibus nummi ob festivitates non potuerant haberi, ipse Episcopus peregrinationem Hierosolymitanam coepit dissuadere, magisque quam Mediolani jam antea fecerat, pericula aggravare, opus pastorale obiicere, verba Cardinalis Borromaei repetere, quibus dixerat : « Peregrinationem longinquam piam esse, praesentiam vero parochi apud suos necessariam », hortari, [ut] totum negotium Deo committerem, ille interim Deum oraret, quae illius esset voluntas [2] ; altero die nummos quidem paratos esse, verum tantumdem esse, si illos una cum licentia mihi suppeditet, ac si me mitteret, ideoque periculorum, quae accidere possent, se fore culpabilem, si me expediat. De his ad R. D. Petrum Schneulin Praepositum in hunc modum scripsi. (Diesen Brief gedenken wir in anderm Zusammenhang gelegentlich mitzuteilen.)

Igitur paucos post dies discessurus vestes alias Romano itineri paravi. Animadverti, summum sacrum eadem hora finitum esse, qua apud nos, nempe nona vel octava ante meridiem, ut etiam per reliquam Italiam et Romae quoque. Casulas ubique ferme habent ante cum cruce, post cum columna tantum insignitas.

Libellum meum de Physica Rev^{mo} Episcopo, cui dicatus erat, obtuli, eum deinde illius jussu Cardinali Sirleto Romam attuli.

(29 Apr.) Tandem Vercellas egressi...

Auf dem Rückweg von Jerusalem betrat Werro das mailändische Gebiet zum zweitenmal. Er hinterließ über diesen Teil der Reise folgende Aufzeichnungen :

Erat hujus mensis [Novembris] vicesimus dies, cum *Mediolanum* appulimus. Illic reperi Capitaneum Lepontiorum, Tugiensem, Landhauptmann von Luggaris [3], cum quo de itinere nonnulla contuli. Jesuitae sequenti die

[1] Vigevano.

[2] Am Rande steht hier die Notiz : Non est in homine via ejus et a Domino gressus hominis diriguntur. — Werro entschloß sich nachträglich, dem mehrfach erteilten Rate zu folgen, den ursprünglichen Plan zu ändern und vorläufig nur nach Rom zu pilgern. Dort wollte er direkt beim Heiligen Vater die Erlaubnis zur Jerusalemfahrt auswirken.

[3] Adam Bachmann.

ad prandium me invitarunt; erant in mensa ad 40 et amplius summa decentia. Legebatur inter edendum nonnihil de Bibliis, inde autor quidam Italicus de morum castitate, demum historia ex Severo, de vita B. Martini. Rector cum caeteris multam in me humanitatem exercebant.

Cum Cardinalis Cancellarius R. D. Marcus Antonius Bellinus rescivisset [1], me advenisse, pro sua in me benevolentia me in hospitio accessit, discedentique prius ecclesiae Mediolanensis ostendit ornatum, in quo praesertim conspicua erant mitra archiepiscopalis ex omni parte margaritis grandiusculis referta; candelabra argentea miri artificii; crux grandis laminis aureis constans, ingentis pretii; calix grandis et infinita hujusmodi; unumque praeter caetera insigne, imago aurea scuplti operis palmi tantum magnitudine, qua Pax in pontificali sacrificio osculanda datur, tantae subtilitatis et artis, ut pulchriorem vix oculis cerni credam [2]. Cessit haec Cardinali Borromaeo, avunculi sui Pii IV felicis recordationis Summi Pontificis legatione haereditaria. Cardinalis ob visitationem aberat.

Novaria sequitur (30 m. p.) ex bello Gallico, cum Helvetii [1513] in praesidio essent, versus occidentem semiruta.

Vercellas cum venissemus (quae 10 m. p. abest) Episcopum meum maecenatem abesse quoque intellexi, Legatumque missum a Summo Pontifice ad Imperatorem, quae res grata mihi contigit minime, quod de rebus variis cum illo agere non possem. Castrum hic Dux Sabaudiae exstruit, 500 hominum opera, subsidioque 500 militum Corsicorum munit ob hostiles aliorum principum, ajunt, insidias. *E. W.*

Eine Stimme aus Uri zu Gunsten der Jesuiten

1768.

Die Sakristei der Pfarrkirche zu Bürglen besitzt ein Ölporträt, das nebst dem Bilde des Pfarrers Sebastian Anton Wipfli noch ein Spinett und einen an der Wand hängenden Spazierstock darstellt. Erstere Beigabe soll den Musikanten verraten, mit dem Stock aber hat es nach der mündlichen Tradition folgende Bewandtnis. Unschlüssig, ob er seinen bisherigen Posten verlassen und auf eine neue Pfründe ziehen solle, erwog der Porträtierte die Gründe dafür und dawider. Plötzlich fiel der Spazierstock an der Wand geräuschvoll zu Boden und Wipfli erblickte darin einen Wink der Vorsehung, zum Wanderstab zu greifen. Auf der Klaviatur des Spinetts liegt ein Totenkopf mit Spruchband, dessen Inschrift lautet: Periit memoria cum sonitu. Gedächtnuss vergeht, Tugend besteht.

Unser Jesuitenfreund wurde den 20. Januar 1715 zu Schattdorf ge-

[1] Bellinus hatte den Nuntius Bonhomini als Sekretär in die Schweiz begleitet und dabei unter anderem auch die Bekanntschaft mit dem Freiburger Stadtpfarrer gemacht.

[2] Es wird das Paxbild von Carodosso gemeint sein.

boren als der Sohn des Schulmeisters Johann Anton. Seine Primiz beging er in der Heimatgemeinde am letzten Sonntag des Jahres 1737. Der dortige Pfarrer scheint ein kleines Konvikt unterhalten zu haben und der Neupriester betätigte sich dabei als Professor der Rhetorik [1]. Den 23. April 1740 wählte ihn die Gemeinde Flüelen zum Pfarrer, und wir finden den ehemaligen Professor vom 15. Mai 1740 an bis im September 1742 als Seelsorger in der urnerischen Hafenstadt. 1742 siedelte er jedoch als Professor der Grammatik und als Organist nach der Landesresidenz über, um dann am 31. März 1746 einen letzten Wechsel zu vollziehen und als Pfarrer nach Bürglen zu gehen. Hier endigte er sein Leben am 6. Mai 1785. Das Pfarrarchiv Bürglen bewahrt von ihm noch eine große Zahl geschriebener Predigten.

Wipfli war ein fähiger Kopf, er veröffentlichte eine in Luzern vorgetragene Abhandlung und betätigte sich als Korrespondent der « Zürcher monatlichen Nachrichten ». Das Waldstätterkapitel wählte ihn zum Sekretär und übertrug ihm den 25. Mai 1773 sogar das Dekanat. Am 8. November 1782 fiel ihm auch noch die Präsidentschaft der in Luzern bestehenden helvetischen Konkordiagesellschaft zu, eine seltene Ehre für einen Geistlichen aus den « Ländern ». Über seine Wahl zu Bürglen schreibt er selbst : « Anno 1746 in der Fasten am Sonntag Oculi bin ich nebet drei anderen Competenten zum Pfarrherr allhier erwählt worden. » Die Überlieferung weiß noch jetzt den Umstand zu nennen, der ihm den Sieg über seine Rivalen verschaffte. Sein Vater habe nämlich bei einer Theateraufführung mit großem Geschick den Tell gespielt, und das war für die Lokalpatrioten von Bürglen Grund genug, bei der Pfarrwahl ihre Stimmen mehrheitlich seinem Sohne zuzuwenden. Was Wunder, wenn Wipfli sogar als gestrenger Kilchherr von Bürglen dem Theaterspiel mehr als nur ein passiver Gönner war. 1747 gab er zu Altdorf den 10. und 14. September in einem Trauerspiel auf offenem Theater die Titelrolle des Hirtenknaben Formerius und die allegorische Figur Spes.

1755 zog Wipfli in der Woche vor Pfingsten als Feldprediger mit den ersten acht Rotten der urnerischen Miliz gegen die aufständischen Liviner ins Feld und rückte nach den Pfingstfeiertagen gleichzeitig mit den Hilfstruppen der Stände Luzern und Unterwalden von Andermatt bis Airolo und Faido vor. Sein Untergebener, Franz Jos. Buogmann, Kaplan im Riederthal, stand als Feldkaplan bei der vierten Rotte.

Auf die kriegerischen folgten aber bald wieder friedliche und den Musen günstigere Zeiten, und so finden wir unsern Pfarrherrn 1761 neuerdings auf der Theaterbühne zu Altdorf. Jugend und Bürgerschaft spielten im « Original Canton Eydgnößischer Freyheit » den 14. und 17. September den « Zwey-Kampf zwüschen Himmel und der Höll Um deß Joannis Guarini Seel ». Wipfli übernahm die Rolle des Fürsten Wuifredus und des Papstes. Durch diese Leistungen noch nicht völlig in Anspruch genommen, trat unser Musiker zwischen hinein auch noch in der Gesangsrolle « Einsamkeit » auf.

[1] Am 4. November 1739 setzte der Pfarrer von Schattdorf in einem seiner Amtsbücher zum Namen eines Studenten die Bemerkung hinzu : tunc temporis in meo convictu sub disciplina admodum Rev. D. Joannis Antonii Wipfli, Rhetoricae operam navans.

Während des Jahres 1768 hatte man den Turm der zu Bürglen gehörenden Wallfahrtskapelle im Riederthal umgebaut [1]. Wipfli legte den 30. Juli dieses Jahres in dessen Knopf eine Schrift, worin wir diesen interessanten Pfarrherrn auch von der ernsten Seite kennen lernen. Er zählt bei diesem Anlaß nicht bloß die Verheerungen auf, welche Überschwemmung, Kriegsläufe und Teuerung angerichtet, sondern enthüllt freimütig auch des Landes moralische Schäden. Zuletzt gibt er dann in eigener Nachschrift von der jesuitenfeindlichen Weltlage folgende drastische Darstellung:

Noch eins, Ihr liebe christliche Leser! Das Vorleüfige hab ich Eüch mit Dinten aufgezeichnet, aber was folgt, solte ich mit 7ächeren von Blut beschreiben, nemlich jenes mehr als donische Ungewitter, welches in letstgemelten 2 Jahren als anno 1767 und 68 die Kirchen Christi oder das Schifflin Petrj angeplatzet und von 3 starken Winden oder so vil mächtigen Kronen ist losgebrochen, die dreyfache Pabstskron zu bestürmen. Der erste Strahl brache los auf die Stützen der Kirchen, nemlich auf die *Jesuiter*, welche gleichwie ihr h. Orden ein Hammer des unseligen Luthers und Calvini worden, also waren sie den jetzigen Hugenothen und Freydänkeren besonders an fürstlichen Höfen ein Dorn in den Augen, welche dann ihren Principalen dero Schätz und Reichtummen in *Jndien* als eine gute Prysen vormaleten. Dahero gabe man vor, diser Orden wuchere nur, habe gleichsamb ein eignen König in der neüerfundenen Welt, Jaggol mit Namen, der im Stand sey, auf ihren Befelch 100,000 Mann wider Portugal und Spanien ins Feld zu stellen. Ja anno 1767 am hochen Donstag soll diser Orden das Complot gemacht haben, das ganze königliche Haus Bourbon mit Gift aus dem Wäg zu raumen. O erschrökliches Proiect! Aber ein noch weit entsetzlicherer Aufschnitt und unverantwortliche Folge! dan gleich wurden alle Collegien in ganz Portugal in einer Nacht mit Soldaten umbringet, ihre Habschaft in die königliche Cassa gelifferet und die gute Socij Jesu über Meer fortgeschikt.

Frankreich folgte auch disem Beyspiel und ließ vorleüfig das Buch des gelehrten P. Lacroix offentlich verbrennen, weil er lehre, quod liceat occidere regem tyrannum. *Spanien* und *Neapel* tate im Jahr darauf ein gleiches und schikte seine Jesuiter alle in Corsica oder dem Kirchenstatt zu. Dem H. Vater Clementj XIII waren dise unerwartete Gäste ein herztringender Überlast, aber noch unerträglicher ware, was folgt: dan weil hochderselbe wider den Herzog von *Parma* ein zimlich räßes Edict wegen Bekränkung der bäpstlichen Statten ergehen ließe, so trungen die 3 Kronen Frankreich, Spanien und Neapel als die 3 Sprossen vom bourbonischen Haus darauf, daß er dises Edict widerruofe. Aber der H. Vater sagte, das könn er nit, weil er nix getan, als was sein Pflicht und Eydt zur Kirchen Gottes ihne genötiget. Wolle man Gwalt wider ihne brauchen, so wolle er mit dem Kreüz in der Hand dem Schiksal abwarten und es wie vile seiner Vorfahreren für das größte Glük und Gnad schätzen, wan Gott ihne würdige, umb der wahren Kirchen willen sein Blut zu verspritzen, als für die er das seinige

[1] Über diese Kapelle siehe Anzeiger für schweiz. Altertumskunde 1906, S. 316.

auch hergegeben. Dise heroische Resolution hatte kein andere Wükung, als daß Frankreich ihme Avignion und selbe Gegend des Kirchenstatts mit gewehrter Hand einname, die neapolitanische Truppen aber Benevent und andere Stätt für sich ohne Widerstand einraumbten.

Was aber darbey für die catholische *Eydtgnossen* pundtmäßig zu ahnden wäre, ist dises, daß under neapolitanischen Völkeren auch Schweizertruppen vom catholischen Glarnerregiment Tschudy gewesen, welche laut ihrer Capitulation und alten Verkomnussen in circa de anno 1555 mit Paulo IV. den Kirchenstatt fündlich nit hätten betreten sollen. Nun aber schweigen die catholische Statten und niemand reclamirt! Worum aber? Sie werden halt gedänken, wan die drey ehmals so liebe gekrönte Kirchensöhn, als der christlicheste in Frankreich, der catholische in Spanien und der getreüwste in Portugal vorerzeltes tun dörfen, worum soll uns zu schweigen nit erlaubt seyn? Es schweigt ia darzu der römische Keyser selbsten? Aber ach! Ihr liebe catholische Eydtgnoßen! eben wegen Eüwerem Schweigen ärgeren sich auch andere und findt also ietz ringsum Platz jener Spruch Christi des Herrn: Vae mundo a scandalis!

Es schreyt ia würklich in diser Stund Ach und Weh das uralt catholische Königreich *Polen*, welches würklich durch ein blutigen Burgerkrieg sich selber aufzehren wird, dan die sogenante Dissidenten (das seynd die tolerirte griechische Schismatici, Lutheraner und Calvinisten) haben wegen vermeinter Kränkung ihrer Rechten auf ein Reichstag appellirt und die rußische Keyserin umb Hilf angeruoffen. Die schikt über 10,000 Man sambt einem abgesandten Graf Repnin, welcher dem Reichstag under einem Thron dem König an der rechten Seiten praesidirt, den Bischof von Cracau und 2 Landboten, welche offentlich für die Catholicitet sprechen wolten, nacher Riga ins Elend geschikt und den Entschluß des Reichtags seiner Keyserin zur Ratification überschikt. Da aber die Rußen nach Haus wolten, in Meinung, ietz sey alleß richtig, so confoederiren sich die Polaken haufensweys zusammen, steken Freyfähnen auf mit diser Einschrift: Religion und Freyheit, und massacriren die Rußen und Polaken einander dergestalten, daß dises edle Königreich baldest zu einer blutroten Wüsteney werden muß. Ist mir nur leid, daß man mit diser Schrift die Nachkömling so eysenharter Zeiten erinneren muß.

Indeßen ruofft der 78jährige H. Vater Clemens mit dem H. Petro in seinem Schifflin: Domine, salva nos, perimus. Matth. 8. Helfe Gott der lieben Christenheit. Fiat, das gescheche durch die mächtige Vorbitt Mariae, der Gnadenmutter in Riederthal.

Eduard Wymann.

S. Rodolphe ou Ruf. On lit dans le *Directorium ad usum Diœcesis Basileensis pro anno bissextili* 1908 (Union, Soleure.), p. x, la note suivante:

« April. 17. *S. Rudolphi M. dupl. Hoc Festum deinceps non celebrabitur in Diœcesi.* »

On connaît la légende. Le jeune Rodolphe serait un enfant chrétien,

martyrisé à Berne par les Juifs, en 1288, sous le pontificat de Nicolas V, et le jeune martyr aurait été l'objet d'un culte spécial de la part des Bernois. On sait que les détails ci-dessus ont été empruntés au martyrologe du bienheureux P. Canisius.

La suppression de cette fête dans le *Propre* du diocèse est faite par l'autorité de Mgr Stammler, ancien curé de Berne. Le savant prélat avait consacré dans les *Kath. Schweizer-Blätter* de 1888, une étude approfondie à la question de S. Rodolphe, d'où il ressort que cette fête ne fut introduite dans le Propre du diocèse de Lausanne qu'en 1854, et de là, passa dans celui de Bâle. Canisius et tous les autres auteurs empruntèrent le récit du meurtre d'un enfant chrétien à Berne, au vieux chroniqueur Bernois Justinger. L'opinion publique accusa les Juifs de ce méfait et ceux-ci furent chassés de la ville. Quand ils y rentrèrent, le magistrat leur imposa le paiement d'une somme d'argent assez forte, sorte d'amende ou d'indemnité « de puero *ut dicitur* a Judæis occiso ». Aucune enquête juridique n'établit les responsabilités de ce meurtre et l'autorité ecclésiastique n'intervint pas dans cette affaire. *E. F.*

Un cimetière juif dans l'ancien Evêché de Bâle.—M. Achille Nordmann publie dans la *Revue de la Société d'histoire et d'archéologie bâloise* un travail intéressant : *Ueber den Judenfriedhof in Zwingen und Judenniederlassungen im Fürstbistum Basel.* Les actes en remontent aux années 1668 et 1673, mais l'auteur pense pouvoir en reculer l'origine jusqu'en 1573, sous Melchior de Lichtenfels. Le terrain était propriété de l'évêque, et faisait partie du domaine du château de Zwingen. Les Juifs de Bâle s'y faisaient enterrer, ainsi que ceux de tous les environs. La concession accordée par Jean Conrad de Roggenbach au XVIIme siècle fut révoquée par son successeur, Guillaume-Jacques Rinck, de Baldenstein, qui chassa les Juifs de ses Etats. Le cimetière s'établit alors à Hegenheim. *E. F.*

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Hergenröther Joseph, Kardinal, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte. Vierte Auflage, neu bearbeitet von Dr. Johann Peter Kirsch. Drei Bände gr 8°. *Dritter (Schluß-) Band:* Die Kirche nach dem Zusammenbruch der religiösen Einheit im Abendlande und die Ausbreitung des Christentums in den außereuropäischen Erdteilen. *Erste Abteilung:* Vom Anfange des XVI. bis zur Mitte des XVII. Jahrhunderts. VIII-434 S. Preis: M. 6. Freiburg im Breisgau. 1907, Herdersche Verlagshandlung.

Von dem großen Werke Hergenröthers behandelt diese erste Abteilung des Schlußbandes eine verhältnismäßig kurze, aber um so bedeutungsvollere Periode: die Entstehung und Verbreitung des Protestantismus, die kirchliche Reform sowie das Aufblühen der Missionen außerhalb Europas. Die historische Literatur ist durchweg sorgfältig und übersichtlich zusammengestellt. Die Darstellung selbst ist für eine *vierte* Auflage — wenigstens stellenweise — fast nur zu pietätvoll gegenüber dem ursprünglichen Verfasser gehalten. Es sei gestattet, dies am Beispiele Calvins nachzuweisen.

Calvin hatte seine eigentliche Kirchenordnung an der französischen Emigrantengemeinde in Straßburg ausgebildet und erprobt. Daß ihm deren Durchführung in Genf gelang, verdankt Calvin wesentlich zwei Umständen. Einmal war Genf infolge der Reformation eine politisch unabhängige Stadt geworden. In keiner Monarchie der Welt hätte ein Reformator eine so starre Theokratie mit dauerndem Erfolg aufrichten können wie Calvin in Genf. Dazu kam, daß weit mehr als die Hälfte der alten Genfer von 1541–1560 auswanderten, die eingewanderten Anhänger Calvins das Bürgerrecht der Rhonestadt erhielten und so seine feste Stütze auch in politischen Dingen wurden. Der Kunst der Renaissance in Deutschland hätte ich gern einen größern Raum gegönnt. S. 408 ist die Angabe des Todesjahres von Hans Holbein d. J. in 1543 zu verbessern.

Luzern. *Jos. Hürbin.*

Dr. Heinrich Hermelink, Die Matrikeln der Universität Tübingen. Im Auftrage der Württembergischen Kommission für Landesgeschichte herausgegeben. Erster Band: Die Matrikeln von 1477-1600. Stuttgart, Kohlhammer 1906.

Die Universtität Tübingen folgte im Jahre 1477 den beiden anderen süddeutschen Universitäten Basel und Freiburg i. Br. in der verhältnismäßig kurzen Zeit von 17 Jahren nach, und erlebte sehr bald eine hohe Blüte und eine Glanzperiode, die mit der Glaubenstrennung allerdings ein

jähes Ende nahm. Neben dem Humanisten Reuchlin, dem Historiker Naucler übten die Theologen Paul Scriptoris, Conrad Sumenhart und Gabriel Biel als Lehrer eine besondere Anziehungskraft auf die Studenten aus. Auch aus der nahen Schweiz wandten sich viele Jünglinge der neuen Hochschule zu, vor dem Ausbruch der Glaubensspaltung verhältnismäßig viele aus der Urschweiz neben den Nord- und Ostschweizern, denen sich gelegentlich ein Veltliner beigesellt; seit der Reformation beschränkt sich diese Frequenz sozusagen ausschießlich auf die evangelisch gewordenen Orte: Zürich, Bern, Schaffhausen, Graubünden, seltener Basel, Aargau und St. Gallen, Thurgau. Im großen und ganzen ist aber der Besuch aus der Schweiz erheblich geringer als in Freiburg i. Br. Bis zum Luther'schen Ablaßstreit (1517) habe ich 128 Schweizer aufgeführt gefunden; später dürfte ihre Frequenz eher noch zugenommen haben. Während die Katholiken nunmehr Freiburg aufsuchten, scheint Tübingen — neben Basel — das Hauptziel der evangelischen Schweizer geworden zu sein. Doch wollen wir durch diese Schätzungen der noch ausstehenden und für den II. Band vorbehaltenen Einleitung nicht vorgreifen, der auch erst die Register bringen wird. Unter den eingetragenen Studierenden begegnen wir u. a. dem bekannten Augustinerprovinzial Fr. Johannes Staupitz, Prior im Kloster zu Tübingen (1497), der sich dort auch die akademischen Grade holte, ferner dem durch seine Opposition gegen die Einführung der Reform in Graubünden wie durch sein tragisches Ende berühmt gewordenen Abt Theodor Schlegel von St. Luzi in Chur (1504), dem Reformator von Konstanz, Ambros Blarer (1505), damals noch Konventual im Kloster Allersbach, der daselbst sich auch die akademischen Grade erwarb, dem Freund Zwingli's, Franz Zingg von Einsiedeln (1496), ferner Joh. Welter de Zella episcopali (1502) offenbar ein Walter von Blidegg, ist als filius episcopi bezeichnet, Stephan Stör von Dießenhofen (1503), Prediger und Beichtiger im Kloster Gnadental in Basel und eifriger Vorkämpfer der Reform, dem St. Galler Mönch Jakob Bers, dem Freund des Humanisten Ellenbog in Rorschach (1530), dem nachmaligen Abt von Fischingen, Marcus Schenk, Mönch von St. Gallen (1530) u. s. w. im ganzen auch hier weniger bedeutenden und bekannten Männern als in Freiburg.

Ein Teil dieser Matrikeln war schon herausgegeben von Roth in seinen Urkunden zur Geschichte der Universität Tübingen aus den Jahren 1476-1550, Tübingen 1877, wurde aber wie billig wieder herausgegeben und durch Benutzung der Fakultätsbücher ergänzt. Bis 1545, soweit die Vorarbeit Roths reicht, ist der Kommentar reichlicher, später erheblich gekürzt; der Editor hat im Gegensatz zu der peinlichen bibliographischen Zusammenstellung der Freiburger Matrikel auf Literaturangaben über die in der Matrikel vorkommenden bedeutenderen Persönlichkeiten verzichtet, soweit es sich nicht um Württemberger handelt, oder dieselben auf ein Minimum beschränkt, was die Benützung nicht gerade erleichtert, aber den raschen Fortgang der Publikation ermöglichen dürfte. Dagegen ist von den ungedruckten Universitätsakten reichlich Gebrauch gemacht. Selbst auf den Hinweis auf die schon gedruckten Matrikeln anderer Universitäten hat er meist verzichtet. Die Fassung der Matrikelangaben ist gegenüber Freiburg

und Köln insofern unvollständiger, als die Diözese nicht angeführt wird, was die Heimatsbestimmung erschwert ; manchmal fehlt sogar der Ort. Dagegen sind in der ersten Zeit die Taxen angegeben, fehlen aber später. Auch irrige oder irreführende Bezeichnungen, die jedenfalls einer Erläuterung bedürfen, fehlen nicht, wie z. B. Palatinus Rheticus (610,64). Über diese und andere Dinge wird die Einleitung dann vermutlich Aufschluß bringen. Wir wünschen der wichtigen Publikation, die erst durch die Register brauchbar wird, einen raschen Fortgang. *A. Büchi.*

Louis Bréhier, L'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades. 2me édition. Paris, Lecoffre, 1907, XIV-377 p. Prix : 3 fr. 50.

La participation des Suisses aux croisades est incontestable. Si nous nous bornons au pays qui est actuellement le canton de Fribourg, un des plus anciens documents relatifs à ces grandes équipées militaires nous apprend qu'Ulrich, chanoine de Lausanne, fils du comte Guillaume de Gruyères, Hugues, cousin du dit comte, et Radbod de Maugins, prirent la croix. Au dire de certains historiens, le comte Guillaume lui-même aurait armé, parmi les pâtres ses vassaux, cent beaux hommes d'armes pour les conduire, sous les drapeaux de Godefroi de Bouillon, à la conquête du saint Sépulcre. Un peu plus tard, Ulrich, neveu d'Ulrich, dit Rufin de Praroman, puis le chevalier Guillaume de Fruence et son frère Rodolphe, chanoine de Lausanne, le chevalier Pierre de Vuippens et d'autres encore, partirent aussi pour la Palestine.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que, dans notre *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, nous rendions compte d'un livre qui a trait à l'histoire générale des Croisades.

Ce livre fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, collection qui comprend déjà une quinzaine de volumes, remarquables tant par la variété des sujets traités que par la renommée scientifique de leurs auteurs. Le fait que le volume annoncé ici en est déjà à sa seconde édition en met en évidence la valeur.

Le vieil ouvrage classique sur l'histoire des croisades est celui de Michaud. L'édition en sept volumes, précédée en 1812-17 d'une édition en trois volumes, parut en 1824-29. Michaud réhabilita les croisades assez maltraitées au XVIIIme siècle. Il eut le mérite de populariser l'étude de l'Orient chrétien, mais son œuvre n'a plus qu'une faible valeur scientifique. C'est surtout la *Société de l'Orient latin*, fondée en 1875, qui donna à cette étude une vigoureuse impulsion, par la publication de la *Revue* qui porte son nom, revue qui comprend déjà près de quinze volumes et à laquelle collaborent de nombreux spécialistes de France et de l'étranger, M. le comte Riant son fondateur, MM. Molinier, Röhricht, Hagenmeyer, de Mas-Latrie, Schlumberger, Ch. Kohler, Delaville-Leroux, etc.

C'est à Clermont-Ferrand, on le sait, que le 27 novembre 1095, le Pape français Urbain II, s'adressant aux 14 archevêques, 250 évêques, 400 abbés, et à la multitude des seigneurs et chevaliers qui campaient dans

la vaste plaine à l'est de la ville, les exhorta à prendre les armes pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

Aussi nul n'était mieux placé, semble-t-il, que M. Louis Bréhier, professeur d'histoire à l'Université de Clermont, pour nous raconter *con amore* les longs préparatifs et les douloureuses péripéties de ces expéditions guerrières. Il l'a fait avec une parfaite compétence, en historien consommé. Exposition claire et méthodique des faits, sans surcharge de détails, critique sérieuse et sûre, documentation abondante et solide, bibliographie extrêmement riche, rien ne manque. L'ouvrage est un excellent résumé qui se lit sans fatigue et avec un intérêt passionnant.

Dans les treize pages de l'introduction, l'auteur énumère les sources, chroniques, récits de voyages, documents, disséminés un peu partout, qui ont trait à son sujet, ainsi que les principales publications qui y sont consacrées. Les trois premiers chapitres décrivent les rapports entre l'Orient et l'Occident pendant les dix premiers siècles de notre ère, la destruction de l'Orient chrétien par les invasions des Perses en 614 et des Musulmans en 637 ; l'établissement du protectorat franc par Charlemagne et l'histoire de ce protectorat jusqu'à la destruction du Saint-Sépulcre par le calife Hakem, véritable fou couronné, en 1009 ; l'établissement du protectorat byzantin ; les résultats du schisme grec, etc.

Nous avons lu avec un vif intérêt l'étude consacrée aux pèlerinages occidentaux depuis le VIme siècle : parmi les pèlerins figure trois fois, dans la première moitié du Xme siècle, saint Conrad, évêque de Constance.

Pour faire le récit des croisades proprement dites, depuis celle de Gauthier Sans-Avoir et de Pierre l'Ermite jusqu'à la dernière de saint Louis, en 1270, M. Bréhier a utilisé toutes les chroniques et monographies qui ont paru ces dernières années. Il nous montre comment les divisions des chrétiens, surtout des Génois, des Pisans et des Vénitiens, les exploits du terrible émir égyptien, le géant Bibars l'Arbalétrier, ainsi que la politique de Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, qui rêvait de conquérir Jérusalem et Constantinople à son profit, compromirent irrémédiablement les intérêts de la chrétienté en Orient et amenèrent la lamentable agonie et la chute définitive des états fondés par les Latins. Il n'oublie pas de signaler les nombreuses tentatives faites, après la mort de saint Louis, par les Papes et les rois, pour entraîner à nouveau la chevalerie de l'Occident vers la Terre sainte : entre autres, les tentatives d'Edouard d'Angleterre, en 1271 ; de Charles d'Anjou, en 1281 ; des seigneurs français et anglais, commandés par Jean de Greilly et notre compatriote Othon de Grandson, en 1291. Il met en relief la part glorieuse prise par Othon de Grandson, chef des Anglais, — un homme qui jouit plus tard d'un très grand crédit à la cour du roi Edouard Ier — au siège de saint Jean d'Acre, où 25,000 chrétiens tinrent tête pendant plusieurs mois à 120,000 Mamelouks.

Ce même Othon, oncle de Girard de Vuippens, évêque de Lausanne puis de Bâle, est cité parmi les théoriciens de la Croisade. Parmi les multiples projets qui, pendant la première moitié du XIVme siècle, furent adressés au Pape et aux souverains dans le but d'indiquer la meilleure méthode pour conquérir et garder la Terre sainte, celui de notre concitoyen

occupe une place à part. Il se distingue par son côté pratique. Son auteur connaissait parfaitement l'Orient, et il savait que l'une des causes principales de l'échec des croisades fut la rivalité entre les Hospitaliers et les Templiers. Il propose la fusion de ces deux Ordres militaires.

Enfin, M. Bréhier, en des pages très attachantes, nous narre les principaux événements intéressant l'histoire de l'Eglise d'Orient jusqu'à la prise de Constantinople en 1453; en particulier le développement, puis la ruine des missions, la croisade de l'Archipel, les croisades de Pierre de Lusignan, les tentatives de Philippe de Mézières, l'invasion de Tamerlan, les essais faits par les conciles de Bâle et de Florence pour réconcilier les deux Eglises grecque et latine, la croisade de Nicopolis et de Constantinople, enfin la prise de cette dernière ville par les Turcs. Il prouve, en terminant, que les Croisades n'ont pas été stériles dans leurs résultats, qu'elles n'ont pas gaspillé inutilement les forces de l'Europe. Elles ont, au contraire, « laissé dans la conscience des peuples modernes un certain idéal de générosité, un goût de sacrifice pour les nobles causes que les leçons les plus dures de la réalité ne parviendront jamais à faire disparaître ». *F. D.*

Emil Göller, Die päpstliche Pönitentiarie von ihrem Ursprung bis zu ihrer Umgestaltung unter Pius V. I. Band: Die päpstliche Pönitentiarie bis Eugen IV. 2 Tle. (Bibliothek des k. preußischen Historischen Institutes in Rom. Bd. III und IV). XIV und 278, V und 189 S. Mk. 15.

Unter den Behörden der päpstlichen Kurie hatten bis in das XVI. Jahrhundert hinein drei eine besondere Bedeutung, weil ihre Tätigkeit sich zum großen Teil auf die Gesamtkirche erstreckte: die Kanzlei, die Kammer und die Pönitentiarie. Die Kanzlei und deren Tätigkeit sind uns am besten bekannt, weil die diplomatische Behandlung der als Quellen so wichtigen päpstlichen Aktenstücke dieser Behörde das Interesse mehrerer Historiker gewann. Für die Geschichte der Kammer sind in den letzten Dezennien mehrere wichtige Einzelbeiträge geliefert worden; eine Gesamtdarstellung gibt es nicht; sie wäre jetzt auch noch verfrüht. Am wenigsten zog die Pönitentiarie die Aufmerksamkeit auf sich; auch hier sind in der letzten Zeit nur Beiträge über einzelne Punkte geliefert worden, einige allerdings von großer Wichtigkeit; die gesamte Literatur über den Gegenstand, die Göller zusammengestellt und gewürdigt hat (I, S. 1–12), ist nicht sehr umfangreich. Und doch hatte die Pönitentiarie für das religiöse Leben des Mittelalters eine sehr große Bedeutung; das kirchliche Bußwesen und dessen Entwicklung, die damit aufs engste verbundene Frage des Ablaßwesens, zum Teil auch das Dispenswesen können erst richtig und allseitig beurteilt werden auf Grund einer genauen Kenntnis der Organisation und der Geschichte dieser kurialen Behörde. Daß in diesen Fragen die umfangreichen Publikationen von Lea nicht abschließend sind, das hat Baumgarten in einer längern und gründlichen Rezension erwiesen (Theologische Revue, 1907, Nr. 13 ff., S. 393 ff.). Göller bietet in seiner Arbeit, deren erster Band vorliegt, die erste eingehende, auf genauer und kritischer Behandlung des gesamten

Quellenmaterials beruhende Darstellung der päpstlichen Pönitentiarie. Sein Werk ist ohne Zweifel eine der wichtigsten Publikationen zur Kirchengeschichte des Mittelalters, die in der letzten Zeit erschienen sind. Der *erste Teil* von Bd. I enthält die Darstellung der Pönitentiarie von ihren Anfängen bis zum Pontifikat Eugens IV., durch den eine neue Organisation geschaffen wurde. Wir haben somit die erste Periode der Entwicklung dieser Behörde. Voraus geht eine ausführliche Untersuchung über die Quellen (S. 13-74), von denen im zweiten Teile die wichtigsten als urkundliche Belege abgedruckt sind. Den Hauptteil bildet die Darstellung der Organisation und Geschäftspraxis der Pönitentiarie, wo in drei Unterabteilungen 1. von den Beamten, 2. von dem Geschäftsgang und der Ausfertigung der Briefe, 3. von den Reformen in der Tätigkeit der Behörde gehandelt wird. Ein letzter Abschnitt bietet Einzeluntersuchungen zur Geschichte der Ablaßverleihungen und des kirchlichen Strafverfahrens. Von diesen wird vielleicht die Untersuchung über die Plenarindulgenzen auf Grund des Confessionale am meisten Aufsehen erregen. Das Confessionale ist das vom Papste verliehene Privileg, sich einen Beichtvater zu wählen, der in der Todesstunde die Lossprechung von allen Sünden und zugleich den Ablaß für alle zeitlichen Strafen der Sünde verleihen konnte. Dies ist die Bedeutung von « absolutio a poena et a culpa », einer Formel, die schon in den ältesten Ablaßprivilegien dieser Art vorkommt. Die « plena indulgentia » im Sinne des Confessionale ist aber wesentlich verschieden von dem « vollkommenen Ablaß » im heutigen Sinne des Wortes ; dieselbe umfaßt die Lossprechung von allen Sünden, auch der dem Apostolischen Stuhle reservierten, auf Grund der reumütigen Beichte, und dann die Erteilung des Nachlasses aller Strafen, d. h. eines vollkommenen Ablasses im heutigen Sinne. Seit dem Ende des XIII. Jahrhunderts kommt es dann vor, zuerst in sehr seltenen Fällen, später häufiger, daß das gleiche Privileg auch einmal im Leben verliehen wurde, d. h. daß jemand das Vorrecht erhielt, sich einen Beichtvater zu wählen, der ihn einmal, abgesehen von der Todesstunde, von allen auch dem Papste reservierten Sünden auf Grund der Beichte lossprechen und ihm einen vollkommenen Ablaß verleihen konnte. Göller zeigt im einzelnen, in scharfer Untersuchung, die Entwicklung der Formulare und weist nach, daß diese mit der kirchlich-dogmatischen Lehre durchaus im Einklang stehen. Er hat damit endgültig eine schwierige Frage gelöst, die besonders von nichtkatholischen Forschern falsch aufgefaßt und zu schweren Vorwürfen gegen die kirchlichen Behörden benutzt worden ist. Ebenso von allgemeiner Bedeutung ist die weitere Untersuchung über die Bulle « In coena Domini » (Exkommunikationsbulle am Gründonnerstag) ; G. zeigt, daß es bereits im XII. Jahrhundert Gebrauch war, am Gründonnerstag feierliche Zensuren zu erlassen, und führt inhaltlich wie formell die Entwicklung dieser Exkommunikationsbulle durch. Auf Einzelheiten betreffend die Einrichtung der Pönitentiarie können wir nicht eingehen (vgl. Baumgarten a. a. O. Nr. 19, S. 572 ff). Herausgehoben sei nur, daß Göller den Anfang der Behörde in die Zeit von Alexander III. bis Innocenz III., also in das Ende des XII. Jahrhunderts verlegt und sie mit der Zentralisierung des Bußwesens und der Ausbildung des kirchlichen

Rechtes in Zusammenhang bringt. In den Quellentexten des II. Teiles hätte die korrigierende Hand an einzelnen Stellen etwas mehr in Tätigkeit treten dürfen. Auf S. 99, am Schluß von Nr. 4, ist das Komma nach « summarie » zu setzen, das folgende « more » ist Genitiv von mora ; S. 164, in Nr. 31, sind in Zeilen 9 und 10 jedesmal die Anfangs- und Endbuchstaben verdruckt ; S. 165, Zeile 2, gibt das « cuius opidi » keinen Sinn ; S. 170, in Nr. 42 ist Zeile 9 zu lesen : « propter quedam ipsius serve fore facta ». Das sind einige Kleinigkeiten, die mir bei Stichproben aufgefallen sind. Die Urkunden enthalten zum Teil auch inhaltlich sehr interessante Beiträge zum sittlichen Leben im Mittelalter. *J. P. Kirsch.*

Dom Henri Quentin, Bénédictin de Solesmes, Les Martyrologes historiques du moyen âge, étude sur la formation du martyrologe romain. (Etudes d'histoire des dogmes et d'ancienne littérature ecclésiastique.) Paris, Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1908, XIV-745 p. in-8°. Prix : 12 fr.

D'après le *De ecclesiasticis officiis* de Reginon de Prüm, l'une des questions que l'évêque devait poser jadis, lors de sa visite pastorale, était celle-ci : « Le prêtre a-t-il un martyrologe pour annoncer aux fidèles les fêtes des saints ? » Aujourd'hui, tous les ecclésiastiques possèdent un martyrologe. Mais il importe qu'ils soient renseignés sur la valeur — et partant, sur la provenance — des données historiques de ce recueil. Personne jusqu'à présent n'avait osé aborder le problème des sources du Martyrologe romain dans toute son empleur. Un religieux déjà bien connu des amis de l'antiquité chrétiennne, Dom Henri Quentin, a entrepris cette tâche. Il l'a remplie avec l'enthousiasme, nous dirions volontiers avec la sainte passion des anciens moines pour l'étude. Il a réussi à nous donner un livre qui fera époque, et dont nous regrettons de ne pouvoir mettre ici qu'un mot de compte rendu, parce qu'il n'entre qu'indirectement dans le cadre de notre Revue.

Les Martyrologes historiques antérieurs à Usuard, ceux du moins qui ont quelque importance, font l'objet d'une étude approfondie : description et classement des manuscrits, analyse du texte, recherche des sources, examen des dates, détermination de l'auteur.

Deux chapitres méritent une mention particulière : le quatrième et le sixième. Ils sont consacrés, l'un au Martyrologe lyonnais jusqu'à présent inédit (Paris lat. 3879, sæcl. IX), qui représente une étape nouvelle du développement entre Bède et Florus ; — l'autre, au *Parvum Romanum* dans lequel l'érudit bénédictin montre une œuvre d'Adon. Ce dernier auteur a simplement embrouillé les historiens en introduisant dans les Martyrologes des données imaginaires ou inexactes.

Dom Quentin nous promet une édition critique des Martyrologes historiques du moyen âge. Nul mieux que lui n'est à même de mener à bonne fin ce gigantesque travail. Ce sera un acheminement vers une édition meilleure du Martyrologe romain. Est-il besoin de le dire ? Ces travaux n'enlèveront rien au culte que nous rendons à nos vieux saints. Ils le rendront plus éclairé et plus profond. *M. B.*

Kirchenmusikalisches Jahrbuch, begründet von Dr. F. X. Haberl, herausgegeben von Dr. Karl Weinmann. XXI. Jahrgang, 1908. Regensburg, Druck und Verlag von Fr. Pustet. VIII-240 S. Preis, in Leinwand gebunden, Mark 4.

Schon öfters hatte der verdiente Begründer des kirchenmusikalischen Jahrbuches den Willen kundgegeben, dasselbe eingehen zu lassen ; doch war es begeisterten und opferwilligen Freunden immer wieder gelungen, Dr. Haberl zur Fortsetzung des Werkes zu bewegen. Sein Verschwinden hätte einen großen Verlust bedeutet, denn es war im Laufe der Zeit zu einem Sammelpunkte der gelehrten Bestrebungen unter den deutschen Kirchenmusikern geworden. Der neue Herausgeber, der sich durch seine Schrift über das Cisterzienser-Hymnar der Abtei Pairis im Elsaß (Doktor-Dissertation der Universität Freiburg i. d. Schweiz) unter den Musikforschern trefflich einführte, hat die erprobten Traditionen seines Vorgängers pietätvoll gewahrt und zugleich dem Jahrbuch die Richtung auf die durch die Choralreform Pius X. geweckten Bedürfnisse gegeben.

Äußerlich präsentiert sich der neue Band ungemein vorteilhaft. Das Papier ist dicker geworden, die Teilung der Seiten in Spalten aufgegeben, die Typen sind deutlicher ; ein schönes Titelbild — dasjenige des neuen Graduale Vaticanum, welches der Verleger mit besonderer Genehmigung der Vatikanischen Druckerei reproduzieren konnte — und ein gefälliger Einband zieren das Ganze. Ein Begleitwort des Herausgebers macht mit dem Wechsel der Redaktion bekannt und betont von neuem die Grundsätze, deren Beobachtung das Jahrbuch zu seiner bisherigen Höhe führte. Die erste Abhandlung sucht in schwungvoller Darstellung das Verhältnis des katholischen Gottesdienstes zur abendländischen Musik zu formulieren ; es ist die öffentliche Antrittsvorlesung von Dr. Mathias, als Privatdozent der kathol.-theol. Fakultät der Universität Straßburg. Die folgenden Aufsätze verbreiten sich über alle Gebiete der Kirchenmusik und haben anerkannte Forscher zu Verfassern. Eine willkommene Neuerung ist durch die « kleinen Beiträge » gebildet, die in kurzer Fassung zum Teil recht interessante Mitteilungen bieten. Kritiken und Referate über die jüngste musikwissenschaftliche Literatur beschließen den inhaltreichen Band.

Die Abhandlung « zur mittelalterlichen Offiziumscomposition » führt in den Bau der alten Offizien ein und nimmt eine Scheidung in zwei Typen vor, den ursprünglichen, römischen und den jüngern, nichtrömischen. Das Officium de Ss. Trinitate des Stephan von Lüttich († 920) bildete die trennende Scheidewand beider Typen. Dem jüngern Typus gehören auch die Kompositionen des Franziskaners Julian von Speier an, dem die jüngste Geschichtsschreibung die unverdiente Ehre hervorragender musikalischer Neuerungen zuschrieb. Unter den der mehrstimmigen Kunst des Mittelalters gewidmeten Arbeiten seien hervorgehoben die Beschreibung des Engelberger Cod. 314 aus dem XIV. Jahrhundert, die in sachkundiger Weise auf ein bisher nicht genügend gewürdigtes Dokument hinweist, die Untersuchungen des Herausgebers des Jahrbuches über Mulichius und Stomius von Mulinus, sowie der Beitrag über den doppelten und mehr-

fachen Kontrapunkt. Der Geschichte des deutschen Kirchenliedes ist ein hochinteressanter Aufsatz gewidmet, der in Auszügen aus Visitationsberichten des XVI. Jahrhunderts das allmähliche Eindringen deutschen Kirchengesanges im westfälischen Lande sehr lebendig veranschaulicht. Die Handschrift, von der im ersten der « kleinen Beiträge » die Rede ist, die aber der Verfasser zu nennen vergessen hat, wird wohl Cod. lat. 2502 der Hofbibliothek zu Wien sein aus dem XII. Jahrhundert. Auf die Kritik einzelner Arbeiten kann hier verzichtet werden ; doch ist es nicht überflüssig, gegenüber der mehrfach geäußerten Vorstellung vom nordischen Ursprunge der mehrstimmigen Musik darauf hinzuweisen, daß die *älteste* bisher bekannte Quelle des Organum dessen Existenz in *Rom* bezeugt : der Monachus Engolismensis aus dem Anfange des IX. Jahrhunderts bemerkt, daß römische Sänger es waren, welche ihre fränkischen Kollegen in der Ars organisandi unterwiesen. Anderes spricht dafür, daß ihre Wiege in Byzanz stand ; ich erinnere an die byzantinische Praxis des Ison, die schon im XI. Jahrhundert von Guido als lateinische Spezialität beschrieben wurde.

Zu früheren Mitarbeitern des Jahrbuches sind andere hinzugekommen ; besonders stark sind akademische Lehrer darunter vertreten. Es ist keine Übertreibung, zu behaupten, daß die hervorragendsten Forscher deutscher Zunge sich hier zu einer imponierenden Leistung zusammengefunden haben. Für das Gebotene ist der Preis des Buches ein durchaus mäßiger. Möge den nicht geringen Opfern der Verlagshandlung und der wissenschaftlichen Bedeutung des Bandes ein genügender Absatz entsprechen, damit die Zukunft der seit langem unentbehrlichen Publikation gesichert bleibt !

P. Wagner.

Henri Villetard. Office de Pierre de Corbeil (Office de la Circoncision), improprement appelé « Office des Fous ». Texte et chant publiés d'après le manuscrit de Sens (XIIIme siècle), avec Introduction et notes. Bibliothèque musicologique, IV. Paris. Librairie Alphonse Picard et fils. 1907. 5 planches photographiques, XI-244 pages. (12 fr.).

Parmi les nombreux mystères du moyen âge, celui qui forme l'objet de cette publication a éveillé, d'une manière toute particulière, la curiosité des amis de l'histoire et de la liturgie. Le Ms. N° 46 de la Bibliothèque de la ville de Sens, qui l'a conservé, est bien connu des érudits ; son texte a été même plusieurs fois édité, mais on ne connaissait pas encore parfaitement le cadre du mystère, c'est-à-dire l'Office complet de la Circoncision, avec ses nombreuses curiosités liturgiques, littéraires et musicales. M. l'abbé Villetard, en publiant son travail, a donc rendu un très grand service à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la liturgie, de la littérature et de la musique religieuse. Sa publication met à la portée de tout le monde une œuvre curieuse du moyen âge et détruira, nous l'espérons, les opinions fausses et les jugements malveillants qui se sont donné libre carrière au sujet de ce spectacle religieux.

M. Villetard a pu donner à son travail tout le développement désirable.

Après quelques remarques sur les titres glorieux de l'Eglise de Sens dans l'histoire du chant liturgique, il nous offre des fac-similés phototypiques du Ms. Une première partie de l'Introduction offre la description détaillée du manuscrit, renseigne sur sa provenance, son contenu, son écriture, sa paléographie musicale, les ouvrages qui ont traité jusqu'à présent le même sujet ; une deuxième partie a pour objet l'office, son auteur, qui, d'après une tradition constante, serait Pierre de Corbeil, archevêque de Sens († 1221), son caractère et son histoire. Enfin, M. V. expose avec beaucoup de détails les rubriques qui ont donné lieu à des méprises. L'édition du texte est largement pourvue de notes renvoyant le lecteur surtout au Répertoire hymnologique de Chevalier. L'édition du texte musical en notation carrée forme la dernière partie, à laquelle ont été annexés quelques appendices traitant des questions particulières.

On connaît la célèbre « prose de l'âne », à laquelle, pour beaucoup d'auteurs, s'est borné l'intérêt de l'office en question : « Orientis partibus adventavit asinus pulcher et fortissimus sarcinis aptissimus. Hez, sir asne, hez ! » Dans notre office, elle a pour titre *Conductus ad tabulam*. *Conductus* est un chant processionnel, un chant de marche; on exécutait le nôtre en dehors de l'église; mais, tandis qu'à Beauvais et à Autun l'âne figurait réellement dans les préparatifs de la fête — une jeune fille vêtue de blanc et portant un enfant dans ses bras montât sur l'âne, pour représenter la Vierge Marie partant pour l'Egypte, — à Sens, on commémora dans un chant ses précieuses qualités, sans avoir recours à lui-même. En dehors de ce *conductus* formant une sorte de prélude à la fête, l'office de la Circoncision se trouvait enrichi, à Sens, de tropes et d'autres morceaux étrangers, liturgiques ou non. Dès les premières vêpres jusqu'aux secondes, partout se trouvent des adjonctions. Presque tous les textes ont leurs mélodies propres, même les Capitules, les Versets, l'Epître, l'Evangile. Chose d'une rareté insigne, le *Credo* lui-même est amplifié par des tropes ; le *Magnificat* des secondes vêpres est antiphoné, c'est-à-dire qu'après chaque Verset on exécute une nouvelle antienne. Signalons encore quelques pièces « in falso », ce que M. Villetard explique très justement par « falso bordone », faux bourdon, et d'autres « cum organo », c'est-à-dire à plusieurs parties. On a donc fait usage de tous les moyens dont disposait le XIIIme siècle, pour rehausser la solennité d'une fête liturgique.

Je signalerai encore les explications claires et documentées que donne M. Villetard sur l'histoire de l'Office. Déjà au XIIme siècle, l'évêque de Paris fit des efforts pour réprimer les abus qui étaient la règle à l'occasion du jour de la Circoncision. Depuis, les autorités ecclésiastiques eurent souvent encore à intervenir, sans beaucoup de succès, semble-t-il. La fête en question se maintint, en effet, jusque vers 1550.

Est-ce que les documents autorisent vraiment à faire de Pierre de Corbeil l'auteur (ou le compilateur) de l'office de la Circoncision ? La plus ancienne source y relative date de l'an 1524. C'est bien tard, et presque au moment de l'abolition définitive de la fête populaire. Les chroniqueurs du moyen âge, surtout le biographe de Pierre de Corbeil, Geoffroy de Courlon, n'en disent rien. Cela rend suspecte l'attribution traditionnelle.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Villetard est une contribution importante à l'histoire de la liturgie et du chant sacré. Il contient beaucoup de renseignements nouveaux et révèle un travail assidu et éclairé. Les chants, publiés pour la première fois, sont particulièrement intéressants au point de vue de la composition mélodique. *P. Wagner.*

Gustav Steiner, Napoleons I. Politik und Diplomatie in der Schweiz während der Gesandtschaftszeit des Grafen Auguste de Talleyrand. Mit Benützung schweizerischer und französischer Archive. Erster Band. Bis zum Wiener Frieden 1809. Zürich, Schulthess, 1907. XXI-366 S.

Seit Tillier versucht der Verfasser zum ersten Male wieder, eine zusammenfassende und quellenmäßige Darstellung des Mediationszeitalters zu unternehmen, gründlicher als es bisher geschah und mit Benützung eines reichen Aktenmaterials, besonders der französischen Archive. Diese Gründlichkeit verleitet nun den Verfasser gelegentlich zur Weitschweifigkeit, welche den Genuß der Lektüre einigermaßen beeinträchtigt. Die neuen Resultate liegen hauptsächlich in der Richtung nach Vertiefung unserer bisherigen Kenntnisse, gelegentlich auch in der Erweiterung, doch mehr nur in nebensächlichen Dingen. Durch straffere Zusammenfassung des wichtigen Inhaltes und präzise Formulierung der neuen Resultate hätte die Darstellung noch gewinnen können. Ruhig und sachlich beurteilt der Verfasser vom schweizerischen Standpunkte aus Personen und Ereignisse, wobei außer Napoleon Landammann d'Affry und der französische Gesandte Auguste de Talleyrand im Mittelpunkt des Interesses stehen. Die Politik Napoleons wird schärfer und treffender gezeichnet, als es bisher geschah. Talleyrand findet zum ersten Male eine eingehende, und, wie mir scheint, zutreffende Würdigung, während zu der uns immer noch mangelnden einläßlichen Biographie d'Affrys hier sehr wertvolles Material geliefert wird. Die berühmte Unterredung Reinhardts mit Napoleon in Regensburg, bis jetzt nur nach einer Übersetzung in Muralts Biographie Reinhardts bekannt, wird nun vollständiger nach dem noch nie im Original abgedruckten Tagebuch Reinhardts erzählt. Für die schweizerische Kirchengeschichte kommen besonders in Betracht die ausführliche Behandlung des Konfliktes des Abtes von St. Urban mit der Luzerner Regierung v. J. 1808 sowie die Verfolgung und Internierung des Bischofes von Chur, Karl Rudolph von Buol-Schauenstein, zur Zeit des Tiroleraufstandes 1809. Ein zweiter Teil wird die Geschichte dieses Zeitalters bis 1813 fortführen.

A. Büchi.

Mgr Chèvre, les Suffragants et l'ancien Evêché de Bâle. 196 p. in-8. Paris, Picard; Colmar, Huffel. 1906.

Ce volume fait partie des publications de la *Revue d'Alsace* (t. VIII de la collection), où il a paru. Le savant auteur de l'*Histoire de Saint-Ursanne* a réuni dans son nouvel ouvrage le résultat de ses nombreuses recherches dans les documents alsaciens, les chroniques de Thann, de Bâle (Wurstisen),

les archives de Colmar et surtout dans la liasse des *Suffraganei* aux archives de l'ancien Evêché de Bâle (à Berne), qu'il a entièrement dépouillée. Il a ainsi ramené à la lumière de l'histoire les noms de 34 suffragants, de 1238-1791. Sans doute, plusieurs de ces dignitaires ne reçoivent guère qu'une mention, les documents étant laconiques sur leur compte. Par contre, avec le XVIme siècle, et surtout avec les XVIIme et XVIIIme siècles, leur histoire devient plus intéressante et le lecteur pénètre dans l'administration spirituelle du grand diocèse de Bâle. Visites pastorales, confirmations, ordinations, consécrations, sacres, etc., telles sont les fonctions des suffragants, l'évêque se réservant plutôt les charges de l'administration temporelle de ses Etats. A noter dans la liste des suffragants *Tillmann Limberger* (1498-1525), homme de mérite et de science, qui, malheureusement, passa à la Réforme ; *Georges Hohenwarter* (1562-1565), qui représenta l'évêque de Bâle au Concile de Trente ; *Bernard d'Angeloch* (1613-1646), dont l'activité est relatée par des documents incomplets ; *Thomas Henrici* (1648-1660), suffragant de quatre princes-évêques, controversiste habile, auteur de savants ouvrages de théologie et de controverse, réformateur du diocèse ; les deux *Haus : Jean-Christophe* (1705-1725) et *Jean-Baptiste* (1729-1745) ; enfin, le trop célèbre *Gobel* (1772-1791), dont on est heureux cependant d'apprendre les sentiments de repentir après sa scandaleuse apostasie à la barre de la Convention.

Il est facile au lecteur de se rendre compte de l'intérêt du présent ouvrage. Il comble heureusement une lacune souvent ressentie dans l'*Histoire des Evêques de Bâle*, de Vautrey, en ce qu'il traite presque exclusivement les affaires d'administration spirituelle. Sans doute, l'Alsace, c'est-à-dire la partie du diocèse située en Alsace, a une part privilégiée ; toutefois, la Suisse n'est pas négligée et l'on trouve dans les *Suffragants* de nombreux détails intéressants. On peut regretter que l'insuffisance des documents et leur nature donnent trop à cette histoire un caractère fragmentaire et la forme de journal ; mais il faut féliciter Mgr Chèvre et le remercier d'avoir, avec tant de patience, réuni pour nous les conserver, des matériaux si précieux pour l'histoire du diocèse de Bâle, et d'en avoir élevé un digne monument à la mémoire de ses Suffragants. *E. F.*

E. Bähler, Kulturbilder aus der Refugientenzeit in Bern (1685 bis 1699.) Neujahrsblatt, herausgegeben vom historischen Verein des Kantons Bern für 1908. Bern, Grunau, 1908. 98 S. 4°.

Infolge der Aufhebung des Ediktes von Nantes fanden über 20,000 französische Flüchtlinge Zuflucht und Aufnahme in der Schweiz ; ihre Schicksale im allgemeinen sind von J. C. Mörikofer, Geschichte der evangelischen Flüchtlinge in der Schweiz, Leipzig 1876, bereits geschildert worden. Doch bietet der durch zahlreiche Aufsätze auf dem Gebiet der schweizerischen Kirchengeschichte bekannte Verfasser speziell für Bern, auf Grund neuer Quellen, hiezu eine willkommene Ergänzung in der vorliegenden, nach verschiedener Hinsicht recht aufschlußreichen Arbeit. Wir erfahren manchen

neuen Zug an Leiden und Erlebnissen dieser aus ihrer Heimat vertriebenen Fremdlinge in schlichter, eindrucksvoller Sprache ; doch darf man nicht vergessen, daß auch Katholiken in den Ländern, wo die Reform triumphierte, namentlich Ordensleute, mit der gleichen Härte verfolgt und ausgetrieben wurden, sofern sie nicht ihrem Glauben untreu werden wollten. Bei den evangelischen Orten der Schweiz, besonders in Bern, fanden diese Unglücklichen, deren Erlebnisse manchmal die Gestalt eines Romans annehmen, einen starken Rückhalt und gute Aufnahme, was die politischen Beziehungen zu Frankreich nicht verbesserte und große finanzielle Opfer auferlegte. Den Waldensern und französischen Flüchtlingen allerdings wurde der Aufenthalt nur unter der Bedingung gestattet, daß sie die Consensformel unterschrieben, damit keine Häresien in die bernische Kirche eindringen. Also keine völlige Gewissensfreiheit ! Außer für Kirchengeschichte fällt manches ab für freiburgische und Kulturgeschichte. Futaine (S. 59) ist mit Barchent zu übersetzen. Die Kolonie nahm seit 1699 durch Auswanderung nach Preußen und Neuenburg ein Ende, Reste davon erhielten sich bis 1836, sind dann aber ganz in den alten Berner Familien aufgegangen. *A. Büchi.*

P. Alcuin, O. C., P. Theodos Florintöni. Ord. Cap. Generalvikar von Chur, Stifter des Kongregation vom hl. Kreuze in Menzingen und Ingenbohl. IV-99 p. in-16. Brixen, 1908, Verlag der Pressvereins-Buchhandlung.

Voici une biographie écrite simplement et clairement et qui nous fait connaître suffisamment les travaux et les œuvres du célèbre Capucin. Le P. Théodose restera une des plus grandes gloires de la Suisse catholique au XIXme siècle. Dans cette Suisse, où l'on a tant persécuté les moines au cours du dernier siècle, en les dépeignant comme des êtres oisifs et inutiles, ayant fait leur temps, il semble que la Providence ait voulu susciter le P. Théodose pour montrer que les moines sont de tous les temps et de tous les progrès, et que l'état religieux sait s'adapter à tous les milieux. L'infatigable Capucin a entrepris beaucoup de choses et les épreuves ne lui ont pas été épargnées ; mais rien ne pouvait ébranler sa confiance en Dieu, et les événements lui ont donné raison. Un collège florissant à Schwyz, deux Congrégations religieuses de femmes en pleine prospérité, dont l'une, Menzingen, compte plus de 1000 Sœurs, et l'autre, Ingenbohl, dépasse le chiffre de 4000 membres, ces trois institutions qui reconnaissent le P. Théodose pour fondateur, rediront longtemps aux générations futures les mérites et les gloires de l'humble fils de saint François.

Si nous avions une critique à adresser à cette nouvelle biographie, ce serait d'avoir peut-être trop laissé dans l'ombre la vie intérieure ou intime de l'illustre religieux pour ne nous montrer que le côté extérieur. Il y aurait là, semble-t-il, une lacune à combler. D'autre part, nous féliciterons l'auteur de nous avoir donné le répertoire bibliographique des ouvrages ou articles de journaux qui concernent le P. Théodose. Ce sont de précieuses indications, utiles à plus d'un titre. *B. F.*

Manuscrits liturgiques. — Dans le dernier fascicule du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* publié sous la direction de Dom Cabrol (Paris, Letouzey, 1908), Dom H. Leclercq donne, entre autres articles fort remarquables, d'intéressants détails sur plusieurs anciens livres utiles aux liturgistes. Outre un antiphonaire du XIIIme au XIVme siècle, provenant de Luxeuil et conservé au séminaire de Besançon (proses de saint Léger, saint Gall, saint Colomban, etc.), nous signalerons le catalogue des manuscrits liturgiques de Berne. Beaucoup de nos lecteurs ne se doutent guère de la richesse de ce catalogue, ni des avantages qu'offrirait aux liturgistes une visite à la Bibliothèque de la ville fédérale. — Dom H. Quentin étudie dans le même fascicule la biographie et les ouvrages de Bernon, abbé de Reichenau.

M. B.

La « Nordschweiz », journal de Laufon, continue la publication de ses suppléments historiques. Elle en est au IVme volume. La rédaction en est confiée à M. C. Schmidlin, curé de Röschenz.

Dans le cours des années dernières, il a publié la *Chronique de la paroisse de Therwil,* pendant les XVIIIme et XIXme siècles, et les contributions à l'histoire des baillages de Zwingen et Pfeffingen pendant les XIVme et XVme siècles. La période de la Réformation est en cours de publication.

Dans les mêmes *Geschichtsblætter*, Mgr L. R. Schmidlin, curé de Biberist, le savant auteur de *Samson* et de *Solothurns Glaubenskampf*, édite une esquisse historique sur le *développement territorial, juridictionnel et ecclésiastique du diocèse de Bâle.* *E. F.*

BIBLIOGRAPHIE

I. Bücher — Livres.

Cristiani, L., Luther et le Luthéranisme, 2me édition. XXVI–387 p. in-12. Paris, Bloud, 1908. [Fr. 3,50.]

Dierauer, J., St. Gallische Analekten. Bd. XVI : Studentenbriefe eines Toggenburgers aus Heidelberg und Göttingen, 1824-1826. Mit einem Porträt. St. Gallen, Zollikofer, 1908.

Ingold, A. M. P., Les Oratoriens de France dans le canton de Fribourg aux XVIIme et XVIIIme siècles. 24 p. in-8o. Fribourg, Maison Perreyve, 1908.

Oorthuys, G., Het gebed voor den doop in ous Doopformulier. Leiden, 1907. Betrifft auch die Taufformulare von Leo Jud und Zwingli.

Schnürer, G., Das Mittelalter. Glauben und Wissen, Heft 16. 96 S. München, Volksschriftenverlag, 1908.

Siebert, H., Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, herausgegeben von Ludwig Pastor. VI. Band, 1. Heft : Beiträge zur vorreformatorischen Heiligen- und Reliquienverehrung.

Strowski, F., Saint François de Sales. Fait partie de la collection : La Pensée chrétienne. Paris, Bloud, 1908. [Fr. 3,50.]

Steck, R, Berchtold Hallers Reformationsversuch in Solothurn (1530), nach seinen eigenen und Niklaus Manuels Briefen. 24 S. in-8o. Bern, Grünau, 1907.

Stückelberg, E. A., Das älteste Basler Bischofsiegel. Separat-Abdruck aus dem Schweiz. Archiv für Heraldik, 1907, Heft 2/3. 4 S. 8o.

Stückelberg, E. A., Geschichte der Reliquien in der Schweiz. II. (Schluß-) Band. [Fr. 10.] Schriften der Schweizer. Gesellschaft für Volkskunde. Band V. Basel, Augustinergasse, Nr. 8, 1908.

II. Zeitschriften — Revues.

1. Schweiz — Suisse.

Actes de la Société jurassienne d'Emulation. Année 1906. XIIIme vol. St-Imier, Großniklaus et Cie, 1907. *C. Simon*, La République en Erguel, 1792-1793 ; Actes de l'Assemblée nationale d'Erguel, 1792-1793.

Anzeiger für schweiz. Geschichte, X. Band, 1908. Nr. 1. *W. Oechsli*, Zu dem Churer Urbar aus der Zeit Ludwigs des Frommen. — *R. Hoppeler*,

Über eine alte Briger Chronik und deren Bericht von einem Treffen zu Hospenthal, 1321. — *E. Wymann*, Familienstand der venetianischen Gesandten in Zürich. — *H. Türler*, Zur Liste der Pröpste von St. Immer.

Appenzellische Jahrbücher, XXXV. Bd. Trogen, 1907. *Hermann Wartmann*, Zur ältesten Geschichte des Appenzellerlandes. — *T. Schieß*, Der Abschluß des Appenzellerkrieges. — *W. Nef*, Dr. Laurenz Zellweger (1692–1765). — *E. Schlüpfer*, Chronik von Appenzell A.-Rh., 1906.

Archives suisses des Traditions populaires. Cf. *Schweiz. Archiv für Volkskunde*.

Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. III. Jahrgang, 1907. Bern. 4. Heft. *R. Steck*, Berchtold Hallers Reformationsversuch in Solothurn (1530) nach seinen eigenen und Niklaus Manuels Briefen dargestellt. — *W. Hadorn*, Der eidgenössische Dank-, Buß- und Bettag (Forts.). — *H. Türler*, Verding mit Meister Lienhard Louberer, Organist und Orgelmacher in Bern, über die Erneuerung und Ergänzung der Orgel in Biel, 1495.

Bollettino storico della Svizzera Italiana. Anno XXIX, 1907, N. 10–12. Un episodio diplomatico tra il Governo Lombardo-veneto e il Canton Ticino a proposito di una edizione di poesie del Porta ; di Carlo Salvioni. — Per la genealogia della famiglia Ghiringhelli. — Chiese del sec. XIII nelle Tre Valli e nel bacino luganese, dal codice di Goffredo da Bussero. — L' atto di fondazione della parrocchia di Carasso. — Bernardino Luini in Mesolcina ? Un pittore luganese a Roveredo. — Un nuovo documento per l'ing. militare Giacomo Soldati. — Ancora del Collegio dei Gesuiti in Bellinzona. — Francesco Soave (a proposito di una nuova pubblicazione). — Catalogo dei documenti per l'istoria della prefettura di Mendrisio e pieve di Balerna dall' anno 1500 circa all'anno 1800 (Continuaz.). — Varietà : Artisti luganesi a Genova ; Monatte di Ravecchia e pestilenza in Mesolcina ; Gesuiti di Valmaggia e di Lugano ; Anno senza neve a Campo V. Maggia ; Svizzeri a Venezia nel 1728 ; Airolo-Roncisvalle ; I Contin architetti oriundi luganesi, in Venezia ; Un mendrisiense curato di Kerns. — Cronaca : Museo Nazionale ; Doni fatti al Museo storico di Lugano ; Nomina ; Per il castello di Locarno ; Per una chiesa storica restaurata ; Materiali per la storia dei Grigioni ; Statuti dei comuni dell' Italia superiore ; Vocabolario della Svizzera Italiana ; In memoria dell' avv. Baroffio ; Longevità ; Ticinesi che si distinguono ; Biblioteca Nazionale ; Arresto a Como di un antiquario di Lugano ; Necrologio. — Bollettino bibliografico.

Freiburger Geschichtsblätter, herausgegeben vom deutschen geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg. XIV. Jahrg., Freiburg i. Ue. 1907. *Hans Wattelet*, Aus dem Leben Johann Kaspar Siebers.(S. stammte aus dem St. Gallischen, wurde 1845 Sekundarlehrer in Murten, hatte Anteil am Putsche gegen die konservative Freiburger Regierung i. J. 1847, wurde später wegen seiner heftigen publizistischen Angriffe in dem von ihm begründeten « Wächter » durch die radikale Regierung aus dem Kanton Freiburg ausgewiesen (Okt. 1848), kehrte dann in den Kanton Zürich zurück, gelangte 1869 in die dortige Regierung und bekleidete bis zu seinem Ableben (1878) die Stelle eines Erziehungschefs. — *Leo Meyer*, Die Betei-

ligung Freiburgs an den Walliser Unruhen unter Gischart von Rarron (1414-20). — *A. Büchi*, Freiburger Studenten auf auswärtigen Hochschulen. — *Derselbe*, Propst Simon Schibenhart.

XVI. Historisches Neujahrsblatt, herausgegeben vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri auf das Jahr 1908. *Josef Müller*, Walter und Peter von Spiringen, zwei hervorragende Urner aus der Entstehungszeit der Eidgenossenschaft. 1275–1321. — *Martin Zgraggen*, Über den Bau der Pfarrkirche in Schattorf, 1728–1734. — *P. Magnus Helbling*, Merkwürdige Vorkommnisse im Leben des P. Basilius Stricker, O. S. B, von Altdorf († 1684). — *Derselbe*, Pergamenturkunde im Chortürmchenknopf des Klosters Seedorf. — *Eduard Wymann*, Peter Paul Stygers Beziehungen zu Uri in den Jahren 1798 und 1799 (mit Stygers Porträt, Abdruck einer Partie aus Stygers Tagebuch nebst wertvollen Beiträgen zu seiner Biographie).

Musée Neuchâtelois. Organe de la Société d'histoire du canton de Neuchâtel. XLIVme année, 1907. *W. Wavre*, Extraits des comptes de la Bourserie de la ville de Neuchâtel.

Neujahrsblatt des Historischen Vereins pro 1908. *E. Bähler*, Kulturbilder aus der Refugientenzeit in Bern (1685–1699). 98 S. 4° [Fr. 2,80].

243. *Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur*. 1908. *Kaspar Hauser*, Das Augustiner Chorherrenstift Heiligenberg bei Winterthur (1225–1525). Winterthur, 1907.

LXXI. Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich für 1908. *Wilhelm Oechsli*, Der Durchzug der Alliierten durch die Schweiz im Jahre 1813/14. II. Zürich, Fasc. X, Beer 1908.

Revue Historique Vaudoise, XVIme année, 1908. Janvier-Mars. *E. L. Burnet*, Etude sur la chronologie en usage dans le canton de Vaud, de l'époque romaine à nos jours. — *M. Reymond*, Etudes d'histoire lausannoise. Les origines de l'organisation municipale. — *P. Maillefer*, La révolution vaudoise à Bex.

Schweizerisches Archiv für Volkskunde, XII. Jahrgang, 1908. Lief. 1. *M. Reymond*, La sorcellerie au pays de Vaud au XVme siècle. — *A. Müller*, Aus dem Volksmund und Volksglauben des Kantons Baselland. — *D. Imesch*, Santiagopilger aus dem Wallis.

Schweizerische Rundschau. VIII. Jahrgang. 2. Heft. Stans, von Matt, 1907. *Augustin Benziger*, P. Mauritius von Menzingen.

Schweizerische Theologische Zeitschrift, begründet von Friedrich Meili, weitergeführt von Aug. Waldburger. *P. Schweizer*, Die religiöse Auffassung der Weltgeschichte. Eine geschichtsphilosophische Studie, dem Andenken Alexander Schweizers zu seinem 100jährigen Geburtstag (14. März 1908) gewidmet. — *Ernst Wipf*, Gottfried Kellers Religion, ihr Werden und Wesen.

Wissen und Leben. I. Jahrgang. Zürich, Rascher, 1907-08. *R. Durrer*, Die Geschenke Papst Julius II. an die Eidgenossen.

2. Ausland — Etranger.

Archiv für Reformationsgeschichte, herausgegeben von Walter Friedensburg. V. Jahrgang. Leipzig, 1908. *Karl Schottenloher*, Johann Fabri in Rom, nach einem Berichte Jakob Zieglers. Der vielseitige Theologe und Humanist Jakob Ziegler, der sich 1521–25 in Rom aufhielt, schildert in einer Schrift « Marsyae Satyri Chorus » (Geschr. in Erlangen) einzelne Gegner Luthers aufs heftigste, darunter auch den Konstanzer Generalvikar Johann Fabri, der als Gegner Zwinglis auch in der schweizerischen Reformationsgeschichte eine große Rolle spielt.

Le Correspondant, 25 Mars 1908, *A. Sainte-Marie Perrin*, Bâle et ses peintres, Holbein et Böcklin.

Historisch politische Blätter für das katholische Deutschland. 1907 S. 608–615. *P. Gabriel Meier*, Hundert Jahre Diaspora.

Periodico della Società Storica Comense, vol. XVII. *Pietro Baini*, Simone da Locarno (sec. XIII°).

Revue d'Alsace, Nouvelle série, VIIIme année. Paris 1907. *Ch. Hoffmann*, Les troubles de 1789 dans la Haute-Alsace.

Zeitschrift der Gesellschaft für Beförderung der Geschichts-, Altertums- und Volkskunde von Freiburg, dem Breisgau und den angrenzenden Landschaften. XXIII. Bd. 1904. 4. Heft. *Dr. Hermann Mayer*, Erasmus in seinen Beziehungen zur Universität Freiburg. — *Julius Schmid.* Die Kirchen der Karolinger.

Zentralblatt für Bibliothekwesen. Leipzig, 1908. S. 107–131. *Adolf Schmidt*, Beiträge zur älteren Druckgeschichte der Schweiz.

TOTENTAFEL — NÉCROLOGIES

Am 22. Februar 1908 starb im Frauenkloster in Wil **P. Benedikt Gottwald,** O. S. B., Konventual von Engelberg und Spiritual im Frauenkloster zu St. Katharina in Wil. In Fachkreisen machte er sich bekannt durch die sorgfältige Herausgabe des Engelberger Handschriften-Katalogs, Catalogus codicum manuscriptorum qui asservantur in bibliotheca monasterii O. S. B. Engelbergensis in Helvetia (Friburgi Brisgoviae 1891), sowie durch das Album Engelbergense, Lucernae 1882, ein Verzeichnis aller Äbte und Mönche von Engelberg von Beginn des Klosters bis auf unsere Zeit, geschöpft aus Urkunden und Nekrologien.

In Hägerkingen, Kt. Solothurn, starb am 24. Dezember 1907, H. Herr Pfarrer **E. A. Haller,** gebürtig von Basel und Zofingen. Als Historiker pflegte er insbesondere das Gebiet der Schweizerischen Kirchengeschichte. Von seinen Arbeiten sind zu erwähnen : Vorreformatorisches aus der Schweiz, Kathol. Schweizerblätter, Neue Folge, IX und X (1893-94) ; die Stellung unserer Reformatoren zur Zins- und Wucherfrage, ebenda. XV. Nachreformatorisches aus der Schweiz, ebenda X. Emilie Linder, ebenda VIII, und der Augustinermönch Konrad Treyer, in « Monatrosen », XL. Jahrgang, 1896.

Zur Beachtung !

Die HH. Mitarbeiter werden ersucht, ihre Mss. deutlich und einseitig beschrieben einzureichen, sowie mit Rücksicht auf die Setzmaschine sich einer deutlichen Schrift zu bedienen und keine über die Seite hinausgreifende Nachträge anzubringen.

DIE REDAKTION.

AVIS

MM. les Collaborateurs sont instamment priés d'écrire leurs articles lisiblement et seulement au recto des pages. Les machines employées pour imprimer la *Revue* **ne peuvent être utilisées qu'à cette condition.**

LA RÉDACTION.

Fribourg (Suisse). — Imprimerie St-Paul.

Die Solothurner Schriftsteller

von den ältesten Zeiten bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts.

Vortrag des Dompropstes Dr. Friedrich Fiala
vor dem historischen Vereine Solothurn im Jahre 1883/84.

Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen

von Mgr. L. R. Schmidlin.

Vorbemerkung.

Wir legen diese bisher ungedruckte, interessante Arbeit des gelehrten Historikers und Bischofs Dr. F. Fiala in dieser Zeitschrift nieder ; denn obwohl sich die Studie mit der Solothurnischen Literatur im allgemeinen befaßt, so gehören doch die vorgeführten Solothurner Literaten und literarischen Bestrebungen der ältern und mittlern Zeit meistens der Kirchengeschichte an. Die Solothurner Schriftsteller der neuern Zeit konnte Fiala nicht mehr behandeln, weil er im Jahre 1885 durch seine Erwählung zum Bischof von Basel aus seinen historischen Arbeiten herausgerissen wurde und schon 1888 starb.

Wir erlauben uns, dem Texte biographische und bibliographische Ergänzungen und Ergebnisse neuester Forschung in Fußnoten anzureihen. Auch die Zusätze in den Klammern des Textes sind von unserer Hand.

Einleitung.

Es ist schon vielfach von schweizerischen Historikern hervorgehoben worden, wie unerläßlich zur Geschichte der gesamten Schweiz und der einzelnen Kantone die Kenntnis der Kulturepochen und namentlich zur wahrheitsgetreuen Darstellung derselben die Charakterisierung jener Männer ist, welche in denselben dem geistigen Leben ihr Gepräge aufgedrückt haben und gleichsam die Herolde desselben geworden sind.

So viele Versuche gemacht wurden, ein biographisches oder wenigstens ein Schriftsteller-Lexikon der Schweiz herzustellen, so sind doch dieselben eben nur Versuche geblieben [1] und ruhen als Manuscripte in öffentlichen oder Privatbibliotheken, mit Ausnahme dessen, was in dem großen helvetischen Lexikon Leu's und seiner Fortsetzer, jetzt noch einem von allen Geschichtskennern vielgebrauchten und hochgeschätzten Werke, neben dem reichen topographischen und historischen Material niedergelegt ist. Daneben müssen die bibliographischen und biographischen Sammlungen aus älterer und neuerer Zeit genannt werden, in welchen die Bibliographie oder die Literaturgeschichte eines Zweiges der Wissenschaft und Kunst besonders behandelt wird oder Biographien denkwürdiger Schweizer mehr allgemein oder aus einer bestimmten Zeitepoche an einander gereiht werden. Ich erinnere einerseits an *G. E. Hallers* nie genug zu schätzende Bibliothek der Schweizergeschichte und an die Versuche von *Meyer von Knonau*, *P. Gall Morel* und anderer zur Fortsetzung derselben; ich erinnere an *Füßlins* Geschichte der besten schweizerischen Künstler, an *Wolfs* treffliche Biographien zur Schweizerischen Kulturgeschichte, die schweizerischen Mathematiker und Naturforscher umfassend, an *Robert Webers* poetische Nationalliteratur der deutschen Schweiz, an *Hunzikers* Geschichte der schweizerischen Volksschule mit ergänzenden Biographien und an andere ähnliche Werke. Ich erinnere anderseits an die Sammlungen schweizerischer Biographien von *Herrliberger*, Leonhart *Meister*, Markus *Lutz*, und in der Neuzeit von *Secretan*, Alfred *Hartmann* und andern, teilweise mit wertvollen Porträts geschmückt.

[1] Im Jahre 1890 ist in Bern die Bibliographie der schweizerischen Landeskunde ins Leben getreten und bis 1908 in 58 Fascikeln erschienen.

Vollständigeres ist in Bezug auf einzelne Kantone oder gelehrte Anstalten geschehen. Die Kantone Waadt und Neuenburg haben ihre biographischen Lexiken, und an denjenigen der Kantone Bern und Genf wird mit großem Ernste gesammelt. Die Kantone Schaffhausen, Zug, Nidwalden haben in alphabetischen Notizen ihre Schriftstellerverzeichnisse, und manches ist niedergelegt in *Herzogs* « Athenae Rauricae », in *Balthasars* « Museum Virorum Lucernatum », und in neuerer Zeit in den « Historisch-Statistisch-Topographischen Gemälden der Schweiz », in denen die Mehrzahl der Kantone in statistischen, historischen, naturhistorischen und kulturhistorischen Umrissen mit Angabe der kantonalen Schriftsteller dargestellt wird.

Im « Gemälde des Kantons Solothurn » [1] hat denn auch der verdienstvolle Verfasser desselben, Pfarrer *Urs Peter Strohmeyer*, den ersten Versuch gemacht, die Solothurner Schriftsteller zusammenzustellen. Schon die Anlage des Buches gestattete ihm nur einen kurzen Abriß der solothurnischen Literaturgeschichte, mit Jahresdatum der Geburt und des Todes der Schriftsteller ; es ist denn auch dieses Verzeichnis, besonders für die ältere Zeit, sehr unzureichend geblieben und enthält nur Namen, meist aus neuerer Zeit. Indessen ist dennoch der Wert dieses Versuches nicht zu unterschätzen.

Mir persönlich hat er schon in meiner Jugendzeit die Anregung zur Sammlung weiterer biographischer und bibliographischer Notizen gegeben, und es ist nun eine Sammlung daraus geworden, die um 350 Namen von Männern und Frauen umfaßt, welche teils als Bürger dem Kanton, teils demselben durch längern Aufenthalt und ihre schriftstellerische Wirksamkeit angehört haben oder noch angehören. Noch bedürfen diese Notizen mit Bezug auf das biographische und bibliographische Material vielfach der Ergänzung ; allein die von uns freudig zu begrüßende Sammlung der Bildnisse und Poesien unserer solothurnischen Dichter von Seite unseres verehrten Mitgliedes, Hrn. Erziehungsdirektors und Regierungsrates Dr. Affolter, hat mich bewogen, Jhnen, geehrte Herren, aus dem Ergebnis meiner Sammlung eine Übersicht der Solothurner Literaten mit Charakterisierung derselben in den drei Epochen der ältern, mittleren und neuern Zeit zu geben.

[1] 10. Heft der « Historisch-topogr.-statistischen Gemälde der Schweiz » ; « Der Kanton Solothurn, historisch, geographisch und statistisch geschildert. » St. Gallen und Bern, Huber & C^le^. 1836. 273 S. 8°. Mit einer Karte.

Ältere Zeit.

Solothurn, an der deutschen Sprachgrenze in burgundischen Landen gelegen, hat weder aus der alt- noch mittelhochdeutschen Literaturperiode irgend ein Denkmal in Poesie oder Prosa aufzuweisen. Was in den ältesten Manuscripten aus den Bibliotheken der alten Stifte Solothurn und Schönenwerd uns aufbewahrt ist, so in dem *Sacramentarium S. Gregorii* aus dem X. Jahrhundert, welches dem St. Ursenstifte in Solothurn angehörte, die leoninischen (d. h. in der Mitte und am Ende gereimten) lateinischen Distichen, als Begleitung der merkwürdigen Bilder die Entstehungsgeschichte des Buches erzählend, ist nicht solothurnischen Ursprungs, sondern aus andern Gegenden zu uns gekommen. [1]. Dagegen mag der *leoninische Hexameter* aus derselben Zeit

[1] Das Sacramentarium « ist eine der ältesten Abschriften des Sacramentarii des hl. Gregorii Magni, so 604 gestorben ist, auf Pergament, mit Uncialbuchstaben, so Merkzeichen mit sich führen, daß die Handschrift vom VIII. Jahrhundert sey. Andere setzen sie ins X. oder XI. Jahrhundert. Viel Buchstaben sind von glänzendem Gold. Die Figuren sind übel gezeichnet, aber mit zierlichen. lebhaften Farben. Es ist eigentlich zu Pfeffers verfertigt worden und dem Abte Adalbertus zugeeignet, so nachher Bischof zu Chur geworden ist. Es kann in der Geschichte von Pfeffers und besonders des hl. Pirminii von sehr großem Nutzen sein. Es ist des Fürsts Martin Gerberts Liturgiae Alamanicae beygedruckt. Baron von Zurlauben glaubt, es sey vom Kloster Hornbach, wo Pirminius gestorben ist. nach Solothurn gekommen, und gibt sonst merkwürdige Nachrichten davon. *G. E. Haller*, Biblioth. der Schweizergeschichte, III. Bd., S. 479, Nr. 1446. Bern. Haller, 1786. Vergl. *de Zurlauben*, le Baron, Lettre en manuscript sur le vieux Missel au trésor du Chapitre de S. S. Urs et Victor. 1765. Le baron *de Zurlauben*. Dissertation sur le Sacramentaire ou Missel du VIIIme siècle, conservé à Soleure dans le Trésor du Chapitre Royal de St. Ours. Manuscript in Fol. 20 p. — Bischof Dr. *Friedrich Fiala*, der in seinen gesammelten Calendarien das Missale früher in das Jahr 724, in die karolingische Zeit versetzte, erklärte in seinen Vorträgen vor dem historischen Vereine in Solothurn, im Vereinsjahre 1883/84, dasselbe sei vermutlich zwischen 970-980 im Kloster Hornbach in Rheinbayern geschrieben, im XVI. Jahrhundert in roten Sammet gebunden und mit kunstvollen, in Silber getriebenen Eckbeschlägen und Mittelschild geziert worden. — Wir bemerken noch: Zwischen dem Calendarium und Sacramentarium sind vier gemalte Bilder eingeschaltet, welche symbolisch die Entstehungsgeschichte des Buches darstellen. Auf dem letzten Bilde übergibt der hl. Pirmin dem Abte Adalbert das Buch mit den Worten: « Adsum Perminius dimisso pectore pronus. » Das Titelblatt hat folgende Dedication in Goldbuchstaben: « Pastor Adalberte summa cute cœlitus arte qui meritis constans vitae venerabilis abbas prebeo quod dulus(?) gratanter suscipe munus. » Die Eckverzierungen weisen im Avers die vier Evangelisten.

stammen, welcher auf einer silbernen Lamina in karolingischer Schrift 1519 im Sarge des hl. Ursus gefunden wurde, und welcher daher als ältestes Zeugnis solothurnischer Dichtkunst angesehen werden muß; er ist abgebildet bei Lütolf, die Glaubensboten der Schweiz vor St. Gallus, Seite 165–167 [1].

Aus dem folgenden Jahrhundert ist uns der erste Name eines Solothurners bekannt, der für literarische Zwecke tätig war. Es ist der Benediktinermönch *Reginbold*, der kurz vor 1026 von Solothurn ins Kloster Einsiedeln eintrat und in diesem Jahre von seinem Abte Embricius als Propst und erster Vorsteher in das von Graf Radbot von (Altenburg) Habsburg und seiner Gemahlin Ita von Lothringen neu gegründete Kloster Muri gesandt wurde. Von ihm erzählen die Acta Fundationis Murensis, daß er nicht nur Kirche und Kloster gebaut habe, sondern auch die Bibliothek gegründet und viele namentlich angeführte Bücher für dieselbe abschreiben ließ. Ihm wird das vom Verfasser der Acta das Bücherverzeichnis abschließende ehrenvolle Wort zugeschrieben: « Es geziemt sich, daß man immer Bücher schreibe, sie vermehre, verbessere und Bemerkungen dazu mache, da das Leben aller Geistesmänner ohne Bücher nichts ist (quia vita omnium spiritualium hominum sine libris nihil est). Darf man Reginbold als einen Zögling der Stiftsschule Solothurn betrachten, deren Lehrer uns zuerst aus dem XI. Jahrhundert bekannt werden, so gibt er denselben in dieser bücherarmen Zeit ein vorzügliches Zeugnis [2].

Und doch sind aus dem frühern Mittelalter in unsern alten Biblio-

im Revers vier Kirchenväter auf. Wann das Buch in den Besitz des St. Ursusstiftes kam, ist nicht bekannt, sicher nur, daß es schon im ersten Viertel des XV. Jahrhunderts in Propst Felix Hemmerlins Verzeichnis der Stiftsbibliothek figuriert.

[1] Die Inschrift lautet: CONDIT HOC SCS TVMVLO THEBAIDVS VRSVS. (Conditur hoc sanctus tumulo Thebaidus Ursus). Vergl. *J. Amiet*, Das St. Ursuspfarrstift der Stadt Solothurn, S. 16, 17. Solothurn, Schwendimann, 1878.

[2] Reginbold, der « Ehrwürdige », erster Propst und Abt von Muri, stammte, wie sein Wappen aufweist, aus dem adeligen Geschlechte der Junker von Solothurn und war der Sohn eines Präfekten des dortigen Castrums. Sein Geburtsdatum ist nicht zu ermitteln. Ob er 1026 (nach Dominik Tschudi, Abt von Muri 1644/54) oder 1032 (nach *Kiem*, Geschichte der Benediktiner-Abtei Muri-Gries, I. 21.) nach Muri gekommen, ist urkundlich nicht zu belegen. Sicher ist, daß seine Berufung nach Muri vor oder nach dem Tode des Bischofs Wernher von Straßburg († 28. Okt. 1028, nach *Oechsli*, Quellenbuch z. Schweizergeschichte, neue Folge, S. 159; † 1027, nach *Kiems* edierten Acta Murensia) erfolgte, weil sein Bruder Graf Radeboto von Altenburg und dessen Gemahlin Ita von Lothringen *schon vor* dem Tode Wernhers mit diesem die Gründung der Propstei von Muri ver-

theken nur wenige Manuscripte erhalten, vom *St. Ursusstifte* außer dem sehr wertvollen Sacramentarium S. Gregorii, in der Abtei Hornbach in der Pfalz um 920 geschrieben, ein *Evangeliarium*, die Episteln und Evangelien für alle Tage des Jahres enthaltend, romanischen Charakters und wohl aus dem XII. Jahrhundert, und eine gar zierlich geschriebene *lateinische Bibel* gothischen Charakters aus dem XIII. Jahrhundert. Ferner bildet ein laut der Einleitung um 1357 zusammengestelltes *Sammelbändchen* ein geographisch-historisches Lehrbuch, enthaltend zuerst den Canon oder *Computus* zur Bestimmung der Kalenderzeichen, dann die geographische Schrift des Priesters Honorius von Autun « Imago mundi » (nach 1152 verfaßt), und endlich die Geschichtsbücher: « Chronica magistri Jordani (aus dem Franziskanerorden), qualiter romanum imperium translatum sit ad Germanos et quare romanum imperium sit honorandum », ein für die Geschichte des ausgehenden XIII. Jahrhunderts nicht unwichtiges, um 1320 verfaßtes Handbuch, und die unvollständige *Chronika fratris Martini* (genannt *Polonus*, aus dem Dominikanerorden) de gestis imperatorum et pontificum romanorum, eine wenig zuverlässige Compilation, aber namentlich interessant durch die Interpretation über die sogenannte Päpstin Johanna [1].

In der Blütezeit der mittelhochdeutschen Literatur, in der sangreichen Periode der Minnesänger im XIII. und XIV. Jahrhundert, an welcher die Ostschweiz so reichen Anteil hat, tritt Solothurn selbst nicht direkt hervor. Auch unter den vielen freien und ritterlichen Ministerialen, die sich von den Burgen im Kanton Solothurn nennen, ist kein Name eines Minnesängers bekannt. Und doch ist demselben der

einbart und um diese Zeit (vor oder nach 1028) beim Abte Embricius in Einsiedeln beantragt hatten, mit dem Gesuche, er möchte zu diesem Zwecke Mönche nach Muri abordnen. Reginbold starb, nach Abt Tschudi, den 15. Juli 1055, nach einem Einsiedler Necrologium den 13. Juli 1055. — Vergl. *L. R. Schmidlin*, Reginbold, aus dem Castrum Solothurn, erster Propst und Abt des Benediktinerklosters Muri. Um 1026 bis 1055. In « Kathol. Schweizerbl. », 1896, IV. Heft, S. 437-443.

[1] Martin von Troppau (Böhmen), Polonus genannt, weil die böhmischen Dominikaner zur polnischen Ordensprovinz gehörten, Dominikaner in Prag, Päpstlicher Kaplan und Pönitentiar in Rom, 1278 Erzbischof von Gnesen, starb aber schon auf der Reise dorthin und wurde in Bologna begraben. Schrieb über Gratians Decretalen, obiges Compendium der Weltgeschichte, « eine elende und oberflächliche Compilation, durch welche erst alle die Fabeln, welche nach und nach in die Geschichte eingedrungen waren, eine völlige Herrschaft gewonnen, die nur durch die wissenschaftlichen Bestrebungen der Neuzeit erschüttert werden konnten. » *W. Wattenbach*, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter, II. Bd. S. 467 u. 468, 470.

Minnesang nicht fremd. Unfern der Westgrenze des jetzigen Kantons Solothurn, auf der alten Grafenburg Fenis ob Vinelz oder vielleicht schon auf dem Schlosse Neuenburg am See sang *Graf Rudolf von Fenis* oder Neuenburg schon zu Ende des XII. Jahrhunderts seine Lieder, die ihn, den deutschen Dichter, übereinstimmend mit der romanischen Sprachgrenze, als Vermittler altprovençalischer Gesangsweise charakterisieren [1]. Seinem Hause gehörte als Besitztum der obere Teil des Bezirkes Lebern, und gerade in dieser Zeit zweigen sich die Grafen von Straßberg, die Herren der Herrschaften Büren und Grenchen, von demselben ab.

An der Nordostgrenze des Kantons hauste zu Anfang des XIV. Jahrhunderts auf dem Schlosse Neuhomberg der ritterliche *Graf Wernher von Homberg*, aus dem Geschlechte der Grafen von Froburg abstammend, nicht nur als freundlich gesinnter Reichsvogt der Waldstätte und als einer der tapfersten Krieger in den italienischen Feldzügen der deutschen Könige, sondern auch als Dichter zarter, etwas gekünstelter Minnelieder sich auszeichnend [2].

Und in unserm Lande selbst waltete bis gegen das Ende des XIII. Jahrhunderts des Minnesanges sogar ein geistlicher Herr, *Hesso von Rinach*, der Propst des Stiftes zu Schönenwerd, zugleich Chorherr zu Beromünster und Zofingen. Aus einem aargauischen Ministerialgeschlecht stammend, das später ins Fürst-Bistum Basel und ins Elsaß sich verpflanzte, wird er auf dem Bilde der sogenannten Manessischen Handschrift in Paris, die von ihm zwei Minnelieder enthält, als reichgekleideter Herr dargestellt, vor einer Burg Arme und Lahme erquickend [3].

[1] Vergl. *K. Brunner*, Graf Rudolf von Fenis, der Minnesänger am Bielersee, in Bern. Taschenb. 1873, S. 151–190.

[2] Vergl. in den Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft von Zürich Prof. *Georg v. Wyß*, Graf Wernher von Homberg. Geb. 1284, gest. 1320. Vergl. *J. Bächtold*, Gesch. d. deutschen Lit. in der Schweiz, S. 160–162 (43).

[3] Vergl. *J. Bächtold*, Der Minorit Georg König (in Solothurn) und seine Reisebeschreibungen, nebst einem Überblick über den Anteil Solothurns an der deutschen Literatur, S. 3 u. 4. Solothurn, Gaßmann, 1874. 33 S. 4°. (Zum Programm der Kantonsschule 1874.) Hesso von Rinach, dessen Rittergeschlecht auf der aargauischen Burg Rinach saß, war 1239–1247 Leutpriester in Hochdorf, 1250, 9. Nov. Chorherr zu Beromünster, 1254, 10. Juni, Chorherr zu Zofingen, 1265, 8. Febr. (laut Urkunde) Propst zu Werd. Urkundet (laut Geschichtsfreund I. 34) noch im Jahre 1276 (ohne Tagesdatum) und siegelt eine Urkunde in Hitzkirch. Das Jahrzeitbuch von Beromünster setzt also seinen Tod irrig auf den 31. Juli 1274 an. Er starb wahrscheinlich erst um 1280. Vergl. Solothurner Wochenblatt, Jahrg. 1821,

Aus derselben Zeit kennen wir die älteste deutsche Urkunde aus dem Gebiete unseres Kantons, ausgestellt 1277 von Graf Ludwig von Froburg, und die älteste deutsche Urkunde aus unserer Stadt Solothurn von 1279 [1].

Einen sehr verschiedenen Charakter von den deutschen Minneliedern des Propstes Hesso von Schönenwerd tragen die lateinischen Hexameter eines andern solothurnischen geistlichen Dichters, von dem wir aus den Schriften des Propstes Felix Hemmerlin Kenntnis haben. Dieser bezeichnet denselben [2] nur als *Jakob von Solothurn* (Jacobus de Solodoro oder Jacobus Solodorensis) ohne weitern Beinamen und sein Gedicht als Spiegel der Sitten [3] (speculum morum) oder Blüten der Moral (flores moralium). Hemmerlin zitiert das 20. Kapitel des zweiten Buches; es muß also das didactisch-satyrische Gedicht wenigstens zwei Bücher mit zahlreichen Kapiteln umfaßt haben. Leider ist das merkwürdige Buch schon zu Hemmerlins Zeiten (nach 1450) der Bibliothek unseres St. Ursusstiftes entfremdet, zuerst in den Händen unseres Propstes, der es in Zürich um's Jahr 1448-49 benützte, dann an den Generalvikar von Konstanz, Nicolaus Gundelfinger ausgeliehen, der dasselbe wohl nie mehr an die Bibliothek zurückerstattete. Wir kennen nur die 53 zerstreuten Verse, welche Hemmerlin in seinem Buch de Nobilitate et Rusticitate anführt, bald unter dem Namen des neuen Cato (novus Cato), bald unter dem eigentlichen Namen des Verfassers. Robert Glutz-Blotzheim teilt die 53 Verse im Solothurner Wochenblatt 1810

S. 381, 383. — *Karl Bartsch* schreibt in der « Germania », IX. Jahrgang. S. 145-146: « Eine Schwierigkeit sehe ich nicht, in dem Geistlichen den Dichter zu erblicken; der Charakter seiner beiden Lieder (Hagen I, 210 ff.) stimmt weniger zu dem ersten Jahrzehnt des XIII. Jahrhunderts (in welchem auch ein Hesso von Rinach, 1210, vorkommt), als zu der Mitte desselben. » — Vergl. *Bernhard Wyss*, Bericht des Histor. Vereins des Kantons Solothurn 1882/87, S. 40. — Programm der Bezirksschule Reinach 1878. — *J. Bächtold*, Geschichte der deutschen Literatur in der deutschen Schweiz, S. 148, 153, Anmerkung 41, 207 (1892). Hesso stand in Beziehung zum Minnesänger Graf Rudolf von Neuenburg-Fenis, auf dessen Bitte ihn 1247 Papst Innozenz IV. für eine Chorherrenpfründe in Münster-Granfelden empfahl. (*Bächtold*, a. a. O. 207). Die Pariser Handschrift hat uns zwei Minnelieder Hesso's erhalten: 1. Lied, 3 Strophen: « Klageliche not — klage ich von der minne... » 2. Lied, 4 Strophen: « Ich wil jungen kinden raten — daz siu balde vröuwen sich... ».

[1] Wohl die Urkunde Walthers von Aarwangen, abgedruckt im Solothurner Wochenblatt 1812, S.359. Auffallend ist, daß *Fiala* in seinen Urkundenregistern und Regestensammlungen die beiden Urkunden von 1277 und 1279 gar nicht erwähnt.

[2] In seinem Katalog der Stiftsbibliothek in Solothurn vom Jahre 1424.

[3] In seinem Buche de nobilitate.

(S. 43) mit. Die Verse sind Hexameter, die meistens leoninisch in der Mitte und am Schlusse sich reimen und oft den Gesetzen der Metrik wenig entsprechen. Es sind Nachahmungen der Sittensprüche des im Mittelalter gefeierten und als Schulschriftsteller vielgebrauchten Dionysius Cato, an die versifizierten Lehrbücher des Mittelalters sich anschließend, namentlich ähnlich den Schriften des Zürcher Cantors Conrad von Mure († um 1286) [1], so z. B. dessen großem Gedichte de Sacramentis [2], und wie dasselbe zur Belehrung für geistliche Seelsorge geschrieben. Die 53 von Robert Glutz-Blotzheim angeführten Verse enthalten drei Bruchstücke. Zunächst preisen sie das Glück des Mittelweges und Mittelstandes, tadeln dann in scharfer Weise die schlechten Juristen der damaligen Zeit als verkäuflich und zweizüngig und warnen endlich vor Mißbrauch des Eides und dem Meineid. Ich zitiere die 10 gegen die Juristen gerichteten Verse:

Dirue juristas deus ut Satanae cytharistas,
Linguas venales qui dant et symoniales.
O deus extingues has pingues atque bilingues.
Frontis enim tritae sunt horrendae quoque vitae.
Praecipita Domine, simul horum divide linguas,
Ut scelus extinguas mala lingua caverna ruinae.
Hi sunt fautores scelerum, fraudisque ministri.
Ilycte (sic, ilicet ?) cupidi linguam vendendo sinistri,
Causas litis amant, lites cum fraudibus hamant,
Justos infamant, meretrix quasi da mihi clamant.

(Tilge aus die Juristen, o Gott, die Cythraspieler des Satans, deren Zungen verkäuflich und symonistisch sind. Tilge sie aus, o Gott, diese fetten Zweizüngler. Niedriger Stirne sind sie und abschreckenden Lebens. Würge sie, o Herr, und zerteile ihre Zungen, um das Laster böser Zungen auszutilgen, die Höhle des Ruines. Sie sind Schützer der Verbrechen und Diener des Truges. Sofort begierig die Zunge zum Unrecht zu verkaufen; sie lieben die Streitsachen, krümmen mit Trug die Prozesse, verleumden die Gerechten, rufend gleich einer Dirne: « gib mir ! »)

[1] Vergl. *P. Gall Morel*, Conrad von Mure, Cantor der Propstei Zürich und dessen Schriften, in « Neues schweizerisches Museum », Jahrg. V (1865), S. 29–62. Allg. deutsche Biographie Bd. XXIII, 57 u. 58 (*G. v. Wyss*).

[2] *F. Fiala*, Conrads von Mure Schrift de Sacramentis, im Anzeiger für schweizerische Geschichte, X. Jahrg. 1879, S. 205–209.

Da wir von der Person Jakobs von Solothurn gar nichts vernehmen und nur wissen, daß sein Buch 1424 in der Stiftsbibliothek zu Solothurn liegt, so kann man nur vermuten, daß dasselbe zu Ende des XIV. oder eher zu Anfang des XV. Jahrhunderts verfaßt wurde [1].

Neben Jakob ist in Hemmerlins Katalog der Stiftsbibliothek um 1426 noch ein Dichter einfach als *poëta* angeführt, vielleicht der nämliche, von dessen erotischem Gedichte in zierlicher Schrift des XIII. Jahrhunderts in Duodezformat sich noch ein Bruchstück zu einem Büchereinband verwendet vorgefunden hat, aus der altklassischen Literatur der Dichter Lucanus. Daneben sind unter den 32 im Jahre 1426 schon vorhandenen und den bis 1450 neu dazugekommenen 46 Büchern drei Bibeln, 30 zum Corpus juris canonici gehörende Schriften mit oder ohne Glossen, mehrere kirchenrechtliche und theologische Summen oder Handbücher, dann einige homiletische Sammlungen und Postillen, Breviere und Psalterien, Homilien des hl. Augustin, Gregor und Beda u. a. Es beweist dieses, daß am Stifte Solothurn im XV. Jahrhundert literarisches Leben erwacht ist, und wir werden nicht irren, wenn wir dieses Erwachen insbesondere dem 1421 gewählten Propste *Felix Hemmerlin* zuschreiben, der 1424 das Doktordiplom der Rechte an der Universität Bologna erwarb, in seinem von seinem jüngern Freunde Nikolaus von Wile [2] aufs anmutigste geschilderten Studierzimmer in Zürich eine ungewöhnlich reiche Büchersammlung von 500 Bänden besaß und in den von ihm entworfenen Stiftstatuten von Solothurn dem Küster angelegentlich die Überwachung, Bewahrung, Erneuerung und Erhaltung der in der Sakristei befindlichen Bücher zur Pflicht macht (quod custos solertissimam curam habeat de custodia, reservatione, reformatione et conservatione librorum in sacristia nostrae ecclesiae repertorum).

Es ist merkwürdig, daß Hemmerlin in der von ihm so hochgehaltenen Vaterstadt Zürich, namentlich am Großmünsterstifte, wo er als Cantor in angesehener Stellung steht, mit all' seiner kirchlichen und

[1] Weitere Vermutungen über den Verfasser gibt *Fiala* in seiner Schrift: Dr. Felix Hemmerlin als Propst des St. Ursenstiftes, in dem Urkundio, Bd. I 347–350 u. 790. Solothurn, 1851/57. Es scheint der Dichter ein Geistlicher aus Solothurn gewesen zu sein, der aber 1424 schon tot ist und nicht, wie vermutet wurde, Generalvikar von Constanz war. Wer mag es sein? Vermutungen sind wertlos. Vergl. noch Sol. Wochenbl. Jahrg. 1810, S. 41, 43, 224.

[2] Humanist, von Bremgarten, gräflich würtembergischer Kanzler, gest. 1478. Vergl. *J. Bächtold*, Gesch. der deutschen Literatur in der Schweiz. Frauenfeld 1892, S. 225 ff.

wissenschaftlichen Anregung so wenig Erfolg findet und immerwährend mit Verfolgung und Widerwärtigkeit zu kämpfen hat, während in Solothurn durch das ganze XV. Jahrhundert hindurch besonders am Stifte sich fortwährend die Spuren seiner geistigen Anregung geltend machen.

Hemmerlins literarische Tätigkeit kann hier nicht geschildert werden. Wie sein ganzes Leben im Anschluß an die Reformideen seiner Zeit ein fortwährender Kampf ist gegen die kirchlichen und politischen Verhältnisse, so tragen alle seine Schriften einen polemischen Charakter gegen bestehende oder vermeintliche Mißbräuche, bald gegen die Bettelmönche [1] und die Mitchorherren am Stifte Zürich, bald gegen den päpstlichen Hof, bald gegen die Eidgenossenschaft gerichtet, die im alten Zürcherkriege seine liebe Vaterstadt angreift. Sie geben Zeugnis von einer vielseitigen Gelehrsamkeit und erstaunlichen Belesenheit und strotzen von Zitaten aus der Literatur alter und neuer Zeit.

Hemmerlin ist zunächst Dr. juris, Canonist und Politiker in kirchlichen und weltlichen Angelegenheiten, aber zugleich tritt in ihm der Humanist hervor, nach dem Schlage des damaligen kirchlichen Humanismus, durchaus nicht in der Form und Sprache — denn er schreibt kein besseres Latein als die meisten seiner Zeitgenossen und verachtet sogar die deutsche Sprache als eines Gelehrten unwürdig —, aber im Hervorheben der alten Klassiker und in regem Eifer für Dichtkunst und Literatur überhaupt.

Ihm verdankt man z. B. die Rettung des historischen Gedichtes [2] Rudolfs von Radegg über den Einfall in das Kloster Einsiedeln durch die Schwyzer und die Erhaltung der Lehrgedichte des Zürcher Cantors Konrad von Mure aus dem XIII. Jahrhundert. Seine eigenen Schriften, besonders seine persönlichen Verteidigungsschriften, kleidet er gerne in dialogisches dramatisches Gewand; auch hat er sich selbst mehrfach in lateinischen Dichtungen versucht. Mehrere seiner persönlichen Apologien, so das Passionale, das Registrum querelae und seine Klage-

[1] Die mit den Franziskanern affilierten Begharden und Bolharden, in einer Schrift von 1438.

[2] « Cappella Heremitarum », ein Gedicht über die Geschichte des Klosters Einsiedeln in 4 Büchern. Das 4. Buch beschreibt den Überfall des Klosters (7. Jan. 1314) durch die Schwyzer in 759 Versen. Ausgabe des Gedichtes durch P. Gall Morel im Geschichtsfreund. Bd. X (1854). S. 180–230. — Vergl. *P. Odilo Ringholz*, Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. L. F. zu Einsiedeln. Einsiedeln 1904, I. Bd., S. 287 ff. — *G. v. Wyss*, Geschichte der Historiogr. in der Schweiz (Zürich 1895), S. 81 u. 82. — Rudolf von Radegg war Kleriker und Vorsteher der Klosterschule vor 1314.

lieder (Kerkerschriften) sind noch ungedruckt. Eine Sammlung seiner kleinen Traktate besorgte der bekannte Humanist Sebastian Brant in Basel (opuscula et tractatus), ebenso die Herausgabe des gegen die Eidgenossen gerichteten Dialoges de Nobilitate et Rusticitate (vom Adel und von der Bauernsame), 1444 begonnen, ohne Jahr und Druckort [1].

[1] Dr. Felix Hemmerlin (Hemmerli), geboren in Zürich 1389, aus angesehenem Bürgergeschlechte, gebildet als Theologe an den Universitäten in Erfurt (bis 1408), Bologna (bis 1413), wieder in Erfurt und 1423 zur Vollendung seiner Studien in Bologna. 1412 in Zürich, später auch in Zofingen Chorherr. Cantor am Großmünster in Zürich. 1422, Juli 26., Propst des St. Ursusstiftes in Solothurn. 1424 Dr. jur. 1424 Verfasser der Stiftsstatuten auf Grundlage derjenigen von 1327. Förderer der Stiftsschule. 1428 Chorherr und Cantor am Großmünster in Zürich. Als leidenschaftlicher Verfechter der Interessen Zürichs, Österreichs und des Adels durch seine polemischen Schriften zur Zeit des alten Zürcherkrieges bei den Eidgenossen verhaßt, ebenso bei den Geistlichen am Großmünster in Zürich wegen seiner reformatorischen Bestrebungen. 1454 bei der Fastnachtfeier und dem Versöhnungsfeste der Eidgenossen in Zürich von letztern überfallen, gefangen genommen, vom Bischof von Constanz seiner Würden in Zürich entsetzt, zu lebenslänglicher klösterlicher Haft verurteilt und nach Luzern ins Franziskanerkloster gebracht, wo er 1457 noch war. Hier verfaßte er seine Kerkerschriften, die handschriftlich in Zürich vorliegen. Nach P. Alexander Schmids Kirchensätzen des Kantons Solothurn (1857), S. 4, resignierte Hemmerlin 1455 auf die Propstei Solothurn. Er starb zwischen 1458 und 1462 wahrscheinlich in Zürich. Gedruckte Schriften, herausgegeben von Sebastian Brant: Hemmerlein Felicis Variae oblectationis opuscula et tractatus. Char. goth. Basileae 1497. Fol. Zweite Ausgabe dieses seltenen, sehr gesuchten Buches, in der Stadtbibliothek Solothurn. — Hemmerlein (Malleoli) Felicis, Doctoris jure consultissimi, De Nobilitate et Rusticitate Dialogus (s. l. et a.). Das 33. Kapitel dieses Buches ist den Schwyzern gewidmet: De Suitensium ortu: nomine, confederatione, moribus et quibusdam (utinam bene) gestis. Als Anhang desselben: Processus judiciarius coram Deo habitus inter Nobiles et Thuricenses ex una et Suitenses cum complicibus partibus ex altera, cum sententia definitiva et ejus executione; ferner (2) Epistola nomine Caroli Magni ad Fredericum tertium Romanorum regem, qua de coelo eum hortatur, ut de Suitensibus vindictam sumat. — Auszüge: Felicis Malleoli Dialogus de Suitensium ortu, nomine ... gestis. Acced. Fragmenta historica ex ejusd. libro de Nobilitate. Tigur., Orell, 1737, 8° im « Thesaurus Histor, Helveticae » (Bodmers 1735 u. 1738). « Felicis Hemmerlin Liber de Passione Felicis et Regulae. » (G. E. *v. Hallers* Bibl. d. Schweizergesch., Bd. III, 543, Nr. 1633). Vergl. Neujahrsblatt der Gesellschaft der Chorherren in Zürich 1801. (Fr. Sal. Ulrich. — *B. Reber*, Felix Hemmerlin von Zürich. Zürich 1846). *F. Fiala*, Doctor Felix Hemmerlin, im Urkundio Bd. I, S. 281–760. Mit 28 urkundlichen Beilagen. Solothurn, 1857. Neue Zürcher Zeitung 1858 Nr. 83–99 (Ad. Weißer). Anzeiger für schweiz. Geschichte und Altertumskunde, 1865, S. 41 (Th. v. Liebenau). — Allgemeine deutsche Biographie, Bd. XI., S. 721–724 (Fiala). — *Fiala*, Geschichtliches über die Schule von Solothurn, I, 27, 28, 31, 32, 33 (1875). Anzeiger für schweiz. Geschichte 1874/77, II. Bd. S. 237 (C. Brunner). — *A. Schneider*, in der Festschrift für die Universität Bologna (1888), und im Zürcher Taschenbuch für das Jahr 1894, S. 106–143. — *Th. v. Lie-*

Sein literarisches Erbe bewahrte und mehrte für Solothurn sein Amtsnachfolger *Jakob Hüglin*, ein Elsässer, aber um ein halbes Jahrhundert Chorherr und Propst von Solothurn (1435–84). Auch er ist vorzugsweise Canonist und Rechtsgelehrter, apostolischer und kaiserlicher Notar. Wir haben von seiner schwer leserlichen Hand sein Notariatsformelbuch, einen umfangreichen Band, die Akten des Konzils von Basel, an welchem er als geschworner Schreiber teilnahm, dann das Tagebuch und das in öffentlicher Versammlung des Konzils vorgelesene Referat über eine Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel, um den griechischen Kaiser zu vermögen, am Konzil teilzunehmen, mit begleitenden Aktenstücken, eine als Unicum für die allgemeine Kirchen- und Kulturgeschichte sehr wichtige Schrift; dazu eine Reihe von mannigfaltigen Notariatsakten und Briefen. Hüglin ist kein Polemiker wie Hemmerlin und ebensowenig ein humanistischer Literat, der mit Zitaten aus alter und neuer Literatur und weit hergeholten Beweisen imponieren will; er ist vielmehr eine versöhnende, vermittelnde Natur, ein geschäftsgewandter Politiker, in seiner lateinischen Diktion einfach und gewandt, daneben der deutschen und französischen, vielleicht auch der griechischen Sprache kundig, ein Förderer der Tonkunst und laut dem Inventar seines Nachlasses selbst ein auf verschiedenen Instrumenten geübter Musiker. Aus dem Verzeichnis seiner Bücher geht hervor, daß dieselben namentlich aus juristischen und historischen Schriften bestanden haben. Die Stiftsbibliothek mehrte sich unter seiner Verwaltung und auch später noch durch vielfache Schenkungen, im Jahrzeitbuche der St. Ursenkirche verzeichnet und zum Teil jetzt noch erhalten [1].

benau, im Anzeiger für Schweizer. Geschichte, Bd. V., S. 107–109. 1886/89. — *Motta*, Bolletino storico della Svizzera Italiana. Anno XI, p. 73. 1889. — *J. Bächtold*, Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz, S. 228–239. — *G. von Wyß*, Geschichte der Historiographie in der Schweiz, S. 119–122. Zürich, Fäsi und Beer, 1895.

[1] *Jakob Hüglin* wurde 14.. in Ingersheim (Elsaß) geboren, Bürger von Delsberg, machte Universitätsstudien, ward Magister philos., Chorherr zu St. Diez im Bistum Toul, kaiserlicher Notar, geschworener Schreiber am Konzil zu Basel, zwischen 1435–1440 Chorherr in Solothurn. Machte 1437 als Schreiber der vom Konzil gesandten Bischöfe die Reise nach Konstantinopel zur Wiedervereinigung der Griechen. 1440, 15. Jan., apostolischer Notar. 1440, 8. April, Schreiber in der Kanzlei Felix V. Vor 1447 Chorherr im Stifte Amsoltingen (1507 aufgehoben). 1447 Geheimschreiber Felix V. 1447, 19. Sept., Generalvikar des Bischofes von Lausanne, Georg von Saluzzo. 1448, 14. Dez., Pfarrer zu Penthaz in der Waadt, da er wegen seiner Anhänglichkeit an den Gegenpapst Felix V. im Jahre 1441 sein

Wir kennen aus dieser Zeit den Chorherrn *Michael Vorhener* als fleißigen Bücherabschreiber [1] und heben ferner hervor die Papierabschriften der Werke des Sallustius, der Buccolica Virgil's, Cicero de officiis und viele theologische Schriften von Bonaventura, Vincentius Beauvais, Nicolaus von Lyra, eine deutsche Psalmenübersetzung und deutsche ascetische Schriften aus dem Kreise der Mystiker und anderes. Wir könnten auch noch seltene Inkunabeln, Bibelausgaben, Werke der Kirchenväter und der scholastischen Theologie, alte Klassiker anführen, zum Beweise, daß auch am Stifte Solothurn in dieser vielverleumdeten Vorzeit der Reformation der Sinn für Wissenschaft und geistiges Leben nichts weniger als erstorben ist, sondern eher, wie ein katholischer Geschichtsschreiber [2] der Neuzeit quellenmäßig vielfach aus Deutschland nachweist, einen regen Aufschwung nimmt.

Ähnliches läßt sich aus dem schwer mit Mißgeschick und Armut kämpfenden Bergkloster *Beinwil* nachweisen. Um's Jahr 1462–84 stand demselben Abt *Johannes Müller*, lateinisiert *Molitor*, vor, ein Mann unbekannter Herkunft, wahrscheinlich aus dem jetzigen Kanton Bern, der schon als junger Benediktiner um 1445 und bis 1464 theolo-

Canonikat in St. Diez verloren hatte. Im Bistum Lausanne insbesondere, aber auch überhaupt in der westlichen Schweiz in den wichtigsten Angelegenheiten für Kirche und Staat tätig, tauschte Hüglin 1455, 19. Juni, mit dem gefangenen Dr. Felix Hemmerlin die Pfarrei Penthaz gegen die Propstei in Solothurn, wo der stets tätige, vielverdiente Mann, einer der ersten Männer seiner Zeit, den 25. April 1484 über 80 Jahre alt starb. Nach *Lohner*, 679, soll er 1461–1480 auch Propst zu St. Immer gewesen sein(!). — Vergl. *F. Fiala*, Mag. Jacob Hüglin und seine Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel. Vortrag an einer Versammlung der schweiz. geschichtsforschenden Gesellschaft in Solothurn. (Manuscr. XVIII.Bd.). *Fiala*, Geschichtliches über die Schule Solothurn I, 28, 29 (1875).

[1] *Vorhener Michael*, vermutlich aus Ulm, war 1465 Leutpriester in Solothurn, war solcher noch den 31. Juli 1470. 1470 Chorherr zu Münster-Granfelden. Vor 1475 Chorherr in Solothurn. Starb vor 1496 12. Juli. Ob « Hans forner » und « Jakobus Vorhener de Ulma » und Othmar Vorhener(als Chorherr in Solothurn 1499 installiert, gestorben 1527, 18. Sept.) Michaels Brüder oder nahe Verwandte waren, wissen wir nicht. In der Stiftsbibliothek befindet sich ein Buch, kl. Folio, in Holz mit Lederüberzug gebunden. Die Namen am Einband « Hans forner » und « Michael vorhener » deuten auf die Abschreiber oder Besitzer. Fünf theologische Schriften sind zusammengebunden. Die erste, ein Tractat « de fide catholica et benedicta trinitate » trägt die Jahreszahl 1432, zehntausend Rittertag. Die zweite, « Sermones » auf alle Sonn- und Festtage, ganz von Michael Vorheners Hand geschrieben, schließt : « Michaelis Amen vorhener. » Die dritte, ein « tractatus de doctrina christiana beati Augustini » mit einer Vorrede, trägt die Jahreszahl 1464. Am Schlusse der fünften, « De arbore cognationis », heißt es : « Finitum per me « iacobum vorhener de ulma ».

[2] Janssen.

gische Traktate, ein Chronologicum der evangelischen Geschichte, Ascetisches und Legendenhaftes teils abgeschrieben, teils, wie es scheint, selbst verfaßt hat. Insbesondere muß er laut seiner gesammelten Sermones als Prediger tätig gewesen sein [1].

Gleichzeitig lebte mit dem literarisch tätigen Abte in Beinwil *P. Konrad Sobenheim*, von dem jetzt noch drei Bände Excerpte aus damals viel geltenden theologischen Schriftstellern vorhanden sind [2]. Und doch mußte wegen Armut des Klosters Molitor vor seiner Abtwahl gegen 15 Jahre lang in geistlichen Stellen des Kantons Bern Unterkunft suchen und auch Sobenheim vom Abte aus dem Kloster entlassen werden. Wenn man ferner annehmen darf, daß die Fragmente aus Stricker's Karl, den Heldensagen Karls des Großen, welche der um Geschichte vielverdiente P. Anselm Dietler [3] in einer Handschrift des 15. Jahrhunderts aufgefunden hat (Soloth. Wochenblatt für vaterländische Geschichte, 1846, 117), und die jetzt noch in der Klosterbibliothek aufbewahrte Legende von Sant Elsbeten, ebenfalls in einer Abschrift des 15. Jahrhunderts, schon damals dem Kloster angehört haben, so geben auch diese Überreste mittelhochdeutscher Literatur Zeugnis für das geistige Leben der armen Benedictiner im einsamen Jurathale.

Weniger wissen wir aus dem *Kloster der Minderbrüder in Solothurn*,

[1] *Johannes Molitor* befand sich um 1445 in Köniz bei Bern und war schon den 26. Juli 1445 Benediktiner, wahrscheinlich des Klosters Beinwil. Wegen Armut des Klosters entlassen. 1450 in Bern. 1452 und noch 1457 in Trachselwald, 1460 in Grafenried. Um 1462 als Johannes III. Abt in Beinwil. Ist es sicher bis 1464. Lebt bestimmt noch 1474, 1. Juli, und stirbt (wohl als Abt) 1484 oder 1485. Das Äbteverzeichnis von Beinwil-Mariastein nennt zwischen 1462 und 1485 keinen andern Abt. Vergl. P. *Laurentius Eschle*, Geschichte der Wallfahrt und des Klosters Mariastein. Solothurn, Union, 1896. S. 111. Manuscripte Molitors im Klosterarchiv Mariastein: Stella clericorum. 1445, 26. Juli. — Speculum Christi. 1445, 11. Aug. — Tractat von heiligen Dreikönigen. 1450, 5. Dez. — Informationes indulgentiarum. 1452. — 47 Sermones de praecipuis sanctorum festivitatibus. 1454. — Tractatus de SS. Sacramentis et compendium juristarum. 1457. — Devotus sermo de passione Domini ex diversis Sanctorum dictis compilatus. 1460. — Homiliae S. Jeronymi de assumptione B. M. V., Bernardi super « Missus est » et Origenis super « Stabat Maria ad monumentum ». Fol. 1464. — Visibilis demonstratio seu ordo chronologicus historiae evangelicae. 1464. — Legenda B. Mariae Virg. a Fr. Vincentio ord. praed. compilata. Legenda S. Joannis Evang. — Legenda Josephi venditi in Aegyptum. 1464.

[2] *Sobenheim*, 1469 vom Abte Molitor wegen Armut des Klosters entlassen, war 1477 Kaplan in Rechensenhofen. Manuscripte: Excerpta ex fructuosissimis tractatibus Mag. Joannis Nider. — Extractus ex Henrico de Palma de triplici via ad sapientiam. — Excerpta ex sermonibus totius anni Jacobi de Voragine. 1477.4°.

[3] 1801–1864.

da sich von den alten Manuscripten nur ein schönes Missale aus dem 13. Jahrhundert und mehrere wertvolle Inkunabeln erhalten haben [1]; doch hat sich in einem aus dem Kloster in die Stiftsbibliothek übergegangenen Kodex die Nachricht erhalten, daß im Jahre 1495 die Librerie des Klosters neugebaut, wie diejenige des Stiftes um 1523 wegen der reichen Bücherschenkung des Chorherrn Franz Byß erweitert wurde.

Auch außer den geistlichen Kreisen regt sich in Solothurn im XV. Jahrhundert literarisches Leben. Es ist bekannt, daß der Schultheiß Konrad Vogt (1484–91), sonst ein tüchtiger Mann und wackerer Krieger, in einem Rechtsstreite bekennt, « er könn weder schriben noch lesen »; dagegen vergabte 1504 die Witwe des Seckelmeisters Peter Hans Mecking aus dessen Büchersammlung sieben lateinische Bücher an die Stiftsbibliothek und schon früher Ulrich Lachen von Solothurn ein deutsches Evangelienbuch ans Kloster Fraubrunnen.

Wohl der gebildetste Staatsmann Solothurns aus dieser Zeit ist der Stadtschreiber *Hans vom Staal* (vom Stall, genannt Wuchrer) [2] aus Wangen im Allgäu, ein halbes Jahrhundert (1453–99) auf der Kanzlei unserer Stadt tätig, der umsichtige Protokollführer und Verfasser zahlloser Missiven und Briefe und vieler historischer Notizen, der Stammvater eines um Solothurn hochverdienten Geschlechtes. Seine Schreiben, mehrfach abgedruckt in historischen Sammelwerken, verbinden Klarheit und Einfachheit mit seltener Stilgewandtheit und sind Zeugnisse seines schönen Eifers für Frömmigkeit und Bildung, sowohl der eigenen Söhne als auch der Jugend seiner werten zweiten Heimatstadt, für deren Aufnahme in den Schweizerbund, für deren Wohl er fast ein halbes Säkulum viel getan und viel geschrieben hat. Aus seiner Büchersammlung vergabte sein Sohn Hans Jakob « zwei bermenti Zeitbücher » an die Stiftsbibliothek.

Aus dem XV. Jahrhundert sind auch die ersten uns bekannten Ver-

[1] Die Incunabeln aus den aufgehobenen soloth. Stiften und Klöstern, herausgegeben von *M. Gisi*, unter dem Titel: « Verzeichnis der Incunabeln der Kantons-Bibliothek Solothurn. » Zwei Hälften. Solothurn. 1886 und 1887. 180 Seiten. 8°.

[2] *Hans vom Stall*, 1453 Stadtschreiber. Oft zu eidgenössischen Tagen oder zu den wichtigsten Staatsgeschäften abgeordnet. Wahrscheinlich Gesandter auf dem Tage zu Stans, 22. Dez. 1481, mit Bruder Klaus von Flüe befreundet. Förderer wissenschaftlicher Bestrebungen und der Ausbildung junger Leute. Gest. 1499, 22. April. Vergl. Urkundio II, 117. Soloth. Wochenblatt, 1846, S. 81; 1847, S. 77, 81 ff. *Fr. Krutter*, der Geschlechtsname: Vom Stall. Soloth. Wochenblatt, 1846, S. 77. — *Fiala*, Geschichtl. über die Schule v. Solothurn, I, 30-31 (1875).

suche solothurnischer Geschichtsschreibung. Die älteste Solothurner Chronik sei, so erzählt der Gerichtschreiber Anton Haffner, vom Seckelmeister *Nicolaus Degenscher*, dem Großvater seiner Mutter, verfaßt worden, und er selber habe aus dem alten zerrissenen Buche geschöpft, welches die Jahreszahl 1480 trage [1], Degenscher aber sei 1499 nach der Schlacht von Dornach auf der Höhe von Gempen von welschem Kriegsvolk ermordet und beraubt worden, als er einige Pfund Goldes ins solothurnische Lager bringen wollte [2]. Der Stadtschreiber Franz Haffner bestätigt die Ermordung Degenscher's und gibt ihm den Vornamen Nicolaus, während Anton Haffner ihn zuerst Ulrich und dann Konrad nennt und die Abschriften seiner Chronik auch in Bezug auf das Jahresdatum variieren. Sei dem, wie ihm wolle, so scheint sicher zu sein, daß aus den letzten Jahrzehnten des XV. Jahrhunderts ein solothurnisches Zeitbuch unter dem Namen Degenscher existierte, daß aber dasselbe um 1650 für Franz Haffner schon verloren war.

In denselben Jahren mit Degenscher lebten die beiden Chronikschreiber Schilling von Solothurn.

Diebold Schilling der ältere, der sich in der Jugend schon in Bern eine zweite Heimat gründete, ist der Chronist dieser Stadt und insbesondere der Burgunderkriege geworden, die er selbst mitkämpfte. Während seine ungedruckte [3] große Berner Chronik eine Kompilation aus ältern bernischen Geschichtsschreibern ist, hat seine Beschreibung der Burgunderkriege, wie der Herausgeber derselben (1743) anerkennt, den Vorzug selbständiger, aus den Quellen geschöpfter Behandlung und einfacher, kräftiger und deutlicher Schreibart. Es läßt sich nur noch genauer untersuchen, in welcher Verbindung dieselbe mit der Geschichte der Burgunderkriege steht, welche in unserer Kantonsbibliothek liegt und welche Franz Haffner ungerechtfertigter Weise einem Hans Haffner, seinem Ahnherrn, zuschreibt [4].

[1] Chronica von *Anton Haffner*, S. 15.

[2] *Franz Haffner*, Soloth. Schauplatz II, 195. Degenscher war 1491-98 Seckelmeister. Ebendas. 57.

[3] Ist 1897 und 1901 von Professor Dr. *Gustav Tobler* in Bern herausgegeben worden.

[4] *Diebold Schilling, der ältere*, ward 1433 in Solothurn geboren als Sohn des Bürgers Nicolaus Schilling, der vor 1461 starb. Sein Großvater hieß Burkhard Schilling. Diebold war der Neffe des Münzmeisters Thomas. Sein älterer Bruder Johannes wurde 1460 Bürger-Unterschreiber in Luzern. Diebold trat 1476 ebenfalls beim Stadtschreiber in Luzern in die Lehre und war bis 1480 [illegible] in der Kanzlei desselben (nach andern bis 1483 und dann in Zofingen, in diesem Jahre

Der *jüngere Diebold Schilling*, der Kaplan und Chronikschreiber Luzerns (1507–1512), dessen reich mit charakteristischen Bildern geschmücktes Zeitbuch, trotz des Mangels an logischer und chronologischer Ordnung und trotz mancher Unrichtigkeit, dennoch viel interessante Details enthält, ist zwar nicht in Solothurn geboren, aber der Sohn des Solothurner Bürgers Johannes, der als Unterschreiber von Luzern das für die Schweizergeschichte so wichtige und folgenreiche Stanser-Verkommnis niederschrieb und in den Unterhandlungen mit Mathias Corvinus, dem Könige von Ungarn, eine einflußreiche Stellung einnahm [1].

die Stelle seinem Bruder überlassend. 1460 Unterschreiber auf der Stadtkanzlei in Bern. 1462 in der Zunft zum Distelzwang, Stubenmeister. 1468 Großrat. 1476 (1473 ?) Seckelmeister, nimmt Teil an den Burgunderkriegen. 1481 (1482 ?) Gerichtsschreiber in Bern : Nahm zu Ostern 1485 oder Anfangs 1486 seine Entlassung und starb, c. 50 Jahre alt, 1485 oder Anfangs 1486. Sein Bruder Johannes, ebenfalls in Solothurn geboren, eroberte 1476 in der Schlacht von Murten ein burgundisches Panner, war Ratsschreiber auf eidgenössischen Tagsatzungen, so auch 1481 in Stans, öffentlicher Notar, 1488 mit dem Chronikschreiber Melchior Ruß Gesandter an König Mathias Corvinus nach Ungarn, von diesem zum ungarischen Protonotar ernannt. 1489 wieder in der Heimat. Päpstlicher und kaiserlicher Notar. 1490, seiner Ansprachen wegen, wieder bei König Mathias in Wien und Ofen, wo er vor Mai 1491 starb. — Vergl. *Th. v. Liebenau*, der Chronikschreiber Diebold Schilling (der jüngere) von Luzern, in den « Monatrosen » 1871. Die Freiburger, Solothurner, Luzerner Bearbeitungen oder Copien der Chronik Schillings aufgezählt bei *Tobler* in der Einleitung zu seiner Ausgabe derselben II. Bd., S. 338–340 und bei *A. Büchi*, Die Choniken und Chronisten von Freiburg im Uechtland, im Jahrb. für schweizer. Gesch. XXX. Bd., S. 235 ff. (1905).

Diebolds *Kleine Berner Chronik* von 1424–1468, verfaßt vor 1470, erweitert 1470), herausgegeben durch *Th. v. Liebenau* und *W. F. von Mülinen* im Archiv des Histor. Vereins des Kantons Bern, Bd. XIII, 465–539. Seine *große Berner Chronik* (verfaßt 1474–1484) in drei Bänden : I. Bd., eine Copie Justingers, in der Ausgabe Justingers 1819, von E. Stierlin und J. R. Wyß ; II. Bd., Chronik der Jahre 1424–1466, herausgegeben 1820 von *E. Stierlin* und *J. R. Wyß* als « Bendicht Tschachtlans Berner Chronik » ; Bd. III., Chronik der Jahre 1468-1484, 1743 in Bern erschienen als « Diebold Schillings Beschreibung der Burgundischen Kriege ». Neue Ausgabe Justingers und Diebold Schillings von *G. Studer*, 1871 (in den Quellen zur Schweizer Geschichte. Band I). — Vergl. *G. Tobler*, die Chronisten und Geschichtsschreiber des alten Bern, S. 19–23. Bern 1891. *G. v. Wyß*, Geschichte der Historiographie in der Schweiz, S. 135–137. — *Hafner Hans*, Über eine alte Handschrift der Chronik des Diebold Schilling, im Soloth. Wochenblatt, 1810, S. 81.

[1] *Diebold Schilling, der jüngere*, Sohn des Unterschreibers Johannes Schilling in Luzern, Neffe des Berner Chronisten Diebold Schilling, wurde um 1460 in Luzern (vielleicht noch in Solothurn) geboren. 1477 Teilnehmer am Feldzuge nach Nancy zur Wiedereinsetzung des Herzogs Renat. Ohne Beruf zum Geistlichen bestimmt, studierte er in Basel. 1479 Kleriker und Notar, Substitut unter seinem Vater Johannes auf der Stadtkanzlei in Luzern und 1481 Begleiter desselben und

Diebolds Sohn, der gelehrte Humanist *Christoph Schilling*, der Freund Agrippas von Nettesheim und Reuchlins, muß wenigstens hier den Namen seiner solothurnischen Ahnen beigefügt werden [1].

An die Chroniken von solothurnischen Verfassern möchte ich das historische Volkslied anschließen, das vom XV. Jahrhundert an insbesondere reich vertreten ist. Freilich sind die kräftigen Burgunderschlachtenlieder in des ältern Diebold Schillings Beschreibung der burgundischen Kriege nicht ihm angehörend, sondern der Volksdichter Veit Weber von Freiburg i. Br. ist ihr Verfasser, und auch von den zwei

Protokollführer auf der Tagsatzung zu Stans, 1483 provisorischer Kaplan des Altars « Unserer lieben Frauen » in der Peterskapelle in Luzern, im gleichen Jahre Kaplan am St. Leodegarstifte in Luzern. « Ein streitsüchtiger und habsüchtiger Mann. » 1487 wegen ungeistlichen Wandels seiner Pfründe entsetzt. 1489 wieder in dieselbe eingesetzt. 1496 Kaplan der Katharinenpfründe an der St. Peterskapelle. Päpstlicher und kaiserlicher Notar, Weinhändler, Dolmetscher, war mehr Politiker als Priester, Gegner der Franzosen und Freund der Mailänder. 1497 Dolmetscher des herzoglich mailändischen Gesandten in Luzern. 1500 bei der Einsetzung des Herzogs Ludovico Moro im Lager von Novara, von welchem er unerfüllt gebliebene Zusicherungen erhielt. Agent des Mailänder Hofes. 1507 Agent des Kaisers Maximilian für seinen Römerzug und bei ihm in Konstanz. 1512, 29. Dez., bei der Einsetzung des Herzogs Maximilian Sforza durch die Eidgenossen in Mailand. 1513 Chorherr in Luzern. 1516 Teilnehmer am mißglückten Zuge des Kaisers Maximilian nach der Lombardei gegen die Franzosen. 1507 begann er, seine Chronik ins Reine zu schreiben; vor 1513 überreichte er sie, 341 Pergamentfolioblätter mit 443 Handzeichnungen, dem Rate von Luzern. Gestorben in Luzern 1517 oder doch zwischen 1518 und 1522, am 3. Dezember. Vergl. *Th. v. Liebenau*, der Chronikschreiber Diebold Schilling von Luzern, in den « Monatrosen », XV. Jahrg. 1871. — *G. Meyer von Knonau*, im Anzeiger für Schweizer. Geschichte und Altertumskunde 1867, S. 28 ff. — *G. v. Wyß*, in der Allg. deutschen Biographie, Bd. XXXIV, 717 und 718, und Geschichte der Historiographie in der Schweiz, S. 141-43, Zürich, 1895. — Ausgabe: Diebold Schillings, des Luzerners, Schweizerchronik. Abgedruckt nach der Originalhandschrift auf der Bürgerbibliothek der Stadt Luzern. Mit lithographierten Abbildungen und einem Facsimile. Luzern, Verlag Franz Jos. Schiffmann, 1862. 309 S. 4°.

[1] *Christoph Schilling*, Sohn des Chronikschreibers und Kaplans Diebold, empfing 1507 in der Franziskanerkirche zu Luzern von Weihebischof Daniel von Konstanz die niedern Weihen, besuchte 1513-23 die Universitäten Basel, Freiburg i. Breisgau und Tübingen, ward nicht nur ein tüchtiger Schüler, sondern auch ein vertrauter Freund des Heinrich Cornelius Agrippa von Nettesheim und des berühmten Sprachgelehrten und cabbalistischen Philosophen Johann Reuchlin, von Reuchlin in seiner Schrift de accentibus et ortographia linguae graecae (1517) belobt, nahm 1512 mit Agrippa an der Schlacht von Pavia teil und rettete mehrere Schriften (Commentar über die sechs ersten Kapitel des Briefes des Apostels Paulus an die Römer und Occulta philosophica), befand sich 1513 in Pavia im Dienste der Eidgenossen beim Herzog von Mailand, war dann in Luzern als Kaplan und mußte 1527 wegen eines auf der Hofstatt begangenen Totschlages nach Engelberg flüchten, wo er sich 1528 noch aufhielt.

Dornacher Schlachtliedern in Liliencrons Sammlung [1] ist das langathmige 57-strophige zweite Schlachtlied ein Produkt des Freiburger Schulmeisters Johannes Lenz [2]; allein das erste einfache, kräftige Lied, von einem Teilnehmer der Schlacht, « der mengen Schwaben erstochen », könnte eher von einem solothurnischen Dichter herrühren, da dasselbe mit besonderm Lobe des Solothurner Vogtes von Dorneck Benedikt Hugi und des Schultheißen Nikolaus Konrad gedenkt.

Ferner haben wir hier einer Minneklage in vier Strophen eines solothurnischen Schreibers zu gedenken, die an den Verfall des Minnegesanges erinnert. Das Gedicht wurde von Herrn Staatsschreiber J. J. Amiet in einem Kopienbuche des XV. Jahrhunderts gefunden.

Auch die *geistliche Poesie* dieser Zeit klingt ziemlich prosaisch. Wir verzeichnen aus einem Stiftskodex ein Gedicht von zwölf Hexametern de vetustate castri Solodori quod fuit priusquam Roma (vom Alter des Castrums Solothurn, welches war ehe Rom) und die Hymnen im alten Solothurner Proprium zu Ehren der hl. Urs und Viktor und ihrer Gefährten, beides im Anschluß an den Gräberfund von 1473.

Auch das *Volksschauspiel* wurde bereits im XV. Jahrhundert in Solothurn gepflegt. Doch kennen wir aus dieser Zeit keine dramatischen Dichter, und von den angeführten Schauspielen ist uns, von Franz

[1] *R. von Liliencron*, Die historischen Volkslieder der Deutschen vom XIII. bis XVI. Jahrhundert, Bd. II, Nr. 206 und 207 (bis 1503).

[2] *J. Lenz*, ein Schwabe von Geburt, von Rottweil. 1494-96 Schulmeister in Freiburg. 1496-98 Erzieher in Freiburg. 1498-99 Schulmeister in Saanen. In seine hier verfaßte, 12,000 Verse zählende Reimchronik über den Schwabenkrieg, (herausgegeben von *H. v. Diesbach*, Zürich 1849), die er 1500 den Räten von Bern und Freiburg widmete, nahm er die zwei Dornach-Schlachtlieder auf. 1500-02 Schulmeister und Stadtschreiber in Brugg. Da gestorben wahrscheinlich 1541. — Das *erste*, « echte Dornecklied », 15 Strophen haltend, verfaßt von einem Mitkämpfer, « früschen Eidgenossen » (wohl Chronist Sterner) hebt an « *An einem mendag es beschach, daß man die Oesterricher ziechen sach,* » (Lenz 163). *L. Tobler*, Schweizerische Volkslieder, II, 88 (1884) in Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, herausgegeben von *Bächtold und Vetter* (1884); Schweiz. Volkskalender, Solothurn, Gaßmann, 1843; St. Ursenkalender, Solothurn, Union 1893). Das *zweite*, 57 Strophen starke Lied: « *Woluf ihr gesellen all mit schall* » ist von Lenz, dem Lehrer « zuo Sana in dem Land » gedichtet. Vergl. *Bächtold*, Der Minorit König von Solothurn, S. 9; — *Bächtold*, Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz, S. 200, Anmerk. 49. — *G. v. Wyß*. Gesch. der Historiogr. in der Schw., S. 179. — *E. Tatarinoff*, die Beteiligung Solothurns am Schwabenkriege bis zur Schlacht bei Dornach, den 22. Juli 1499. Nebst 172 urkundlichen Belegen und 24 lithogr. Beilagen. Festschrift zur Säcularfeier 1899. Soloth., Gaßmann, 1899. 214 und 171 Seiten. S. 202. — *A. Büchi*, Die Freiburger Chroniken und Chronisten, Freiburg 1905 (S. Abdr. aus Jahrb. f. Schw. Gesch.) S. 252 ff.

Haffner verzeichnet, nur « Das Leben und die Marter der hl. Alexandrinischen Jungfrauen Catharina » 1453 [1] bekannt.

Erst aus der Zeit nach der Reformation sind uns die dramatischen Aufführungen in großer Zahl und Mannigfaltigkeit bekannt und treten auch solothurnische dramatische Dichter namentlich entgegen.

Mittlere Zeit.

In der Zeit, als die Glaubensspaltung die Schweiz in zwei Teile zerriß, in ihren unheilvollen Folgen nachwirkend bis in unsere Tage, machte sich der Geist der katholischen Stellung Solothurns auch in der literarischen Produktion fühlbar und zwar in doppelter Weise, einerseits in polemischer Richtung gegen die getrennten Glaubensbrüder, anderseits in der Stärkung des katholischen Bewußtseins im Volke und im Versuche, der rührigen protestantischen Literatur eine spezifisch konfessionelle Bildung und Wissenschaft entgegenzustellen, letzteres namentlich auf der Grundlage der Schulbildung in den Lehranstalten der Gesellschaft Jesu. Doch dominiert auch in den literarischen Erscheinungen im Kanton Solothurn mehr, als in andern Kantonen, eine versöhnliche Richtung, die alles Extreme zu vermeiden sucht.

Zunächst haben wir mitten aus den Reformationsstürmen *zwei historische Lieder* zu verzeichnen, welche unmittelbar nach den konfessionellen Entscheidungstagen im Oktober 1533 den Aufstand und die Vertreibung(!) der Protestanten aus Solothurn zum Inhalte haben. Beide stehen auf katholischem Standpunkte.

Das erste Lied « Und wend wir aber heben an und singen ein liedlin, weil ich kan », ist mehr allgemein gehalten ; der Verfasser nennt sich am Schlusse « der Niemand hat's getan » [2].

Das zweite Lied « Im namen der drivaltigkeit », berichtet ausführlicher über den Aufstand der Protestanten und schildert insbesondere die Geschichte mit der Uhr, « die glogg, die wott das ein nit schlan » ; es könnte nach Prof. Bächtolds Ansicht von dem bekannten katholischen Chronikschreiber und Dichter Hans Salat aus Luzern verfaßt sein.

[1] In diesem Jahre « offentlich und gantz ziehrlich » in Solothurn vorgestellt. Fr. Haffner, Schawplatz II, 155.

[2] Unter dem Titel « Von den Luther'schen zu Solothurn » in *L. Toblers* « Schweizerische Volkslieder » II, 91 (1884). *Liliencron* IV, Nr. 444.

Keines der beiden Lieder erwähnt der Friedenstat des Schultheißen Wengi. [1].

Ebenfalls mitten in die Reformationskämpfe führt eine *Verteidigungsschrift des Rates von Solothurn* gegen Anschuldigungen der Neugläubigen. Als Urheber und Hauptteilnehmer am Aufstande derselben waren neun Bürger von Solothurn aus Stadt und Gebiet verbannt worden, an ihrer Spitze die Gebrüder Roggenbach. Dieselben suchten eine Amnestie abzutrotzen, und als es nicht gelang, sandten sie der Stadt ihren Absagebrief und rechtfertigten denselben durch eine damals viel verbreitete gedruckte Schmähschrift « Warhaffte entschuldigung der Neun mannen Hansen Rockenbachs vnd seiner mithafften Burgern der Stadt Solothurn [2] ».

Man könnte nach dem Wortlaute des Titels annehmen, Hans Rockenbach sei der Verfasser. Es ist aber zweifelhaft, ob der rohe Schiffsmann die nötige Bildung dazu besaß, und eher anzunehmen, daß ein bernischer Schreiber nach Rockenbachs Angaben die Schrift aufsetzte. Dieselbe ist gedruckt am 21. Dezember 1535, und schon nach wenigen Wochen, am 11. Januar 1536, erschien die Verteidigungsschrift [3] des Rates, verfaßt von Stadtschreiber Georg Hertwig [4], gedruckt zu Freiburg i. Br., nachdem der Rat von Zürich den Druck in seiner Stadt

[1] *Liliencron* IV, Nr. 445. In diesem Liede das bekannte : « Die glogg die wott das *ein* nit schlan. » Man vermutet, der Luzerner Chronist Hans Salat sei der Dichter dieses Liedes.

[2] « uß derselben über alles Rechts entbieten vertriben. Was sie zu abkündigung, etlichen Personen, den friden vnnd ihrem fürnemen verursachet. » 21. Dezember 1535. (In Solothurn nicht mehr vorhanden.)

[3] Warhafftige verantwurt vnser Schultzn, Kleyn vnnd Grossen Rates, der Stat Solothurn, vff das Schandtbüchlin, von vnseren Fyenden vszgangen, Sampt kurtzen vnd gründtlichen erklärung alles handels. » Dann die Vignette: Das doppelte Solothurnerwappen unter dem doppelten Reichsadler. « Die warheit vberwindet. » Schluß der Schrift : Beschächen Zinstage nach der heyligen dryen Künigen tag, als man zalt von der geburt Christi Jesu, vnsers lieben heren, Thusend Fünfhundert dryssig vnd sechs jar. » 17 Blätter kl. 4°. Unter diesem Datum beschloß der soloth. Rat, die Schrift in Zürich drucken zu lassen, da Solothurn noch keine eigene Druckerei besaß (Ratsprot. XXVI. 178). Den 11. Januar bat er Zürich um die Druckerlaubnis, welche Zürich den 18. Februar verweigerte. Nun ließ er sie in Freiburg i. Br. drucken, zum Preise von 24 Gulden oder 41 Pfund (Missivenbuch XXII. 1, 18, 26. Staatsrechnung Solothurn). Vergl. *L. R. Schmidlin*, Solothurns Glaubenskampf und Reformation im XVI. Jahrhundert. S. 338 und 339. Solothurn, Gaßmann, 1904.

[4] *Georg Hertwig* 1517–1544 Stadtschreiber in Solothurn. 1528 Schreiber an der Disputation in Bern (*Schmidlin*, a. a. O. 99, 106). 1544 Mitglied des Großen und Kleinen Rates. Gest. 15??, 12. April.

abgewiesen hatte. Die genauen Angaben über Verfasser und Druckort verdanken wir den Forschungen des Hrn. Staatsschreibers Joseph Ignaz Amiet. Daß die beiden Schriften im derben Ton der damaligen politisch-konfessionellen Streitschriften abgefaßt sind, bedarf wohl nicht besonders hervorgehoben zu werden.

Unbekannt sind mir zwei Handschriften über die Unruhen des Jahres 1533, von denen die eine « *Solothurner Historie:* Diese folgende Beschribung dient zu der schwären Unruw..... » einer Abschrift von Salats Chronik beigefügt sei, die andere, wahrscheinlich neuern Ursprungs, « *Der Solothurner Handel vom Jahre* 1533 » nach Hallers Bibliothek der Schweizergeschichte sich in Einsiedeln befindet. (Citat Bd. V, Nr. 375–76.)

In der Reformationszeit bemächtigte sich die satirische Polemik insbesondere auch des Volkstheaters. Ein Vertreter derselben und jüngerer Zeitgenosse des Malers und Dichters Nikolaus Manuel, der Unterschreiber und spätere Gerichtsschreiber *Hans von Rütti*, der Verfasser eines satirischen Volksspieles gegen das Papsttum [1] und mehrerer biblischen Stücke, soll von Solothurn stammen und vor 1530 wegen der Reformation nach Bern ausgewandert sein. 1517, Oktober, schwören Hans Peter, Benedikt Rütti, Ueli Rütti's Söhne von Lohn den Bürgereid (ältestes Bürgerbuch) ; dagegen konnte ich bis jetzt keine Bestätigung der Geßner Familientradition finden, daß der Vater des berühmten Naturforschers und Arztes Konrad Geßner von Solothurn nach Zürich ausgewandert sei.

Mit Rütti kontrastiert in edler Weise *Johannes Aal*, Propst am St. Ursusstifte, kein geborener Solothurner, aber durch vieljähriges Wirken in Solothurn heimisch, durch sein Volksdrama « Johannis des heiligen Vorläuffers und Täuffers Christi Jesu warhaffte Histori » [2]

[1] Ein Fassnachtspiel den ursprung, Haltung und das End bey der Heydnischen und Bäpstlichen Abgötteryen allenklich verglichende, zu Bern im Uchtland durch die jungen Burger gehalten (1531). Getruckt zu Basel, by Thoman Wolff. 1532. 4° Biblische Stücke: Joseph (1538), Gedeon (1540), Noe (1546), Osterspiel (1552), Goliath (1555). Rüte 1528 von Solothurn nach Bern eingewandert, Bürger. 1530 Unterschreiber auf der städt. Kanzlei. 1531 Großrat, Gerichtsschreiber. 1555 Stiftsschaffner in Zofingen. Da gest. 1558, 23. März. Vergl. *J. Bächtold*, Geschichte d. deutschen Literatur in der Schweiz, S. 310–318 Anmerk. 80–82 ; *Derselbe*, Der Minorit Georg König von Solothurn, S. 8.

[2] Tragoedia. Joannis des Heiligen vorlöuffers vnd Töuffers Christi Jesu warhaffte Histori, von anfang sines Läbens, biß an das end siner enthouptung, Vß den vier Evangelisten in spils wiß zusammen gsetzt, vnd gespilt durch ein

Magistrat und Volk erfreuend [1]. Das Stück wurde am 21. Juli 1549 « durch ein ersame Burgerschaft zu Solothurn » aufgeführt und zerfällt in zwei Abteilungen, die Bußpredigt des Johannes, aufgeführt von 65 Personen, und den Tod desselben, gespielt von 62 Darstellern. Franz Krutter[2] in seinen Mitteilungen « Über einige solothurnische Schauspiele des XVI. und XVII. Jahrhunderts » (Solothurner Wochenblatt 1845, S. 64–135) und Bächtold in seiner bereits zitierten Schrift « Überblick über den Anteil Solothurns an der deutschen Literatur » bezeichnen Aals Tragödie als der besten ihrer Zeit ebenbürtig und heben anerkennend hervor die kernhafte, an ältere Zeit erinnernde Sprache, edlern Ausdruck, bessere Verse, Sinn für dramatische Form und Steigerung, insbesondere die richtige Auffassung und Zeichnung der Charaktere. Gegenüber der Polemik und dem oft gemeinen Spotte in Manuels und Rütti's Theaterstücken, vermeidet Aal alle Polemik gegen die Protestanten, obschon er durch dieselben aus seiner Vaterstadt Bremgarten vertrieben, in Solothurn Zuflucht suchen mußte. Den Beweis für die friedliche Stimmung Aals in seiner Tragödie bieten die Tatsachen, daß dieselbe 1549 in Bern bei Math. Apiarius gedruckt und 1591 daselbst durch die Gesellschaft des Andreas Heiniger zum zweiten Male aufgeführt wurde. Ein fernerer Beweis für den Wert und die Volkstümlichkeit derselben liegt in einem Straßburger Nachdruck von 1575, laut welchem der lateinische Schulmeister Andreas Meyenbrunn von Kolmar sich frecher und diebischer Weise als Verfasser ausgibt und das Stück als seine eigene Arbeit dem Rate von Kolmar widmet [3].

Eersame Burgerschafft zu Solothurn vff den 21. Julii 1549. Getruckt zu Berne by Mathia Apiario 1549. 292 S. 12°.

[1] Der Magistrat « verehrte ihm 20 Kronen zur Dankbarkeit ». *Franz Haffner*, Schawpl. II, 235. Vergl. *J. Amiet*, das St. Ursuspfarrstift. 1878. S. 210.

[2] Geboren zu Solothurn 1807, 5. Aug., gestorben 1873, 15. Nov.

[3] Der Betrug Meyenbrunns wird neuestens in Abrede gestellt vom Aal-Forscher Ludwig Gombert von Michelstadt. Magister *Johannes Aal* (Anguilla), der größte katholische Dramatiker des XVI. Jahrhunderts, geboren 14?? in Bremgarten (Aargau). Schüler Glareans. 1529 Kaplan in Bremgarten. 1529, (nach Entlassung des Dekans Heinrich Bullinger), Pfarrer daselbst, aber nach wenigen Monaten bei Einführung der Reformation in Bremgarten vertrieben (durch Dekan Bullingers Sohn : Heinrich Bullinger, den spätern Geschichtsschreiber, ersetzt). Leutpriester in Baden. Befand sich 1538 bei Heinrich Glarean in Freiburg i. Br. 1538, 15. Febr., zum St. Ursusstiftsprediger und Chorherrn in Solothurn gewählt und zwar von Freiburg i. Br. berufen. 1544, 27. Juni, Propst des St. Ursusstiftes, behielt aber sein Predigtamt an demselben lebenslänglich bei. Großer Musiker und Dichter, Förderer der Stiftsschule, Chor- und Stiftsschuldirektor. Gest. 1551, 28. Mai. Nach *J. Amiet* (Die Gründungssage der Schwesterstädte Solothurn, Zürich und

Unser verewigte Freund, Fürsprech Jakob Amiet [1] glaubte, dem Dichter Aal auch das « St. Ursenspiel » zuschreiben zu sollen, während Krutter und Bächtold dessen Schwestersohn, den lateinischen Schulmeister, spätern Seckelmeister *Johannes Wagner* (Carpentarius) [2] als den Verfasser angeben, weil das St. Maurizen- und St. Ursenspiel 1581 in Solothurn aufgeführt, sich von Wagners Handschrift uns erhalten hat. Amiet glaubt, ein älteres Manuscript des St. Ursenspieles und Spuren einer Aufführung desselben um die Mitte des XVI. Jahrhunderts aufgefunden zu haben und erkennt in demselben die kräftige, charakteristische Darstellung Aals. Krutter dagegen vermißt im St. Ursen- und

Trier, S. 31. Soloth., Burkard und Frölicher, 1890) hat er auch ein Schauspiel « Tobias » verfaßt (!). Es ist noch ein Schreiben Aals an den Abt oder Administrator von Beinwil vom 23. Juli 1545 vorhanden, im Solothurner Wochenblatt 1846, S. 107. — Aals interessanten Hühnerprozeß mit der dem St. Ursusstifte incorporierten Kirchgemeinde Biberist und dessen gerichtliche Entscheidung vom Mittwoch nach St. Verena 1545 (Urkunde im Stiftsarchive) s. *L. R. Schmidlin*, Geschichte der Pfarrgemeinde Biberist, Solothurn, Schwendimann, 1886, S. 62. — *J. Amiet*, Das St. Ursuspfarrstift, Solothurn, Schwendimann, 1878, S. 210. — Über Aal, vergl. *J. Bächtold*, Der Minorit König von Solothurn, S. 5 ff. — *J. Bächtold*, Geschichte der deutschen Literatur in d. Schweiz, S. 338–341, Anmerkung, S. 88–89 (1902). Pl. Weißenbach, in « Argovia », Band VI. Aals Testament vom Jahre 1551 (Vigilia S. Trinitatis), s. *J. Amiet*, Das St. Ursus-Pfarrstift, S. 212, 213, 214. — Regesten über Propst Aal 1538 siehe *Fiala's* Manuscripte, Mappe 1, auf der Stadtbibliothek Solothurn. Allgem. deutsche Biographie I. Bd. 1875 (Th. Scherrer).

[1] Geboren 25. Dez. 1817 in Solothurn, gest. 9. Sept. 1883. *Amiet* schreibt in seinem « St. Ursus-Pfarrstift » (S. 213) und in seiner Schrift « Hans Holbeins Madonna von Solothurn » (1879, S. 91) das St. Ursusspiel dem Carpentarius zu.

[2] *Johannes Wagner*, Magister, geboren 15?? in Bremgarten, Sohn Gebhards und der Verena Aal, Schwestersohn oder Neffe des solothurnischen Propstes Johannes Aal. Gebildet an der Universität Freiburg i. Br. unter Glarean, Freund Sebastian Münsters. Durch Protection seines Oheims Aal 1543, 24. Juni, vom St. Ursusstifte in Solothurn zum lateinischen Schulmeister an der Stiftsschule erwählt. 1546 Bürger von Solothurn. Nach dem Tode Aals wegen Mißverhältnis zum Stifte gab er 1558, um Weihnachten, seine Demission, wurde aber 1561 vom Rate als lateinischer Stiftsschulmeister und Organist wiedergewählt (Ratsprotokoll 1561, 4. Juni). Resignierte als solcher 24. Juni 1585. 1585 Seckelmeister. Starb 1590, 1. Sept. Er ist der Stammvater des berühmten Gelehrten -und Magistratengeschlechtes Wagner in Solothurn, welches 1786 erloschen ist. Vergl. *Fiala*, Geschichtliches über die Schule von Solothurn I, 42 (1875). Soloth. Wochenbl. 1845, S. 145. — *F. Krutter* im Soloth. Wochenbl. 1846, S. 9 ff. — *Franz Haffner*, Soloth. Schawplatz II, 258. — *Anton Haffner*, Chronik (1849 gedruckt) S. 84. — *J. Amiet*, Das St. Ursus-Pfarrstift, S. 213 (1878). — *J. Amiet*, Hans Holbeins Madonna von Solothurn, 1879, S. 17, 91. Über das « Sant Mauritzen-Spil und Sant Ursen Spil », Tragodie in zwei Theilen », (Handschriften auf der Stadtbibliothek Solothurn), s. Soloth. Wochenbl. 1845, S. 135. *J. Bächtold*, Gesch. d. deutschen Literatur in der Schweiz, S. 255, 384–386. Anmerk. 105–106.

Maurizenspiel eine ausgeprägte Charakterschilderung und ebenso Steigerung der Leidenschaft und Spannung, rühmt aber Sprache und Versifikation, wobei der Einfluß des Studiums klassischer Form vielfach ersichtlich sei ; nach ihm stehen die beiden Spiele der Johannestragödie von Aal an poetischem Werte und literaturgeschichtlicher Bedeutung weit nach. Nach Amiets Annahme würde Johannes Wagner dem St. Ursenspiele seines Oheims Aal das Vorspiel von St. Mauriz für den ersten Tag beigegeben und dieselben 1581 aufgeführt haben. Jedenfalls hat Wagner zu dem 1560 [1] aufgeführten Acolastus [2] des Wilhelm Gnaphaeus [3] und ebenso später zu dem Hecastus des lateinischen Dramatikers Georg Makropedius (Lankveld) [4] Prolog und Epilog gedichtet. Dieselben haben sich, wie das St. Ursen- und St. Maurizenspiel, in unsern Bibliotheken als Manuscripte erhalten. [5]

Ebenso das Weihnachtsspiel von den drei Weisen aus dem Morgenlande (aufgeführt 1560) und das schwülstige Schüler- und Heldenspiel Aristotimus tyrannus (aufgeführt 1575), beide von einem sonst unbekannten *Jakob Gugger* [6] und das geistliche Spiel « Stephanus » von einem anonymen Verfasser, während andere geistliche Volksspiele, so die Parabel von den zehn Jungfrauen des blinden *Ulrich Sigginger* (aufge-

[1] Und schon 1543.

[2] Verlorene Sohn.

[3] Rektor in Haag, gestorben 1568. Acolastus ins Deutsche übertragen von *G. Binder*, 1530.

[4] Rektor in Utrecht, gestorben 1558.

[5] Nach neuern Forschungen und Mitteilungen des Hrn. Professors Dr. *Bernhard Wyss* von Solothurn ergibt sich über die Autorschaft des St. Ursenspiels folgendes : Aal verfaßte es — wohl aus Dankbarkeit gegenüber der Stadt Solothurn, die den stellenlosen Wanderer so freundlich aufgenommen, einen speziell solothurnisch-vaterländischen Stoff hiezu wählend — und ließ es 1539 in Solothurn aufführen. Das Manuscript mit dieser Jahreszahl und von Aals Hand, welches längere Zeit abhanden und aus Versehen in ein Antiquariat gewandert war, befindet sich jetzt in der Kantonsbibliothek in Solothurn. Joh. Wagner, Aals Neffe und Erbe, verlängerte nun Aals St. Ursenspiel in ein zweiteiliges, für zwei Spieltage berechnetes « St. Maurizenspiel und St. Ursenspiel », änderte und fügte Gesänge hinzu und gab das Stück 1581 mit seiner Unterschrift heraus. Prolog und Epilog sind unverkennbar von Aal. Das Wagner'sche Manuscript befindet sich in der Stadtbibliothek Solothurn. — Prof. *B. Wyß* arbeitet an der Herausgabe des St. Ursenspiels mit nebeneinander laufenden Texten Aals (1539) und Wagners (1581). Daß Aal für die Bearbeitung der St. Ursus-Legende Lokalstudien machte, beweist seine Korrespondenz mit dem Chronisten Gilg Tschudi, den er um die Erklärung römischer Inschriften in Solothurn angeht.

[6] Das St. Dreikönigenspiel, von Johann Wagner, Carpentarius (nicht Gugger) verfaßt, befand sich in Genf und wurde 1904 in die Kantonsbibliothek Solothurn zurückgekauft.

führt in Solothurn 1599) und die Auffindung und Erhöhung des heiligen Kreuzes von *Johann Wilhelm Stapfer*, dem Organisten am St. Ursusmünster [1] (aufgeführt in Zug 1598), uns nur dem Namen nach [2] und andere in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts unter der Leitung der Schulmeister Wagner, Guillimann [3], Daniel von Büren, Mauriz Eichholzer [4] etc. aufgeführten Schulkomödien gar nicht bekannt sind.

[1] *Stapfer* war vorübergehend Organist auch in Zug. Gest. 1616. *Bächtold*, Gesch. der deutschen Literatur in der Schweiz, 386–388. Anmerk. 109–110.

[2] Stapfers Drama liegt in der Kantonsbibliothek Aarau und ist Landammann Konrad Zurlauben in Zug, dem Darsteller des « Argumentator » im Stücke gewidmet: « Tragoediam Salutiferae Crucis a Guilielmo Stapfero, organista Solodorensi, conscriptam et inscriptam Nobili, claroque Dno. D. Conrado Zurlauben, Reipublicae Tugiensis Ammanno, humili sua donat et honestat Thalia. » « Tragödia von Erfindung deß Heiligen Fronkreutzes, wie auch dessen Erhöchung, vß guotten allten Histori- vnd Geschichtsschreibern colligiert vnd zusammengezogen, durch Wilhelmum Stapffern, Burgern vnd Organisten der vhrallten Catholischen Statt Sollothurn, selbiger Zeitt Organist der Ehrberüempten Catholischen Statt Zug, vß dem Lateinischen ihn daß Teutsch Rhythmographice gestellt. Nachmals durch ein Hochehrende vnd fromme Burgerschafft dassellbsten deß 1598. Jahrs, den 4. Octobris, vff S. Francisci festo peragiert vnd gespillt worden. » Der deutsche Text enthält 3718 Verse. Am Schlusse sind die Namen der Darsteller genannt.

[3] *Franz Guillimann*, später als Historiker rühmlich bekannt, von Villa Saint-Pierre bei Romont (Freiburg). Geboren in Freiburg zwischen 1565–1570. Studierte 1587 in Dillingen, 1589 in Paris. 1590 Provisor oder lateinischer Schulmeister an der Stiftsschule in Solothurn. 1592 mit dem Bürgerrecht beschenkt. 1595 des Bürgerrechtes beraubt und fortgewiesen, weil er, antifranzösisch-liguistisch, sich in die politischen Kämpfe eingemischt, wider den König Heinrich IV. von Frankreich und die damals am Staatsruder stehende französische Partei harte, ehrverletzende Äußerungen sich erlaubt hatte. Trat in den Dienst des spanischen Gesandten in Luzern. 1606 Professor der Geschichte in Freiburg i. Br. Bald kaiserlicher Historiograph in Innsbruck und nur zeitweise in Freiburg. Da gestorben 1612, 14. Oct. Werke : « De rebus Helvetiorum sive antiquitatum libri V » (Freiburg 1598). « Habsburgiaca sive de antiqua et vera origine Domus Austriae » (Mailand 1605). « De episcopis Argentinensibus opus », 1608. Stammtafeln des Fürstenhauses Jülich, 1609. « De vera origine et stemmate Cunradi II. Imperatoris Salici syntagma », 1609. « De principibus Habsburgi-Austriacorum... » (Manuscript in Innsbruck, schon 1787 verloren). In Einsiedeln sind seine Briefe und sein « Chronicon Helveticum », Annalen von 1313–1585. Mit Christoph Hartmann, Benediktiner in Einsiedeln, Verfasser der « Annales Heremi Deiparae Matris in Helvetia » (Freiburg i. Br. 1612). Vergl. Soloth. Wochenbl. 1815, 419. *Daguet*, Biographie de François Guilliman. Fribourg 1843. — *Fiala*, Geschichtliches über die Schule von Solothurn, I, 42 (1875). — *H. Reinhardt*, Collectanea Friburgensia, Fasc. I, S. XIII–XVII, Freiburg 1894. — *G. v. Wyß*, Geschichte der Historiogr. in der Schweiz, S. 214–216, 224, 225. — Dr. *Joh. Kälin*, Franz Guillimann, in Freiburger Geschichtsblätter 1905, S. 1–223.

[4] Über den Schulmeister Mauriz Eichholzer siehe *L. R. Schmidlin*, Geschichte der Pfarrei Biberist, S. 224 (1886).

Unter den Nachfolgern Guillimanns im Schuldienste ist zu erwähnen

Dagegen sind des Druckes gewürdigt worden eine ziemlich geistlose Schülerkomödie des Pfarrers *Jakob Schertweg* [1] (aufgeführt in Olten 1579), deren Name [2] aus dem einzigen noch vorhandenen defekten Exemplare nicht entnommen, die aber vielleicht nach dem Haupthelden, Bigandus, der « verlorene Sohn » betitelt werden kann, und die drei durch Breite und Umfang, sowie durch Anwendung großartiger Hilfsmittel bei Aufführung sich auszeichnenden Volks- und Heldenschauspiele des Eisenkrämers *Georg Gotthart*, die Historie vom Kampf zwischen den Römern und denen von Alba, die Tragödie von der Zerstörung der Stadt Troya und die schöne lehrreiche Historie und Komödie von dem Leben des frommen Tobias, aufgeführt in Solothurn 1584, 1598 und 1617 [3]. Das umfangreichste Stück ist das Leben des Tobias, das zwei

Johann Sebastian Bärtschi (Barzäus), der Vater des berühmten lateinischen Dichters Mag. Johannes Barzäus (1600–1660). Geboren in Nyon. Schon 1581 Ludimagister im Kloster St. Urban. 1592 Provisor, später Ludimoderator an der Stiftsschule in Solothurn. 1594 wegen Unfleißes entlassen. Vergl. Soloth. Wochenbl. 1821, S. 153. *Fiala*, Geschichtliches über die Schule in Solothurn I, 42 (1875).

[1] *Jakob Schertweg* von Sursee. 1567 Priester. 1568, 16. Jan., Pfarrer in Mümliswil (Solothurn). 1571, 12. März, Pfarrer in Olten. 1577 zum Leutpriester in Solothurn gewählt, blieb in Olten. 1583 Wallfahrer nach Rom und Loreto. 1588 zu Olten entlassen, weil er sich den Kirchenbeschlüssen gegen den Cölibat widersetzte und im Concubinate lebte (P. Ildeph. v. Arx, Gesch. d. Landgrafschaft Buchsgau S. 214. 1819). 1588, 15. Jan., Pfarrer in Erlinsbach. 1597, 28. Nov., Pfarrer in Büren (Solothurn) erwählt. 1598 Antritt. 1618 entlassen. 1621, 4. Febr., Kaplan in Olten. 1626 entlassen. 1628 im Spital Solothurn verpfründet. Da gestorben als Jubilar 1630, 6. Nov., c. 87 Jahre alt. Vergl. *Bächtold*, Geschichte der deutschen Literatur (369–70, 98,99) und allg. deutsche Biographie XXXI, S. 137.

[2] Der Katalog der Stadtbibliothek Solothurn von 1841 betitelt sie als Tragoedia, 1579. Vergl. *F. Krutter*, Soloth. Wochenbl. 1845, 94 ff.

[3] *Georg Gotthart*, Bürger und Eisenkrämer von Solothurn, schwor 1571 den Bürgereid, starb den 23. März 1619. Der Vater des bekannten Chorherrn und Literaten Johann Wilhelm Gotthard (1592–1649). « Eine warhafftige, lustige vnd schöne Histori vom *Kampff zwüschen den Römern und denen von Alba*, zogen aus dem Tito Livio, vnnd durch Georg Gottharten Burger zu Solothurn in rymen gestelt. Durch ein Ehrsame vnd Junge Burgerschaft zu Solothurn gespilt worden vff den 13. Tag Meyens deß 1584 Jars. 1584 getruckt zu Bernn by Bendicht Vlman vnd Vincentz im Hof. » — « Ein schön lustiges Spil oder Tragödi : Von *Zerstörung der großen* vnd vesten königlichen *Statt Troja* oder Ilio. Durch Georg Gotthart Burgern vnd Isenkrämern zu Solothurn componiert vnd in Reymen gestelt. Durch ein Ersame Burgerschaft zu Soloturn den 20. vnd 21. Tag Septemb. des 1598 Jars gespilt vnd agiert worden. Getruckt zu Fryburg im Vechtland bey M. Wilhelmo Mäß. » 1599. 513 S. — « Ein Schöne Lehrrüche Histori vnd Comoedia, von dem Läben deß frommen vnnd Gottsförchtigen Tobiä. Durch Georg Gotthart Burger vnd Eisenkremer in Solothurn componiert, vnd von einer Ehrsamen Burgerschaft daselbsten offentlich agiert vnd gespilt worden, den 23. vnd 24. Tag Aprilis.

Tage dauert und am ersten Tage von nicht weniger als 145 und am zweiten Tage von 96 Personen gespielt und teilweise gesungen wird. Sie sehen, geehrte Herren, daß das Schauspiel im XVI. Jahrhundert in Solothurn in bevorzugter Weise gepflegt wird, wie denn auch der Rat nicht nur die Kosten der Aufführung (für das St. Maurizen- und St. Ursenspiel 1581 um 4000 Gulden) übernimmt und eigentliche Volksfeste damit verbindet, sondern sogar eigene Verordnungen für die Spielenden erläßt. Wir werden wohl nicht irren, wenn wir diese Pflege dramatischer Kunst in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts besonders dem Verdienste des anregenden Propstes Aal und seines Neffen, des ausführenden Stiftsschulmeisters Wagner zuschreiben.

(Schluß folgt.)

Anno 1617. Getruckt zu Augsburg bey Sara Mangin Wittib, In Verlegung Ioan. Hederlin Buchhendler zu Lucern. Anno 1619. » 560 S. 12° Vergl. *F. Krutter*, Über einige soloth. Schauspiele des XVI. u. XVII. Jahrhunderts, im Soloth. Wochenbl. 1846. S. 101 ff. und Dr. *J. Bächtold*, Der Minorit G. König, S. 7–8, und Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz, 374–380. Anmerk. 100-102. *Fiala*, Geschichtliches über die Schule von Solothurn, II. 17.

La fiscalité pontificale dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle

Par J.-P. Kirsch

(Suite et fin.)

II. La levée des impôts.

2° L'activité des collecteurs et des sous-collecteurs.

La fonction de collecteur comprenait deux charges principales : celle de percevoir les impôts et celle de transmettre les revenus des impôts à la Chambre ou de les assigner aux commissaires, désignés par celle-ci. La transmission de l'argent devait naturellement être accompagnée des pièces justificatives nécessaires, et le collecteur devait soumettre à l'administration centrale, lorsqu'il venait au siège de la Curie, ses registres de comptes pour vérification. Nous ne nous occuperons ici que de la première de ces fonctions, de la levée des impôts [1]. Avant de se rendre dans sa circonscription, le collecteur avait fait copier les registres de comptes de son prédécesseur, dans le but surtout de connaître les arrérages encore à percevoir. Arrivé dans la collectorie avec les fonctionnaires subalternes (clercs, notaires, serviteurs), il publia par des copies authentiques ses lettres de nomination et ensuite il commença sa besogne. La partie principale de la perception proprement dite fut à la charge des sous-collecteurs. Aussi le collecteur eut-il soin de confirmer dès son arrivée les sous-collecteurs dans leur fonction, ou d'en nommer de nouveaux. A partir du pontificat d'Urbain V, il

[1] Voir KIRSCH, *Kollektorien*, p. XLIX ss. SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité pontificale*, p. 76 ss.

ne devait plus y avoir qu'un seul sous-collecteur par diocèse. Le collecteur général eut avant tout à faire parvenir à ceux-ci les documents nécessaires pour la levée des impôts, à surveiller leur activité, à examiner à des intervalles indéterminés leurs comptes, à recevoir l'argent perçu et à tenir la caisse. Pour faire face à ces fonctions, le collecteur dut souvent se transporter dans les différentes parties de sa circonscription, surtout dans les villes épiscopales ; aussi trouvons-nous les collecteurs presque continuellement en voyage à travers leur collectorie. Quand ils séjournaient dans un diocèse, ils s'occupèrent aussi souvent eux-mêmes de la perception directe des taxes.

Les détails de la levée des impôts, soit par les collecteurs, soit par les sous-collecteurs désignés par eux, devaient se régler d'après la nature des impôts eux-mêmes. Les DÉCIMES, nous l'avons remarqué à plusieurs reprises au chapitre précédent, étaient ordinairement levées par les évêques eux-mêmes, qui confiaient la perception à des commissaires spéciaux, lesquels dépendaient entièrement d'eux. Le collecteur eut surtout à vérifier les comptes et à se faire verser l'argent. La plus grande partie des bénéfices ecclésiastiques ayant été taxés, dès le XIIIme siècle, pour le versement de la décime (*taxatio ad decimam*), le contrôle était assez facile. Cependant, il y avait toujours des cas particuliers à régler, surtout quand un bénéficier, à la suite de calamités survenues, était incapable de payer quelque chose, parce que son bénéfice ne lui avait rien ou à peu près rien rapporté. Puis certains bénéfices, par exemple ceux qui appartenaient à des cardinaux, étaient toujours exempts de la décime. Certains revenus des chapitres de Lausanne et de Genève également n'étaient pas soumis à l'impôt ; en effet, lorsque les chanoines ne résidaient pas auprès de la cathédrale, une partie des revenus de leur bénéfice tombaient dans une bourse commune de l'église, et ne payaient pas la décime. Dans leurs comptes, les collecteurs indiquent ordinairement la somme totale que la décime devrait rapporter pour chaque terme de la levée, puis ils défalquent les sommes qui, pour une raison reconnue valable, ne pouvaient pas être perçues, et pour le reste, l'évêque était responsable vis-à-vis du collecteur. Ordinairement il y avait aussi des sommes arriérées plus ou moins fortes ; les débiteurs étaient tenus à les payer plus tard. Un exemple fera mieux comprendre la façon de procéder. Sur la levée de la décime de trois ans, à partir de 1368, imposée par le pape Urbain V, le collecteur fait le compte général suivant (*Collectorie, Num.* 67, *fol.* 50) :

De decima triennali unica imposita per dom. Urbanum V., cuius

primus terminus fuit in Paschate anno 68°, secundus ad Omnes Sanctos eodem anno, d. Matheus Coloignier succollector levavit primum terminum, et alios levavit d. Johannes Farodi, deputati a dom. episcopo Gebennensi. Valuit dicta decima per tres annos omnia calculando, et inclusis aliquibus curatis, quos levatores non debebant includere et quos dimiserunt in arreragiis requirendis, licet nunquam consueverint solvere decimam propter inopiam fructuum : 4,298 libr., 7 sol.

De qua summa cadunt pro prioratibus S. Georgii, S. Johannis et de Vione in Fabricis quos tenet dom. cardinalis Morinensis : 80 libr. 8 sol.

Cadunt pro 17 fructibus prebendarum ecclesie Gebennensis quos percepit bursa communis capituli, que per se taxata est ad decimam et que de huiusmodi fructibus non consuevit solvere decimam : 35 libr.

Cadunt pro arreragiis requirendis in fine presentis libri particulariter declaratis : 393 libr. 5 sol. 10 den. [1]

Cadunt [2] pro primis processibus decime scribendis et mittendis per diocesim : 9 libr. 10 sol.

Cadunt pro aliis processibus scribendis et mittendis pro eo quia levator primi termini mortuus fuit et alius levator loco suo deputatus : 119 sol.

Cadunt pro salariis illorum qui levaverunt decimam sex terminis quolibet 10 libr. prout est consuetum, valent 60 libr.

Pro scribendo quaterno beneficiorum 8 sol.

Cadunt pro cambiis monetarum albarum per sex terminos : 38 libr.

Item dom. Johannes Farodi fuit monitus per dom. Jacobum de Cirano canonicum Narbonensem, sedis apostolice nuntium, quatinus accederet ad eum apud Gratianopolim pro computando de dicta decima et portaret ad eum pecunias mense Marcii anno 71°, et tunc accessit ad eum et ostendit compotum, sed portare noluit pecuniam in periculo suo, et stetit eundo, stando et redeundo per 12 dies, et solvit duobus famulis dom. Jacobi missis apud Gebennam et apud Sedunum : 2 flor. 3 gross. ; expendit pro omnibus istis 6 libr. 4 sol.

Summa cadencium et expensarum : 628 libr., 10 sol. 10 den.

Deductione facta remanserunt pro camera : 3,669 libr., 10 sol., 2 den. ; floreno computato pro 12 solidis valent : 6,115 flor. et 10 gross.

[1] Parmi les bénéfices indiqués ici, il y en a beaucoup dont les bénéficiers étaient obligés de payer la décime.

[2] Ici commencent les dépenses faites à l'occasion de la levée.

De qua summa dictus Johannes Farodi debet adhuc et asserit quod habet inde pignora penes se, que recepit a pluribus debitoribus qui non poterant solvere : 279 flor., 9 gross.

Residuum vero dicte summe praefati levatores assignaverunt tam collectori quam aliis de mandato camere, videlicet 5,836 flor. 1 gross., computando 5 francos pro 6 florenis.

Pour la même décime levée dans le diocèse de Lausanne, nous trouvons dans le registre du collecteur (*Coll. Num. cit. fol. 61° s.*) les indications suivantes :

De decima triennali et unica imposita per dom. Urbanum V. a parte imperii, cuius primus terminus fuit in Paschate anno 68°, secundus ad Omnes Sanctos eiusdem anni, et sic de aliis duobus annis, computavit cum collectore dom. Stephanus Galopini canonicus et succollector Lausannensis deputatus a dom. episcopo Lausannen. ut sequitur : Valuit quolibet anno ad monetam Lausannensem 635 libr. 5 sol. 4 den., floreno pro 14 solidis valent 907 flor. 7 gross. 2 den. ; et ad monetam albam 252 libr. 18 sol., floreno pro 53 solidis valent 95 flor. 5 gross. 1 quart. Summa valoris primi anni : 1,003 flor., 1 tertius grossi. Summa valoris trium annorum : 3,009 flor. et 1 gross. De qua summa cadunt pro beneficiis beate Marie Theutonicorum exceptatis in bulla signatis in libro beneficiorum, taxatis 456 libr. alborum, solverent in decima 45 libr., 12 sol., sic essent pro tribus annis 136 libr., 16 sol., floreno pro 53 solidis valent 51 flor., 7 $^1/_2$ gross. Pro curato de Basens qui est de dictis beneficiis 7 libr., 10 sol. Lausannen., valent 10 flor., 8 $^1/_2$ gross.

Summa pro istis beneficiatis Theutonicorum 62 flor., 4 gross.

Cadunt pro prebendis ecclesie Lausannen. que venerunt ad bursam communem capituli propter non residenciam canonicorum videlicet... (*suivent les noms*). Summa huiusmodi prebendarum : 42 libr., 18 sol., floreno pro 14 solidis valent 61 flor., 3 gross., 6 quart.

Cadunt pro remissionibus factis per dom. episcopum propter impotentiam, etc.

Primo bursa communis capituli, quia civitas quasi tota fuit incendio devastata, pro medietate tocius decime : 75 libr... (*Suit une liste de bénéfices.*)

Summa : 320 libr., floreno pro 14 solidis valent 457 flor., 1 gross., 10 den.

Cadunt pro similibus remissionibus ad monetam albam, videlicet : Prepositus Interlacensis cum quinque ecclesiis sibi annexis 103 libr., 14 sol., floreno pro 53 solidis valent 39 flor. 1 $^1/_2$ gross. et sex albis (*sic*).

Cadunt pro processibus decime scribendis et mittendis per diocesim : 18 flor.

Pro salario succollectoris sex terminis : 60 flor.

Pro expensis decanorum de Berno, Sancti Imerii et de Friburgo Alemannorum qui congregaverunt pecuniam in quolibet termino et portaverunt pecuniam apud Lausannam expensis suis : 33 flor., 8 gross.

Pro expensis dicti Stephani succollectoris qui ter durante triennali venit ad collectorem Gebennam pro portanda pecunia et computando : 9 flor. Item 13ª die Marcii anno 71º tradidit nuncio dom. Jacobi de Sirano [*sic*] 1 flor.

Die 25ª Marcii anno predicto fuit dictus Stephanus ad Grationopolim citatus per dom. Jacobum de Cirano cum tribus equis, eundo, redeundo et stando per 9 dies, expendit : 16 flor.

Pro scriptura et sigillis duarum litterarum assignationum per eum factarum eidem dom. Jacobo de Sirano sedis apostolice nuncio : 4 flor.

Summa expensarum et salarii : 141 flor., 8 gross.

Cadunt pro arreragiis requirendis : Primo a curato S. Simphoriani qui respondit pro dom. episcopo : 53 libr., 8 sol.

[*Suit une liste de bénéfices qui doivent les sommes arriérées*].

[*Fol.* 62ᵛ]. Summa arreragiorum : 301 libr., 14 sol., floreno pro 14 solidis valent 430 flor., 11 gross., 2 den.

Summa totalis cadentium, expensarum et arreragiorum : 1,192 flor., 6 gross. minus 2 den.

Sic restant pro camera apostolica : 1,816 flor., 7 gross.

Pour le diocèse de Sion, le même registre contient au fol. 73ᵛ le compte suivant :

De decima triennali unica imposita per dom. Urbanum V. [*etc.*] computavit dom. Guichardus episcopus Sedunensis coram dom. Stephano Galopini succollectore Lausannensi ut sequitur : Posuit valere decimam in tribus annis 663 libr. Maurisien. floreno currente pro 7 solidis, valent 1894 flor., 3 $^1/_2$ gross.

De qua summa cadunt pro arreragiis requirendis in fine libri particulariter declaratis 515 flor., 3 gross., 2 den.

Item assignavit venerabili viro dom. Jacobo die Sirano dictus dom. Stephanus Galopini mandatum [*sic*] apud Gratianopolim die 29ª Martii anno 71º : 400 flor.

Item idem Stephanus assignavit collectori de pecunia dicte decime die 22ª Octobris anno 70° : 700 flor.

Restant pro camera 278 flor., 11 $^1/_2$ gross.

Sed sunt plures expense facte per succollectorem predictum et etiam quas vult computare episcopus, que deducentur prout rationabiles videbuntur.

On voit par ces détails que la perception des décimes, malgré la régularité de l'impôt, pouvait présenter des difficultés dont la solution ne fut pas toujours facile.

La perception des VACANTS et des ANNATES fut plus compliquée. Quand la collation d'un bénéfice avait été réservée au Pape pour un motif quelconque, les revenus de ce bénéfice pendant la vacance appartenaient à la Chambre apostolique. Le sous-collecteur était donc chargé de l'administration complète des biens du bénéfice pendant cet intervalle. Ce cas se présentait rarement, car d'ordinaire, il y avait, à la mort d'un bénéficier, déjà des expectances accordées à d'autres par le Saint-Siège. Tous les bénéfices conférés par le pape, même abstraction faite de réservations générales, étaient soumis, nous l'avons vu, au payement de l'annate. Pour lever cet impôt, le collecteur devait se tenir continuellement en relation avec la Chambre. Celle-ci, en effet, lui adressait régulièrement les listes des bénéfices accordés par le Saint-Siège. Le collecteur dut alors prendre ses informations : constater si tel clerc s'était mis réellement en possession du bénéfice ; établir les revenus de celui-ci, soit par les registres des décimes, soit, si le bénéfice n'y figurait pas, par des informations sur place ; fixer le montant de l'annate et se procurer les garanties nécessaires pour le versement par une obligation du bénéficier ; traiter avec celui-ci quand il se trouva incapable de payer tout à la fois ou dans le courant de la première année. Souvent il y eut des cas douteux que le collecteur, même en se basant sur les règles détaillées établies par la Chambre [1], ne pouvait pas résoudre ; il fallait recourir à la Chambre pour demander une décision. Quand un bénéficier se montra récalcitrant, le collecteur dut procéder contre lui et, à la suite des procès nécessaires, prononcer une peine canonique. La perception directe des annates fut faite ordinairement par les sous-collecteurs ; on peut dire que c'était même leur occupation la plus constante. Le collecteur dut tenir des comptes

[1] Voir une série de *Dubia* dans KIRSCH, *Kollektorien*, p. 423 ss.

détaillés avec pièces à l'appui qu'il devait présenter à la Chambre lors de ses comptes généraux [1].

Dans les registres des collecteurs, nous trouvons des exemples multiples de l'application de ces différentes règles dans nos trois diocèses. Tout en renvoyant pour Lausanne au registre publié par moi dans les *Pages d'histoire* [2], je crois utile de présenter aux lecteurs encore l'extrait suivant du Num. 67 des *Collectories* (1364-1371) concernant les annates du diocèse de Genève.

[*Fol.* 49v]. Primo sciendum est quod decanatus *Ceyseriaci* vacavit per obitum Guigonis de Caulhiaco et vacavit per sex menses, pro quibus prior de Talussie concordavit cum collectore ad 140 flor. pro camera [3]. — *En marge ;* R (esta)

Ecclesia *Larringii* acceptata per Villermum de Sersem, taxata 7 libr., de quibus solvit Matheo Coloignii succollectori 60 sol., valent 5 flor. — *En marge :* R (esta), 4 libr.

Ecclesia de *Novasella* acceptata per Johannem de Marescha, taxata 9 libr., 10 sol. ; solvit Matheo in 15 flor., 10 gross. — *En marge :* R (esta) nichil.

Ecclesia de *Magnobornando,* de qua litigatur [4].

Ecclesia de *Sersier* [5] acceptata per Girardum Mendi, taxata 31 libr.

Ecclesia de *Coponay* acceptata per Stephanum de Domnomartino, taxata 25 libr.

Prebenda *Gebennensis* acceptata per Johannem de Nam, taxata 20 libr.

Ecclesia de *Metz* acceptata per Johannem Salanche, taxata 19 libr.

Decanatus *Anamassie* acceptatus per Johannem Galieni, de quo dubium est, quia acceptatio fuit facta ante diem constitutionis et infra constitutionem provisio facta, quare consulatur in camera quid agendum.

Ecclesia de *Disingier* dimissa per ipsum Johannem Galieni.

Ecclesia de *Toirie* dimissa per assecutionem prebende Lausannensis [6].

1 Voir KIRSCH, Die päpstlichen Annaten, Introduction. *Idem,* Die Verwaltung der Annaten unter Klemens VI (Römische Quartalschrift 1902, p. 125 ss.). SAMARAN et MOLLAT, *La fiscalité,* p. 87 ss.

2 Une série d'annates du diocèse de Lausanne est indiquée dans le registre de Jean Oger publ. par KIRSCH, *Pages d'histoire* (Frib. 1903), 182 ss.

3 C'est un exemple de vacants ; on s'arrangea avec le collecteur pour la somme indiquée.

4 Il y avait procès au sujet de la possession du bénéfice.

5 CERCIER.

6 Toutes les annates à partir de Cercier étaient encore à payer ; en marge se trouve la sigle R (esta) le long de toute la liste.

Ecclesia *Boneville* acceptata per Nicodum de Bialo, qui solvit taxam videlicet 7 libr. Matheo, valent : 11 flor., 8 gross

Le montant des PROCURATIONS était fixé par la constitution *Vas electionis* de Benoît XII pour les évêques. Quand le pape imposa cette taxe en faveur de la Chambre apostolique, les collecteurs s'en tinrent à ces dispositions et réclamèrent des différentes églises le montant, tout comme ils faisaient pour les décimes. L'administration de cet impôt était donc semblable à celle des décimes.

Les DEPOUILLES donnèrent lieu à des procédés extraordinaires [1]. La réserve de la dépouille avait été faite dès avant la mort de l'évêque. Celui-ci mort, le collecteur publia l'acte de la réserve et défendit sous peine d'excommunication de distraire quoi que ce fût de la succession du prélat. Puis il fit rédiger l'inventaire de tout ce qui se trouvait dans les propriétés de la mense épiscopale et de tout ce qui avait appartenu au défunt. Ensuite il fallait liquider la succession, en tenant compte des indications de la Chambre, du testament fait par le défunt, des réclamations de créanciers, etc. Ces opérations étaient toujours difficiles et délicates, d'autant plus que les parents du défunt, qui auraient joui de l'héritage si la dépouille n'avait pas été réservée, cherchèrent à créer mille difficultés. Nous avons déjà mentionné les cas des dépouilles des évêques François de Montfaucon, de Lausanne, et Alamandus, de Genève (voir plus haut p. 43).

La levée des impôts pontificaux était donc très compliquée déjà en temps ordinaires, quand elle ne présenta pas des difficultés spéciales. Elle devenait plus compliquée et demanda des procédés délicats et difficiles en présence d'évènements extraordinaires, p. ex., de calamités publiques, de guerres, d'incendies, de pestes, d'inondations, etc., par lesquelles les revenus des bénéfices ecclésiastiques avaient été compromis. Les comptes des collecteurs présentent bien des détails curieux et intéressants pour l'histoire de nos trois diocèses. Vers 1337-1340, le clergé du diocèse de Genève, à la suite de guerres et de tempêtes, se trouvait dans l'impossibilité de payer la décime qui lui avait été demandée. A la suite des constatations faites par le collecteur, celui-ci composa avec l'évêque pour cette fois pour la somme de 800 livres, bien inférieure à celle que la décime rapportait en temps ordinaires [2].

[1] SAMARAN et MOLLAT, l. c. p. 99 ss.
[2] *Collectories* Num. 135, fol. 45.

Nous avons vu plus haut qu'à la suite d'un grand incendie qui dévasta la ville de Lausanne, la taxe de la décime de 1368-1370 fut réduite pour le chapitre de la cathédrale (voir plus haut p. 193). Le cardinal Bernard de la Tour avait reçu du pape le prieuré de Saint-Jean, près de Genève ; il fallait payer 250 florins d'or ; cependant le collecteur proposa, sur les réclamations des administrateurs, une réduction de 100 florins, parce que « dicta villa S. Johannis propter guerras fuit combusta et fructus ipsius pro magna parte destructi » [1]. Sur la décime imposée par le pape Clément VI, nous lisons dans le registre *Coll.* Num. 64, fol. 132, au sujet de l'évêque de Genève : Item pro decimis dicti domini episcopi (Alamandi) de quattuor annis, videlicet pro quolibet anno 160 libr., valent 640 libr., Gebennen. Et huiusmodi decimas solvere non potuit pro eo quod fuit eiectus de civitate Gebennensi et dominus comes Gebennensis devastavit terram suam et accepit castra sua et oportuit etiam dictum dominum episcopum ad Romanam curiam tanquam ad refugium recurrere et venire, quare petit quod remittatur.

Des calamités semblables frappèrent, vers la même époque, la ville de Sion. Gérard d'Arbent nous donne dans ses comptes [*Coll.* Num. 64. fol. 163^{v}], les détails suivants :

Item in dicta civitate (Sedunensi) fuit maxima guerra et finaliter fuit penitus destructa, itaque nullus vel pauci in dicta civitate sunt habitantes. Quare oportuit dictum magistrum Petrum [2] ire hostiatim ad beneficiatos pro recuperatione dictarum decimarum et propter hec subiit multos labores et expensas, et semel fuit fugatus quando apportabat michi pecuniam Lausannam et sibi interfectus unus ronsinus valoris 45 florenorum ; propter quod et alias expensas per quattuor annos per eum factas 56 libr. que restabant ad solvendum eidem assignavi. Et pro certo diligentia sua mediante bene fuit recuperata dicta decima.

Pendant les années 1345-1355, des calamités de ce genre (guerres, pestes, tempêtes) empêchèrent bien souvent le collecteur Gérard d'Arbent de percevoir les sommes dues pour les impôts [3].

Des difficultés d'un autre genre provenaient du refus des contribuables de payer les taxes qui leur avaient été imposées. Bien souvent.

[1] *Coll.* Num. 64, fol. 11.
[2] Pierre de Lyon, dit Guyon, le sous-collecteur.
[3] Voir *Collectories* Num. 65, fol. 206 ss. pour le diocèse de Genève.

les clercs se trouvaient dans l'impossibilité de s'exécuter à l'époque fixée pour la perception de l'impôt. Les collecteurs, dans ce cas, remettaient sans trop de difficultés le versement à un terme ultérieur. Il y a régulièrement de longues listes d'arrérages dans leurs comptes. Mais parfois aussi, les évêques et le clergé se croyaient en droit de refuser tout court, pour des motifs qu'ils croyaient pouvoir invoquer en leur faveur, le payement d'une taxe. C'est ainsi que nous lisons, au sujet de Sion, dans le registre du collecteur Aubry Raoul, *Collectories* Num. 66, fol. 91, la note suivante : De decimis et procurationibus in diocesi Sedunensi sciendum est quod misi..... quod levaret decimas... [1]. Epicopus [2] appellavit a processibus meis, nichilominus mandavi ipsum nunciari excommunicatum et appellationem suam misi ad dominos de camera. Bene audivi quod fuit maxima rebellio et pestis in episcopatu suo et fuit captus episcopus per subditos et civitas sua depredata per gentes armigeras et multa fuerunt mala, nec fuit aliquid levatum, et episcopus allegat impotentiam pro se et subditis suis et eius conscientia est onerata. Nichil omnino recepi. In Seduno est unus subcollector a domino Girardo de Arbento, vocatus P. de Lyon alias Guyon, qui computavit coram dom. Arnaldo de Moleriis de fructibus beneficiorum... cuius receptas pono hic : 90 flor. boni ponderis.

Les dévastations dont le territoire de l'évêché avait eu à souffrir à la suite de la guerre avec les sujets de l'évêque furent donc invoquées par Guichard pour refuser le payement de la décime et de la procuration, tant pour sa personne que pour le clergé du diocèse. Le collecteur doit reconnaître qu'il y avait du vrai dans ce motif du refus du payement. Un autre procès concerne l'évêque de Genève Alamandus, duquel le collecteur Gérard d'Arbent réclamait des arrérages de décimes que l'évêque refusa de payer. Son prédécesseur Pierre de Faucigny avait payé pour les décimes imposées pendant 9 ans par le pape Jean XXII chaque année la somme de 80 livres de Genève ; or la taxe pour la mense épiscopale était, comme on prétendait, de 100 livres. C'est ainsi que Gérard réclama encore pour les 9 années la somme arriérée de 180 livres, que l'évêque ne voulut pas payer. Il y eut un procès, et le collecteur remit l'affaire à la Chambre apostolique de la

[1] Quelques mots sont effacés et illisibles.
[2] Guichard Tavelli, 1342-1375.

Curie pour la faire trancher par l'autorité supérieure. Voici la note que nous lisons dans ses comptes, *Collectories* Num. 64, fol. 7 :

Item cum per felicis recordationis Johannem papam XXII reservaciones decimarum facte fuerint, que per novem annos duraverunt, et cum contineretur in restis domini decani Belnensis [1], dominum episcopum Gebennensem 80 libras Gebennen. tantum solvisse annuatim, quamvis in 100 libris, ut asseritur, teneretur, et restabant et restant 180 libre Gebennen. de dictis decimis episcopatus sui, videlicet 20 libre pro quolibet anno, contra dictum episcopum per me multi processus facti fuerunt. Tandem multis racionibus et allegacionibus per ipsum propositis quare ad solvendum dictas 180 libras minime teneretur, eum ad dominos meos camerarium et thesaurarium remisi ; qui domini mei postmodum michi rescripserunt, ut super predictis me diligenter informarem ; tamen multis informationibus postea subsequtis, eundem dominum episcopum una cum omnibus litteris, actis et processibus suis ac informationibus per me factis ad dictos dominos meos camerarium et thesaurarium iterum remisi.

3° Le produit des impôts.

Quel fut le résultat de ces différents impôts ? Quelles sommes arrivaient à la caisse de la Chambre apostolique par les taxes levées dans les trois diocèses de Lausanne, Genève et Sion pendant l'époque de la fin du XIIIme à la fin du XIVme siècle (1275-1377) ? A cette question on ne pourra répondre que par des données approximatives. La série des registres de comptes des percepteurs est loin d'être complète ; nous ne sommes bien renseignés que pour quelques périodes. Après la publication complète de ces registres, pour ce qui concerne nos trois diocèses, on pourra indiquer un résultat approximatif assez exact, par la comparaison entre les sommes provenant de la même catégorie d'impôts à différentes époques du siècle qui nous intéresse. Pour le moment, je veux seulement relever quelques résultats, par lesquels nous pourrons nous faire une idée générale du montant des sommes provenant de ces différentes taxes. Prenons comme exemple les décimes. Ici, nous connaissons le résultat final de la levée de cet

[1] Le collecteur précédent.

impôt pendant les 6 années 1275 à 1280, à la suite de la décision du Concile général de Lyon [1]. Dans le diocèse de Genève, les clercs qui possédaient des bénéfices non exempts payaient en tout : 5,704 livres, 81 sols, 46 deniers de Genève, 746 livres, 127 sols, 32 deniers de Vienne ; les dépenses furent de 90 livres, 65 sols de Genève ; il reste donc de la première somme : 5,614 livres, 16 sols, 46 deniers. Quant aux bénéfices exempts, nous ne connaissons pas les chiffres exacts pour Genève seul, puisque les mêmes collecteurs recevaient les taxes encore dans d'autres diocèses ; néanmoins tout ce qui fut levé de tels bénéfices par les collecteurs pour les non exempts et tout ce qui est versé en livres de Genève provient sans doute du diocèse de Genève ; en ajoutant ces sommes, nous obtenons : 882 livres, 211 sols, 28 deniers de Genève, 139 livres, 24 sols, 5 deniers de Vienne ; il faut faire remarquer que cette dernière somme est trop petite, car il y eut certainement encore des taxes provenant du diocèse de Genève dans les autres payements faits avec de la monnaie viennoise. Le total des sommes donne : 6,496 livres, 227 sols, 74 deniers de Genève, 885 livres, 151 sols, 37 deniers de Vienne. Pour chacune des six années nous trouvons donc comme moyenne 1,082 $^2/_3$ livres, 37 $^5/_6$ sols, 12 $^1/_3$ deniers de Genève, 144 $^1/_6$ livres, 25 $^1/_6$ sols, 6 $^1/_6$ deniers de Vienne. Avec ces sommes, nous pouvons comparer le résultat de la levée de décimes postérieures. Prenons la décime de 3 ans imposée par le Pape Innocent VI en 1354. Après défalcation de toutes les dépenses et de toutes les sommes qu'on n'avait pas pu percevoir, il restait pour la Chambre : 3,054 livres, 3 sols, 3 deniers de Genève, 642 livres, 16 sols, 6 deniers de Vienne [2]. Ce qui donne comme moyenne pour chaque année : 1,018 livres, 1 sol, 1 denier de Genève ; 214 livres, 5 $^1/_3$ sols, 2 deniers de Vienne ; le résultat est à peu près le même que nous avons trouvé plus haut ; nous pouvons donc considérer ces sommes comme la moyenne approximative du résultat de la levée d'une décime par an. Pour nous faire une idée approximative de la valeur de ces sommes, nous faisons remarquer que, pendant le XIVme siècle, le florin d'or valait ordinairement 12 sols de Genève ; la somme de 6,496 livres, 227 sols, 74 deniers de Genève indiquée plus haut vaut donc 10,845 $^1/_4$ de florins d'or, 2 deniers ; la livre de Vienne avait moins de valeur ; on achetait 18 ou 20 sols de Vienne pour 12 sols de Genève. Le florin d'or valait environ 12 francs de notre monnaie

[1] Voir les documents publiés en appendice.
[2] *Collectories*, Num. 66, fol. 64. Voir aussi plus haut, p. 191 s.

comme valeur intrinsèque ; les 10,845 florins d'or feraient donc 130,140 francs ; la valeur relative de l'argent était beaucoup plus grande, de sorte qu'en réalité cette somme représenterait aujourd'hui une somme au moins 4 à 5 fois supérieure.

Un calcul semblable pour la recette du diocèse de Lausanne en faveur de la Terre Sainte de 1275 à 1280 donne : 3,064 livres, 59 sols, 16 deniers de Lausanne, 914 livres, 55 sols, 12 deniers de Berne, 201 livres, 38 sols, 20 deniers de Bâle, 28 livres, 18 sols de Soleure pour les non exempts. 484 livres, 69 sols de Lausanne, 153 livres, 42 sols de Berne pour les exempts ; il faut défalquer 59 livres, 25 sols, 30 deniers de Lausanne pour dépenses ; la somme totale de monnaie lausannoise reste donc : 3,489 livres, 101 sols, 10 deniers. Le florin d'or valait au XIVme siècle 14 sols lausannois ; cette partie de la recette totale fait donc 4,991 $^1/_2$ florins d'or. Plus tard, la troisième décime imposée par le pape Innocent IV est évaluée pour tout le diocèse à 635 livres, 6 sols, 4 deniers de Lausanne, qui correspondent à 907 florins d'or, 6 gros, 2 deniers, et à 252 livres, 18 sols de monnaie blanche, évaluées à 117 florins d'or, 7 $^1/_2$ gros [1] ; en tout 1,024 florins d'or, 14 $^1/_2$ gros, 2 deniers. On voit, la valeur de la décime est au milieu du XIVme siècle à peu près la même que nous trouvons à la fin du XIIIme siècle.

Dans le diocèse de Sion, la décime levée pour la Terre Sainte de 1275 à 1280 avait produit, de la part des bénéfices non exempts : 976 livres, 181 sols, 30 deniers de Maurienne ; les dépenses avaient été de 99 sols, 26 deniers ; il restait donc 976 livres, 82 sols, 4 deniers. Le compte pour les bénéfices exempts est fait pour toute la province ecclésiastique de Tarentaise ; il n'est pas possible de constater ce qui provient du diocèse de Sion. La décime pour la Terre sainte décrétée par le pape Clément VI et levée pendant les années 1345 et suivantes est évaluée par Pierre de Lyon à 226 livres, 6 sols, par an ; déduction faite de certaines taxes qui ne pouvaient pas être perçues, la somme totale de la recette de quatre années, pour lesquelles il fait les comptes, fut de 900 livres, 2 sols, ce qui donne pour chaque année : 225 livres, 6 deniers. Le florin d'or fut évalué à 7 sols de cette monnaie ; la recette était donc de 642 $^6/_7$ florins d'or, 6 deniers [2]. Nous avons ainsi les moyennes approximatives des recettes provenant d'une année de décime pour chacun des trois diocèses. En constatant, autant que les comptes permettront

[1] *Collectories*, Num. 66, fol. 82^v^. Voir également plus haut, p. 193 s.
[2] *Collectories*, Num. 64, fol. 131. Voir aussi plus haut, p. 194 s.

de le faire, combien de fois les décimes furent perçues effectivement pendant le siècle de 1275 à 1377, on trouvera le résultat assez exact pour le produit de cet impôt pendant cette époque.

Il est plus difficile de calculer, même approximativement, les recettes provenant des annates et des vacants. Car, si nous faisons abstraction de la réservation générale faite par Jean XXII pour trois ans, cette taxe ne fut levée qu'à l'occasion de la vacance d'un bénéfice *in curia* et de la collation faite par le pape lui-même. Ici il n'y a pas de règle fixe ; nous sommes renseignés pour autant que les comptes des collecteurs sont conservés en détail. Voici cependant quelques indications qui peuvent donner une idée approximative de ces recettes. Les comptes du collecteur général sur les sommes perçues des bénéfices vacants dans sa collectorie pendant dix ans, de 1345 à 1355, y compris les arrérages des exercices précédents, contiennent les indications suivantes :

Pour Lausanne, 1,332 florins d'or, 7 $^1/_2$ gros, 3 oboles.
Pour Genève, 3,698 florins d'or, 702 écus d'or, 9 sols, 8 deniers.
Pour Sion, 305 florins d'or, 8 $^1/_2$ gros.

Connaissant ce résultat pour une période ininterrompue de 10 ans, nous pouvons considérer la moyenne comme relativement assez exacte ; nous aurons donc pour le XIVme siècle comme recette des vacants et des annates par an environ les sommes suivantes : à Lausanne, 134 florins d'or ; à Genève, 370 florins d'or, 70 écus d'or ; à Sion, 31 florins d'or.

Les autres taxes, les procurations et les dépouilles ne furent qu'exceptionnelles et ont moins d'importance pour la totalité de la recette pendant un temps plus considérable. Par contre, il faut ajouter les *servitia communia* à payer par chaque évêque et chaque abbé lors de sa nomination ou de sa confirmation par le Saint-Siège.

Nous avons indiqué plus haut (p. 32) les taxes. A Genève, il y eut entre 1276 et 1377 sept évêques ; les *servitia communia* à payer montèrent donc (600 florins d'or à chaque nomination) à 4,200 florins. A Lausanne, où la taxe était de 1,200 florins, et où nous trouvons, entre 1273 et 1375, 9 évêques, le total des *servitia communia* atteignit la somme de 10,800 florins d'or. A Sion, pour une taxe de 2,000 florins, et où il y eut entre 1273 et 1375 six évêques, le total de ces taxes était de 12,000 florins d'or.

Pour porter un jugement sur ces impôts, il faut prendre en consi-

dération les données suivantes : 1° Ces taxes sont perçues exclusivement sur les biens ecclésiastiques ; il faudrait donc 2° connaître le nombre des membres du clergé par rapport à la population pendant l'époque qui nous occupe ; il faudrait 3° établir la totalité des biens ecclésiastiques et des revenus de ces propriétés, puis la proportion entre ces revenus de l'Eglise et les revenus de toute la propriété productive en général ; de plus, il faut 4° tenir compte des charges à supporter par les clercs et par la population laïque, car les biens ecclésiastiques étaient exempts de bien des charges dont étaient grevées les propriétés qui n'appartenaient pas à des églises ou à des établissements religieux. Il ne sera pas facile d'établir ces différentes données ; peut-être des études détaillées arriveront-elles à fournir des indications approximatives sur ces questions, alors on pourra prononcer un jugement sur la nature de ces impôts réclamés par le Saint-Siège. Pour le moment, il est plus prudent de réserver ce jugement. On ne peut pas faire trop de cas des difficultés soulevées par le clergé ; car, à quelle époque de l'histoire a-t-on payé volontiers des impôts?

DOCUMENTS

Quittances sur le paiement de la décime en faveur de la Terre sainte, imposée par le concile général de Lyon, et levée pendant les années 1275 à 1280

(*Collectories, Num.* 15)

1. GENÈVE

(Fol. 162r-164) **Instrumentum rationis decime Gebennen. super non exemptis.**

1280, septembre 2.

Anno Domini 1280, scil. IV non. Septembris. In presentia viri discreti d^ni^ fratris Iohannis monachi, gerentis vices d^ni^ Giroudi officialis curie Gebennen., vir ven^lis^ frater Albertus, prior de Gordanicis, generalis collector decime terre sancte subsidio concesse in Viennen. provincia per apostolicam sedem deputatus, requisivit viros discretos d^nos^ Iacobum priorem Talleriarum et P. decanum Albone, collectores dicte decime a non exemptis in civitatibus et ecclesiis diocesis Gebennen. constitutos, ut ipsi fideliter redderent computum et rationem de receptis occasione dicte decime et expensis factis in sexto anno dicte decime et etiam summatim de annis preteritis. Qui collectores expressis nominibus et personis solventium dictam decimam nec non locis que ad ipsam decimam persolvendam tenentur, computaverunt et confessi fuerunt quod ipsi habuerant et receperant occasione dicte decime in dicto sexto anno : 934 libr. 12 sol. 8 den. Gebennen., et 125 libr. 12 sol. 10 den. Viennen. Item post redditam rationem annorum preteritorum : 62 libr. 13 sol. 2 den. Gebennen. de hiis que recuperaverant de annis preteritis. Expenderant autem occasione dicte decime 11 libr. 17 sol. Gebennen.

In primo autem anno, de quo alias fuerat computatum, inventum fuit quod ipsi habuerant et receperant a non exemptis 893 libr. 7 sol. 11 den. Gebennen. et 124 libr. 19 sol. Viennen. Expenderant autem occasione dicte decime 36 libr. Gebennen.

In secundo autem anno, de quo alias computatum fuerat, receperant

et collegerant 937 libr. 14 sol. 11 den. Gebennen., et 135 libr. 4 sol. 4 den. Viennen. Expenderant autem occasione dicte decime 10 libr. 15 sol. Gebennen.

In tertio autem anno, de quo alias computatum fuerat, receperant et collegerant 869 libr. 15 sol. 1 den. Gebennen., et 122 libr. 7 sol. 5 den. Viennen. Expenderant autem occasione dicte decime 11 libr. 17 sol. Gebennen.

In quarto autem anno, de quo alias computatum fuerat, receperant et collegerant 959 libr. 7 sol. 9 den. Gebennen., et 127 libr. 13 sol. 9 den. Viennen. Item post rationem redditam 92 libr. 5 sol. Gebennen., et 70 sol. Viennen. de hiis que receperant de annis preteritis. Expenderant autem occasione dicte decime... (*sic*) 11 libr. 9 sol. Gebennen.

In quinto autem anno, de quo alias computatum fuerat, inventum fuit quod habuerant et receperant 958 libr. 8 sol. 4 den. Gebennen,, et 113 libr. 2 sol. 4 den. Viennen. Expenderant autem occasione dicte decime 11 libr. 7 sol. Gebennen.

Item confessi fuerunt predicti collectores quod ipsi habuerant et receperant ab exemptis civitatis et diocesis Gebennen. nomine collectorum ipsorum exemptorum, ad quos ipsi exempti accedere non poterant propter guerram, in primo anno 131 libr. 6 sol. Gebennen., et 39 libr. Viennen.

In quarto anno receperant 71 libr. 6 sol. Gebennen., et 7 libr. Viennen.

In quinto anno receperant 105 libr. 4 sol. 6 den. Gebennen., et 41 libr. 14 sol. Viennen.

Item post rationem redditam 66 sol. Gebennen., et 11 libr. 7 sol. Viennen. de recuperatis annorum preteritorum.

In sexto anno receperant 144 libr. 15 sol. Gebennen., et 41 libr. 3 sol. 5 den. Viennen.

Preterea iidem collectores confessi fuerunt se habere et tenere in depositum et ex causa depositi a predicto d^{no} priore de Gordanicis de predictis summis habitis et receptis et superius computatis 43 libr. Gebennen., et 10 libr. 16 sol. Viennen., et magis 23 libr. 11 sol. Gebennen., quas 23 libr. 11 sol. solvit post redditam rationem Guillelmus capellanus de Cenon crucesignatus. Que pecunia habita et recepta fuerat a quibusdam crucesignatis Gebennen. civitatis et diocesis, quam pecuniam promiserunt custodire in thesauraria ecclesie Gebennen. et restituere in primo generali passagio mandato dicti d^{ni} prioris de Gordanicis vel sedis apostolice illis crucesignatis, a quibus ipsam pecuniam habuerunt, sicut ab eis pro rata preteriti temporis habuerunt, si contingat ipsos crucesignatos transfretare; quod si non transfretaverint, ipsam pecuniam non transfretantium reddere et solvere ipsi d^{no} priori vel nuntio sedis apostolice seu cuicunque solvi et restitui mandaverit quandocunque fuerint requisiti, nisi aliud interdum per eundem d^{um} priorem vel apostolicam sedem super dicto deposito contingeret ordinari. Et hec omnia promiserunt et super sancta Dei evangelia iuraverunt attendere et complere sub obligatione omnium bonorum suorum.

Actum Gebennis in hospitio Domberti de Ghornos canonici Gebennen. Testes interfuerunt vocati Iohannes Castaxas, Petrus de Messurie pres-

byteri., d^{nus} R(aimun)dus Rostangni, prior de Fontanesio Magalonen. dioc., Petrus operarius Galentarum. Et ego Guido de Mediolano publicus auctoritate imperiali notarius de predictis duo publica instrumenta eiusdem tenoris, mandato dictorum dominorum prioris de Gordanicis et collectorum, scripsi et signavi.

Et nos supradictus frater Iohannes predictus, in cuius presentia predicta acta fuerunt, sigillum curie officialis Gebennen. presenti instrumento duximus apponendum.

(Fol. 169^{v}-170^{r}) **Instrumentum rationis decime Grationopolitan. Gebennen. et Maurianen. super exemptis.**

1280, septembre 22.

Anno Domini 1280, scil. X kal. octobris. In presentia d^{ni} Hugonis Bacalerii presbyteri tenentis sigillum d^{ni}. Episcopi Diensis, vir ven^{lis} d^{nus} frater Albertus, prior de Gordanicis, generalis collector decime in Viennen. provincia per apostolicam deputatus sedem, requisivit viros discretos d^{nos} P. priorem S. Maurici Dien., et Boncosum Lusignel canonicum Dien., collectores dicte decime ab exemptis in civitatibus et diocesibus Gebennen., Grationopolitan. et Maurianen. ab eodem d^{no} priore de Gordanicis constitutos, ut ipsi fideliter redderent computum et rationem de omnibus hiis que perceperant et expenderant occasione dicte decime in hoc sexto anno et etiam summatim de annis preteritis. Qui dicti d^{ni}.. prior S. Maurici et Boncosus collectores, expressis nominibus et personis solventium et non solventium dictam decimam, nec non locis exemptis que ad ipsam decimam persolvendam tenentur, computaverunt et confessi fuerunt, quod ipsi, facta legali calculatione, habuerant et collegerant in dicto sexto anno occasione dicte decime in diocesibus Maurianen. et Grationopolitan., cum propter guerram illi de diocesi Gebennen. solverint apud Gebennam collectoribus ibidem deputatis, sicut in ratione et computo ipsorum Gebennensium collectorum apparet, 143 libr. 19 sol. Viennen. Et magis de debitis post redditam rationem preteritorum annorum recuperatis 121 libr. 2 sol. 6 den. Viennen., et 71 sol, 6 den. Gebennen. Expenderant autem in hoc sexto anno 54 sol. Viennen.

Item quod in secundo anno receperant et collegerant in predictis tribus civitatibus et diocesibus ab exemptis, cum primo anno dicti exempti solvissent collectoribus ordinariis, 288 libr. 15 sol. Viennen. Item 197 libr. 14 sol. 8 den. Gebennen. In quibus summis quedam recepta primi anni continetur, quam in secundo anno a quibusdam exemptis receperunt. Expenderant autem occasione dicte decime 11 libr. 2 sol. 6 den. Viennen., et 62 sol. Gebennen.

Item quod in tertio anno receperant et collegerant ab exemptis dictarum civitatum et diocesum 194 libr. 4 sol. 7 den. Viennen., et 133 libr. 12 sol. 2 den. Gebennen. Expenderant autem occasione dicte decime 42 libr. 5 sol. Viennen.

Item quod in quarto anno receperant et collegerant occasione dicte

decime 132 libr. 7 sol. 10 den. Viennen., et 55 libr. 4 sol. 6 den. Gebennen. Expenderant autem occasione dicte decime 30 sol. Viennen.

Item quod in quinto anno receperant et collegerant occasione dicte decime 155 libr. 6 sol. 4 den. Viennen. ,et 46 libr. 13 sol. Gebennen. Expenderant autem occasione dicte decime 30 sol. Gebennen., et 20 sol. Viennen.

Actum die apud S. Mauricium ubi testes vocati fuerunt, videlicet d^{nus} Berardus prior de Fontanesio Magalonen. dioc., Umbertus Esparon prior de Persico, d^{nus} P. prior S. Marcelli, d^{nus} P. Grationopoli(tan. San. Dien.?)

Et ego Guido de Mediolano, publicus auctoritate imperiali notarius, qui mandato dicti d^{ni} prioris de Gordanicis de predictis duo scripsi publica instrumenta et signavi.

Et ego supradictus Hugo Baccallerii, in cuius presentia predicta acta fuerunt, sigillum d^{ni} Episcopi Dien. apposui huic publico instrumento.

2. LAUSANNE

(Fol. 188-189^{v}) **Instrumentum rationis decime Lausannen. super non exemptis.**

1280, août 8.

Anno Domini 1280, scilicet VI idus augusti. In presentia Iohannis Giraudi clerici gerentis vices d^{ni} Wi. officialis Lausannensis et testium infrascriptorum, ven^{lis} et religiosus vir d^{nus} frater Albertus de Salve, prior de Gordanicis, generalis collector decime ultramarine in provincia Bisuntin. per sedem apostolicam deputatus, requisivit virum discretum d^{um} Borcardum Martini collectorem dicte decime a non exemptis in civitate et dioc. Lausanen., una cum d^{no} Conone priore de Lustriaco, ut ipse nomine suo et dicti prioris de Lustriaco consocii sui redderet computum et rationem de omnibus receptis et habitis per eosdem collectores in hoc sexto anno dicte decime, et etiam de expensis factis occasione dicte decime in dicto sexto anno, et etiam summatim de annis preteritis. Qui dictus d^{nus} Borcardus nomine suo et dicti consocii sui prioris de Lustriaco, expressis nominibus et personis solventium et non solventium dictam decimam, nec non locis que ad ipsam decimam persolvendam tenentur, computavit et confessus fuit quod ipsi habuerant et collegerant in hoc sexto anno 485 libr. 3 sol. 4 den. Lausanen. Item 175 libr. 4 sol. 6 den. Basilien., Solidor. et Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 8 libr. 6 sol. Lausanen.

In primo autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^{no} priori, habuerant et receperant occasione dicte decime 550 libr. 11 sol. 2 den. Lausanen. Item 157 libr. Bernen. Item 27 libr. Basilien. Expenderant autem occasione dicte decime 17 libr. 3 sol. Lausanen.

In secundo autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^{no} priori de Gordanicis, habuerant et collegerant occasione dicte decime 504 libr. 19 sol. Lausanen. Item 145 libr. 19 sol. Bernen. Item 42 libr. 2 sol. 6 den. Basilien. Expenderant autem occasione dicte decime 9 libr. 4 sol. 6 den. Lausanen.

In tertio autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^{no} priori de Gordanicis, habuerant et receperant 498 libr. 8 sol. Lausanen. Item 128 libr. 15 sol. 6 den. Bernen. Item 31 libr. 19 sol. 6 den. Basilien. Expenderant autem occasione dicte decime 9 libr. 2 sol. 6 den. Lausanen.

In quarto autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^{no} priori de Gordanicis, habuerant et receperant occasione dicte decime 531 libr. 11 sol. 10 den. Lausanen. Item 37 libr. 14 sol. Basilien. Item 28 libr. 18 sol. Solodoren. Item 171 libr. 3 sol. Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 8 libr. 10 sol. Lausanen.

In quinto autem anno dicte decime habuerant et receperant 496 libr. 7 sol. Lausanen. Item 138 libr. 14 sol. Bernen. Item 64 libr. 3 sol. 8 den. Basilien. et Solodoren. Expenderant autem occasione dicte decime 8 libr. et 18 den. Lausanen.

Et de predictis autem summis habitis et receptis per eosdem dominos d^{nus} Borcardus Martini confessus fuit se habere et tenere in depositum 92 libr. 6 den. Lausanen. ; que pecunia habita et recepta fuit a quibusdam crucesignatis Lausanensis civitatis et diocesis, quam pecuniam promisit (mandato) dicti d^{ni} prioris de Gordanicis vel summorum pontificum (restituere) illis a quibus dictam pecuniam habuerunt. De quibus dictus d^{nus} prior de Gordanicis et dictus d^{nus} Borcardus Martini nomine suo et dicti prioris de Lustriaco consocii sui sibi petierunt fieri duo publica instrumenta.

Actum Lausanne in hospicio thesaurarie Lausanensis, in presentia d^{ni} R. prioris de Fontanesio Magalonen. dioc., Cononis de Gumens, Iohannis de Sancto Laurentio canonicorum Lausanen., Audrici presbiteri Lausanen., Iohannis de Cossonacico clerici, et Stephani scriptoris. Et mei Guidonis de Mediolano publici auctoritate imperiali notarii, qui de predictis duo scripsi publica instrumenta et signavi.

In cuius rei testimonium ego supradictus Iohannes Giroudi sigillum officialis Lausanen. presenti instrumento duxi apponendum.

(Fol. 191-193) **Instrumentum rationis decime Bisuntin. Lausanen. et Bellicen. super exemptis.**

1280, août 7.

Anno Domini 1280, scilicet VII idus augusti. In presentia Rudolphi Giraudi clerici, gerentis vices d^{ni} G. officialis Lausanen., et testium infrascriptorum, vir religiosus et ven^{lis} d^{nus} frater Albertus de Salve, prior prioratus de Gordanicis, generalis collector decime ultramarine in provincia Bisuntin. per apostolicam sedem deputatus, requisivit viros ven^{les} d^{nos} Aymonem priorem Romani monasterii, et Hugonem priorem S. Mari Lausanen., collectores dicte decime ab exemptis civitatum et diocesum Lausanen. et Bisuntin. per eundem d^{num} priorem constitutos, ut ipsi fideliter redderent computum et rationem de receptis occasione dicte decime et expensis factis in hoc sexto anno, et etiam summatim de annis preteritis ipsius decime. Qui dicti d^{ni} collectores expressis nominibus et personis solventium

dictam decimam, nec non locis que ad ipsam decimam persolvendam tenentur, facta legali calculatione, computaverunt et confessi fuerunt quod ipsi habuerant et receperant occasione dicte decime in hoc sexto anno ab exemptis dictarum civitatum et diocesum Bisuntin. et Lausanen. 61 libr. 11 sol. Stephan. Item 29 libr. Viennen. Item 69 libr. 13 sol. Lausanen. Item 21 libr. Bernen. Et magis 44 libr. 6 sol. 8 den. Stephan. Item 73 libr. Viennen. de hiis que remanserant ad solvendum de annis preteritis. Expenderant autem occasione dicte decime 60 sol. Lausanen.

In primo autem anno dicte decime, de quo alias computum reddiderant dicto d^no^ priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipsi collectores habuerant et receperant occasione dicte decime ab exemptis in civitatibus et diocesibus Bisuntin., Lausanen., et Bellicen. 91 libr. 9 sol. Lausanen. Item 148 libr. 22 den. Stephan. Item 169 libr. 14 sol. Viennen. Item 11 libr. 18 sol. Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 6 libr. 14 sol. 9 den. Stephan. Item 103 sol. 10 den. Lausanen. Item 70 sol. Viennen.

In secundo autem anno dicte decime fuit inventum quod habuerant et collegerant ab exemptis in dictis civitatibus et diocesibus Bisuntin. Bellicen. et Lausanen., de quo alias computum reddiderant dicto d^no^ priori de Gordanicis, 144 libr. 3 sol. 8 den. Stephan. Item 109 libr. 7 sol. 6 den. Viennen. Item 86 libr. 4 sol. Lausan. Item 27 libr. 8 sol. Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 50 sol. Lausanen.

In tertio autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^no^ priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipsi habuerant et collegerant in dictis civitatibus et diocesibus Bisuntin. et Lausanen. ab exemptis 58 libr. 5 sol. Viennen. Item 104 libr. 16 sol. 8 den. Stephan. Item 72 libr. 12 sol. Lausanen. Item 32 libr. 6 sol. Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 50 sol. Lausanen.

In quarto autem anno dicte decime, de quo alios computum reddiderant dicto d^no^ priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipsi collectores habuerant et collegerant in dictis civitatibus et diocesibus Bisuntin. et Lausanen. ab exemptis 116 libr. 14 sol. 2 den. Stephan. Item 84 libr. 14 sol. Lausanen. Item 30 libr. 10 sol. inter Bernen. et Halen. Item 50 lib. Viennen., et magis 31 libr. 17 sol. Stephan. Item 32 libr. 13 sol. Viennen. Item 13 libr. 12 sol. Lausanen, de hiis que remanserant ad solvendum de annis preteritis. Expenderant autem 50 sol. Lausanen.

In quinto autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto d^no^ priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipsi habuerant et collegerant in dictis civitatibus et diocesibus Bisuntin. et Lausanen. ab exemptis 144 libr. 10 sol. 8 den. Stephan. Item 19 libr. Viennen. Item 69 libr. 5 sol. Lausan. Item 32. libr. Bernen. Expenderant autem occasione dicte decime 50 sol. Lausan.

De quo computo dictus d^nus^ prior de Gordanicis et dicti collectores, salvo errore calculi, sibi petierunt fieri duo publica instrumenta.

Actum Lausanne in hospitio thesaurarii Lausannensis, in presentia d^ni^ R. prioris de Fontanesio, Magalonen. dioc., Guchardi canonici S. Mari Lausanen., Iacobi cellerarii Romani monasterii, d^ni^ Borchardi Martini canonici Lausanen.

Et mei Guidonis de Mediolano publici auctoritate imperiali notarii, qui de predictis duo scripsi instrumenta et signavi.

Et ego supradictus Rodulphus in testimonium predictorum sigillum officialis Lausanen. presenti instrumento duxi apponendum.

3. SION

(Fol. 224-225r) **Instrumentum rationis decime civitatis Sedunen. et diocesis.**

1280, août 23.

Anno Domini 1280, scil. X kal. Septembris. In presentia et testimonio venlis patris dni P. Dei gratia episcopi Sedunensis [1], vir religiosus dnus frater Albertus, prior de Gordanicis, requisivit virum religiosum dnum priorem S. Petri de Clages collectorem dicte decime a non exemptis in civitate et diocesi Sedunen., et dnum Iacobum de Novilli canonicum Sedunen., gerentem vices in hac parte dni Geraudi quondam decani Sedunen. collectoris dicte decime in civitate et diocesi Sedunen., ut ipse dnus prior de Clages nomine suo, et dictus dnus Iacobus nomine dicti dni decani fideliter redderent computum de receptis per eosdem occasione dicte decime in dicta civitate et diocesi Sedunen., et etiam de expensis factis occasione dicte decime in hoc sexto anno, et summatim de annis preteritis. Qui dictus dnus prior de Clages nomine suo, et dictus dnus Iacobus predicto nomine, expressis nominibus et personis solventium et non solventium dictam decimam, necnon locis que ad ipsam decimam persolvendam tenentur, computaverunt quod ipsi habuerant et receperant in hoc sexto anno occasione dicte decime 163 libr. 14 sol. 6 den. Maurian., et magis 5 sol., quos receperant de quarto anno post redditam rationem. Expenderant autem occasione dicte decime 13 sol. 8 den. Maurian.

In primo autem anno, de quo alias computatum fuerat dicto dno priori de Gordanicis, fuit inventum quod habuerant et receperant occasione decime 162 libr. 19 sol. 7 den. Maurian. Expenderant autem occasione dicte decime 65 sol. Maurian.

In secundo autem anno, de quo alias computum reddiderant dicto dno priori de Gordanicis, fuit inventum quod habuerant et receperant occasione dicte decime 138 libr. 13 sol. Maurian. Expenderant autem occasione dicte decime 3 sol. 4 den. Maurian.

In tertio vero anno, de quo alias computatum fuerat, fuit inventum quod ipsi habuerant et collegerant occasione dicte decime 139 libr. 3 sol. Maurian. Expenderant autem occasione dicte decime 8 sol. 4 den. Maurian.

In quarto autem anno, de quo alias computatum fuerat, fuit inventum quod habuerant et receperant occasione dicte decime 190 libr. 4 sol.

[1] Pierre d'Oron, évêque de Sion, 1273-1287.

10 den. Maurian. Et magis 112 sol. 3 den. Maurian. de hiis que receperant post redditam rationem de annis preteritis. Expenderant autem occasione dicte decime 4 sol. 2. den. Maurian.

In quinto autem anno fuit inventum quod ipsi habuerant et collegerant occasione dicte decime 184 libr. 11 sol. 4 den. Maurian. Expenderant autem occasione dicte decime 6 sol. 8 den. Maurian.

De quibus summis pecunie idem d^{nus} Jacobus, et d^{nus} Petrus de Leucha, canonicus Sedunen., confessi fuerunt se recepisse, habere et tenere in depositum et ex causa depositi a predicto d^{no} priore de Gordanicis 200 libr. Maurian., que recepte fuerant a quibusdam crucesignatis Sedunen. civitatis et dioc., quas ponere, tenere et custodire promiserunt in thesauraria ecclesie Sedunen. ; promiserunt etiam dictam pecuniam fideliter solvere mandato dicti d^{ni} prioris vel sedis apostolice illis crucesignatis a quibus ipsam pecuniam habuerunt, sicut ab eisdem pro rata preteriti temporis receperunt, si contingat ipsos crucesignatos in primo generali passagio transfretare ; quod si non transfretaverint, promiserunt ipsam pecuniam ipsorum non transfretantium ad mandatum sedis apostolice vel dicti d^{ni} prioris sine difficultate quacunque restituere cuicunque restitui mandaverint quandocunque fuerint requisiti, nisi aliud medio tempore per sedem apostolicam vel dictum d^{num} priorem super dicto deposito contingerit (*sic*) ordinari. Et hec omnia sicut superius continentur promiserunt et iuraverunt dicto d^{no} priori stipulanti facere et servare sub obligatione omnium bonorum suorum.

Actum Seduni in hospitio supradicti d^{ni} episcopi. Testes interfuerunt d^{nus} Valterus curatus de Vesbia, d^{nus} P. de Novilla canonicus S. Mauricii Agaunen., d^{nus} P. curatus de Iulliaco, magister Martinus, curatus de Eruens. Et ego Guido de Mediolano publicus auctoritate imperiali notarius, qui predictis interfui et mandato dictorum d^{ni} prioris de Gordanicis et d^{ni} Jacobi hanc cartam scripsi et signavi.

Et nos P., divina miseratione Sedunen. episcopus, in cuius presentia predicta acta fuerunt, sigillum nostrum apponi iussimus huic carte.

(Fol. 227) **Instrumentum rationis decime totius provincie Tarentasien. super exemptis.**

1280, août 23.

Anno Domini 1280, scil. X kal. Septembris. In presentia et testimonio ven^{lis} patris d^{ni} P. Dei gratia episcopi Sedunensis, vir religiosus d^{nus} frater Albertus de Salve, prior de Gordanicis, generalis collector decime ultramarine in provincia Tharantasien. per apostolicam sedem deputatus, requisivit d^{num} P. de Leucha canonicum Sedunen., procuratorem, ut asseritur, d^{ni} Marci decani Sedunen. collectoris dicte decime ab exemptis in provincia Tarantasien. constituti, ipso d^{no} decano in remotis partibus existente, ut ipse d^{nus} P., nomine dicti d^{ni} decani, redderet fideliter computum et rationem de perceptis per eum occasione dicte decime ab exemptis in provincia

Tarantasien., et de expensis factis occasione dicte decime in hoc sexto anno, et etiam summatim de annis preteritis. Qui dictus d^{nus} P. de Leucha, expressis nominibus exemptorum solventium dictam decimam necnon locis exemptis que ad decimam per solvendam tenentur, computavit et confessus fuit quod ipse nomine predicto habuerat et collegerat in hoc sexto anno occasione dicte decime 33 libr. 18 sol. Maurian., et 116 sol. Viennen. Expenderant autem occasione dicte decime 4 sol. Maurian.

In primo autem anno, de quo alias computum reddiderat dicto d^{no} priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipse habuerat et receperat occasione dicte decime 35 libr. 18 sol. 2 den. Maurian. Expenderant autem occasione dicte decime 32 sol. Maurian., videlicet in collectione primi anni.

In secundo autem anno, de quo alias computum reddiderat dicto d^{no} priori de Gordanicis, fuit inventum quod habuerat et receperat occasione dicte decime 41 libr. 2 sol. Maurian.

In tertio autem anno, de quo alias computum reddiderat dicto d^{no} priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipse habuerat et collegerat 35 libr. 7 sol. 3 den. Maurian.

In quarto autem anno, de quo alias computum reddiderat dicto d^{no} priori de Gordanicis, fuit inventum quod ipse habuerat et collegerat occasione dicte decime 39 libr. 12 sol. Maurian. ; et magis 6 libr. 3 sol. 7 den. Maurian. de hiis que receperat de annis preteritis post rationem redditam de eisdem. Expenderant autem occasione dicte decime 2 sol. Maurian.

In quinto autem anno inventum fuit quod ipse habuerat et collegerat occasione dicte decime 32 libr. 14 sol. Maurian. Item 6 libr. 6 sol. Viennen.

De quo computo dictus d^{nus} prior de Gordanicis et dictus d^{nus} P. sibi petierunt fieri duo publica instrumenta.

Actum Seduni in hospicio supradicti d^{ni} episcopi. Testes interfuerunt d^{nus} Valterus curatus (de) Vesbia, d^{nus} P. de Novilla canonicus S. Mauritii Agaunen., d^{nus} P. curatus de Iulliaco, magister Martinus curatus de Eruens.

Et ego Guido de Mediolano, publicus auctoritate imperiali notarius, qui predictis interfui et mandato dictorum d^{ni} prioris de Gordanicis et d^{ni} P. de Leucha hanc cartam scripsi et signavi.

Et nos P. divina miseratione Sedunen. episcopus, in cuius presentia predicta acta fuerunt, sigillum nostrum apponi iussimus huic carte.

Zwingli in Wien.

Von Ferd. Rüegg.

Bis anhin war man fast allgemein der Ansicht, daß Ulrich Zwingli, der bekannte Reformator, nachdem er im Alter von ungefähr 10 Jahren nach Basel gekommen war, hier seit ca. 1494 bei Gregor Bünzli Unterricht genossen und sodann während der Dauer von kaum 2 Jahren bis 1500 in Bern unter der Leitung des Chorherrn und Humanisten Heinrich Wölflin genannt Lupulus sich weiter ausgebildet habe, um dann noch in demselben Jahre die Universität Wien zu besuchen [1].

Eine genaue und persönliche Durchforschung der Wiener Universitätsmatrikel ermöglicht nun, eine neue Mitteilung hierin zu machen [2].

Ulrich Zwingli bezog die Wiener Universität zum ersten Mal nicht im Sommersemester des Jahres 1500, sondern schon im Winter 1498/99, begleitet von einem, wie man wohl annehmen darf, ehemaligen Schulkameraden, Friedrich Heyness aus Basel; vielleicht daß auch Martin Landenberger aus Konstanz als Gefährte zugerechnet werden darf.

Die betreffende Eintragung in der Wiener Universitätsmatrikel vom Wintersemester 1498/99 [3] lautet also:

[1] Vgl. De Huldrichi Zvinglii fortissimi herois ac theologi doctiss. vita et obitu, Oswaldo Myconio autore; in Joannis Oecalampadii et Huldrichi Zwinglii epistolarum libri quatuor (Basileae 1536). Der Einleitung fol. 2. — Heinrich Bullingers Reformationsgeschichte ed. v. J. J. Hottinger und H. H. Vögeli. I. (1838) S. 6/7. Aus diesen schöpften die späteren Biographen und Lobredner. Aus der neueren Literatur erwähnen wir nur Staehelin R., Huldreich Zwingli. I. (Basel 1895). S. 26 ff.

[2] Auch an dieser Stelle sei für die gütigst gewährte Benützung der Original-Matrikel dem Hrn. Universitätsarchivar Dr. Goldmann in Wien herzlicher Dank ausgesprochen.

[3] Das Wintersemester begann am Feste des hl. Kolomann, d. i. am 13. Oktober.

Nacio Austrie

. . . . . .

exclusus. Vdalricus Zwinglii de Glaris 4 g.

Nacio Renensium

. . . . . .

Fridericus Heyness de Basilea 4 g.
Martinus Landenberger de Constancia 29 d. [1].

Fürs erste ist nun zu bemerken, daß obiger Eintrag nicht von Zwinglis Hand selbst herrührt [2], indem die Matrikel vom jeweiligen Rektor oder dessen Stellvertreter geführt wurde; da nun das Wort « exclusus » neben dem Namen Zwingli's auf dem Blattrande eingetragen, von derselben Hand geschrieben ist, wie die Namenseintragung, ist Zwingli somit unter demselben Rektorat ausgeschlossen worden, unter welchem er immatrikuliert wurde.

Es ist ferner der ganze Name Zwingli's mit einer Linie durchgestrichen und es fand hierzu dieselbe Tinte wie beim Worte « exclusus » Verwendung; zu beachten ist, daß die Streichung eines Namens immer vorkommt, wo ein « exclusus » daneben eingetragen ist.

Diese merkwürdige Notiz der Wiener Universitätsmatrikel eröffnet eine Reihe von Fragen.

Vor allem ist es von Wichtigkeit, ob dieser Zwingli mit demjenigen des Jahres 1500 identisch sei. Ein Grund liegt nicht vor, die Jdentität abzuweisen; im Gegenteil, die Übereinstimmung des Namens und das Zusammentreffen mit einem Basler Schüler erhöhen die Wahrscheinlichkeit zur Gewißheit, wenn auch hier nicht wie im Sommer 1500 die Namensform «Zwingling», dafür aber die bessere « Zwinglii » vorkommt [3]; auch in der Ortsangabe « de Glaris » liegt nichts befremdendes, indem es sehr oft vorkam, daß statt dem eigentlichen Heimatsort ein anderer besser bekannter in der Heimatsgegend, ja bisweilen nur die Diözese angegeben wurde.

Eine schwierige Aufgabe ist die Ergründung, warum Zwingli von der Wiener Universität ausgeschlossen wurde.

[1] Matrikel Ms., III. Bd., fol. 107^{b}. — Rektor war für dieses Semester Georg Lantsch de Ellingen theol. baccal.; Dekan der Artistenfakultät war Primus Pernecker.

[2] Wie Staehelin R. behauptet (a. a. O. I. 20).

[3] Die Schreibweise der Namen der Wiener-Matrikel deutet darauf hin, daß sie nach dem Laut, nach dem Gehör eingetragen wurden.

Die Tatsache dieses Ausschlusses war Aschbach, dem Verfasser der Geschichte der Wiener Universität bekannt, denn er verlegt den Beginn von Zwingli's Wienerzeit nicht auf das Jahr 1500, sondern schon 1499; den Ausschluß selbst aber verschweigt Aschbach [1].

Eigentümlicher Weise hielt man nach wie vor, Aschbach außer Acht lassend, am Jahre 1500 fest, und wir finden denn auch nirgends in der beinahe unübersehbaren Literatur über Zwingli die kleinste Notiz, die seinen ersten Wieneraufenthalt und seinen Ausschluß beträfe; wir sind somit auf eigene Nachforschungen angewiesen.

Minderjährigkeit kann nicht der Grund des Ausschlusses sein. Zwingli war damals ungefähr 14 Jahre alt und es war in jenen Zeiten Regel, in diesem Alter die Universität zu beziehen, er wäre überhaupt nicht immatrikuliert worden, wenn er minderjährig gewesen wäre und keinen Eidesstellvertreter gehabt hätte; die Matrikel erzeigt ihn aber als immatrikuliert, und als solcher wurde er ausgeschlossen.

Hören wir, was Kink in seiner Geschichte der Universität Wien [2] über die Ausschließung als solche sagt: es galt « *die Ausschließung aus dem Verbande der Universität als die schwerste aller Strafen.* Mehr als einmal legten Könige und Kardinäle ihre Fürbitte für einen Schüler ein, daß eine so brandmarkende Makel von ihm genommen werde ». « Von körperlichen Strafen, die doch in den Gesetzen jener Zeit oft vorkamen und mit Härte gehandhabt wurden, wird nie eine Erwähnung getan. Indem die Universität sich begnügte, einen Schüler, der solche Strafen verdient hätte, auszuschließen, überlieferte sie ihn der gewöhnlichen Justiz, und die konnte dann gegen ihn nach den ordentlichen Gesetzen verfahren ». « *Deshalb* war es eine so schwere Strafe, wenn die Universität die Hand von ihm abzog ». « Übrigens war nur für wenige Fälle die Strafe von vorhinein bemessen, *in der Regel wurde von Fall zu Fall erkannt* ».

Über Zwingli's ersten Aufenthalt und dessen Ausschluß von der Universität in Wien könnten wir Aufklärung erwarten von seinen ersten Biographen, denn Kenntnis hatten diese ohne Zweifel hievon gehabt. Es ist nun aber auffallend, wie sie mit einem allgemein gehaltenen lobrednerischen Satz über Zwingli's Wienerzeit hinweg zu kommen suchen.

[1] II. Wien 1877. S. 393.

[2] R. Kink, Geschichte der kaiserl. Universität zu Wien I. (Wien 1854). S. 39. ff. — Der Cursivdruck ist von uns.

Mykonius sagt : « Viennam ob id profectus nihil non quod philosophia complectitur et ipse complexus est, et quae prius norat auxit et ornavit decentissime. *Aliquot annis ubi duravit,* revocatus in patriam, ne diutius ab exercitio literarum cessaret Basileam repetiit » [1].

Bei Bullinger finden wir folgenden Bericht : «Zwingli zog uff die schul gen Wyen in Oesterrych, sich in philosophia zu ueben ». « Zu Wyen lert er die artes bald, und ward verruempt fuer andern Studenten hinus. Was auch geschickt mit disputieren, darinn er sich uept. *Ueber ettlich zyt* zog er widerum heruss gen Basel » [2].

Nachrichten über die Studentenzeit Zwingli's fanden wir nur noch in Ulrich Wittwilers, des Abtes von Einsiedeln (1585-1600) Schrift, betitelt : « Kurtzer warhaftiger grundtlicher bericht von dem läben und sterben Mr. Ulrichs Zwingli » [3].

« Als er (Zwingli) den studiis zuo Basel *und andern orten* nachzogen, hat er ueber die mass von unluterkeit gstunken also dass durch sin onzuechtig laeben er vil verfuert onzalberi iungkfrouwen und dienstmaegt verfelt, bschissen und trogen. Item den wirten win und brot onbezahlt abtragen, die leut allenthalben angsetz, wie er dann dem frommen Glareano ongefragt ongnötiget sölliche und andere buobenstuck onverholen anzeigt und sich darin gloriert. Und disse bekantnuss ist beschaechen uff dem waeg als der Zwingly, pfarrer zuo Glarus, dem Glareano von Glarus biss gen Lachen in der Mark daß gleit gaeben ».

Glarean habe sich an solchem geärgert, es habe ihm aber durch Gottes Gnade nichts geschadet [4].

So viel ist sicher, daß Zwingli sich schwer verfehlt und deshalb von der Wiener Universität ausgeschlossen wurde.

Wo hielt er sich nun aber in dem Zeitraum vom Winter 1498/99 bis 1500 auf?

Hierüber mangelt uns jegliche Kunde, welche dies aufhellen würde.

[1] De d. Huldrichi Zvinglii. . . a. a. O., fol. 2.

[2] Bullinger's Reformationsgeschichte, S. 6/7.

[3] Orig. Manuscript im Stiftsarchiv Einsiedeln. Sign. A. E B. 6. —

[4] Auf unsern Wunsch aus dem Original gütigst ausgezogen von H. H. Stiftsarchivar P. Odilo Ringholz, O. S. B. — Vergl. auch, von demselben herausgegeben, Diebold von Geroldseck, verf. von P. Joh. Bapt. Müller O. S. B. in Mitteilungen des historischen Vereins des Kantons Schwyz. 7. Heft. Einsiedeln 1890, S. 46 und da Anm. 5. — Jenes in Anm. 5 daselbst erwähnte Manuscript mit Signatur A. C B 4 ist eine Kopie von A. E B 6 ; ebenfalls gefl. Mitteilung von H. H. P. Odilo Ringholz.

Immerhin läßt sich vermuten, daß Zwingli nicht in Wien geblieben, er scheint heimgekehrt zu sein, um mit neuen Kameraden wieder zu kommen.

Es erfolgte dies im Sommersemester des Jahres 1500, welches begann am Feste des hl. Tiburtius und Valerian, d. i. am 14. April [1].

Zwingli kehrte also als ein ausgewiesener Schüler zurück, und in solchem Falle wurde die Wiederaufnahme nicht ohne weiteres vollzogen.

Es wurde jederzeit gefordert, daß ein solcher Schüler « öffentlich und mit Ausdrücken der Demut seinen Fehler gestehe und widerrufe, wofern er die Wiederaufnahme erwirken wollte. Zu diesem Behufe mußte er sich an einen Magister wenden, welcher bei der Fakultät Fürbitte leistete, daß sie ihn vorlasse, und war dies zugestanden worden, so mußte er an der Türe stehend vor den versammelten Doctoren (manchmal wurden zu diesem Akte auch alle Bachalarien und Schüler zusammenberufen) bekennen und widerrufen und erwarten, ob man ihm Gnade angedeihen lasse. Wurde er dann wieder vorgerufen und reichte ihm der Dekan den Becher Weins, der auf dem Tische stand, so war dies ein Zeichen, daß ihm die Fakultät verziehen habe » [2].

Zwingli hatte sich diesen Bestimmungen ebenfalls zu unterziehen; er fand Gehör und es wurde dann auch sein Name neuerdings in die Matrikel eingetragen und zwar folgendermaßen:

Nacio Rhenensium

. . . . . .

Vdalricus Zwingling de Lichtensteig 29 d. [3].

Als seine Gefährten lernen wir kennen: Johannes Forer aus Lichtensteig, Johannes Calceatoris aus Zürich, Gregorius Luce [4] aus Schaffhausen, Jakob Peringer aus Rheinfelden mit vier Konstanzern [5] und mit Jakob Perlin [6] aus Chur, denen im nächsten Wintersemester neben

[1] Rektor war für dieses Semester Oswald Gabriel Gutrater de Laufen jur lic.; Dekan der Artistenfakultät war Caspar Fridburger; Prokurator der Rheinischen Nation war Mgr. Wilhelm Polymnius.

[2] Kink, a. a. O. 40.

[3] Univ. Matrikel, III. fol. 118[b].

[4] Oder Lare [?]

[5] David Griesser; Jacob Winczer; Jacob Pflueger; Conrad Friburger. — Vergl. auch E. Egli, Analecta reformatoria, I (Zürich 1890), S. 8.

[6] Oder Poclin [?].

mehreren Churern « Sebastianus Silberer de Sto Gallo » und « Arbogastus Strub de Glares [1] » folgten.

Die oben aufgedeckte Notiz über Zwingli's Aufenthalt in Wien anno 1498/99 ist aber noch nach einer weiteren Seite hin von Interesse ; sie ermöglicht uns, Zwinglis Studienlauf genauer festzusetzen.

Nicht erst im Jahre 1500, sondern schon im Winter 1498/99 treffen wir also Zwingli in Wien und annähernd 2 Jahre war Zwingli in Bern Heinrich Wölflins Schüler gewesen vor seiner Wienerzeit. Dies berücksichtigend ergeben sich für Zwinglis Studiengang folgende Daten :

1494 kam Zwingli nach Basel unter Bünzli, er verblieb hier bis 1496, in welchem Jahre er nach Bern sich wandte und Wölflin's Schüler war bis im Herbst 1498, worauf er die Universität Wien zum ersten Male bezog und im gleichen Wintersemester 1498/99 daselbst ausgeschlossen wurde, im Sommersemester 1500 aber auf's neue immatrikuliert wurde und bis 1502 verblieb.

Zwingli besuchte somit in Basel und Bern einen zweijährigen Kursus. Hier hat Zwingli nichts anderes als regelmässige Studien hinter sich und die spätere Legende, es sei Zwingli seinen Lehrern jeweils an Weisheit über den Kopf gewachsen und habe deshalb tüchtigere Lehrer gesucht, darf füglich aufgegeben werden.

1 Vergl. über ihn in Zwinglii Opera, ed. von M. Schuler und J. Schulthess, Zürich 1828-42. VII. 3. 7. 9.

KLEINERE BEITRÄGE — MÉLANGES

Die Arbeiten des Schweizerischen Bundesarchivs.

Der Bericht des Bundesrates über die Geschäftsführung des Departements des Innern, im Jahre 1907, äußert sich über die vom Schweizerischen Bundesarchiv unternommenen oder weitergeführten Arbeiten folgendermaßen :

Auch der diesmalige Jahresbericht kann mit Befriedigung konstatieren, daß die Arbeiten in *Paris* wacker gefördert worden sind. Sie übertrafen der Menge der gemachten Abschriften nach das vorjährige Resultat ganz erheblich, indem circa 2000 Folioseiten mehr geliefert wurden, nämlich 12,534 gegen 10,517. Geschöpft wurde mit etwas verstärktem Personal aus den gleichen Quellen : Archiv des Ministeriums der Auswärtigen Angelegenheiten, Nationalbibliothek, Kriegsarchiv, Museum Condé in Chantilly. Und während für die Zukunft die letztgenannten zwei Depots nur noch nebensächlich in Betracht fallen, indem sie für unsere Zwecke fast gänzlich erschöpft sind, wird das Archiv des Auswärtigen noch für lange Zeit die einzige Hauptbezugsquelle bleiben ; denn auch aus der Nationalbibliothek ist weit das meiste schon entnommen, es reduziert sich die hier verbleibende Aufgabe in der Hauptsache auf Ergänzungen zu der Gesandtschaftskorrespondenz des Marquis Brülart de Puysieux (1698–1708). Zurzeit stehen die Arbeiten in dem auswärtigen Archiv, soweit es den fonds Suisse betrifft, im Jahr 1745, und soweit es den fonds Genève angeht, im Jahr 1719. Aber auch noch andere Archivabteilungen wurden zur Hand genommen und mehr oder weniger gefördert, so namentlich die das Bistum Basel betreffenden Aktenbestände.

Die Redaktionsarbeit für den 4. Band der Histoire diplomatique etc., deren 3. Band im Jahre 1906 erschien, ist neben den übrigen Aufgaben des Leiters der Pariser Unternehmung, Hrn. Dr. Rott, nach Möglichkeit gefördert worden ; zum Druck wird das erst dann fertige Manuscript im nächsten Jahre gelangen.

Über die historischen Arbeiten in *Italien* lautet der Bericht des Direktors derselben, Hrn. Dr. Wirz, wie folgt :

Im Staatsarchiv *Mailand* wurden der Carteggio diplomatico, die Familienakten, sowie diejenigen der Tresorerie und der Sanitätsbehörden und die 4 Serien Trattati zu Ende geführt. Letztere ergaben noch 212 Nummern als Rest der im ganzen circa 1050 Briefe nebst vielen Beilagen umfassenden Korrespondenz der Gesandten Casati, 500 aus der Korrespondenz der Agenten Buol und Stephan Salis, sowie des Reichskanzlers Kaunitz. Es wurden ferner kopiert 94 Briefe von Tagsatzungen und Regierungen,

130 von geistlichen und weltlichen Personen in der Schweiz, 175 Briefe nebst vielen Beilagen von Bischöfen in Como, 40 von Joh. Moresin, 300 von Verschiedenen, darunter die Hälfte aus dem 15. Jahrhundert, 116 Stipendiatenlisten, 106 Mandate, 248 Akten über diplomatische Verhandlungen betreffend Graubünden und Tessin, 384 über den Vertrag von Varese, 150 Varia.

Die mit Unterstützung des Hrn. Bibliothekar Motta vorgenommene Durchsicht der Bibliothek und des Archives der Familie Trivulzi in Mailand ergab eine größere Anzahl von brauchbaren Stücken aus dem 16. und 17. Jahrhundert.

Im Staatsarchiv *Venedig*, wo die Gegenbriefe an die Gesandten in der Schweiz und die Verhandlungen des Senats nachzuholen waren, wurden die Recherchen vom letzten Jahre fortgesetzt und ca. die Hälfte der notierten Stücke kopiert.

In *Rom* wurde in der Biblioteca Vaticana mit der Durchsicht des Generalkatalogs der Barberini-Bibliothek weitergefahren und eine größere Anzahl der notierten Codices auf schweizerische Akten geprüft. Im vatikanischen Archiv wurde eine Reihe von Registerbänden durchgegangen, ebenso als Stichproben einige von der in neuester Zeit aus dem Lateran herübergebrachten Serie der Brevia Laterani. Aus ersteren wurde eine Anzahl Bullen kopiert.

Im Staatsarchiv in *Genua*, das im Berichtsjahr ebenfalls besucht wurde, ergaben die Recherchen in den daselbst zahlreich erhaltenen Briefregistern des 15. Jahrhunderts ein durchaus negatives Resultat, hingegen konnten ca. 140 Briefe aus dem 16.–18. Jahrhundert kopiert werden.

In *Mantua*, wo man schon 1891 einzelne Stücke über Schinner geholt hatte, ergab eine vollständige Durchsicht des nunmehr mit dem Staatsarchiv verbundenen Archivio Gonzaga einen reichen Gewinn, teils über die Mailänder Feldzüge, teils für die spätere Zeit bis hinunter auf die 2. Hälfte des 17. Jahrhunderts. Alles konnte vor Schluß des Jahres noch kopiert werden.

Über die der werktätigen Leitung des Herrn Ministers Dr. Carlin unterstellte Unternehmung in *London* kann berichtet werden, daß sie in befriedigender Weise gefördert worden ist. Das Jahresergebnis an Abschriften wurde in 12 Sendungen an das Bundesarchiv eingeliefert: aus den Manuscriptensammlungen des britischen Museums historische Aktenstücke aus der Zeit von 1652–1705 und aus dem Archiv des Auswärtigen Amtes die Korrespondenz des Gesandten Morier aus den Jahren 1840–1845. Damit ist der Abschluß des Londoner Unternehmens in die Nähe gerückt und es ist nicht unmöglich, daß er schon in Jahresfrist erfolgen kann. Die uns seinerzeit mit so großer Liberalität gewährte Erlaubnis zur Benutzung des diplomatischen Korrespondenzmaterials reicht nicht über das Jahr 1850 hinaus und die jetzt noch restierenden fünf Jahre dürften kaum mehr als ein Jahr zur Abschriftnahme erheischen und im britischen Museum kann auch nicht mehr viel im Rückstande sein; andere Depots kommen nicht in Frage.

In Fortsetzung der im letzten Jahresberichte erwähnten Arbeiten im *Staatsarchive* wurde die Einordnung der vorhandenen Akten aus der Amts-

periodeXVII. (1897–1899) weitergeführt und daneben auch die sukzessiv erfolgten größeren und kleineren Aktennachlieferungen einzelner Verwaltungen an die Hand genommen. Nach gänzlicher Beendigung dieser Arbeiten wird die Hauptaufgabe des Archivariats in der Zurichtung und Aufstellung der bis dahin noch nicht behandelten, umfangreichen Papiere bestehen, welche in den letzten Jahren von schweizerischen Gesandtschaften und Konsulaten zur Entlastung ihrer Kanzleien an das Bundesarchiv abgeliefert worden sind ; so hat gerade am Schlusse des Berichtsjahres die Pariser Gesandtschaft in 11 Kisten neuerdings ein großes Material an ältern und neuern Archivalien eingeliefert.

Découverte d'un cimetière burgonde.

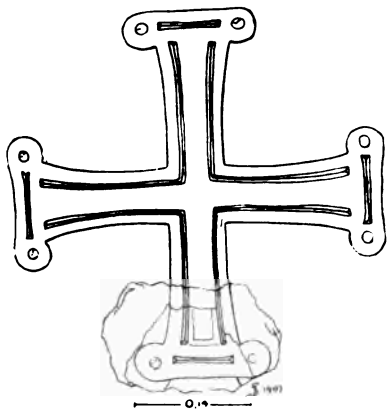
Entre Villaz-Saint-Pierre et Romont, au-dessous du village de Lussy, à gauche de la route cantonale, on a découvert un cimetière des temps barbares. Nous nous contentons de mentionner ici le fait : quand les fouilles seront terminées, nous rendrons compte dans un travail spécial, des principales trouvailles, et nous indiquerons aussi les conclusions qui paraissent en dériver pour l'histoire de nos régions durant le haut moyen âge.

Nous avons assisté à l'ouverture d'une trentaine de tombes : plusieurs ne contenaient guère que des ossements ; mais quelques-unes ont fourni des objets vraiment remarquables : deux fibules plaquées d'or et garnies de verroteries ; — plusieurs plaques de ceinturon et notamment deux en bronze, représentant l'une le quadrupède (griffon ?) buvant dans un vase, et l'autre la croix invoquée par deux formes humaines qui paraissent vouloir se protéger contre des monstres ; — deux grands couteaux (scramasax), dont l'un avec de très intéressants débris de fourreau en bois garni de têtes de clous en cuivre ; — un bracelet en grains de pâte céramique ; — plusieurs trousses ; — les débris d'une bourse en cuir ; — enfin de menus objets, dont un certain nombre seront difficilement identifiés.

Jusqu'à présent, ce cimetière paraît analogue à beaucoup d'autres du haut moyen-âge. Les tombes sont en terre libre, sans cercueil, même généralement sans empierrement protecteur, à une profondeur qui varie entre 30 centimètres et un peu plus d'un mètre. Les squelettes sont orientés vers l'est, sauf deux exceptions. Les objets figurent soit sur la partie du corps où ils se trouvaient du vivant de leur propriétaire, soit en paquet, à droite, un peu au-dessus du crâne. Une petite fibule rappelle l'art gallo-romain ; mais toutes les autres pièces — dont deux manifestement chrétiennes — sont barbares, plus exactement burgondes, avec, par ci par là, un peu d'influence franque. On peut jusqu'à nouvel ordre rapporter la plupart des objets découverts aux VIme et VIIme siècles. *M. B.*

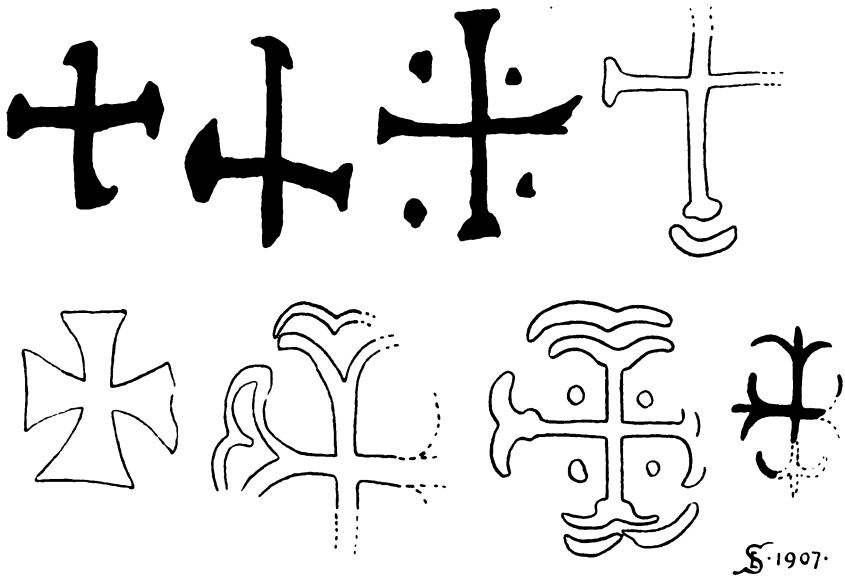
Frühmittelalterliche Kreuzformen.

Bei den Ausgrabungen in Disentis haben sich zahlreiche Bruchstücke von Wandstuccatur gefunden, welche deutlich erkennbare Kreuze von christlich-symbolischer Bedeutung darstellen.



Ein Fragment stammt von einem großen, monumentalen Kreuz, das sich in Relief von der Wand abhob. Es war lachsfarben bemalt und der innere Teil der Schenkel mit dunkelroter Farbe konturiert. Die Kreuzenden waren seitwärts jeweilen mit einem scheiben- oder ringartigen Ansatz versehen ; derselbe ist nichts anderes als die Reminiszenz an jene Spiralen, welche die Enden der frühmittelalterlichen Kreuze zu zieren pflegen und die sich erklären aus dem Stoff der primitiven Kreuze, dem Metall. Eiserne oder bronzene Beschläge in Kreuzformen mit spiraligen Ansätzen waren im Früh- und Hochmittelalter allgemein verbreitet ; die langobardische Steinplastik ahmt sie nach und die Schildmalereien des XII., XIII. und XIV. Jahrhunderts bieten uns ungezählte Reproduktionen dieser Form.

Von dem Disentiser Stuccokreuz ist ein größeres Fragment von 0,22 Meter Breite auf uns gekommen ; es enthält das untere Kreuzende in einer Breite von 0.14 Meter. An den Spiralansätzen sind halbkugelige Löcher, an den Schmalenden Kehlen von dreieckigem Durchschnitt angebracht. Analoge Kehlen folgen den Langseiten der Schenkel. Unsere Skizze zeigt das gefundene Fragment und die Rekonstitution des Gesamtkreuzes. Eine Art von Kreuzfuß in Form einer gelb bemalten in Relief hervortretenden Stütze, zeigt sich unter dem untern Schenkel. Über die ursprüngliche Stelle dieses Symbols können nur Vermutungen gewagt werden, da das Fragment und die kleinern Bruchstücke zerstreut im Schutt gefunden worden sind und jedenfalls nicht unterhalb der Mauerstelle, die sie einst schmückten, lagen. Am ehesten war das Kreuz in der Mitte, also in der Mittelapsis und maß einst ohne Fußgestell mindestens 70 Centimeter in der Höhe.



Die übrigen Kreuzeszeichen sind nicht in Relief gebildet, sondern nur aufgemalt; sie sind in verschiedenen Farben und Formen auf Gewandteilen von menschlichen Figuren aufgetragen. Unser Bild gibt Facsimilia der besterhaltenen Kreuze in halber Naturgröße. Nr. 1, in schwarzer Farbe, besteht nur aus zwei fast gleich langen hastae, die mit rohen Füßchen, ähnlich wie bei den rohesten Disentiser Inschriftbuchstaben, versehen sind, Nr. 2, schwarz, zeigt ein ähnliches Kreuz, mit längerem Hauptschenkel. Nr. 3, schwarz, entspricht Nr. 1, ist aber mit 4 schwarzen Tupfen umwinkelt. Bei Nr. 4, orangefarben, sehen wir noch einen halbrunden Strich unter dem einen längeren Kreuzende.

Einen neuen Typ des Kreuzes bietet Nr. 5, rot gemalt. Das ist eine ungefähr gleichschenklige Form, die ungefähr entsprechend in Ordenskreuzen der neuern Zeit wiederkehrt. Alemannische Gürtelschnallen aus Rubigen in Bern und langobardische Bleche aus Castel Trosino in Rom (Nationalmuseum [1]) zeigen schon solche Kreuze, mit breiten und gegen das Ende sich erweiternden Schenkeln.

Nr. 6—8 sind Komplikationen der Linien-oder Strichkreuze Nr. 1—4; bei Nr. 6, rot, spalten sich die Kreuzschenkel und haben gewissermaßen hohle Enden. Nr. 7, rot, scheint derselbe Typ, aber umwinkelt von vier roten Tupfen zu sein. Bei Nr. 8, schwarz, endlich, spalten sich die Schenkel jeweilen in drei Enden, es liegt der Prototyp der Lilienenden, der im Mittelalter so verbreitet war, vor.

Wie sich die aufgefundenen Kreuzeszeichen auf die verschiedenen

[1] Venturi, Storia dell' Arte italiana II fig. 30.

Ausstattungen der Disentiser Kirchen verteilen, ist nicht mehr zu sagen; und ob die einzelnen Formen im VII., VIII. oder IX. Jahrhundert entstanden sind, dürfte schwer auszumachen sein [1]. *E. A. Stückelberg.*

Fenster- und Wappenschenkungen des Stiftes Rheinau nach Wettingen.

Abt Januarius Frey notiert am 10. Dezember 1806 im Diarium des Klosters Rheinau folgendes:

Mir kame dieser Tagen ein Nota in die Hand. Anno 1623 liese *Eberhard III von Bernhausen*, 51ter Abt zu Rheinau, auf den Montag nach dem Sonntag Judica dem Gottshaus zu Wettingen zwei 19 Zoll breite und 18 französische Zoll höche, auf Glas gemalte, sehr schöne Fenster-Schild machen. Auf dem ersten Schild ist der Hl. Eberhard, der hl. Fintan in schwarzem Habit, mit der Taube auf der Achseln und das Bernhausische Wappen nebst dem Schild des Gotteshaus zu sehen.

In dem zweiten Schild ist die allerseligste Jungfrau mit ihrem Kinde, dem die 3 Weisen ihre Gaben darbringen. Die Inschrift geht durch beide Schild und lautet also: Eberhard, Abt des würdigen Gottshaus Rheinau. Die Glasscheiben ist noch jetzt zu sehen 1806, kostete 32 fl., welches Geld der Abt zu Rheinau für den Hrn. Christoph Brandenberg von Zug, der seit viele Jahr zu Wettingen gewesener Glasmaler, überschickt [2].

Auch Abt *Michael Herster*, 47ter Abt, überschickte dem Abt Eichorn Petrus ein Glasscheiben von gleicher Größe anno 1560. In dem Schild ist der hl. Benedikt, der hl. Fintan, das Klosterwappen und des Abts mit drei gelben Pfeiler [3].

Im Diarium des nämlichen Klosters lesen wir unter dem Datum des 24. Januar 1807: Heut komen mir Bilder von Wettingen in die Hand:

a) Das Wappen von *Christoph I Silbereysen*, Abt von Wettingen. Es schenkte ihm solches P. Joann Jacob Schwizer, dictus Küeffer, Helv. Badensis, administrator Abbatis Rhenov. 1564 [4].

b) Item ein Wappen eidem *Christophoro I* von Brandolf à Flekenstein, Lucern. p. t. Prior Renaug. 10. Jan. 1590. hic obiit 28.ten Jan.

[1] Die meisten unserer Kreuzformen finden sich auf merovingischen Münzen genau gleich; vgl. z. B. den Mitte des VIII. Jahrhunderts vergrabenen Schatz von Bais, veröffentlicht von M. Prou in der Revue Numismatique 1906-1907. Planches VII—XVI.

[2] Vgl. Schweiz. Künstlerlexikon Bd. I, 198.

[3] Petrus Eichhorn, Dekan im Kloster St. Gallen und 1550-1563 Abt von Wettingen.

[4] Schwytzer war 1561-1563 Subprior in Wettingen und wurde dann von den katholischen Orten dem Kloster Rheinau als Administrator vorgesetzt. Er starb 1566.

c) Item ein Wappen von *Caspar Bodmer*, Landschreiber in Baden, 1578. In diesem Jahr wurde das Kloster Paradys wieder hergestellt, da selbes 30 bis 40 Jahre die Schaffhauser besessen. Von den Cantonen wurde zum Administrator bestellt Johann von Wellenberg, Beamter in Rheinau, und H. Hauptmann Heinrich Bodmer, Landschreiber. Das Kloster wurde den Conventualen der Franziscaner, und den Klosterfrauen in Villingen übergeben. Es ist noch heute ein Franziskaner Beichtvater P. Illuminat Läuble, hingegen zum Aussterben decretiert.

Die erste Abtissin post reformationem war Anna Gutjahr von Offtringen, zu Waldshut geboren, eine Niessen von P. Joann Udalric Gutjahr, Profess in Wettingen [1].

d) Ein Wappen von *Tiethelm Am Berg*, Schultheiß zu Baden von Fr. Rupertus Keller Helv. Badens. prof. in Rheinau, 1684, 28. Mai.

e) Ein Wappen von *Hans Wernher Gebhart* von Basel, von Fr. Martin Gsell, Helv. Bad., prof. Rhenaug. 11ten Nov. 1614 sub Eberhardo III a Bernhausen.

f. Ein Wappen von *Friderich Hessi*, Landvogt zu Baden, von Fr. Gabriel Hessi, prof. Rhenaug. 1612, 1. April [2].

g. Ein Wappen von *Grebel*, geschenkt von Fr. Bened. Öderlin, Helv. Bad., prof. Rhenov. 1610, 25ten Nov.

h) Ein Wappen von *Jacob Keller*, Helv. Bad., prof. Rhenaug. 1605, 24. Feb. quod donavit Christophoro Abb. I. Wettingensi.

i) Ein Wappen von *Ulrich Schnorf*, verehrt von Michael a Wellenberg, Schreiber.

k) *Melchior* und *Heinrich Silbereysen*, fratres Abb. I Christophori, 25. Juli 1578.

l) *Paulus Schuffolphüel* (Schauffenbühl.)

Aus diesem will P. Coelestin Heimgartner von Wettingen [† 1826] beweisen, wie Rheinau und Wettingen immer miteinander verbunden waren.

E. Wymann.

Zur Geschichte des St. Albanklosters in Basel.

1513–25.

Von Alb. Büchi.

Das nachstehende Dokument gewährt uns einen recht interessanten Einblick in den sittlich-religiösen Stand eines vornehmen Baslerklosters. Die recht unerfreulichen Verhältnisse, die eine große Zügellosigkeit und Unordnung, auch arge Verwilderung aufweisen, machen es verständlich, daß

[1] Vgl. diese Zeitschrift 1907 S. 250 ff. P. Gutjahr war 1550 gestorben.

[2] Es scheint Fridolin Hässi gemeint zu sein, der 1565 und 1571 Landvogt zu Baden war.

dieses Kloster den Kämpfen der Reformation widerstandslos zum Opfer fiel. Schon in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts war es mit der Klosterzucht der Cluniazenser zu Basel nicht zum besten bestellt, wie es uns der Chronist Knebel überliefert [1]. St. Alban gehörte zu jenen Stiften, wo zuerst lutherische Prädikanten eingesetzt wurden (1525) [2], so daß schon 1526 fast sämtliche Conventualen die Neuerung angenommen hatten [3].

Der Prior, der in diesem Aktenstücke beschuldigt wird, dürfte Petrus de Rossetis sein, der 1505 und 1512 als solcher vorkommt [4], und identisch sein mit einem gewissen Magister Petrus, der zur Neuerung übergetreten war und als Pfarrer zu St. Alban im Jahre 1524 einen skandalösen Prozeß hatte. Laut Aufzeichnungen eines Basler Karthäusers [5] hatte dieser mag. Petrus, Pfarrer zu St. Alban, ein Verhältnis mit der jungen Frau eines alten Bürgers von Basel und wollte diesen letztern veranlassen, in die Scheidung von seiner Frau einzuwilligen, um sie hernach selber heiraten zu können. Als sich dieser aber dem widersetzte, drohte ihm der Pfarrer mit Enthüllung gewisser Vergehungen, die er ihm früher, als er noch katholischer Geistlicher gewesen, unter dem Siegel des Beichtgeheimnisses anvertraut hatte. Auf diese Drohung willigte er schließlich in die Trennung ein. Allein durch einen Notar wurde die Sache hernach ruchbar, der fehlbare Pfarrer vom Rate ins Gefängnis geworfen und auf die Folter gestreckt, um ihm ein Geständnis abzunötigen. Hernach wurde er mit Ruten gezüchtigt und aus Stadt und Land verwiesen. Dabei machte er unter anderm das merkwürdige Bekenntnis, « daß er ganz und gar kein conscienz gehabt als lang er im lutherischen wesen wer gewesen, bat ouch den Rat, das er sich hutet vor der lutherischen sect, dann sie hetten kein gotsforcht noch conscientien. »

(St.-A. Basel, Abschiede D 1. S. 156.)

Sieben Conventuale von St. Alban an den Rat von Basel.

Basel, 9. Aug. 1513.

— Vergangener tagen haben wir ire etlich mangel und beswerden, so in unserm gotzhus furfallen, und durch unsern prior und einen vermeinten sinen coadjutoren zů smach und schand unser religion und zů schaden und

[1] Z. J. 1475: Eodem tempore fuerunt in Basilea perversissimi monachi Cluniacenses ad Sanctum Albanum, qui excommunicati et suspensi auctoritate apostolica et ecclesia interdicta ad instanciam dominarum priorisse et conventus monasterii in Clingenthal pro re arbitrata et judicata et denunciati publice non animadvertentes nihilominus celebraverunt et divina officia publice peregerunt magnum errorem committentes et facientes a laycis philipendi censuram ecclesiasticam. Basler Chroniken II. Bd. S. 326.

[2] Aufzeichnung eines Basler-Karthäusers in Basler Chron. I. 440.

[3] Nam apud Sanctum Albanum vix unus aut alter superstes relictus erat. Carpentarius. Basl. Chroniken I 409.

[4] Von Mülinen, Helvetia sacra I. 129.

[5] Basler Chroniken I. 445.

verderben unsers gotzhuses furgenomen wurt, endeckt und uwer s. w. um rat und hilf angesonnen. Hat uns uwer s.w. ein fruntlich schrift an unsere obern gen *Cluniax* [1] geben und dieselben unser vätere gebetten, jemants us inen harus zu senden, in den dingen ze handlen und sollich furnemen abzestellen. Und wiewol sich die vätere zu *Cluniax* in iren schriften, uch darumb zugesant, sollichs zu thun erbotten, haben wir iro erwelten, und so si nit komen und aber die ding je lenger je beser wellen, mogen wir uns nit enthalton, uwer s. w. mit weinenden augen und cleglichem gemüt ze clagen, das man mit dem wurdigen gotzhus und uns witer, dann vor nie bescheen ist, furnimbt.

Sit Ostern har ist unser gotzhus on franzosisch gest nie gewesen. Die haben vertan habern, win, korn und in hünern, visch, fleisch und andern spisen ein merklich gelt verzert dermassen, daz kein win im keller, kein korn im kasten und in des gotzhus gemeinen seckeln wenig gelt funden. Uns wurt ouch zu ziten der notdurft, geswigen zwuschen den malen, win und brot und oft und vil an spis unser notdurft versagt. Wir haben auch zum dickern mal messwin in der vorstatt müssen samblen, das man uns us unsers gotzhus keller den ze geben versagt hat.

Aber der prior [2] und sin coadjutor, desglichen die knecht schamen sich nit, uberflussig wider unsers ordens regel ze gleben, visch und fleisch, gesotten und gepraten, hüner und vogel ze essen, ufzetragen, ze prassen, ze fullen und in irn camern ze setzen und zuzetringken. Und so wir sollichs strafen wellen, lasst uns der prior personlich sagen, das er und der doctor des gotzhuses gůt in einem das verthůn und damit nach dem gefallen leben und uns darumb nit ansehen wollen, und hat uns verpoten, nit in die kuchen noch ire gemach ze komen noch nutzit esshaftigs us der kuchen ze nemen, oder aber sin knecht uns zu tod slahen, das man uns mit mistberen hinweg tragen muß. Das hab er sinen knechten bevolhen, darnach sollen wir uns wussen ze richten, hat er uns offenlich gesagt uf daz, so mit willen die knecht mit uns tragen lang tegen im gotzhus, uber uns vordern und heischen uns fur daz thor, so wollen si mit uns slahen, und wann si unser einen zu tod slahen, danenthin us dem land loufen.

Der prior hat ouch den, so hut, Sant Lorentzentag, das fronambt gesungen hat, under dem evangelio heißen im ambt stilstan und wild uber us gepëret und das můtwillig getan on alle schuld des celebranten vor allem volk zů smach und schand der heiligen christenlichen kilchen, zů großer uner dis hutigen hochzitlichen fests, dem gemeinen volk zů ergernuss und zů schaden den christgloibigen selen, die von den gotlichen embten gespiset und getrost werden.

Harumb, gnedigen lieb H.H. ist an uwer s. w. unser demůtig pitt umb gotz willen begerende, uns in uwer schutz und schirm ze nemen, damit wir lips und lebens vor dem prior, seinem coadjutor und irn knechten gesichert und getrost werden. Wellen ouch zů nachgenden můssigen ziten in

[1] St. Alban war ein Cluniazenserstift.
[2] Petrus de Rossetis?

den ubrigen uwern beswerden handlen, damit die abgestelt und gebessert ; dann solten die nit furkomen werden und abgestelt, wurde der convent zerstrowt, der gotzdienst gemindert und verlassen und das gotzhus zû abfal gewisen, darvon dann nit allein uns sonders ouch uch und den uwern, die uns in unser pfarrlich regierung bevolhen sind, merkliche beswerd entstûnde. Dieselben zu verkomen ir wol mechtig sind, wellen harin nach unserm vertruwen handlen und das best werben. Daran beschicht on zwifel got dem almechtigen, siner wurdigen mûter und den lieben patronen unsers gotzhus gross gefallen und uns sollich nutzparlich fruntschaft, das wir die gegen got dem allmechtigen mit unserm andechtigen gepät und in der zit mit unsern armen diensten beschulden und verdienen wollen.

Datum, Sant Laurenzientag, anno etc. XIII.

U. S. w. undertenigen caplanen

Johannes DURANDI
Philbertus MOLLITORIS
Johannes GIRARDI
Martinus MOLLITORIS
Ludowicus GIER
Wilhelmus SYRONIS
Trütwinus VECH
conventuales monasterii *Sancti Albani.*

Une lettre de Jean d'Arenthon, évêque de Genève.

L'original de cette lettre me fut donné par feu Mgr Saroglia, alors vicaire général d'Ivrée (Piémont), qui l'avait depuis longtemps dans sa bibliothèque sans qu'il se rappelât comment il en était devenu possesseur. Le nom du destinataire est inconnu : c'était probablement un membre du haut clergé d'Ivrée. *M. B.*

MONSIEUR,

Quoique vous ne vouliez pas que je vous baille du Monseigneur, rien ne peut m'empêcher de vous renouveller à l'entrée de cette année les assurances d'un respectueux et réel atachement, comme je le fais de tout mon cœur par ces lignes. Monsieur le chanoine votre frère est en parfaite santé. Je vous aurai un surcroît d'obligation si vous pouvez ménager les afaires de mes commanderies en sorte que les revenus n'en soient point détournéz au préjudice de mon pauvre séminaire où nous élevons encore cette année environ 40 pauvres ecclésiastiques, non obstant les misères incroyables de cette province. Vous aurez seu que Monsieur de Châteauneuf a été pourvu de la même charge de président dont son Altesse Royale avait

eu la bonté de pourvoir mon neveu, qui dit que c'est en considération des services que Monsieur son frère rend à la Porte, qui dit que c'est parce que mon neveu n'a voulu faire aucune poursuite par lui-même, ni par écrit, ni de vive voix ; et les autres disent que c'est en efet parce que Monsieur de Châteauneuf l'a mieux mérité par ses services. Vous ne serez pas moins surpris d'aprendre que Monsieur l'Abé de Chézery qui vous rendra ce billet a receu depuis peu un ordre de la Cour de France de passer promptement en Piémont. C'est un seigneur digne de votre estime et de votre amour ; mais il n'est pas un homme vertueux dans le monde dont la destinée soit plus digne de votre compassion. Quelque silence que les conjonctures vous fassent garder, rien ne peut m'empêcher de vous témoigner de tems en tems combien j'ai l'avantage d'estre dans le cœur adorable de Notre-Seigneur.

Monsieur,

Annessi, le 13 janvier 1692,

Votre très obéissant, très humble et très dévoué serviteur et confrère,

J. A., *évesque de Genève.*

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Gerhard Kallen, Die oberschwäbischen Pfründen des Bistums Konstanz und ihre Besetzung. Stuttgart, Enke 1907 (Kirchenrechtliche Abhandlungen, herausgegeben von Stutz, Heft 45 und 46).

Für die deutsche Geschichtswissenschaft steht die *Reformation* immer im Mittelpunkt des Interesses. Darum setzt deutsche Wissenschaft immer wieder hier an, um forschend und betrachtend hier einzudringen und neue Ergebnisse herauszuholen, um die Reformation, das größte Ereignis der deutschen Kulturwelt, dem Verständnis näher zu bringen und es nach seiner innern Seite immer besser zu kennen. Eine der am nächsten liegenden Fragen, die sich dem Forscher der Reformationsgeschichte aufdrängt, ist die nach dem Zustand der Seelsorge am Ausgang des 15. Jahrhunderts. Die Frage erfordert dann anderseits eine Untersuchung über alle mit der Seelsorge zusammenhängenden Verhältnisse, also vor allem über das spätmittelalterliche Pfründewesen. Da eröffnet sich der Ausblick in die weitesten Gebiete des damaligen Kulturlebens, des religiösen sowohl wie des wirtschaftlichen: wir lernen die verschiedenen Arten von Pfründen kennen und deren mannigfaltige Besetzungsarten. Wir sehen, zu unserem oft großen Erstaunen, wie viele Faktoren sich dabei bemerkbar machten, wie das an und für sich dem rein religiösen Gebiet angehörende Beneficium mit zahllosen Verhältnissen völlig weltlicher Art in Verbindung gesetzt wurde, so daß diese letzteren nahezu die Oberhand gewannen. Mitten in diese, meist außerordentlich verwickelten Verhältnisse führt die Untersuchung eines jungen Gelehrten hinein, der damit für die Kenntnis der Reformationsgeschichte einen, wie es uns scheint, äußerst wertvollen Beitrag leistet.

Der Verfasser hat also eine Diözese herausgegriffen als Objekt seiner Forschung, deren religiöser Zustand unser Interesse in hohem Maß herausfordert, wenn er sich dabei auch auf Oberschwaben beschränkt. Mit wahrem Bienenfleiß gibt der Verfasser zuerst ein erschöpfendes Bild aller Pfründen im ganzen angegebenen Bistumsanteil und bemüht sich, Klarheit zu schaffen über die verschiedenen Bezeichnungen des Seelsorgers als Rector ecclesiae, plebanus, Viceplebanus, incuratus, induciatus. Erst vom 14. Jahrhundert an wird plebanus ausschließlich der Titel des residierenden Pfarrers oder des Stellvertreters des nicht residierenden. Die merkwürdige Bezeichnung plebanus induciatus bezieht sich entweder auf einen Geistlichen, der aus canonischen Gründen nicht am Orte seiner Pfründe zu residieren verpflichtet war, oder auf den ihn vertretenden Vicarius. Deshalb bestimmen auch die Statuten des Vierwaldstätterkapitels von 1412, daß ins Kapitel nur die rectores ecclesiarum und die vicarii perpetui aufgenommen werden können.

Der Titel incuratus bedeutet soviel als Seelsorger schlechthin, und auch ihnen ist die Aufnahme ins Kapitel zugestanden. Aber immerhin bleibt so — gerade in der Innerschweiz — der Verband eines Kapitels ein ziemlich beschränkter; es ist möglich, daß gerade aus diesem Zustand die verhältnismäßige Praeponderanz des Pfarrers über die andern Geistlichen in der Pfarrei hervorgegangen ist.

Nachdem der Verfasser so den äußern Bestand der Pfründen in Oberschwaben festgestellt hat, weist er nun die Veränderungen nach, die bis zum Jahr 1508 erfolgt sind. Die Zahl der 1275 in Oberschwaben vorhandenen Pfarreien beträgt 443, um 1500 sind hier 468 Pfarreien. Seit 1275 gingen mehr als 9 % der Pfarreien ein; neu hinzu kamen 14,9 %. Die mittlere Größe einer Pfarrei im 15. Jahrhundert umfaßte etwa 20–40 domicilia. Allein manche Pfarrsprengel waren um 1500 immer noch zu groß, so daß die Interessen der Seelsorge kaum in genügendem Maße wahrgenommen werden konnten. Ein besonders stark entwickeltes Mißverhältnis bestand aber in Bezug auf die Pfründen. 29 Stadtpfarreien hatten am Ausgang des Mittelalters im ganzen 405 Kaplaneipfründen, während nur mehr 255 auf die übrigen Pfarreien Oberschwabens kamen. 61,3 % der Pfründen befanden sich in Städten; hier waren also vielmehr Beneficien, als für die Seelsorge notwendig, ja vielfach überhaupt verwendbar waren. Auf dem Lande aber herrschte gleichzeitig selbst Priestermangel, indem dort die Mittel zum Unterhalte eines Seelsorgers oder Mitarbeiters des Pfarrers nicht aufgebracht werden konnten oder wollten. —

Das sind die Ergebnisse, zu denen d. V. gelangt, indem er Kapitel für Kapitel des oberschwäbischen Bistumsanteils auf seine Pfründenzahl hin untersucht. Ebenso wichtig wie das letztere ist für Seelsorge und kirchliches Leben auch die Besetzungsart der Pfründen. Das kirchliche Recht hatte dieselbe der äußern Form nach durch Alexander III. festgestellt. Aber das System, gegen das dieser Papst kämpfte, trat in anderer Gestalt wieder auf. Auf Grund des Patronats beanspruchte die einzelne Privatperson wieder alle möglichen Rechte, so daß es factisch so ziemlich auf den alten Zustand wie vor der Gesetzgebung Alexanders III. herauskam.

Vom 13. bis zum 15. Jahrhundert finden im Patronatsbesitz bedeutendere Verschiebungen statt. Einmal verliert der niedere Adel den größten Teil seiner Patronate, während die städtischen Geschlechter ihren Besitz an solchen vermehrten. Dabei zeigt sich aber in den Städten die merkwürdige Erscheinung, daß die Stadtbehörden, wie einzelne städtische Anstalten (besonders Spitäler) den Patronat geradezu zur vollständigen Incorporation erweitern, was ursprünglich nur kirchlichen Gesellschaftsverbänden (Klöstern und Stiften) und Ämtern (Dignitäten) möglich war. Als Ergebnis der Entwicklung stellt sich am Anfang des 16. Jahrhunderts folgendes Bild dar: Vorerst verliert das Reich seine Kirchen gänzlich, nur einige wenige Familien des hohen Adels wissen ihre Pfarreien zu halten, der niedere Adel verliert seine Patronate, die Städte erlangen viele neue. Der Erfolg der Klöster ist in dieser Beziehung nach den Orden verschieden. Die Benediktinerklöster wissen ihre Kirchensätze zu erhalten und in mäßigem Umfang noch zu vermehren.

Die Prämonstratenser bringen eine besonders große Zahl von Patronaten in ihre Gewalt, da sie nach ihren Regeln zur Seelsorge verpflichtet sind. Das gleiche, aber immerhin in weit bescheiderem Maße, ist auch bei den Zisterziensern zu beobachten. Als Patronate für einzelne, wenn auch nicht sehr viele Kirchen kamen ferner in Betracht die Bettler- und Ritterorden, wie auch die Collegiat- und Domstifte, ja selbst in ganz seltenen Fällen Bruderschaften. Faßt man alle diese Rechte dritter Personen auf die Besetzung der Pfründen, deren Verwaltung, Besorgung und Nutzung zusammen, so ergibt sich ein durchaus feststehendes wissenschaftliches Resultat :

Am Ausgang des Mittelalters hat der Bischof von Konstanz auf die Besetzung der geistlichen Stellen in Oberschwaben einen verschwindend geringen, nahezu gar keinen Einfluß. Natürlich waren die Verhältnisse im schweizerischen Bistumsanteil nicht besser, sondern wie bekannt noch schlimmer. Man muß nur an das Waldmannische Concordat, an den eigentlichen Pfaffenbrief erinnern, um zu zeigen, daß hier unser katholisches Laientum mit einer grenzenlosen Überhebung gegen den vom hl. Geist zur Regierung der Kirche bestimmten Oberhirten auftrat. Dort, wo dann das Staatskirchentum in wahrhaft ausgeschämter Form, wie in Zürich, sich breit machte, war der Abfall vom Rechte der Kirche in gewisser Hinsicht schon längst vollzogen, bevor die Reformation ausbrach. Als ihre Tage dann erschienen, fand sie den Boden hier bereitet, und die Schicksale vollzogen sich mit innerer Notwendigkeit.

Was dies für die Seelsorge und das eigentlich religiöse Leben bedeutet, wenn der Bischof bei Besetzung der Pfründen nahezu ausgeschaltet und heruntergedrückt wird zu einer liturgischen Person, deren Amtsfunktionen sich nur auf dem Umfang des Gotteshauses erstrecken, das leuchtet von selbst ein. Zur Zeit des ausgehenden Mittelalters hatte aber der Bischof von Konstanz in vielen hundert Kirchen, mit denen Seelsorge verbunden war, einfach nichts zu verordnen oder zu verändern, nichts zu gestatten oder zu verbieten, gar nichts zu sagen. Die Einrichtung der Incorporation zog an vielen Orten alles an sich, die Einnahmen der Kirchen kamen Drittpersonen zu gute, die Kirchen selbst blieben dürftig und arm und litten am Notwendigsten Mangel. So kommt denn auch der Verfasser des von uns besprochenen Buches schließlich wieder zum gleichen, allbekannten Urteil über die Kirche am ausgehenden Mittelalter: « Diese übermäßige Betonung des finanziellen Momentes entfremdete aber die Kirche ihrem eigentlichen Zweck, der auf geistlichem, überirdischen Gebiete liegt und drohte, sie einer vollständigen Verweltlichung entgegenzutreiben » —.

Zum Schlusse müssen wir dem Verfasser unsere achtungsvollste Anerkennung für seine vorzügliche, wertvolle und mühevolle Untersuchung aussprechen — noch einige solche wissenschaftliche Arbeiten und das Problem der Reformation ist der Lösung um ein großes Stück näher gerückt.

Dr. A. Henggeler.

Hermann Siebert, Beiträge zur vorreformatorischen Heiligen- und Reliquienverehrung. (Erläuterungen und Ergänzungen zu Janßens Geschichte des deutschen Volkes, VI. Band, 1. Heft.) gr. 8° (XII und 64) Freburg 1907, Herdersche Verlagshandlung. M. 2.—

Nachdem Stephan Beißel die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland (1890 und 1892) monographisch gewürdigt, war es kein leichtes, in knapper Form, wie dies durch Siebert geschieht, Neues zu bringen bei Behandlung desselben Themas. Die vorliegende Publikation stützt sich ausschließlich auf gedruckte Quellen und schildert das Spätmittelalter, vorwiegend das XV. und beginnende XVI. Jahrhundert.

Im ersten Abschnitt werden die pastoralen, die populär-aszetischen und die hagiographischen Werke durchgenommen; der zweite Abschnitt ist den Reliquien in der Belehrung des Volkes und den Wallfahrts- und Heiligtumsbüchlein gewidmet.

Gerne hätten wir gesehen, wenn auch die Lektionen und Heiligen- bezw. Reliquienlitaneien Berücksichtigung gefunden hätten. Zu S. 56. wo gesagt wird, Heiltumsbüchlein seien vollständig aus der neuzeitlichen populär-aszetischen Literatur verschwunden, möchte ich darauf hinweisen. daß dies für berühmtere Wallfahrtsorte nicht zutrifft. Der Rezensent besitzt zahlreiche Drucke des XIX, und XVIII. Jahrhunderts, die dieser Literaturgattung angehören und sich auf Heiligtümer von Rom, Loreto, Trier, Köln. Aachen u. s. w. beziehen. Auf S. 59 wird die Raritätensucht des ausgehenden Mittelalters berührt; verfehlen wir nicht, darauf hinzuweisen, daß sie ihre guten Seiten hat, indem aus erweiterten Kirchenschätzen und Klostersammlungen die heutigen Museen hervorgegangen sind. Bei Veranstaltung einer zweiten Auflage vorliegender « Beiträge » würde sich wohl eine Heranziehung des reichen, schweizerischen Materials empfehlen.

E. A. Stückelberg.

Henriette Mendelsohn, Die Engel in der bildenden Kunst. Ein Beitrag zur Kunstgeschichte der Gotik und der Renaissance. Mit 85 Abbildungen. Berlin W. B. Behr 1907.

Die vorliegende Arbeit zerfällt in einen mehr ästhetisch-kunsthistorischen und einen ikonographischen Teil. Im ersten wird die Gestalt der Engel. im zweiten ihr Amt geschildert. Die Verfasserin verfügt über ein Material. das alle Gegenden der abendländischen Kirche und fast alle Jahrhunderte umfaßt. Die Zusammenstellung ist klar und knapp, vielleicht ab und zu allzu lapidarisch. Gerne gesehen hätten wir, wenn die Denkmäler des früheren Mittelalters, weil sie grundlegend sind, beigezogen worden wären. Im Kapitel V des zweiten Teils, wo die Engel im Dienste der Heiligen geschildert werden, hätte es sich empfohlen, alle Heiligen aufzuzählen, bei denen ein Engel ständiger Begleiter, eine Art Attribut ist. Die Engel, welche beim Martyrium Linderung bringen, bilden eine ganze Gruppe und verdienen als solche geschildert zu werden.

Im Abschnitt über die Taufe im Jordan wären die romanischen Reliefs der Taufbecken von Hildesheim, Lüttich und Brüssel, das Antependium von Münster (Graubünden), die Tympana von Monza und Parma der Erwähnung wert. Auf S. 107 ist die Wendung « hockt im Wasser » abzulehnen ; es ist eine Eigentümlichkeit der Stylisierung des Wassers, daß es zu den Lenden Christi aufzusteigen scheint.

Die Illustrationen sind zum größten Teil mustergiltig. *E. A. S.*

E. A. Stückelberg, Das Münster zu Basel. Ein Führer für Einheimische und Fremde. 88 S. 23 Abbildungen. Alleinverkauf : im Münster und bei E. Gysin, Siegrist, Münsterplatz 13.

Intéressante plaquette, rédigée et illustrée par l'un des hommes qui connaissent et apprécient le mieux les riches trésors de la vieille cathédrale. On y trouve, outre les indications pratiques nécessaires au visiteur, une courte et claire notice historique, une description fort bien conduite, une petite bibliographie, et deux tables des matières. *M. B.*

E. A. Stückelberg, Geschichte der Reliquien in der Schweiz. II. Band, VIII-193 S. 8°, mit 3 Abbildungen im Text und 9 Tafeln. Basel. 1908.

On se souvient de l'accueil très favorable que les historiens, les archéologues et les liturgistes ont fait au premier volume de l'Histoire des Reliques en Suisse, publié en 1902 par M. Stückelberg. Un recueil de ce genre peut être continuellement complété. Aidé d'un certain nombre d'amis et de collaborateurs, à la complaisance desquels il rend hommage, l'auteur a pu former un second volume. Nous y retrouvons la même méthode, et aussi, cela va sans dire, les mêmes qualités que dans le premier. Les illustrations y sont plus nombreuses, et toutes ont une valeur documentaire. Au sujet de cet ouvrage dont nous n'avons que du bien à dire, nous émettrons un seul desideratum. L'auteur a dressé une table complète des noms de lieu. C'est un premier fil conducteur à travers son recueil nécessairement touffu. Combien nous lui aurions été reconnaissants s'il avait ajouté un index alphabétique des noms de saint ! Sans doute, cela lui aurait coûté un travail fort long et peu intéressant ; mais l'utilité du livre en aurait été doublée. Tel qu'il est, du reste, il offre une mine incomparablement riche de renseignements de toutes sortes, et le lecteur admirera dans ces pages l'ampleur des connaissances, l'ordre et la netteté de l'exposition, enfin, même dans l'expression, une certaine couleur locale, un ton fort louable d'intelligent respect. *M. B.*

BIBLIOGRAPHIE

I. Bücher — Livres.

Banz, R., O. S. B., Christus und die minnende Seele. Zwei spätmittelhochdeutsche Gedichte. Inaugural-Dissertation der philosophischen Fakultät der Universität Freiburg in der Schweiz. IX-144 S. 8°. Solothurn, Buch- und Kunstdruckerei Union, 1907.

Baumgarten, P. M., Cartularium vetus Campi sancti Teutonicorum de Urbe. Urkunden zur Geschichte des deutschen Gottesackers bei Sanct Peter in Rom. (Römische Quartalschrift, 16. Supplementheft.) XII-135 S. 8°. Rom, 1908. [M. 5.]

Dietrich, F., Bibliographie der deutschen Rezensionen, mit Einschluß von Referaten und Selbstanzeigen. Supplement zur Bibliographie der Zeitschriftenliteratur. Band VII. Nach Büchertiteln geordnetes Verzeichnis von Besprechungen deutscher und ausländischer Bücher und Karten, die während des Jahres 1906 in deutscher Zunge erschienen sind. Unter Mitwirkung von Oberbibliothekar Dr. E. Roth und mit Beiträgen von A. L. Jellinck, herausgegeben von F. Dietrich. 324 S. 4°. Leipzig, Dietrich, 1907. [M. 27.50.]

Duboule, H., Notice historique sur la commune du Petit-Saconnex. Avec une vignette et 5 planches. II-28 p. 8°. Genève, Atar, 1907. [Fr. 0,50.]

Egli, E., Huldreich Zwinglis sämtliche Werke. Herausgegeben von Dr. Emil Egli u. Dr. Georg Finsler. Bd. II. Lieferung. 8. IV-561-640 S. 8°. Leipzig, Heinsius Nachfolger, 1908. [Subscr. M. 3.] Corpus Reformatorum. Volumen LXXXIX.

Finsler, G.; Cf. *Egli, E.*

[*Foras, E. A. de*] Armorial et nobiliaire de Savoie. IVme volume, 25me-27me livraison, p. 377-424, in-folio. Illustré. Grenoble, Allier, 1907. [La livraison : Fr. 10.]

Gulik, W., Johannes Gropper, 1503-1559. Ein Beitrag zur Kirchengeschichte Deutschlands, besonders der Rheinlande im XVI. Jahrhundert. Mit Benützung ungedruckter Quellen. XVI-278 S. 8°. Freiburg i. Br., Herder, 1906. [M. 5.] (Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes. Bd. V, Heft 1-2.)

[*Handrick, F.*], Catalogue des publications périodiques. Bibliothèque cantonale et universitaire, Séminaires et instituts de l'Université, Bibliothèque de la Société économique, Musée pédagogique, Musée industriel. Fribourg, Suisse, Fragnière, 1908. [60 Ct.]

Zeitschriftenverzeichnis. Kantons- und Universitätsbibliothek. Seminarien und Institute der Universität. Bibliothek der ökonomischen Gesellschaft. Pädogogisches und Industrielles Museum Freiburg (Schweiz). Fribourg, Fragnière, 1908. [60 Ct.] (Enthält 1088 Nummern mit Angabe der vorhandenen Jahrgänge und ihres Standortes in alphabetischer Folge, ein wertvolles bibliographisches Hilfsmittel).

Heinemann, F., Bibliographie der schweizer. Landeskunde, Fasz. V, Aberglaube, Geheime Wissenschaften, Wundersucht. Heft 1 (zweite Hälfte) der Kulturgeschichte und Volkskunde der Schweiz. S. 241-591. Bern, Wyß, 1907.

Höchle, J.-I., Geschichte der Reformation und Gegenreformation in der Stadt und Grafschaft Baden, bis 1535. 210 S. 8°. Zürich, Kobold-Lüdi, 1907. [Fr. 3.]

Imesch, D., Beiträge zur Geschichte und Statistik der Pfarrgemeinde Naters. 139 S. 8°. Bern, Stämpfli, 1908. Auszug aus der Zeitschrift für schweizerische Statistik, Jahrgang 1908.

Kallen, G., Die oberschwäbischen Pfründen des Bistums Konstanz und ihre Besetzung, 1275-1508. Ein Beitrag zur Pfründengeschichte vor der Reformation. Mit einer Karte. XVI-308 S. 8°. Stuttgart, Enke, 1907. [M. 11.]

Knieb, Ph., Geschichte der katholischen Kirche in der freien Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen von 1525 bis 1629. Nach archivalischen und andern Quellen bearbeitet. XVI-151 S. 8°. Freiburg-B., Herder, 1907. [M. 3,30.] (Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssen. Bd. 5, Heft 5).

Liste des publications périodiques que reçoit la Bibliothèque publique et universitaire de la ville de Genève. Août 1907. 50 p. 8°. Genève, Imprimerie nationale, 1907.

Lötscher, A., Gedenkschrift zur Erinnerung an den Bau und die Einweihung der katholischen Kirche in Frauenfeld. 126 S. Frauenfeld, Müller, 1908.

Luginbühl, R., Heinrich Brennwalds Schweizerchronik. I. Band. Herausgegeben von Rudolf Luginbühl. 503 S. Basel, Geering, 1908. (Quellen zur Schweizergeschichte, Neue Folge, I. Abteilung: Chroniken. Band I.)

Richter, M., Desiderius Erasmus und seine Stellung zu Luther auf Grund ihrer Schriften. Mit dem Facsimile eines Briefes von Erasmus. VIII-72 S. 8°. Leipzig, Heinsius Nachfolger, 1907. [M. 2,50.] (Quellen und Darstellungen aus der Geschichte des Reformationsjahrhunderts, Bd. III.)

Ringholz, O., O. S. B., Geschichte der Insel Ufenau im Züricher see. Mit 43 Abbildungen. 96 S. kl.-8°. Einsiedeln, Benziger, 1908.

Schäfer, H., Die Kanonissenstifte im deutschen Mittelalter. Ihre Entwicklung und innere Einrichtung, in Zusammenhang mit dem altchristlichen Sanktimonialentum dargestellt. XXIV-303 S. 8°. Stuttgart, Enke, 1907. [M. 11.] (Interessiert auch die Schweiz, besonders Fraumünster in Zürich.)

Schmidlin, L. R., Die Kirchensätze. Die Stifts- und Pfarrgeistlichkeit des Kantons Solothurn (1857-1907) im Anschlusse an die gleichnamige Sammlung (I. Band) von P. Alexander Schmid, Ord. Cap., Solothurn, 1857. Fortgesetzt und im Namen und Auftrage der kantonalen Pastoralkonferenz herausgegeben. II. Band. 325 S. Solothurn, Union, 1908. (Sehr brauchbares Nachschlagewerk mit guten Registern und einer Geschichte der Pfarrei Solothurn seit 1874.)

Stückelberg, E. A., Das Münster zu Basel. Ein Führer für Einheimische und Fremde. 87. S. Alleinverkauf im Münster und bei E. Gysin, Siegrist, Münsterplatz 13.

Thommen, R., Urkundenbuch der Stadt Basel. Herausgegeben von der

Historischen und Antiquarischen Gesellschaft zu Basel. Bd. X. Bearbeitet durch R. T. IV-687 S. 4°. Basel, Helbing u. Lichtenhahn, 1908. [M. 40.]

Troxler, J., Die neue Entwicklung des Altkatholizismus. Ein Beitrag zur Sektengeschichte der Gegenwart. 184 S. 8°. Köln, Bachem, 1908. [M. 2.] Erste Vereinsschrift der Görres-Gesellschaft für 1908.

[*Türler, H.*], Documents glanés dans les archives de la Neuveville et offerts aux membres de la Société générale d'Histoire Suisse, réunis les 9 et 10 septembre 1907 à la Neuveville, par la section Neuvevilloise de la Société jurassienne d'Emulation. 47 p. 8°. Neuveville, Beerstecher, 1907.

Waser, M., Schwyz vor 100 Jahren. « Genaues Verzeichnis aller Häuser, Haushaltungen und Personen in der ganzen Pfarrei Schwyz, aufgenommen anno 1804 im Merz durch Thomas Faßbind, der Zeit Pfarrer dieses lobl. Kirchganges », zum Jahr 1904 ergänzt durch seinen Nachfolger, Pfarrer Maurus Waser. II-218 S. 8°. Schwyz, Steiner, 1907. (Das Original befindet sich im Pfarrhof zu Schwyz.)

Witte, H., Regesten der Markgrafen von Baden und Hochberg, 1050-1515. Herausgegeben von der Badischen Historischen Kommission. Bd. III : 1431-1453. Bearbeitet von Heinrich Witte, mit Register von Fritz Frankhauser. VI-410 S. 4°. Innsbruck, Wagner, 1907. [M. 22.]

Wymann, E., Die Schicksale des katholischen Kultus in Zürich seit Ausgang der Reformation bis zur Gründung einer neuen katholischen Pfarrei. Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde an der philosophischen Fakultät der Universität Freiburg, Schweiz. VII-106 S. 8°. Illustriert. Zürich, Börsig, 1907.

Zwingli, H. ; cf. *Egli, E.*

II. Zeitschriften — Périodiques.

1. Schweiz — Suisse.

Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge, IX. Bd., 1907, 4. Heft. *Cart, W.*, Le temple Gallo-Romain de la grange du Dîme à Avenches [ancienne église saint-Symphorien ?]. — *Kœgler, H.*, Die Kreuzigung im Landesmuseum, wahrscheinlich ein Gemälde des Meisters D. S. — *Derselbe*, Andachtsbild des Klosters und Spitals zum Heiligen Geist, in Bern, ein Holzschnitt von Urs Graf. — *Von Planta, J.*, Wandgemälde im ehemaligen Kloster Tänikon, Thurgau. — *Von Mandach, C.*, Schweizerische Glasscheiben im Auslande.

Archives suisses des Traditions populaires. Cf. *Schweizer. Archiv für Volkskunde.*

Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. VII. Bd., 2. Heft. *Hoßfeld, M.*, Johannes Heynlin aus Stein (Schluß). — *Gauß, K.*, Liestals Pfarrer und Schulmeister in der Zeit der Reformation.

Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. IV. Jahrg. Bern, Grünau, 1908. 1.-2. Heft. *Stammler, J.*, Eine aufgefundene Arbeit des bernischen Malers mit der Nelke. — *Lechner, A.*, Zur Jetzergeschichte. — *Schiffmann, C.*, Vorboten des Bauernaufstandes im Jahre 1641. — *Lonmyer, G.*, Note sur la verrière au moulin à la cathédrale de Berne.

Geschichtsblätter. Beiträge zur Geschichte des Birstals und seiner Nach-

barschaft. Gratisbeilage zur « Nordschweiz ». Laufen 1907. IV. Nr. 11. *Schmidlin, C.*, Jacob Christoph von Blarer von Wartensee, Fürstbischof von Basel, 1575-1608. Denkschrift zu dessen dreihundertstem Todestag.

Indicateur d'Antiquités Suisses. Cf. *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*

Jahrbuch des Historischen Vereins des Kantons Glarus. 35. Heft. Glarus, 1908. *Heer, G.*, Kirchengeschichte des Kantons Glarus, Kapitel IV und V (Fortsetzung) : IV. Die konfessionellen Streitigkeiten, 1531-1900 ; V. Die Gründung neuer evangelischer Gemeinden und Erbauung reformierter Kirchen, 1532-1900.

Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 18. Heft. Schwyz, Steinen, 1907. *Reichlin, M.*, Die schwyzerische Oberallmende bis zum Ausgang des XV. Jahrhunderts. (Wirft stellenweise neues Licht auf den Marchenstreit der Schwyzer mit dem Kloster Einsiedeln.)

Monat-Rosen des schw. Studentenvereins, Organe de la Société des étudiants suisses, Organo della Società degli Studenti Svizzeri. LII, 1908, Juni. *Schwendimann, J.*, Das Luzernisch Zopfkirchtum. Beitrag zur Schw. Kirchengeschte. — *Beck*, Le Centenaire du Père Théodose Florentini.

Revue Historique Vaudoise, XVI, 1908, Avril-Juin. *Reymond, M.*, Les origines de l'organisation municipale de Lausanne (suite). — *Burnet, E.-L.*, Etude sur la chronologie en usage dans le canton de Vaud, de l'époque romaine à nos jours (suite). — *Rivet-Carnac*, Chronique de Rougemont.

Schweizer. Archiv für Volkskunde. XII, 1908, 2. *Dettling, A.*, Die Hirsmontagfeier im Kapuzinerkloster zu Arth, 1765-1766. — *Lambelet, E.*, Les croyances populaires du Pays d'Enhaut (Haute Gruyère). — *Daucourt, A.*, Noëls jurassiens. — *Hellwig, A.*, Hostiendiebstähle in der Schweiz.

Schweizerische Theologische Zeitschrift. XXV, 1908, Heft 3. *Götz, K. G.*, Die Geschichte der Basler Liturgie seit der Reformation.

2. Ausland — Etranger.

Etudes Franciscaines, Mai 1908. *Ubald*, P., Lettres inédites de Guillaume de Casal à sainte Colette de Corbie, et notes pour la biographie de cette sainte.

Göttingische gelehrte Anzeigen. 170, 1908, April. *Wartmann, H.*, Wackernagels Geschichte der Stadt Basel.

Revue d'Histoire Ecclésiastique. Louvain. Janvier-avril 1908. *Gougaud, L., O. S. B.*, L'œuvre des Scotti dans l'Europe continentale.

Revue pratique d'apologétique, 1907, p. 414-435. *Bouvier, C.*, Notes sur Michel Servet.

Rivista italiana di numismatica e scienze affini. Fascicolo omaggio I-II 1908. *Stückelberg, E. A.*, Il punzone del Papa Felice V a Basilea.

Zeitschrift für Kirchengeschichte. Gotha. XXIX, 1908, 1-2. *Zickendraht*, Eine anonyme Kundgebung des Erasmus aus dem Jahre 1522 im Lichte seiner Stellung zur Reformation. — *Hasenclever*, Neue Mitteilungen über den Verbleib von Melanchthons lateinische Originalhandschrift der confessio Augustana. — *Derselbe*, Kritische Bemerkungen zu Melanchthons

Oratio de Congressu Bononiensi Caroli Imperatoris et Clementis Pontificis. — *Brieger*, Luther und die Nebenehe des Landgrafen Philipp I. — *Hasenclever*, Noch einmal die lateinische Originalhandschrfit der Confessio Augustana.

Aus dem Katalog 351, *Helvetica*, von Karl W. Hiersemann, Buchhändler und Antiquar, Leipzig, Königstrasse 3.

Statuta Sabaudie Noua et vetera. Nouiter impressa. (In fine) : Gebennis, per magistrum Johannem Belot, Anno domini MDXII (1512). — Sequuntur Statuta per Illustrissimum Principem dnm Carolum II Sabaudie ac Ducem mod. condita. (In fine :) Impressa fuerunt..... Per Jacobum Viuian. Anno domini MDXIII (1513). Gebennis. — Folio. In 1 Pgtbd. [M. 480.]

Missale Sedunense. Sakramentar der St. Jakobi-Kirche von Aigle bei Sitten (lat. Sedunum, Kanton Wallis). Latein. Pergt.-Hs. des XII. Jahrhunderts, vielleicht aber bis in den Anfang des XIII. Jahrh. 175 Bl. Folio. 1-171 altpaginiert, eines, 168, fehlend ; davor 5 ohne Nummer, altzugehörig und (wenigstens 4 davon) von Anfang an vorgeheftet, enthaltend den Kalender u. A. ; beiderseitig in frühgothischer Schrift beschrieben, die Seite zu 36 Zeilen in 2 Col. ; durchgehends neumiert, mit 1660 farbigen Zier-Initialen verschiedener Größe und 2 fast blattgroßen Miniatur-Malereien. Zahlreiche interessante Einträge und Randbemerkungen. Der Text bricht hinten ab, doch kann nur ganz wenig fehlen. Der längere Gebrauch in der Kirche hat seine Spuren hinterlassen, namentlich in der Abnutzung mancher der unteren Ränder, doch ohne der Ansehnlichkeit des Volumens im ganzen Abbruch zu tun. Neuer Einband mit Lederrücken. [M. 7800.]

Schilling, Diebold, Schweizer-Chronik. Kopie der in den Jahren 1501 bis 1509 verfaßten und auf der Luzerner Bürgerbibliothek befindlichen Originalhandschrift, gut und leserlich 1608-1610 geschrieben von dem Luzerner Bürger Franciscus Jenni. Sämtliche, nach Hunderten zählende Überschriften sind sorgfältig rot ausgeschrieben und beginnen mit großen kalligraphisch gezeichneten und künstlerisch verschnörkelten Initialen. Stattlicher Foliant von 738 numm. Seiten. Holzband mit gepr. Pergament und Schließen. [M. 220.]

Murner, Thomas. Die disputacion vor den XIJ orten einer loblichen eidtgnoschafft nämlich / Bern Lutzern Vry Schvuytz Vn-/ dervualden ob vnnd nidt dem kern / walt Zug mitt dem sampt vsseren ampt glaris / Basel Friburg Solathorn Schaffhusen vnd / Appenzell, von wegen der einigkeit in christ- / lichem glauben in iren landen vnd vndterthonen / der fier bistumb Costentz Basel. Losanen vnd / Chur beschehen, vnd in dem iar Christi vnsers / erlösers Mccccc vnd XXVJ vff den XVJ tag des / Meyens erhöret vnd zu Baden im ergöw irer / statt gehalten vnnd vollendet / Maria / Maria zart man sagt von dir / Gross lob vnd eer das gloubent wir / Du habst gmeine Christenheit / Vor yrrthum bhist vnd ouch vor leid / Ach hilff vns ouch zu einigkeit / Durch din sun Jhesum reine meydt / Rieff an füro uns sin götlich krafft / Zufrid und truw da Eidtgnoschafft. (Am Schluß :) Gedruckt in der alt christlichen / Stat Lutzern durch doctor / Thomas Murner in dem iar / Christi tusent funff hundert / Vnnd XXVII vff den XVIII tag May (1527). 4. 182 Bl. (wovon das 14. leer). Cart. [M. 90.]

Fribourg (Suisse). — Imprimerie St-Paul.

Catalogue des prieurs et recteurs

SUIVI DE

Mentions inédites sur le personnel et le nécrologe de La Lance

---

Je suis heureux de pouvoir publier, dans la Revue d'histoire ecclésiastique suisse, cet article dont le manuscrit m'a été gracieusement donné.

F. SPEISER.

La Chartreuse Notre-Dame du Saint-Lieu de La Lance, au diocèse de Lausanne, fondée en 1317 et supprimée en 1538, était située près du lac de Neuchâtel, sur le territoire de la commune de Concise, aujourd'hui dans le district de Grandson, canton de Vaud.

Jusqu'ici, on n'a publié de listes des prieurs de cette maison que d'après ses titres conservés en Suisse. Tout en les revisant par un contrôle aussi rigoureux que possible, il restait à consulter les actes des Chapitres généraux de l'Ordre des Chartreux, de beaucoup plus riches que toute autre source sur ce point.

La Lance, comme toute Chartreuse, devait posséder un exemplaire de ces actes. Mais au moment de la suppression du monastère, ils ne furent probablement reconnus d'aucune utilité par les spoliateurs, de là l'occasion de leur perte ; ou bien emportés par les derniers religieux, ils disparurent ailleurs dans d'autres révolutions.

Il en fut malheureusement partout de même, pour la plupart des collections de ces actes. Aucune ne nous est parvenue complète, du moins quant à la partie qui comporte les nominations aux charges, les mutations des religieux et les *obiit*. Il n'en existe que des débris qu'on s'est appliqué, dès le XVIIme siècle, et qu'on s'applique encore, quand on en trouve, à réunir et à coordonner.

A la fin du XVIIme siècle, en effet, profitant des travaux de quelques confrères, et à leur suite, Dom Le Couteulx, l'annaliste de son Ordre, mort en 1709, rassembla en grand nombre les élements de cette

partie, ainsi que d'autres documents, qu'il distribua par maisons. Il groupa celles-ci suivant leurs provinces auxquelles il consacra, pour chacune, environ un volume in-folio. Deux de ces volumes ont échappé au vandalisme, entre autres celui qui concerne la province de Genève, dite de la Grande-Chartreuse après la Réforme, et comprenant La Lance.

De nos jours, un autre Chartreux, Dom Palémon Bastin, s'adonne au même labeur que Dom Le Couteulx. Il s'est fait un recueil des actes des Chapitres généraux sur tous les exemplaires qu'il a pu copier, et où l'on rencontre des choses qui ne sont pas dans les manuscrits du premier.

Les extraits de ces collections sur les prieurs et recteurs de La Lance, joints à ceux des titres de cette maison, constituent un catalogue critique à peu près définitif.

Il était facile, à l'aide des mêmes sources, d'ajouter à la suite de ce catalogue bien des noms ou des dates au *Nécrologe de La Lance* publié par M. Gremaud dans le tome XXXIV des M. D. S. R., en 1879, non moins que toutes les autres mentions qu'elles contiennent sur le personnel du monastère. Leur relevé forme la seconde partie de ce petit travail.

On peut lire sur les emplois et termes propres aux Chartreux, la note 1 de la page 186 et la page 194 des *Documents inédits sur la Chartreuse Notre-Dame d'Oujon* (t. VI, 2me série des M. D. S. R.), ou encore, sur leurs divers suffrages mortuaires, les explications données par M. Gremaud en tête du *Nécrologe*.

Dans ces listes, *A. F.*, désigne les Archives cantonales de Fribourg, fonds de La Lance ; — *A. V.*, les Archives cantonales vaudoises, fonds de La Lance, a moins qu'il n'y ait, en plus, une autre indication ; — *Ch. g.*, les Actes des Chapitres généraux de l'Ordre des Chartreux, collection ms. appartenant à Dom Palémon Bastin ; — *L. C.*, un ms. de Dom Le Couteulx aux archives de la communauté expulsée de la Grande-Chartreuse, renfermant des notices sur les maisons de la province de Genève ; — *Nécr.*, le *Nécrologe* de La Lance publié par M. Gremaud ; — *Cart.*, les cartulaires A et B de La Lance aux archives cantonales vaudoises.

Toutes les dates ont été réduites au style moderne, quand cela a été possible.

Les dates extrêmes connues de chaque priorat sont imprimées en caractères gras pour permettre de mieux suivre la chronologie.

I. Catalogue des prieurs et recteurs de la Chartreuse Notre-Dame de La Lance.

Jean de Montaigu, 1317, oct. « ...tradimus imperpetuum et irrevocabiliter religiosis viris priori et conventui cartusiensium, pro se et suis successoribus, ac religioso viro fratri Johanni de Monte acuto, ordinis prædicti, presenti et recipienti nomine et ad opus eorundem » (*A. V.*, 1 et Cart. B. fol. 1). Il dut d'abord avoir le titre de recteur, puis quand la communauté de La Lance fut formée, il en devint prieur. — 1320, 12 juillet ; 1323, avril (*A. V.* Cart. B. fol. 4 et 2ᵛ). — Il meurt le 30 janvier (*Nécr.*), peut-être de **1324,** et en charge.

Aymon de Cognay, 1324, d'après l'*Helvetia Sacra* de Fr. de Mülinen. Ce n'est pas invraisemblable. « Obiit D. Aymo, monachus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem », dit le *Ch. g.* de **1328** ; il pourrait s'agir du même personnage.

Borcard de Lausanne, « olim prior Vallissanctæ [1299-1306] et Partis Dei [1306-1310], deinde Lanceæ ubi alteram professionem emisit. Deinde, absolutus, ad novam plantationem Vallis-Pacis se recepit circa annum 1332, quo anno, per chartam Capituli generalis, « Priori « hujus domus mandat Capitulum gen. quatenus reducat D. Borcardum « monachum suum, qui ad dictam domum (Vallis-Pacis) inordinate « ivit, et ibi contra præceptum prioris Cartusiæ manere præsumpsit « usque nunc, et appellavit ad Capitulum gen. ; pro eo quod inde non « recessit, quando sibi præceptum fuit, sit in disciplina generali [1] usque « ad voluntatem Capituli generalis. » Hæc charta quæ magnam Ordinis severitatem indicat his temporibus pro levioribus culpis usitatam. Borcardus quippe vir fuerat in Ordine celebris (*sic*), qui factus senex, obtenta absolutione a prioratu, pro sua consolatione Vallem-Pacis petierat, quod sibi quidem juxta consuetudinem licebat [2]. Sed quia prior Cartusiæ hujusmodi mutationem ei prohibuerat, a Capitulo ita dure, ut vidimus, exceptus est. Rediit igitur et fere biennio in solitudine hujus domus transacto decessit signatus in charta 1334, donatus

[1] Punition qui ramène comme à l'état de novice celui à qui on l'inflige.

[2] Il est permis à un prieur, absous de sa charge, de choisir sa résidence de retraite.

etiam tricenario, rarum his temporibus beneficium [1], et quod non conferebatur nisi personis de Ordine bene meritis. » (*L. C.*) .On lit en effet dans la carte du Ch. g. de 1334 : « Obiit D. Borcardus, monachus domus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem. »

Il a pu être prieur de La Lance entre 1328 et 1332.

N....., « In charta **1333** legitur : Priori domus Sancti-Loci fit misericordia, et præcipitur conventui ne ipsum eligant (*sic.*) iterato » (*L. C.*).

Louis, 1333 (*Ch. g.*) ; — 1334, 3 juillet (*A. V.* 3) ; — **1335** (*Ch. g.*). « Olim prior domus Trecensis, obiit in prioratu Lanceæ, ut constat ex charta 1335, in quâ signatur mortuus his verbis : « Obiit D. Ludovicus, « prior Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem pro « labore quem sustinuit in domo Prateæ, et quia domus Sancti-Loci « de tricenariis sibi concessis dedit unum. » Professus erat domus Sellionis, ut colligitur ex charta 1337. » (*L. C.*). Il ne fut qu'un an prieur à la Chartreuse de Troyes, Notre-Dame de La Prée, de 1332 à 1333.

Guillaume, 1339, 6 mars. (*A. V.*, Cart. A, fol. 14 et B, fol. 15 et 15^{v}.) La pièce porte des deux côtés : anno millesimo trecentesimo octavo. En 1308, la Chartreuse de La Lance n'était pas fondée, et Pierre de Grandson dont le sceau de curie est apposé à l'acte qui le nomme comme seigneur du dit lieu, ne le fut que du 4 avril 1328 jusque vers 1344. Deux dates restent plausibles, 1329 et 1339, n. st. ; il y a une petite présomption en faveur de la seconde : la ressemblance des mots *trecentesimo* et *tricesimo* aura pu faire passer le dernier sur les copies. M. Gremaud a mis aussi Guillaume en 1339. — Serait-ce de ce prieur que le Ch. g. de 1337 dit : « Priori Sancti-Loci non fit misericordia. Et ejus excusatio admittitur de non veniendo ad Capitulum propter suam infirmitatem »? (*L. C.*)

Etienne, 1351, 31 déc. ; **1352,** 12 janvier (*A. V.*, Cart. A, fol. 77^{v} et B, fol 52^{v}). Le premier porte : « Datum quoad nos Aymonodum, Johannem et Perrodum predictos ultima die mensis decembris, et quoad me dictum Willermum duodecima mensis januarii. » Le second formule une date tronquée : « ultima die mensis januarii », omettant le mot *decembris* jusqu'à celui de *januarii*. Et l'abbé Gremaud semble n'avoir vu que la copie de l'acte dans le Cart. B, puisqu'il dit dans sa *Liste des Prieurs :* Etienne, 1351 (1352) 31 janvier.

[1] Cette réflexion semble contenir quelque exagération.

Dominique, 1352, 12 sept. (*A. F.*, 159 ; *A. V.*, Cart. A, fol. 56^{v} et B, fol. 38) ; — 1353, 9 déc. (*A. F.*, 27 ; *A. V.*, Cart. A, fol. 48 et B, fol. 34^{v}) ; — 1354, 1er oct. ; 1355, 28 juillet ; 1356, 15 déc. (*A. V.*, Cart. A, fol. 81^{v}, 98, 28^{v} et B, fol. 55, 64, 25^{v}) ; — Il mourut en charge un jour incertain de mai **1361,** d'après le Ch. g., dont la copie aux Archives de La Valsainte en parle à trois années consécutives : « Charta 1361... Obiit D. Dominicus, prior domus Lanceæ ; Charta 1362... Obiit D. Dominicus, prior domus Lanceæ, qui habet tricenarium et duplex officium cum associatione primi anniversarii XIV kal. junii ; Charta 1363... Obiit D. Dominicus prior Lanceæ die Inventionis St^{æ} Crucis 1361, qui habet associationem cum 1° anniversario, cujus tricenarium aliàs fuit factum. » Le 14 des kalendes de juin est le 19 mai, et non le 18, date à laquelle M. Gremaud place le décès de ce prieur, et la fête de l'Invention de la Croix tombe le 3 mai. Le Ch. g. a dû revenir sur cet *obiit* à deux reprises, probablement parce qu'étant arrivé dans les environs de la réunion du dit Chapitre, celui-ci n'eut pas les renseignements suffisants la première fois. « Ex quibus beneficiis colligitur obiisse in visitatione, nam prior hujus domus visitavit provinciam Aquitaniæ et Cataloniæ annis 1354 et 1358 et forsan sequentibus », dit *L. C.* qui ajoute : « Videtur esse Dominicus de Podio qui præfuit domui Vallis-Sanctæ-Mariæ usque ad 1354. » Ce qui paraît faux, puisque notre prieur de La Lance est en charge dès 1352.

Richard. « Priori Lanceæ non fit misericordia. Et quia non venit ad Capitulum gen. solvat quatuor florenos, ex charta Cap. g. **1361** » (*L. C.*). Son nom n'est pas indiqué, mais puisqu'il n'a pas été absous, il doit être celui qu'on trouve dans un document de l'année suivante : **1362,** 1er mars (*A. F.*, 34 ; A. *V.*, Cart. A, fol. 101^{v} et B, fol. 66).

Antoine Milet (*Mileti*), **1367,** 26 nov. ; 1368, 15 nov. ; **1369,** 11 déc. (*A. F.*, 40, 41, 44 ; *A. V.*, Cart. A, fol. 71^{v} et B, fol. 43^{v}). — Il était profès de La Lance et mourut un 14 décembre (*Nécr.*). — On rencontre un Antoine comme procureur le 12 août 1364 (*A. F.*, 34).

Pierre, 1373, 26 avril (*A. V.*, Cart. A, fol. 108 et B, fol. 45^{v}).

Jean de Berry (*de Bituria, de Biterna, Bituricensis*), **1376,** 3 sept. ; 1381, 5 mai et 14 juin ; 1382, 5 nov. ; 1386, 13 fév. ; 1387, 8 nov. ; 1388, 6 avril ; 1389, 9 déc. (*A. F.* 50, 58 ; *A. V.*, Cart. A, fol. 108, 4^{v}, 86^{v}, 40^{v}, 83, 11^{v}, 44^{v}, et B, fol. 45^{v}, 32, 58^{v}, 31^{v}, 55^{v}, 14^{v}, 33). — Moine de Parménie, il y est nommé vicaire par le Chap. g. de 1366. Il a dû quitter

La Lance en **1390,** car le Ch. g. de 1391, de prieur de Bonlieu le fait recteur des Ecouges et vicaire de Parménie dont la communauté était transférée aux Ecouges. Le Ch. g. de 1392 l'absout en le laissant à cette maison. Le Ch. g. de 1393 lui commande encore d'y demeurer. Du priorat de La Sylve-Bénite, il est envoyé au priorat d'Oujon, par le Chap. g. de 1396, et par celui de 1397 au priorat de Vaucluse, où il meurt en charge ainsi que le déclare le Ch. g. de 1400. D'après le *Nécr.*, il décéda le 9 août, donc en 1399.

Jean de Narbonne. « Hunc ex conjectura damus eo quod pluribus domibus hujus provinciæ præfuerit et toti provinciæ per plures annos. Prior vero hujus domus fuit diffinitor Capituli gen. et visitator annis 1391, 92, 93 et 95, quo anno videtur translatus ad clavum Pomerii, cujus prior erat anno 1396 præfatus D. Joannes de Narbona ; et in officio obiit anno 1402 » (*L. C.*). Le Ch. g. de 1403 dénonce sa mort en ces termes : « Obiit D. Joannes de Narbona, monachus, sacerdos domus Pomerii, habens per totum Ordinem plenum monachatum et anniversarium perpetuum sub die sancti Thomæ martyris », ce qui correspond au 29 déc. 1402. D'après une bulle de Grégoire XI, du 30 mai 1376, un Jean de Narbonne est prieur de Capri, au royaume de Naples. Un autre document des archives du Vatican cite un Jean de Narbonne, Chartreux, à Villeneuve, en 1388 et 1389 (vol. CCCLXV, fol. 52, des *Introitus et Exitus*). Dans la charte de fondation de Chiaramonti qui est du 19 avril 1392, on voit un D. Joannes de Oviliano de Narbona, prior Capri et clementinorum vicarius generalis per totam Italiam (*Annales Ordinis Cartusiensis*. t. VI, p. 478). Il aurait été prieur de cette maison jusqu'en 1400, si l'on peut croire D. Benoît Tromby qui n'est pas toujours exact (*Storia critica, chronologica, diplomatica, del patriarca S. Brunone et del suo Ordine Cartusiano,* Naples, 1773-1779, 1er vol.).

Y a t-il eu plusieurs Jean de Narbonne à la même époque? Qu'il y en ait eu un seul ou plusieurs, un Jean de Narbonne a-t-il été prieur de La Lance de **1390** à **1395** ? Comme le dit D. Le Couteulx, c'est une conjecture.

Jean de Bord (*de Bordis*). « Hic videtur per aliquod tempus huic domui præfuisse ; sed quando dici non potest. Fuit vicarius domus Excubiarum ab anno 1394 ad **1397,** quo anno absolutus ad hanc domum mittitur. Sed per chartam Cap. g. **1398** translatus ad locum Bussiæ (?). Erat professus Pomerii, ubi obiit ex charta Ch. g. 1410 » (*L. C.*). Le

Ch. g. de 1410 dit, en effet : « Obiit D. Joannes de Bourdis, monachus, sacerdos domus Pomerii. » Dom Le Couteulx aurait dû nous dire d'après quoi l'on voit « videtur » qu'il a gouverné La Lance. Ce ne paraît être qu'entre 1397 et 1398. Mais ce qui sera rapporté ci-dessous semble s'y opposer : « Domui Lanceæ diù orbatæ pastore », ou bien ce D. Jean n'a été prieur que très peu de temps ; et on ne peut guère le placer avant 1394 à moins de rendre plus hypothétique encore le priorat de Jean de Narbonne !

Pierre de Bajé (*de Bagiaco*), **1398,** « Domui Lanceæ diu orbatæ pastore præficimus in priorem D. Petrum de Bagiaco, monachum domus Montismerulæ » (*Ch. g.*) ; — **1402,** « Domui Vallisclusæ præficimus in priorem D. Petrum de Bagiaco nuper absolutum a domo Lanceæ » (*Ch. g.*).

Guillaume, « olim vicarius Saletarum, deinde prior Boniloci » (*L. C.*). **1402,** « Priori domus Lanceæ fit misericordia, et præficimus ibi in priorem D. Guillelmum nuper absolutum ab officio prioratus Boniloci » (*Ch. g.*).

Gérard de Pampigny (*de Pampigniaco, de Pampignie*) **1405,** 15 fév.[1] (*A. V.*, 11) ; — **1407,** 21 janv. (*A. F.*, 84). — Profès de La Lance, il fut envoyé par le Ch. g. de 1401 comme vicaire à Salettes où il resta peu, et devint prieur de La Valsainte en 1409 jusqu'en 1412 et de 1414 à 1417. Son *obiit* est dénoncé dans la carte du Ch. g. de 1427.

Christin de Sales, 1409, 2 janvier (*A. V. Benedictins. Prieuré de Grandson*, 1). — Au Ch. g. de **1410**, il est nommé prieur d'Oujon. (Voir la suite de ses charges au *Catalogue des prieurs d'Oujon* dans les *Documents inédits* de cette maison, M. D. S. R., 2me, série t. VI, p. 202.)

Pierre Philippe (*Philippi*), **1410,** 24 juillet (*A. V.*, 12)

Philippe Ronelle ou **Rivelle** (*Ronelli, Rivelli*), **1411**, 29 janvier (*A. V.*, 2). — Profès du Reposoir, il est nommé prieur d'Arvières par le Ch. g. de 1409 et dut être transféré à La Lance à la fin de 1410 ou au commencement de 1411. — 1411 et 1412 « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*). — Après le 16 nov. **1412**, il dut être élu

[1] M. Gremaud met à tort 2 février.

prieur du Reposoir pour remplacer celui qui y mourait à cette date. (Voir la liste des prieurs de *La Chartreuse du Reposoir*, par l'abbé Falconnet, 1895, p. 583) Il mourut en 1448.

Jean de Molar (*de Molari*), de recteur il est fait prieur d'Aillon en 1407 ; du Val-Saint-Hugon en 1408 ; de recteur de La Lance il est nommé, en 1413, prieur de Durbon où il ne reste qu'un an (*Ch. g.*). Il aurait donc été recteur de **1412** au Ch. g. de **1413.** Le Ch. g. de 1428 annonce sa mort en ces termes : « Obiit D. Joannes de Molari, quondam prior Allionis et vicarius domus Bertaudi. »

Luc Falconier de Besançon (*Falconerii de Bisuntio*). **1413,** « Rector domus Lanceæ fit misericordia, et præficimus in priorem dictæ domus D. Lucas de Bisuncio, monachum, professum domus S. Trinitatis prope Divionem » (*Ch. g.*). — Le Ch. g. de **1414** dit : « Priori domus Lanceæ non fit misericordia », mais on ne sait à quel prieur cela se rapporte. En tout cas, D. Luc dut être changé cette année-là, et « videtur alibi præfectus » (*L. C.*).

Jean Vignier (*Vignerii*), **1415,** 24 mars (*A. V.*, *Nouveaux Titres*. 3744 *Ch. de La Lance.*) — Un document du 12 juin **1415** (*A. V.*, 13, copie, et Cart. A, fol. 114, pièce originale) porte « Joannes de Quingeyo, prior ». Ou bien la date de cet acte est fausse, ou bien D. Jean Vignier était aussi de Quingey, mais ce n'est pas le personnage dont il est question plus bas. — « Præfuit quidam anno 1415 super annum absolutus » (*L. C.*).

Luc Falconier (2°), « Idem ut supra, ut probabile est » (*L. C.*) ; il fut d'abord recteur en **1415,** et prieur à partir du Ch. g. de 1416 d'après ces mots : « Domui Lanceæ præficitur in priorem D. Lucas nuper rector ejusdem » (*Ch. g.*, 1416) ; — 1417, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*). — « Anno 1418 committitur visitatoribus ut priori Lanceæ misericordiam faciant, si viderint expedire, sed videtur in officio perseverasse usque ad annum **1419,** quo per chartam Cap. g. priori propter suas infirmitates fit misericordia. » (*L. C.*) ; — 1431, « Obierunt pater et mater D. Lucæ vicarii Lanceæ » (*Ch. g.*) ; — 1432, « Obiit D. Lucas Falconerii, monachus ac sacerdos domus Lanceæ » (*Ch. g.*) ; — Il mourut le 17 janvier d'après le *Nécr.* qui lui consacre une notice.

Jacques Callin (*Callini, Calini*), « Ex procuratore fit prior per chartam Cap. g. **1419** » (*L. C.*) ; — 1419, 22 sept. ; 1421, 4 fév. (*A. F.*, 98, 99) ; — 1420, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*) ; — **1421,** « Priori domus Lanceæ qui coram sæcularibus percussit unum ex monachis suis in scandalum Ordinis, fit misericordia » (*Ch. g.*) ; — Il fut prieur de la Part-Dieu, 1421-1422 ; de Seillon, 1422-142... ; du Val-Saint-Hugon, 1430 (moins d'un an). En 1431, étant procureur de Dijon, il en est élu prieur et y demeure jusqu'en 1435. Il fut aussi prieur d'Apponay vers 1440-1446. Retiré au Reposoir, il est nommé vicaire en 1448, année de sa mort qui arriva le 26 septembre (*Ch.* g.).

Jean de Molar (2°) ou **Pierre Flaming** (*Flamingii*). « Absoluto Jacobo [**1421**], quidam rector a Visitatore institutus est, cui per chartam Cap. g. **1422** facta est misericordia. Et hic videtur esse Joannes de Molari de quo jam supra, vel Petrus Flamingii de quo mox sub sequenti priore. » (*L. C.*) — 1426, « Et sit in optione D. Petri Flamingii absoluti a vicariatu (de Poleteins) ire ad domum Saletarum vel remanere in domo de Poletens » (*Ch. g.*) ; — 1456 « Obiit D. Petrus Flamigii, monachus, professus domus Lanceæ » (*Ch. g.*). D'après le *Nécr.*, qui l'appelle aussi Petrus Flamigii, il mourut le 12 janvier.

Jean de Quingey (*de Quingeyo*), dont on lit l'institution dans les actes du Ch. g. de **1422,** en ces termes : « Rectorem domus Lanceæ absolvimus ab officio rectoris ipsius domus. Et præficimus in priorem dictæ domus D. Joannem de Quingeyo nunc correrium ejusdem domus. Et super defectum trium annorum quos non complevit in Ordine juxta formam Statutorum, cum eo dispensamus. » Il n'était donc pas Chartreux en 1415 et n'a pu être prieur à cette date. Ce sentiment est corroboré par deux autres documents, le *Nécr.* qui dit que ce prieur a gouverné pendant 34 ans, espace de temps qu'on trouve en commençant par 1422, et le volume CXLIV des *Suppliques* aux Arch. du Vatican. Ce volume des suppliques en renferme une du 10 avril 1421 (fol. 94), où Parisius de Mesturello, prêtre du diocèse de Besançon, expose que l'église paroissiale de *Buceyo*, du même diocèse, avait été conférée par l'Ordinaire à un « quidam Joannes de Quingeyo tunc sæcularis et nunc religiosus ». Avant sa profession, ce dernier échangea son bénéfice avec le suppliant qui avait l'église « Sanctæ Mariæ in Quercu ». Un tiers, croyant avoir des droits sur la paroisse de Bucey, intenta un procès, en cour de Rome, à Jean de Quingey, mais il se proposait de renoncer à ses droits, de sorte que l'exposant demande qu'on lui confère le

bénéfice en litige, ce qu'on lui accorde. Par là on voit encore que l'entrée de Jean de Quingey à La Lance est toute récente en 1421. — « Quidam vero Petrus Flamingii nomine (forsan a rectoratu absolutus per eamdem chartam) hujusmodi electionem ægre ferens novo priori obedire recusavit etiam cum juramento, a quo per chartam 1423 absolvitur. » (*L. C.*) « Cum D. Petro Flamingii dispensatur auctoritate Capituli generalis super juramento quod asserit se fecisse de non faciendo obedientiam priori moderno dictæ domus Lanceæ, et pro temeritate juramenti dicat unum psalterium facta prius dicto priori confessione sacramentali. Et injungitur eidem, auctoritate Capituli gen., ut priori dictæ domus sine dilatione præstet obedientiam » (*Ch. g.*, 1423). « Quod et statim fecit, ac paulo post instituitur vicarius Poletensis. Joannes vero utiliter præfuit usque ad annum 1439, quo per chartam Cap. g. transfertur ad gubernaculum Portarum. De eo iterum infra. » (*L. C.*). — 1422, 19 août ; 1424, 25 janvier, 7 et 27 mars, 27 avril ; 1428, 23 avril, 30 sept. ; 1429, 23 sept. ; 1430, 6 janv. ; 24 nov. ; 1431, 20 mars, 12 juin et 18 nov. ; 1433, mars et déc. ; 1434, 4 juin, 29 sept., 26 déc. ; 1435, 12 sept. ; 1436, 9 janv., nov. ; 1437, 28 fév., 25 et 28 déc. ; 1439, 15 et 22 avril (*A. F.*, 101, 102, 103, 104, 107, 105, 108 à 119, 121 à 125, 127 ; *A. V.*, 17, 18, 19, 20, 21). — 1424, 1425, 1426, 1427, 1428, 1429, 1431, 1432, 1434, 1435, 1436, 1438, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*) ; — **1439**, « Priori domus Lanceæ fit misericordia... Priori domus Portarum fit misericordia, et præficimus in priorem dictæ domus D. Joannem de Quingeyo » (*Ch. g.*).

Jean de Rochefort (*de Rupeforti*), **1439,** « Præficimus in priorem dictæ domus D. Joannem de Ruppeforti, procuratorem dictæ domus » (*Ch. g.*) ; — **1440**, « Priori domus Lanceæ fit misericordia » (*Ch. g.*) ; — 1452 « Obiit D. Joannes Ulrieti, monachus, professus domus Lanceæ » (*Ch. g.*). Le *Nécr.* marque sa mort au 21 mars sous le nom de « Johannes Vulrieti de Ruppeforti, procurator ».

Jean de Quingey (2°). 1440, « Præficimus in priorem dictæ domus (Lanceæ) D. Joannem de Quingeyo ab officio prioratus domus Portarum absolutum » ; — 1441 à 1458, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*). De 1446 à 1458 inclusivement, il fut « emendator in lectura refectorii » du Ch. g., c'est-à-dire chargé de désigner ce qu'on devait y lire et de reprendre ceux qui pouvaient commettre des fautes dans

cette lecture. — 1440, 16 sept. ; 1443 27 sept. ; 1444, 9 janvier., 1445, 3 avril, 20 juillet ; 1447, 28 déc. ; 1448, 3 mai ; 1449, 24 mars ; 1452, 20 juin, 15 août; 1456, 7 juillet (*A. F.*, 132, 133, 134, 139, 141, 142, 146 ; *A. V.*, 22, 23, 24, 25) ; — Il mourut en charge le 20 novembre (*Nécr.*) de **1458,** car son décès est annoncé par le Ch. g. de 1459 en ces simples termes : « Obiit D. Joannes de Quingeio, prior domus Lanceæ ». M. Gremaud le marque encore prieur au 24 janvier 1464, mais c'est d'un autre Jean qu'il est question dans le document de cette date.

Jean Cotonet (*Cotoneti*), « professus hujus domus cujus prior extitisse dicitur in charta Cap. g. 1476 in qua signatur mortuus, nec alio tempore videtur præfuisse nisi post mortem Joannis Quingeyi » (*L. C.*), c'est-à-dire en **1458**. — 1459, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia. Et licentiam quam petit anticipandi professionem duorum novitiorum denegamus » (*Ch. g.*). — **1460,** « Priori domus Lanceæ fit misericordia. » — 1476, « Obiit D. Joannes Cotoneti, professus domus Lanceæ, aliàs prior ejusdem domus » (*Ch. g.*). Il mourut le 26 avril selon le *Nécr.* qui le dit aussi prieur et longtemps procureur.

Jean Neveu (*Nepotis*). **1460,** « Præficimus in priorem dictæ domus (Lanceæ) D. Joannem Nepotis, professum domus Divionis » (*Ch. g.*) ; 1461, 1462, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*) ; 1464, 24 janv, (*A. F.*, 155) ; — **1464,** « Priori domus Lanceæ fit misericordia... Præficimus in vicarium domus Pratimollis D. Johannem Nepotis a prioratu domus Lanceæ absolutum » (*Ch. g.*) — 1502, « Obiit D. Joannes Nepotis, professus domus Divionis, prior domus Boniloci, [1484-1486 et 1...-150.,.], aliàs prior domorum Lanceæ, Vallis... S^ti^-Hugonis [1466-70], Calesii [1473, absous avant 1476, s'y trouve de nouveau en 1483-84], Vallisclusæ [1488-14...], Belnæ, Majorævi, et vicarius monialium Melani et Pratimollis, et visitator et convisitator provinciæ Burgundiæ, habens plenum monachatum in provincia Burgundiæ et unam missam votivam cum penultima oratione *Da nobis* in singulari a singulis sacerdotibus celebrandam ; obiit 27 maii » (*Ch. g.*). Il fut aussi prieur de Portes (1486-88).

Jean Bérod (*Berodi*). **1464,** « Præficimus in priorem dictæ domus (Lanceæ) D. Johannem Berodi a rectoratu domus Sylvæ absolutum » (*Ch. g.*) ; — 1464, 25 mars ; 1465, 4 mars ; 1466, 22 avril ; 1468, 15 juil. ; 1469, 12 oct. (*A. F.*, 156, 158, 160, 165 ; *A. V.*, 34) ; — De 1465 à 1469, « Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*). A cette formule, le Ch. g.

de 1467 ajoute : « Et attentis his quæ scripsit Capitulo gen., habemus ipsum excusatum de non veniendo ad Capitulum. » — **1470,** « Priori domus Lanceæ fit misericordia... Præficimus in priorem Partis-Dei D. Joannem Berodi a prioratu domus Lanceæ absolutum » (*Ch. g.*). — 1504, « Obiit D. Joannes Berodi, monachus domus Correriæ, professus 1° domus Pomerii, ultimo domus Cartusiæ, qui aliàs fuit prior domorum Lanceæ, Partis-Dei [1470-72], rector domus Sylvæ-benedictæ et vicarius domus monialium Melani [1472-80], et obiit 2 febr. habens anniversarium perpetuum per totum Ordinem. » (*Ch. g.*)

Jean Rolier ou **Volton** (*Rolerii*). **1470,** « Præficimus in priorem dictæ domus (Lanceæ) D. Johannem Rolerii procuratorem domus Pomerii » (*Ch. g.*) ; — **1471,** « Priori domus Lanceæ non fit misericordia. Et monachos dictæ domus merito reprehendimus pro eo quod nimis frequenter et sine causa volunt habere mutationem priorum, et propter hoc scribunt Capitulo generali contra priores suos ut absolvantur et priorem habeant ad placitum eorum. Et ideo amodo caveant ne talia præsumant attentare. » (*Ch. g.*) « Nihilominus post factam visitationem eodem anno, in octobri, idem prior absolvitur. Et reversus in domum Pomerii suæ professionis, ibidem solitarius vixit usque ad annum 1475, quo per chartam Cap. g. factus est procurator Partis-Dei, et per chartam 1476 hospes Calesii et paulo post ibidem procurator. Et anno 1477 hospes Vallisbonæ, unde et rediit Calesium et inde ad domum Pomerii per chartam 1482, et iterum Calesii per chartam 1484. » (*L. C.*) — 1503, « Obiit D. Joannes Rolerii, monachus, professus domus Pomerii, aliàs prior domus Lanceæ, et obiit 28 martii » (*Ch. g.*). Une autre copie des actes du Ch. g. dit : « obiit 27 martii » ; une autre encore porte : Joannes *Volton* au lieu de *Rolerii*.

Luc de Brabant (*de Brabancia*), « antea prior domus Portarum [1468-1470], in cujus catalogo vocatur Ludovicus Lucas, a quâ absolutus in domo Vallis-S^ti^-Hugonis moratus est usque ad annum 1471, quo per chartam Cap. g. mittitur ad domum Divionis suæ professionis. Paulo post ex eadem domo ad hanc translatus fuit post absolutionem Rolerii, nam eodem anno **1471,** in decembri, idem Lucas, tunc prior Lanceæ, visitavit domum Belnæ cum Desiderio, priore Divionis. Annis 1474 et 1477 et 1478 erat prior, ut constat ex libro visitationum, in quo dicitur absolutus anno 1478 in actu visitationis factæ per priores Pomerii et Valonis. De eo iterum infra. » (*L. C.*) — 1472, 1473, 1474,

« Priori domus Lanceæ non fit misericordia » (*Ch. g.*). — 1475, 8 juin (*A. V.*, 14).

Pierre Humbert (*Humberti*), « instituitur prior in actu visitationis anno **1478,** et anno **1480** per priores Portæ montis et Partis-Dei, domum visitantes, absolvitur. » (*L. C.*) — Il avait été prieur d'Arvières de 1466 à 1467 et de 1472 à une date inconnue où il fut transféré au priorat d'Aillon qu'il gouverna jusqu'en 1476. — 1492, « Obiit D. Petrus Humberti, monachus, hospes in domo Lanceæ, professus domus Pomerii qui aliàs fuit prior domorum Allionis, Lanceæ et Arveriæ, et obiit 24 maii. » (*Ch. g.*)

Luc de Brabant (2°), « in visitatione anni **1480** iterum præficitur et in officio decessisse legitur, in charta Cap. g. 1484. Eum vero professum fuisse domus Divionis colligo ex charta 1488, in quâ priori hujus domus præcipitur ut restituat libros domui Divionis quos secum portavit D. Lucas, olim prior dictæ domus. » (*L. C.*) — 1482, 20 juin (*A. V.*, 26) ; — 1484, « Obiit D. Lucas, prior domus Lanceæ, qui aliàs fuit prior domus Portarum » (*Ch. g.*). D'après le *Nécr.*, il mourut le 29 octobre, donc en **1483.**

Jacques Hugues ou **Comte** (*Hugonis* et *Cont*). « Post mortem Lucæ [**1483**], quidam rector instituitur, qui per chartam Cap. g., 1484 prior designatur. Et anno **1490,** prior hujus domus ad suam magnam instantiam et propter infirmitatem absolvitur, et procurator efficitur. Et per chartam 1491 ad domum Repausatorii mittitur. Nec alius esse potest quam D. Jacobus, cujus obitus denunciatur in charta anni 1492 his verbis : « D. Jacobus Hugonis, monachus et procurator domus Lan-« ceæ, qui aliàs fuit prior dictæ domus, professus Repausatorii, qui obiit « die 19 maii. » (*L. C.*) En 1491, le Ch. g. tombant la première semaine du mois de mai, D. Jacques n'aurait donc pu se rendre au Reposoir et serait mort cette année à La Lance. Une copie des actes du Ch. g. semble avoir mal compris un mot en disant : « Charta Cap. g. 1492... Obiit D. Jacobus Hugonis, monachus et procurator domus Lanceæ, qui alias fuit prior dictæ domus et domus Repausatorii, et obiit 19 maii », au lieu de « professus Repausatorii », car il n'a pas été prieur du Reposoir. — 1485, 24 nov. ; 1486, 4 fév. ; 1487, 5 déc. ; 1489, 31 mai, 26 juillet (*A. F.*, 172, 173, 174, 176, 177, 180). — M. Gremaud fait de J. Hugues et de J. Comte, deux prieurs différents, selon les noms qui sont donnés dans les documents de Fribourg, mais il semble que c'est à tort suivant *L. C.* et le *Ch. g.*

François Beaupain (*Bellipanis*), « olim prior Arveriæ, deinde procurator Vallonis unde ad prioratum Lanceæ evehitur per chartam Cap. g. **1490.** Sed abdicavit ante annum 1494, quo anno morabatur in claustro Arveriæ et per chartam missus est ad domum Portarum, quam postea rexit sicut et domum Allionis et Pratimollis. Obiit ex charta Cap. g. 1513. » (*L. C.*) — 1513, « Obiit D. Franciscus Bellipanis, monachus, professus domus Arveriæ, qui aliàs fuit prior ipsius domus [1503-1506 et 1507-15...] et domorum Portarum [1496-1499], Allionis [1499-1503], Lanceæ, et vicarius monialium Pratimollis [1506-1507] et convisitator provinciæ Gebennensis (1502-1503, nov.). Obiit 14 aprilis habens missam de Beatâ per totum Ordinem » (*Ch. g.*) [1].

Hugues Michel (*Michaelis*), « professus 1° domus Petræ-Castri unde fit vicarius Portarum per chartam Cap. g. 1467. Deinde alteram emisit professionem in domo Durbonis, ubi morabatur anno 1498, reversusque ad domum Petræ-Castri ibidem hospitatus est usque ad annum 1507, quo rediit ad domum Durbonis, ubi tandem obiit die 2 oct. anno 1509, ex charta Cap. g. 1510, in quâ dicitur prior Lanceæ, sed quando, non habemus. » (*L. C.*) — Le Ch. g. de **1494** dit : « Priori domus Lanceæ fit misericordia. » Il est probable que cela concerne D. Hugues. — 1510, « Obiit D. Hugo Michaelis, monachus domus Durbonis, professus 1° domus Petræ-Castri, 2° domus Durbonis, aliàs prior domus Lanceæ. Obiit 2 oct., habens anniversarium perpetuum per totum Ordinem » (*Ch. g.*) [2].

[1] M. Gremaud et le *Dict. hist. du canton de Vaud* mettent Gui Mallet prieur en 1493, suivant un document qui ne porterait pas d'indication de jour ni de mois et dont ils ne donnent pas la source. Le *Nécr.* dit que Gui a gouverné La Lance pendant huit ans. M. Gremaud le rappelle dans sa liste des prieurs. Or, d'après des documents certains, nous le verrons, le priorat de Gui a duré de 1497 à 1505, ce qui fait bien huit ans, et si l'on y ajoutait seulement 1493 sans les années subséquentes, la mesure serait dépassée.

[2] Après Hugues Michel, D. Le Couteulx place deux autres noms accompagnés des lignes que voici : « *D. Martinus Gallicus, prior.* Hujus obitus reperitur in charta Cap. g. 1526, in quâ dicitur professus Neapolis, aliàs prior Lanceæ et Capri ac rector Padulæ. Nec tempus prioratus illius assignari potest, nisi forsan pro Lanceæ legendum sit Lucæ.

« *D. Joannes Volton, prior.* In charta Cap. g. 1494, priori Lanceæ fit misericordia. Et hic videtur esse Joannes Volton professus Pomerii ubi obiit die 28 martii, ex charta Cap. g. 1503, in qua dicitur quondam prior Lanceæ. »

Pour le premier, il paraît manifeste qu'on doive lire *Lucæ* au lieu de Lanceæ. Tromby (*op. cit.*) dit en effet que D. Martin de Burgo, gallicus, a été prieur de Capri,

Jacques Fabre (*Fabri*), « procurator Melani fit prior Lanceæ per chartam Cap. g. **1494.** Et circa septembrem instituitur vicarius Melani. » (*L. C.*) — 1526, « Obiit D. Jacobus Fabri, vicarius domus monialium Melani, professus domus Repausatorii, qui obiit ultima februarii. » (*Ch. g.*)

Jean Obtinelle (*Obtinelli*), « professus hujus domus, deinde hospes in domo Calesii, unde ad hanc rediit per chartam Cap. g. 1485. Reperitur præfuisse anno **1495,** in martio quo domus visitatur et cum eo erant sex monachi, duo donati et unus conversus. Anno vero **1497,** per chartam Cap. g. prior hujus domus absolvitur, et vicarius instituitur Repausatorii. Et hic videtur esse Obtinellus, qui, per chartam 1500, ex dicta domo Repausatorii revertitur ad domum Lanceæ, et per chartam 1504 ad domum Vallissanctæ mittitur, unde iterum reversus tandem solitarius obiisse legitur in charta 1507. » (*L. C.*) — 1507, « Obiit D. Joannes Obtinelli, monachus, professus domus Lanceæ » (*Ch. g.*).

Gui Mallet (*Maillet, Malleti* et *Maleti*), « professus Cartusiæ ex quâ prior Lanceæ præficitur per chartam Cap. g. **1497,** ad instantiam monachorum, et præfuit usque ad annum **1505**, quo per chartam transfertur ad regimen Vallisbonæ. Ejus obitus signatur in charta 1518, olim prior Parci, ubi primam fecerat professionem, Bellilarici, et vicarius Pratimollis. » (*L. C.*) — 1499, 5 oct. ; 1500, 8 mars ; 1501, 16 mars, 10 août ; 1502, 160 ct. ;1503, 12 avril et 3 juin (*A. F.*, 185 [Hugues M.], 186 et 187 ; *A. V.*, 28, 29, 31, 32, 38). — 1505, « Præficimus in priorem domus Vallisbonæ D. Guidonem Maleti a prioratu domus Lanceæ absolutum » (*Ch. g.*). — 1518, « Obiit D. Guido Mallet, monachus, professus 1° domus Parci, ultimo domus Cartusiæ, qui aliàs fuit prior domorum Parci [1508-1512], Bellilarici [1482-1486], Vallisbonæ [1505-1507], Lanceæ, et vicarius monialium Pratimollis [1494-1497 et 1507-1508], et obiit 4 julii [1517], habens missam de Beata per totum Ordinem, et (ex charta 1519) anniversarium perpetuum sub 4° julii. » (*Ch. g.*)

de Lucques et de Gênes (toutes maisons d'Italie) et mourut le 10 juillet 1525 (ce qui fait que son *obiit* est dénoncé par le Ch. g. de 1526).

Quant au second, l'erreur de D. Le Couteulx doit provenir de ce qu'il n'a vu l'*obiit* de Jean Rolier, prieur de La Lance en 1470, que sous le nom de Jean Volton. En effet, à l'article de Jean Rolier il ne parle pas de sa mort, comme il le fait pour tous ceux dont il a trouvé l'*obiit*, et sauf le mot *Volton*, tout ce qu'il dit ici, se lit dans des copies des actes des Ch. g. au nom de Jean Rolier, qui doit être, en conséquence, le même personnage que Jean Volton.

Jean Robin (*Robini* et *Rubini*), « a domo Portarum absolvitur per chartam Cap. g. **1505,** et fit prior Lanceæ ; et per chartam **1510** prior Angionis. » (*L. C.*) — Cf. *Documents inédits sur N.-D. d'Oujon.* M. D. S. R. série 2, t. VI, p. 208, et *La Chartreuse du Reposoir*, p. 589 et suiv. — 1507, 7 mai ; 1508, 6 mai (*A. V.*, 36, 37). — 1512, « Obiit D. Joannes Rubini, monachus, professus domus Repausatorii, qui aliàs fuit prior ipsius domus et domorum Partis-Dei, Portarum, Lanceæ et Angionis et visitator provinciæ Gebennensis, et obiit 18 aprilis, habens missam de Beatâ per totum Ordinem. » (*Ch. g.*)

Pierre de Dompierre (de *Domnopetro*), « professus hujus domus, ex qua per chartam Cap. g. 1504 factus est hospes Portarum, deinde prior Angionis. Unde per chartam **1510** ad hanc domum regendam assumitur. Feliciter primum præfuit ut ex libro Visitationum colligere est ab anno 1510 ad 1530, quo tunc erant octo cellæ cum sex religiosis et uno novicio. Sed eodem tempore jam multa perpessus fuerat ab hæreticis, quamobrem per chartam 1530 eum adhortantur Patres « ut in sancto Dei et nostri Ordinis zelo stabilis et immobilis permaneat, « atque infracto animo mundi hujus adversitates toleret, memor verbi « Jesu dicentis : Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. « Quod autem ex nobis est spirituali beneficio ejus laborem et dolorem « compensabimus [1]. » Et anno 1551 per chartam admonent « juxta « ordinationem chartæ novissimi Capituli, ut de bono in melius perse- « veret pro defensione et conservatione conventus sui, sicut hactenus « fideliter fecit » [1]. Et iterum per chartam 1534, « quem hortamur, et « in Domino rogamus ut perseveret in observantia Ordinis et pro de- « fensione domus suæ, sicut hactenus fecit, mercedem copiosam pro « omnibus laboribus suis a Deo et Ordine nostro recepturus ». [1]..... Anno vero **1538,** per chartam, dictus prior, cum jam esset expulsus ab hæreticis, transfertur ad regimen domus Vallis-S^ti^-Hugonis ubi obiit anno 1542, et ejus obitus signatur in charta 1543 his verbis..... [2] »

[1] Les actes des Chapitres généraux parvenus jusqu'à nous portent bien ce texte.

[2] M. Gremaud donne, d'après un autre ouvrage, le texte de cet *obiit*. Il diffère de celui de Le Couteulx dans l'énoncé des suffrages mortuaires accordés. A tous les deux, sur ce point, une troisième version qu'on trouve dans d'autres copies semble préférable : « qui habet per totum Ordinem plenum monachatum, missam de Beatâ et anniversarium perpetuum sub 20 julii. » (Coll. des actes des Ch. g. de D. P. Bastin.)

(*L. C.*) — Tous les actes des Chapitres généraux que l'on possède encore entre 1510 et 1538 disent : « Priori domus Lanceæ non fit misericordia. » — 1511 ; 1511, 29 avril, 25 nov. ; 1512, 13 juillet ; 1513, 4 mars ; 1514, 18 fév., 18 juin ; 1515, 21 juin ; 1516, 27 mars, 14 mai, 30 juin ; 1520, 9 mars, 15 oct. ; 1521, 1er sept. ; 1522, 6 janv., 26 fév., 20 et 30 juillet ; 1523, 9 fév. ; 1525, 19 janv. ; 1525 ; 1526 ; 1526, 26 juillet et 13 déc. ; 1527, 11 mai ; 1530, 4 fév., 30 mars, 27 juin, 6 sept., 25 nov. ; 1531 ; 1531, 23 avril (*A. F.*, 196, 202, 203, 204, 207, 211, 215 ; *A. V.*, 66, 38, 39, 33, 42, 44, 45, 46, 27, 48, 49, 47, 50, 66, 52, 53, 54, 68, 55, 71 ; *Ord. souveraines*, 37 ; *Dioc. de Laus. Ordres monast. Chartreux. La Lance*, 4, 5, 6).

Michel Dunesi. « Translato D. Petro, præficitur D. Michael, professus et tunc procurator ejusdem domus, qui « dictæ domus negotia « curabit et residentiam faciet secundum informationem Reverendi « Patris Cartusiæ [1] ad partem sibi dandam et non aliter [2] ». Ex quibus verbis colligimus hanc domum jam fuisse ab hæreticis occupatam. Michael, vero, moratus est in domo Allionis, unde per chartam Cap. g. 1540 missus est ad domum Vallis-Sti-Hugonis, et ad domum Petræ-Castri in quâ morabatur anno 1542, ut habetur in libro Visitationum in dispositione [3] domus Petræ-Castri. Anno 1549 per chartam ex eâdem domo mittitur ad domum Partis-Dei ibidem factus vicarius ; et anno 1551, per chartam « mandatur prioribus Repausatorii, Partis-Dei et Lanceæ « et cuilibet ipsorum ut possibilem diligentiam faciant retrahendi « bona dictæ domus Lanceæ designata in scriptis traditis per commissa- « rios Reverendi Patris Cartusiæ ipsi priori Repausatorii, et alia si fieri « potest, et tandem ipsa scripta ; et diligentiam per eos factam remit- « tunt Reverendo Patri Cartusiæ ». Denique, ipse Michael obiit in officio prioratus, et signatur in charta anni 1554 cum missa de Beatâ per Ordinem. Eodem anno et sequentibus eadem domus suo loco recensetur in chartis in quibus semper legitur « Priori Lanceæ non fit misericordia », licet domus esset sine priore. » (*L. C.*) — Dans un vieux manuscrit la copie d'une lettre, écrite entre 1543 et 1545, porte la signature de

[1] Le prieur de la Grande-Chartreuse.

[2] *Ch. g.*, 1538.

[3] Dans les actes des Chapitres généraux et des visites canoniques la rubrique *Dispositiones* est placée avant l'énoncé du changement ou du maintien des officiers, et la rubrique *Mutationes*, avant l'énoncé du changement des simples religieux.

« frater Michael Dunesi, prior domus Lanceæ » (*Arch. de La Valsainte*). — 1554, « Obiit D. Michael Dynesi prior et professus domus Lanceæ, qui habet missam de Beata per totum Ordinem. » (*Ch. g.*)

C'est le personnage dont M. Gremaud dit : « Le sort du procureur est inconnu. »

II. Mentions inédites sur le personnel et le nécrologe de La Lance.

1328. — Obiit D. Aymo, monachus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

Entre 1328 et 1344, août. — Jacques, procureur (*A. V.*, Cart. A, f. 15v et B, f. 16v).

1333. — Obiit D. Guillelmus, monachus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

1334. — Obiit D. Borcardus, monachus domus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

1335. — Obiit D. Joannes de Vilpillieres, sacerdos et monachus domus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

1337. — Obiit D. Rodulphus de Friburgo, monachus et sacerdos domus Sancti-Loci, qui habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

1349. — Obiit Domina Blanca a Sabaudia, uxor Domini Guillelmi de Gransonio, quæ habet tricenarium per totum Ordinem (*Ch. g.*).

1360. — Obiit D. Jo., monachus Lanceæ (*Ch. g.*).

1364, 12 avril. — D. Antoine, procureur (*A. F.*, 37).

1392, 27 février. — Julien de Fonca (ou Fouca), procureur (*A. F.*, 60).

1394. — D. Petrus Laudatoris, hospes Lanceæ, revertatur ad domum Angionis, quæ indiget personis (*Ch. g.*).

1396, 15 janvier, 3 août ; 1398, 16 janvier. — D. Jean d'Orgillet, procureur (*A. F.*, 62, 63, 64).

1397-1398. — D. Joannes de Bordis (*Ch. g.*).

1409, 2 janvier. — Franciscus Oter (ou Ster), Petrus de Paterniaco, Borduinus de Remis, Anthonius Garenbodi et Philippus Ronelli (*A. V.*, Bénédictins. Prieuré de Grandson, 1).

1409. — Quia vicarius et conventus miserunt conversum ad Capitulum gen., cum possent mittere famulum, super hoc videant visitatores, et culpabiles acriter puniant : quibus etiam committitur de sacerdote per quem prior vult exercere facta domus, an expediat (*Ch. g.*).

1413. — Antonius David, hospes in domo Lanceæ, revertatur ad domum Sancti-Hugonis suæ primæ professionis.

1415. — Obiit D. Balduinus, monachus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1416. — Obiit D. Franciscus, monachus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1419 (avant le Ch. g. de cette année). — Jacobus Callini, procurator (*Ch. g.*).

1430, 24 nov. — D. Pierre Coquilliat, procureur (mentionné comme étant déjà décédé), D. Luc Fortuné (*Fortunarii*), vicaire, D. Jean de User, D. Jean de Rochefort (*Rupeforti*), procureur, D. Thomas Curtet (*Curteti*), sacristain, D. Henri Jarninet (*Jarnineti*) (*A. F.*, 111).

1431. — Obiit pater et mater D. Lucæ, vicarii domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1431. — D. Antonius de Yverduno qui de domo Divionis venit ad Cartusiam inordinate, revertatur ad dictam domum Divionis suæ professionis, expensis dictæ domus Divionis, ubi, ultra carceres in quibus stetit in Cartusia, disciplinam jam peractam in dicta domo Lanceæ, comedat ad terram quinque vicibus in refectorio et sit in disciplina generali ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1432. — De expensis factis per D. Egidium, absolutum a domo Sellionis, qui est pro nunc hospes in domo Lanceæ, videlicet de sex florenis a domo Sylvæ usque ad dictam domum Lanceæ, solvat domus Sellionis, a qua recessit, duos florenos, et domus Cartusiæ per quam transivit duos florenos, et domus Lanceæ, quæ gaudet ejus obsequio, alios duos florenos ; et quia dictus D. Egidius, ibidem hospes, convaluit a sua infirmitate, redeat, si voluerit, ad domum Cartusiæ suæ professionis infra annum, alias faciat ibi vel alibi professionem (*Ch. g.*). — Obiit D. Lucas Falconerii, monachus et sacerdos domus Lanceæ (*Ch. g*). — Obiit D. Stephanus de Mions, sacerdos, monachus ejusdem domus (*Ch. g.*).

1434. — D. Henricus nunc hospes in dicta domo (Lanceæ) vadat ad domum Friburgi ad professionem, expensis domus Cartusiæ (*Ch. g.*).

1439 (avant le Ch. g. de cette année). — D. Joannes de Ruppeforti, procurator (*Ch. g.*).

1439. — Obiit D. Petrus de Paterniaco, monachus, professus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1439, 22 déc. — D. Otthonin d'Yverdon, procureur (*A. F.*, 126, 128).

1441. — Super his quæ D. Antonius de Yverduno, professus dictæ domus (Lanceæ), petit, prior suus respondebit sibi ad partem.

1442. — Obiit D. Henricus Jannenet de Grayaco (*aliàs* Jameneti de Hiriaco) monachus, professus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1443. — D. Jacobus de Fraxino, professus dictæ domus (Valonis), vadat ad domum Lanceæ ad hospitandum, ad Ordinis voluntatem.

1452, 21 mars. — Obiit D. Joannes Ulrieti (*Necr.* — Vulrieti, *Ch. g.*), procurator (*Necr.*), monachus, professus domus Lanceæ (*Ch. g.* et *Necr.*).

1453. — Obiit D. Gerardus Juriaton, monachus, professus 1° domus Lanceæ, ultimo domus Partis Dei (*Ch. g.*).

1454. — Obiit D. Thomas de Cusantia (*aliàs* de Casanova), professus et sacrista domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1454. — D. Petrus Violandi, professus dictæ domus (Valonis), vadat ad domum Lanceæ et ibi hospitetur ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1456. — Obiit D. Petrus Jan (*aliàs* Jay), monachus, professus 1° Cartusiæ, ultimo domus Lanceæ, habens anniversarium perpetuum per totum Ordinem sub 13 maii ; Obiit D. Petrus Flamigii monachus, professus domus Lanceæ, alias vicarius de Poletens (*Ch. g.*).

1458. — D. Petrus Violandi, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Calesii, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1459. — D. Symon, ibidem hospes, revertatur ad domum Partis Dei suæ professionis (*Ch. g.*).

1461. — D. Stephanus de Fonte, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Vallissanctæ ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1462. — D. Vincentius, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Valonis, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1463, août. — Domus visitatur. Erant cum Joanne Nepotis, priore, sex monachi, unus novitius, unus clericus redditus, quatuor famuli et duo equi (*L. C.*).

1464. — D. Petrus Sec, sacrista dictæ domus, vadat hospitatum ad domum Pomerii, ad Ordinis voluntatem. D. Stephanus de Fonte, professus Angioni, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Vallissanctæ. D. Petrus Sagerii, ibidem hospes, revertatur ad domum Divionis suæ professionis. D. Roletus de Montagniaco, monachus, professus dictæ domus (Pomerii), vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1465. — D. Isidorus, vicarius dictæ domus (Valonis), ad suam magnam instantiam vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1466. — D. Michael Clerici, professus dictæ domus, ad suam magnam instantiam, vadat hospitatum ad domum Pomerii, ad Ordinis voluntatem. D. Roletus, ibidem hospes, vadat ad domum Angionis, ad Ordinis voluntatem. D. Petrus Sech, ibidem (in d° Pomerii) hospes, revertatur ad domum Lanceæ suæ professionis (*Ch. g.*).

1468. — Obiit D. Johannes de Usyaco (*aliàs* Usiaco), vicarius domus Lanceæ. D. Petrus Sech, hospes in domo Pomerii, revertatur ad domum Lanceæ suæ professionis [1] (*Ch. g.*).

1469. — De his quæ petunt prior et quatuor monachi dictæ domus, videlicet quod pecuniæ datæ pro redditibus emendis expendantur in his quæ restant facienda in molendino et in aliis possessionibus meliorandis, committimus visitatoribus provinciæ (*Ch. g.*).

1470. — D. Johannes Joffredi, ibidem hospes, stabiliat se in dicta domo donec fuerit cognitum cujus domus sit professus (*Ch. g.*).

1471. — D. Johannes Philippi, professus dictæ domus, vadat ad domum Vallissanctæ, ibique hospitetur ad Ordinis voluntatem. D. Johannes Sureti vadat hospitatum ad domum Partis Dei, ad Ordinis voluntatem. (Il y est encore l'année suivante. Il va, en 1473, à Mélan, et se trouve procureur à La Part-Dieu, en 1474.) D. Michael Clerici (in domo Pomerii) vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem. D. Aynardus, professus dictæ domus (Vallissanctæ), vadat ad domum Lanceæ, ibique hospitetur ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

[1] Il n'aurait probablement pas changé en 1466. En 1472, on l'envoie d'Aillon au Val-St-Hugon, et, en 1473, du Val-St-Hugon à Pomier.

1472. — Obiit D. Johannes Philippi, monachus, professus domus Lanceæ. (Il n'aurait pu se rendre à La Valsainte, comme lui prescrivait le Ch. g. de 1471.) D. Eligius, professus dictæ domus (Divionis), vadat ad domum Lanceæ, ibiqui exerceat officium procuratoris ad Ordinis voluntatem. D. Enardus Hugonini, ibidem hospes, stabiliat se in dicta domo, quia prior est bene contentus de ipso. D. Michael Clerici, ibidem hospes, vadat ad domum Calesii. D. Stephanus de Fonte (in domo Partis Dei) vadat ad domum Lanceæ, ibique hospitetur ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1473. — D. Isidorus, ibidem hospes, revertatur ad domum Valonis suæ professionis. Et quia monachi domus Lanceæ in absentia prioris vendiderunt quasdam possessiones dictæ domus contra statuta (capit. 6, 2re partis § sede prioris vacante), ideo quilibet ipsorum comedat bis ad terram in refectorio, et duas disciplinas recipiat in capitulo, et quicquid fecerunt tanquam invalidum esse decernimus, irritamusque et penitus annullamus. D. Lucas, ibidem (in domo Angionis) hospes, vadat ad domum Lanceæ, ibique exerceat officium vicarii ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1474. — D. Enardus Hugonini, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Angionis, ad Ordinis voluntatem. D. Johannes Vituli (in domo Cartusiæ) vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem. D. Petrus Violandi, ibidem (in domo Vallis-S^ti^-Hugonis) hospes, vadat ad domum Lanceæ, ibique hospitetur ad Ordinis voluntatem.

1475. — Obiit D. Eligius de Cemeterio, procurator domus Lanceæ, professus domus Divionis, qui fuit aliàs prior domus Prateæ [1470], cujus obitus fuit 28 martii.

1476. — Obiit D. Joannes Cotoneti, professus domus Lanceæ, alias prior ejusdem domus (*Ch. g.*).

1477. — Obiit Domina Catharina, relicta Ponceti Reiner de Grayaco, quæ præbuit vestiarum conventui domus Lanceæ per 36 annos (*Ch. g.*).

1485. — D. Ludovicus Clavelli, professus Angionis, erat hospes Lanceæ (*Ch. g.*).

1488. — Obiit D. Johannes Soreti, monachus, professus et procurator domus Lanceæ. D. Ludovicus Clavelli, hospes in domo Lanceæ, vadat ad domum Partis Dei (*Ch. g.*).

1488. — Capitulum gen. hortatur monachos hujus domus ut deferant honorem priori suo, ut decet, et obediant pro salute animæ suæ et etiam utilitate domus, et maxime pro annexatione curæ d'Onans, cujus causa ventilatur in curia Romana ad requestam ipsorum monachorum (*L. C.*).

1491. — D. Ludovicus Clavelli, hospes in domo Partis Dei vadat ad domum Lanceæ (*Ch. g.*).

1492. — Obiit D. Petrus Humberte, monachus, hospes domus Lanceæ, professus domus Pomerii, qui aliàs fuit prior domorum Allionis, Lanceæ et Arveriæ, et obiit 24 maii. Obiit D. Jacobus Hugonis, monachus et procurator domus Lanceæ, qui aliàs fuit prior dictæ domus, professus Repausatorii, et obiit 19 maii (*Ch. g.*).

1494. — D. Ludovicus Clavelli, hospes in domo Lanceæ, vadat ad domum Partis Dei (*Ch. g.*).

1495. — In martio, domus visitatur et cum priore erant sex monachi, duo donati et unus conversus (*L. C.*). — Obiit Domina Margarita....., benefactrix Lanceæ (*Ch. g.*).

1499. — Obiit D. Petrus Columbi, professus et sacrista domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1501. — Obiit Georgius Georgeti, donatus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1502. — D. Nicolus Cucuat, profès de La Lance, est nommé prieur de la Valsainte ; déposé en décembre. (*Hist. ms. de La Valsainte.*)

1503. — Obiit D. Petrus Seer, vicarius domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1504. — Tres professi emittuntur ad tres alias domos hospitatum, pro pace domus et salute animarum suarum. (*Ch. g.*).

1505. — Obiit R^{dus} D. Bernardus de Spiamonte (*aliàs* Despiamonte, Gerardus de Spramonte), abbas Blasimontis [1], magnus benefactor domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1506, 12 juin. — D. Philibert Duclos (*Duclauso*), procureur (*A. F.*, 193).

1507. — Obiit D. Joannes Obtinelli, monachus, professus domus Lanceæ, alias prior ejusdem domus (*Ch. g.*).

1511. — Obiit D. Petrus Brei (*aliàs* Breti), monachus et procurator Partis Dei, professus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1512. — Obiit D. Bartholomeus Perreti, monachus, professus domus Lanceæ. Obiit Petrus, donatus domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1516. — D. Joannes Ponsardi, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Partis Dei, ad Ordinis voluntatem, et ibi stabiliatur. Prior absolutus (a domo Vallissanctæ, Petrus Violandi) vadat hospitatum ad domum Lanceæ, quæ personis indiget, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1517. — Prior absolutus (a domo Allionis, D. Ludovicus Deifilii) vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ibique exerceat officium vicariatus ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*). — Obiit D. Nicolaus Cucuati, monachus, professus 1° domus Lanceæ, ultimo domus Pomerii, qui alias fuit prior domus Vallissanctæ et obiit 22 sept. Obiit devota et honesta mulier Alexia Jugnis (*aliàs* Inuyez, Iuniez, Junioz), magna benefactrix domus Lanceæ, habens in provincia Gebennensi plenum monachatum, cujus obitus fuit 22 nov. scribatur in calendariis domorum dictæ provinciæ (*Ch. g.* de 1518).

1518. — Obiit Dominus Joannes Fauconis, (*aliàs* Falconis, Franconis) civis et consularis Friburgensis, benefactor domus Lanceæ (*Ch. g.*).

1519. — Obiit nobilis Anna Gatinesville (*aliàs* Gutmeszwil, Gatineszuilh), uxor magnifici D. Petri Falconis, militis, benefactrix domus Lanceæ (*Ch. g.*). — Obiit D. Ludovicus Deifilii, monachus et procurator domus Lanceæ, professus domus Allionis, qui aliàs fuit prior ipsius domus et domorum Apponiaci et Montisrivi, et obiit 27 sept. Obiit D. Jacobus Licheti, monachus, hospes in domo Lanceæ, professus domus Allionis.

[1] Abbatia Blasimontis, Ordinis s. Benedicti, diœcesis Vesatensis (*L. C.*).

qui alias fuit prior ejusdem domus et domorum Partis Dei et Vallissanctæ, et obiit 25 oct. Obiit D. Andreas Jacquemondi (*aliàs* Jacquemodi), monachus, hospes in domo Lanceæ, professus domus Allionis, obiit 26 oct. (*Ch. g.* de 1520).

1520. — Obiit egregius miles Petrus Fauconis, (*aliàs* Falconis, Franconis), benefactor domus Lanceæ. D. Philibertus de Clauso, ibidem professus, vadat hospitatum ad domum Arveriæ, ad Ordinis voluntatem. D. Desiderius Jacquemin, ibidem hospes (in domo Arveriæ), vadat ad domum Lanceæ, ibique exerceat officium vicariatus ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1521. — Obiit D. Michael Clerici, vicarius domus Vernæ, professus domus Lanceæ, ultimo domus Pomerii, qui aliàs fuit rector domus Repausatorii (*aliàs* : et procurator domus Montisrivi), obiit 17 feb. D. Philibertus de Clauso vadat de domo Arveriæ ad domum Boniloci, prout petit. D. Jacobus Hubodi, ibidem (Boniloci) vicarius, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1522. — Obiit Roletus de Boulos, donatus domus Lanceæ. D. Sebastianus, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum in Ittingen provinciæ Alemaniæ superioris (*Ch. g.*).

1523. — Obiit D. Philibertus de Clauso, hospes in domo Boniloci, professus domus Lanceæ. D. Antonius Ranque, ibidem (in domo S^ti^-Hugonis) professus, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem. D. Franciscus Regini, ibidem (in domo Valonis) professus et procurator, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1524. — Obiit D. Aymo Mercerii, monachus, professus domus Lanceæ. Obiit D. Emericus Viteli (*aliàs* Viteti), monachus, hospes in domo Lanceæ, professus domus Sylvæ benedictae, et obiit 20 febr. (In domo Partis Dei), prior domus Lanceæ cum priore vel monacho per eum assumendo faciat inquisitionem de his quæ continentur in litteris per nos ad eum missis ; et facta inquisitione, scrutinium mittant ad Reverendum Patrem Cartusiæ. D. Franciscus Chaffoti (Chappoti ?) ibidem (in domo Petræ Castri) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1525. — D. Jacobus, procurator, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Petræ Castri, prout petit, ad Ordinis voluntatem. D. Franciscus Rogin, ibidem hospes, revertatur ad domum Valonis suæ professionis. D. Benedictus, ibidem vicarius et hospes, revertatur ad domum Portæ montis, suæ professionis, propter infirmitatem suam. D. Petrus Tyonis, ibidem (in domo S^ti^ Hugonis) professus, vadat hospitatum ad domum Lanceæ [1], ad Ordinis voluntatem. D. Benedictus Milan, ibidem (in domo Petræ Castri) professus, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1527. — Obiit D. Carolus Frenoz (*aliàs* Frexinodus), vicarius domus Bonipassus, professus 1° domus Cartusiæ, ultimo domus Lanceæ, habens

[1] Y est-il allé ? L'année suivante on le trouve encore à Saint-Hugon.

anniversarium perpetuum per totum Ordinem, sub 15 oct. (*Ch. g.* de 1528).

1528. — D. Wenceslaus, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Friburgi, prout petit. D. Petrus Dafflonis, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Vallonis, ad Ordinis voluntatem. D. Franciscus Grilliaci (Perilliaci ?), ibidem hospes, revertatur ad domum Repausatorii suæ professionis, prout petit. Et dictus prior Lanceæ solvat domui Vallisbonæ quindecim florenos regis in medicinis et aliis necessitatibus D. Caroli Frenoz sui professi expositos. Et ex simili causâ solvat domui Bonipassus viginti et unum florenos. D. Benedictus Boerii, ibidem (in domo S^ti^-Hugonis) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, prout petit, et se in dicta domo stabiliat et perseveret prout in litteris promittit. D. Michael Boissonis (in domo Petræ Castri), vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1529. — D. Stephanus Margues (Marques ?), ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Belnæ, ad Ordinis voluntatem. Et dictus prior summam domibus Vallisbonæ et Bonipassus debitam, prout in carta præteriti Capituli continetur, ad sequens Capitulum mittat aut portet; quod si non fecerit sit extra sedem suam ubique in conventu, ad Ordinis voluntatem. D. Mamertus, ibidem (in domo Saletarum) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

1530. — D. Benedictus Boerii, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Avinionis. D. Michael Boissonis, ibidem hospes, revertatur ad domum Petræ Castri suæ professionis. D. Joannes Beaudeau, ibidem (in domo Boniloci) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ sumptibus domus suæ professionis Divionis (*Ch. g.*). — Ex libro Visitationum, tunc erant octo cellæ cum sex religiosis et uno novitio (*L. C.*).

1531. — D. Franciscus Viemi et D. Jacobus Joffreris (Joffredis ?) habeant patientiam in petitione sua, eo quod domus indiget personis. D. Stephanus Ponsardi, ibidem (in domo Siligniaci) professus, vadat hospitatum ad domum Lanceæ (*Ch. g.*).

1532. — Obiit D. Joannes Beaudeau, monachus, professus domus Divionis, hospes in domo Lanceæ, in qua obiit 12 aprilis. D. Stephanus Ponsardi, ibidem hospes, vadat hospitatum ad domum Vernæ, ad Ordinis voluntatem. D. Antonius Ranque, ibidem (in domo Repausatorii) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, quia domus indiget personis (*Ch. g.*).

1533. — D. Jacobus Masseti habeat patientiam in petitione sua, quia domus indiget personis. D. Franciscus de Quercu, ibidem (in domo Allionis) professus, vadat hospitatum ad domum Lanceæ. D. Franciscus Vicini [professus Lanceæ], hospes Vallissanctæ, habeat patientiam in petitione sua ; en 1334, il est envoyé à Pomier, « prout petit » (*Ch. g.*).

1534. — D. Joannes (?) Ranque, ibidem hospes, revertatur ad domum S^ti^-Hugonis suæ professionis. D. Franciscus de Quercu, ibidem hospes, habeat patientiam in petitione sua. Visitator dictæ provinciæ [Gebennensis] ex suâ aut sui convisitatoris domo mittat quamprimum unum aut duos religiosos ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*). Les Visiteurs étaient les prieurs de Pomier et du Reposoir.

1535. — D. Joannes [ce doit être Jacobus] Masseti, ibidem professus, vadat hospitatum ad domum Partis Dei, prout petit. D. Joannes Chappoti, ibidem hospes et vicarius (Partis Dei), vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem. D. Claudius Becheti, ibidem (in domo Majorævi) hospes, vadat hospitatum ad domum Lanceæ, ad Ordinis voluntatem (*Ch. g.*).

Les changements opérés par les Ch. g. suivants sont inconnus.

1542. — D. Franciscus Vicini, hospes Repausatorii, habeat patientiam in petitione sua ; et quamvis domus suæ professionis [Lanceæ] sit destructa, Dominus Deus tamen et Ordo providebit [*sic*] de necessariis tam corporis quam animæ Domino et Ordini fideliter servienti (*Ch. g.*).

1546. — Obiit D. Franciscus Vicini, monachus, professus domus Lanceæ, hospes in domo Arveriæ, qui obiit 13 junii (*Ch. g.* de 1547).

1550. — Obiit D. Jacobus Masseti, monachus, professus domus Lanceæ, hospes vero in domo Allionis. Obiit D. Petrus Peribiati, monachus, professus domus Lanceæ, hospes in domo Vallissanctæ (*Ch. g.*).

Die Solothurner Schriftsteller

von den ältesten Zeiten bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts.

Vortrag des Dompropstes Dr. Friedrich Fiala

vor dem historischen Vereine Solothurn im Jahre 1883/84.

Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen

von Mgr. L. R. Schmidlin.

(Schluss.)

Weniger zahlreich vertreten ist in dieser Zeit die *lyrisch-epische Poesie,* das Volkslied im Meistersängerton. Wir finden hier zuerst wieder unsern Propst *Aal* mit einem geistlichen Liede, welches 1543 das Martyrium der hl. Thebäer St. Mauritius, Ursus und Viktor und die Stiftung des St. Ursusmünsters besingt und in der Chronica von Anton Haffner gedruckt ist [1]. Wir können kaum glauben, daß dieses kräftige Volkslied das einzige aus der Feder des trefflichen Dichters und Musikers ist, der mit seinen musikalischen Kenntnissen den gelehrten Heinrich Glareanus bei Bearbeitung des großen Musikwerkes Dodecachordon unterstützte und öfters durch sein Orgelspiel und durch den Vortrag der damals so beliebten Motetten erfreute, und wir müssen beklagen, daß Aals übrige Lieder und Gedichte verloren sind. Wir können hier beifügen, daß auch Aals Schwestersohn, *Johannes Wagner,* bedeutender Musiker und Organist ist und von ihm außer seinen gereimten Prologen fernere Gelegenheitsgedichte herrühren. Namentlich aber haben wir den Organisten und Bürger von Solothurn hervorzuheben, von dessen vorzüglichen Kompositionen Glarean mehrere

[1] Solothurn 1849, S. 8 ff.

in sein Dodecacordon aufnahm, ein Kyrie eleison und das Motett « qui mihi ministrat », zwei Tonwerke, welche nach 330 Jahren in unsern Tagen in Berlin und Eichstätt neu herausgegeben worden sind. Wir müssen annehmen, daß von diesen unsern Musikern auch die Lieder und Chöre unserer Volksschauspiele und mehrere Volkslieder (St. Ursenlieder etc.) komponiert wurden, welche bis auf unsere Tage vom Volke in der Kirche und bei fröhlichen Festen gesungen wurden und welche den Charakter des Meistergesanges des XV. und XVI. Jahrhunderts an sich tragen. Leider wurden dieselben in der Neuzeit vernachlässigt und nicht gehörig gesammelt, so daß die meisten derselben uns in Text und Melodie verloren sein mögen.

Diese Lieder sind vorzugsweise auf fliegende Blätter gedruckt, meistens ohne Namen des Dichters. Doch nennen sich zuweilen dieselben am Schlusse. Anonym ist ein sogenannter Hirsmontagbrief, den reislaufende Solothurner 1544 nach dem Treffen bei Cerisola aus Piemont in die Heimat sandten und der im Solothurner Wochenblatt 1815 (S. 32 ff) abgedruckt wurde. Als Verfasser solcher einzeln gedruckter Lieder nennen sich auch *Heinrich* und *Ulrich Wieri* (Wirri). Heinrich bezeichnet sich in seinem Liede über die bekannte Legende von den Spielern zu Willisau und dem hl. Blute als von Solothurn gebürtig, während Ulrich Wieri, der Sänger eines Dornacher Schlachtliedes [1] als Bürger von Aarau genannt wird. Gemäß der Mundart des Liedes « Wend ihr mir nüt vebel han, einen Spruch will ich vech fachen an » könnte man wirklich Ulrich Wieri eher dem Aargau zuteilen, wie denn auch im ältesten Bürgerbuche und unter den von Pater Protasius Wirz [2] verzeichneten und ausgestorbenen Geschlechtern von Solothurn das Geschlecht Wieri nicht vorkommt. Bekannt ist, wie Zschokke in seinem Adelrich im Moos den Sänger und Spielmann Wieri von Aarau zur Zeit des großen Bauernkrieges 1653 eine komische Rolle spielen

[1] Ein schöner Spruch aus der Dornacher Schlacht, abgedruckt aus einer handschriftlichen Chronik des Klosters Muri in der Argovia 1861, Bd. II, 117–125 (Rochholz). Der Spruch ist aus den zwei Dornachliedern « An einem mendag... » und « Woluf ihr gesellen » (Lenz) compiliert. *G. von Wyß*, Geschichte der Historiographie in der Schweiz, S. 179 (1895).

[2] 1806–1868. Heinrich Wirri von Aarau, seit 1544 Bürger von Solothurn (Ratsprotokoll XXXVII, 6.), später in Zürich wohnhaft, Wanderschauspieler und Wanderdichter. Seine Werke, s. *J. Bächtold*, Gesch. der deutschen Literatur in der Schweiz. S. 417. Ulrich Wirri von Aarau, Spruchdichter. Ein Ulrich Wirri ist 1560 des Rats in Aarau, 1579 Stadtbote. Über die beiden Wirri siehe *Bächtold*, a. a. O. 269, 396, 416–417, 417–418. Anmerk. 68, 131–132, 220, 223.

läßt, insbesondere in der Weidhütte zu Stüßlingen. Unbekannt war nur, daß die Volkstradition in Stüßlingen jetzt noch den Namen des Sängers Wieri an die einsame Hütte knüpfte, die jetzt noch steht. — Übrigens möchte ich Hrn. Bibliothekar Glutz [1], der das Willisauer Lied Heinrichs Wieri mit seiner Bezeichnung aufgefunden hat, ersuchen, sich näher über die Volksdichter Wieri auszusprechen, namentlich auch, ob dieselben, wie Bächtold annimmt, erst dem XVII. Jahrhundert angehören, während das Dornacherlied ganz den Stempel des XVI. Jahrhunderts an sich trägt [2].

Ganz einen andern Charakter trägt die *lateinische Gelehrtendichtung* der Zeit. Sie ist an die Humanistenrichtung des XV. und XVI. Jahrhunderts anzuschließen und hatte in unserer Nähe als Hauptvertreter den gelehrten *Heinrich Glareanus*. Die Hochschule Freiburg im Breisgau, wo Glarean den Abend seines Lebens zubrachte (1529–1563), war in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts vielfach von katholischen Schweizerstudenten besucht. Namentlich war Glarean, wie seine ruhmreichen Verse an unserm alten Marktturme beweisen, mit Solothurn bekannt, und wir kennen eine Reihe von Glarean-Schülern aus Solothurn. Propst Aal, der jüngere Freund des berühmten Humanisten, der längere Zeit bei ihm in Freiburg war, mag sie ihm zugeführt haben. Der Rat von Solothurn, welcher Glarean « unsern günstigen lieben Herren und guten Fründ » nennt, empfiehlt ihm die studierenden Jünglinge aus Stadt und Gebiet Solothurn, übergibt ihm Studienvorschüsse für die Unbemittelten und ersucht ihn, nach so oft bewiesenem Wohlwollen, den Schützlingen nach Bedürfnis nach und nach das Geld zukommen zu lassen.

Allein unter den Solothurner-Schülern Glareans ist, soviel uns bekannt, nur einer, der nach dem Muster des Meisters und Lehrers sich in nach Latinität und Versmaß wohlgelungenen lateinischen Poesien versucht hat, der hochverdiente Staatsmann und Gelehrte *Johannes Jakob vom Staal*, einer der hervorragendsten Solothurner aller Zeiten. Seine zahlreichen geistreichen Epigramme und Gelegenheitsgedichte, von ihm teilweise handschriftlich gesammelt in der St. Maurizen- und

[1] Ludwig Glutz-Hartmann von Solothurn, Historiker und Schriftsteller, Stadtbibliothekar, Lehrer der Geschichte und Geographie an der städtischen Mädchensekundarschule. Geboren, 1. Januar 1831, gestorben, 6. April 1886.

[2] « Ludwig Glutz, der mit den Schriften des Heinrich Wirri vertraut ist, fügt noch wertvolle Ergänzungen bei » (Jahresberichte des Histor. Vereins Solothurn. 1882-87, S. 41. Solothurn 1888, von B. Wyß.)

St. Ursenlegende des sel. Petrus Canisius [1], einem Geschenke des Verfassers, und später abgedruckt im Solothurner Wochenblatt, bekunden sein ungewöhnliches Talent für dichterischen Ausdruck. Aus seiner lateinischen Korrespondenz mit vielen in- und ausländischen Gelehrten lernen wir den ungemein gewandten lateinischen Prosaisten kennen, ebenso aus seinen lateinischen Ephemeriden und Tagebuchblättern, die für politische und Kulturgeschichte der Zeit sehr großen Wert haben. Aber auch in der deutschen Sprache weiß er sich präzis und prägnant auszudrücken, wie seine deutschen Tagebücher und sein « Solothurnisches Stadtrecht » beweisen, Jahrhunderte lang das in zahlreichen Abschriften verbreitete einzige Gesetzbuch des Kantons Solothurn, das erst in unserm (XVIII.) Jahrhundert der geschichts- und rechtskundige Staatsmann Urs Joseph Lüthy [2] abdrucken ließ. Wir dürfen wohl für die erste Hälfte des XVI. Jahrhunderts den Propst Aal und für die zweite Hälfte den Stadtschreiber und spätern Venner vom Staal als Mittelpunkt aller literarischen Bewegung in Solothurn feststellen und Staal's Einfluß auch noch im XVII. Jahrhundert anerkennen [3].

[1] Canisii, S. J., wahrhafte christliche History von Sanct Moritzen des Kaisers Maximiani Obersten Feldhauptmanns und seiner thebaischen Legion. Auch insunderheit von Sanct Urso. 3 Bücher. Freyburg 1594. 4°.

[2] Geboren in Solothurn 1765, 22. Okt., gest. 1837, 13. Jan. Vergl. *Fiala*, Urs Joseph Lüthy, im Urkundio I. Band 2. Heft 1854, S. 125–170. — *J. E. Kopp*, Geschichtsblätter II. Bd, S. 211–217. Allg. deutsche Biographie. Neuer Nekrolog der Deutschen. — *Hunziker*, Geschichte der schweizer. Volksschule, II. Bd., S. 60–67. 1881. — *L. R. Schmidlin*, Dr. Friedrich Fiala. Ein Lebensbild. Solothurn 1890. S. 21, 56, 57, 260, 269.

[3] *Johann Jakob vom Staal* (Stall), Venner, geboren 1539, 16. Oktober, in Solothurn, Urenkel des Stadtschreibers Hans vom Staal († 1499, 22. April), erhielt bis 1. Mai 1555 seine erste Bildung im Cisterzienserkloster St. Urban unter seinem mütterlichen Oheim (Bruder von Staals Mutter), dem edlen und gelehrten, um die Erhaltung und Hebung des Klosters in den Reformationsstürmen hochverdienten Abte Sebastian Seemann. Seit 1558 Schüler Glareans und des Rechtsgelehrten Zasius in Freiburg i. Br. Seit 21. März 1560 Student und Kriegsratschreiber in Paris ; trat in Verbindung mit den berühmtesten Staatsmännern und Humanisten des In- und Auslandes. Durch die Pest aus Paris vertrieben, 1562 an der Akademie in Dôle. 1564 wieder in Paris. Machte Bildungsreisen in die Niederlande, die Normandie, Picardie und nach England. Noch 1567, 10. Jan., an der Universität Orleans. 1567, 15. Juni, kehrte er in seine Vaterstadt zurück. 1567, 21. Juli bis Oktober, in französischen Diensten als Feldschreiber einer Luzerner Compagnie in der Dauphiné im Feldzug gegen die Hugenotten. 1572 Großrat in Solothurn. 1574 machte er als Hauptmann einen zweiten Feldzug mit in der Dauphiné. 1574 Seckelschreiber in Solothurn. 1578 Stadtschreiber bis 1594, nahm als solcher und als Ratsmitglied Teil an Gesandtschaften an die Tagsatzungen, an die Kantone, nach Frankreich. 1603 Seckelmeister. 1604 Stadtvenner. Starb

Staals Tagebücher und Ephemeriden mit ihren geistvollen Bemerkungen haben für die Geschichtsforschung größere Bedeutung, als die Chronica seines Zeitgenossen, des Gerichtsschreibers *Anton Haffner*, des ersten solothurnischen Chronikschreibers, die wir noch besitzen. Seine

1615, 14. April. Werke: Ephemerides: Politica et Domestica (Kalendernotizen). 2 Volum. 1572–1594 und 1594–1607. Ein Band Manuscr. Fol. auf der Stadtbibliothek Solothurn, der andere Band Manuscript im Besitze des Stadtbibliothekars Ludwig Glutz-Hartmann. — Tagebuch über den Hugenottenkrieg 1567. Manuscr. Fol. ebendaselbst. — Solothurnisches Statt-Recht, Renoviert vnd corrigiert vff St. Joannis Baptistae 1604. Manusc. Von Urs Joseph Lüthy bearbeitet und mit einer Vorrede herausgegeben: « Stadtrecht von Solothurn. » Solothurn 1817. — Lateinische Epigramme, Gelegenheitsgedichte u. a. Manuscr. (Einige gedruckt in Lüthys Solothurner Wochenblatt.) — Epistolae. 3 Volum. Manuscript in Solothurn, Basel und im Kloster Mariastein. — Vom Stallus Eques auratus hujus Civitatis Vexillifer ... Antiquitatum amatoribus S. u. P. (salutem et pacem) (Titel eines dreistrophigen lateinischen Distichons auf die Überreste des alten Salodurum). Das Distichon bei Franz Haffner, Solothurner Schawplatz II, 46. Ebenso lateinisch und deutsch bei Jacob Amiet, Die Gründung der Schwesterstädte Solothurn, Zürich und Trier, S. 50 u. 51. Solothurn 1890. 104 S. 8°.

« J. J. de Staal de Soleure relatifement à ses voyages et aux savants qu'il a visités de 1580–1620 » (bis 1615). Dieser Band, jetzt in schweizerischen Händen sich befindend, gehörte zu den 35 kostbaren Handschrifen der Herzogin von Bary, welche den 22. März 1864 in Paris versteigert worden sind. (Journal de Genève du 23 mars 1864). — Vergl. Ludwig Glutz-Hartmann, Der solothurnische Feldschreiber Hans Jakob vom Staal im Hugenottenkrieg 1567 (im Neujahrsblatt des historischen Vereins Solothurn 1876).

Der Sohn des Venners Johann Jakob vom Staal ist der gleichnamige *Schultheiß Johann Jakob vom Staal*, der zwar dem 17. Jahrhundert angehört, aber der Familienübersicht wegen hier hereinbezogen wird. Geboren in zweiter Ehe des damaligen Stadtschreibers mit Veronika Sury, den 22. Oktober 1589. Fähndrich in einem Schweizerregiment in französischen Diensten. 1616 Groß- und Jungrat in Solothurn. 1625 Altrat. 1629 Obervogt von Kriegstetten. 1635 Hauptmann im Bündner Feldzug. 1652 Venner. 1653 Schultheiß. 1650, 15. Febr bis 14. Juli. Gesandter nach Paris mit den schweizerischen Ehrengesandten. Starb 1657, 12. Mai. Hinterlassene Schriften: « Secreta domestica vom Stallorum », Manuscript. 2 Bde. Der erste Band befand sich noch 1890 (J. Amiet, Gründungssage der Schwesterstädte Solothurn, Trier und Zürich, S. 50) im Besitze des Herrn von Andlau in Freiburg i. Br., (eine Copie dieses I. Bandes im Staatsarchiv Solothurn), ein zweiter im Besitze des Herrn Conrad Reinert, Verwaltungsrat in Solothurn (jetzt seines Sohnes Dr. Georg Reinert-Fröhlicher). Johann Meyer gab im Solothurner Wochenblatt 1845-47 heraus: « Verzeichnuß der Denkwürdigsten sachen mehrenteils das geschlecht vom Stall betreffend, so sich zugetragen von 1635 an, gezogen auß meinen (Staals) Schreibkalendern. » — Über die beiden Hans Jacob vom Staal siehe Solothurner Wochenbl. 1845, 1846, 1847 (Johann Meyer).

Die Enkelin des Venner Johann Jakob vom Staal, *Maria Berchta*, Tochter des Junkers Gedeon vom Staal und der Margaretha Saler, geboren in Solothurn den 10. Aug. 1612, trat ins Noviziat der Cistercienserinnen zu Olsberg und legte den 25. Nov. 1630 die Profeß ab.

Ein fernerer Enkel des Venners J. J. vom Staal ist der Benediktiner

solothurnische Chronik, bunt und ohne Ordnung durcheinander gewürfelt und ohne historisches Urteil und dennoch nicht ohne Wert für unsere Geschichte, besonders mit Bezug auf die französischen Feldzüge, die er selbst mitgemacht hat, ist in vielen nicht übereinstimmenden

P. Johannes vom Staal, geboren den 5. Juni 1631 in Solothurn, getauft Franz Karl, Sohn des Urs vom Staal und der Margaretha Surgant. Nach dem frühen Tode des Vaters in der Lehre und in Kost des Theobald Ruprecht (†1659, 30. Juni), Kaplans im Kloster Nominis Jesu in Solothurn. 1642, Sept., in der Schule zu Delsberg. 1643, 5. Sept., im Benediktinerkloster Beinwil, 1646, 15. November., Novize daselbst. 1647, 15. Nov., Profeß in Mariastein, die erste Profeß daselbst. 1655 Priester, Professor an der Klosterschule. 1656 Secretarius Capituli. 1661-1666 Pfarrer in Büßerach. 1682 Subprior in Mariastein. 1682-1690 Propst in St. Pantaleon. Gest. in Mariastein 1706, 2. Jan. Seine Schriften, alles Manuscripte : Genealogia Stallorum (Genealogie und Auszüge aus Tagebüchern und Manuscripten.) Collectio epistolarum, 134 S. 4° (mit dem Motto : Omnem crede diem tibi luxisse supremum. Zuerst : Variae formulae epistolarum, dann : Lateinische Briefe von Joh. Jakob vom Staal u. a.). Origo, fundatio et fundatores Monasterii Beinwilensis cum Elencho 30 pag. 4°. Vrsprung des Klosters Beinweilen vnnd waß sich demnach mit demselben zugetragen. Manuscr. 1652. 227 S. — Miscellanea variaeque metricae et latinae compositiones. 1682. 260 S. 4°. — Miscellanea omnivariarum rerum, carminum, rythmorum aliarumque compositionum. 1693. 250 S. 8°. — Register allerhandt denkwürdiger Sachen, Schriften und Missiven von anno 1601 biß vff jetztlaufende 1689. 48 S. 4°. — Manual oder ordentliche Verzeichnus allerhandt denkwürdiger Sachen, Schriften und Missiven des Gotteshauß Beinwil Im Stein betreffend. 1669-1672. Fol. — Acta et consulta, Protocollum, Rotuli etc.

Erwähnen wir noch die berühmte Schriftstellerin *Margaretha Johanna vom Staal*, geboren in Paris den 30. August 1684 (nicht 1693), Tochter des Malers Delaunay, vermählt mit Gardeleutnant *Hans Jakob Ludwig Anton vom Staal*, ein Enkel des Schultheißen, geb. 1677, 20. Febr., in Dornach, schwor 1695 den Bürgereid in Solothurn und trat in das Regiment der Schweizergarde in Paris, der als Brigadier und Maréchal de camp 1761, 29. Dez. starb. Am Hofe Ludwigs XIV. sehr angesehen durch ihr Talent, Hoffeste anzuordnen und durch ihre Verse und kleinern Theaterstücke zu beleben. Gest. 1750, 15. Juni. Das Weitere siehe *Fiala*, Solothurnische Schriftsteller, Manuscr. auf der Stadtbibl. Solothurn. Die Madame de Staal-de Launay schrieb Memoiren : Mémoires de Madame de Staal écrites par elle-même. 3 vol. 321, 298, 284 pages. Der III. Band mit Briefen und Versen. Londres et Paris, 1755. 12°. — Zweite Ausgabe : Mémoires écrites par elle-même, ou anecdotes de la Régence. 4 vol. 152, 140, 141, 138 pages. Amsterdam et Leipzic 1756. (Der IV. Band « L'engouement, comédie en trois actes ». « La mode », comédie en trois actes). — Mémoires de Madame de Staal, écrites par elle-même (nur die Memorien). Paris, 1783. 2 vol. 12°. — Recueil de lettres de Mlle de Launay (Mme de Staal) au chevalier de Mesnil, au marquis de Silly et à M. d'Héricourt, et les lettres de Chaulieu et de Rémond à Mme de Launay (éditées par Bernard avec une notice sur cette femme célèbre). 2 vol. Paris 1801. — Œuvres (mémoires et lettres) de Mme de Staal. 2 vol. Paris, Renouard, 1821. 8°. Mémoires de Mme de Staal-Delaunay, de M. le marquis d'Argenson et de Madame mère du Régent, suivis d'éclaircissements extraits des Mémoires du duc de Saint-Simon, avec avant-propos et notices, par M. F. Barrière. Paris, Firmin Diodat, 1846 (Seite 17–241 die Mémoires de Mme vom Staal). — Die Mémoires de Mme de Staal in Colnet, Collection

Handschriften verbreitet und wurde erst in unsern Tagen in einer Ausgabe veröffentlicht, die manches zu wünschen übrig läßt [1].

Wir schließen das XVI. Jahrhundert ab mit zwei Prosaisten aus dem Gebiete der Pädagogik und Theologie:

Wilhelm Schey, kein Solothurner, aber bis zum Tode « der dütsch

des Mémoires des dames françaises. 2 vol. Paris, 1822. 18°. Ferner in Petitat, collection des Mémoires français. Paris 1829. — 22 Briefe der Mme de Staal in der Correspondance inédite de Mme de Dessaud. 2 vol. Paris 1809. 8°. — Über Mme de Staal-Delaunay siehe *M. Gisi*, Französische Schriftsteller in und von Solothurn, S. 48–62. Solothurn, Zepfel, 1898. — Die solothurnischen Kirchensätze von P. Alexander Schmid weisen noch zehn Weltgeistliche mit Namen von Staal auf, die dem XVII. und XVIII. Jahrhundert angehören.

[1] *Haffner Anton*, geboren 153? in Solothurn, trat 1552 als Trabant des Fähndrichs Habermann in französische Dienste und machte 1555 den Zug nach Piemont mit als Trabant des Hauptmanns Scheidegger, den zweiten Zug nach Piemont 1556 als Wachtmeister des Hauptmanns Jakob Hugi, 1558 den Zug nach Amiens als Fourier des Hauptmanns Urs Sury, im Juni 1562 nach Frankreich als Kriegsschreiber des Hauptmanns Stephan Schwaller, nahm 1562 teil an der Belagerung und dem Sturm von Rouen und der Schlacht von Blainville und ward im Sept. 1563 mit den eidgenöss. Hilfstruppen beurlaubt und zog heim. 1567, Juni, wieder Kriegsschreiber des Hauptmanns Urs Zurmatten in den Schlachten von St. Denys und Montcontour. 1570, 28. März, mit den Eidgenossen beurlaubt und kehrte heim, ging in demselben Monat als Schreiber und Fähndrich des Hauptmanns Urs Sury wieder nach Frankreich und kehrte im Herbste 1570 heim. 1573 nahm er als oberster Richter des Regimentes am Rochelle-Zug teil und kam im Mai 1574 nach Solothurn zurück. 1574, Johannis, bis 1577, Johannis, Gerichtsschreiber. Wahrscheinlich nach 1577 wieder in französischen Diensten, Hauptmann. Lebte urkundlich noch 1586. Vollendete den 20. Mai 1587 seine Chronik, wie sein Großneffe, der Chronikschreiber Franz Haffner, (1609-1671) in seiner Einleitung zu derselben angibt. Starb zwischen 1600 und 1608 in Solothurn. Vergl. *Fiala*, in der Allgemeinen Deutschen Biographie, Bd. X, S. 317 und 318.

Im Jahre 1849 gab Wilhelm Tugginer die Haffner'sche Chronik im Druck heraus, aber irrtümlich nach einem unechten Originale (Copie) in der Bibliothek des Hrn. Gibelin, zuletzt in der Staatskanzlei Solothurn: « *Chronica* oder Vrsprung vnd Herkommen der loblichen alten weytberüehmbten Statt Solothurn, von ihren mannlichen und ritterlichen Thaten ..., von Anthony Haffner, Burger vnd Grichtschreiber zu Solothurn, ward vollendet den 20. Mayen 1577. » Solothurn, Fr. X. Zepfel, 1849. 222 S. 8°. Nun befand sich das wahre Original der Chronik in den Händen des Altappellationsrichters Tschan, der es 1857 der Stadtbibliothek Solothurn schenkte. Auf der ersten Seite desselben ist eine Einleitung vom Großneffen Franz Haffner, welche sagt, daß die Chronik am 20. Mai 1587 vollendet worden. Vergl. *Ad. Lechner*, Die Chronik Anton Haffners von Solothurn, im Anzeiger für Schweizerische Geschichte, X. Bd. Nr. 3. S. 209 u. 210. Bern 1907. — Der erste Teil der Chronik beschreibt die alt-solothurnischen Traditionen, der zweite die Kriegszüge der Solothurner in fremden Kriegsdiensten, mit Einzelheiten über die Feldzüge in Italien seit 1515, die selbst erlebten Ereignisse in Frankreich 1552 bis 1574, Ereignisse in den Jahren 1578 bis 1582. Vergl. *G. v. Wyß*, Geschichte der Historiographie in der Schweiz, S. 230–231. Zürich 1895.

Schul- vnd Rechenmeister » Solothurns, schrieb eines der ältesten Lehrbücher der Arithmetik für die Schweiz, einen dickleibigen Quartband Arithmetica oder die Kunst zu rechnen, mit langem vielversprechendem Titel und am Schlusse der Dedikation mit 84 prosaischen Reimen zum Lobe der Rechenkunst [1].

Johannes Murer (Cementarius), der Solothurner Bürger und spätere Pfarrer von Balstal, gab einige populär religiöse Schriften heraus, mehr im protestantisch-pietistischen Tone, aber in kräftiger deutscher Sprache, nicht unwichtig zur Kenntnis der Kulturzustände der Zeit. Seine « Evangelische Gebätte auf alle sonntägliche Evangelien », seine Bußpredigten oder « bewährte Artznei wider die erschröckliche Plag der Pestilenz » und « das Läben und Sterben des ellenden und hinsiechenden Mensches » erschienen 1565 und 1566 in Solothurn, als die ersten Schriften, die in Solothurn gedruckt wurden [2].

[1] *Wilhelm Schey*, geboren in Gengenbach. 1591 deutscher Schul- und Rechenmeister in Solothurn, nimmt 1592 seine Entlassung, tritt 1594 wieder in sein Amt ein und stirbt in Solothurn 1611, um den 20. April. Vergl. *Fiala*, in Hunzikers Geschichte der schweizer. Volksschule, I. Bd. S. 107 u. 108. Zürich 1881. — « Arithmetica oder die Kunst zu rechnen. Mit schönen Regeln auff allerley Kauffmanns- vnd anderer Künstlicher Rechnungen, auß rechten Grund gantzen vnnd brochenen zaalen, darinne über 1200 Exempla, gantz klaar vnnd verständlich beschrieben, dermassen, das ein jeder zimliches Verstandtes, die ohne Mundtlichen bericht, von im selbs wohl lehrenn vnd behalten mag. Durch Wilhelmum Schey, teutschen Schul- vnnd Rechenmeister zu Solothurn in der Eidgnoschaft, zu Nutz vnn Dienst allen seinen anfachenden Schülern, vnd einem jeden Begierigen deß Rechnens, mitt Hilff deß Allmechtigen Gottes vollendet, vnd in Truck verfertigt. Getruckt zu Basel, bey Johann Schröter. Anno MDC. » 471 S. 4°. Dazu Register und Druckfehlerverzeichnis, 4 S. — Schey's Testament vom 30. Juni 1609 siehe *J. Amiet*, Das St. Ursuspfarrstift der Stadt Solothurn, S. 223. Soloth., Schwendimann, 1878.

[2] *Johannes Murer*, geboren zu Solothurn 15... 1552, 23. Juni, Kaplan des St. Ursusstiftes in Solothurn. 1553 Priester und 1553, 17. Mai, Pfarrer in Büßerach. 1556, 29. Juni, Pfarrer in Dornach. 1558 Pfarrer in Sengen. 1562, 17. April, Pfarrer in Balsthal. Da gestorben 1575, 20. August. Seine Schriften : « Evangelische Gebethe auf alle sonntägliche Evangelien. Durch Johannem Murer, pfarherr. 1565. Getruckt zu Solothurn durch Samuel Apiarium. » 12°. — « Bußpredigen oder bewährte Artznei wider die erschrockenliche plag der Pestilentz vnd allerlei straaffen Gottes, gestelt in die Preservation, Curation vnd Caution, das ist wie man sich vor, in vnnd nach der Pestilentz vnnd straaff Gottes halten soll. Durch Johannem Murer, pfarheer. Getruckt zu Solothurn durch Samuel Apiarium, 1565. » 76 S. 8°. Auf Blatt 2 : « Dem Edlen vnd vesten Hieronimo von Roll, Hauptmann vnd Vogt zu Bächburg, mynem günstigen Junckherren, wünscht Johannes Murer, Pfaarher, durch Christum Frid vnd Gnad .» Blatt 7 : Geben den letsten Septembris 1564. Gutwilliger Johannes Murer, Pfarrheer. » — « Das Läben vnd sterben des ellenden vnd hinfliehenden mensches, der sich so weyß, reych vnd gwaltig beduncket, der da das er nicht thun solt, thut, vnd widerumb was er thun solt nicht thut, jungen

Es hatte nämlich der bernische Buchdrucker Apiarius (Beyeler), von Bern vertrieben, in diesen Jahren eine Zufluchtsstätte in Solothurn gesucht [1]. Er druckte hier außer Murers genannten Schriften einige geistliche Lieder, ebenfalls im pietistischen Tone (z. B. der « Geistlich Buchsbaum », « Brünnende Lieb » etc.) und « Allerhand neuwe Zeytungen » auf fliegenden Blättern, die älteste Form unserer Zeitungen [2]

vnnd alten, gesunden vnnd Kranken vnd allen denen die da begären sälig zu werden, sehr nützlich zu läsen. Beschryben durch Johannem Cementarium. Getruckt zu Solothurn durch Samuel Apiarium 1566. » 64 unpaginierte Blätter. 8°. Am Schluß : Datum den 21. Nouemb. imm 1565 Jar E. V. guttwilligen Diener Johan Murer Pfaarheer ». 2. Aufl. 1568, vielleicht in Basel.

Murer werden folgende drei Lieder als Verfasser zugeschrieben : 1. « Auß argem wan so heb ich an... » 2. « Mir ist ein kleines waldvögelein »... 3. « Ich schwing mein Horn ins jammertal... » Samuel Apiarius 1565 (ohne Druckort). 4 Blätter.

[1] Samuel Apiarius, Sohn des Mathias Apiarius, der in Bern die erste Buchdruckerei errichtete. Samuel, auf die Klage Luzerns im März 1564 aus Bern vertrieben, nahm Zuflucht in Solothurn. 1566 kam Apiarius nach Basel. Vergl. *Fetscherin*, Histor. Zeitung 1854, Nr. 44 — *Th. v. Liebenau* im Anzeiger für schweizer. Geschichte 1873. S. 356 ff. — *Fr. J. Schiffmann*, Samuel Apiarius, der erste Buchdrucker Solothurns. 1565. 1566. Anzeiger für schweiz- Geschichte. 1879.III. Bd.. S. 166. — Bibliographie und literar. Chronik der Schweiz 1883, S. 113 ff. — *J. J. Amiet*, die Anfänge der Buchdruckerkunst. Vortrag an der Jahresversamml. der schw. geschichtf. Gesellschaft, in Solothurn, den 24. September 1890. — *G. Rettig*, Matthias Apiarius (deutsch Biener), 1500–1554 (?), in Berner Biographien I. 16. — *Adolf Fluri*, Mathias Apiarius, der erste Buchdrucker Berns (1537–1554). Bern 1897. Ad. *Fluri*, Die Brüder Samuel und Siegfried Apiarius, Buchdrucker zu Bern (1554–1565). Bern 1898. Samuel Apiarius, der erste Buchdrucker Solothurns (1565–66). Bern 1898.

[2] « Der Geystlich Buchsbaum, von dem stryt des Fleyschs wider den Geyst. Ein ander geystlich Lied wider die drey Ertzsynden der Seelen Im Thon, Mag ich vnglück nie widerstan etc. Getruckt durch Samuel Apiarium 1566. » 4 Bl. 8°. Ohne Druckort (Solothurn), « Wach auf meins gemüts eine Trösterin... Brinnende lieb, du heißer flamm, wie hast du mich umgeben... Samuel Apiarius, 1566. 4 Bl. 8°. Ohne Druckort (Solothurn). « Ein Hüpsch Neüw Geystlich Lied zu singen. So man morgens aufgestanden ist, Im Thon, Entlaubet ist der walde etc. Mit zweyen schönen gebetten, vorangesetzt, Das yeglich Christen mensch zu morgens vnd abends billich betten solt etc. Getruckt durch Samuel Apiarium 1566. 8° (Solothurn). « Wunderbarliche vnd seltzame Geschicht, so sich hat zugetragen, In der Keyserlichen Freyen Reichsstatt Nörlingen, Von einem Weybsbild die sich für ein Mannsperson außgeben hat, Ist auch in Mannskleidern gangen, mit ihrem rechten Tauffnammen Eua Balbiererin von Glotz, hernach in Gesangsweiß gestelt In der weiß. von vppiglichen dingen so wöllen wir heben an... Getruckt durch Samuel Apiarium 1566 ». (Ohne Druckort, Solothurn). « Allerhand neuwen Zeytungen von Niderlendische Religionssachen. Wie sie zu Frankfurt in der Meß, dißmals feil gehabt, zusammengetruckt.... MDLXVI. » 47 Bl. 4° Am Schluß : « Getruckt durch Samuel Apiarium 1566. (Ohne Druckort, Solothurn). *Fiala* hielt die weitern von Schiffmann angeführten Drucke des Apiarius 1566 für Basler Drucke und schon die beiden oben zuletzt angeführten (Allerhand... », « Wunderbarliche... ») für zweifelhaft als Solothurner Drucke.

Daß er 1566 auch des Berner Satirikers Nikl. Manuel « Barbeli : Ein Gespräch zwischen einer Mutter und Tochter sie in ein Kloster zu bringen » [1], gegen die Katholiken gerichtet, hier druckte, mag die Ursache gewesen sein, daß er noch in demselben Jahre Solothurn verließ und nach Basel zog. Ungefähr ein Jahrhundert später ward die zweite Buchdruckerei in Solothurn eröffnet [2].

☞ Noch ist hier zu nennen « Ein hübsch nüw Lied, gemacht zu Lob vnd Ehr der Bruderschaft der beiden Setten, Solothurn und Bernn... » 1572. Von *Urs Wielstein* (Schultheiß in Solothurn 1570, † 1577). In der Bürgerbibliothek Luzern.

[1] « Das Berbeli. Ein Gespräch von einer Muter mit jrer Tochter, sie in ein Closter zu bringen. Auch ettlicher Münch vnd Pfaffen Argument, damit sie das Closterleben als einen heiligen Standt wöllen beschirmen vnd den Ehestandt verwerffen. 1566. » 39 Bl. 12°. Am Schluß : « Getruckt durch Samuel Apiarium. (Ohne Druckort. Solothurn).

[2] Im Jahre 1646 wurde das Jesuitenkollegium in Solothurn gegründet, und Johann Jakob Bernhard, Bürger von Solothurn, kaufte eine Druckerpresse. Druckergehilfe war Michael Werlin.

LES ARMOIRIES

DES

ABBÉS DE SAINT-MAURICE, ÉVÊQUES DE BETHLÉEM

par Fréd. Th. DUBOIS

Depuis que le titre d'évêque de Bethléem a été donné aux abbés de Saint-Maurice, deux titulaires se sont succédé sur ce siège abbatial. Ce sont les armoiries de ces deux abbés que nous voulons étudier aujourd'hui, avec les modifications que ce nouveau titre y a apportées.

Commençons par quelques mots sur l'historique de l'évêché de Bethléem [1]. Il fut érigé à la suite de la première croisade dans la ville où naquit N.-S. Jésus-Christ, mais il subit les destinées du trône de Jérusalem. Chassé par les Sarrasins, Reynier, septième titulaire de Bethléem, se vit obligé d'aller chercher un refuge loin de la Palestine, et il vint, en 1224, en France, dans le comté de Nevers, prendre possession à Clamecy, au faubourg de Pantenor, d'un hôpital que son église tenait de la libéralité de Guillaume IV de Nevers.

En 1413, des lettres patentes du roi de France Charles VI assimilèrent officiellement les successeurs de Reynier, évêque de Bethléem, aux prélats du royaume ; depuis longtemps déjà, la Maison-Dieu N.-D. de

[1] *Histoire de l'évêché de Bethléem*, par Louis Chevalier-Lagenissière. Paris et Nevers, 1872.

Comte Riant, *Etudes sur l'histoire de l'Eglise de Bethléem*, tome I Gênes, 1888. Tome II, publié d'après les notes de l'auteur par Ch. Kohler. Paris, 1896.

Pantenor se trouvait, canoniquement, dans la dépendance immédiate de l'église de Bethléem.

Renversé par l'Assemblée constituante en 1790, cet évêché fut supprimé en France par la cour de Rome, le 29 novembre 1801, et le titre d'évêque de Bethléem resta ainsi plusieurs années en suspens.

Voici quelles furent les causes qui le rattachèrent plus tard à l'abbaye de Saint-Maurice : Par le mariage de Charlotte de Lusignan, reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, avec Louis de Savoie, le titre de roi de Jérusalem entra dans la Maison de Savoie.

Lors d'un pèlerinage que Charlotte de Lusignan fit en juillet 1462 à l'abbaye de Saint-Maurice, elle y rencontra les mandataires du duc de Savoie Charles Ier, et remit entre leurs mains un acte par lequel elle instituait ce prince, héritier du trône dont elle descendait.

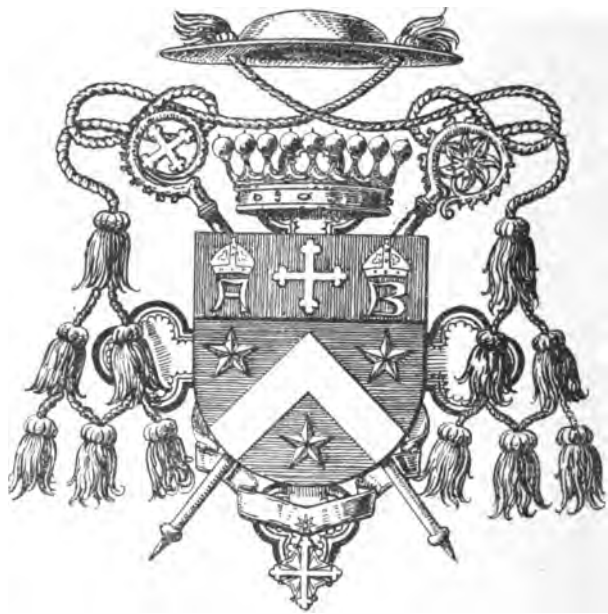
Charles Ier et ses successeurs les ducs de Savoie, puis les rois de Sardaigne, portèrent dès lors toujours le titre de roi de Jérusalem.

Le roi Charles-Albert, pour honorer le nom de Bethléem si étroitement uni au souvenir du royaume de Palestine, demanda au pape Grégoire XVI de rétablir l'évêché de Bethléem *in partibus infidelium*, et de le donner à perpétuité aux abbés de l'abbaye de Saint-Maurice.

Le roi voulait ainsi témoigner son attachement et celui de la Maison de Savoie à cette antique abbaye dont ses ancêtres avaient été les bienfaiteurs et les défenseurs.

Le pape Grégoire XVI accéda d'autant plus volontiers au désir du roi Charles-Albert que sortant lui-même d'un ordre religieux, il s'intéressait spécialement à cette abbaye et désirait lui donner le plus d'autonomie possible.

Par lettre apostolique du 3 juillet 1840, le Pape déclara donc que l'abbé gouvernant alors le monastère serait évêque *in partibus* de Bethléem, et que désormais tous les abbés canoniquement élus, par le fait même de leur élection, seraient *in perpetuum* évêques *in partibus* de Bethléem. La lettre indique bien que ce n'est pas là une faveur personnelle mais une institution. Le Pape établissait l'égalité hiérarchique entre l'abbé et son Chapitre et l'évêque du diocèse. Il accordait de nouvelles lettres apostoliques le 4 août suivant, conférant aux abbés de Saint-Maurice la dignité de *prélats domestiques* du Souverain Pontife et aux chanoines de l'abbaye les mêmes privilèges qu'aux chanoines de cathédrale : ils peuvent se revêtir de la *cappa magna*, habituellement réservée aux prélats ; le nombre des chanoines honoraires est fixé à douze et la nomination des six premiers est réservée à la cour de Rome.



(Fig. 1.) ARMOIRIES DE MGR ETIENNE II BAGNOUD

Comte-abbé de Saint-Maurice d'Agaune.
LVme évêque de Bethléem
Chevalier Grand-Croix de l'Ordre royal des Saints Maurice et Lazare.

Lorsque le titre d'évêque de Bethléem fut réuni à celui d'abbé de Saint-Maurice, ce siège abbatial était occupé par Mgr Etienne Bagnoud. Il était originaire de Lens, près de Sierre, où il naquit le 2 janvier 1803. Après avoir fait ses études au collège de la royale abbaye, il fit sa profession solennelle et fut reçu au nombre des chanoines le 1er janvier 1823. Il fut ordonné prêtre le 23 décembre 1826 et nommé professeur au collège. Ayant gagné toute la confiance de l'abbé François de Rivaz (abbé de 1822 à 1834), il fut désigné par celui-ci, à son lit de mort, au choix de la communauté. Nommé vicaire capitulaire le lendemain de la mort de l'abbé, le 3 septembre 1834, il assembla le Chapitre général et fut proclamé abbé le même jour.

Le pape Grégoire XVI envoya la bulle de confirmation à la date du 19 décembre 1834, et bientôt après, le 21 avril 1835, le nouvel abbé

fut sacré, dans l'église de sa royale abbaye, par l'évêque de Sion, assisté par le prévôt du Saint-Bernard.

Le 31 mai 1835, le roi Charles-Albert adressa à l'abbé Etienne II les lettres-patentes par lesquelles il le nommait chevalier Grand-Croix de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare.

Après avoir été nommé évêque de Bethléem par la bulle du 3 mai 1840, Mgr Bagnoud fut consacré à Sion le 26 juillet suivant par Mgr Roten.

Pendant les orages politiques qui troublèrent le Valais en 1843, 1844 et 1847 et menacèrent l'abbaye, Mgr Bagnoud la sauva par sa fermeté, sa douceur et sa prudence.

Il prit part au Concile du Vatican en 1869 et représenta l'épiscopat suisse à Rome en 1887. Il mourut le 2 novembre 1888.

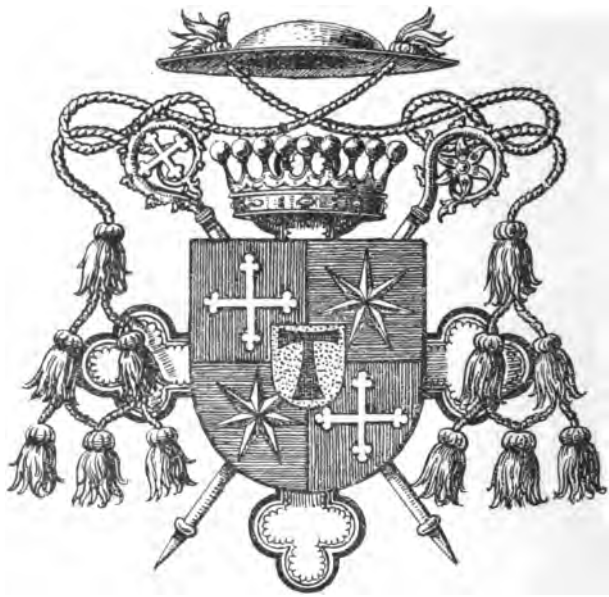
Selon la tradition, les abbés de Saint-Maurice écartelaient les armes de l'abbaye, qui étaient : *de gueules à la croix tréflée d'argent* avec les armes de leur famille.

Mgr Bagnoud n'observa pas cette règle et lorsqu'il fut nommé évêque de Bethléem il combina un chef qu'il ajouta à ses armes de famille qui étaient : *d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles de même.* Cette adjonction que Chevalier-Lagénissière [1] appelle *le chef des abbés de Saint-Maurice, évêques de Bethléem*, comme si c'était là une règle héraldique établie pour tous les abbés à venir, était : *de gueules à la croix tréflée* (ou de Saint-Maurice) *d'argent adextrée d'une mitre surmontant un A* (qui doit signifier : Abbaye) *et senestrée d'une seconde mitre surmontant un B* (qui doit signifier : Bethléem) *de même.*

Ce chef n'était ni très héraldique ni très artistique et il est regrettable qu'un héraldiste de profession n'ai pas été consulté à cette occasion.

Nous donnons ici un dessin des armes de Mgr Bagnoud (fig. 1), composition très artistique due à la plume de M. Théodore Cornaz, de Lausanne, héraldiste distingué. L'armoirie a comme support la croix tréflée de Saint-Maurice derrière laquelle les crosses abbatiale et épiscopale sont posées en sautoir. La crosse abbatiale de Saint-Maurice a sa volute tournée à l'intérieur parce que l'abbé n'a pas de juridiction en dehors de son abbaye, tandis que la crosse épiscopale de Bethléem a sa volute tournée à l'extérieur parce que comme évêque de Bethléem, il a la juridiction épiscopale sur les paroisses de

[1] *Histoire de l'évêché de Bethléem.*



(Fig. 2.) ARMOIRIES DE MGR JOSEPH PACCOLAT

Comte-abbé de Saint-Maurice d'Agaune
LVIme évêque de Bethléem.

Salvan-Vernayaz, Finhaut, Choëx, Lavey, et à Saint-Maurice sur les chapelles de l'hôpital et de Vérolliez. Le tout est surmonté du chapeau épiscopal avec ses cordons et ses trois houppes.

L'écu est surmonté de la couronne comtale, car les abbés de Saint-Maurice avaient été créés comtes.

Ce titre leur venait du roi Victor-Amédée III qui le conféra par lettres-patentes du 29 décembre 1782 [1] à Georges Schiner (abbé de Saint-Maurice de 1764 à 1794), et à tous les abbés qui lui succèderaient, sans aucune réserve, ce titre étant attaché à la dignité abbatiale.

Au-dessous de l'écu sont suspendus les insignes de l'Ordre des Saints-Maurice et Lazare. Dès 1728, les abbés de Saint-Maurice avaient

[1] Ces lettres-patentes existent aux archives de Saint-Maurice.

été créés chevaliers de cet Ordre. En cette année, le roi Victor-Amédée II avait accordé par lettres-patentes ce titre à l'abbé Charlety (abbé de Saint-Maurice de 1719 à 1736) et à tous ses successeurs. Mgr Bagnoud avait été créé en outre chevalier Grand-Croix de l'Ordre mauricien. La grand-croix avait été déjà accordée une fois à un abbé de Saint-Maurice, à l'abbé Georges Schiner en 1782.

Le successeur de Mgr Bagnoud fut Mgr Paccolat.

Né à Collonges dans la paroisse d'Outre-Rhône, le 30 mars 1823, il fit ses études au collège de l'abbaye de Saint-Maurice où il entra plus tard comme religieux, en 1843. Il fut ordonné prêtre le 19 avril 1851 et devint professeur au collège. Plus tard, il fut nommé chapelain à Bagnes, puis curé de Vollèges et en dernier lieu prieur à Vétroz.

Après trente ans de fonctions comme curé, le Chapitre le choisit comme abbé, le 4 décembre 1888. Le 5 février 1889, le pape Léon XIII confirma son élection comme abbé de Saint-Maurice et comme évêque titulaire de Bethléem, et le 5 mai le nouvel élu recevait dans l'église de l'abbaye la consécration épiscopale des mains de Mgr Mermillod, évêque de Lausanne et Genève, assisté de Mgr Jardinier, évêque de Sion et de Mgr Philippe, évêque titulaire de Larissa, de la congrégation de Saint-François de Sales, et en présence du Prévôt du Grand-Saint-Bernard, d'un nombreux clergé et du Conseil d'Etat en corps, du canton du Valais.

Mgr Paccolat fut plus heureux dans la composition de ses armoiries que son prédécesseur et trouva un conseiller érudit en la personne du chanoine G. de Courten. Il revint aux bonnes traditions héraldiques. Les armes de Saint-Maurice furent gardées intactes et écartelées, comme cela s'était toujours fait, cette fois non pas avec les armes personnelles de l'abbé mais avec celles de l'évêché dont il avait été nommé titulaire. Le chanoine de Courten rechercha les armes de cet évêché qui étaient l'étoile de Bethléem, à sept rais, pièce qui figurait déjà sur des sceaux du XIIIme siècle.

Nous reproduisons ici (fig. 3) d'après Chevalier-Lagénissière [1], un fragment du contre-sceau de Hugues de Curcis, 12me évêque de Bethléem, apposé à un acte de 1293. Il porte l'étoile à sept rais dans un encadrement gothique et le commencement de la légende : VIDIMVS

[1] *Histoire de l'évêché de Bethléem.*

STELLAM..... qui doit se lire et se compléter ainsi : *Vidimus stellam ejus in Oriente*, selon la parole des rois mages, tirée de l'évangile selon Saint Mathieu, ch. II, v, 2, annonçant la triomphante nouvelle de la naissance à Bethléem de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(Fig. 3.) CONTRE-SCEAU DE HUGUES DE CURSIS

XIIme évêque de Bethléem. (Acte de 1293.)

Certains héraldistes prétendent qu'en écartelant les armes de Saint-Maurice et de Bethléem on doit placer ces dernières au premier quartier, parce que, hiérarchiquement parlant, les armes d'un évêché auraient la priorité sur celles d'une abbaye. Nous prétendons que les armes de Saint-Maurice doivent être au premier quartier : premièrement Saint-Maurice a la priorité de l'ancienneté de fondation, ensuite le titre d'évêque de Bethléem n'a été donné que récemment et enfin l'abbé de Saint-Maurice est abbé effectif, tandis qu'il n'est qu'évêque titulaire de Bethléem.

A défaut d'armes de famille, le chanoine de Courten composa pour l'abbé actuel avec une ancienne marque de la famille Paccolat, figurant un T ou *Tau*, les armes suivantes : *d'or au Tau de sable* qui furent *posées sur le tout.*

Les armes complètes de Mgr Paccolat se lisent donc ainsi : *écartelé au* 1 *et* 4, *de gueules à la croix tréflée d'argent*, qui est de Saint-Maurice, *au* 2 *et* 3 *d'azur à l'étoile à sept rais d'argent*, qui est de Bethléem, *sur le tout d'or au Tau de sable*, qui est Paccolat.

La composition des armes que nous reproduisons ici (fig. 2) est due à la plume de l'héraldiste déjà cité M. Th. Cornaz. On remarquera que les insignes de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare y font défaut. La raison en est que Mgr Bagnoud déjà, avait renoncé en 1870 à porter des insignes

qu'il devait à des souverains qui avaient spolié son Chef spirituel. La même année, il avait signé avec les évêques suisses une protestation contre l'envahissement des Etats de l'Eglise et de Rome.

Quoique ayant droit à la croix de chevalier des Saints Maurice et Lazare, Mgr Paccolat se dispense, en attendant une réconciliation entre le Vatican et la Maison de Savoie, de porter ces insignes.

Un Signore del Vaud alla Crociata di Umberto II, Delfino del Viennese.

Nota del Dott. Dino Muratore.

La nobile terra del Vaud, dai tempi eroici di Pietro II di Savoia diventata una delle gemme più belle della corona dei Conti sabaudi, e dal 1286 eretta in baronia per Ludovico I fratello di Amedeo V il Grande, ricinta dalle Alpi, dal Giura e dal lago Lemano, ricca, ferace, industre e commerciante, aveva visto sempre ne' suoi castelli turriti una nobiltà fiera e valorosa, che in tutte le lotte cruenti e cavalleresche delle guerre e dei tornei aveva fatto rifulgere alto il suo nome.

Non è quindi con meraviglia che vediamo alcuni dei rappresentanti di questa nobiltà vaudese partecipare ad una di quelle imprese che meglio potevano soddisfare quella brama di avventure e di gloria e quella pietà religiosa, che foggiava ancora il tipo del cavaliere alla metà del secolo XIV : la Crociata di Umberto II, Delfino di Vienne, dal 1345 al 1347.

Non erano più i tempi d' oro delle vere Crociate, che videro il loro tramonto sanguigno sotto le mura di Tunisi, con la morte di San Luigi IX re di Francia : perchè dal 1291, caduto l' ultimo baluardo della potenza cristiana in Siria, San Giovanni d' Acri, erano soltanto più spedizioni sporadiche e vane, tardo e misero seguito di una folla di progetti d' idealisti e di apostoli ; non più, salvo che nelle reiterate bolle pontificie, di offesa vigorosa contro i nemici della fede, detentori del sepolcro di Cristo, ma di forzata difesa contro l' irrompere minaccioso dei Turchi Selgiucidi e Ottomani e del Soldano d' Egitto, contro il regno di Cipro, l' isola di Rodi, i possessi dei Veneziani e dei Genovesi, e l'Impero Bizantino : imprese a cui soltanto più i Pontefici di Avignone e le Repubbliche marinare d' Italia, con qualche signore privato, si interessavano, a

più mondani interessi pensando tutti i re e i principi dell' Europa cristiana.

È così che nel 1345 il papa Clemente VI, dopo aver invano tentato di riunire le forze d' Europa contro il nemico secolare, che aveva recentemente assalito Smirne con la strage di molti cristiani, il 26 maggio si acconciava a proclamare capitano generale della Crociata un piccolo, vanitoso principe del regno di Arles, il Delfino Umberto II : misera spedizione, da cui si disinteressavano tutti i potentati d' Europa, solo aiutandola in qualche modo Venezia e il Pontefice : vera parodia, insomma, di Crociata !

Il Delfino, lasciata Marsiglia il 31 agosto con poche galere e piccolo seguito, e attraversata l' Italia raccogliendo qualche centinaio di soldati, si portava in breve a Venezia per ripartirne sul finir di ottobre, e, ritrovate a Cefalonia le sue navi, giungere negli ultimi giorni di novembre a Negroponte.

Era questa città, in allora, il capoluogo della centrale fra le tre parti in cui era divisa la stretta e lunga isola omonima, l' antica Eubea, parte posseduta allora dal signore « terziero » Giovanni delle Carceri veronese : posta sullo stretto di Euripo, che la divideva dalla Grecia orientale, era il centro del commercio di Venezia nel mare dell' Arcipelago, e in essa — come del resto fu tutta l' isola — la Repubblica aveva una vera supremazia, tenendovi un balivo, assistito da due consiglieri, con ampii poteri. Quivi Umberto trascorse l' inverno e la primavera del 1346, in quasi completa inerzia, senza osare di assalire i Turchi, solo limitandosi a catturare alcune navi nemiche, e a trattare con Giovanna (Anna) di Savoia, imperatrice reggente di Costantinopoli, per l' acquisto dell' isola di Chio come base di operazione [1].

[1] Per la Crociata, vedi RINALDI, *Annales Ecclesiastici*, ann. 1345-1347 ; CHORIER, *Histoire générale du Dauphiné*, Lyon, 1672, pp. 312 e seg. ; VALBONNAIS, *Histoire du Dauphiné*, Paris, 1722, t. I, pp. 334 e seg., e i documenti corrispondenti nel t. II ; DE PÉTIGNY, *Notice historique et biographique sur Jacques Brunier, chancelier d'Humbert II Dauphin de Viennois*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. I. 1839-1840, pp. 273 e seg. ; HEYD, *Le colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel Medio-Evo*, versione di G. MÜLLER, Venezia, 1866-1868, t. I., pp. 383 e seg. ; CHEVALIER, *Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné*, in *Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère*, 3me série, t. VI, 1874, pp. 95 e seg. ; J. ROMAN, *Charte du Départ du Dauphin Humbert II*, in *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 537 ; DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIVme siècle*, in *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 44me, Paris, 1886, t. I, pp. 105-106 ; JORGA, *Philippe de Mézières et la Croisade au XIVme siècle*, in *Biblioth. de l'Ecole*

Troppo poco si conosce delle vicende di cotesta Crociata: manca una qualsiasi relazione contemporanea di essa, e scarsi assai sono i documenti, finora noti, che la comprovano. Eppure, anche soltanto da questi si può vedere che gli ecclesiastici e i nobili degli Stati sabaudi presero parte alla impresa di un confinante Principe. Così faceva un fratello naturale del conte di Savoia Amedeo VI, allora ancor fanciullo e sotto tutela, Giovanni canonico cantore di Ginevra, e un potente nobile della Bresse, Pietro de la Palu signore di Varambon, che sosteneva gran parte nelle trattative con l' Imperatrice di Bisanzio, zia dello stesso Conte [1]; così vediamo, nel seguito del Delfino a Venezia, segnato il nome di Pietro di Lucinge, e, fra coloro che presero la via diretta per mare fino a Cefalonia, uno Stefanino di Lucinge [2], ambidue del ramo della nobile famiglia Faucigny-Lucinge, che ebbe gran potenza verso questo tempo a Losanna [3]; oltre ad Ugo di Ginevra, signore d' Anthon.

In buon punto, il prezioso documento che oggi pubblichiamo — uno dei pochissimi datati da Negroponte — viene a darci alcuni particolari sulla participazione della nobiltà del Vaud alla detta spedizione orientale.

Si tratta di codicilli fatti a Negroponte da Riccardo di Prez, cavaliere dimorante a Rue nella diocesi di Losanna, in aggiunta al testamento dettato prima della sua partenza per le lontane terre orientali.

* * *

Riccardo di Prez apparteneva ad una nobile famiglia, originaria dall' antico baliaggio di Montagny o da quello di Bellegarde, figlio di

des Hautes Etudes, fasc. 110me, Paris, 1896, pp. 45 e seg.; A. CHIAPPELLI, *Contributo di Pistoia ad una Crociata contro i Turchi*, 1345, in *Bollettino Storico Pistoiese*, t. I., 1899; GAY, *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient* (1342-1352), Paris, 1904, pp. 59 e seg.; JORGA, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, 1342-1362, in *Bizantinische Zeitschrift*, t. XV, 1906, pp. 198 e seg.; D. MURATORE, *Una Principessa Sabauda sul trono di Bisanzio. Giovanna di Savoia, imperatrice Anna Paleologina*, dai *Mémoires de l'Académie de Savoie*, série 4me, t. XI, Chambéry, 1906, pp. 191 e seg.

Per Negroponte, ancora HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, (versione dal tedesco), Leipzig, 1885-1886, t. I, pp. 468-69; e MAS LATRIE, *Les Seigneurs Terciers de Négrepont*, in *Revue de l'Orient latin*, t. I, 1893, pp. 413-32.

1 MURATORE, *op. cit.*, pp. 191-92 e 198-99.

2 CHEVALIER, *op. cit.* N. XXVIII (p. 97) e XXIX (p. 102).

3 Vedi il CONTE DE FORAS, nell' *Armorial et Nobiliaire de Savoie*, che però non accenna neppure a questi fatti.

Stefano, donzello e consignore di Prez : era un pio, ricco e nobile Signore.

Nessun figlio essendo venuto a rallegrare la sua unione con la consorte Bonarein de Châtel, egli si era lasciato indurre a lasciarla per seguire l'impulso del suo spirito avventuroso, insieme con altri nobili compagni del suo paese: aveva fatto, fin dal 14 febbraio 1345, il suo testamento; nella seconda metà di agosto, dopo il 19, aveva lasciato definitivamente le sue terre; passato ad Avignone, aveva presa la Croce rossa d'oltremare dalle mani di Clemente VI; si era imbarcato col Delfino a Marsiglia, insieme al suo fido scudiero Amedeo di Lucinge [1], a' suoi domēstici Nicolino e Giordano, e ad un altro servo; certo era stato col Principe a Venezia, dove aveva fatto un grosso mutuo ad un suo compagno, il Signore di Cossonay (un altro vaudese, di cui per primo ci dà notizia il nostro documento); e con tutta la flotta era venuta nel tardo autunno a Negroponte, nella quale città nel maggio 1346 lo ritroviamo morente, certo per qualcuna delle malattie facili a contrarsi in climi sì diversi da quelli della sua terra nativa.

Il 14 di questo mese, nella casa da lui abitata, vedendo prossima la sua fine, dal notaio Ponzone del Fosso, presenti come testi il medico del Delfino, Girardo di San Deodato [2], i frati predicatori Giovanni Renolli, Taddeo di Bengino fiorentino e Cunone d'Arnay, il donzello Aimoneto de Glantz, Baordino de Drunyoe di Verdun e Pietro Châtillon, egli faceva stendere alcuni codicilli di sua ultima volontà, riguardanti le esequie sue in caso di morte, il trasporto della sua salma al paese nativo, e i legati diversi; per completare così il testamento fatto in sul partire, e depositato nel monastero di Hautcrêt,nella diocesi di Losanna.

Raccomandata l'anima sua a Dio, il nobile cavaliere disponeva che, *post mortem*, il suo corpo fosse sepolto provvisoriamente nel cimitero del convento dei frati predicatori di Negroponte, dietro formale promessa scritta dal priore e di tutta la comunità di restituirlo a coloro che i suoi eredi e il priore di Hautcrêt avrebbero mandato per riprenderlo e portarlo nella detta abbazia, dove egli eleggeva la sua definitiva sepoltura.

Piamente ordinava poscia di dare venti fiorini d'oro, le sue armi

[1] É forse quel bastardo di Lucinge, di cui si parla più oltre ?

[2] Un « Girardus phisicus », senza nome di casato, è notato nel seguito del Delfino nella spedizione : CHEVALIER, *op. cit.* N. XXVIII (p. 97) e XXXVI (p. 121).

e il suo abito più bello ai frati del detto convento, dieci fiorini e un panno di seta ai frati minori , e dieci altri alla chiesa parrocchiale di Negroponte, contro l' obbligo, per ciascun ente, di una messa perpetua ogni anno nel dì anniversario della morte o dei funerali, e così pure il secondo suo abito alle monache di Santa Clara ; sei soldi a ogni religioso o sacerdote, quattro soldi a ogni chierico, e mezzo fiorino a ogni vescovo o arcivescovo, che interverrebbero ai funerali e ad un solenne pranzo di chiusura della stessa mesta cerimonia, per la quale egli stabiliva l'uso di dieci torce di sei libbre l' una, di trenta candele di una libbra, e di tre ricchi panni d' oro da stendersi sulla sua salma, che sarebbero quindi passati, con altro, in possesso dei detti predicatori.

Continuando, provvedeva per il pagamento di quindici fiorini dovuti al suo scudiero Amedeo di Lucinge per suo stipendio di sei mesi, di dodici per un ronzino, e di venti per le sue spese di ritorno in patria ; così legava al suo fido domestico Giordano il suo abito da viaggio, dieci fiorini per le sue spese, e un piccolo bosco situato nelle proprie terre ; all' altro, Nicolino, il suo corsetto di camelino, e ad un terzo, sei fiorini.

Ordinava poscia il pagamento di debiti di coscienza verso alcuni nobili e religiosi del Vaud : cioè di venti libbre al Signore di Granson, di dieci libbre a Pietro di Estavayer, di dieci altre a Jaqueto de Calcibus, benedettino di Payerne ; di cento soldi a Perreto di Villarey, di sessanta a Jaquerio Chapuis, e di quaranta, insieme ad un querceto controverso, ad un uomo di Lechelles, così pure di legati diversi ad alcune chiese della diocesi di Losanna : e stabiliva che al barone del Vaud, Ludovico II di Savoia, fossero condonate cento libbre, nel caso di immediato pagamento di un suo antico debito.

In fine, dopo aver ordinato di distribuire ai poveri della città quanto fosse rimasto de' suoi beni mobili, e aver supplicato il Delfino di far sigillare l' atto, nominava suoi esecutori testamentarii fra Giovanni Renolli, e il detto medico del Delfino, che a lui invano prestava le sue cure.

Ecco ora, perchè più viva ne resti la memoria, l' atto nella sua integrità :

Archivio di Stato di Torino, Sezione 1ª.

Baronnie de Vaud. Mazzo III, N. 12.

Anno Domini millesimo tercentesimo quadragesimo sexto, indictione XIIII, die jovis XIIII mensis madij, in civitate Nigropontensi, videlicet in domo habitationis nobilis viri domini Richardi de Prelles, videlicet

in quadam camera habitationis ipsius domus. Idem nobilis dominus Richardus de Pretz miles diocesis Lausannensis, sanus mente et in bona existens memoria, licet detineretur infirmitate corporali, facit, disponit et ordinat suos codicillos per modum qui sequitur infrascriptum, cum protestatione quod per aliqua que faciat disponet et ordinet non intendit nec eius intentionis est ultimum testamentum conditum per ipsum et factum per manum Johannis Barma eiusdem diocesis, quod quidem testamentum est in monasterio de Altocristo Ordinis Citarciensis ut dicit, in aliquo irritare seu anullare, sed semper vult et precipit ipsum testamentum in sua roboris firmitate permanere, nec ab ipsis testamento ordinatione desistere non intendit, sed semper persistere in eo, ymo ipsum testamentum et contenta in eo pro presentibus codicillis ratifficat, laudat et approbat contenta in eodem. — Imprimis animam meam recommendo altissimo Creatori, et si contingat me de huiusmodi infirmitate in Nigroponte decedere, quod absit, eligo meam sepulturam in ecclesia seu cimeterio Predicatorum Nigropontis per modum dispositi et aliter non, et ista compleantur per excequtores infrascriptos. — Item volo et ordino quod prior et subprior ac totus conventus Predicatorum debeant et teneantur concedere gratis literam sufficientem de vaditione depositi corporis mei, antequam corpus meum tradatur ecclesiastice sepulture, ita quod heredes mei vel persone alie qui destinarentur super infrascriptis possint habere et exhumare facere ossa mea et secum deportare ad abbatiam de Altocristo Lausannensis diocesis, ubi meam perpetuam elegi sepulturam, quotienscumque eis placuerit et expediens fuerit ac licitum fuerit, et ista habeant complere excequtores infrascripti. — Item volo et ordino quod in die obitus mei seu sepulture mee habeam decem torchias ponderantes qualibet sex libras et triginta cereos quolibet ponderis unius libre, compleatur per excequtores, etc. — Item volo et ordino ex alia parte habere in die sepulture mee octoviginti candelas cereas, videlicet quod fiant duodecim pro libra... — Item do et lego conventui Predicatorum Nigropontis semel tantum viginti florenos auri et arnesium meum completum et meliorem raubam quam habeam tempore mortis mee et quam fratres dicti conventus accipere voluerint, ita quod predicti fratres pro predictis habeant et teneantur celebrare anno quolibet in perpetuum in die obitus mei unum anniversarium seu unum annuale, et hoc dicti fratres in suis registris et cartulariis scribere habeant et registrare prout in talibus acthenus extitit consuetum ad rei perpetuam memoriam habendam de predictis. — Item do et lego decem florenos auri semel tantum, de quibus fiat una pitancia seu unum prandium in die obitus mei vel in die sepulture mee faciendum in domo Predicatorum in Nigropontis, in quo quidem prandio intersint omnes religiosi capellani et clerici qui sepulture mee intererunt. — Item do et lego omnibus religiosis et capellanis qui sepulture mee interfuerint et in supradicto prandio esse contingerit dentur cuilibet ipsorum sex soldini monete Nigropontis, et clericis etiam qui interfuerint in sepultura mea et in prandio predicto dentur cuilibet quatuor soldini monete predicte, et si contingat esse in sepultura mea archiepiscopos vel episcopos, detur cuilibet ipsorum dimidius florenus auri dum taxat. — Item volo et ordino quod tres panni de auro quos penes me in Nigroponte

habeo ponantur in die sepulture mee super corpus meum, qui quidem panni, facta et completa sepultura mea, in ecclesia Predicatorum perpetuis temporibus remanere debeant, ita tamen quod in dictis pannis arma mea ponere debeant fratres Predicatores supradicti, nec non et tres partes cuiusdam alterius panni de aurato do etiam et lego ipsis fratribus... — Item do et lego conventui fratrum Minorum Nigropontis decem florenos auri et unum pannum de sirico quem habeo penes me in Nigroponte, pro quibus X florenos et pannum supradictum (*sic*) fratres dicti conventus anno quolibet in die obitus mei vel in die sepulture mee inperpetuum celebrare teneantur unam missam sollempnem pro remedio anime mee et parentum meorum. — Item do et lego monialibus sancte Clare Nigropontis secundam raubam quam habeo meliorem. — Item do et lego Nicolino famulo meo unum corsetum meum de camelino pro servitiis per ipsum michi impensis. — Item do et lego ecclesie Nigropontis decem florenos auri semel tantum, de quibus servitores ipsius ecclesie emere teneantur X solidos reddituales et pro anima mea celebrare teneantur anno quolibet in die obitus mei perpetuo vel in die sepulture mee unam missam sollempnem pro remedio anime mee et parentum meorum. — Item do et lego Amedeo scutiffero meo duodecim florenos auri semel tantum pro uno roncino ad opus ipsius emendo, quos volo sibi solvi in continenti post mortem meam per excequtores infrascriptos. — Item do et lego magis dicto Amedeo scutifero meo viginti florenos auri semel tantum, de quibus idem Amedeus debeat se ad partes suas retrocedere, tam pro expensis suis, quam pro aliis necessariis sibi faciendis, solvendis sibi etc. — Item do et lego Jordano famulo meo raubam meam nautagii domini Dalphini dum taxat et residuum quod superest de bonis meis volo et ordino quod excequtores infrascripti Christi pauperibus erogentur prout eis videbitur faciendum, et nichilominus do et lego Jordano decem florenos auri... pro suis necessariis faciendis. — Item volo et ordino, quod si aliquis vel aliqui nunc vel imposterum se opponant vel opponent contra testamentum meum per me conditum ut supra continetur seu presentibus codicillis, volo et ordino quod excequtores mei per me in testamento meo ordinati habeant omnes et singulos clausulas mei testamenti videre legere corrigere declarare interpretare determinare diffinire et emendare imperpetuum simpliciter et de plano et sine strepitu judicum et figura, partibus vocatis vel non vocatis, omnia dubia et controversia que possent in anima exhoriri super testamento supradicto nec non et super clausulas et ordinationes per me ordinatas contentas in eodem et super codicillis predictis excequtores meos in testamento meo ordinatis (*sic*) plenam habeant potestatem adimplendi ac si egomet essem vivus vel me contingeret adesse presentem. — Item volo et ordino quod quindecim floreni auri, in quibus teneor Amedeo de Lucingio scutiffero meo pro medietate salarii istius anni sibi solvantur in partibus meis per heredes meos in testamento meo ordinatis (*sic*). — Item supplico humiliter et requiro dominum abbatem de Altocristo Ordinis Citarciensis Laus. dioces. qui nunc est vel qui pro tempore fuerit eiusque conventus, nec non et heredes meos, quatenus eis placeat et velint certas personas seu certos nuncios destinare, qui debeant ad has partes venire et accedere videlicet ad locum ubi con-

tingeret me sepeliri pro ossibus meis habendis et deportandis ad abbatiam predictam ubi meam elegi sepulturam, et ipsa ossa ad abbatiam predictam habeant deportare et pro predictis adimplendis tam pro expensis quam pro labore et aliis necessariis do et lego sexaginta florenos auri semel dumtaxat, quos volo et ordino quod dilecta nobilis domina Bonares uxor mea de bonis meis satisfacere teneatur et tradere dictos LX florenos personis que destinarentur per infrascriptos, videlicet incontinenti quo fuerit requisita, quos quidem LX florenos auri volo et ordino quod dicta uxor mea habeat recuperare a domino Cossonayci de ducentis florenis auri quos sibi mutuavi in Venetiis et in quibus michi tenetur et est obligatus, quam citius dicta uxor mea habere poterit. In casu vero ubi dicta nobilis domina Bonares non posset dictos II^{c} florenos recuperare nec dominus Cossonayci satisfaceret non vel non posset satisfieri aut non possent recuperari ab eo, volo et ordino quod dicta uxor mea prout superius continetur tradere et deliberare de bonis meis teneatur dictos LX florenos supradictis nunciis et personis qui destinarentur pro predictis. — Item volo et ordino quod XX libre lausannenses solvantur et deliberentur de bonis meis per heredes meos... viro nobili domino de Granczone, in exhonerationem consientie mee, et ex causa predicta etiam tradi et deliberari volo... religioso viro Jaqueto de Calcibus monaco Paterniaci ordinis Sancti Benedicti octo libre monete predicte. — Item do et lego domino Petro de Estavayaco militi decem libras lausannenses in exhonerationem consientie mee, pro aliquibus quibus retroactis annis habui agere cum eodem... — Item volo et ordino et do et lego ecclesiarum de Mornay [Morlens ?], Sancti Martini de Premangen [Promasens ?] et de Challen [Echallens] lausannensis diocesis cuilibet ipsorum septem libras laus. ad opus confratrie que fit in festo Penthecostis... — Item... ecclesie parrochiali de Palagen [Palésieux ?] predicte dioc. quatraginta solidos. — Item... Perreto de Vilarey de Montangen dicte dioc. in exhonerationem consientie mee centum solid. — Item... cuidam homini de Lechel, qui tempore retroacto quoddam quercum quod erat, ut dicebatur, domini de Montagen [Montagny?] et ipse homo asserebat ipsum esse suum, et postmodum fuit veritas super hoc per foresterium et alios reperta... Item eidem homini quatraginta solid. — Item ecclesie parrochiali de Valleru [Vaulruz ?] dicte dioces. sexaginta sol. — Item Jordano famulo meo vernam meam quam habeo in nemore de subtus Verdelet, quamdiu idem Jordanus vixerit et fuerit in humanis dumtaxat, sub tali conditione quod in dicta verna illi qui consuerunt ibidem sua habere pascaragia semper habeant libere et absque impedimento et turbatione aliqua prout acthenus soliti sunt habere et consueverunt temporibus retroactis. — Item... Jaquerio Chapusi dicto Moner de Montagen laus. dioc. sexaginta sol. — Item... cuidam alio famulo qui est cum Jordano supradicto sex floren. pro suis necessitatibus faciendis... — Item volo et ordino, quod de debito in quo vir nobilis dominus Ludovicus de Sabaudia michi tenetur et est obligatus, quod centum libre sibi quittentur, in casu vero in quo dictus dominus Ludovicus dictum debitum satisfaceret et satisfieri faceret, et aliter non... — Item suplico et requiro illustrissimum Principem dominum Hymbertum Dalphinum Viennensem, Sancte Sedis Apostolice Capita-

neum generalem et ducem exercitus Christianorum contra Turcos, et eius Cancellarium, quatenus presentibus codicillis meis sigillum ipsius domini Dalphini valeant sigillare, meoque etiam sigillo sigillentur ad majorem roboris firmitatem habendam, quotienscumque fuerint requisiti. — Item super hiis vero que volo et ordino compleri in Nigroponte, ordino quod per excequtores meos infrascriptos compleantur de bonis meis prout in codicillis meis predictis videbuntur contineri, et eis videbitur faciendum, videlicet venerabilem et religiosum virum fratrem Johannem Renolli de ordine Predicatorum, et discretum virum Gerardum de Sancto Deodato fisico (*sic*) dicti domini Dalphini, presentes ambo et quemlibet in solidum, quibus plenam in Domino concedo potestatem clamores et ordinationes supradictas complendas, solvendas et adimplendas etc.

Acta fuerunt hec in civitate Nigropontensi, infra domum habitationis ipsius domini Richardi, presentibus testibus ad hoc specialiter vocatis, videlicet discreto viro domino Girardo domini Dalphini phisico, venerabilibus et religiosis viris fratre Johanne Renoli, Teudeo de Bengin de Florentia, Emoneto de Glantz domicello, fratre Cono d'Arnay ordinis Predicatorum, Bahordin de Drunyœ de Verduno, et Petro Chastillione, et me Ponsono de Fosso auctoritate imperiali notario publico etc.

Ego vero Petrus Malini de Visilia auctoritate imperiali notarius publicus ac clericus illustrissimi domini Principis domini mei domini Hymberti Dalphini, Sancte Sedis apostolice Capitanei generalis et ducis exercitus Christianorum contra Turcos, auctoritate per dictum dominum meum dominum Hymbertum michi conmissa, presens publicum instrumentum notatum et receptum per manus Ponsoni de Fosso not. publ. condam predicti, prout in protocollis seu inbreviaturis eiusdem inveni, nichil addito vel remoto, fideliter levavi, grossavi, scripsi et tradidi, signoque meo consueto presignavi.

Nos vero Hymbertus Dalphinus Viennensis, Sancte Sedis apostolice capitaneus generalis et dux exercitus Christianorum contra Turcos, volens sequi ordinationem et requisitionem... nobis per predictum dominum Richardum de Pretz condam militem facta, presentes codicillos nostri Capitaneatus sigillo duximus sigillandos, ac etiam sigillum ipsius domini Richardi de Pretz militis condam duximus apponendum, ad habendam majorem firmitatem omnium et singulorum premissorum.

Dalla pergamena pendono entrambi i sigilli, in cera rossa.

* * *

In quei giorni di maggio, Riccardo de Prez chiudeva gli occhi alla luce, in quella terra lontana, prima di aver potuto dare, contro i nemici del nome cristiano, quelle prove di valore a cui anelava nel lasciare le sue terre : e subito dopo la sua morte il Delfino Umberto II, annuendo al desiderio estremo del suo fedele seguace, faceva far copia dell' atto (quella che noi possediamo) dal suo chierico, il notaio Pietro

Malin, e per darle maggior vigore di autenticità, per quanti vi avevano interesse, vi faceva opporre il suo sigillo, accanto a quello del nobile defunto.

In tal guisa questi, dopo il sontuoso funerale, fu sepolto nel luogo desiderato, in attesa del trasporto della salma al paese nativo; trasporto che probabilmente fu eseguito per cura della consorte, ben presto però passata a seconde nozze, e degli altri eredi.

Ripartiva finalmente da Negroponte, verso la metà di giugno 1346, il Delfino Umberto II, invano tentando di prendere quella ricca isola di Chio, che una flotta genovese rapiva per sempre all' Impero Bizantino: e dopo una terribile battaglia data a Smirne contro gli Infedeli il 24 giugno, la misera sua spedizione si risolveva in un lungo periodo di oziosa fermata a Rodi, finchè tutti tornavano in patria nell' estate del 1347, fra l' indifferenza dell' Europa cristiana.

Stefano di Lucinge e un bastardo di questa famiglia, dopo aver valorosamente combattuto, erano di nuovo ad Avignone, presso il Papa, nel novembre di quell' anno [1]: e i troppo scarsi documenti del tempo non ci dicono, alla distanza di tanti secoli, quali siano state le vicende degli altri cavalieri degli Stati sabaudi che alla Crociata participarono, accanto a quel Riccardo de Prez che laggiù, sulle rive del Mar Egeo, di fronte alla terra sacra dell' Ellade, aveva visto vanire il sogno di gloria a lungo accarezzato, e morendo aveva inviato l'estremo suo saluto pieno di rimpianto alle montagne nevose e allo specchio azzurro del lago del suo bel paese nativo, il Vaud.

Torino, maggio 1908.

Note complémentaire sur Richard de Prez.

Le chevalier Richard de Prez, dont il est question dans le travail précédent, appartenait à la noble famille des seigneurs de Prez, dont le premier représentant mentionné dans les documents s'appelle Pierre (de Praels, *de Pratellis*), en 1145, dans le *Livre des donations* d'Hauterive. Il se peut que le berceau de la famille ait été à Prez-vers-Noréaz, ancien bailliage de Montagny, dont elle posséda longtemps la seigneurie, ou dans le bailliage de Bellegarde, au pays de Charmey; il y avait là, en effet, une ancienne seigneurie, dite de Prez, s'étendant sur Châtel-sur-Montsalvens (Gruyère) et possédant quelques terres dans les communes de Botterens et Villarbeney,

[1] JORGA, *op. cit.*, pp. 55-56; e CHEVALIER, *op. cit.*, N. XXXV (p. 119).

bailliage de Corbières. Au XIIIme siècle, on trouve une branche importante de la famille établie à Rue, dans une maison forte vis-à-vis du château, sur un emplacement où l'on voit encore aujourd'hui des vestiges d'habitation.

Le chevalier Richard de Prez était fils d'*Etienne* de Prez, donzel, coseigneur de Prez, et petit-fils du chevalier *Aymon* de Prez, bienfaiteur du couvent d'Hauterive, qui était déjà fixé à Rue. Sa mère s'appelait Alexie ; en 1313, elle ne vivait plus. Richard eut une tante, Agnès, qui épousa le donzel Jean de Vuilliens, et trois oncles : Henri, cité en 1271 ; Pierre, aussi chevalier, chef de la seconde branche, et Jean, chef de la troisième branche ; ils possédaient en commun la messellerie de Prez en 1278 ; en 1315, Etienne de Prez acheta la dîme de Vuarmarens ; il possédait des terres à Blessens et de nombreux ténements à Prez et à Corserey. Richard eut plusieurs frères : l'un, Jean, fut châtelain d'Oron ; un autre, Etienne, eut deux fils naturels ; deux autres frères, bâtards, s'appelaient Jaquet et Jeannet.

Richard apparaît la première fois dans les documents en 1313 ; avec son frère Jean, il prête hommage à l'évêque pour les fiefs qu'ils tiennent de l'évêché du côté de Lutry. Cette même année, il est nommé par le seigneur Aymon de Montagny, châtelain de Montagny. Depuis lors, il apparaît fréquemment dans les documents jusqu'en l'an 1345. C'est ainsi que nous le voyons, en 1322, vendre à Jacques Cerjat, de Moudon, le huitième de la dîme de Corcelles le Jorat ; un acte de l'an 1329 dit qu'il possédait le sixième de cette dîme. Le 31 avril 1325, il déclare posséder 19 ténements à Prez-vers-Noréaz ; en décembre 1331, il affranchit tous ses hommes de Prez de la mainmorte. Il est cité dans un arbitrage du 6 avril 1333, prononcé par Louis de Savoie, seigneur de Vaud, entre lui et l'abbé d'Hauterive. Avec son oncle Jean, il prétendait avoir juridiction sur les hommes de Prez, juridiction qu'Hauterive lui contestait. Le seigneur de Vaud lui reconnut ce droit.

Richard de Prez, que l'on voit depuis 1329 porter le titre de chevalier comme son grand-père Aymon et son oncle Pierre, avait épousé Bonarein, de Châtel, dont il n'eut point d'enfants. En 1335, il vend, du consentement de sa femme, au couvent d'Hauterive, le droit de juridiction qu'il avait sur les hommes de Prez, pour le prix de 20 livres de Lausanne. La même année, on voit qu'il possédait la grande dîme de Corserey et des fiefs à Prez et Corserey.

En 1336, il apparaît comme châtelain de Vaulruz, et comme tel, il met son sceau à divers actes. La même année, il vend au couvent de la Valsainte un cens de six coupes de froment sur sa dîme de Vuarmarens. En 1337, un acte nous apprend qu'il avait un fief à Esmont. Le 3 février 1339, ses deux cousins germains, Rolet et Etienne, fils de son frère Pierre, règlent avec lui leurs droits respectifs sur la place qu'ils possèdent en commun devant leurs maisons situées en face du château de Rue, et sur certaines murailles avoisinantes. Deux actes des archives de la Part-Dieu nous le montrent en 1342 et 1343 possédant des fiefs à Vauderens et la dîme sur des terres à Servion, près d'Oron.

Vers 1336 (et non en 1306, comme nous l'avons démontré ailleurs), le chevalier Richard de Prez fonde la chapelle de St-Nicolas, aujourd'hui église paroissiale de Rue et y établit un chapelain avec un revenu annuel de 10 livres de Lausanne. Les conditions de la desservance sont strictement délimitées (Voir le *Mémorial* de Fribourg, I, 332.). Vers la même époque, il fonde aussi la chapelle ou autel de Notre-Dame dans la même église de Rue, ainsi qu'un autel dans la chapelle de l'hôpital de Moudon. Tous ces documents nous montrent que le chevalier Richard de Prez était très riche.

Les archives de la famille de Mulinen, à Berne, possèdent encore le testament original que fit Richard de Prez, le 14 février 1345, avant de partir pour la croisade. Dans ce testament, il demande à être enterré dans le cimetière de l'abbaye de Hautcrêt, près de Palézieux. Nous ne savons si sa dernière volonté a été exécutée, et si, après sa mort dans l'île de Négrepont, on ramena sa dépouille mortelle au pays de ses ancêtres. Il fait de ses biens quatre parts : ses héritiers sont ses divers neveux et d'autres de ses parents ; sa femme est usufruitière, sa vie durant. Parmi ses débiteurs, est cité Louis de Savoie, seigneur de Vaud. Chacun des prêtres qui assistera à sa sépulture recevra cinq sols.

A l'abbaye de Hautcrêt, il lègue sa dîme de Villarsel-l'Evêque et des parcelles à Esmont et à Marnand ; cette dîme, il l'a acquise des seigneurs de Montagny pour la somme de 260 livres. Les religieux de Hautcrêt lui ont promis, en compensation, de dire chaque jour une messe pour lui et les défunts de sa famille, après sa mort, à l'autel de Ste-Croix, dans leur église. Ils devront livrer, chaque année, au procureur du couvent, 60 sols pour un repas, dit *conrey*, à faire au couvent le jour anniversaire de sa mort, et au portier, six livres par an, à la St-Martin, pour acheter des habits pour les pauvres.

Il fait aussi, à Rue, une fondation pour les pauvres qui y viendront assister à la procession de la Fête-Dieu ; on leur fera une distribution de pain et de petits pois. Il lègue pour cela un certain nombre de cens qui lui sont dus par des particuliers d'Ursy, de Rue et de Vuarmarens ; ces cens seront perçus, chaque année à la saint-André, par les chapelains qui desservent l'autel de Notre-Dame dans la chapelle de St-Nicolas de Rue ; ils serviront à acheter autant de blé et de petits pois que l'on pourra s'en procurer.

Il lègue à sa femme tous ses ustensiles et sa vaisselle, soit celle d'argent, soit l'autre, et cent sols de cens qu'il assigne sur un revenu de 7 livres, qu'il a acquis pour 112 livres des enfants de feu Pierre Rych, d'Avenches, chevalier. Il lègue aux Franciscains et aux Dominicains de Lausanne un capital de 120 livres à chaque couvent, assigné sur des biens qu'il a acquis à Hennens, de Rolet de Billens, donzel, demeurant à Vevey. Les religieux feront, avec ce revenu, deux fois par an, un repas, dit *conrey*, et ils diront deux fois par an la messe pour le repos de son âme.

Il fait ensuite des legs à l'église et à la confrérie du Saint-Esprit de Promasens, dont Richard de Prez était paroissien, Rue n'ayant été détaché de Promasens comme paroisse qu'en 1622 ; il fait également une multitude d'autres legs, trop longs à énumérer, à diverses églises ou couvents du pays

et à des particuliers qui lui sont particulièrement chers : mentionnons un cens de 2 sols à la léproserie de Lucens, et un de 4 sols en faveur du luminaire de la chapelle de Chapelle-sur-Gillarens, mentionnée ici pour la première fois dans l'histoire. Ses exécuteurs testamentaires sont Aymon de Cossonay, chanoine de Lausanne ; Jacques de Billens, doyen de Sion ; l'abbé de Hautcrêt et le prieur des Dominicains de Lausanne. Les témoins sont Jean de Germagny, vicaire perpétuel de l'église paroissiale de Moudon, et six autres prêtres du clergé de Moudon. L'acte porte les sceaux de l'officialité de Lausanne, du bailli de Vaud, de Jacques de Billens, doyen de Sion, d'Etienne du Bourg, notaire de Moudon, et de Richard de Prez.

Le 19 août 1345, Richard de Prez n'était pas encore parti pour la croisade. Ce jour-là, en effet, il faisait encore une donation à l'église de Mézières le Jorat. Mais il semble avoir quitté le pays tout de suite après ; son nom n'apparaît plus nulle part dans les documents.

Quant à son épouse Bonarein, devenue veuve, elle fait un premier testament, le 6 avril 1348, dans lequel elle demande à être enterrée à la Part-Dieu et institue comme héritier son frère, Jacques de Châtel, à la condition que celui-ci fonde un autel dans l'église de Châtel. Un peu plus tard, elle se remarie avec un cousin, le chevalier Antoine Cornu, de Vuilliens, qui était châtelain de Rue au moment de la mort de Richard, en 1346. En 1352, déjà remariée, elle eut des difficultés avec Pierre de Palézieux, curé de Promasens, au sujet de cens et de dîmes à Arlens qu'elle faisait difficulté de lui payer. Le curé de Morlens, dom Antoine, arrangea l'affaire. En 1359, Bonarein de Prez faisait un nouveau testament, en faveur du couvent de la Part-Dieu. Elle fit deux autres testaments encore, en 1360 et 1373.

Le baron d'Estavayer, dans sa notice généalogique sur la famille de Prez, prétend que le chevalier Richard de Prez avait eu trois enfants naturels, Rolet, Jean et Jacques. Nous n'avons trouvé nulle part la preuve de cette assertion.

FR. DUCREST.

(Les renseignements ci-dessus ont été tirés des notes de M. l'abbé Gremaud et de M. l'archiviste Schneuwly, aux archives d'Etat, ainsi que des Cartulaires de Rue et de Promasens, manuscrits qui sont en ma possession.)

KLEINERE BEITRÄGE — MÉLANGES

Des Baslers Thurneysen Heiligenbilder.

Der Bildersturm hat in Basel die Zahl der Heiligenbilder gelichtet; indes sind mehr als spärliche Überreste einstiger Denkmäler der Kunst und der Andacht übrig geblieben, um auch bei spätern Generationen den Sinn und das Verständnis für kirchliche Kunst zu wecken und zu erhalten. Erinnern wir daran, daß am Münster, am Spalentor, am Fischmarkt-Urban-Jakobsbrunnen Statuen von Heiligen stehen geblieben ist und daß in den Fenstern der Karthause, der St. Leonhards- und St. Theodorskirche manches Heiligenbild trotz des zerbrechlichen Stoffes die Jahrhunderte überdauert hat. Daß auch Basler Ölgemälde mit Heiligen des XV. und XVI. Saeculums in stattlicher Anzahl auf uns gekommen sind, ist bekannt, ebenso daß einige Decken- und Wandbilder von hagiographischer Bedeutung bis ins XIX. Jahrhundert, einzelne bis heute sichtbar geblieben sind.

Weniger bekannt aber ist das, was nach dem Bildersturm auf dem Gebiet der Heiligendarstellung noch geleistet worden ist. Sehen wir ab von den Tafelgemälden, so können wir nur wenige Denkmäler mit Heiligenbildern nennen, die im spätern Verlauf des XVI. Jahrhunderts in Basel entstanden sind. Dahin gehört der Grabstein der letzten Äbtissin von Klingental, jetzt im Münsterkreuzgang; er zeigt in Relief eine schöne Madonna in Strahlenglorie und ist namentlich wegen dieses Bildes im finstersten Winkel des Gebäudes aufgestellt worden. Ein anderes Beispiel von Heiligenbildern dieser Epoche ist das Relief einer Kirchenglocke zu St. Leonhard, das die Gestalt des hl. Schutzpatrons dieses Gotteshauses wiedergibt.

In starkem Maße aber hat unser Thema einen Basler des XVII. Jahrhunderts angezogen: es ist J. J. Thurneysen, geb. 1636, † 1711. Ein großer Teil seines Lebenswerkes besteht aus religiösen Bildern; es sind Kupferstiche kleinsten bis größten Formats, sowohl nach berühmten Gemälden bekannter Meister, als nach bestimmten Andachtstätten und -Bildern oder Reliquien ausgeführt. Manche Blätter beruhen auch auf eigener Komposition und Zeichnung. Thurneysen hielt sich in Straßburg, Lyon, Bourg-en-Bresse, Turin, Wien, Augsburg und in seiner Vaterstadt auf. Überall hat er für katholische Auftraggeber gearbeitet; seine Stiche, I. I. T., J. J. Thourneyser oder Thourneysen signiert, sind ab und zu nach Ort und Jahr datiert und nennen ihn meist als Stecher (mit sc.), ab und zu als Verleger (mit exc.). Sein gesamtes Œuvre ist noch niemals aufgezählt oder

genau beschrieben worden; Nagler [1] nennt unter Nr. 25 bis 43 einige religiöse Sujets, Jost [2] unter *a* bis *d* vier solche Themata und fügt bei, Thurneysen habe « eine große Zahl von Devotions- und Heiligenbildern » verfertigt. Eine annähernd vollständige Übersicht über die hagiographischen Kupferstiche des Meisters gewährt uns indes ein Sammelband der öffentlichen Kunstsammlung in Basel. Dieses Folio-Album (K. 38) scheint von dem Kupferstecher oder seinen Erben angelegt worden zu sein und enthält jedenfalls die vollständigste Sammlung seines Lebenswerkes. Besonders zahlreich sind Thurneysens Blätter mit Bildern des Heilands und Mariae; notiert seien Bilder des Jesusknäbleins, der hl. Familie, des Abendmahls, des Ölbergs, des Ecce homo, der Kreuzigung, des Gekreuzigten, der Kreuzabnahme, der Beweinung, der Pietà, Christus als Gärtner, Emaus; mehrere Madonnen, Maria und Joseph, Darstellungen der Himmelfahrt Mariae.

Andere Stiche zeigen uns die vier Evangelisten, den Täufer, den Erstmärtyrer, Sebastian, St. Augustin, St. Hieronymus, St. Adelrich, Anton von Padua, Ignaz Loyola, Franz Borgia, Karl Borromaeus, Franz Xaver. Dann hat Thurneysen große Kalenderblätter gestochen, in deren Kopf die Landesheiligen auf Wolken erscheinen: für das Bistum Basel verfertigte er ein Blatt mit den Diözesanpatronen, für die Stadt Solothurn eines mit den städtischen Schutzherrn.

Für das Stift Einsiedeln, dem er schon durch die Herstellung des Adelrichbildes gedient, schuf er auch Abbildungen der Gnadenkapelle; für einen Ort, den wir noch nicht bestimmen konnten [3], die Abbildung des reichgefaßten Katakombenleibes des hl. Felicissimus, Mart. Rom. Für die Minoriten in Wien schuf er eine Darstellung ihrer heiligen Stiege, für einen andern Auftraggeber das Schweißtuch mit dem Antlitz Christi.

Es ist hier nicht der Ort auf den künstlerischen Charakter dieser Werke einzutreten, ihre Virtuosität zu rühmen, die Spielereien und Künsteleien der Zeit zu erörtern. Es lag uns bloß daran, das große hagiographische Werk eines Basler Künstlers, das einer Würdigung wohl wert ist, knapp zu charakterisieren.

E. A. S.

Die Stiftung der St. Antoniuspfründe an der Wasserkirche zu Zürich, 1467.

Nach der Legende sollen die heiligen Martyrer Felix und Regula auf der kleinen Insel, die beim Ausfluß des Zürchersees in der Limmat liegt, ihr Leben als christliche Blutzeugen geendigt haben. Auf diesem tradi-

[1] Allg. Künstler Lexikon, XVIII, 1848, p. 439 ff.

[2] *P. Petrus Canisius Jost* O. Cap., in Kathol. Schweizer Blätter, N. F. I, 1902, p. 39.

[3] Ein S. Felicissimus M. R. ruht zu Faido, Partikeln von gleichnamigen Heiligen in verschiedenen Kirchen.

tionellen Platze des Martyriums wird 1250 urkundlich ein Gotteshaus erwähnt [1], aber erst sieben Jahre später bezeichnet eine Urkunde diesen Ort als die Marterstätte der Zürcher Patrone [2]. 1288 fand hier die Einweihung einer neuen Kirche statt [3]. Im Laufe der Zeit entstanden an diesem Heiligtum sechs Altäre und sieben Pfründen, deren letzte nach dem hl. Antonius benannt wurde [4]. Der Stiftungsbrief, dessen Original naturgemäß bei den Urkunden der Propstei im Staatsarchiv gesucht würde, kam im Stadtarchiv unter den Akten des Finanzwesens (Stiftungen) zu Tage, also an einem Ort, wo ihn schwerlich jemand vermutet hätte. Aus diesem Umstande erklärt es sich hinlänglich, daß die Geschichtsschreiber der Zürcher Kirchen fast gar nichts über diese Pfründe zu berichten wissen. Salomon Vögelin nennt ohne irgendwelche Quellenangabe nur das Jahr der Gründung und die Namen der drei Stifter Burkhard Grießenberg, Johann Zayg und Marx Röbli [5]. Rudolf Pfister wird totgeschwiegen. Arnold Nüscheler scheint sogar diese lückenhafte Angabe übersehen zu haben und erwähnt bloß einen Kauf, der am 5. Dezember 1467 zu gunsten dieser Pfründe erfolgte [6]. Das Pfrundhaus zum Falken vermag der Nämliche erst zum Jahre 1525 nachzuweisen. Gehen wir daher an Hand des Stiftungsaktes etwas näher auf diese Gründung ein.

Rechts, also gegen die Limmat, erhob sich in der Wasserkirche ein neuer Altar zu Ehren der heiligsten Dreifaltigkeit, der seligsten Jungfrau und der hl. Stadtpatrone Felix und Regula sowie der Martyrer Fabian und Sebastian, des *Bekenners Antonius* und der hl. Barbara. Dieser Altar besaß noch keine Pfründe, wurde aber im Jahre 1467, wie es scheint, dank der besondern Bemühungen des Markus Röbli, eines Laien, mit einer solchen ausgestattet. Es schenkte *Johann Zayg* 3 Gl. jährlichen Zinses, haftend auf einem Gute des Johann von Wildsperger in Greifensee [7]. *Rudolf Pfister* stiftete einen Zins von fünf Pfund Denare auf einem Landhause in Oberdorf an der Mauer. *Markus Röbli* schenkte eine gleiche Summe, nämlich 2 Pfund, 10 Schilling auf dem Hause zum Schneggen und zwar von der Wohnung unterhalb der Stiege (infra Stegam), die gegenwärtig Johann von Egre innehat, 1 Pfund 5 Schilling auf dem Hause des Kürschners (Gerbers) Heinrich Schürmeyer im Oberdorf, zum roten Eber, und 1 Pfund 5 Heller auf zwei Weinbergen der Frau Benedikta von Ysnach, Gattin des Johann Stüelinger am Sihlbüel. *Markus Röbli* kaufte außerdem mit dem gesammelten Almosen und den im Opferstock vorgefundenen Gaben noch weitere

[1] Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich, Bd. II, 258.

[2] *Ib.*, Bd. III, 79. Urkunde vom 21. Januar 1257.

[3] *Ib.*, Bd. VI, 2. Urkunde vom 29. Januar 1288.

[4] *Arnold Nüscheler*, Die Gotteshäuser der Schweiz, Heft 3, Zürich, 1873, S. 418–420. *Gerold Edlibachs* Chronik. Zürich, 1847. S. 279.

[5] *S. Vögelin*, Geschichte der Wasserkirche und der Stadtbibliothek. Zürich, 1848. S. 12.

[6] *A. Nüscheler*, Die Gotteshäuser der Schweiz, 3. Heft, S. 420.

[7] *Johann Zayg* scheint noch vor der definitiven Errichtung gestorben zu sein, da seinem Namen ein quondam vorangesetzt wird.

Einkünfte, nämlich 1 Gl. Jahreszins auf dem Haus des Meisters Halbysen bei der Niederdorfporte und 1 Pfund Heller auf dem Hause Trächslmen im Oberdorf zwischen den Häusern des Nikolaus Meyer und des Pfisters Heinrich Werdmüller, sowie einen Mütt Getreide jährlicher Lieferung ab Haus und Hof des Heinrich Hofackers in Männedorf, worüber damals detaillierte schriftliche Abmachungen vorlagen. Überdies vermachte der neuen Pfründe ihr erster Inhaber *Burkhard Griessenberg*, Priester aus der Diözese Konstanz und seine Mutter *Elisabeth Griessenberg*, ihr eigenes Haus zum Falken samt Garten und Umgelände, wovon dem Bürger Wigand Zoller jährlich 8 Heller und 2 Fastnachthühner zu zinsen waren. Ferner vermachten die Beiden der St. Antoniuspfründe 100 Pfund Heller Zürcher Münz in Form eines Testamentes, um noch weitere Einkünfte zu gunsten der neuen Präbende ankaufen zu können. Das Patronat nahm für alle Zeiten Propst und Kapitel des Großmünsters in Anspruch. Der Kaplan hatte die Pflicht, für obgenanntes Einkommen wöchentlich auf dem St. Antoniusaltar zur gewohnten Zeit drei Messen zu lesen und zwar je am Montag, Mittwoch und Freitag. Die Spenden, welche auf den genannten Altar niedergelegt wurden, durfte der Kaplan für sich allein behalten. Was jedoch an Geld in den Opferstock fiel oder an Wachs, Eisen und Werg zum Altar gebracht wurde, sollte zur Äufnung der Pfründe verwendet, aber davon vorab dem Pfrundinhaber das nötige Wachs für die Altarkerzen verabfolgt werden. Im Übrigen erhielt der Präbendar alle Privilegien und Rechte der andern Stiftskapläne zugesichert. — Der Propst Matthäus Nithart war eben gestorben und so nahm dessen Stellvertreter Jakob Schultheß, decretorum doctor und cantor des Stiftes, die Gründung in seinem eigenen Namen und im Auftrage des versammelten Kapitels entgegen und versah die Urkunde mit doppeltem Siegel, den 27. April 1467.

Schultheß starb laut Jahrzeitbuch den 13. Juni 1470, laut Inschrift auf der Grabplatte aber erst im September [1]. Namens der Erben des Propstes Nithart verkaufte Andreas Hopf dem Kaplan *Burkhard Griessenberg* zu Handen seiner Pfründe, den 5. Dezember 1467, 1 Juchart Reben zu Wipkingen um 88 Pfund Pfennige. Das Haus zum Falken in der Neustadt blieb Pfrundhaus bis zur Reformation (1525) [2]. Hernach wurde das Einkommen des Kaplans von St. Anton dem Totengräber des Großmünsters zugeschieden. Nach Aufhebung des Stiftes, im Jahre 1832, gelangte der Stiftsbrief der St. Antoniuspfründe zuerst an den Staat, hernach in die Hände der Friedhofkommission, welche gemeinsam für die drei Kirchgemeinden Großmünster, Prediger und Fraumünster auf der hohen Promenade einen Friedhof anlegte. 1877 ging jedoch das Begräbniswesen an die Stadt über und mit ihm auch die zugehörigen Urkunden und Akten.

Jede Urkunde und jede Stiftung erlebt ihre mehr oder weniger wechsel-

[1] *A. Nüscheler*, Die Gotteshäuser der Schweiz, 3. Heft, S. 363.

[2] *Ib.*, S. 420–421. Beim Neubau der Wasserkirche, 1479–1486, wurde der St. Antoniusaltar zwar abgebrochen, aber wieder erstellt. Das Pfrundhaus lag wohl in der Schlossergasse.

vollen Schicksale und der Historiker, bei dem solche Dinge zum Alltäglichen gehören, sieht nichts besonderes darin. Gleichwohl berührt es uns eigentümlich, daß sozusagen am gleichen Tage, da, bald vierhundert Jahre nach Aufhebung der bezüglichen Pfründe, der alte Stiftsbrief der Antonius-Kaplanei wieder zu Tage trat, auf dem Turm der neuen katholischen St. Antoniuskirche zum Zeichen der Vollendung die Flagge wehte. Ein Pfrundhaus steht bereits daneben. Dieses liegt in gewissem Sinne auch wieder in einer Neustadt wie das alte und in Bälde wird Zürich nicht nur einen, sondern mehrere Kapläne zu St. Antonien funktionieren sehen.

Ed. Wymann.

Beilage.

In nomine sancte et individue trinitatis. Amen. Quia pro divini ordinata cultus incremento, ne temporum fluxu oblivionisque negligencia decrescant, litterarum testimonio dinoscuntur digne roboranda, hinc est, quod nos *Jacobus Sculteti*, decretorum doctor, cantor, viceprepositus et totum capitulum ecclesie Sanctorum Felicis et Regule, prepositure thuricensis, Constantiensis diocesis, universis et singulis Christifidelibus tenore presencium notum fieri volumus evidenter, quod dilecte in Christo persone subnotate divina inspirante gracia ob honorem et laudem sancte et individue trinitatis glorioseque virginis Marie et omnium Sanctorum ac in ipsorum et parentum praedecessorumque et benefactorum suorum omnium remissionem et remedium peccatorum et, ut divinus cultus tam in capite quam in membris dicte ecclesie thuricensis augeatur, nobis in dotem et dotacionem ac prebende et prebendarii perpetuorum institucionem in altari de novo in capella *in Aquis* situata in latere dextra versus aquam siti in honore sancte trinitatis et intemerate virginis Marie sanctorumque Felicis et Regule patronorum, Fabiani et Sebastiani martirum, Anthonii confessoris et Barbare virginis consecrati, quod prius indotatum fuerat, bona mobilia et immobilia subscripta libere donarunt et tradiderunt et ad nos et nostram ecclesiam vice et nomine dicti altaris et eiusdem altaris prebendarii donacione perfecta et libera inter vivos sponte transtulerunt in premissis omnibus et singulis verborum et gestuum adhibitis solempnitatibus debitis et consuetis, inprimis siquidem quondam *Johannes Zayg* ordinavit tres florenos censuum annualium de et super bonis Johannis ab Wildensperger in Grifense ; tradidit quoque *Rudolfus Pfister* quinque libras denariorum monete usualis thuricensis annuorum censuum de et super domo estuarii in superiori villa prope muras situata ; item *Marcus Röbli* donavit similiter quinque libras denariorum censuum annualium, duas videlicet libras cum decem solidis de et super domo Zum Schneggen et signanter de camera seu valvis infra Stegam eiusdem domus sita, quam ad presens Johannes de Egre tenet ; unam vero libram cum quinque solidis de et super domo Heinrici Schurmeyer pellificis, in superiori villa Zum roten Eber wlgariter (!) nuncupata et unam libram et quinque solidos hallenses de et super duobus iugeribus vitium domine Benedicte de Ysnach, uxoris Johannis Stuelinger am Silbuel wlgariter (!) sitis. Insuper eciam

prefatus *Marcus Röhli*, collector elemosinarum et bonorum ad dictum altare traditorum ex et cum pecunia in truncum dicti altaris et aliis elemosinis ad ipsum erogatis subscriptos ad idem altare comparavit redditus, unam videlicet florenum super domo magistri Halbysen in inferiori villa prope portam sita et unam libram hallensium de et super domo dicta Trächslmen in superiori villa inter domos Nicolai Meyer et Heinrici Werdmüllers pistoris necnon unum modium tritici perpetui census de et super domo et area Heinrici Hofackers in villagio Menndorff sita, de quibus tradicionibus, ordinacionibus et comparacionibus predictis cyrographa litterarumque munimenta habentur per extensa. Item ordinarunt denique ad dictum altare honestus vir dominus *Burkardus Griessemberg*, prespiter dicte diocesis, et prebende dicti novi altaris primus possessor, et *Elizabeth Griessembergin*, mater eius, domum ipsorum Zum Valken wlgariter (!) nominatam cum orto et pertinenciis suis eidem annexis in nova civitate sitis, de quibus ceduntur octo solidi hallenses annui census Wigando Zoller, civi opidi thuricensis predicti et duo pulli carnispriviales. Dederunt eciam ydem dominus *Burkardus et mater sua predicti* centum libras hallensium monete thuricensis per modum testamenti ipsorum ad emendum et comparandum possessiones perpetuas atque census ad dicti altaris prebendam perpetuo deservituros. Hijs itaque rite et legitime peractis, nos viceprepositus et capitulum ante dicti iuspatronatus ad dictam capellaniam nobis expresse reservamus atque reservamus per presentes itaque iuspatronatus necnon collatio, provisio et quavis alia disposicio eiusdem prebende ad nos et successores nostros pertinere debeat. Volumus eciam, quod dictus dominus Burkardus et quilibet capellanus ad dictum altare instituendus in ipsius execucione ad celebrandum per se vel alium in dicto altari qualibet septimana tres missas, unam videlicet lune, alteram mercurii et terciam veneris diebus, tempore illo, quo maior pars capellanorum in eadem capella celebrare consuevit, corporali iuramento se astringat; quodque idem capellanus ac eciam quilibet prebendarius pro tempore instituendus prestare et iurare debeat iuramentum capellanorum dicte ecclesie nostre solitum et prestare consuetum ad omnia et singula in eodem iuramento contenta servanda vi eiusdem a se prestiti iuramenti se ligando isto tamen salvo, quod ipsi capellani et eorum quilibet amoniciones et oblaciones quaslibet sibi in dicto altari oblatas integre recipere et tenere possint et debeant nullam participacionem seu distribucionem earundem cum aliquo faciendo. Volumus eciam, quod idem capellanus et prebendarius dicti altaris pro tempore existens non habeat potestatem res dicti altaris vendendi, distrahendi, permutandi vel alio quovismodo alienandi, eciam si prospiciat meliora sine scitu et consensu nostris liberis et expressis quidquam eciam prebendario dicti altaris ad augendos sue prebende redditus et proventus a christifidelibus datum vel legatum fuerit, id sine diminucione qualibet ad comparacionem rerum immobilium in usum et utilitatem dicte prebende de scitu et voluntate prepositi et capituli convertere debebit sub virtute per eum prestiti iuramenti. Quecumque eciam in truncum ibidem aut ad ipsum altare tam in pecunia, cera, ferro, stupa quam aliis rebus quibuscunque nominibus censeantur, amonicionibus et oblacionibus dumtaxat

exceptis, posita seu data fuerint, omnia ista et singula similiter in usum et utilitatem dicte prebende per Marcum Rœbli prefatum aut alium collectorem eorundem laicum per nos ad hoc deputatum, eciam de scitu prepositi et capituli converti debebuntur contradictione et oppositione dicti prebendarii non obstantibus quibuscunque, illo tamen salvo, quod dictus Marcus seu alius collector rerum predictarum, qui pro tempore fuerit, lumina pro tempore altari et presertim tempore celebracionis divinorum in eodem de cera ad ipsum altare, ut premittitur data et collecta, dicto prebendario dare debebit, oportunitate qualibet exigente. Nos igitur viceprepositus et capitulum prefati attendentes, quod ex huiusmodi fundacione, dotacione altaris predicti et per prebendarium perpetuum inibi instituendum cultus divinus in dicta nostra ecclesia non modicum augeatur, fundacionem et dotacionem huiusmodi cum omnibus et singulis articulis et punctis prescriptis de consensu et permissione nostris procedentibus de comuni omnium nostrorum consilio et consensu approbamus, ratificamus, confirmamus et auctorizamus presentibus hiis nostris scriptis, predictisque prebende et prebendario omnia et singula privilegia et libertates indulgemus, quibus alii nostri capellani muniti existunt.

In quorum omnium et singulorum fidem et testimonium premissorum presentibus hiis nostris litteris sigilla nostra tam viceprepositi quam capituli duximus appendenda.

Datum et actum nostro in capitulo per nos celebrato die vicesima septima mensis Aprilis anno domini millesimo quadringentesimo sexagesimo septimo, indictione decima quinta.

Original: Pergament 25/47,5 cm. Stadtarchiv Zürich Abt. V C., ehemals Nr. 198 des Stiftsarchives. Das kleinere Rundsiegel des Vizepropstes Schultheß und das größere spitzovale Siegel des Kapitels hängen wohlerhalten an Pergamentstreifen. *Dorsalnotizen* vom Ende des XV. Jahrhunderts: Littere Fundationis altaris Sancti Anthonii. Ad Altare Koboltz. (später) domini Johannis Murer (?). Zusatz aus der Neuzeit: Stiftungsbrief der St. Anthoni Pfrund, wovon ein Theil nachher zum Todtengräber Einkommen verwendet worden.

Eine Dedikation des Reformators Kaspar Hedio.

Kaspar Heyd stammte von Ettlingen in Baden und wurde 1493 geboren. Er ließ sich den 7. Januar 1513 an der Universität Freiburg immatrikulieren als « Caspar Funificis de Ettlingen, Spirensis diocesis ». Erst in spätern Jahren nahm er den Namen Hedio an. 1514 wurde dieser zu Freiburg Baccalareus artium, 1515/16 Magister und 1519 zu Basel Lizentiat der Theologie [1]. 1523 als Prediger nach Straßburg berufen, schloß Hedio sich bald der Lehre Luthers an und wurde der Reformator von Straßburg, was diesen jedoch nicht hinderte, sich nebenbei mit Eifer der Geschichte

[1] *Mayer*, Die Matrikel der Universität Freiburg i. Br. von 1460 1656. Freiburg, 1907, Bd. I, 205.

zu widmen. So übersetzte Hedio die Chronik des Doktor *Johann Cuspinian* aus dem Lateinischen ins Deutsche und ließ dieselbe 1541 zu Straßburg im Drucke erscheinen unter dem Titel: Ein außerleßne Chronicka von C. Julio Cesare dem ersten / biß auff Carolum quintum diser zeit Rhœmischen keyser / auch von allen Orientischen oder Griechischen vnd Türckischen keysern / durch Doctor Johannem Cuspinianum / etwan keyser Maximilians / loblicher gedechtnüß / Legaten vnnd Oratorn / vor etlichen jaren mitt fleiß zů Latin beschriben / vnd aber jetzund durch Doctor Casparn Hedion in das Teütsch bracht. Straßburg M.D. XLI. Der Foliant ist in zwei Teile gegliedert, von denen jeder eine eigene Seitenzählung hat, obwohl das Buch schon von Anfang an bestimmt war, nur einen einzigen Band zu bilden. Der erste Teil zählt 638 Seiten, ist dem Pfalzgrafen und Kurfürsten Ludwig V gewidmet und die Widmung am letzten August 1541 unterzeichnet. Der zweite Teil umfaßt nur 258 Seiten. Hedio hat diese zweite Hälfte dem Ritter Hans Bock und dem Wolfgang von Gemmingen zugeeignet und diese Dedikation mit dem 5. August 1541 datiert. Das ganze Buch schließt mit den Worten: « Getruckt zu Straßburg bei Crafft Myller / als man zalet nach Christi gepurt M. D. XLI. » Die Köpfe sämtlicher Kaiser, im Stile antiker Münzen ausgeführt, schmücken das Werk. Eine große, prächtige Druckermarke mit dem biblischen Helden Samson im Wappenschild, füllt die letzte Seite. Sobald der Druck vollendet war, erhielt das Buch einen schweinsledernen Einband mit zwei Schließen und hübschen Pressungen, in denen sich die Köpfe des Erasmus, Luthers und Melanchtons in Größe und Form von Münzen als Motive wiederholen. Ein solches Exemplar steht in der *Bibliothek des Priesterkapitels von Uri* zu Altdorf. Von besonderem Interesse ist darin die Widmung, welche Hedio auf der Innenseite des vordern Deckels eigenhändig mit den Zügen der bekannten Humanistenschrift angebracht hat und die also lautet: Egregio ac Prüdentiss. viro D. Henricho Hass. Illüstriss. Principis Ludouici Palatini Rheni, Ducis Bauariae Ro. Imp. Electoris Cancellario, maiori suo obseruandissimo Caspar Hedio Doctor Argent. Interpres D. D. Anno M. DXLII. Mense Janüario. Diese Widmung gilt also dem Kanzler des Pfalzgrafen und Kurfürsten Ludwig V., an welchen die sechsseitige Vorrede des ganzen Werkes gerichtet ist. Der vorliegende Band wurde von einem fleißigen Leser mit vielen zustimmenden Glossen versehen, aber auch ein Andersgesinnter hat darin seine Randbemerkungen hinterlassen, die jedoch alle wieder durchgestrichen sind. So schrieb zum Beispiel einer an den Rand der Vorrede: « Vermaledeit ist diese Vorred in aeternum », « Der Tüfel wirt den brauch der Luteranern rechen am jüngsten tag », « Der Fuchsschwentzler hat auch von der Hofsuppen gessen ». Die gedruckte Dedikation schließt mit der Unterschrift: « Vnderthenigster Caspar Hedio, Doctor inn dem Münster zů Straßburg », der bisherige Glossator aber fügt hinzu: « vnnd Diener des Tüfels ». Die Chronik erlebte 1549 eine dritte Auflage; Hedio starb 1552 an der Pest.

E. Wymann.

Décret touchant les prêtres français réfugiés à Soleure en 1793.

Nos lecteurs savent qu'après la Révolution française, la Suisse débordait pour ainsi dire d'émigrés. Soleure, résidence de l'ambassadeur de France, avait offert avec une générosité particulière l'hospitalité aux pauvres prêtres qui, ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution française, devaient quitter leur patrie. Leur nombre ayant augmenté de plus en plus, les circonstances forcèrent le gouvernement soleurois de décréter, le 13 avril 1793, ce qui suit :

DÉCRET

« Vu le nombre considérable des prêtres français, émigrés ou déportés, qui sont venus et qui viennent journellement chercher un asyle dans le canton depuis le décret du 9 novembre 1792, LL. Excellences ont trouvé nécessaire de faire former une nouvelle liste, tant de ceux qui demeurent dans la ville que dans leurs bailliages. Pour empêcher d'ailleurs que le canton ne contienne ou reçoive dorénavant un nombre plus grand d'émigrés, le major de la ville sera chargé de communiquer à MM. les Evêques, qui sont dans la ville ou dans le canton, les ordres suivants, qu'il a reçus du Sénat :

1. De signifier, de la part de l'état, à ceux qui se présenteront dorénavant pour chercher un asyle dans le canton, que le nombre des ecclésiastiques étant déjà bien considérable, ils aient à se pourvoir dans un autre moins surchargé, où Nos Seigneurs ne doutent pas qu'ils ne trouvent les secours et l'asyle que méritent leur zèle et leur position.

2. Monsieur le major de la ville s'occupera des moyens de diminuer petit à petit le nombre de ceux qui sont arrivés dernièrement ou qui n'ont point de permission de rester, Nos Seigneurs répugnant à prendre des mesures plus sévères pour tous en général.

3. L'Etat enjoint à M. le major de faire la perquisition la plus exacte par les moyens qu'il croira les plus sûrs et les plus convenables, des noms, qualité et personnes, des ecclésiastiques qui se trouvent actuellement dans le canton, ainsi que de ceux qui pourraient y arriver, Le Sénat n'ayant rien tant à cœur que d'obliger les ecclésiastiques français, mais en même temps d'éloigner du canton tous les individus qui pourraient lui paraître suspects.

Soleure, le 13 avril 1793. »

Communiqué par Mgr L. R. Schmidlin.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Baumgarten, P. M., Cartularium vetus Campi Sancti Teutonicorum de Urbe. Urkunden zur Geschichte des deutschen Gottesackers bei Sanct Peter in Rom. (Römische Quartalschrift, 16. Supplementsheft.) Rom, 1908. XII-313 S. [Mk. 5.]

Dieses Urkundenbuch, das die Zeit von 1420 bis 1579 umfaßt, bringen wir hier kurz zur Anzeige, weil einige Stücke darin die Beziehungen beleuchten, die zwischen der päpstlichen Schweizergarde in Rom und der Kirche auf dem deutschen Gottesacker bei St. Peter bestanden. Die Schweizergarde hatte beim Neubau der Kirche, der im Anfang des XVI. Jahrhunderts vollendet war, einen eigenen Altar zu Ehren der hl. Dreifaltigkeit, des hl. Sebastian, der hl. Barbara und des hl. Christophorus in derselben gestiftet. Auf Bitten des Befehlshabers, Hauptmann Kaspar von Silinen, wurde die feierliche Konsekration der Altäre auf den Sonntag nach dem 14. Mai 1517 verschoben, damit die Schweizergarde an der Feierlichkeit teilnehmen könne (S. 90, Nr. XLI). Unter dem 20. Mai 1520 wurde ein Vertrag abgeschlossen zwischen der Bruderschaft des Campo santo und der Schweizergarde über den Gottesdienst der Schweizer in der Kirche und über die Ordnung des Begräbnisses für die verstorbenen Mitglieder der Garde (S. 92-96, Nr. XLIII). Die Schweizer waren vertreten durch den Gardekaplan Johannes Schlimiger, den Kanzler Sebastianus Appenzeler, den Richter Johannes Scurman, den Syndikus Gallus Messersmit und die Mitglieder Georg Stahelisen und Stephan Scerrer. Am 5. Februar 1549 wurde eine neue Abmachung getroffen, in der es heißt, daß beim Sacco di Roma alle Schmuckstücke der Kapelle verloren gingen ; der Preis für die verschiedenen Arten von Grabstätten wurde wieder geregelt (S. 105, Nr. XLVIII). Dies sind die auf die Garde bezüglichen Urkunden ; die wichtigste und interessanteste ist die unter Nr. XLIII im Wortlaut mitgeteilte.

J. P. Kirsch.

J. J. Gerster, Historisch-geographischer Atlas der Schweiz. *a*) Zehn Geschichtskarten der Hauptperioden mit Nebenkarten für die Zwischenereignisse, *b*) acht kulturhistorische und geographische Blätter, nebst erläuterndem Text. Aarau, Wirz, 1907. 4 Fr. (Die historischen Karten allein 2 Fr. 60).

Aus dem früheren « kleinen Gerster » ist nun in der neuen Auflage ein ansehnlicher Atlas geworden, der an Reichhaltigkeit wie Zuverlässigkeit

die bisherigen Leistungen auf diesem Gebiete nicht unerheblich übertrifft, und wegen des verhältnismäßig billigen Preises als Lehrmittel für Mittel- und Hochschulen angelegentlich empfohlen werden darf. Gegenüber Gersters kleinem Geschichtsatlas der Schweiz sind zwei historische und acht kulturhistorische Blätter neu hinzugekommen. Die einzelnen Blätter sind außerordentlich reichhaltig und doch übersichtlich, und als einen großen Vorzug möchte ich hervorheben, daß deswegen auf das Terrainbild nicht verzichtet wurde. Die Kartenangaben selber entsprechen dem heutigen Stande der Wissenschaft, und ein sorgfältiger begleitender Text gibt dazu den erforderlichen Kommentar, der für sich schon ein Repetitorium der Schweizergeschichte bildet. Die einzelnen Blätter enthalten wieder zahlreiche Nebenkärtchen für bestimmte Epochen und Ereignisse, die allen möglichen Bedürfnissen des Unterrichts und der Anschauung gerecht zu werden suchen, und die dem Werke die unübertroffene Reichhaltigkeit verleihen. Ein Blatt, Anschauungsbilder zur Einführung in die Kartenlehre, scheint mir für einen historischen Atlas überflüssig, da er den geographischen doch nie zu ersetzen vermag. Überhaupt wird es sich zeigen, ob der Dualismus eines historisch-geographischen Atlas praktisch oder eine völlige Trennung in zwei verschiedene Atlanten vorzuziehen ist. Sehr dankenswert sind dagegen die kulturhistorischen Karten (Anbau, Handel und Industrie, Sprachen, Konfessionen, Bildungsanstalten, Bezirke). Die Bildungskarte gibt einen Überblick über unser gesamtes Bildungswesen von der Primarschule bis zur Universität, die Konfessionskarte auch die Abgrenzung der Bistümer zu verschiedenen Zeiten sowie das Vorkommen von Klöstern, Stiften, Wallfahrtsorten u. s. w. die einzige Karte dieser Art. Inhalt und Ausführung dieses mit minutiöser Sorgfalt und großem praktischem Geschick erstellten Atlas gereichen ihm zur besten Empfehlung für Professoren und Studenten, für Schule und Haus.

A. Büchi.

Bernhard Fleischlin, Die Stifts- und Pfarrkirche zu St. Leodegarius und Mauritius im Hof zu Luzern. Beitrag zur Kirchen- und Kunstgeschichte der Schweiz. Luzern, Räber & Co., 1908. 157 S. kl. 8°.Fr, 2, 50.

Das anzlehend geschriebene Büchlein des durch zahlreiche historische Arbeiten vorteilhaft bekannten, gelehrten Verfassers enthält einen Überblick über die Geschichte des ehemaligen Benediktinerstiftes zu St. Leodegar, eine Gründung Murbachs, das 1456 in ein Kollegiatstift umgewandelt wurde, und führt dessen Schicksale auf bis hinab in die neueste Zeit. Dabei schöpfte der Verfasser aus den besten gedruckten und handschriftlichen Quellen und berücksichtigte auch die einschlägigen früheren Darstellungen in verständnisvoller Weise. Klar und zugleich kritisch beleuchtet er die ziemlich dunklen Anfänge ; neben der eigentlichen Kirchengeschichte kommen auch Kultur, Kunst und Literatur zur Geltung. Topographie und Geschichte sind glücklich vereinigt, und als ein ganz besonderer Vorzug verdient die geschmackvolle und geschickt gewählte Illustration hervor-

gehoben zu werden, die dem Büchlein auch einen bleibenden künstlerischen Wert zu sichern vermag. Trotz des Verzichtes auf wissenschaftlichen Apparat ist das Büchlein auch dem Fachmann willkommen und die im Vorwort angeführte Literatur, die allerdings eine Kenntnis der zitierten Werke in der Hauptsache bereits voraussetzt, enthält manch dankenswerten Hinweis. Sogar eine etwas stärkere Betonung des wissenschaftlichen Charakters hätte dem Absatze des gediegenen Büchleins nichts geschadet. Möge dasselbe einen guten Aufnahme finden!

A. Büchi.

Martin Reichlin, Die schwyzerische Oberallmende bis zum Ausgange des XV. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur schwyzerischen Rechtsgeschichte. Freiburger Dissertation. Schwyz, Steiner, 1908. 179 S.

Diese juristische Abhandlung interessiert uns hier besonders, weil der größere Teil derselben sich mit dem Marchenstreit zwischen dem Kloster Einsiedeln und den Schwyzern (1119–1350) befaßt. In der Beurteilung dieses für die Geschichte des Klosters wie für die Ausbildung der Eidgenossenschaft bedeutungsvollen Streites stehen sich z. Z. gegenüber die Ansichten des klösterlichen Historiographen P. Ringholz, der nur die Rechte des Klosters auf die streitige Mark gelten läßt und die Schwyzer durchaus ins Unrecht setzt, und des Zürcher Historikers Prof. Oechsli, der entschieden die Rechte der Schwyzer verficht. Reichlin, selbst ein Schwyzer, gewinnt durch seine juristisch-wirtschaftliche Beleuchtung der Streitfrage eine neue und, wie mir scheint, glückliche Lösung, welche die zu gunsten der klösterlichen Ansprüche lautenden Urkunden zu Recht bestehen läßt, jedoch ohne der bona fides der dagegen ankämpfenden Schwyzer nahe zu treten. Nach ihm stellt sich der langwierige und hartnäckig geführte Streit dar lediglich als das Auflehnen eines Restes der alten Volksfreiheit gegen die königliche Gewalt, als ein Kampf zwischen dem demokratischen und autokratischen Prinzip. Im allgemeinen nähert er sich in Beweisführung und Resultaten am meisten Oechsli, geht aber auch diesem gegenüber seine eigenen Wege. Er dringt tiefer in den Kern der Frage ein als alle seine Vorgänger, analysiert die Dokumente in sorgfältiger Weise und mit großem Scharfsinn und beleuchtet sie von der juristischen, wirtschaftlichen und verfassungsrechtlichen Seite mit einer großen Kenntnis der einschlägigen Literatur. Der Streit wurde jedenfalls durch die Dunkelheit in der Fassung der ersten Schenkungsurkunde mit verschuldet, da sie nur von Wald und Wildnis ohne nähere Grenzangaben spricht. Diese wurden aber von den Schwyzern als ihr Eigentum betrachtet, und der Streit mußte darum ausbrechen, sobald das Kloster gewahr wurde, daß die Schwyzer durch Rodung ihr angebliches Recht tatsächlich ausübten, da das Kloster ursprünglich am Walde kein Eigentum besessen habe. Nach alemannischem Rechte war das Volk und nicht der König Eigentümer des Waldes und konnte der letztere diesen folglich auch nicht dem Kloster schenken. Eine andere Frage ist die, ob der Wald nicht abgemarkt gewesen; in diesem Falle war er nach Königsrecht herrenlos und unterlag dem

Verfügungsrecht des Königs. Die Grafen von Lenzburg nahmen am Streite teil als Genossen der Schwyzer, nicht in öffentlich-rechtlicher Eigenschaft, sondern privatrechtlich, als Grundherren für ihre in Schwyz ansässigen Hörigen. Bei ihrem Rang und Ansehen lag es nahe, daß die Führung im Streite ihnen zufiel. Die Habsburger dagegen urteilten als Inhaber der gräflichen Gewalt, aber in Form eines von beiden Parteien angenommenen Schiedsspruches. Einige unnötige Wiederholungen wären zu vermeiden gewesen und der Liber Heremi (17 A.) darf nicht als Quelle angerufen werden, als bloße Compilation Tschudis von zweifelhaftem Werte. Im übrigen ist die Arbeit eine recht tüchtige und in ihren Resultaten annehmbar.

A. Büchi.

Claude Bouvier, La question Michel Servet. Paris, Bloud et Cie, 1908.

Cet opuscule est une brochure d'occasion. Au moment où l'on discute à Vienne (Isère) et à Paris, après Genève, dans les milieux libre-penseurs et protestants, le projet d'élever une statue à la victime de Calvin, M. l'abbé Bouvier, professeur à l'école St-Maurice de Vienne, recherche les titres authentiques de Michel Servet à la *statufication*. L'opuscule appartient à la collection des questions historiques de la Librairie Bloud : œuvre de vulgarisation, bien au courant des derniers travaux, il met au point la question Michel Servet.

Un premier chapitre raconte la vie mouvementée de S. jusqu'à la publication de la *Christianismi Restitutio*. L'auteur examine ensuite cet ouvrage principal, cause des procès de Vienne et de Genève, et affirme, sur la foi des documents, que Calvin est l'instigateur des poursuites intentées par l'inquisiteur Mathieu Ory à S., ami et protégé de l'archevêque Palmier. L'évasion du prisonnier paraît avoir été favorisée par ses amis catholiques. La question Servet fait l'objet d'un court aperçu historique formant le chap. III. Puis l'auteur discute (chap. IV) les titres authentiques de S. à la gloire.

Comme savant, il édita et annota la *Géographie* de Ptolémée ; mais le XVIme siècle compte des géographes plus illustres que lui. Servet aurait une certaine part à la découverte de la *Petite circulation* : c'était la solution d'un intéressant problème de physiologie. Il en fait l'annonce avant Verale et Colombo. Mais on ne voit pas que cette découverte soit son mérite exclusif. Par contre, il est évident que l'apothéose qu'on lui décerne est surtout influencée par l'esprit antireligieux. M. Harnack ne reconnaît-il pas que, dépassant Calvin et Luther, timides novateurs, Servet fit faire à la Réforme le *pas décisif* vers le rationalisme absolu ?

Cet opuscule est une étude sérieuse qui remplit consciencieusement son but de vulgarisation scientifique. *E. F.*

Luzian Pfleger, Martin Eisengrein (1535–1578). Ein Lebensbild aus der Zeit der katholischen Restauration in Bayern. (« Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes », VI. Band, 2. und 3. Heft.) 8°, XIV u. 176 S. Freiburg, 1908, Herdersche Verlagshandlung. M. 3.60.

Mit dieser gründlichen, von Dr. Nikolaus Paulus angeregten Spezialstudie hat dessen Neffe, Dr. *Luzian Pfleger*, ein durch seine Forschungen bereits bekannter Oberlehrer am St. Stephansgymnasium zu Straßburg, einem der unermüdlichsten Vorkämpfer des deutschen Katholizismus im beginnenden Zeitalter der « Gegenreformation » das längst verdiente literarische Denkmal gesetzt. « Eingehende Nachforschungen in Münchener [und Österreicher] Archiven und Bibliotheken haben eine erfreuliche Fülle unbekannten Materials zutage gefördert », so daß es möglich war, Eisengreins verblaßtes Lebensbild wieder in ziemlicher Vollständigkeit zu zeichnen. Aus ihm ersieht man, einen wie überraschend großen Einfluß der schwäbische Konvertit auf die religiösen und kirchenpolitischen Verhältnisse in den bayrischen, zum Teil auch in den österreichischen Landen ausgeübt hat in den verschiedenen Stellungen, in die ihn Gunst und Wille des Herzogs Albrecht V. und des Kaisers Maximilian II. gewiesen hatten. Als Pfarrer und Prediger, als Gelehrter und Schriftsteller, als kaiserlicher Hofprediger, als langjähriger oberster Leiter [oder Inspektor] der Universität Ingolstadt hat er sich um die Sache der süddeutschen katholischen Kirche die größten Verdienste erworben. Keine zwei Dezennien stand er in Herzog Albrechts Diensten, aber was er während dieser Zeit geleistet hat genügt, um seinen Namen mit der Geschichte der katholischen Restauration für immer auf das innigste zu verknüpfen. Der Geschichtschreiber dieser Bewegung darf an ihm nicht achtlos vorübergehen » (Vorwort). — Das ist nicht zu viel behauptet. Hat doch kein Geringerer als Herzog *Albrecht V. von Bayern* (ebenso berühmt als Mäcen eines Orlando di Lasso wie als Schutzherr der Kirche) in einem Handschreiben an mehrere Kardinäle vom 14. Februar 1567 von dem großen Unbekannten gerühmt: « Niemand trägt durch Belehrung der Ketzer, durch Predigen und Schreiben sowohl in der Öffentlichkeit wie in der Stille mehr zum Nutzen und zur Verbreitung der wahren Lehre, zur Ausrottung der Irrlehren und zur Erhaltung des in Deutschland noch vorhandenen Väterglaubens bei, keiner legt sich zur Förderung alles dieses größere Kosten auf als Eisengrein. »

Der im besten Mannesalter von 42 Jahren verstorbene Konvertit Martin Eisengrein (der Sohn des damaligen protestantischen Bürgermeisters von Stuttgart) hat *nicht weniger als* 36 (von Pfleger in chronologischer Reihenfolge aufgeführte) *Schriften* hinterlassen, darunter fünf Bände mit über 600 Seiten — eine köstliche Ironie auf jene Verdächtigung des Tübinger Hochschulprofessors *Georg Liebler* (eines Lehrers Eisengreins): Eisengrein « hat die Weihen empfangen, — — um besser der Völlerei und dem Bauch zu dienen und *ohne viel Arbeit, die er immer gescheut,* zu Ehren und Würden zu gelangen ». (Das Schriftenverzeichnis würde noch an Wert gewinnen, wenn der Fund- oder Aufbewahrungsort angegeben wäre.)

Nicht zum letzten läßt sich auf Eisengreins Bedeutung aus seinem umfangreichen (leider zum größten Teil verloren gegangenen) *Briefwechsel* schließen ; Er korrespondierte mit den einflußreichsten Persönlichkeiten seiner Zeit, mit Kardinal *Hosius* (dem päpstlichen Legaten beim Tridentinum), mit *Jacob Laynez* (dem zweiten Jesuitengeneral), mit Herzog *Albrecht V. von Bayern*, mit dem Rechtslehrer *Ulrich Zasius*. Die « *allerwichtigsten* » unter den 130 Briefen hat Dr. Pfleger « *ganz* zum Abdruck gebracht », sonst « aber sich mit ganz » knappen Regesten begnügt, aus dem einfachen Grunde, weil alle wichtigen Angaben in der Darstellung hinreichend verwertet wurden und es auch zwecklos gewesen wäre, die meistens sehr ausführlichen Schreiben ganz zu geben, « zumal eine bedeutende Anzahl davon bereits von Hopfen veröffentlicht worden sind. » (S. 133.)

Fast alle Schriften Eisengreins tragen den Stempel der Abwehr an sich ; so erforderte es die Not der Zeit. Aber *seiner Polemik fehlt durchaus der widerliche Charakter, den man so oft in dieser aufgeregten Zeit bei Vertretern beider Konfessionen begegnet...* « Auf Angriffe gegen seine Person reagierte er grundsätzlich nie » (S. 122) ; er gab weder dem Pfalz-Neuburgischen Hofprediger *Hieronymus Rauscher*, noch dem Tübinger Universitätsprofessor *Georg Liebler*, noch dem Straßburger Theologen *Johann Marbach* eine Antwort, als sie den Streit persönlich zugespitzt hatten.

Von den bedeutendsten Schriften hätten wir einige charakteristische Proben gewünscht, damit der Leser sich auch ein *persönliches* Urteil über Stil und Kampfesweise bilden könne.

Hoffentlich ist das nicht die letzte Monographie, die uns Dr. Pfleger geschenkt hat. Solche auf Quellenforschungen ruhende Einzeldarstellungen über kirchliche Apologeten aus den kampfbewegten Tagen der Reformation oder Restauration bedeuten nicht bloß einen Fortschritt der Geschichtswissenschaft, sondern auch eine Abtragung der Dankesschuld.

Georg Schuhmann.

Gautherot Gustave, avocat et docteur ès lettres, **Les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792.** Paris, librairie Champion, 1908.

Du même auteur. **La Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle.** Tome I. *La République rauracienne.* Tome II. *Le Département du Mont-Terrible,* 1793-1800. Même librairie, 1908.

Le travailleur infatigable et l'écrivain distingué qu'est M. l'avocat Gautherot, a déjà publié plusieurs monographies relatives à l'histoire des républiques de Bienne et de Moutier-Grandval, du val St-Imier et de l'abbaye de Bellelay, pendant les années les plus troublées de la Révolution française (1791-98). Ces ouvrages, au nombre de cinq, ont paru, dans l'espace de trois ans (1903-1905) successivement à Berne, Besançon, Fribourg et Zurich. Ils forment, avec ceux dont nous allons rendre compte, une très importante contribution à l'étude des origines du Jura bernois moderne.

Dans le premier des ouvrages que nous venons de citer en titre, M. G. résume l'histoire des relations diplomatiques qui ont existé entre la France et la Suisse pendant les trois premières années de la Révolution. Après avoir tracé un tableau rapide de la Suisse au XVIIIme siècle, il expose, dans ses grandes lignes, les premières manifestations des idées révolutionnaires dans les régiments suisses, et raconte, entre autres, la poignante et dramatique affaire de l'insurrection du régiment de Châteauvieux, à Nancy, au mois d'août 1790. La propagande du mouvement révolutionnaire en Suisse, en particulier à Genève, à Schaffhouse, en Valais et dans le pays de Vaud, a surtout pu se faire grâce aux ténébreuses agitations du club helvétique de Paris, composé en grande partie de Fribourgeois proscrits. D'abondants renseignements sont donnés sur la politique intercantonale et les rapports avec nos voisins de l'Ouest sous l'ambassadeur marquis de Vérac et pendant l'administration temporaire du chargé d'affaires Bacher, jusqu'à l'arrivée à Soleure du sage et prudent Barthélemy, le futur membre du Directoire. Dans une seconde partie, l'auteur résume, en en reproduisant les passages essentiels, les documents diplomatiques les plus importants qu'il a trouvés aux archives du ministère des affaires étrangères de Paris, qu'il a seules consultées.

Le second ouvrage, où il traite de l'histoire de la Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle, est en deux volumes.

On sait que, chassés de leur ville épiscopale, les princes-évêques de Bâle, fixés à Porrentruy, avaient, à maintes reprises, conclu avec la France des traités qui avaient abouti, de la part de cette dernière, à un véritable protectorat sur le diocèse entier. Cependant, l'évêché était resté, nominalement du moins, terre d'Empire ; d'un autre côté, la partie orientale, allant de Delémont à Bienne était considérée comme *terre helvétique*. On pouvait donc dire de l'ancien évêché de Bâle ce que Mirabeau disait de la France, qu'il était une « mosaïque », « une aggrégation inconstituée de peuples désunis ». Cette situation anormale devait singulièrement favoriser l'éclosion des idées nouvelles.

De fait, elles se répandirent avec une très grande rapidité : de bonne heure, le peuple présente ses revendications, demande des réformes, surtout sociales, et s'organise, telle la dictature municipale de Porrentruy. Lorsque l'évêque Joseph de Roggenbach cherche à enrayer le mouvement en faisant appel à l'Empire et que l'Autriche amène ses troupes, une vive exaspération se fait jour. Le peuple perd confiance en son prince, appelle l'aide de la France de tous ses vœux, constitue ses Etats Généraux et opère une réaction des plus violentes qui se manifeste par la fondation de nombreuses sociétés populaires, l'impuissance du gouvernement à maintenir l'ordre, et aboutit à la fondation de la *république rauracienne* et à l'annexion à la France, qui sera la grande « régénératrice » du pays.

La *République rauracienne* vit à peine quelques mois. Elle est remplacée par le *Département du Mont-Terrible* qui dure sept ans (1793-1900). La réorganisation territoriale occasionne de terribles secousses ; les ambitieux exploitent les passions démagogiques pour fonder leur pouvoir, les réquisitions et charges militaires écrasent le pauvre peuple, qui gémit dans

une affreuse misère. Il y a des résistances populaires ; il y a même une Vendée jurassienne. Le pays connaît les vicissitudes de l'émigration et les rigueurs de la Terreur avec ses clubs, son tribunal de sang et ses maudits comités de surveillance. Enfin arrive la réaction thermidorienne ; le pays se ressaisit peu à peu, mais les dernières années du siècle s'écoulent dans la désolation. La réaction contre le régime révolutionnaire s'opère, dure et impitoyable parfois. L'âme jurassienne se débat contre les vampires qui cherchent à la dévorer. L'administration est déplorable et la diplomatie est impuissante à calmer l'anarchie. Enfin, par un coup d'Etat habilement combiné, le département du Mont-Terrible est rattaché à celui du Haut-Rhin, et le Jura bernois resta province française jusqu'au traité de Vienne, en 1815.

Il faut savoir gré à M. Gautherot d'avoir si excellemment et sans surcharges inutiles tiré parti des documents qu'il a trouvés aux archives du ministère des affaires étrangères, et aux archives nationales de Paris, ainsi qu'à celles de l'ancien évêché de Bâle, jadis à Porrentruy, aujourd'hui à Berne, à la tour des Prisons. Il a fait un travail extrêmement consciencieux et parfaitement documenté, un guide sûr et indispensable pour tous ceux qui voudront étudier l'histoire de cette période encore trop peu connue et trop peu explorée de l'histoire du Jura. Plusieurs chapitres touchent, du reste, de près à l'histoire ecclésiastique, l'évêque étant en même temps prince temporel. L'auteur a bien mis en relief l'activité politique et religieuse des deux derniers évêques Joseph de Roggenbach et Xavier de Neveu, et les agissements de l'ambitieux et intrigant Gobel, l'apostat qui devait devenir évêque constitutionnel de Paris et mourir sur l'échafaud.

F. D.

XVII. Jahresbericht des öffentlichen Privatgymnasiums an der Stella Matutina zu Feldkirch. Veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1907-1908. Feldkirch. Verlag der Anstalt, 1908.

Seit einigen Jahren häufen sich die Publikationen aus dem Bezirke der alten Jesuitengymnasien. Einen neuen Beitrag schenkt uns der Direktor der Stella Matutina zu Feldkirch, *A. Ludewig, S. J.*, der sich die Aufgabe gestellt hat, uns mit dem Schicksale des einstigen Feldkircher Jesuitengymnasiums, das von 1649 an bis zur Aufhebung der Gesellschaft Jesu bestanden hat, bekannt zu machen.

Ein erstes Kapitel führt uns mitten durch Briefe und Akten hindurch ; es will uns einen Einblick in die Schwierigkeiten der Verhältnisse gestatten, die sich der Gründung entgegenstemmten, will zeigen, wie viel Energie und Ausdauer nötig war, um den Weg zu bahnen. Das zweite Kapitel erzählt von dem bescheidenen Anfange der Missionsstation. Die Dinge haben eine starke Ähnlichkeit mit anderen Gründungen an Orten, wo — wie in Feldkirch — die Gesellschaft Jesu sich vorerst bekannt machen mußte : Bedenkliche religiöse Zustände — Einsicht in die Notwendigkeit einer besseren Schulung des jungen Völkleins — Bemühungen der Kirchlichgesinnten um Lehrer aus der Gesellschaft Jesu — Aufgebot aller Mittel von Seite der

Gegner, eine Niederlassung der Väter zu hintertreiben — Anfängliche Teilnahmslosigkeit eines wenig informierten Publikums, das dem Neuen mißtrauisch gegenübersteht, das aber nach reifer Erfahrung den neuen Lehrern eine wertvolle Sympathie entgegenbringt, die bei wenigen Ausnahmen bis zur Aufhebung der Gesellschaft währt und mancherorts auch damals nicht erlischt.

Mit den angedeuteten Schwierigkeiten hatte auch die Feldkircher Gründung sich abzufinden und der lebhafte Kampf dafür und dawider ist in dem vorliegenden ersten Teile der Arbeit mit aller Genauigkeit, ja mit breiter Einläßlichkeit dargestellt. Die Abhandlung dürfte berechtigtem Interesse begegnen. Dieses Interesse würde vielleicht noch in weitere Kreise dringen, wenn der Fluß der Erzählung nicht so oft beeinträchtigt würde durch die über Gebühr verwendete Dekoration mit Zitaten, die das Wesentliche in schädlicher Weise überwuchern. In diesen Zitaten bietet der landesübliche Dialekt dem fernen Leser nicht geringe Mühe, durch die er sich ungern durcharbeitet. Diese Zitate würden ausnahmslos — unter ihnen immerhin nur diejenigen, welche zur Verständlichkeit des Inhaltes notwendig oder förderlich sind ; manches hat nach meinem Dafürhalten keine Daseinsberechtigung — in Fußnoten besser untergebracht werden können. Falls der beträchtliche Umfang ästhetischem Sinne das nicht gestatten sollte, könnte in einem Anhange das Versäumte leicht nachgeholt werden. Ich glaube, daß der Verfasser seinem Buche einen bedeutenden Dienst leisten würde, wenn es ihm in der Fortsetzung gelänge, die Zitate möglichst einzuschränken, das Wesentliche daraus aber in die Darstellung hineinzuweben.

Luzern. *Dr. Seb. Grüter.*

BIBLIOGRAPHIE

I. Bücher — Livres.

Besson, M., Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque (534-888). Fribourg, Fragnière, 1908. [Fr. 6.]

[*Borgeaud, C.*,] Schola Genevensis, 1559-1909. Pages d'histoire universitaire réunies à l'occasion du jubilé. 1. Calvin fondateur de l'Université ; 2. Le *Dies academicus* ; 3. La part de Bèze ; 4. Théodore de Bèze, premier recteur de l'Académie de Genève. IV–68 p. 8°. Genève, Kündig, 1908. [Fr. 2.]

Bossert, A., Johann Calvin. Deutsche Ausgabe, besorgt von Professor Dr. Hermann Krollick. Mit dem Bilde des Reformators. 176 S. 8°. Gießen, Töpelmann, 1908. [M. 3,60.]

Bundi, G., Der Kirchengesang in der Engadiner Gemeinde Zuoz. Ein kulturhistorisches Unikum. 13 S. 8°. Zürich, Zürcher, 1907.

Braun, J., Die Kirchenbauten der deutschen Jesuiten. Ein Beitrag zur Kultur- und Kunstgeschichte des XVII. und XVIII. Jahrhunderts. Erster Teil. XII–276 S. 8°. Freiburg i. Br., Herder, 1908. (Stimmen aus Maria-Laach, Ergänzungshefte 99–100.)

Brück, H., Geschichte der katholischen Kirche im XIX. Jahrhundert. IV. : Vom Vatikanischen Konzil bis zur Gegenwart. 1. Abt. : Das Vatikanische Konzil und der sogenannte Kulturkampf bis zur Anknüpfung von Verhandlungen mit Rom. 2. vermehrte Auflage, herausgegeben von J. B. Kißling. XIV–560 S. Münster, Aschendorff, 1908. [M. 6,50.]

Burckhardt, F., Die schweizerische Emigration, 1798–1801. VIII–532 S. 8°. Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1908. [M. 10.]

Chaix, H., Le psautier huguenot, sa formation et son histoire dans l'Eglise réformée. 115 p. 8°. Genève, Romet, 1907.

Decurtins, C., Pater Theodosius Florentini (1808–1865). 24 S. 8°. Freiburg Schw., Gschwend, 1908. [Fr. 0,50.]

Dierauer, J., Zwei Aktenstücke zur Geschichte der Stadtbibliothek St. Gallen. Mit 2 Vignetten und 1 Tafel. 8 S. 8°. St. Gallen, Zollikofer, 1908.

Dreves, G. M., Die Kirche der Lateiner in ihren Liedern. XII–203 S. 8°. Kempten und München, Kösel, 1908. [M. 1.] (Manches St. Gallen betreffend.)

Ender, A., Lehrbuch der Kirchengeschichte für Mittelschulen. XII–195 S. 8°, illustr. Freiburg i. Br., Herder, 1907. [M. 2,50.]

Fischer, A., Das deutsche evangelische Kirchenlied des XVII. Jahrhunderts. Herausgegeben von W. Tümpel. 20. und 21. Heft. Gütersloh, Bertelsmann. [M. 2.]

Fleischlin, B., Die Stifts- und Pfarrkirche zu St. Leodegarius und Mauritius im Hof zu Luzern. Beitrag zur Kirchen- und Kunstgeschichte der Schweiz. 156 S. Luzern, Räber & Co., 1908.

Fleischlin, B., Schweizerische Reformationsgeschichte. I. Band. 932 S. Stans, von Matt, 1907. [Fr. 10.]

Hasenfratz, H., Die Landgrafschaft Thurgau vor der Revolution von 1798. Frauenfeld, Huber & Co., 1908. [Fr. 3.]

Hasler, O. und *Ehrsam, P.*, Geschichte der schweizerischen Studentenverbindung Helvetia und ihrer Sektionen. Unter Mitwirkung von Ernest Fischer, Lausanne, Professor Heinrich Suter und Dr. Max Landolt. 420 S. Zürich, 1908, Bern, Bächler & Co., [Fr. 10.]

François de Sales, saint, Œuvres. Tome XV : Lettres, 1611–1613. Vol. V. XVI–468 p. 8°, fac-similé. Lyon, Vitte, 1908.

Friedensburg, W., Nunziaturberichte aus Deutschland 1533–1559, nebst ergänzenden Aktenstücken. X. Band : Legation des Kardinals Sfondrato, 1547–1548. XLVIII–734 S. 8°. Berlin, 1907.

Gengel, A., Die Geschichte des fränkischen Reichs, im besondern Hinblick auf die Entstehung des Feudalismus. XVI–475 S. 8°. Frauenfeld, Huber, 1908. [Fr. 10.]

Gillardon, P., Nikolaischule und Nikolaikloster in Chur im XVII. Jahrhundert. Bündnerische Schulbestrebungen in dieser Zeit. Mit Urkundenbeilagen. Berner Dissertation. 176 S. 8°. Schiers, Walt & Fopp, 1907.

Glaser, C., Hans Holbein der Ältere. Mit 69 Abbildungen auf 48 Lichtdrucktafeln. 219 S. 8°. Leipzig, Hiersemann, 1908. [geb. M. 20.]

Grisar, H., Die römische Kapelle Sancta Sanctorum und ihr Schatz. Meine Entdeckungen und Studien in der Palastkapelle der mittelalterlichen Päpste. Mit einer Abhandlung von M. Dreger über die figurierten Seidenstoffe des Schatzes. Mit 77 Textabbildungen und zum Teil farbigen Tafeln. VIII–156 S. Lex. 8°. Freiburg i. Br., 1908. [M. 10.]

Heimbucher, M., Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche. 3 Bände. 2. Aufl. VIII–523, VIII–629, VIII–635 S. 8°. Paderborn, Schöningh, 1907–1908. [je M. 6.] (Auch schweizer. Orte mehrfach betreffend.)

Hirn, J., Tirols Erhebung im Jahre 1809. Mit 2 Tafeln und illustriertem Umschlag. XVI–876 S. gr. 8°. Innsbruck, Schwick, 1909. [M. 10.] (Mehrfach auch die Schweiz, insbesondere Graubünden und Chur betreffend.)

Hürbin, J., Handbuch der Schweizergeschichte. Lief. 17. Stans, von Matt, 1908. S. 513–578 des II. Bandes. [per Lief. Fr. 1.]

Isler, A., Die Winterthurer Stadtkirche. 64 S. Winterthur, M. Kieschke Nachf. [M. 2.]

Jecklin, C., Heinrich von Frauenberg, ein bündnerischer Minnesänger. Mit 2 Tafeln und einem Anhang. II–27 S. 8°. Chur, Sprecher, 1907.

Klopp, O., Deutschland und die Habsburger. Aus seinem Nachlasse herausgegeben von Dr. L. König, S. J. XVI–440 S. 8°. Graz und Wien, Styria, 1908. [M. 10.]

Ludewig, A., S. J., Briefe und Akten zur Geschichte des Gymnasiums und des Kollegs der Gesellschaft Jesu in Feldkirch. Feldkirch, Verlag der Stella matutina, 1908. (Gymnasialprogramm 1907/08 des Pensionates « Stella matutina », Feldkirch.)

Marsollier, Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie. Nouvelle édition, revue avec soin. 144 p. illustr. Tours, Mame, 1908.

M. Mathew, A. H., St. Lucius (The Irish ecclesiastical Record, Fourth series, t. XXII, 1907, p. 457–74).

Monumenta Germaniae historica. Scriptorum t. XXXII, pars II, p. 361–755. Hannoverae, Hahn, 1908.

Pfleger, L., Martin Eisengrin (1535–1578). Ein Lebensbild aus der Zeit der katholischen Restauration in Bayern. XIV–176 S. Freiburg i. Br., Herder, 1908. Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, herausgegeben von Ludw. Pastor, VI. Bd. 2. u. 3. Heft. [M. 3,60.]

Pidoux, P. A., Notes sur l'ancienne liturgie bisontine. II, Le sacramentaire de l'archevêque Hugues le Grand. Etude sur le plus ancien manuscrit liturgique bisontin (1030). Lons-le-Saunier, Declume, 1907. (Extraits des Mémoires de la société d'Emulation du Jura.)

Pidoux, P. A., Vie des saints de Franche-Comté, Lons-le-Saulnier, 1908. [Fr. 5.]

Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche, 3. Auflage XX. Band : Toorenenbergen-Wamwas. IV–860 S. 8°. Leipzig, Hinrichs, 1908. [M. 12,15.]

Rieder, K., Monumenta Vaticana historiam episcopatus Constantiensis in Germania illustrantia. Römische Quellen zur Konstanzer Bistumsgeschichte zur Zeit der Päpste in Avignon (1305-1378). XCVII, 738 S. Innsbruck, Wagner, 1908. [M. 30.]

Ringholz, P. Odilo, Geschichte der Rindviehzucht im Stifte Einsiedeln. Ein Beitrag zur Geschichte des schweizerischen Braunviehes. Mit sechs Abbildungen. 99 S. Bern, Wyß, 1908. (Sonderabdruck aus dem Landwirtschaftlichen Jahrbuch der Schweiz. XXIII. Jahrgang, 1908.)

Roche, Ch. de, Débat de l'âme et du corps. Publié d'après un manuscrit [de Porrentruy] du XIVme siècle. Wissenschaftliche Beilage zum Bericht über das Gymnasium, Schuljahr 1907/1908. 16 S. 4°. Basel, Kreiß, 1908.

Steffens, F., Lateinische Paläographie. 125 Tafeln in Lichtdruck mit gegenüberstehender Transkription nebst Erläuterungen und einer systematischen Darstellung der Entwicklung der lateinischen Schrift. 2. vermehrte Auflage. Trier, Schaar & Dathe, 1908.

Thommen, R., Die Einführung des gregorianischen Kalenders in der Schweizerischen Eidgenossenschaft. II–15 S. Leipzig, Beck, 1907. [M. 0,60.]

Walliser Sagen. Herausgegeben von dem Historischen Verein von Oberwallis. 2 Bände. 289 u. 297 S. Brig, 1907.

Weber, K., Die Revolution im Kanton Basel, 1830–1833. Basler Dissertation. 253 S. 8°. 1907.

Wedewer, H., Lehrbuch für den katholischen Religionsunterricht in den obern Klassen höherer Lehranstalten. 1. Abt. Grundriß der Kirchengeschichte. 11. und 12. neu bearbeitete Aufl. XIII–138 S. 8°, illustr. Freiburg i. Br., Herder, 1907. [M. 1,60.]

Welti, F. E., Beiträge zur Geschichte des älteren Stadtrechtes von Freiburg im Üchtland. Im Anhange: 1. Die Handfeste von Flümet von 1228; 2. Die H. von Dießenhofen von 1260. IV–136 S. 8°. Bern, Stämpfli, 1908. [Fr. 3.]

Wymann, E., Die sechste Jahrhundertfeier des Rütlischwures, begangen auf dem Rütli, Sonntag, den 13. Oktober 1907. Festerinnerungen, im Auftrage der h. urschweizerischen Regierungen gesammelt. 53 S. 8°. Einsiedeln, Benziger & Co., 1908.

Zoepf, L., Das Heiligen-Leben im X. Jahrhundert. VI–250 S. gr. 8°. Leipzig, Teubner, 1908. [M. 8.]

II. Zeitschriften — Périodiques.

1. Schweiz — Suisse.

Anzeiger für schweizerische Geschichte. Neue Folge, Band X. 1908, Nr. 3. *T. Schieß*, Acht Briefe aus dem Bauernkrieg, von dem St. Galler Stadthauptmann Christoph Studer. — *R. Hoppeler*, Der Todestag des Sittener Bischofs Heinrich I. von Raron.

Anzeiger für schweizerische Altertumskunde. Neue Folge, Band X. 1908, 1. Heft. *J. R. Rahn*, Die Ausgrabungen im Kloster Disentis. — *K. Schläpfer*, Freiburger Kirchen aus der Mitte des XVII. Jahrhunderts. — *E. Reinhart*, Gottfried Stadler, Glasmaler. — *R. Hoppeler*, Genfer Goldschmiede des XV. Jahrhunderts. — *Fr. Hegi*, Zürcherische Fenster- und Wappenschenkungen aus den Jahren 1563 und 1564.

Archives héraldiques suisses, XXIIme année, 1908, fasc. 1 et 2. *P. Ganz*, Glasgemälde in der Kapelle im Riederthal. — *Dom Albert Marie Courtray*, Armorial historique des maisons de l'Ordre des Chartreux.

Archives suisses des traditions populaires, cf. Schweizer. Archiv für Volkskunde.

Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. IV. Jahrgang, 1908, Heft 3. *W. Hadorn*, Der eidgenössische Dank-, Buß- und Bettag (Schluß). — *Ad. Lechner*, Zum Jetzerprozeß.

Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. VIII. Band, 1. Heft. *C. Roth*, Die farnsburgischen Urbarien von 1372–1461. — *A. Lechner*, Solothurnische Nachklänge zum Dijoner Vertrag. — *E. Dürr*, Die Chronik des Felix Hemerli. — *E. A. Stückelberg*, Die Bischofsgräber der hintern Krypta des Basler Münsters, mit Beschreibung der Textilfunde, von W. Pfister.

Bollettino storico della Svizzera italiana, anno XXX, 1908; nn. 1–6. I Baliaggi Italiani e la Repubblica Cisalpina nei processi verbali della Muni-

cipalità di Como. — Nell' Archivio notarile di Pallanza (spigolature di storia valmaggese, locarnese e vallesana). — Per la storia di Midusio (pergamene degli anni 1433–1587). — Fondiaria della parrocchia di Melide. — Le forche di Roveredo e di Giubiasco. — Ticinesi alle scuole benedettine di Einsiedeln e Bellinzona. — Un altro altare di Ivo Strigel. — Catalogo dei documenti per l'istoria della prefettura di Mendrisio e pieve di Balerna dall'anno 1500 circa all'anno 1800 (contin.). — Varietà : Un errore storico di Tommaso Grossi ; Un prete leventinese a Milano nel duecento ; Un maestro campionese a Cremona.

Indicateur d'Antiquités suisses, cf. Anzeiger für schweizerische Altertumskunde.

Indicateur d'Histoire suisse, cf. Anzeiger für Schweiz. Geschichte.

Mémoires et documents publiés par la société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome XXI (2me série, t. XI), 1re livraison. Genève 1903. *E. Demole*, Numismatique de l'évêché de Genève aux XIme et XIIme siècles. — *E. L. Burnet*, Essai sur la chronologie en usage dans les chartes du diocèse de Genève au XIIme siècle.

Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 19. Heft, 1908. *P. Magnus Helbling*, Tagebuch des P. Joseph Dietrich von Einsiedeln als Statthalter von Pfäffikon. — *Derselbe*, Tagebuchabschluß des Einsiedlerpaters Joseph Dietrich als Beichtiger im Kloster Fahr. — *P. Odilo Ringholz*, Der Kalender der ehemaligen fürstäbtlichen Kanzlei in Einsiedeln. — *Derselbe*, Das Doktordiplom des Wendelin Oswald vom 14. September 1518. — *A. Truttmann*, Chronik des alt-Landammann Joseph Ulrich von Küßnacht. — *Derselbe*, Zur Genealogie der Seelenmutter von Küßnacht. (Beilage zu Heft 19 der Mitt. d. Hist. Vereins d. Kts. Schwyz : Die Ratsprotokolle des Kantons Schwyz, 1548–1798. II. Band.)

Schweizer Archiv für Heraldik, cf. Archives héraldiques suisses.

Schweizer Archiv für Volkskunde, XII, 1908, Heft 3. *E. A. Stückelberg*, S. Notburga vidua, die Patronin der Mehrgeburten.

Schweizerische Rundschau, 8. Jahrgang, 1907–1908. Heft 1 : *F. Schubiger-Hartmann*, Die hl. Hildegard, eine Ärztin des XII. Jahrhunderts. — Heft 2 : *P. Augustin Benziger*, P. Mauritius von Menzingen, ein Sänger aus dem Urserntal.

Schweizerische Theologische Zeitschrift, XXV. Jahrgang, 1908. 4. Heft. *K. G. Götz*, Die Geschichte der Basler Liturgie seit der Reformation (Schluß).

Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Herausgegeben vom Historischen Verein des Kantons Thurgau. 48. Heft. Frauenfeld, Müller 1908. — *R. Wegeli*, Die Truchsessen von Dießenhofen (Schluß). — *Helene Hasenfratz*, Die Befreiung des Thurgaus 1798. — *K. Schaltegger*, Schicksale eines Schweizers während seiner Reise nach Jerusalem und dem Libanon.

2. Ausland — Etranger.

Historisches Jahrbuch, XXIX. Band, 3. Heft, 1908. *Grauert*, Aus der kirchenpolitischen Traktatenliteratur des XIV. Jahrhunderts. — *Paulus*, Zur Kontroverse über den Hexenhammer. — *Bihl*, Ein unediertes Leben

Bruder Bertholds von Regensburg. — *Ehses*, Zu den kirchlichen Reformarbeiten unter Paul III.

Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken. Band X, 1907. *H. Krabbo*, Die deutschen Bischöfe auf dem vierten Lateran-konzil 1215.

Theologische Studien und Kritiken, Gotha, 1908. *R. Mulot*, Wilhelm Farel, der Reformator der französischen Schweiz. Ein Lebensbild.

Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins, herausgegeben von der Badischen Historischen Kommission. Neue Folge, Band XXIII, Heft 3. Heidelberg, 1908. *Harold Steinacker*, Die ältesten Geschichtsquellen des habsburgischen Hausklosters Muri.

Zeitschrift für Kirchengeschichte. Gotha, XXIX. Band, 3. Heft, 1908. *Hermelink*, Zu Luthers Gedanken über Idealgemeinden und von weltlicher Obrigkeit. — *Schornbaum*, Zum Briefwechsel Melanchthons. — *v. Schubert*, Beiträge zur Geschichte der evangelischen Bekenntnisbildung 1529/30.

Fribourg (Suisse). — Imprimerie St-Paul.

14,9405
2 48

STANFORD LIBRARY
AUG 14 1963
STACKS

Zeitschrift

für

Schweizerische Kirchengeschichte

Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse

●●●

HERAUSGEGEBEN VON — PUBLIÉE PAR

ALBERT BÜCHI UND JOH. PETER KIRSCH

o. ö. Professoren an der Universität Freiburg (Schweiz)

Redaktionssekretär : M. BESSON, *Secrétaire de la Rédaction*

Professeur au Grand Séminaire, Fribourg

2. JAHRGANG, 1. HEFT. — 2me ANNÉE, FASC. 1

STANS 1908

HANS VON MATT & Cie VERLAGSHANDLUNG

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

G. Schuhmann, Thomas Murner und die Berner Jetzertragödie. 1
J.-P. Kirsch, La fiscalité pontificale dans les diocèses de Lausanne, Genève et Sion à la fin du XIIIme et au XIVme siècle 32
Kleinere Beiträge — Mélanges. Lütolf, Anfänge christlicher Kultur im Gebiete Luzerns. — **E. A. Stückelberg,** Ein Titularabt von Fontaine André. — **L. R.,** P. Maurus Heidelberger aus St. Gallen. — **E. W.,** Der Kaisertitel in der Liturgie. — **E. W.,** Eine biblische Satyre auf den Zerfall des heil. röm. Reiches. — **M. Besson,** Bulletin d'ancienne histoire ecclésiastique suisse pour 1907 45
Rezensionen — Comptes-rendus 61
Bibliographie 76

GRÖSSERE BEITRÄGE
welche für die nächsten Nummern in Aussicht genommen wurden.

TRAVAUX
que la Revue publiera prochainement.

Max de Diesbach, Objets d'art provenant des couvents supprimés en 1848. — **Fréd. Dubois,** Les armoiries des abbés de Saint-Maurice, évêques de Béthléhem. — — **Dr Ulrich Lampert,** Über Pfarreiarchive. — **Dr Dino Muratore,** Le Simonie di un vescovo ginevrino del secolo XIV. — **Dr Joh. Al. Scheiwiler,** Die Vorgeschichte des Abtes Bernhard II. von St. Gallen. — **Georg Schuhmann,** Die Disputation von Bern. — **Dr E. A. Stückelberg,** Frühmittelalterliche Kreuzformen aus Disentis. — **F. Fiala,** Die Solothurner Schriftsteller von den ältesten Zeiten bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts, herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Mgr. L. R. Schmidlin.

REDAKTIONSKOMMISSION — COMMISSION DE RÉDACTION

Sr. Gn. Dr Jacob Stammler, Bischof von Basel, Solothurn. — **M. le Chanoine P. Bourban,** Saint-Maurice. — **Dr Adolf Fäh,** Stiftsbibliothekar, St. Gallen. — **Dr Joseph Hürbin,** Prof., Luzern. — **Dr J. Georg Mayer,** Domherr, Chur. — **P. Odilo Ringholz,** *O. S. B.*, Stiftsarchivar, Einsiedeln. — **Mgr L.-R. Schmidlin,** Pfarrer, Biberist (Solothurn).

Die Zeitschrift
für Schweizerische Kirchengeschichte
erscheint 4 mal jährlich.
Abonnementspreis : 6 Fr.

LA REVUE
D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE SUISSE
paraît par fascicules trimestriels.
Prix de l'abonnement : 6 fr.

Hans von Matt & Co., Verlag, Stan

Soeben beginnt zu erscheinen:

Schweizerische Reformationsgeschicht

von Bernhard Fleischlin

Erscheint in 8 vierteljährlichen Lieferungen à 240 Seiten.

Preis per Lieferung 2 Fr. 50.

« Was an dem Werke **insbesondere gelobt** werden muß, das is **ganz bewundernswerte Kunst des Erzählens, die Kunst** angene **leichtflüssiger Darstellung,** die dem Verfasser in seltenem Maße ist. Die Lektüre ermüdet nicht; wie trocken und ernst der Inhalt z scheint, **das Buch hält das Interesse des Lesers unausgesetzt** wac **fesselt es**; es bietet ihm so Belehrung und Unterhaltung zugleich ».

« Wir möchten hier zum wiederholten Male auf den Nutzen und den Wert hinweisen, welcher dem vorliegenden Bande zukommt, als eines für mann zugänglichen, vertrauten und sichern Führers durch bedeutun Zeiten und Geschehnisse, deren Kenntnis und Verständnis wenigstens **Gebildeten eigen sein sollte.** Das Buch von Bernhard Fleischlin ist darauf berechnet, bloß der Bibliothek von Gelehrten einverleibt zu werde wohl und gut es auch jeder solchen anstehen wird. **Es darf mit gutem auf weitere Verbreitung in gebildeten Kreisen rechnen,** wo imme sich um die größten und wichtigsten Fragen interessiert, die von jeh Menschen beschäftigt haben und ihn stetsfort beschäftigen werden ».

« *Vaterland* ». Lu

Dr. Joseph Hürbins

Handbuch der Schweizergeschichte.

In eleganter Original-Leinwanddecke

(nach berühmten Holzschnittblättern entworfen).

Preis Fr. 10.

Der erste Band umfaßt die Geschichte der Schweiz von den *ältesten bis zum Eintritt von Basel* und *Schaffhausen in den Bund der Eidgenos*

In der « *Schweizerischen Rundschau* » schreibt Universitäts-Pr Dr. Büchi von Freiburg über Hürbins Handbuch der Schweizergesch « Wir haben nun ein Buch *für alle gebildeten Katholiken jeden Stand* einem längst empfundenen Bedürfnisse abhilft und **in keiner gebil katholischen Familie fehlen sollte.** *An wissenschaftlichem Gehal gefälliger Darstellung* braucht es den Vergleich mit andern Handbüche Schweizergeschichte nicht zu scheuen. Es unterscheidet sich von de herigen Bearbeitungen durch besondere Betonung des *religiösen und k geschichtlichen Momentes; in dieser Hinsicht wird es* **von keinem an Werke erreicht,** geschweige übertroffen ».

Der zweite, das Werk abschließende Band ist im Erscheinen begriff

Herdersche Verlagshandlung zu Freiburg im Breisgau.

Soeben ist erschienen und kann durch alle Buchhandlungen bezogen werden :

Hergenröther, Joseph Kardinal,

Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte.

(Theolog. Bibliothek). **Vierte Auflage,** neu bearbeitet von **Dr. Johann Peter Kirsch.** Drei Bände, gr. 8.

Dritter (Schluß-) *Band :* **Die Kirche nach dem Zusammenbruch der religiösen Einheit im Abendland und die Ausbreitung des Christentums in den aussereuropäischen Weltteilen.** *Erste Abteilung :* **Vom Anfang des 16. bis zur Mitte des 17. Jahrhunderts.** (VIII u. 434) Mk. 6. —

Früher sind erschienen :

Erster Band : **Die Kirche in der antiken Kulturwelt.** Mit einer Karte : Orbis christianus saec. I—VI. (XVI u. 722) Mk. 10—; geb. in Halbsaffian Mk. 12.50.

Zweiter Band : **Die Kirche als Leiterin der abendländischen Gesellschaft.** Mit einer Karte : Provinciae ecclesiasticae Europae medio saeculo XIV. (XII u. 1104) Mk. 15 — ; geb. Mk. 18. —

Bernhard Duhr, S. J.,

Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge.

Erster Band : **Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge im XVI. Jahrhundert.** Mit 163 Abbildungen. Lex.-8° (XVI u. 876) *M* 22.— ; geb. in Halbfranz *M* 25.50.

Eingehend wird die Geschichte der Niederlassungen, Schulen, Konvikte, des Schultheaters, der Kongregationen, der Seelsorge und Charitas dargestellt ; vielfach fallen dabei interessante Streiflichter auf die Kulturgeschichte, die Geschichte der Katechese, der Exerzitien und Volksmissionen, der Gefängnisse und Epidemien.

Die Darstellung ist rein sachlich : nur die Quellen sprechen zu uns, aber so, daß jeder halbwegs Gebildete der Schilderung mit Interesse folgen kann. Über anderthalb hundert Abbildungen geben seltene Drucke, Studienpläne, Thesenzettel, Baurisse, Handschriften, Ansichten und Porträts wieder.

Knieb, Ph.,

Geschichte der katholischen Kirche in der freien Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen von 1525 bis 1629.

Nach archivalischen und andern Quellen bearbeitet. (Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, V. Bd., 5. Heft.) gr. 8° (XIV u. 152) *M.* 3.30. — Möglichst vollständig und zuverlässig weist die Schrift nach, daß die Lehre der Reformatoren dem Volke durch die weltlichen Machthaber aufgedrungen worden ist.

Imprimerie Saint-Paul, Fribourg.

Zeitschrift

für

Schweizerische Kirchengeschichte

Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse

HERAUSGEGEBEN VON PUBLIÉE PAR

ALBERT BÜCHI UND JOH. PETER KIRSCH

o. ö. Professoren an der Universität Freiburg (Schweiz)

Redaktionssekretär: M. BESSON, *Secrétaire de la Rédaction*

Professeur au Grand Séminaire, Fribourg

2. JAHRGANG, IV. HEFT. — 2me ANNÉE, FASC. IV

STANS 1908

HANS VON MATT & Cie VERLAGSHANDLUNG

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

Catalogue des prieurs et recteurs suivi de mentions inédites sur le personnel et le nécrologe de la Lance . . . . . 24[illegible]

L. R. Schmidlin, Die Solothurner Schriftsteller von den ältesten Zeiten bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts. Vortrag des Dompropstes Dr. Friedrich Fiala (Schluss). . . . . [illegible]

F. F. Dubois, Les Armoiries des abbés de Saint-Maurice, évêques de Bethléem . . . . . [illegible]

D. Muratore, Un signor del Vaud alla crociata di Umberto II, delfino del Viennese. . . . . [illegible]

F. Ducrest, Note complémentaire sur Richard de Prez . . . . . [illegible]

Kleinere Beiträge. — Mélanges. E. A. S. Des Basiers Thurneysen Heiligenbilder. — **E. Wymann,** Die Stiftung der St. Antonius pfründe an der Wasserkirche zu Zürich, 1367. — **Derselbe,** Eine Dedikation des Reformators Kaspar Hedio. — **L. R. Schmidlin,** Décret concernant les prêtres français réfugiés à Soleure en 1792 . . . . . [illegible]

Rezensionen — Comptes-rendus . . . . . [illegible]

Bibliographie . . . . . [illegible]

GRÖSSERE BEITRÄGE
welche für die nächsten Nummern in Aussicht genommen wurden.

TRAVAUX
que la Revue publiera prochainement.

Max de Diesbach, Objets d'art provenant des couvents supprimés en 1848. — **Fréd. Dubois,** Iconographie de Notre-Dame de Lausanne. — **Dr Ulrich Lampert,** Über Pfarreiarchive. — **Derselbe,** Zur Geschichte der Collatur Risch. — **Georg Schuhmann,** Die Disputation von Bern. — **Derselbe,** Wer war der Urheber der Schweizerbrüderkriege, Murer oder Zwingli?

REDAKTIONSKOMMISSION

Sr. Gn. Dr Jacob Stammler, Bischof von Basel, Solothurn. — **M. le Chanoine P. Bourban,** Saint-Maurice. — **Dr Adolf Fäh,** Stiftsbibliothekar, St. Gallen. — **Dr Joseph Hürbin,** Prof., Luzern. — **Dr J. Georg Mayer,** Domherr, Chur. — **P. Odilo Ringholz,** *O. S. B.*, Stiftsarchivar, Einsiedeln. — **Mgr L.-R. Schmidlin,** Pfarrer, Biberist (Solothurn). — **Dr E. Wymann,** Staatsarchivar, Altdorf.

COMMISSION DE RÉDACTION

M. le Chanoine P. Bourban, Saint-Maurice. — **Dr Adolf Fäh,** Stiftsbibliothekar, St. Gallen. — **Dr Joseph Hürbin,** Prof., Lucerne. — **Dr J. Georg Mayer,** Chanoine, Coire. — **P. Odilo Ringholz,** *O. S. B.*, Archiviste du Couvent, Einsiedeln. — **Mgr L.-R. Schmidlin,** Curé, Biberist (Soleure). — **Dr E. Wymann,** Archiviste d'État, Altdorf.

Die Zeitschrift
für Schweizerische Kirchengeschichte
erscheint 4 mal jährlich.
Abonnementspreis : 6 Fr.

LA REVUE
D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE SUISSE
paraît par fascicules trimestriels.
Prix de l'abonnement : 6 fr.

Hans von Matt & Co., Verlag, Stans.

Soeben beginnt zu erscheinen:

Schweizerische Reformationsgeschichte

von Bernhard Fleischlin

Erscheint in 8 vierteljährlichen Lieferungen à 240 Seiten.

Preis per Lieferung 2 Fr. 50.

« Was an dem Werke **insbesondere gelobt** werden muß, das ist **eine ganz bewundernswerte Kunst des Erzählens, die Kunst angenehmer, leichtflüssiger Darstellung,** die dem Verfasser in seltenem Maße eigen ist. Die Lektüre ermüdet nicht; wie trocken und ernst der Inhalt zu sein scheint, **das Buch hält das Interesse des Lesers unausgesetzt wach und fesselt es;** es bietet ihm so Belehrung und Unterhaltung zugleich ».

« Wir möchten hier zum wiederholten Male auf den Nutzen und den großen Wert hinweisen, welcher dem vorliegenden Bande zukommt, als eines für jedermann zugänglichen, vertrauten und sichern Führers durch bedeutungsvolle Zeiten und Geschehnisse, deren Kenntnis und Verständnis wenigstens **jedem Gebildeten eigen sein sollte.** Das Buch von Bernhard Fleischlin ist nicht darauf berechnet, bloß der Bibliothek von Gelehrten einverleibt zu werden, wie wohl und gut es auch jeder solchen anstehen wird. **Es darf mit gutem Grund auf weitere Verbreitung in gebildeten Kreisen rechnen,** wo immer man sich um die größten und wichtigsten Fragen interessiert, die von jeher den Menschen beschäftigt haben und ihn stetsfort beschäftigen werden ».

« *Vaterland* », Luzern.

Dr. Joseph Hürbins

Handbuch der Schweizergeschichte.

In eleganter Original-Leinwanddecke

(nach berühmten Holzschnittblättern entworfen).

Preis Fr. 10.

Der erste Band umfaßt die Geschichte der Schweiz von den *ältesten Zeiten bis zum Eintritt von Basel und Schaffhausen in den Bund der Eidgenossen.*

In der « *Schweizerischen Rundschau* » schreibt Universitäts-Professor Dr. Büchi von Freiburg über Hürbins Handbuch der Schweizergeschichte: « Wir haben nun ein Buch *für alle gebildeten Katholiken jeden Standes,* das einem längst empfundenen Bedürfnisse abhilft und **in keiner gebildeten katholischen Familie fehlen sollte.** *An wissenschaftlichem Gehalt und gefälliger Darstellung* braucht es den Vergleich mit andern Handbüchern der Schweizergeschichte nicht zu scheuen. Es unterscheidet sich von den bisherigen Bearbeitungen durch besondere Betonung des *religiösen und kulturgeschichtlichen Momentes; in dieser Hinsicht wird es* **von keinem anderen Werke erreicht,** geschweige übertroffen ».

Der zweite, das Werk abschließende Band ist im Erscheinen begriffen.

Hans von Matt & Co., Verlag, Stans.

Dr. Joh. Georg Mayer

Geschichte des Bistums Chur.

Erscheint in 16 Lieferungen in gr. 8° mit **Kunstbeilagen** und **vielen Illustrationen.** Die dritte Lieferung ist soeben erschienen. — Preis pro Lieferung 1 Fr. 25.

Der Verfasser hat bereits durch eine ganze Reihe wertvoller geschichtlicher Publikationen sich einen angesehenen Namen im Kreise der schweizerischen Geschichtsforscher gemacht. Hier liegt nun sein bedeutendstes Werk, gewissermaßen seine Lebensarbeit vor. Sie bietet **sehr viel Neues, noch ganz Unbekanntes,** und ist direkt aus den primären Quellen geschöpft, **ganz original.** — Für **alle Freunde vaterländischer Geschichte** bietet das Werk reiches Interesse: für die **Geschichte Graubündens und der schweizerischen Eidgenossenschaft** bietet es eine Menge wertvoller Bausteine. **Kirchengeschichtlich** ist es eine der bedeutungsvollsten unter den bisher erschienenen schweizerischen Publikationen.

P. Rufin Steimer, O. C.

Die päpstlichen Gesandten in der Schweiz.

Gr. 8°. **Mit 35 Kunstdrucktafeln.** Elegant brosch. 12 Fr.

Der Hochw. Hr. Verfasser erhielt für dieses **verdienstvolle, prachtvoll ausgestattete Werk** nachstehendes Schreiben von höchster kirchlicher Stelle:

Hochw. Pater! Es freut mich, Ihnen mitteilen zu können, daß der heilige Vater Ihre illustrierte biographische Arbeit über die apostolischen Nuntien in der Schweiz vom Jahre 1073—1874, welche Sie veröffentlichten, lebhaft verdankt und nach Verdienst würdiget. Das Werk hat an Wert und Interesse gewonnen durch die sorgfältige, künstlerische Ausgabe. Durch meine Vermittlung verdankt Ihnen Seine Heiligkeit herzlich Ihre kindliche Ehrfurcht und freut sich mit Ihnen über die Herausgabe dieses Werkes. Zum Zeichen seines besonderen Wohlwollens spendet Seine Heiligkeit Ihnen von Herzen seinen apostolischen Segen. Gerne benütze ich diese Gelegenheit, um Sie meiner aufrichtigen Hochachtung zu versichern.

Ihr im Herrn ergebenster

Rom, 21. Nov. 1907. Kardinal Merry del Val.

Dr. Joh. Georg Mayer

Das Konzil von Trient und die Gegenreformation i. d. Schweiz.

2 Bände. 8°. 346 S. u. 372 S. Preis broschiert 10 Fr.

Das Werk behandelt einen der *interessantesten Abschnitte der schweizerischen Kirchengeschichte.* Die **Gegenreformation** ist bis auf die heutige Zeit für die katholische Kirche in der Schweiz von *höchster* Bedeutung. Ohne ihre Geschichte kann weder diejenige der folgenden Zeit, noch der jetzige kirchliche Zustand richtig verstanden werden. Der Verfasser bietet ein *vollständiges und getreues Bild* dieser wichtigen Periode.

Gerade in der *neuesten Zeit* beginnen wieder die Wellen einer *konfessionellen Bewegung* über unser Land hinzufluten, das Werk erlangt unter diesem Gesichtspunkt *einen erhöhten Wert.*

IMPRIMERIE SAINT-PAUL, FRIBOURG.

Stanford University Libraries
3 6105 012 577 552

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California

DO NOT REMOVE
BRARY BUILDING ONLY

IN U.S.A.